

**L'Arabie**  
**à la veille de l'Islam**  
Bilan clinique

*Dessin de couverture : Chasse royale au lion,  
bas-relief, Zafār (Yemen), 11<sup>e</sup> siècle. Dessin  
de Irène Steuer (P. Yule, Ḥimyar. Spätantike im Jemen,  
Aichwald, Linden Soft Verlag, 2007, Abb. 92).*

© De Boccard - 2008  
ISBN 978-2-7018-0256-5

Orient & Méditerranée

---

n° 3

**L'Arabie  
à la veille de l'Islam**  
Bilan clinique

*Table ronde*

*tenue au Collège de France (Paris)*

*les 28 et 29 août 2006*

*dans le cadre du projet de l'Agence nationale de la recherche*

*« De l'Antiquité tardive à l'Islam »*

*Actes édités par Jérémie Schiettecatte*

*en collaboration avec Christian Julien Robin*

DE BOCCARD  
11 rue de Médicis, 75006 Paris  
2009

***Comité scientifique :***

Françoise Briquel-Chatonnet, Éric Gubel, Gregorio del Olmo Lete, Dennis Pardee,  
Christian Julien Robin.

## Faut-il réinventer la *Jāhiliyya* ?

Christian Julien ROBIN<sup>1</sup>

Je dois l'idée de cette table ronde à Derek Kennet. L'an passé, en juillet 2005, lors du *Seminar for Arabian Studies*, il m'a donné un court article qu'il venait de publier, intitulé «On the eve of Islam: archaeological evidence from Eastern Arabia» (2005). Il y exposait que les principaux sites archéologiques de l'Arabie orientale ne présentent aucun vestige d'occupation datant des siècles qui précèdent l'Islam. Depuis lors, il a rédigé sur le même sujet une contribution plus développée qui a été adressée à tous les participants (2007).

De fait, une contradiction radicale oppose les spécialistes du premier Islam et ceux de l'Arabie antique. Pour les uns, la péninsule, à la veille de l'Islam, est misérable, arriérée et anarchique: c'est l'époque de la *Jāhiliyya* des sources araboislamiques, c'est-à-dire l'état d'ignorance, d'obscurantisme et d'irresponsabilité d'une société qui n'a pas encore atteint l'âge de raison. Pour les autres, l'Arabie compte des sociétés prospères et développées, qui ont laissé des vestiges archéologiques et épigraphiques remarquables par le nombre et la qualité.

Les discours sur la misère de l'Arabie soulignent le contraste entre la déchéance et les dérèglements de la période préislamique et la *success-story* qui suit la Révélation et la conversion à l'islam. Comme ils ont manifestement une dimension apologétique, ils peuvent être suspectés de ne pas refléter fidèlement la réalité.

Il est impossible de nier, néanmoins, que l'Arabie du VI<sup>e</sup> siècle traverse une crise gravissime: les royaumes les plus importants (Himyar, Naşrides, Ḥujrides et Jafnides) disparaissent l'un après l'autre et de nombreux autres indices, fournis notamment par l'archéologie, qui ne reconnaît aucune activité de construction, ou par les inscriptions qu'on cesse définitivement de graver, confirment ce diagnostic. Mais quelles sont les causes de cette crise? S'agit-il d'événements fortuits, comme la guerre aksūmite, la grande peste de Justinien ou les dérèglements climatiques qu'Andrey Korotayev et d'autres chercheurs russes, dans un article récent, attribuent à un cataclysme environnemental (1999)?

Les contributions de Derek Kennet proposent une autre explication, qui paraît séduisante, même si elle pose de nouveaux problèmes. La crise que connaît l'Arabie préislamique est l'aboutissement d'un cycle long, qui commence à l'époque parthe: à une grande prospérité qui culmine aux époques hellénistique et parthe succède un

1. Laboratoire des études sémitiques anciennes, UMR 8167 «Orient et Méditerranée», CNRS, Paris.

appauvrissement de plus en plus sévère dans les siècles qui précèdent l'islam. La misère décrite par les sources arabo-islamiques serait bien réelle et déjà ancienne.

En introduction au colloque, il n'est pas inutile de rappeler brièvement l'état de la question et d'esquisser les voies d'une synthèse possible.

### **L'ARABIE PRÉISLAMIQUE SELON LES SOURCES ARABO-ISLAMIQUES : MISÈRE, ARRIÉRATION ET ANARCHIE, EN UN MOT LA *JĀHILIYYA***

Pour les spécialistes de l'islam naissant, l'Arabie est un pays misérable, arriéré et anarchique. La misère est une évidence. Le climat, excessivement sec et chaud, est défavorable à l'agriculture ; les ressources naturelles sont presque inexistantes ; les déplacements sont difficiles, aussi bien sur terre que sur mer. Dans ce monde inhospitalier, la principale activité est l'élevage extensif, pratiqué par les nomades. Sans surprise, il n'y a pas de véritables villes, mais seulement des bourgades, le plus souvent très petites et sans enceinte. J'insiste sur cette absence de système défensif : elle est souvent mentionnée comme une preuve du retard civilisationnel de l'Arabie.

Non seulement ces bourgades n'ont pas d'enceinte, mais elles se présentent souvent comme un ensemble de petites unités autonomes possédant leur propre forteresse, dispersées sur une grande surface. Les habitations elles-mêmes sont fortifiées et séparées les unes des autres par de vastes espaces vides. Elles sont distribuées de manière libre, sans dessiner de véritables rues. al-Ḥīra et Yathrib en offrent de bons exemples. Pour Yathrib, où aucune observation archéologique n'a encore été faite, on se reportera tout particulièrement aux récits relatifs aux attaques des Mecquois, notamment lors de la bataille du Fossé. Pour al-Ḥīra, l'absence de muraille a été confirmée par les premières fouilles.

La misère matérielle et le dénuement sont bien résumés par le jeu de mots d'un théologien d'époque 'abbāsside, selon lequel l'islam aurait arraché les bédouins faméliques de la Péninsule à une vie « de sable et de poux » (*raml wa-qaml*) pour en faire les maîtres d'un empire. Ils sont illustrés par de multiples anecdotes tirées de la vie de Muḥammad. Ainsi, alors que ce dernier était encore un jeune homme, le sanctuaire mecquois se réduisait-il à un simple enclos sacré, délimité par un muret que les chèvres pouvaient franchir en sautant. C'était donc un monument bien modeste, surtout si on le compare aux sanctuaires du Proche-Orient ou de l'Arabie méridionale, comme l'église de Ṣan'ā' construite par Abraha. L'édification du sanctuaire cubique, dans les premières années du VII<sup>e</sup> siècle, illustre aussi à quel point les Mecquois manquaient de tout : pour faire les poutres, on alla récupérer les restes d'un navire byzantin qui avait fait naufrage sur le rivage de la mer Rouge. De manière plus hypothétique, le fait de recouvrir la Ka'ba avec une étoffe, la *kiswa*, pourrait s'expliquer par le désir de cacher la médiocrité de la construction et de la décorer au moindre coût.

Toujours pour les spécialistes de l'islam naissant, la misérable Arabie est arriérée. L'usage de l'écriture ne s'y diffuse que dans le troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle. À Makka, à l'époque de Muḥammad, ceux qui savent lire et écrire sont encore si peu nombreux qu'on peut en dresser la liste. L'alphabet adopté en Arabie aurait été élaboré dans la vallée de l'Euphrate et, de là, il aurait gagné al-Ḥīra (la capitale des Naṣrides dans le Bas-Iraq), puis l'Arabie occidentale. L'arriération de l'Arabie se constate également dans la pauvreté de la vie culturelle : la création littéraire se limite à la poésie ; aucun ouvrage en prose ne semble avoir été composé et on ne connaît aucune traduction d'une œuvre étrangère, pas même d'un livre sacré. Les

savoirs de toutes sortes ne se transmettent pas par l'écrit, mais par un enseignement oral. En dehors de l'école juive de Yathrib (*bayt midrās*), on ne connaît aucun établissement spécialisé dans l'enseignement.

Du fait de son arriération, l'Arabie demeure à l'écart des échanges et des circulations. Contrairement à l'Éthiopie, à la Nubie ou à la Perse, les grandes religions – le christianisme, le judaïsme et le manichéisme principalement – n'y gagnent qu'un nombre réduit d'adeptes. Au début du VII<sup>e</sup> siècle, la vieille religion polythéiste résiste et domine encore la majeure partie de la Péninsule.

Enfin, l'Arabie est réfractaire à toute forme d'autorité. On la décrit comme un vaste désert que se disputent des nomades faméliques et querelleurs. Les rares oasis sont à la merci de ces nomades qui s'y livrent à toutes sortes d'exactions. Avant l'Islam, il n'existe aucun État digne de ce nom.

Ces convictions reflètent évidemment la manière dont les sources arabo-islamiques décrivent l'Arabie de Muḥammad et celle des générations précédentes.

### **L'ARABIE PRÉISLAMIQUE DES SABÉOLOGUES : UNE PROSPÉRITÉ ET UN DÉVELOPPEMENT CULTUREL COMPARABLES À CEUX DES CIVILISATIONS DU PROCHE-ORIENT**

Les spécialistes de l'Arabie préislamique, qu'ils travaillent dans le Sud, dans le Nord du Ḥijāz ou dans la région du Golfe, ont une vision radicalement différente, fondée principalement sur l'importance des vestiges archéologiques et sur les données tirées des textes épigraphiques. Pour eux, l'Arabie compte des États puissants, des villes prospères et des populations qui ont atteint un niveau élevé de progrès culturel.

#### **Les vestiges archéologiques**

Les vestiges les plus marquants sont ceux de villes, de nécropoles, d'ouvrages d'irrigation ou de voies de circulation. Ils illustrent un haut degré de technicité dans le travail de la pierre, dans l'art de construire et dans la maîtrise de l'eau. Dans les villes, on repère aisément, avant toute fouille, des systèmes défensifs, des temples, des palais et des habitations. Les temples, qui se signalent par la richesse des décors et la qualité des offrandes, montrent que les sociétés antiques disposaient de surplus suffisamment abondants pour honorer les divinités avec ostentation. Les habitations, construites avec soin, sont toujours de grandes dimensions. Le matériel trouvé dans les tombes, qui se compose d'images des défunts et d'objets personnels, est souvent luxueux. Les aménagements hydrauliques, parfois étonnamment ambitieux, ne se conçoivent pas sans un pouvoir fort et sans une certaine division du travail.

Un même répertoire décoratif, très soigné – mais peu varié, il est vrai –, est commun à l'Arabie méridionale et au Ḥijāz. Il se compose – en plus des bandeaux épigraphiques – de denticules, de stries ou d'évidements qui s'emboîtent. Les techniques de construction, encore peu étudiées, empruntent assurément certains caractères à l'Égypte, ce qui rappelle l'existence de circulations. Il s'agit souvent de blocs minutieusement taillés et ajustés, dont la surface est lisse ou légèrement piquetée.

Les sites archéologiques qui ont conservé des vestiges significatifs sont particulièrement nombreux dans le sud-ouest de la Péninsule. Dans les oasis du Ḥijāz et en Arabie orientale, ils sont en petit nombre, mais souvent impressionnants par leur ampleur.

Pour donner une idée plus précise de la puissance et de la richesse des civilisations de l'Arabie antique, je vais procéder à un examen des enceintes de ville. Ces dernières, qui renseignent sur l'extension des villes, sur leurs fonctions, sur la nature

de l'habitat, sur la richesse de l'État et des habitants ou sur les progrès des techniques de défense, constituent une source majeure d'information. Elles mettent en évidence l'existence de nombreuses villes dès le début du I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne. Ces villes semblent fort riches si l'on en juge par la qualité des matériaux et des techniques de construction. De petite taille en Arabie du Sud, elles semblent n'accueillir qu'un nombre limité de demeures aristocratiques. Beaucoup plus vastes en Arabie du Nord-Ouest et dans le Golfe, elles sont tout à la fois le siège du pouvoir politique, un centre religieux, la résidence de l'aristocratie, un marché pour le commerce à courte et longue distance et un centre d'activités artisanales.

Les enceintes les plus anciennes, en Arabie du Nord-Ouest, remontent au II<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne. À Taymā', on trouve toute une série de murs, sans doute encore rudimentaires, qui dessinent sept secteurs totalisant près de 800 ha ; si certains remontent aux premiers temps de la ville, il reste à vérifier si c'est le cas de tous.

En Arabie méridionale, certaines enceintes sont la simple juxtaposition des monuments et habitations situés à la périphérie de l'agglomération. C'est le cas à Tamna' (aujourd'hui Hajar Kuḥlān), à Haribat (Hajar Ḥinū 'l-Zurayr) ou à Nagrān (Najrān)<sup>2</sup>. Mais, dans le royaume de Saba', dès le VII<sup>e</sup> siècle, il en va différemment. Ce sont de véritables murailles, construites à des fins défensives, qui enserrant les villes ; quand on connaît le nom de leurs constructeurs, il s'agit de souverains, comme à Maryab (Ma'rib), Kutal<sup>um</sup> (Kharibat Sa'ūd), 'Ararāt<sup>um</sup> (al-Asāhil) ou Nashq<sup>um</sup> (al-Bayḍā').

Dans le royaume de Ma'in, les villes ont également de véritables enceintes, mais, dans ce cas, ce sont les grandes familles qui se chargent de leur construction. On l'observe à Qarnā (Ma'in)<sup>3</sup>, Yathill (Barāqish) et Nashshān (al-Sawdā').

Ces murailles, réalisées suivant un plan préétabli, sont constituées d'une alternance de saillants et de rentrants anguleux (ou, si on préfère, de tours et de courtines), disposés plus ou moins régulièrement. Les plus anciennes, qui datent du règne de Karib'il le Grand (début VII<sup>e</sup> siècle av. è. chr.), ne dépassent pas 3 à 4 m de hauteur. Les portes sont de simples ouvertures dans le mur, constitué de deux parois entre lesquelles on a tassé des pierres et de la terre. Il en est ainsi à Kutal<sup>um</sup> et 'Ararāt<sup>um</sup>.

À Nashq<sup>um</sup>, l'enceinte est toujours basse, mais les portes sont flanquées de bastions percés de meurtrières ; le mur est constitué désormais d'un beau parement extérieur qui s'appuie sur un massif de briques crues, avec peut-être un second mur de parement à l'intérieur. Il est couronné par une frise de denticules.

De nouveaux progrès se manifestent dans l'enceinte de Qarnā, qui s'élève à 8 m, puis dans celle de Yathill (IV<sup>e</sup> siècle av. è. chr.), à 14 m. La muraille se compose d'un haut mur de parement externe, d'un massif de briques crues et d'un mur de parement interne, comme l'ont montré les fouilles de la Mission italienne<sup>4</sup>. La porte principale de Yathill, solidement défendue grâce à un bastion relié à la muraille, qui se dresse juste en face de l'ouverture, illustre le progrès des systèmes défensifs.

Les surfaces enfermées par ces enceintes sont relativement modestes. La plus grande, celle de Maryab, mesure 110 à 120 ha. Vient ensuite Nashq<sup>um</sup>, qui atteint une

2. Breton (1994), p. 142 sq. ; Maigret, Robin (2006).

3. Pour la vocalisation de *Qrnw*, voir Strabon XVI.4.2, d'après Ératosthène : "D'abord les Minéens, dans la partie située le long de la mer Rouge ; leur plus grande ville est Karnā ou Karnana." Le -w peut noter un /ā/ : voir Robin (2001), p. 570 sq.

4. Maigret, Robin (1993).

quinzaine d'hectares. Les autres ne dépassent pas 6 hectares (4,5 par exemple pour Yathill).

Shabwat (Shabwa), la capitale du Ḥaḍramawt, occupe une centaine d'hectares, mais la ville à proprement parler, qui est défendue par une deuxième enceinte, n'occupe en fait qu'un cinquième de cette surface.

Sur les Hautes-Terres, peu de sites ont conservé des vestiges significatifs. Les murailles, si on excepte celle du jabal 'Awd, sans doute antérieure au milieu du I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, sont d'époque ḥimyarite, à savoir postérieures au début de l'ère chrétienne. Il en va ainsi de Zafār, Sami'ān (Maṣna'at Māriya), Yaklā (al-Nakhla al-Ḥamrā') ou Wa'lān (al-Mi'sāl). Deux de ces villes, Sami'ān et Yaklā, se présentent comme des citadelles sur une éminence. La plus originale, Wa'lān, est un ensemble d'habitations fortifiées, dispersées à l'intérieur d'une vaste boucle de collines, où la muraille est discontinue, puisqu'elle se contente de barrer les zones où il n'y a pas d'obstacle naturel<sup>5</sup>.

Dans le nord du Ḥijāz et dans le Golfe, seules quelques villes possèdent assurément une enceinte. En dehors de Taymā' (déjà évoqué), la muraille la plus impressionnante est celle de Thāj. Elle se compose d'un mur rectiligne, épais de 4,5 m, qui dessine un quadrilatère irrégulier de 990 x 825 m, avec une grosse tour à chacun des angles.

### Les documents écrits

Les monuments, les aménagements et les objets ne s'accordent pas avec l'image d'une Arabie arriérée et misérable, dominée par les nomades. Il en va de même des documents écrits.

#### *Bilan quantitatif*

C'est tout d'abord par leur nombre que les écrits contredisent l'hypothèse d'une misère culturelle généralisée. Ces écrits se classent en trois ensembles.

Ce sont tout d'abord les inscriptions gravées sur des matériaux durables, qui se comptent par milliers. Elles sont très nombreuses (et souvent fort longues) au Yémen, un peu moins dans le nord du Ḥijāz (Taymā', al-'Ulā et Madā'in Ṣāliḥ) et encore moins dans le Golfe. S'il fallait donner des ordres de grandeur, leur nombre tourne autour de 10 000, 1 000 et 100. La confection de ces inscriptions, en général remarquablement soignée, exigeait des artisans spécialisés et des matériaux de qualité ; elle coûtait sans aucun doute fort cher.

Aux inscriptions, il faut ajouter les graffites rupestres, nombreux dans certaines régions du Yémen, mais aussi du côté de Najrān et au nord du Ḥijāz, à savoir au point de départ et au point d'arrivée de la principale voie trans-arabique. Ces graffites se comptent par dizaines de milliers.

Il faut encore mentionner une dernière catégorie de documents, les milliers de textes cursifs, incisés sur des bâtonnets de bois ou sur des pétioles de palme. Ce sont principalement des correspondances, des contrats ou des listes. Quelques-uns ont été trouvés en fouille à Raybūn, au Ḥaḍramawt. Pour les autres, on ignore la provenance, mais souvent le contenu indique un seul et même site, la ville de Nashshān dans le Jawf du Yémen.

5. Les sites de Ḥasī et d'al-Ādiyya présentent des caractères comparables.

L'ampleur de ce corpus de documents écrits, et tout particulièrement les graffites gravés à proximité des sanctuaires ou le long des voies de communication, conduit à considérer que l'écriture (ainsi que la lecture) était pratiquée par des personnes de statut social relativement divers, non seulement celles qui étaient investies de fonctions administratives ou religieuses, mais aussi des nobles, des artisans, des commerçants, des caravaniers et même des pasteurs.

### *Bilan qualitatif*

Si la pratique de l'écriture semble largement diffusée, elle demeure confinée à des usages utilitaires. Les inscriptions ne traitent que d'un éventail très étroit de questions. Dans leur grande majorité, elles commémorent des actions concrètes : les opérations de construction ou d'aménagement qui créent des droits de propriété ; les offrandes faites dans les temples pour obtenir la bienveillance des divinités ; ou encore les rites publics qui rythment la vie de la communauté.

Les textes normatifs sont peu nombreux. Ils fixent des règles générales, attribuent des terres, définissent des droits (notamment sur l'eau), précisent le statut de certaines populations, réglementent l'accès à un marché ou encore organisent le fonctionnement d'un temple. Quelques inscriptions ont pour finalité d'enregistrer des événements fondateurs. Enfin, on connaît trois textes poétiques rimés, deux qui sont probablement des hymnes religieux et un troisième qui célèbre les réussites d'un prince du IV<sup>e</sup> siècle.

Les textes cursifs, de même, ne traitent que de questions très pratiques, comme je l'ai déjà indiqué.

On remarque immédiatement tout ce qui manque : mythes, rituels, ouvrages de sagesse, chroniques, manuels techniques ou œuvres de fiction. Il est même douteux que de tels textes aient existé.

Nous n'avons pas davantage la moindre trace de traductions d'ouvrages étrangers, pas même de livres de la Bible qui n'est jamais citée, aussi bien dans les inscriptions juives que dans les chrétiennes. Ici le contraste est grand avec les inscriptions aksūmites (ou éthiopiennes), qui font de très nombreuses références à la Bible.

### *Ce que les inscriptions nous apprennent*

Les documents écrits nous donnent de nombreuses informations sur l'organisation des sociétés, sur les événements ou sur les langues. Pour les siècles postérieurs à l'ère chrétienne, ils permettent de reconstruire une chronologie assez précise.

Pour notre propos, ils sont surtout intéressants à deux titres. Tout d'abord, ils donnent de très nombreux exemples de la circulation des hommes, des techniques et des idées, montrant que l'Arabie ne vit pas repliée sur elle-même. J'en retiendrai deux.

Il s'agit tout d'abord de l'alphabet utilisé en Arabie à partir du X<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Cet alphabet arabe vient du Levant, où il est emprunté simultanément en Arabie du Nord-Ouest et en Arabie du Sud. Ensuite, il se différencie et acquiert dans chaque zone d'Arabie des caractères spécifiques. Il ne s'agit donc pas d'un alphabet local, mais d'une écriture introduite au moment où le commerce caravanier à longue distance commence à se développer.

Une seconde illustration des circulations est offerte par la diffusion de deux grandes religions monothéistes, le judaïsme et le christianisme. Le judaïsme s'enracine au Yémen et (sans doute) dans le Nord du Hijāz dès le IV<sup>e</sup> siècle. Le christianisme fait de même dans le Golfe vers la même époque. Avec l'implantation de ces

deux religions, on observe l'introduction de nombreux termes étrangers, empruntés au judéo-araméen ou à l'araméen chrétien.

Ces quelques observations montrent que les circulations sont nombreuses aussi bien au début du 1<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne que dans les siècles qui précèdent l'Islam.

Un autre intérêt des documents écrits est de mettre en évidence la remarquable stabilité des structures politiques – ou plutôt de certaines d'entre elles – pendant de longues périodes. Cette stabilité s'observe surtout en Arabie du Sud, grâce à des données particulièrement abondantes. Ainsi peut-on suivre l'histoire du royaume de Saba' pendant près de dix siècles. Ailleurs, les États ne jouissent pas de la même assise, mais certains, comme celui de Liḥyān, dont la capitale est Dédān (aujourd'hui al-'Ulā), traversent les siècles. L'anarchie décrite avec tant de détails par les sources arabo-islamiques n'est pas la règle.

Plusieurs régions de la Péninsule, dans le Sud, le Nord-Ouest et le Golfe, connaissent, à partir du début du 1<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, un niveau de développement comparable à celui du Proche-Orient, évidemment avec des disparités locales. La richesse s'accroît de manière spectaculaire au moment où se développent des échanges caravaniers entre l'Arabie du Sud et les grands marchés du Proche-Orient, soit par la piste qui longe la mer Rouge, soit par celle qui mène de Najrān au Golfe. Même si l'Arabie a élaboré des traits spécifiques et amélioré certaines techniques (notamment pour la maîtrise des eaux de ruissellement), sa prospérité et son essor doivent beaucoup aux échanges avec le Monde méditerranéen, qui est le principal pourvoyeur de modèles.

Avant d'en terminer avec cette deuxième partie, peut-on dire que le berceau de l'Islam (à savoir Makka et Yathrib) se situe au sein de cette Arabie riche et policée, celle de l'archéologie et des inscriptions ? Yathrib, l'une des grandes oasis du Ḥijāz septentrional, devait jouir d'une richesse comparable à celle de Dédān et de Taymā' ; Makka et le Ḥijāz méridional, en revanche, n'ont guère livré de vestiges antiques significatifs.

Est-ce suffisant pour opposer la riche Arabie, qui a légué tant de vestiges archéologiques et d'inscriptions, au berceau de l'Islam ? La question se pose. On observera néanmoins que de nombreux caractères sont partagés par les civilisations du Yémen et du nord du Ḥijāz (notamment l'écriture et le répertoire iconographique). Il existait une certaine unité culturelle entre le nord-ouest et le sud-ouest de la Péninsule et il n'est guère douteux que les régions intermédiaires appartenaient à la même culture, même si cette dernière n'a guère laissé de trace. On ajoutera que le Ḥijāz méridional a appartenu à l'Empire ḥimyarite – ou pour le moins à sa sphère d'influence – pendant près de deux siècles, du milieu du IV<sup>e</sup> siècle au milieu du VI<sup>e</sup> siècle.

## REDÉFINIR LA *JĀHILIYYA*

J'en reviens maintenant au titre de mon introduction : Faut-il réinventer la *Jāhiliyya* ? L'archéologie de la péninsule Arabique avait enterré l'idée même de *Jāhiliyya* en mettant en évidence des sociétés organisées et développées.

Mais n'existerait-il pas une période d'anarchie et de désastres de toutes sortes à la veille de l'Islam, qui pourrait être appelée *Jāhiliyya* ? C'est ce que soutiennent les Séoudiens. Le Musée national d'al-Riyāḍ distingue ainsi une « période des royaumes » et une « *Jāhiliyya* » qui commencerait vers la fin du III<sup>e</sup> siècle.

De fait, si on examine l'histoire de l'Arabie préislamique dans la longue durée, un mouvement ascendant, puis descendant, se dégage : la Péninsule accumule les

richesses avant l'ère chrétienne, puis s'appauvrit continuellement ensuite. Au II<sup>e</sup> millénaire av. è. chr., des civilisations sophistiquées voient le jour dans le Golfe et aux abords immédiats du Levant (Qurayyāt et Taymā'), puis au début du I<sup>er</sup> millénaire, grâce au commerce des aromates, dans le nord du Ḥijāz et au Yémen. Les caractères les plus notables de ces civilisations sont l'apparition de villes munies d'enceintes, la construction de vastes bâtiments publics, une grande maîtrise dans la taille de la pierre (utilisée dans toutes sortes de monuments et d'aménagements), un usage généralisé du bronze, la diffusion de l'écriture alphabétique, la naissance d'arts décoratifs etc. Ces civilisations correspondent à des États relativement stables, surtout dans le sud-ouest de la Péninsule.

Les premiers signes de déclin apparaissent au Yémen, où quelques villes du Jawf en bordure du désert (Inabba', 'Ararāt<sup>um</sup>, Kutāl<sup>um</sup> et Kuhal<sup>um</sup>) sont abandonnées dès le milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. è. chr., puis d'autres, plus nombreuses (Qarnā, Yathill, Kaminahū, Raybūn ou Makaynūn), à partir du I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

Dans le nord du Ḥijāz, l'abandon de certaines villes (comme Dédān et Higrā' [aujourd'hui Madā'in Šāliḥ]) interviendrait plusieurs siècles avant l'Islam. Il en est de même à Taymā', où les fouilleurs allemands ne reconnaissent aucune trace d'occupation au VI<sup>e</sup> siècle, alors que l'oasis joue un rôle important si l'on en croit les sources narratives arabo-islamiques.

Dans le Golfe, Derek Kennet et Michel Mouton observent que les villes (Thāj, al-Dūr ou Mulayḥa) cessent d'être occupées plusieurs siècles avant l'Islam.

Il est vrai que quelques monuments sont encore construits au VI<sup>e</sup> siècle. Au Yémen, ce sont la Digue de Marib, restaurée par Abraha, et la Grande Église de Šan'ā', édifiée par le même Abraha. Dans le Golfe, les recherches archéologiques ont mis au jour quelques monuments chrétiens dans les îles ou sur la côte. Mais le constat d'un déclin généralisé semble valide : au VI<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus de villes, sauf au Yémen (où ne subsistent guère que Zafār, Šan'ā', Makhāwān, Qāni', Najrān et peut-être 'Adan).

L'épigraphie dessine une évolution comparable. On dispose d'inscriptions en nombre considérable jusqu'au III<sup>e</sup> siècle, en Arabie du Nord-Ouest et en Arabie méridionale. Dans le nord du Ḥijāz, elles se raréfient vers cette date : la dernière inscription monumentale datée remonte au milieu du IV<sup>e</sup> siècle. L'usage intensif de l'écriture se maintient un peu plus longtemps en Arabie méridionale, mais décline, puis finit par disparaître dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

Les émissions monétaires s'accordent avec l'hypothèse d'une telle évolution "en cloche". Elles sont abondantes à l'époque hellénistique, dans le Golfe, à Qaryat al-Fāw et au Yémen. La monnaie cesse d'être frappée dans le Golfe et à Qaryat al-Fāw aux alentours de l'ère chrétienne. Quant au Yémen, si le déclin est un peu plus tardif, il est notable que l'État ḥimyarite, après l'unification de l'Arabie méridionale, ne frappe plus aucune série significative. Tout au plus peut-on lui attribuer des émissions de bronzes minuscules.

Il semblerait donc que l'Arabie est prospère quand le Monde méditerranéen accumule les richesses et achète sans compter ; elle entre en crise quand ce même Monde méditerranéen se sclérose et décline.

Au Yémen, cette régression est masquée pendant quelque temps par le renforcement paradoxal de l'État ḥimyarite. Le souverain jouit alors de prérogatives croissantes et son autorité s'étend sur des territoires de plus en plus vastes. Le rejet du polythéisme dégage probablement des ressources, car il est vraisemblable que l'État s'approprie les trésors accumulés dans les temples. Quant au soutien que certains rois accordent à la communauté juive, il vise – et réussit peut-être – à renforcer la cohésion des élites.

En résumé, si nous faisons intervenir le facteur “temps”, il est possible de réduire l’opposition entre les deux visions de l’Arabie préislamique, celle de la *Jāhiliyya* et celle des sabéologues. La première succède à la seconde.

Le but de cet ouvrage est d’examiner dans quelle mesure cette hypothèse est valide. Pour cela, il importe d’explorer systématiquement tous les sites et de déterminer s’ils sont occupés pendant les siècles qui précèdent l’Islam et de quelle manière.

Il convient donc de dresser un bilan clinique de l’Arabie aux <sup>v</sup><sup>e</sup>-<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles en inventoriant : monuments, inscriptions, occupations, circulations etc. Ces données permettent-elles de répondre à la question : Y a-t-il alors un abandon généralisé des sites urbains ? Si la réponse est positive, cela est-il la preuve que l’Arabie connaît une sévère dépression ?

Enfin, s’il y a dépression, il faut en évaluer l’ampleur, le rythme, les causes et les conséquences. Il est manifeste que des changements importants dans les modes de vie interviennent. Par exemple, dans certaines régions (comme à Najrān ou dans le Jawf), on cesse de construire en pierre vers la fin de l’Antiquité ; désormais, et pour de nombreux siècles, le matériau de prédilection est la terre.

Voici pour l’immédiat. Dans une seconde étape, il sera intéressant d’élargir un peu les perspectives, aussi bien dans le temps que dans l’espace.

Dans le passé, on a souvent considéré que l’abandon de nombreux sites du Levant sud était la conséquence de la conquête islamique. Il apparaît désormais que ce n’est pas exact. Le déclin commence plus tôt qu’on ne le disait. Il est même possible que la conquête entraîne un certain renouveau économique, avant l’abandon définitif.

Si le regard se porte au-delà de la mer Rouge, vers l’Éthiopie (plus précisément le royaume d’Aksūm), on observe un rythme légèrement décalé. La période la plus brillante commence au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle et dure jusqu’au milieu du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, avec des monuments remarquables, de nombreuses inscriptions et d’abondantes émissions monétaires. Puis Aksūm disparaît soudain. Il n’est guère douteux que les facteurs en jeu en Arabie déterminent également les évolutions en Afrique.

Voici donc deux autres chantiers qui pourront être ajoutés à celui que nous ouvrons aujourd’hui.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Breton (J.-F.)

1994 *Les fortifications d’Arabie méridionale du 7<sup>e</sup> au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère* (Archäologische Berichte aus dem Yemen, VIII), Mayence, 1994.

Korotayev (A.), Klimenko (V.), Proussakov (D.)

1999 «Origins of Islam: political-anthropological and environmental context», dans *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, 52, Budapest, 1999, p. 243-276.

Kennet (D.)

2005 «On the eve of Islam: archaeological evidence from Eastern Arabia», dans *Antiquity*, 79, Cambridge, 2005, p. 107-118.

2007 «The decline of Eastern Arabia in the Sasanian period», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 18, Munksgaard, 2007, p. 86-122.

## Maigret (A. de), Robin (Ch. J.)

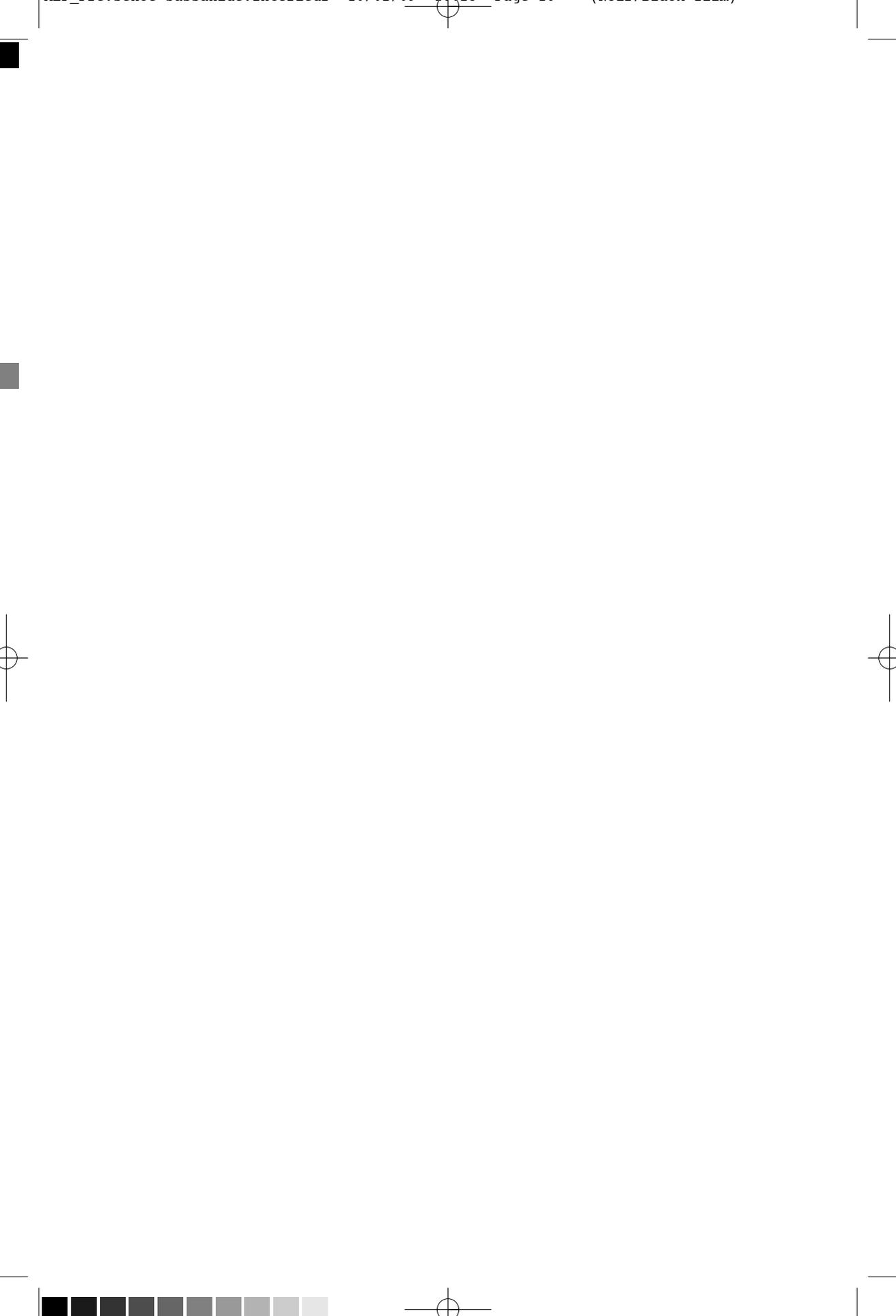
1993 «Le temple de Nakraḥ à Yathill (aujourd'hui Barāqish), Yémen. Résultats des deux premières campagnes de fouilles de la Mission italienne», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1993, Paris, 1993, p. 427-496.

2006 *Tamna', antica capitale di Qatabān–Tamna', capitale antique de Qatabān – Tamna', al-'āšima al-qadīma li-Qatabān* (Yemeni Italian Center for Archaeological Research Papers, 3), Ṣan'ā', 2006.

## Robin (Ch. J.)

2001 «Les inscriptions de l'Arabie antique et les études arabes», dans *Arabica*, XLVIII, 2001, p. 509-577.

# Arabie du nord et Arabie centrale



# The decline of the ‘epigraphic habit’ in late antique Arabia: some questions

Michael C. A. MACDONALD<sup>1</sup>

*In the first millennium BC and the first three centuries AD vast numbers of monumental inscriptions and graffiti were carved in western Arabia. However, in late antiquity, what has been called the ‘epigraphic habit’ appears to have declined sharply in all parts of the Peninsula. This paper examines some of the possible implications of this decline. It also looks at what can be discovered about the levels of literacy in different parts of the Peninsula during this period, and the relationships between languages which appear to have remained purely spoken and those which were written.*

## Résumé

*Au I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. et durant les trois premiers siècles de l’ère chrétienne, un grand nombre d’inscriptions monumentales et de graffiti ont été gravés en Arabie occidentale. Mais au cours de l’Antiquité tardive, cette apparente “tradition épigraphique” semble sensiblement décliner dans les différents points de la Péninsule. Cette contribution se penche sur les implications possibles de ce déclin. Elle cherche également à mettre en lumière le niveau de pénétration de la pratique de l’écrit dans les différentes régions de la péninsule Arabique durant cette période, ainsi que les rapports entre les langues qui seraient restées uniquement parlées et celles qui furent écrites.*

---

It is rare that one has the opportunity to produce a paper in which one can ask questions without feeling the obligation to provide at least some answers. However, a *bilan clinique* would appear to provide the perfect context in which to do so, and I hope I may therefore be forgiven for the unusual number of question marks in this brief paper.

It is well-known that in the western two-thirds of Arabia huge numbers of monumental inscriptions and graffiti were produced in the first millennium BC and the first three centuries AD. However, in the North, the numbers dwindle to a handful after the third century AD, and, in the South, they decline dramatically from the

1. Oriental Institute, Oxford University.

fourth century onwards. In the eastern third of the Peninsula the use of inscriptions seems always to have been rare, or at least only a tiny number have been discovered.

There must have been many different reasons, in different parts of the Peninsula, for this change and it is almost impossible at this distance for us to comprehend these. Studies of the rise and decline of what has been called ‘the epigraphic habit’<sup>2</sup> in the Roman empire have warned against the too easy association between the reduction in numbers of inscriptions in a particular area, and political, economic, or cultural decline there. They exhort us not to take variations in epigraphic abundance as anything other than the rise or fall in the desire to record things on stone.<sup>3</sup>

We must look not for the occasion chosen, such as a life ended, a vow made, or an honor voted, but at the decision itself to give those facts some marble commemoration. After all, there have been in history many peoples to whom the idea never occurred, though they were literate. Even in the Roman empire, there were deaths, vows, and decrees unrecorded, more or less often in different times and places.<sup>4</sup>

This may be good advice, as far as it goes, but it is not easy to put into practice, especially in an area so comparatively unknown as ancient Arabia. Even the author of this advice could only explain “the rise and fall of the epigraphic habit” in the Roman empire as being

controlled by what we can only call the sense of audience. In the exercise of the habit, people (I can only suppose) counted on their world still continuing in existence for a long time to come, so as to make nearly permanent memorials worthwhile; and they still felt themselves members of a special civilization, proud (or obliged) to behave as such. Later, in not bothering any more to record on stone their names or any other claim to attention, perhaps they expressed their doubts about the permanence or importance of that world. Perhaps. At least I cannot see in the evidence anything less than the sign of some very broad psychological shift.<sup>5</sup>

and another writer has suggested that

l’inscription qui par son texte s’adresse à l’avenir devait être la première frappée lorsqu’il se révélerait d’une façon nette que personne ne la lirait ni la protégerait.<sup>6</sup>

I should admit immediately that I have little better to offer by way of explanations for the decline of the epigraphic habit in Arabia.

However, MacMullen makes the important point that “the use to which people put their literacy is not the same thing as the level of literacy itself [...]”<sup>7</sup> and it is worth examining, as far as we can, the relationship between literacy in Arabia and the epigraphic habit.

The extent of literacy within the population of any of the South Arabian societies, at any time in the pre-Islamic period, is unknown. The number of inscriptions in the names of private individuals is no indication of the literacy of their ‘authors’, since the texts were clearly carved – and may well have been composed – by professionals.

2. The expression was coined by MacMullen (1982), though note that Mrozek had already written of “la coutume de dresser les inscriptions” (Mrozek [1973], p. 113).

3. See, for instance, Mrozek (1973), p. 113.

4. MacMullen (1982), p. 233.

5. MacMullen (1982), p. 246.

6. Mrozek (1973), p. 118. For another view, see Meyer who links the epigraphic habit with a “belief in the value of romanization” (Meyer [1990], p. 74), and similarly MacMullen (1982), p. 238.

7. MacMullen (1982), p. 237.

Peter Stein has concluded from his intensive and extensive study of the documents on sticks from the Middle and Late Sabaic periods that

the evidence of the minuscule texts does not support the assumption of a high degree of literacy in Ancient South Arabia. To the contrary, there are several indications for a rather limited spread of writing, concentrating probably in a few defined places ('offices') around the main temple of a city. A citizen who wished to record a legal affair, or to send a letter, was urged to enter this place in order to have his matter written by a professional scribe.<sup>8</sup>

He has also shown that in the majority of the private letters on sticks from the Middle and Late Sabaic periods so far studied, the recipient is addressed in the second person, but the sender is referred to in the third person.<sup>9</sup> This surely suggests that a third party was involved in the writing of these letters, since it is natural for someone writing on another's behalf to refer to the author in the third person, especially if he is writing in a different register or even a different dialect or language from that in which the 'author' has explained what he wants to say. This might, therefore, suggest either that literacy on an individual level was not very widespread, or that reading-literacy was more common than writing-literacy.<sup>10</sup> On the other hand, one might argue that the letters preserved at Nashshān<sup>11</sup> are likely to be only those written by scribes, while those which could have been written and dispatched by the authors themselves would not have found their way into such an archive, and so would not have survived.

By contrast, the large numbers of graffiti in the South Arabian script would suggest that writing-literacy, at least at a basic level, may have been relatively widespread, at least in certain areas and certain periods. However, since they consist almost entirely of names, such graffiti are linguistically 'neutral' and tell us nothing about the spoken, or written, languages of their authors. Learning an alphabet is not very difficult and it is possible that many people may have been able to carve their names who may not have had the ability to write a coherent text, or indeed to read one.

It has been suggested that a particularly interesting case of literacy or its absence may be presented by the Himyarites. Beeston originally proposed that Sabaic "was not the Himyarites' native language,"<sup>12</sup> and indeed Robin has pointed out that before their conquest of Saba' their inscriptions are couched in Qatabanian.<sup>13</sup> Following the discovery of the so-called 'Hymn to the Sun-goddess', a poem in a previously unknown language dated to the first century AD carved on a rock face at Qāniya,

8. Stein (2005), p. 185, n. 21, and see the discussion in Stein (in press).

9. See the section on 'Die Frage der Identität von Absender und Schreiber eines Briefes' in Stein (forthcoming). I am most grateful to Peter Stein for kindly sending me the draft of the introduction to the first volume of his forthcoming edition of the Middle and Late Sabaic sticks in the Munich collection.

10. That is that the recipient might be able to read the letter unaided, but that that the 'author' required the services of a scribe. See Macdonald (2005), pp. 52-56 on these different kinds of literacy.

11. Modern al-Sawdā', thought to be the origin of all the sticks which have appeared on the antiquities market. See Stein (2005), p. 183, 188; Stein (forthcoming).

12. Beeston (1981), p. 179.

13. Robin (1996), col. 1216. He considers that they were using this as a prestige written language. Peter Stein has kindly pointed out to me (personal communication), that the Qatabanic text is replete with Sabaic features, suggesting that its drafter may have been Sabaeophone. I am most grateful to Dr Stein for his help.

Robin restating his belief that “les Ḥimyarites n’écrivaient pas la langue qu’ils parlaient, mais le sabéen,”<sup>14</sup> proposed “à titre d’hypothèse, [...] que la langue du poème reflète celle que parlaient les Ḥimyarites au I<sup>er</sup> s., ou une langue très voisine [...]”.<sup>15</sup> This raises several interesting questions. If the language the Himyarites spoke (‘Himyaritic’) was an unwritten tongue, what language(s) would the Himyarite rulers have used in their court, their administration, and their armies? Was the spoken language of the court and army ‘Himyaritic’, but that of any written documents in the administration, Sabaic – an unsatisfactory situation similar to that which pertained at the Umayyad court before the reforms of ‘Abd al-Malik? Or did the court speak ‘Himyaritic’ and exist with no written administration, Sabaic being kept alive purely for use in prestige inscriptions?

Fortunately, such unanswerable questions have been rendered unnecessary by the work of Peter Stein, who in a series of brilliant analyses<sup>16</sup> has suggested a quite different, and much more convincing, interpretation of the evidence. He regards ‘Late Sabaic’ (the epigraphic language of the Himyarites from the fourth to the sixth centuries AD) as the Sabaic dialect of the southern highlands, the heartland of Ḥimyar. He has argued convincingly against the hypothesis that the Late Sabaic inscriptions were attempts to write ‘correct’ ‘standard’ (i.e. Middle) Sabaic with intrusive elements from a quite different spoken language, pointing out that in this case one would expect many and diverse reflexes of the spoken language instead of the consistent use of certain specific features which contrast with Middle Sabaic usage. Thus, for instance, if the supposed definite article *hn-* was a feature of spoken ‘Himyaritic’ (as it is in the language of the Qāniya hymn) why does it never occur in Late Sabaic inscriptions, whereas the negative *d’* (in place of earlier Sabaic *’l*) is a regular characteristic of these texts?<sup>17</sup>

Stein’s study of the historical dialect-geography of Sabaic presents a far more nuanced and satisfying picture than that which was widely accepted before.<sup>18</sup> However, it also leaves us with some interesting problems. If Sabaic continued to be spoken throughout the Himyarite period in the northern, central and southern Sabaic regions, why did it die out? Presumably, a change of ruler – Ethiopian and then Iranian – would not have affected the language of the common people. Indeed, the Ethiopian rulers still erected inscriptions in Sabaic, though probably to emphasize their legitimacy as rulers of Yemen rather than because it was widely read. One could also ask what was being spoken in the former kingdoms of Qatabān and Ḥaḍramawt?

One obvious answer is that ever-increasing Arab immigration to all parts of Yemen gradually led to Arabic displacing the local languages. Sabaic may have remained the language of the court and the administration up to the Ethiopian

14. Robin (2001), p. 519, n. 39.

15. Robin (2001), p. 519; see also (1991a), p. 90; (1996), col. 1216-1217; and (2007). I have taken up Robin’s hypothesis and have expanded it somewhat in Macdonald (1998), p. 181; (2000), pp. 30-31.

16. Stein (2003), pp. 6-7; (2004), pp. 229-232, 235-240.

17. Stein (2004), p. 238; and personal communication.

18. My theories (e.g. Macdonald [1998], p. 181) based on the idea that the Himyarites spoke one language (that of the Qāniya poem) and wrote another (Sabaic) should obviously now be abandoned. However, I would suggest that those hypotheses in which I, and others, saw the poem as an unusual written expression of an otherwise normally unwritten (rhetorical, poetic?) language, may still be tenable.

conquest, and the language of most public inscriptions up to the eve of Yemen's annexation by Iran, but an increasing proportion of the population must have spoken Arabic. There is, at present, no way of knowing whether, and to what extent, this is true, though Robin remarks that in the Sabaic inscriptions of the sixth century AD, for which he proposes the name 'Raydānite', "on croit souvent lire de l'arabe avec un habillage morphologique tiré du sabéen."<sup>19</sup> Does this suggest increasingly unsuccessful attempts by Arabic-speakers to write 'correct' Sabaic, or the development of a sort of spoken and written Sabaic-Arabic Creole, which in some cases may have been the origin of certain Yemeni Arabic dialects?

If we now turn to North and Central Arabia we are faced with two major questions: Why did the Ancient North Arabian alphabets cease to be used, and why did it take so long for Arabic to become a written language?

There seems to be no practical reason why Arabic should have remained an unwritten language for so long, particularly in areas which witnessed massive epigraphic activity in related dialects and other languages. The few examples of written Old Arabic show that it was perfectly possible to write it, if one wished. Yet, unlike the users of Ancient North Arabian [ANA] and Ancient South Arabian [ASA],<sup>20</sup> there seems to have been a general reluctance among speakers of Old Arabic to carve inscriptions in their language, except on very specific occasions and for very specific purposes. The Arabs in Yemen could easily have written their language in the ASA alphabet, as was done at Qaryat al-Faw. The nomadic speakers of Old Arabic in North and Central Arabia can hardly have been unaware of the various ANA scripts, since a few individuals actually used them to write their spoken Old Arabic.

If the palaeographical dating to the late first century BC of the Old Arabic inscription from Qaryat al-Faw<sup>21</sup> is correct, then speakers of Old Arabic were certainly contemporary with those who wrote ANA and ASA. Indeed, if Robin is correct in his dating of the script of Ghoneim *AfO* 27, 1980, Abb. 10 to the third century BC, its reference to a group whose name included the definite article 'l- (the '(ā)l 'l-'*hnt*) hints at the existence of Old Arabic in this area at an even earlier date.<sup>22</sup>

Thus, there were plenty of opportunities for speakers of Old Arabic to write their language from at least the third century BC onwards, had they wished to, and plenty of scripts to choose from. However, the fact that they appear to have left only a

19. Robin (1996), col. 1216.

20. See Macdonald (2000), pp. 28-37 for definitions of these terms, and (2000), pp. 48-50 and (2008b), pp. 464-466 for 'Old Arabic'.

21. This is the inscription of '*Igl bn Hf'm*. For the dating see Robin (1991b), p. 115. See also Macdonald (2008b).

22. Regardless of what the members of this tribe actually spoke, Old Arabic must have existed at an earlier period than the inscription for the name of this group to be formed in this way, i.e. with the Arabic definite article. Robin finds another instance in this text of the definite article 'l- in the phrase *l-lt* which he considers represents "*li-llāt* (= *li-Allāt*)", as in "l'arabe *lillāh* = *li-Allāh*" (Robin [1991b], p. 114). However, this is an anachronistic argument which assumes that a form from the third century BC was identical to one which is not attested until 900 years later, in the Islamic period. A goddess *Lt* is the commonest deity invoked in the Safaitic inscriptions and is also found in Thamudic B, alongside a common noun 'lt (= "a goddess"), while another, much rarer, deity *h(n)-'lt* (i.e. "the goddess"), is the ANA equivalent of Herodotus' Ἀλλᾶτ.

handful of inscriptions, when taken in the context of the epigraphic mania of their contemporaries, at least begs the question ‘why?’ If large numbers of Arabic-speakers were nomads, as is generally assumed, they would have needed pastimes to while away long periods of solitary boredom just as much as their literate contemporaries who carved the ANA graffiti.<sup>23</sup> So, why do we not have thousands of Old Arabic graffiti using, for instance, ANA scripts? Of course, the majority of the graffiti in ANA scripts are linguistically uninformative since they consist solely of names, so it is theoretically possible that many *were* carved by speakers of Old Arabic. But is it not curious that among the sizable minority which consist of more than names, only a handful contain material which can be identified as Old Arabic, whereas, considering their brevity, they provide a surprising amount of data on the ANA dialects?<sup>24</sup>

Among town-dwellers who may have spoken Old Arabic, there is a similar dearth of epigraphic material. Until the full publication of the inscriptions from Qaryat al-Faw, we cannot know whether the epitaph of *ʿIgl bn Hfʿm* is unique in being an unequivocal example of Old Arabic in that city.<sup>25</sup> But in other oases such as Dedān and Ḥegrā, why do we have speakers of Old Arabic attempting to write in Dadanitic and Aramaic, rather than fully in their own language, as in the inscription of *ʿIgl bn Hfʿm* and the Namāra epitaph? In South Arabia, Arab immigrants were entering a literate society with a millennium or more of written culture and a plethora of public inscriptions, couched in an alphabet ideally suited to expressing the phonemic repertoire of Arabic. Yet, so far, we have no Old Arabic inscriptions from Yemen, and apparently only one clear example from the ‘capital’ of the Arab tribes of Qaḥṭān and Kinda at Qaryat al-Faw.<sup>26</sup>

On the disappearance of the ANA alphabets,<sup>27</sup> it seems that in Taymāʿ, the local ANA script ceased to be used epigraphically some time in the sixth or fifth century BC, probably with the introduction of Aramaic as a prestige written language and script under Nabonidus. In Dūma, so far, we have only three undated graffiti in what is apparently a local script<sup>28</sup> and then Nabataean inscriptions and graffiti, so there is no way of telling how widely a local script might have been used. The most complicated situation is in Dedān, where at present we have no reliable chronology<sup>29</sup> but the largest number of monumental inscriptions in any of the ANA scripts, as well as many graffiti. There are also many Minaic inscriptions and graffiti there, as well as a few Aramaic graffiti. At present, it is impossible to say when – let alone why – the Dadanitic script ceased to be used, except that like the graffiti in the scripts used primarily in the desert (Safaitic, Hismaic and Thamudic B, C and D) there is no reference to Christianity in any of them. At present the reasons for the disappearance of the ‘desert scripts’ are also unknown.

23. See Macdonald (2005), pp. 79-91.

24. See Macdonald (2004) for the information on ANA, and (2000), pp. 50-51 and (2008b), p. 471, 2.3.3. for data on Old Arabic from texts in the Safaitic script.

25. On this inscription, see most conveniently Robin (1991b), pp. 115-116. On the other inscriptions which have been thought to be in the Old Arabic language see Macdonald (2000), pp. 54-55; and (2008b), pp. 470-472.

26. See Macdonald (2000), p. 50.

27. See Macdonald (2008a).

28. See Macdonald (2000), p. 33, and p. 65, n. 31.

29. See Macdonald (in press).

Robert Hoyland has suggested the following scenario:

[...] large-scale migrations [of Arab tribes from the south of the Peninsula] would have entailed many disputes, relocations and assimilations. This may in part explain the cessation of ancient north Arabian inscriptions at about this time [*scil.* third century AD], as older tribal groups were subsumed within new ones or were ousted from their traditional haunts, and new dialects emerged. Since [...] many of the southern Arab tribes spoke Arabic, this language grew in popularity. As Muslim scholars would later put it, the original northern Arabs became 'Arabicised Arabs' (*'arab muta'arriba*).<sup>30</sup>

There are several questionable assumptions here. One is that the Arabic spoken by the southern Arab tribes and the languages of the ANA inscriptions would have been sufficiently mutually incomprehensible for the former "to grow in popularity" at the expense of the latter. It is difficult to believe that in practical terms there was a greater difference between them than between say Syrian Bedouin and San'ānī Arabic today, i.e. a clear difference but not sufficient to impede mutual comprehension. Secondly, it is difficult to see how this change can "explain the cessation of ancient north Arabian inscriptions". The change in dialect would presumably have been sufficiently slow to be imperceptible to most speakers, except for those with very long memories and an interest in linguistic matters. So those accustomed to writing their spoken language would presumably continue to do so, unaware or uncaring, that it was different from that of their grandfathers. Thirdly, the suggestion that *al-'arab al-muta'arriba* are to be identified as speakers and writers of ANA dialects, and the implication that the distinction between *al-'arab al-'ariba* ("true Arabs") and *al-'arab al-muta'arriba* ("the Arabized Arabs") was based on dialectal differences – or even on the use or non-use of writing (?) – needs to be argued in detail, rather than simply stated. It seems to me difficult to justify.

The fact that by at least the fifth century AD (and probably much earlier), the major art-form of the Arabs, and the carrier of their identity, was oral poetry, does not suggest to me that there was some taboo on the use of writing in any form, though there may have been a certain pride in non-literacy. The pride in the development and use of memory, as opposed to a *reliance* on writing is common, in many societies. The Tuareg present a modern example. They have an extremely rich oral literature which, at least until recently, they had no desire to write down. The orality of the culture is fundamental and, despite the existence of a writing system of their own, the desire to use writing to communicate or record their culture simply did not exist.<sup>31</sup> Similarly, it seems to me likely that the poetry composed at the courts of the Ghassanids and Lakhmids was not written down there, but remained purely oral.

However, this does not mean that writing could not be used for other purposes. Once again, comparison with the Tuareg and other Berberophones may help. Pride in an oral culture does not preclude the use of their own writing-system (the

30. Hoyland (2001), p. 236.

31. See brilliant work of Galand-Pernet (1998), particularly pp. 29-31, on the changes brought about by modern nationalist and governmental forces. Note particularly her statements "Dans la société touarègue où la connaissance de l'écriture est ancestrale, le texte littéraire reste purement oral, l'écriture ayant d'autres fonctions sociales que la fixation des textes..." (p. 30), and "Dans l'état actuel des choses, en dehors de cercles intellectuels, même s'il y a un réel changement, la réception des œuvres littéraires est encore largement tributaire de la voix" (pp. 30-31).

Tifinagh) for graffiti and other pastimes, or the use of written Arabic or French (either personally or by proxy) for practical purposes. Indeed, there is a long tradition of using the Arabic script to write non-literary texts in Berber dialects. Similarly, written Arabic must have been used extensively before the rise of Islam for it to have developed both lapidary and scribal forms and especially a generally understood system of diacritical marks which could be carried throughout the empire and be in use by the third decade of the Hijra.<sup>32</sup>

The tiny handful of pre-Islamic inscriptions in the Arabic script – all from Syria-Jordan and all from the sixth century – suggest that writing in Arabic was used under the Ghassanids, even though they used Greek for their official inscriptions. In particular, the small, apparently insignificant, personal graffito of AD 528 at Jabal Says, by a man sent there by the Ghassanid king al-Ḥārith, suggests that writing may have been relatively wide-spread. There is no indication that this man was a professional scribe, though it cannot be ruled out,<sup>33</sup> but if he was, the fact that he was sent to a remote outpost like Jabal Says suggests that there would have been sufficient work for him to do there – such as writing dispatches? – for it to be worthwhile for the king to send him there, and this in turn would suggest an habitual use of writing in the Ghassanid administration and army.

In addition, we now have evidence for the continuation of writing in North-West Arabia in the form of graffiti from Jabal Umm Jadhayidh, between Ḥegrā and Petra.<sup>34</sup> Some of these are in a transitional script between Nabataean and Arabic, are dated to the fifth century AD, and contain Arabic linguistic material. These graffiti strongly suggest that writing in the Nabataean script continued to be practised quite widely in this region and/or in the areas inhabited by those who used this road. Indeed, writing in ink by numerous people over a long period is one of the prerequisites for the development of a script.<sup>35</sup> The intrusion of Arabic words and phrases into the Aramaic structure of these graffiti suggests the transition from the use of a separate written language (Aramaic) to the writing of a spoken language (Arabic). But more evidence and more research may show this to be too simplistic a view.

From the late fourth century AD until at least the late seventh, western Arabia went from being a region in which the ‘epigraphic habit’ seems to have been more

32. See the papyri from AH 22 onwards illustrated in Grohmann (1966), Taf. II–V.

33. The fact that the text is badly ‘written’ is not in itself an argument against his being a professional scribe, but simply an indication that he may not have been used to cutting an inscription on basalt with a sharp stone.

34. The site was first discovered by Dr ‘Alī al-Ghabbān. A preliminary publication of some of the inscriptions from the site can be found in al-Dhīyīb (2002). A full publication is in preparation by ‘Alī al-Ghabbān and Laïla Nehmé. Only a small proportion of the texts are in the transitional script and an even smaller proportion contain Arabic elements.

35. See Macdonald (2003), pp. 52, 54, 56. In passing, I would note that I find it difficult to envisage the development of the minuscule ASA script from the monumental (as proposed by Ryckmans [2001]) as taking place through the incising of texts on sticks. It would surely have been much simpler and quicker to incise the simple, predominantly straight, lines of the *monumental* forms of the letters than the more complicated, predominantly curved, forms of the minuscule, and there would therefore have been no impetus to develop the minuscule if sticks had been the only support used for scribal and personal texts. The features of the minuscule suggest to me that it developed through extensive writing in ink on soft materials, practised at all periods in parallel to the incision of texts on sticks, i.e. the apparent palaeographical development we see on the sticks is in reality a series of ‘snapshots’ of the development of the script used to write with ink on soft materials.

widespread than in any other area of the Near East, to one in which it seems to have become increasingly rare. In the South-West, we cannot say for certain that writing in the ASA alphabet declined or disappeared, simply that the carving of datable monumental inscriptions<sup>36</sup> and graffiti<sup>37</sup> appears to stop by the mid-sixth century. It is possible that writing continued to be widespread on perishable materials<sup>38</sup> but that it was no longer fashionable to set up huge numbers of public inscriptions, but the reduction of the ASA script to a memory by the early Islamic period, at present suggests otherwise.

By contrast, whereas a few years ago one might have said that the carving of inscriptions stopped altogether in North-West Arabia after the fourth century, the discovery of Jabal Umm Jadhayidh, shows that the apparent disappearance of the ANA scripts did not mean the end of writing in the region, but simply that, for reasons we still cannot fathom, the ANA scripts ceased to be used on stone. However, writing in the Nabataean script, and the Aramaic and then Arabic languages, continued, and was used sufficiently widely and intensively to produce far-reaching developments in the script. It now seems probable that the development of the Arabic writing-system was not a single process, but that the transition from forms of the Nabataean to what is recognizably the Arabic script took place more or less contemporaneously in different regions: Syria, North-West Arabia, and probably al-Ḥīra. Late antique Arabia shows itself to have been an excellent example of MacMullen's dictum, quoted at the beginning of this paper: "the use to which people put their literacy is not the same thing as the level of literacy itself [...]"<sup>39</sup> The epigraphic habit may have reduced in late antique North-West Arabia but the widespread use of writing clearly continued.

---

## REFERENCES

- Beeston (A. F. L.)  
 1981 "Languages of Pre-Islamic Arabia", in *Arabica*, 28/2-3, Leiden, 1981, pp. 178-186.
- al-Dhīyīb (S. 'A.)  
 2002 *Nuqūṣ Ġabal Umm Ġadāyid al-nabaṭīya. Dirāsa taḥlīlīya*, Al-Riyāḍ, 2002.
- Galand-Pernet (P.)  
 1998 *Littératures berbères. Des voix. Des lettres*, Paris, 1998.

36. See the very helpful list of inscriptions provided by Robin, in this volume, in which the last is dated to 669 of the Himyarite era (AD 559/560).

37. Robin has published two graffiti in the ASA script containing Islamic names, see Robin (1991c), p. 134. However, I am somewhat sceptical as to their antiquity. An Islamic Arabic inscription with the name repeated in ASA letters has been reported at Naṣlat al-'Uliyā, near Najrān, but only the Arabic text is illustrated (see Kabawī *et al.* [1996], p. 59 [Arabic] / p. 71 [English] and pl. 31 A).

38. However, the latest dated document in the minuscule script known so far is of AD 522 (see Stein [forthcoming]).

39. MacMullen (1982), p. 237.

## Grohmann (A.)

1966. *Handbuch der Orientalistik. I. Abteilung. Der Nahe und der Mittlere Osten, Ergänzungsband II. 1. Halbband. I. Arabische Chronologie. II. Arabische Papyruskunde*, Leiden, 1966.

## Hoyland (R. G.)

2001 *Arabia and the Arabs from the Bronze Age to the coming of Islam*, London, 2001.

Kabāwī ('A. B.), Khān (M. K. H.), al-Zahrānī ('A. 'A.) *et alii*

1996 "Comprehensive Rock Art and Epigraphic Survey (Southern Region, Wadi Dawasir-Najran). Sixth Season 1411 A.H./1990 A.D.", in *Atlal*, 14, Riyadh, 1996, pp. 55-72 [English] / pp. 45-61 [Arabic], pl. 24-32.

## Macdonald (M. C. A.)

1998 "Some Reflections on Epigraphy and Ethnicity in the Roman Near East", in G. Clarke, D. Harrison (eds), *Identities in the Eastern Mediterranean in Antiquity. Proceedings of a Conference held at the Humanities Research Centre in Canberra 10-12 November, 1997* (Mediterranean Archaeology, 11), Sydney, 1998, pp. 177-190.

2000 "Reflections on the linguistic map of pre-Islamic Arabia", in *Arabian archaeology and epigraphy*, 11, Munksgaard, 2000, pp. 28-79.

2003 "Languages, Scripts, and the Uses of Writing Among the Nabataeans", in G. Markoe (ed.), *Petra Rediscovered: Lost City of the Nabataeans*, New York-Cincinnati, 2003, pp. 36-56, 264-266 (endnotes), 274-282 (references).

2004 "Ancient North Arabian", in R.D. Woodard (ed.), *The Cambridge Encyclopedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge, 2004, pp. 488-533.

2005 "Literacy in an Oral Environment", in P. Bienkowski, C. B. Mee, E. A. Slater (eds), *Writing and Ancient Near Eastern Society. Papers in Honour of Alan R. Millard* (Library of Hebrew Bible-Old Testament Studies, 426), New York-London, 2005, pp. 49-118.

2008a "The Phoenix of Phoinikēia. Alphabetic reincarnation in Arabia", in J. Baines, J. Bennet, S. Houston (eds), *The Disappearance of Writing Systems: Perspectives on Literacy and Communication*. 2008.

2008b "Old Arabic (epigraphic)", in K. Versteeg (ed.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, Leiden, 2008.

in press "Towards a re-assessment of the Ancient North Arabian alphabets used in the oasis of al-'Ulā", in *Arabia Archaeology and Epigraphy*, in press.

## MacMullen (R.)

1982 "The Epigraphic Habit in the Roman Empire", in *American Journal of Philology*, 103, Baltimore, 1982, pp. 233-246.

## Meyer (E. A.)

1990 "Explaining the Epigraphic Habit in the Roman Empire: The Evidence of Epitaphs", in *Journal of Roman Studies*, 80, London, 1990, pp. 74-96.

## Mrozek (S.)

1973 "À propos de la répartition chronologique des inscriptions latines dans le Haut-Empire", *Epigraphica*, 35, Bologna, 1973, pp. 113-118.

## Robin (C. J.)

1991a "Les langues de la péninsule Arabique", in C. J. Robin (dir.), *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes*

*grâce aux inscriptions* (Revue du monde Musulman et de la Méditerranée, 61/3), Aix-en-Provence, 1991, pp. 89-111.

1991b "Les plus anciens monuments de la langue arabe", *ibidem*, pp. 113-125.

1991c "Les écritures de l'Arabie avant l'Islam", *ibidem*, pp. 127-137.

1996 "Sheba. 2. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud", in J. Briend, E. Cothenet, H. Cazelles, A. Feuillet (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible*. t. 12 (fasc. 70), Paris, 1996, col. 1043-1254.

2001 "Les inscriptions de l'Arabie antique et les études arabes", in *Arabica*, 48, Leiden, 2001, pp. 509-577.

2007 "Himyaritic", in K. Versteegh (ed.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics. II*, Leiden, 2007, pp. 256-261.

Ryckmans (J.)

2001 "Origin and evolution of South Arabian minuscule writing on wood", in *Arabian archaeology and epigraphy*, 12, Munksgaard, 2001, pp. 223-235.

Stein (P.)

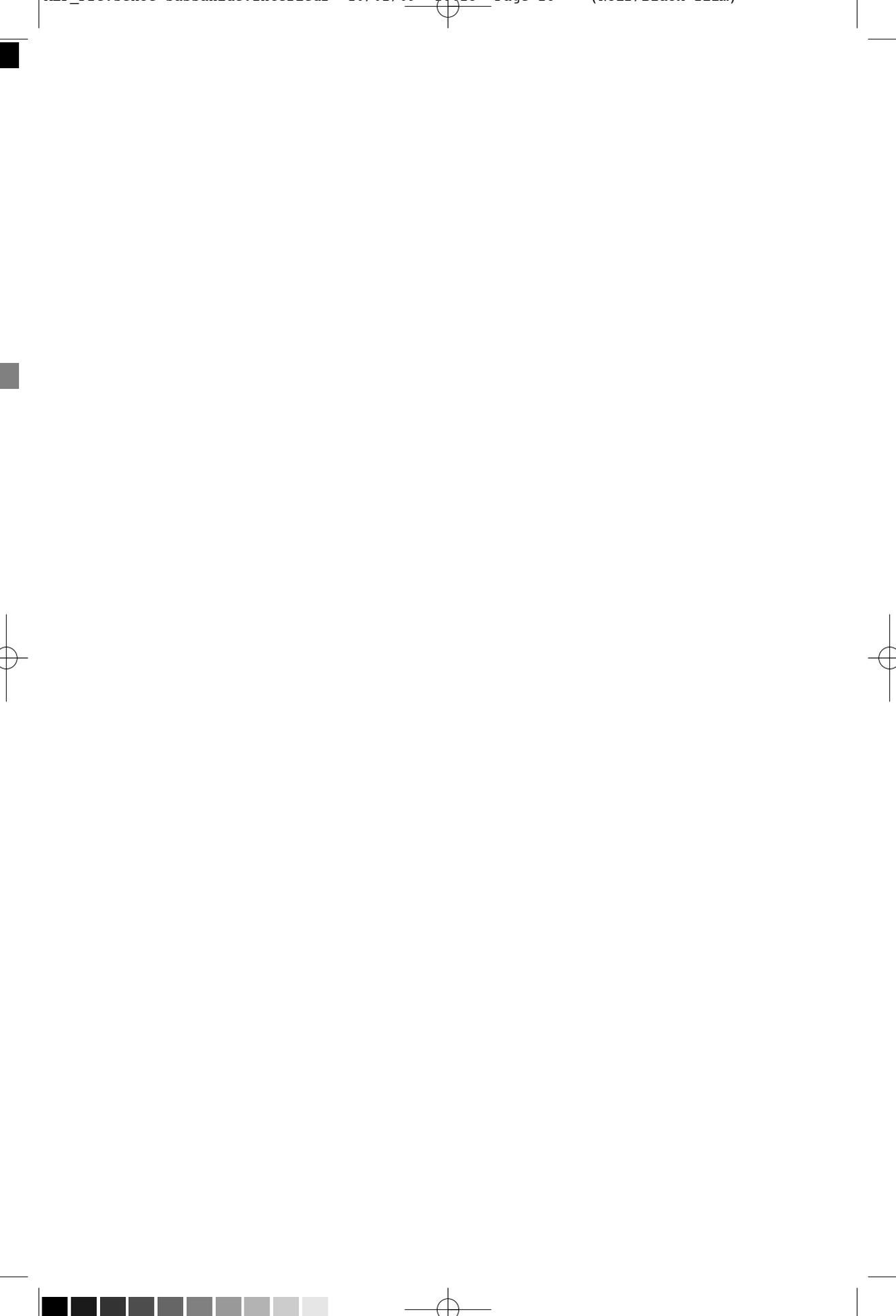
2003 *Untersuchungen zur Phonologie und Morphologie des Sabäischen* (Epigraphische Forschungen auf der Arabischen Halbinsel, 3), Rahden/Westf., 2003.

2004 "Zur Dialektgeographie des Sabäischen", in *Journal of Semitic Studies*, 49, Oxford, 2004, pp. 225-245.

2005 "The Ancient South Arabian minuscule inscriptions on wood a new genre of pre-Islamic epigraphy", in 'Ex Oriente Lux'. *Jaarbericht van het Vooraziatisch-Egyptisch Genootschap*, 38, Leiden, 2005, pp. 181-199.

in press "Zum Schreib- und Schulbetrieb im antiken Südarabien", in S. Weninger (ed.), *Epigraphik und Archäologie des antiken Südarabien. Internationale Tagung anlässlich des 70. Geburtstags von Prof. W. W. Müller vom 26. bis 27. September 2003 in Marburg*, Wiesbaden, in press.

Forthcom. *Die altsüdarabischen Minuskelschriften auf Holzstäbchen aus der Bayerischen Staatsbibliothek in München. Band 1. Die Inschriften der mittel- und spätsabäischen Periode. 1. Teil: Text.*



# Lost towns: Zuhra and Yathrib

Michael LECKER<sup>1</sup>

*Samhūdī's (d. 911/1505) History of Medina (Wafā' al-wafā bi-aḥbār dār al-muṣṭafā) includes valuable evidence on Medina on the eve of Islam which he quotes from much older histories that were still extant at his time. Among many other places he mentions the towns of Yathrib and Zuhra that were located in the Sāfila (Lower Medina), or between the Sāfila and the 'Āliya (Upper Medina), respectively.*

*Once excavated, Zuhra with its many goldsmiths and Yathrib with its market will yield valuable evidence on the Prophet Muḥammad's life and time.*

## Résumé

*Dans son Histoire de Médine (Wafā' al-wafā bi-aḥbār dār al-muṣṭafā), Samhūdī († 911/1505) nous fournit quantité d'informations sur la ville de Médine à la veille de l'islam, tirées de récits plus anciens toujours transmis à son époque. Parmi de nombreux lieux, il mentionne les villes de Yathrib et Zuhra respectivement implantées dans la Sāfila, ou entre la Sāfila et la 'Āliya (région de Médine).*

*Si elles venaient à être fouillées, Zuhra, avec ses nombreux orfèvres, et Yathrib, avec ses marchés, nous offriraient des données de première importance sur l'époque durant laquelle vécut le Prophète Muḥammad.*

---

The rich literary evidence on the Prophet Muḥammad includes medieval monographs dedicated to his life, chapters about him in general histories and a myriad of traditions in all genres of the Islamic literature. However, the original informants of the reports about Muḥammad and the compilers, editors and epitomizers that followed them had a concept of history that was different from ours, and hence our quest for substantial evidence is often fruitless; it is as if the events of Muḥammad's

1. Institute of Asian and African Studies, The Hebrew University, Jerusalem

2. See *Encyclopaedia of Islam*, 2<sup>nd</sup> edition, s.vv. al-Samhūdī (C. E. Bosworth) and al-Zubayr ibn Bakḳār (S. Leder). For a mention of Ibn Zabāla and the *nisba* al-Zabālī see *Tawḏīḥ al-muṣṭabih*, IV, 122. The uncommon name of his ancestor Zabāla suggests that he was a *mawlā* of the prestigious Qurashī clan Makhzūm rather than its full member. He was also referred to as Muḥammad ibn al-Ḥasan ibn Abī l-Ḥasan ibn Zabāla al-Qurashī al-Makhzūmī al-Madanī; Mizzī, XXV, 61. Also al-Ḥasan al-Baṣrī who was a *mawlā* was called al-Ḥasan ibn Abī l-Ḥasan.

3. See e.g. Ibn Ḥajar, *Iṣāba*, VII, 451; III, 321.

life were intentionally removed from their historical and geographical setting. Consequently, scientific research on Muḥammad lacks significant background details on Arabia and its people. However, with regard to the geographical history of pre-Islamic Medina (and for this matter, pre-Islamic Mecca as well) we are treading on solid ground. The landscape of Medina is changing rapidly, with hillocks, ancient mosques and other historical landmarks giving way to new construction; yet we have a fair amount of literary evidence waiting to be explored and analyzed. A new tool recently put at our disposal is the fine edition of al-Samhūdī's *Wafā' al-wafā' bi-ahbār dār al-muṣṭafā* painstakingly prepared by Qāsim al-Sāmarrā'ī; it should encourage further studies of the land and the people of Medina in the transition period from Jāhiliyya to Islam. Hopefully, scholars living in Medina will provide us with reliable maps before the remaining ancient place names are forgotten.

Samhūdī's book was written some five centuries ago (the author died in 911/1505), but it includes many quotations from older books that were still available to him. One of his major sources was the history of Medina by Muḥammad ibn al-Ḥasan Ibn Zabāla (d. ca. 200/815) al-Zabālī al-Makhzūmī al-Madanī who was the teacher of the historians al-Zubayr ibn Bakkār (d. 256/870) and 'Umar ibn Shabba (d. 262/876).<sup>2</sup> Ibn Zabāla's history of Medina was entitled *Ahbār al-Madīna* or *Ḥabar al-Madīna*.<sup>3</sup> The long list of those who taught him *ḥadīth*<sup>4</sup> shows that he was an avid *ḥadīth* transmitter, although his reliability in this field was sharply criticized.<sup>5</sup> However, the formal criteria adopted by medieval *ḥadīth* specialists are irrelevant to his transmission of historical accounts. Such accounts failed to enter the prestigious *ḥadīth* collections – a failure which their transmitters did not take to their hearts. As a local patriot, Ibn Zabāla sided with Medina in its dispute over prestige with Mecca: he transmitted a *ḥadīth* containing Muḥammad's saying that Medina was conquered by the Qur'ān, while all the other lands (including Mecca) were conquered by the sword. Yaḥyā ibn Ma'īn dubbed him "the enemy of God" for transmitting this *ḥadīth* on the authority of Mālik ibn Anas.<sup>6</sup>

Another major source of Samhūdī was the history of Medina by Ibn Zabāla's student 'Umar ibn Shabba.<sup>7</sup> Part of Ibn Shabba's history, preserved in a private library in Medina itself, appeared for the first time some three decades ago. A cursory comparison of several passages in both books has shown that Samhūdī's quotations from Ibn Shabba's book are reliable. Samhūdī's book is particularly valuable for the study of pre- and early Islamic Medina when he quotes sources that have wholly or partially disappeared since his time.

## A CLUSTER OF TOWNS

Before the advent of Islam Medina had been called Yathrib after a large *qarya* of the same name that was part of it. Previously I have translated *qarya* in this context as "a village", or "a village or town". But I now realize that this *qarya* should be translated as "town": Medina was a cluster of towns, not a cluster of villages. Yathrib was possibly the largest town in this cluster: it was described by Ibn Zabāla

4. Mizzī, XXV, 61-64.

5. Sam'ānī, s.v. al-Zabālī. His unreliable *ḥadīth* resembled that of Wāqidī, among others; Mizzī, XXV, 66.

6. Mizzī, XXV, 64-65.

7. See on him *Encyclopaedia of Islam*, 2<sup>nd</sup> edition, s.v. (S. Leder).

as *umm qurā l-Madīna* or “the mother of the towns of Medina”. According to him, Yathrib stretched from the edge (*ṭaraf*) of Qanāt in the east to the edge of al-Jurf in the west, and from the orchard (*māl*) called al-Barnī in the north to Zubāla in the south (not to be confused with Zabāla who was Ibn Zabāla’s ancestor).<sup>8</sup>

Obviously these place names were still known in Ibn Zabāla’s time. In fact, also the place name of Yathrib town and its location were still known,<sup>9</sup> but its precise boundaries had probably been forgotten. One assumes that the territory of Yathrib town, or some of it, was divided among the Muhājirūn and their descendants during the upheavals that took place in Muḥammad’s time. Sections of Yathrib town (and of other towns) had become known after their new owners and the boundaries of Yathrib were forgotten in due course.

The introduction of Islamic place names can be demonstrated by the case of al-‘Anābis.<sup>10</sup> Samhūdī suggests (judiciously, as usual) that the place known in his time as al-‘Anābis was called after the fields (*mazāri‘*) of ‘Anbasa ibn Sa‘īd ibn al-‘Āṣ in the small ‘Aqīq valley (al-‘Aqīq al-Ṣaghīr) south of Masjid al-Qiblatayni that were close to ‘Anbasa’s rural palace (*qasr*).<sup>11</sup> The Islamic place name al-‘Anābis replaced the former place name which disappeared.

## BANŪ GROUPS AND AHL GROUPS

Samhūdī’s chapter on the settlement of the Jews in Medina<sup>12</sup> has a list of Jewish groups that lived in its towns. Here we find two types of groups, Banū so-and-so groups and Ahl so-and-so groups. The well known tribes of Qaynuqā‘, Naḍīr and Qurayza, among other tribes, were Banū so-and-so groups, while with regard to Zuhra, Yathrib and several other places we find the expressions Ahl Zuhra, Ahl Yathrib, etc. An Ahl so-and-so group and a Banū so-and-so group could live in the same town: in Zuhra there were at least two Banū so-and-so groups (Naḍīr and Tha‘laba ibn al-Fiṭyawn), in addition to Ahl Zuhra, while in Yathrib there was at least one Banū so-and-so group (Ḥāritha), in addition to Ahl Yathrib.

Several decades before the advent of Islam Zuhra was the seat of king Fiṭyawn of the Banū Tha‘laba ibn al-Fiṭyawn, an Arab convert to Judaism (or a descendant of such convert) who reportedly practiced the *ius prima noctis*. Ibn Zabāla says about the town of Zuhra that it was one of the largest towns of Medina and that it had three hundred goldsmiths in its *qarya*;<sup>13</sup> in other words, the place name

8. Samhūdī, I, 62; IV, 522. Al-Barnī is also the name of a fine type of dates that is still grown in Medina.

9. See Samhūdī, I, 344.

10. Al-‘Anābis or the lions were six of Umayya ibn ‘Abd Shams’s eleven sons, Ḥarb, Abū Ḥarb, Sufyān, Abū Sufyān, ‘Amr and Abū ‘Amr. The other five sons formed a group called al-A‘yās; *Aḡānī*, I, 15.

11. Samhūdī, IV, 25-26, 393. For more details on al-‘Anābis see *‘Umdat al-aḥbār*, 374-375 (read Murayy instead of Murra and Ḥarb instead of Ḥārith). The edition carries the name of Ḥamad al-Jāsir (*qāma bi-taṣḥīḥihā wa-ḍabṭihā*), but it seems unlikely that he was linked to this poor edition.

12. Samhūdī, I, 291-308.

13. *Wa-kānat min a‘zam qurā l-Madīna, wa-kāna fī qaryatihā ṭalātumi‘at ṣā‘ig*; Samhūdī, IV, 312. Cf. the passage quoted from Zubayr ibn Bakkār in Fīrūzābādī, *Maḡānim*, 173: *kānat Zuhra a‘zam qarya bi-l-Madīna wa-kāna bihā ḡummā‘ mina l-yahūd wa-qad bādū, wa-kāna fihā ṭalātumi‘at ṣā‘ig*; Lecker (1985), p. 41.

Zuhra referred to both the town and the surrounding areas. Obviously a *qarya* that had many goldsmiths (whatever their exact number) was a town, not a village. Zuhra was close to al-Quff, the town of the Banū Qaynuqā'.<sup>14</sup> Beside the Qaynuqā', al-Quff was also inhabited by at least one more Banū so-and-so group, namely the Banū Māsika whose two tower houses (*uṭums*) were located "in al-Quff, in the *qarya*".<sup>15</sup> This expression shows that as in the case of the place name Zuhra, the place name al-Quff referred to both the town and its surrounding areas. With regard to al-Quff a valley with orchards is specifically mentioned.<sup>16</sup> Among these orchards there was one called after Muḥammad's slavegirl Māriya the Copt or Umm Ibrāhīm. Muḥammad had lodged her in al-Quff in the orchard that was later known as Mashrabat Umm Ibrāhīm.<sup>17</sup>

Beside the Banū Tha'laba ibn al-Fiṭyawn and Ahl Zuhra,<sup>18</sup> Zuhra was also inhabited by the Banū l-Naḍīr who were probably the dominant element in its population: Zuhra was the *qarya* or town of the Banū l-Naḍīr.<sup>19</sup>

Ahl Zuhra and Ahl Yathrib are referred to by the term *jummā'* that means "groups from various tribes".<sup>20</sup> But while the Banū so-and-so groups belonged to tribes, it is doubtful that the Ahl so-and-so groups were indeed tribal. One has in mind towns bustling with trade that attracted foreign tradesmen. In order to do business in Arabia tradesmen had to obtain guarantees of security for their lives and goods from the local tribes.<sup>21</sup>

Ibn Zabāla associates Zuhra and Yathrib with the beginning of Jewish settlement in Medina. Other places or towns belonging to the Jews were not inhabited by Banū so-and-so groups but by people to whom Ibn Zabāla refers as Ahl so-and-so, or simply as *nās*: al-Jawwāniyya near Uḥud,<sup>22</sup> al-Shawṭ, al-Wālij, Rātij and the above mentioned places al-'Anābis and Zubāla.<sup>23</sup>

Samhūdī concludes the chapter on the settlement of the Jews with the following data quoted from Ibn al-Najjār al-Baghdādī (d. 643/1245):<sup>24</sup> the Jews owned fifty-nine tower houses, while the Arabs who had settled with them before the arrival of the Aws and Khazraj owned thirteen. According to Samhūdī, Ibn Zabāla had mentioned the names of many of these tower houses, but he himself (Samhūdī) omitted them because they were no longer known in his time.<sup>25</sup> So far there is no evidence of tower houses ow-

14. Lecker (1985), pp. 37-38; Lecker (1995), p. 9.

15. Samhūdī, I, 304; IV, 436.

16. Samhūdī, IV, 436: *al-Quff* [...] *wa-huwa 'alam li-wādin min awdiyati l-Madīna fihi amwāl li-ahlihā*.

17. Lecker (1995), pp. 8-9.

18. *Wa-minhā banū Ta'laba wa-ahl Zuhra bi-Zuhra wa-hum raḥṭu l-Fiṭyawn*; Samhūdī, I, 306. The expression *wa-hum raḥṭu l-Fiṭyawn* relates of course to the Banū Ta'laba, not to Ahl Zuhra.

19. Lecker (1985), p. 33.

20. Lecker (1985), p. 43.

21. Cf. below, the case of Ibn Sunayna.

22. For property in al-Jawwāniyya owned by a descendant of al-Zubayr ibn al-'Awwām see *Ġamharat nasab Qurayš*, 340-341.

23. Samhūdī, I, 306-308.

24. See *Encyclopaedia of Islam*, 2<sup>nd</sup> edition, s.v. Ibn al-Najjār (C. E. Farah).

25. Samhūdī, I, 308: *wa-qad ḍakara bn Zabāla asmā' kaṭīr minhā ḥaḍafnāhu li-'adam ma'rifaṭihi fi zamāninā*; see the statistics also in Ibn al-Najjār, *Durra*, 60.

ned by Ahl Zuhra and Ahl Yathrib,<sup>26</sup> while the Banū so-and-so groups that lived in Zuhra and Yathrib are known to have owned such houses. However, this is perhaps due to the scarcity of evidence, because the inhabitants of the other towns (who were not Banū so-and-so groups) did own tower houses.<sup>27</sup>

### THE VANISHING OF AHL ZUHRA AND AHL YATHRIB

Samhūdī, quoting Ibn Zabāla, reports that both Ahl Zuhra and Ahl Yathrib have vanished (*bādū*).<sup>28</sup> There is partial corroborative evidence for this. In a crucial report Ibn Shabba links Zuhra to two nearby places, namely Ḥusayka and the above mentioned Rātij. When Muḥammad arrived at Medina, he found (*sic*) in Zuhra a large tract of land that had belonged to *Ahl Rātīg wa-Ḥusayka* who had been expelled shortly before his arrival; some of them relinquished their land after his arrival. To the latter category belong the Banū Tha'laba ibn al-Fiṭyawn who had been expelled in 3 A.H.<sup>29</sup> and the Banū l-Naḍīr who were expelled after them.

The same must have happened in Yathrib town: Muḥammad expelled the Yahūd Banī Ḥāritha;<sup>30</sup> they probably lived in this town together with the Banū Ḥāritha who are known to have lived there.<sup>31</sup>

While Zuhra town had many goldsmiths, Yathrib town had a market. Abū Ghassān Muḥammad ibn Yaḥyā al-Kinānī, a contemporary of Mālik ibn Anas (the latter died in 179/796), reports that before Islam there were in Medina four markets, one of which was located in Zubāla, in the area (*nāḥiya*) known as Yathrib.<sup>32</sup> The existence of a market in Yathrib explains the presence there of many harlots and camels: in Yathrib town there was a long roofed passage housing harlots who attracted people from afar. In addition, eighty intensely black camels arrived at the town of Yathrib each evening, beside camels of other colours.<sup>33</sup>

At least one of the expelled Yahūd Banī Ḥāritha was a merchant, and hence he is relevant for us in the context of the market of Yathrib. Ibn Sunayna of the Yahūd Banī Ḥāritha was a client (*ḥalīf*) of Ḥuwayyiṣa ibn Mas'ūd of the Ḥāritha.<sup>34</sup> After the former had been murdered by his master's brother, the master told the murderer that much of the fat in his belly came from the victim's money.<sup>35</sup> The expulsion of the

26. The two tower houses associated with Zuhra did not belong to Ahl Zuhra but to the Banū Tha'laba ibn al-Fiṭyawn.

27. Al-Jawwāniyya had two tower houses, Rātij had one, al-Shawṭ had one, al-Wālij had one and Zubāla had two.

28. Samhūdī, I, 306, 308.

29. Samhūdī, IV, 192, s.v. Thamgh; Lecker (2004), index.

30. See Lecker (2004), p. 81.

31. See Samhūdī, I, 344; Lecker (2004), pp. 68-69. The Banū Ḥāritha belonged to the Nabīṭ subdivision of the Aws.

32. *Wa-kāna bi-l-Madīna fī l-ḡāhiliyya sūq bi-Zubāla mina l-nāḥiya llatī tud'ā Yaṭrib*; Ibn Shabba, *Ta'rīḥ al-Madīna*, I, 305-306; Samhūdī, I, 64 (*fī l-nāḥiya*; read in both sources Zubāla instead of Zabāla); III, 82. See also Lecker (1986), *passim*.

33. *Wa-kānat Yaṭrib* (one expects here: *bi-Yaṭrib*) *saqīfa ṭawīla fīhā baḡāyā yuḍrabu ilayhinna mina l-buldān wa-kānū yurawwiḥūna fī qarya bi-Yaṭrib* (*sic*) *ṭamānīna ḡamalan ḡawnan siwā sā'iri l-ahwān*; Samhūdī, I, 299.

34. More precisely, of a subdivision of the Ḥāritha called Majda'a b. Ḥāritha; Lecker (2004), pp. 68-71.

35. Ibn Hishām, III, 62.

Yahūd Banī Ḥāritha from Yathrib town and the expulsion of the Qaynuqā' who owned a famous market from the town of al-Quff should perhaps be associated with Muḥammad's own foundation of a market.<sup>36</sup>

The towns of Zuhra and Yathrib can be compared to Qubā', the town of the Banū 'Amr ibn 'Awf. Qubā' too had a mixed population and the expression *qaryat banī 'Amr ibn 'Awf bi-Qubā'*<sup>37</sup> should not be taken to mean that they were its only inhabitants; in fact they were, at least in the early Islamic period, the dominant element in its population. Qubā' in the 'Āliya or Upper Medina remained intact and was not divided among the Muhājirūn because many of its inhabitants embraced Islam at the time of Muḥammad, thereby securing their lives and property. The fate of the towns of Zuhra, Yathrib and several other towns that were located in the Sāfila or Lower Medina, or between the 'Āliya and the Sāfila, was different.

Zuhra with its many goldsmiths and Yathrib with its market are promising archaeological sites. Once they are excavated, we shall have some material evidence of the Prophet Muḥammad's life and work.

---

## SOURCES

### *Aḡānī*

al-Iṣfahānī (Abū l-Faraj), *Kitāb al-aḡānī*, Cairo, 1345/1927-1394/1974.

### Fīrūzābādī, *Maḡānim*

al-Fīrūzābādī (Majd al-Dīn Muḥammad ibn Ya'qūb), *Al-Maḡānim al-muṭāba fī ma'ālim Ṭāba*, ed. Ḥamad al-Jāsir, Riyadh, 1389/1969.

### Ibn Ḥajar, *Iṣāba*

Ibn Ḥajar al-'Asqalānī, *Al-Iṣāba fī tamyīz al-ṣaḥāba*, ed. 'Alī Muḥammad al-Bijāwī, Cairo, 1392/1972.

### Ibn Hishām

Ibn Hishām (Abū Muḥammad 'Abd al-Malik), *Al-Sīra al-nabawiyya*, ed. Muṣṭafā al-Saqqā, Ibrāhīm al-Ibyārī, 'Abd al-Ḥafīz Shalabī, Cairo, 1355/1936; repr. Beirut, 1391/1971.

### Ibn al-Najjār, *Durra*

Ibn al-Najjār (Muḥammad ibn Maḥmūd), *Al-Durra al-ṭamīna fī ta'rīḥ al-Madīna*, ed. 'Abd al-Razzāq al-Mahdī, Medina, 1424/2003.

### Ibn Shabba, *Ta'rīḥ al-Madīna*

Ibn Shabba ('Umar), *Ta'rīḥ al-Madīna al-munawwara*, ed. Fahīm Muḥammad Shaltūt, n.p., 1399/1979; repr. Beirut, 1410/1990.

### *Ġamharat nasab Qurayš*, I

Al-Zubayr ibn Bakkār, *Ġamharat nasab Qurayš*, I, ed. Maḥmūd Muḥammad Shākir, Cairo, 1381/1961.

36. See Kister (1965).

37. Ibn Ḥajar, *Iṣāba*, VIII, 223, in connection with the *hiḡra* of Umm Salama who was to become one of Muḥammad's wives.

## Mizzī

Al-Mizzī (Abū l-Ḥajjāj Yūsuf), *Tahdīb al-kamāl fī asmā' al-riḡāl*, ed. Bashshār 'Awwād Ma'rūf, Beirut, 1405/1985-1413/1992.

## Sam'ānī

Al-Sam'ānī ('Abd al-Karīm ibn Muḥammad), *Al-Ansāb*, ed. 'Abdallāh 'Umar al-Bārūdī, Beirut, 1408/1988.

## Samhūdī

Al-Samhūdī ('Alī ibn Aḥmad), *Wafā' al-wafā bi-aḥbār dār al-muṣṭafā*, ed. Qāsim al-Sāmarrā'ī, London-Jedda, 1422/2001.

*Tawdīḥ al-muṣṭabih*

Ibn Nāṣir al-Dīn (Shams al-Dīn Muḥammad ibn 'Abdallāh al-Qaysī), *Tawdīḥ al-muṣṭabih*, ed. Muḥammad Na'im al-'Araqsūsī, Beirut, 1407/1986-1414/1993.

*'Umdat al-aḥbār*

Al-'Abbāsī (Aḥmad ibn 'Abd al-Ḥamīd), *'Umdat al-aḥbār fī madīnat al-muḥtār*, ed. Muḥammad al-Ṭayyib al-Anṣārī, Medina, n.d.

## Wāqidi

Al-Wāqidi (Abū 'Abdallāh Muḥammad ibn 'Umar), *Kitāb al-maḡāzī*, ed. Marsden Jones, London, 1966.

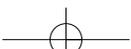
## REFERENCES

## Kister (M. J.)

- 1965 "The market of the Prophet", in *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 8, Leiden, 1965, pp. 272-276; repr. in M. J. Kister, *Studies in Jāhiliyya and Early Islam*, London, 1980, n° IX.

## Lecker (M.)

- 1985 "Muḥammad at Medina: a geographical approach", in *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 6, Jerusalem, 1985, pp. 29-62; repr. in M. Lecker, *Jews and Arabs in Pre- and Early Islamic Arabia* (Variorum Collected Studies Series), Hampshire, 1998.
- 1986 "On the markets of Medina (Yathrib) in pre-Islamic and early Islamic times", in *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 8, Jerusalem, 1986, pp. 133-147; repr. in M. Lecker, *Jews and Arabs in Pre- and Early Islamic Arabia* (Variorum Collected Studies Series), Hampshire, 1998.
- 1995 *Muslims, Jews and Pagans: Studies on Early Islamic Medina* (Islamic History and Civilization), Leiden, 1995.
- 2004 *The "Constitution of Medina": Muḥammad's First Legal Document*, Princeton, 2004.



# Quelques éléments de réflexion sur Hégra et sa région à partir du II<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Laïla NEHMÉ<sup>1</sup>

*Cet article vise à faire le point sur la question relative à la situation politique de la région de Hégra à partir du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., de l'annexion de la Nabatène en 106 après J.-C. au VI<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas tant d'une synthèse que d'une présentation de la documentation connue ou récemment collectée, notamment sur le site de Madā'in Šāliḥ, l'ancienne Hégra, en Arabie Saoudite. Après une présentation de la problématique, qui repose en grande partie sur les analyses de M. Sartre, les données disponibles seront rappelées siècle par siècle avant que ne soit proposée la relecture d'un texte provenant du site de Umm Jadhāyidh, à plus de 100 km au nord-ouest de Hégra, daté de 455/456 après J.-C.*

## Abstract

*This paper deals with the political situation in the region of Hegra, modern Madā'in Šāliḥ in Saudi Arabia, from the annexation of the Nabataean kingdom, in AD 106, down to the 6<sup>th</sup> century. Various pieces of information as well as recent discoveries, particularly those made at Madā'in Šāliḥ since 2001, are gathered. The reader will find: a summary of the state of knowledge on this issue, based mainly on M. Sartre's analysis, then a presentation of the available data century by century, finally a suggested reinterpretation of an inscription found at Umm Jadhāyidh, about 100 km North-West of Hegra, dated to AD 455/456.*

---

Les éditeurs des actes de la table ronde « Bilan clinique de l'Arabie à la veille de l'Islam » ayant insisté pour que le texte de ma communication soit publié malgré le caractère préliminaire et encore peu abouti de mes recherches sur cette vaste question, les lecteurs trouveront ci-dessous quelques pistes de réflexion nourries des travaux réalisés à Madā'in Šāliḥ depuis 2001.

## PROBLÉMATIQUE

La question de la présence romaine, romaine tardive, byzantine et arabe dans le nord-ouest de l'Arabie fait partie de ces sujets peu abordés dans la littérature

1. UMR 8167 « Orient et Méditerranée », CNRS, Ivry sur Seine.

scientifique faute de sources archéologiques ou épigraphiques suffisantes pour garantir des avancées significatives de la recherche. En effet, alors que la partie nord de la province romaine d'Arabie a fait l'objet de nombreuses études reposant souvent sur une documentation collectée sur le terrain (les fouilles et les prospections en Jordanie sont nombreuses et se sont multipliées ces dernières années), la partie sud de la province, c'est-à-dire la région située au sud d'une ligne est-ouest passant par Aqaba, l'ancienne Aila, est restée le parent pauvre de la recherche archéologique en raison de la difficulté, jusqu'à une période récente, d'explorer le territoire de l'Arabie Saoudite. De plus, il faut souligner que cette question a souvent été envisagée du point de vue des frontières : de la frontière sud du royaume nabatéen tout d'abord puis de celle de la province romaine d'Arabie, de la Palestine Salutaire et de la Palestine Troisième. Elle a été l'objet de nombreuses contributions au cours des vingt-cinq dernières années, par M. Sartre, D. Graf, T. Parker, B. Isaac, A. Lewin, P.-L. Gatier et J.-F. Salles, pour ne citer que les principaux<sup>2</sup>. M. Sartre, en 2001, dans son *Alexandre à Zénobie*, expose le schéma habituellement retenu pour cette question<sup>3</sup>.

Dans un premier temps, au II<sup>e</sup> siècle, Rome aurait assuré directement la surveillance du désert jusqu'aux oasis de Dumata<sup>4</sup> et de Hégra. Des garnisons stationnent dans ces deux villes ainsi que dans des points du désert distants les uns des autres. Nous verrons plus loin ce qui permet de le dire pour Hégra. À Dumata (al-Jawf), à l'extrémité du wādī Sirhān, il y avait déjà, à l'époque nabatéenne, un stratopéarque, un *rb mšryt*<sup>5</sup>, auquel succède probablement, après 106 après J.-C., un détachement de la III<sup>e</sup> légion Cyrénaïque. On le sait par une inscription latine qui est une dédicace pour le salut de deux empereurs non explicitement nommés, pour des dieux arabes, par un centurion de la III<sup>e</sup> Cyrénaïque<sup>6</sup>. À cette époque, les postes militaires n'étant pas nombreux dans la steppe que traverse la *Via nova traiana*, la nouvelle route trajane reliant Philadelphie (Amman), Pétra et Aila, le seul moyen de contrôler les mouvements de tribus, selon le schéma dressé par M. Sartre, est de traiter avec leurs chefs et de les associer à la défense de l'Empire. C'est dans ce contexte qu'est interprétée l'inscription bilingue du temple de Rawāfa, qui offre un témoignage du culte impérial par une unité auxiliaire de l'armée romaine recrutée chez les Thamoudéens, selon la réinterprétation, à laquelle nous souscrivons, de l'*ethnos* et du *šrkt* de la bilingue gréco-nabatéenne du temple de Rawāfa par M. Macdonald<sup>7</sup>. Ces alliances ont été efficaces aussi longtemps que la situation politique a été stable.

À la fin du III<sup>e</sup> siècle, sous Dioclétien, plusieurs provinces orientales connaissent des remaniements<sup>8</sup>. Entre 295 et 307, le sud de la province d'Arabie, au sud du wādī al-Ḥasā, est rattaché à celle de Palestine. En 358, cette province de Palestine est à son tour divisée en trois ensembles. La partie sud, qui faisait anciennement partie de l'Arabie, devient la province de Palestine Salutaire, avec Pétra pour capitale. Elle

2. La bibliographie n'a pas été collectée de manière exhaustive ici car on la trouve de manière commode d'une part dans Sartre (2001), p. 1044-1049 et d'autre part dans Lewin (2007b), p. 258-262.

3. Sartre (2001), p. 984-990.

4. Pour Dumata, voir la bibliographie dans Sartre (2001), p. 985, n. 142.

5. Savignac, Starcky (1957).

6. Texte et bibliographie dans Bowersock (1983), p. 98 et n. 26. G. Bowersock date ce texte soit de Marc-Aurèle et Lucius Verus, soit de Septime Sévère et Caracalla.

7. Macdonald (1995), p. 98-100.

8. Sartre (1982b), p. 72-73 et carte n° 4.

devient plus tard, mais avant 409, la Palestine Troisième. Enfin, après 451, la limite septentrionale de la Palestine III<sup>e</sup> est repoussée plus au nord, jusqu'aux environs du wādī Mujīb. Parallèlement à cette réforme administrative, les postes de défense les plus avancés seraient abandonnés tandis que la ligne défensive installée à la limite de la steppe serait renforcée<sup>9</sup>. Dans ce contexte, il est vraisemblable que les postes lointains, tels Hégra et Dumata, sont abandonnés par les unités romaines. Est-ce que cela signifie pour autant une perte de souveraineté de Rome sur ces régions ? Pas nécessairement puisque la garde des régions désertiques, ce que I. Shahid appelle le "outer shield", le "bouclier extérieur", est désormais confiée aux tribus arabes alliées<sup>10</sup>. Cette question n'est pas sans importance pour Hégra car elle détermine le statut du site entre le IV<sup>e</sup> siècle et la conquête arabe. Malheureusement, nos sources pour cette époque sont extrêmement pauvres.

La *Notitia Dignitatum*, qui offre une image des unités romaines en poste aux alentours de 400, montre clairement<sup>11</sup> qu'il y a deux zones militaires principales, toutes les deux à la limite du désert. La ligne de forts repérés à l'est de la *Via nova traiana*, route fortifiée qui passe à travers le Ḥismā jusqu'au port d'Aila, continue vers le sud jusqu'à la limite sud du plateau édomite. Plus au sud, en revanche, le dispositif se limite à la *Via nova* elle-même. D'autres unités se trouvent dans le Neguev ou dans le sud de la Palestine mais pas au-delà d'une ligne qui relie Gaza à l'extrémité méridionale de la mer Morte. Ce qu'il faut retenir, c'est que la *Notitia* ne mentionne aucune garnison au sud d'Aila, qui est donc considérée comme la dernière place forte tenue par des unités romaines. De plus, la province de Palestine III<sup>e</sup> est celle qui, dans la *Notitia*, a le plus de troupes auxiliaires, ailes et cohortes, ainsi que des vexillations de cavalerie indigène, dont certaines recrutées chez les Arabes<sup>12</sup>. La question est donc de savoir quel était le rayon d'action de ces unités, notamment si elles avaient la capacité, pour faire face à d'éventuels raids affectant la zone entre Aila et Hégra, d'envoyer des troupes qui ne pouvaient pas mettre moins de dix jours pour relier ces deux centres, à 420 km de distance à vol d'oiseau l'un de l'autre.

On peut légitimement se demander qui, à partir du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle, occupe ce vaste territoire désertique, simplement ponctué de quelques palmeraies autour desquelles se sont développées des villes. Il ne s'agit en effet plus de savoir comment s'organisent la frontière et la défense de la province de Palestine mais de déterminer quels Arabes peuplent le nord-ouest de l'Arabie. Nous allons donc nous attacher d'une part à récapituler les éléments fournis par le site de Madā'in Šālīḥ et d'autre part à présenter un texte dont la relecture jette un éclairage ponctuel sur les occupants de cette région.

9. Sartre (1982a), p. 85-87; (2001), p. 988 : « la *strata Diocletiana* entre l'Euphrate, Palmyre, Damas et le Ḥaurān oriental, la ligne de forts et de camps que l'on a relevée entre l'oasis d'Azraq et Aila ainsi que dans le nord du Sinaï, le transfert de la X<sup>e</sup> légion *Fretensis* à Aila et l'installation de la IV<sup>e</sup> Martia à Lejjūn (Moab) participent à cet effort de mise en état de défense rapprochée des zones non désertiques des provinces syriennes [...]. De même, une route de pénétration vers le Jawf faisait l'objet de soins attentifs. » Voir aussi Parker (2000).

10. Pour une réévaluation du rôle des tribus arabes dans le dispositif de défense de Rome, de la Perse et de Ḥimyar, voir Robin (à paraître).

11. D'après l'analyse de Parker (1989), p. 360 et cartes p. 371-372.

12. *Equites Saraceni Thamudeni* ou *cohors secunda Ituraeorum* mais d'après M. Sartre ([2001], p. 988), la plupart des *equites sagittarii indigenae*, des *equites promoti indigenae* et des *dromedarii* ont également de bonnes chances d'être arabes.

## MADĀ'IN ŠĀLIḤ, L'ANCIENNE HÉGRA

L'ancienne Hégra, dans le Hijāz saoudien, se trouve à 320 km à vol d'oiseau au nord-ouest de Médine. C'est le site nabatéen le plus important au sud de Pétra et c'est également, sans doute, la dernière ville qui ait été entièrement contrôlée, à une certaine époque, par le pouvoir nabatéen. Au-delà, sans que l'on puisse nécessairement parler de frontière au sens moderne du terme, s'ouvre une zone dans laquelle un éventuel contrôle nabatéen s'exerçait plus vraisemblablement le long d'un réseau plus ou moins dense de voies de communication que par l'intermédiaire de villes proprement dites. Hégra constitue également le point le plus méridional connu de l'expansion romaine dans la partie continentale de la péninsule Arabique<sup>13</sup>. Le site et la région qui s'étend jusqu'à Aqaba ont fait partie de la province romaine d'Arabie dès sa création ou presque, en 106 après J.-C. Cette date constitue donc tout naturellement le point de départ des quelques éléments de réflexion présentés dans ces pages.

Un mot tout d'abord sur les noms du site en arabe, car ils ont parfois été considérés comme reflétant sa forme à certaines époques de son existence. Actuellement, il est connu, surtout en Occident, sous le nom de Madā'in ŠāliḤ, toponyme dont l'étymologie, "les villes de ŠāliḤ", ne fait aucun doute. Sauf erreur, ce nom apparaît, dans les sources ottomanes, au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement<sup>14</sup>. Il fait suite à un autre nom, Qerāyā ŠāliḤ, les "villages de ŠāliḤ", qui apparaît quant à lui, également dans les sources ottomanes, dès le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Différents savants, de A. Jaussen et R. Savignac à F. V. Winnett et W. L. Reed, rapportent que le nom de Madā'in ŠāliḤ s'explique par la tradition arabe selon laquelle il y avait à l'origine, dans la région, sept agglomérations, villages ou hameaux, les fameuses "villes de ŠāliḤ"<sup>16</sup>. Cette tradition a un rapport direct avec l'épisode de la chamelle miraculeuse que le prophète ŠāliḤ aurait envoyée aux habitants de la région pour les convaincre de se convertir au culte du dieu unique. Il est dit en effet que tout le jour, cette chamelle allait paître à Shaqq al-'Ajūz, passant par le défilé appelé Mabrak an-Nāqa<sup>17</sup>. Le soir, elle rentrait boire au puits de Madā'in ŠāliḤ et faisait ensuite *le tour des sept villes*, donnant du lait à tous les habitants. Dans d'autres versions de cet épisode, toujours rapportées par A. Jaussen et R. Savignac<sup>18</sup>, la chamelle ne fait pas le tour des sept "villes" mais celui des "maisons (*manāzil*) de la cité"<sup>19</sup>, ou encore, ce sont

13. Pour un inventaire des inscriptions grecques et latines de la péninsule Arabique, voir Beaucamp, Robin (1981), p. 57-61. Il faut y ajouter les inscriptions découvertes récemment. L'inscription la plus méridionale, latine, a été découverte sur les Îles Farasān: Villeneuve (2004).

14. Chez Meḥmed Edīb, mort en 1801 (Meḥmed Edīb, *Nehġet al-menāzil*. Constantinople, 1817). Il donne aussi le nom de 'Adāl, pour lequel nous n'avons pas d'explication.

15. Ḥajji Ḥalīfa (1609-1658): I. *Ġihān numa'*: Constantinople, 1145 H (1732-1733 après J.-C.); II. *Musawwadat ġihān numa'*, MS, Codex Vindobonensis, n° 1282 (Mxt. 389), National-Bibliothek, Vienne. Voir aussi Katib Çelebi/M. Norberg, *Geographia Orientalis. Ex Turcico in Latinum versa = Ġihān Numá*, Osnabrück, 1818. Sur Meḥmed Edīb et Ḥajji Ḥalīfa, non consultés dans l'édition originale, voir Musil (1926), p. 301.

16. Jaussen, Savignac (1909-1914), vol. 1, p. 131; Winnett, Reed (1970), p. 44.

17. Shaqq al-'Ajūz doit donc se trouver au nord de Mabrak an-Nāqa.

18. Jaussen, Savignac (1909-1914), vol. 1, p. 106, n. 4. Elles figurent dans la version latine du Coran réalisée en 1698 par L. Maraccio sous le titre *Alcorani textus universus et refutatio*, II, p. 283.

19. Attribuée à Ismā'īl Ibn 'Alī et citée par Jaussen et Savignac.

les habitants qui viennent à elle pour prendre son lait<sup>20</sup>. D'après les savants dominicains, les traces d'anciennes habitations qu'ils ont relevées en différents points du site confirmeraient cette idée d'une multiplicité de "villes". Il semble cependant, d'après les observations réalisées en prospection par les membres de la Mission archéologique de Madā'in Šāliḥ, que ces traces d'anciennes habitations correspondent en réalité à des installations agricoles disséminées dans la plaine et non à des hameaux, encore moins à des "villes". D'ailleurs, on voit bien que ce qui importe dans la tradition, ce n'est pas l'existence de sept villes ou villages mais bien le fait que la chamelle donne son lait aux habitants du lieu. La description de celui-ci est secondaire et le fait que les termes par lesquels il est désigné varient n'est pas significatif. Il est probable que le fait que ce soit *Madā'in Šāliḥ* qui ait survécu et non *qurā* ou même *manāzil*, n'est pas le point le plus pertinent et il ne faut donc pas en tirer de conclusions sur la nature de l'occupation du site. Il n'y avait sans doute pas, anciennement, sept villes ; il devait y avoir, en revanche, en plus d'une agglomération centrale entourée d'un repart désormais bien identifié, un habitat dispersé dans la plaine, disposé autour de puits et associé à des champs irrigués.

Nous ne reprendrons pas, ici, l'ensemble des sources grecques et latines dans lesquelles il est question de *Egra* (en grec) ou de *Haegra* (en latin), car elles ont déjà été présentées ailleurs<sup>21</sup>. Nous donnerons seulement une précision relative à l'identification d'un site mentionné par Strabon (*Géographie*, XVI, 4, 24) sous la forme *Egra kômè*, le "village" de Egra, dont Strabon nous dit qu'il appartenait au territoire du roi nabatéen Obodas. Ce village est décrit comme étant l'une des étapes, située en territoire nabatéen et au bord de la mer (Rouge), par lesquelles le procureur romain d'Égypte Ælius Gallus serait passé au retour de son expédition en Arabie du Sud en 25 avant J.-C., au début du règne d'Obodas III (30-9 avant J.-C.). Dans la mesure où ce site est au bord de la mer, il ne s'agit probablement pas de Madā'in Šāliḥ/Hégra, qui se trouve à environ 160 km à l'intérieur des terres à vol d'oiseau. Ce site de *Egra kômè* a été récemment identifié par A. al-Ghabban avec un cap situé à une quarantaine de kilomètres au sud de la ville d'al-Wajh<sup>22</sup>. Il porte localement le nom de Ra's Kurkuma, ou encore, sur une carte canadienne de l'Arabie, Ra's Karikumā<sup>23</sup>. Ce site est documenté au Musée National de Riyad sous le nom de Akra Komi, où quelques vitrines présentent des objets provenant d'un édifice où ont été réalisés quelques sondages, notamment un chapiteau nabatéen et des éléments de sculptures en bronze. En réalité, les objets présentés dans les vitrines du musée ne proviennent pas de Ra's Kurkuma, qui désigne effectivement le cap où se trouve actuellement, au lieu-dit al-Muraysī, un poste frontière maritime de l'armée saoudienne et où A. al-Ghabban avait noté la présence, il y a une dizaine d'années, de vestiges de murs probablement recouverts, depuis lors, par les sédiments. Ils proviennent d'un site qui se trouve à 16 km au nord-est du cap et à 6 km de la mer, sur le rebord d'un plateau désertique situé au débouché du wādī al-Ḥamḍ, au lieu-dit al-Quṣayr. Le site antique, qui domine une palmeraie actuellement exploitée, est composé d'un temple et d'un puits. Le temple, d'environ 10 x 13 m, a été pillé et de nombreux blocs ont été réutilisés comme pierres tombales dans le cimetière d'époque islamique qui

20. Attribuée à un certain Zamakhsharī, *ibidem*.

21. Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 43.

22. (al-)Ghabban (1993).

23. *International Travel Maps, Saudi Arabia*, 1 : 1 750 000. Ce site a été visité en 2005 par les membres de l'équipe Madā'in Šāliḥ.

s'étend tout autour. L'identification de Ra's Kurkuma avec *Egra kômè* n'est pas certaine mais c'est une hypothèse qui mérite que l'on s'y attarde. On peut en effet reconnaître *Egra kômè* derrière Akra Komi, le *g* et le *k* pouvant être confondus. Il est en revanche plus difficile de passer de Karakômi à Akra Komi et la façon dont le toponyme serait passé de l'un à l'autre n'est pas claire. Il n'en reste pas moins qu'il y avait, à al-Quṣayr, un temple probablement nabatéen associé à une petite oasis.

### UN ROI MALICHOS III À HÉGRA ?

Le point de départ de notre exposé étant le début du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., il convient tout d'abord de rappeler brièvement les données concernant l'existence possible d'un roi nabatéen après l'annexion de la Nabatène par le légat de Syrie Cornelius Palma en 106 après J.-C.<sup>24</sup>. En effet, bien qu'il n'y ait plus aucun doute, malgré des débats encore récents<sup>25</sup>, sur le fait que le site, ses environs immédiats et toute la partie nord du Ḥijāz ont été intégrés à la province romaine d'Arabie, il est possible qu'un roi Malichos se soit maintenu durant tout ou partie de l'année 107 (soit un an tout au plus après le dernier roi nabatéen, Rabbel II), sur une portion probablement réduite du royaume, voire même seulement à Hégra. Nous avons déjà brièvement fait allusion<sup>26</sup> à la possibilité d'un tel maintien, dont l'hypothèse a été émise en 1903 par R. Dussaud<sup>27</sup> puis écartée<sup>28</sup> ou, au contraire, considérée comme probable<sup>29</sup>. Trois sources sont concernées par le problème : l'inscription nabatéenne JSNab 39, le Papyrus 2 de Naḥal Ḥever<sup>30</sup> et le chapitre 19 du *Périple de la mer Érythrée*, dans le passage relatif à Leukè Kômè, où stationnaient un centurion, un détachement de soldats et un collecteur de taxes prélevant des droits de douane de 25 % sur toutes les marchandises qui transitaient par ce port.

Dans l'extrait du *Périple* qui nous intéresse, il est précisé que le roi nabatéen qui régnait alors à Pétra se nomme Malichos. Or, jusqu'à la fixation de la date du *Périple* au I<sup>er</sup> siècle, ce roi aurait pu être considéré comme étant un hypothétique

24. Un sesterce de Trajan commémorant la création de la province d'Arabie a été ramassé sur le site de Madā'in Šāliḥ. Voir C. Augé dans Nehmé (2004), p. 676.

25. P.-L. Gatier et J.-F. Salles ([1988], p. 185) ont tout à fait raison de dire que la construction de D. Graf (1988a), qui remettait en question cette intégration, « s'efforce de minimiser tous les témoignages épigraphiques, fait du Hedjaz du Nord un territoire qui a toutes les caractéristiques d'un fragment de l'empire, mais qui, bizarrement, est hors de l'empire romain ». De même, A. Lewin ([1994], p. 110-116) est convaincant dans son démontage des parallèles utilisés par D. Graf à l'appui de sa démonstration que le territoire de Madā'in Šāliḥ échappait à l'emprise directe de Rome. Plus récemment Hackl, Jenni, Schneider ([2003], p. 55-56) doutent encore que le Ḥijāz ait jamais été sous le contrôle de Rome.

26. Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 93 et 95 et n. 158, p. 123.

27. Dussaud, Macler (1903), p. 72-73.

28. Milik (1958), p. 233 ; Sartre (2001), p. 525 ; Bowersock (1983), p. 70, n. 37.

29. Wenning (1993a), p. 97-98 ; *ibidem* (1993b), p. 37-38. Quant à J. Eadie ([1985], p. 412-415), il faut exclure de ses arguments en faveur de l'existence éphémère d'un Malichos III l'inscription RÉS 1434. En effet, la lecture du début de la ligne 10 de ce texte, qui contiendrait la mention d'au moins deux fils de Rabbel II (l'un d'eux s'appelant Malichos : [hyy — m]lk[w] bn[y] rb'?) peut être restituée de multiples manières car la pierre est très abîmée à cet endroit. Ainsi, J. Milik, en se fondant sur l'inscription de wādī Ram Savignac (1933), n° 1 p. 407-411, propose d'y restituer les noms de *hrtt* et de *šqylt* : [hyy hrtt wš]qylt bny rb' l.

30. Yadin (1963), p. 230-231 = Yardeni (2000), p. 89-91.

Malichos III, mais il est désormais certain qu'il s'agit de Malichos II<sup>31</sup>. Le *Périple* n'est donc plus une source pertinente pour cette question.

Le Papyrus 2 de Naḥal Hever est un contrat de vente daté de l'an 28 du règne de Rabbel II, soit 99 après J.-C. Il mentionne un seul fils de Rabbel, un certain Obodas, qui aurait été Obodas IV s'il avait pu succéder à son père. Le texte ne mentionne aucun autre fils de Rabbel alors qu'il est plutôt prolixe sur les membres de la famille royale à cette époque. On peut toutefois émettre l'hypothèse que le Malichos dont il est question n'était pas né en 99, mais il n'aurait alors eu que 7 ans en 106. Il est également possible que l'auteur du texte n'ait mentionné que le prince héritier en titre, qui aurait disparu ensuite pour une raison que nous ignorons.

Quant à JSNab 39, c'est une inscription nabatéenne gravée au-dessus d'une niche à bétyle dans le défilé du Dīwān à Hégra. C'est la dédicace d'un bétyle consacré, en l'an un d'un roi Malichos, à 'r' dy bbsr' 'lh rb'l, c'est-à-dire « A'rā qui est à Boşra dieu de Rabbel ». Ce texte a été daté par J. T. Milik du règne de Malichos I, donc de l'an 58 avant J.-C.<sup>32</sup>. A. Jaussen et R. Savignac suggèrent de leur côté, dans le commentaire du texte, de le dater de l'an 1 d'un Malichos III, hypothétique successeur de Rabbel II. Dans ce texte, il y a un problème à résoudre qui est dû beaucoup plus à l'usage de l'expression 'lh rb'l qu'à celui de la forme archaïque du ' final dans plusieurs mots. Cette forme, utilisée par certains comme un argument paléographique en faveur d'une datation haute, s'explique en réalité aisément par le soin apporté à la gravure du texte. En revanche, si le Rabbel mentionné dans JSNab 39 est le roi Rabbel II, le texte ne peut pas être antérieur à 70 après J.-C., date à laquelle ce roi accède au trône, et il est alors nécessairement daté de l'an 1 d'un Malichos qui aurait régné après lui. Il faut souligner que le titre de Malichos dans JSNab 39 est simplement *mlk'*, "le roi" et non *mlk nbtw*, "le roi des Nabatéens", qui est le titre habituel de Malichos II dans toutes les inscriptions nabatéennes datées de son règne. Si, en revanche, le Rabbel mentionné dans JSNab 39 est un Rabbel antérieur à Rabbel II, il n'y a alors pas de problème et l'an 1 de Malichos peut renvoyer soit à Malichos I, en 58 avant J.-C. soit, plus vraisemblablement, à Malichos II, en 41 après J.-C. Les rois qui portent le nom de Rabbel avant 70 après J.-C. ne sont pas nombreux. Il y en a au moins trois qui sont mentionnés dans les sources littéraires et épigraphiques :

- 1/ le Rabbel des papyri de Zénon, au milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ;
- 2/ le Rabbel qui est dit vainqueur d'Antigone le Macédonien à la bataille de Môthô, mentionné dans les *Arabica* d'Uranios reprises par Étienne de Byzance<sup>33</sup> ;
- 3/ le Rabbel de l'inscription CIS ii 349, qui signale la statue d'un roi Rabbel restaurée en l'an 18 d'Arétas III, c'est-à-dire en 67 avant J.-C.

Le principal problème est le suivant : si l'on identifie le Rabbel de ce texte avec un Rabbel antérieur à Rabbel II, c'est tout le rôle supposé de Rabbel II dans les investissements nabatéens dans le Ḥawrān syrien et à Boşra en particulier qu'il convient de réexaminer. En effet, on a toujours considéré que l'expression "dieu de

31. Sur la date du *Périple*, voir Robin (1991) et (1997).

32. Milik (2003), p. 270.

33. « Môthô : village d'Arabie où mourut Antigone le Macédonien, par Rabbel roi des Arabes. » Nous avons déjà expliqué ailleurs qu'il y a plusieurs manières d'interpréter ce texte, qui présente nécessairement une erreur (voir Nehmé [à paraître a]) mais que nous privilégions l'hypothèse émise par G. Bowersock ([1971], p. 226 et [1983], p. 24) selon laquelle les événements auxquels fait référence Ouranios ne sont pas ceux de 85 avant J.-C., où est mort le roi séleucide Antiochos XII, mais ceux de 312 et du conflit entre les Nabatéens et Antigone. L'erreur d'Uranios serait simplement d'avoir considéré qu'Antigone est mort à ce moment-là alors qu'il est mort à la bataille d'Ipsos en 301.

Rabbel” dans certaines inscriptions du Ḥawrān faisait référence à Rabbel II et non à un roi antérieur. Or JSNab 39 est bien une dédicace faite pour ’A’rā *qui est à Boşra* dieu de Rabbel, et il ne fait aucun doute que c’est le dieu A’rā qui est à Boşra. Cette formule est l’exact équivalent de celle que l’on trouve dans l’inscription d’un autel qui proviendrait de Tell Ma’āz dans le Ḥawrān et qui est dédié à « Dūšarā A’rā dieu de notre seigneur, qui est à Boşra, en l’an 23 de Rabbel le roi, roi de Nabatène » (RÉS 83). Il est probable que, dans ce texte, c’est également le *dieu* qui est à Boşra, et non le roi, malgré l’ambiguïté de la formule puisque la mention “qui est à Boşra” est à la fin et peut théoriquement s’appliquer à l’un ou à l’autre. La seule incertitude tient finalement à l’identité du “seigneur” mentionné dans l’inscription de Tell Ma’āz. S’agit-il du roi d’après lequel le texte est daté ou d’un roi antérieur, ce que rien n’interdit *a priori*? D’autres textes, provenant des alentours de Boşra, dont certains sont datés de Rabbel II, établissent cette fois un lien entre une divinité et Rabbel II. On a par exemple « Dūšarā dieu de Rabbel » dans une inscription conservée au musée de Suwaydā<sup>34</sup> ou encore « Dūšarā dieu de notre maître » dans une inscription de Kharāyib<sup>35</sup>, où l’on suppose de nouveau qu’il s’agit de Rabbel II car le texte est daté de ce roi. Ces textes ont tout naturellement conduit à considérer que Rabbel II a exercé une influence plus grande en Syrie du Sud qu’ailleurs, dans la mesure où aucun autre roi nabatéen n’est autant associé à des divinités vénérées dans des sanctuaires de la région. C’est d’ailleurs ce que montre également la cartographie de toutes les inscriptions nabatéennes datées connues à ce jour dans le Ḥawrān syro-jordanien<sup>36</sup>. En conclusion, nous avons donc tendance à considérer que l’existence d’un personnage qui se fait appeler simplement “le roi Malichos”, en 106/107 après J.-C., à Hégra est tout à fait possible et ne relève certainement pas du mythe. Les conséquences de ce maintien ont dû être relativement faibles car il ne fait pas de doute qu’il a duré très peu de temps.

## LE II<sup>e</sup> SIÈCLE

Le royaume nabatéen est donc entièrement annexé, en 107 après J.-C. au plus tard, et la province romaine d’Arabie, qui lui succède sur les territoires qu’il contrôlait, a sans doute les mêmes frontières. Que trouve-t-on donc précisément à Hégra au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. ?

1/ Une inscription au moins utilise l’ère de l’éparchie, c’est-à-dire l’ère de la province. Il s’agit d’une simple signature gravée à l’intérieur d’une chambre rupestre, datée de l’an 20 de l’éparchie, soit 125/126 après J.-C.<sup>37</sup>

2/ Une inscription grecque et une autre latine mentionnent des éléments de la III<sup>e</sup> légion Cyrénaïque. La première a été découverte dans les années 1960 dans un puits de Hégra. Elle mentionne un peintre (*zôgraphos*) de cette légion<sup>38</sup>. La seconde, latine, a été mise au jour en 2003 au cours des fouilles réalisées dans la zone résiden-

34. Milik (1958), n° 2, p. 231-235, pl. XXb.

35. Starcky (1985), p. 180-181.

36. Voir Nehmé (à paraître b), carte n° 5.

37. JSNab 159, relue dans Dentzer, Kermorvant, Nehmé *et al.* (2002), p. 66 et pl. 9.6. Ailleurs qu’à Hégra, il faut mentionner l’existence de trois inscriptions nabatéennes datées de l’ère de la province d’Arabie, provenant de Umm Jadhāyidh : ThNUJ 12, ThNUJ 90 ainsi qu’un texte inédit, UJadh 454.

38. Bibliographie dans Bowersock (1983), p. 96, n. 19. Voir aussi (al-)Talhi, (al-)Daire (2005), p. 210, n. 20.

tielle par D. al-Talhi et publiée en 2005. Il s'agit d'un texte de dix lignes, bien conservé dans l'ensemble, daté de l'intervalle compris entre 175 et 177<sup>39</sup>. C'est la première fois qu'un texte de la région est rédigé en latin, la langue officielle de l'armée romaine. Il y est fait état, probablement, de la réfection d'un tronçon du rempart de la ville, qui serait désigné par le terme *vallum*<sup>40</sup>. Cette réfection est réalisée aux frais de la *civitas* de Hégra, sous l'autorité de deux centurions de la III<sup>e</sup> légion Cyrénaïque. Le maître d'ouvrage est qualifié de "premier de la cité", *primus civitatis*, et il porte un nom bien nabatéen, 'Amrū fils de Ḥayyān<sup>41</sup>. Le gouverneur d'Arabie à cette date est un inconnu qui s'appelle Julius Firmanus. Plusieurs éléments sont à retenir dans ce texte : 1/ il y avait effectivement un détachement de la III<sup>e</sup> légion Cyrénaïque stationné à Hégra entre 175 et 177 ; 2/ si la structure restaurée est bien le rempart de la ville, des centurions de cette légion étaient impliqués dans la construction d'un monument qui concernait à la fois l'armée et la "communauté de Hégra" ; 3/ que cette communauté de Hégra a payé pour la réfection du rempart et que celui-ci était donc encore important dans le dernier quart du II<sup>e</sup> siècle ; 4/ qu'il y avait à Hégra, en 175 après J.-C., un chef de communauté, un *primus civitatis*, dont le titre rappelle celui de *ryš hgr'*, le "chef de Hégra" de l'inscription nabatéenne datée de 356 après J.-C., sur laquelle nous reviendrons.

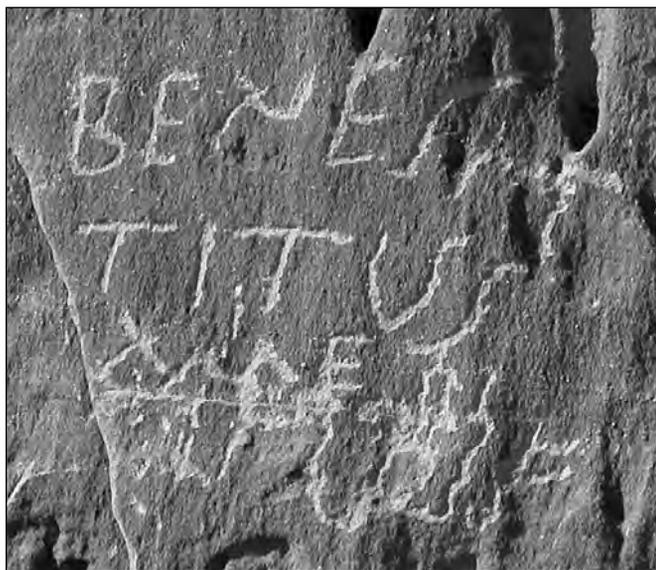


Fig. 1 – Graffito latin de Qubūr al-Jundī (photo L. Nehmé).

39. (al-)Talhi, (al-)Daire (2005). Les titres de l'empereur ne laissent aucun doute : il s'agit de Marc-Aurèle, qui a pris le titre de vainqueur des Sarmates après 175, ce qui fournit au texte un *terminus post quem*, le *terminus ante quem* étant donné par la date de sa mort, en 180. Les auteurs attirent l'attention sur le fait qu'il est antérieur à mi-177 car à partir de cette date, Marc-Aurèle a associé au pouvoir son fils Commodus et on s'attend alors à ce que ce dernier soit mentionné dans les textes épigraphiques (voir p. 208-209).

40. Les doutes pesant sur la lecture de ce terme ont été presque entièrement levés grâce à un récent réexamen de la pierre par F. Villeneuve.

41. *Amro Haianis*. Sur le titre *primus civitatis*, voir Lewin (2007a), p. 248-249.

3/ On trouve aussi, même si elles ne sont pas datées, des inscriptions grecques qui font référence à la présence de détachements romains, un de l'*ala Getulorum*<sup>42</sup> et un autre d'une *ala dromedariorum*, une escouade de méharistes, qui appartiennent peut-être à la même unité<sup>43</sup>. Il s'agit d'une vingtaine de graffiti, la plupart connus depuis longtemps<sup>44</sup>, auxquels s'ajoutent quelques inédits dont l'étude a été confiée à M. Sartre, ainsi qu'un petit graffiti en latin qui avait été lu *Benefic(iarius) Titus* par tous les éditeurs mais qui a été correctement relu par D. Graf en *Bene sit Titus*<sup>45</sup>, comme la photographie que nous avons prise récemment le confirme (fig. 1). Dans ses *Trois études*, M. Sartre rappelle que H. Seyrig est le premier à avoir reconnu que ces soldats n'étaient pas des vétérans rentrant au pays mais des soldats romains en garnison dans ce poste éloigné<sup>46</sup>. La présence parmi eux d'un homme originaire de Şalkhad (un site qui se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Boşra, en Syrie du Sud), dont les fonctions ne sont toutefois pas précisées, montre qu'il ne s'agit pas de personnes originaires de Hégra qui seraient revenues chez elles. Nous rappelons enfin pour mémoire l'existence d'un autel votif de Tomis, en Mésie inférieure, sur la mer Noire, qui est dédié par un préfet de l'aile des Gétules stationné en Arabie, sans que son lieu de garnison ne soit précisé<sup>47</sup>.

Les graffiti évoqués ci-dessus sont regroupés sur deux sites, l'un au sud du Jabal Ithlib, non loin de l'agglomération de Hégra (fig. 2), tandis que l'autre se trouve 7 km plus au sud, à Qubūr al-Jundī. Il est intéressant de relever, et H. Seyrig l'avait déjà fait<sup>48</sup>, que les inscriptions des soldats appartenant à ces deux détachements ne sont pas mélangées. Celles des Gétules se trouvent vers le Jabal Ithlib et celles des Dromadaires se trouvent à Qubūr al-Jundī. Cela tendrait à montrer qu'il s'agit de deux corps autonomes, à moins qu'ils ne se soient succédé, avec changement du lieu affecté au poste de garde, ce qui est également possible<sup>49</sup>.

Il faut peut-être ajouter à ces deux postes de garde un troisième, qui aurait été placé non loin du défilé de Mabrak an-Nāqa, à une douzaine de kilomètres au nord de Hégra, qui se trouve certainement sur une voie de communication nord-sud et par lequel passera la nouvelle route reliant al-'Ulā à Tabūk, en cours d'achèvement<sup>50</sup>. Du sommet de la colline où se trouve le défilé, on a une vue imprenable sur l'ensemble de la plaine où s'étend le site de Hégra. Le long de la falaise orientale du défilé ont été repérés de très nombreux graffites, en plusieurs langues et écritures, dont au moins huit en grec<sup>51</sup>. Cependant, aucun des personnages qui a laissé sa signature ne signale son appartenance à une unité militaire. Il est donc possible qu'il s'agisse d'un simple lieu de pas-

42. D'après M. Sartre, l'*ala getulorum* serait venue de Palestine pour participer à l'occupation de l'Arabie et envoyée en garnison dans l'extrême sud de la province (Sartre [1982b], p. 33).

43. Suggestion de Sartre (1982a), p. 79-80.

44. Listes dans Seyrig (1941) puis Speidel (1977), p. 703-705 ; Beaucamp, Robin (1981), p. 59-60 ; Sartre (1982a), p. 30-33 ; Graf (1988a), p. 192-203. Ces listes devront être mises à jour avec les nouvelles découvertes.

45. Graf (1988a), p. 195-196.

46. Sartre (1982b), p. 33. Il fait également remarquer que le mot vétéran ne se trouve dans aucun de ces textes.

47. *Ibidem*.

48. Seyrig (1941), p. 220.

49. Comme le fait remarquer M. Sartre ([1982b], p. 34).

50. Comme le dit C. Doughty ([2002], p. 460), il n'y a pas d'autre route « venant de la plaine d'Héjr, qui permette aux chameaux chargés d'accéder aux plateaux plus haut ».

51. À notre connaissance, la liste la plus complète des textes du défilé de Mabrak an-Nāqa figure dans Beaucamp et Robin (1981), p. 60, n. 78 (entre autres, Doughty [1884], pl. XVIII-XIX ; Doughty [2002], p. 460-461 ; Jausen, Savignac [1909-1914], vol. 1, p. 103-105 et vol. II, p. 649-650, n° 18). Voir aussi Bowsher (1986), p. 27.

sage. Il faut toutefois souligner que l'étude systématique des textes gravés sur ces parois rocheuses reste à faire.

La même question, portant sur le caractère plus ou moins permanent d'une installation, peut se poser à propos de l'extraordinaire site de Umm Jadhāyidh, qui se trouve à peu près à mi-chemin entre al-'Ulā et Tabūk, à l'ouest du Darb al-Ḥajj, et qui a fait l'objet de plusieurs explorations depuis le début des années 2000<sup>52</sup>. Ce site a livré près de cinq cents inscriptions nabatéennes ainsi qu'un nombre encore indéterminé de textes minéens, thamoudéens et onze textes grecs. L'étude de ces derniers a été confiée à F. Villeneuve mais il semble qu'il s'agisse de signatures dont les auteurs ne disent pas qu'ils appartiennent à des unités auxiliaires<sup>53</sup>.

Il faut bien sûr garder à l'esprit les réserves émises par M. Sartre à propos des postes qui abritent des garnisons permanentes et ceux qui constituent seulement des relais pour les patrouilles<sup>54</sup>. À ce propos, nous voudrions attirer l'attention sur le fait que les graffiti du Jabal Ithlib et de Qubūr al-Jundī se trouvent certes le long d'un axe de communication nord-sud mais la distance entre les deux groupes, 7 km, n'est pas de celles que l'on franchit en une étape car il ne faut guère plus d'une heure pour parcourir cette distance. Bien sûr, comme nous l'avons rappelé plus haut, ces deux

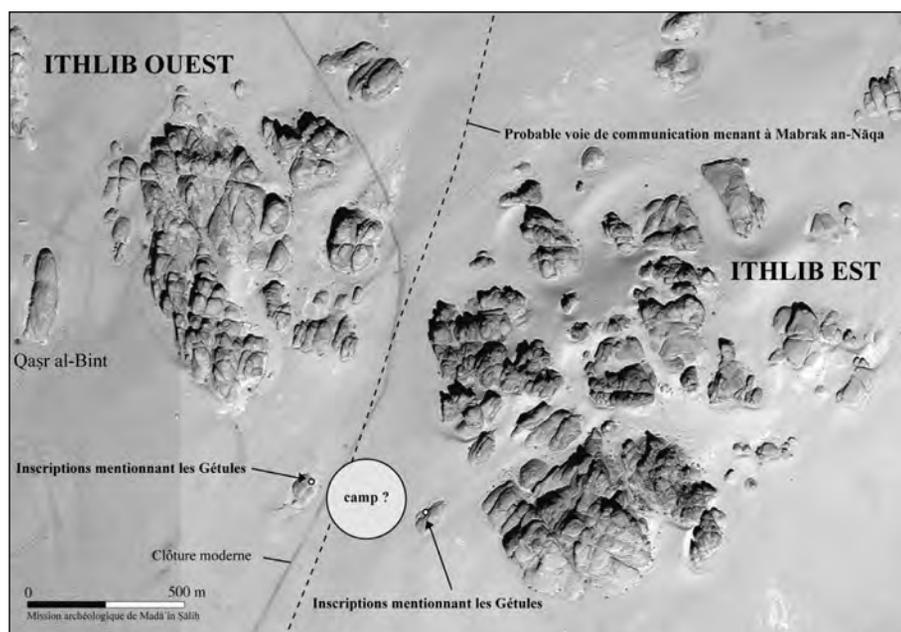


Fig. 2 – Emplacement des inscriptions laissées par des soldats de l'aile des Gétules au sud du Jabal Ithlib.

52. (al-)Theeb (2002). Ce site a également été exploré lors d'une prospection réalisée en 2004 sous la direction de A. al-Ghabban, à laquelle nous avons participé. Ces textes sont en voie de publication.

53. F. Villeneuve, communication orale.

54. Sartre (2001), p. 630.

postes de garde ne sont pas nécessairement contemporains. Aucun des graffiti n'est daté mais d'après la paléographie et l'onomastique, ils ne seraient pas postérieurs au II<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>.

Enfin, nous voudrions faire une remarque sur la localisation des graffiti de l'aile des Gétules. Ils sont gravés au sud du Jabal Ithlib, sur les parois se faisant face de deux rochers qui se trouvent de part et d'autre de la clôture qui entoure le site (fig. 2). Cette disposition a peu de chance d'être fortuite et permet d'envisager l'existence, précisément entre ces deux rochers, d'un lieu de garnison dont la nature, provisoire ou permanente, est difficile à déterminer, le long de ce qui était peut-être une voie de communication passant par le col entre les deux massifs d'Ithlib et rejoignant ensuite Mabrak an-Nāqa<sup>56</sup>.

### LE III<sup>e</sup> SIÈCLE

De quels indices archéologiques ou épigraphiques disposons-nous pour l'occupation du site après le II<sup>e</sup> siècle ? Tout d'abord, et nous l'avons déjà dit ailleurs<sup>57</sup>, il faut revisiter l'interprétation archéologique de l'inscription JSNab 17, une inscription écrite en caractères nabatéens mais partiellement en langue arabe, datée de 267 après J.-C., à côté de laquelle est rédigé un résumé en thamoudéen D. Cette inscription est gravée sur le flanc sud de la nécropole du Qaṣr al-Bint, au-dessus d'une tombe commune (un caisson) accessible par quelques encoches taillées dans le rocher, entre les tombeaux IGN 40 et 42. Ce texte signale la construction d'une tombe, probablement celle qui se trouve en dessous, pour une femme du nom de Raqūš, par son fils Ka'bū. La présence d'un texte, et d'une tombe, au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., sur le flanc de la nécropole la plus prestigieuse de Hégra, le Qaṣr al-Bint, entre deux tombeaux qui ne sont pas datés, n'est pas sans intérêt. Il y avait suffisamment de place, entre IGN 40 et IGN 42, pour tailler une façade monumentale, et on imagine mal qu'un emplacement aussi privilégié soit resté vide sans une bonne raison. L'explication la plus simple consiste à supposer que la chute de la partie supérieure de la falaise rocheuse a eu lieu à une date assez haute, quand le Qaṣr al-Bint était encore utilisé comme nécropole, peut-être même alors que les tombes voisines étaient en cours de taille ou durant les tentatives initiales de tailler un tombeau à cet endroit. Toujours est-il que la chute du bloc a mis fin à ce projet et l'emplacement a donc été récupéré au III<sup>e</sup> siècle par Ka'bū pour y aménager la tombe de sa mère. Simplement, le fait qu'il ait aménagé une tombe à cet endroit montre que cette partie de la nécropole au moins était encore en usage dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, ou en tout cas que l'ordre régnait suffisamment pour que les commanditaires de tombeaux n'aient pas peur de voir leurs sépultures systématiquement pillées.

55. Sartre (1982b), p. 34 : « la paléographie, tant grecque que nabatéenne, ne fournit qu'une précision limitée, entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. Cependant, les noms Ulpus [...] et Ulpianus [...], l'absence surtout d'Aurelii incitent à ne pas descendre au-delà du règne de Caracalla et à s'en tenir, peut-être, au II<sup>e</sup> siècle. »

56. Hypothèse déjà émise dans Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 102-103.

57. Nehmé (2004), p. 670 et Nehmé (2005), p. 171-172 et fig. 20.

## LE IV<sup>e</sup> SIÈCLE

L'épithaphe d'un tombeau, datée de 356 après J.-C., trouvée à Jedda mais qui proviendrait de Hégra, apporte un éclairage sur la ville au IV<sup>e</sup> siècle. Le commanditaire du tombeau porte en effet le titre de *ryš hgr*<sup>58</sup>, c'est-à-dire "chef de Hégra" et dit qu'il a fait construire ce tombeau pour son épouse, qui est la fille de son cousin, lui-même *ryš tym*<sup>59</sup>, c'est-à-dire "chef de Taymā". Il y a donc, en 356, à Hégra, un "chef" de la ville qui a un homologue à Taymā. Ces personnages sont-ils des princes locaux ou des chefs de cités, les équivalents du *primus civitatis* de l'inscription latine, 175 ans plus tard<sup>59</sup> ?

Dans un contexte de pénurie de sources à partir du III<sup>e</sup> siècle, il existe un groupe d'inscriptions qui apporteront peut-être, à terme, des informations sur le rôle des *foederati* de Byzance dans la région. Il s'agit d'un ensemble de textes provenant tous du nord-ouest de l'Arabie, probablement postérieurs au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. et écrits dans une variante de l'écriture nabatéenne que l'on peut sans conteste qualifier de transitoire entre le nabatéen classique de Pétra et de Hégra et l'arabe déjà formé des inscriptions de Zebed (512 après J.-C.), du Jabal Says (528 après J.-C.) et de Ḥarrān (568 après J.-C.)<sup>60</sup>. Une séance de travail rassemblant huit chercheurs a été organisée à Paris en janvier 2005 afin de constituer un *corpus* de tous les textes connus, publiés ou inédits, datés de l'intervalle compris entre le début du III<sup>e</sup> et la fin du VII<sup>e</sup> siècle après J.-C., c'est-à-dire du moment où l'écriture nabatéenne commence à montrer des signes d'évolution jusqu'au règne du calife 'Abdalmalik (685-705), où l'écriture arabe est parfaitement formée. Ces textes semblent appartenir à trois grands ensembles : ceux qui sont en écriture nabatéenne "classique" tout en étant postérieurs à 106 après J.-C., ceux qui font partie de la catégorie émergente appelée, faute de mieux "transitoire"<sup>61</sup>, et enfin ceux qui sont en écriture arabe, en commençant par les textes antérieurs à l'Hégire ou du début de l'Hégire. Pour les documents en écriture dite transitoire, il est très difficile de proposer un schéma d'évolution cohérent, non seulement car il n'y a pas de critère simple et immédiat permettant de les attribuer à coup sûr à cette catégorie plutôt qu'à une autre, mais aussi car cette évolution est loin de se faire de manière linéaire. Un texte inédit provenant de Umm Jadhāyidh, daté du début du IV<sup>e</sup> siècle, présente encore, par exemple, toutes les caractéristiques du nabatéen classique alors que le texte de Mābiyāt qui doit être publié par M. al-Muraykhi, daté de la fin du III<sup>e</sup> siècle (voir ci-dessous), montre des signes d'évolution plus évidents.

58. Dans un article paru en 1995, F. Briquel-Chatonnet se demande si ce *ryš*, qui s'appelle 'Adnōn, ne pourrait pas être tout simplement le chef de la communauté juive locale car il est sans doute juif, d'après le nom de son grand-père Samuel (p. 137). Cela nous semble peu vraisemblable.

59. D'après J. Teixidor ([1986], p. 177-178), le chef de Hégra et le chef de Taymā étaient « des personnages d'importance ».

60. Sur les inscriptions arabes préislamiques, voir Robin (2006), p. 323-341 et Macdonald (2008), p. 470. Sur celle du Jabal Says en particulier, voir Robin, Gorea (2002). Sur la définition des inscriptions en caractères transitoires, voir Macdonald (2008), p. 469.

61. C. Robin suggère de les appeler « tardo-nabatéennes ».

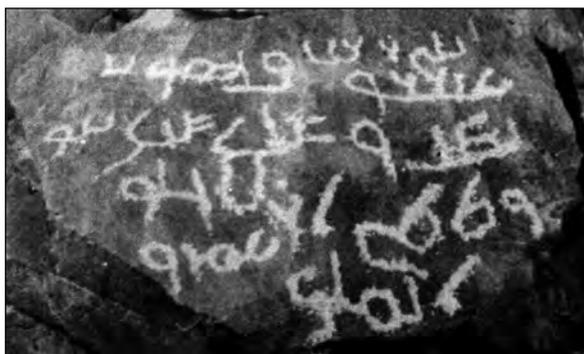


Fig. 3 – ThNUJ 132-133  
d'après al-Theeb (2002),  
p. 311.

Outre JSNab 17, l'inscription publiée par R. Stiehl en 1970 et JSNab 386, connus depuis longtemps, trois nouveaux textes datés et publiés provenant d'Arabie du Nord-Ouest appartiennent à cette catégorie<sup>62</sup> :

– le premier provient d'un site qui se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-nord-ouest d'al-Jawf. Il a été publié par J. T. Milik et J. Starcky en 1970<sup>63</sup>, mais sa lecture a été revue par M. C. A. Macdonald<sup>64</sup>. Il est daté de l'an 170 de l'ère de la province d'Arabie, soit 275/276 après J.-C. ;

– le second a été trouvé en remploi sur le site omeyyade de Mābiyāt, à environ 25 km au sud d'al-'Ulā, et doit être prochainement publié par M. al-Muraykhi. Il est daté du mois de mai 175, c'est-à-dire 280 après J.-C. ;

– le troisième, provenant de Umm Jadhāyidh, ThNUJ 132-133, est daté de 455/456 après J.-C. Il en est plus amplement question ci-dessous.

Il faut y ajouter trois inédits dont deux proviennent de Umm Jadhāyidh<sup>65</sup> et un de la région de Sakāka<sup>66</sup>.

ThNUJ 132-133 est un texte particulièrement intéressant. Grâce à l'excellente photographie qui en a été publiée par S. al-Theeb (fig. 3), il a été possible d'en revoir la lecture au cours d'une réunion de travail qui a rassemblé à Paris, fin 2004, Kh. al-Muaikil, M. C. A. Macdonald et L. Nehmé. La lecture de S. al-Theeb était erronée car il a coupé le texte en deux et a considéré les lettres d'un point de vue strictement nabatéen<sup>67</sup>. ThNUJ 132-133 fait partie des textes écrits en caractères transitoires parmi les plus clairs et la lecture que nous proposons ci-dessous peut être tenue pour certaine malgré la maladresse qui a conduit l'auteur à aller à la ligne plus souvent qu'il n'aurait dû :

<sup>1</sup> *bly dkyr phmw br*

<sup>2</sup> *'bydw*

<sup>3</sup> *bṭb w šlm šnt 2 x 100*

62. Noter que le texte publié dans (al-)Muraykhi et (al-)Ghabban (2001) ne semble pas devoir être considéré comme un texte daté. En effet, la lecture par les auteurs de la ligne 2 du texte, *byrh 'lwl*, suivi de 5 [unités] + 3 x 100 [= 305 de l'ère de Boşra], n'est pas possible. Le dernier mot est probablement à lire *'byh*, précédé d'un nom propre.

63. Dans Winnett, Reed (1970), p. 145-146 et copie p. 230, pl. 26.

64. Macdonald (à paraître).

65. Il s'agit des inscriptions UJadh 297 et UJadh 309, qui seront prochainement publiées dans le *corpus* des inscriptions nabatéennes du Darb al-Bakra.

66. Une photographie de ce texte a été prise par Kh. al-Muaikil et nous a été transmise par S. al-Theeb.

67. N° 132 (les / transcrivent des retours à la ligne) : *bly dkyr / 'bydw / bṭb w šlm / w 'y 'br 'mrw 'lmlk* et 133 : *phmw br / šny bnw / glw*.

<sup>4</sup> 100 20 20 10 'dhlw

<sup>5</sup> 'mrw

<sup>6</sup> 'lmlk

« Ô, que soit commémoré Pahnū fils de

'Ubaydū

en bien et qu'il soit sain et sauf, l'an 2 x 100

+ 100 + 20 + 20 + 10 [où] ils ont introduit

'Amrū

le roi ».

Nous ne ferons pas ici de commentaire détaillé sur la forme des lettres et leurs caractéristiques par rapport aux lettres équivalentes des alphabets nabatéen et arabe. Hormis le *š* initial et le *m* final de *šlm*, toutes les lettres sont parfaitement en contexte dans un texte écrit en caractères transitoires. L'aspect "archaïque" de *šlm* peut s'expliquer par le fait que le mot est tellement fréquent dans l'épigraphie nabatéenne depuis le 1<sup>er</sup> siècle qu'il finit par être traité comme un monogramme dont les différentes lettres n'évoluent pas séparément. On peut relever la présence, à deux reprises, d'un point diacritique au-dessus du *d*. Ce point n'est pas utilisé systématiquement puisqu'il ne semble pas être présent au-dessus du *d* de 'bydw. La langue utilisée est partiellement de l'arabe puisqu'on y relève l'article *al-* dans 'lmlk et le verbe *dhl*, arabe *daḥala*, "entrer, introduire", qui n'est pas attesté en araméen et qui est utilisé dans une forme factitive avec préformante '. À côté de ces arabismes, on retrouve les formes habituelles et probablement stéréotypées de *dkyr*, *šlm* et *bṭb*.

L'ordre des lignes suppose, nous l'avons dit, une certaine maladresse de la part de l'auteur. En effet, après avoir écrit 'bydw, au début de la ligne 2, il s'est aperçu qu'il ne pouvait pas continuer son texte sur la même ligne parce qu'il aurait trouvé *phmw* sur son chemin. Il a donc été à la ligne et a écrit tout à fait normalement la ligne 3. À la ligne 4, il s'est de nouveau aperçu, après avoir gravé les lettres 'd de 'dhlw, qu'il ne lui resterait pas assez de place pour terminer la gravure de son texte s'il ne tirait pas partie de l'espace encore libre sur la pierre. Il a donc volontairement remonté les lettres *hlw* en les gravant au-delà du *m* final de *šlm*. Il ne lui restait plus alors qu'à tracer 'mrw et 'lmlk qu'il a préféré écrire en lettres aussi grandes que les autres sur deux lignes plutôt qu'en lettres plus petites sur une seule ligne.

La date peut être lue de deux manières :

– 2 x 100 + 100 + 20 + 20 + 10<sup>68</sup>, soit 350 de l'ère de Boşra, 455/456 après J.-C. ;

– 2 x 100 et 20 + 20 + 10, selon une suggestion que nous a faite C. Robin. Dans cette proposition de lecture, le premier signe de la ligne 4 ne serait pas le chiffre 100 mais la conjonction de coordination "et". Cette lecture nous semble devoir être écartée pour deux raisons. La première est qu'il n'est pas d'usage, dans une date, de mélanger des chiffres et des lettres. La seconde est que si les auteurs avaient voulu écrire le chiffre 250, ils auraient écrit 2 x 100 + 20 + 20 + 10, sans avoir besoin d'écrire "et" entre 2 x 100 et 20 + 20 + 10 car la règle du cumul des chiffres aurait suffi pour noter 250.

Ce texte est extrêmement intéressant car il est daté du milieu du v<sup>e</sup> siècle, une période pour laquelle nous disposons de très peu de documents concernant l'Arabie du Nord-Ouest. Il l'est d'autant plus qu'il mentionne probablement l'intronisation d'un personnage appelé 'Amr qui porte le titre de roi. Le fait même qu'il porte ce titre per-

68. On peut avoir une hésitation sur la lecture du dernier chiffre, 5 ou 10, mais 10 nous semble préférable car il est plus proche des formes que l'on trouve habituellement dans les inscriptions nabatéennes.

met de supposer que le sujet du verbe *'dhlw* renvoie à ses sujets et non au pouvoir byzantin<sup>69</sup>. Il n'y a pas trente-six candidats possibles à cette époque et à cet endroit pour un roi dénommé 'Amr et il pourrait s'agir de l'un des rois ṣālīhides, ces derniers étant la tribu arabe dominante dans la province d'Arabie au v<sup>e</sup> siècle. C. Robin fait cependant remarquer que l'histoire de la tribu de Ṣālīh se présente de manières diverses dans les sources arabes et que celle que retient I. Shahīd ne s'accorde pas avec celle que propose Ibn Qutayba<sup>70</sup>. D'après ce dernier, il n'y aurait eu que trois "rois" ṣālīhides dont le dernier s'appellerait 'Amrū et aurait régné quelques décennies après le 'Amr de l'inscription (à moins de lui supposer une grande longévité) puisque la tribu est chassée du pouvoir à la fin du v<sup>e</sup> siècle. On peut noter qu'il existe également, dans l'arbre généalogique proposé par I. Shahīd, un 'Amr, troisième du nom, qui aurait régné deux générations après le fondateur de la dynastie, aux alentours de 400, ce qui fonctionnerait assez bien avec un 'Amr mentionné dans un texte de 455/456 après J.-C.

Si notre interprétation est exacte, cette inscription signalerait donc la présence, au v<sup>e</sup> siècle, d'un roi Ṣālīhīde dans cette région<sup>71</sup>. Il est qualifié de "roi" par l'un de ses sujets, ce qui correspond, dans les sources non arabes de la même époque, au titre de phylarque. Si Byzance exerce une souveraineté sur cette région, elle l'exerce donc de manière indirecte, comme elle le fera encore cent ans plus tard. L'histoire des « Arabes des Romains, des Perses et de Ḥimyar », pour reprendre le titre d'un article de C. Robin, est une histoire en cours d'écriture à laquelle nous ne pouvons apporter que de trop rares informations. Les fouilles archéologiques de Madā'in Ṣālīh, dont la première campagne a été menée en 2008, ont mis en évidence, en deux points de la ville, une occupation ininterrompue entre le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et le VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., et notamment une phase d'occupation datant de l'intervalle compris entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle. Aucun ensemble architectural appartenant à cette phase n'a été dégagé entièrement pour le moment mais des formes complètes de céramique ont été retrouvées en place<sup>72</sup>. Cette occupation a pris fin de manière rapide (des montants de porte et autres blocs de pierre se sont effondrés sur les sols) mais pas nécessairement violente. Par ailleurs, les inscriptions nabatéennes et transitoires découvertes le long de la piste caravanière qui, d'après A. al-Ghabban, passe à l'ouest du Darb al-Ḥajj entre Hégra et la frontière saoudo-jordanienne, au nombre de 760, contiennent un grand nombre de noms propres qui ne semblent pas appartenir exclusivement au *corpus* onomastique nabatéen habituel, ainsi que quelques mentions de provenance qu'il conviendra d'examiner en détail (dont une exprimée par un personnage qui dit venir de Yathrib, ThNUJ 16). C'est par le dépouillement systématique de toutes les sources, auquel s'attache depuis quelques années C. Robin, et par des découvertes de terrain, auxquelles nous espérons apporter une modeste contribution, que la période des siècles qui précèdent l'avènement de l'islam dans la région pourra être envisagée du point de vue des populations qui y vivaient, de leur économie, des alliances politiques qu'elles ont nouées entre elles ou avec les grandes puissances du moment et enfin des religions qu'elles y pratiquaient avant l'arrivée du monothéisme.

69. C. Robin (à paraître), dans le paragraphe consacrée à la portée du titre de « roi » fait très justement remarquer que les suzerains byzantins et ḥimyarites des phylarques arabes répugnent à les qualifier de « rois ».

70. Robin (à paraître); Shahīd (1989), principalement p. 233-236, 242-271 (voir notamment p. 252, n. 97 sur les Ṣālīhīdes chez Ibn Qutayba), 282-289, 301-306, 507-509 et tableau généalogique p. 552; Ibn Qutayba, *Mulūk al-shām*, p. 640.

71. En 1989, I. Shahīd (p. 248) pouvait dire « For the Ṣālīhīds of the fifth century, the inscriptions [pour savoir où se trouvaient les *foederati*] remain to be discovered ».

72. Rapports sur les zones de fouille 1 (G. Charloux) et 2 (J. Rohmer) ainsi que sur la céramique de C. Durand et Y. Gerber.

**SIGLES**

- CIS ii *Corpus Inscriptionum Semiticarum. Pars II. Inscriptiones Aramaicas continens.* Paris, 1889-  
 JSNab Inscriptions nabatéennes publiées dans Jaussen, Savignac (1909-1914).  
 RÉS Répertoire d'épigraphie sémitique, Paris, 1900-1968.  
 ThNUJ Inscriptions nabatéennes publiées dans (al-)Theeb (2002).  
 UJadh Inscriptions du site d'Umm Jadhāyidh, photographiées en 2004 lors de l'exploration du Darb al-Bakra.

**SOURCES**

Étienne de Byzance

Étienne de Byzance, *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, éd. A. Meineke, Berlin, 1849.

Ibn Qutayba

Ibn Qutayba (Abū Muḥammad 'Abdallāh bin Muslim), *Al-Ma'ārif*, éd. Th. 'Ukāsha, Le Caire, 1960.

*Périples de la mer Érythrée*

Anonyme, *The Periplus Maris Erythraei, Text with introduction, translation, and commentary*, éd. L. Casson, Princeton, 1989.

**BIBLIOGRAPHIE**

Beaucamp (J.), Robin (C. J.)

- 1981 «Le christianisme dans la péninsule Arabique d'après l'épigraphie et l'archéologie», dans *Travaux et Mémoires*, 8, *Mélanges à M. Paul Lemerle*, Paris, 1981, p. 45-61.

Bowersock (G. W.)

- 1971 «A Report on Arabia Provincia», dans *Journal of Roman Studies*, 61, Londres, 1971, p. 219-242, pl. 14-15.  
 1983 *Roman Arabia*, Cambridge (MA)-Londres, 1983.

Bowsher (J. M. C.)

- 1986 «The Frontier Post of Medain Saleh», dans P. Freedman et D. Kennedy (éds), *The Defence of the Roman and Byzantine East* (BAR International Series, 297), Oxford, 1986, p. 23-29.

Briquel-Chatonnet (F.)

- 1995 «La pénétration de la culture du Croissant fertile en Arabie : à propos des inscriptions nabatéennes», dans H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire. Actes de la Table ronde internationale (Paris, 13 novembre 1993)*, Paris, 1995, p. 133-141.

Dentzer (J.-M.), Kermorvant (A.), Nehmé (L.), Tholbecq (L.), Abu al-Hassan (H.)

- 2002 «Report on the 2002, Second Season of the Saudi-French Archaeological Project at Meda'in Saleh», dans *Atlat*, 18, Riyad, 2002, p. 61-80, p. 153-159 [arabe], pls 9.1-9.23.

Doughty (C.)

1884 *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, publiés par E. Renan, Paris, 1884.

2002 *Voyage dans l'Arabie déserte*, traduit par J.-C. Reverdy, Paris, 2002.

Dussaud (R.), Macler (F.)

1903 *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, Paris, 1903.

Eadie (J. W.)

1985 «Artifacts of Annexation: Trajan's Grand Strategy and Arabia», dans J. W. Eadie, J. Ober (éds), *The Craft of the Ancient Historian, Essays in Honor of Chester G. Starr*, Lanham-New York-London, 1985, p. 407-423.

Gatier (P.-L.), Salles (J.-F.)

1988 «Aux frontières méridionales du domaine nabatéen. Avec un appendice [p. 186-187]: L'emplacement de Leuké Komé», dans J.-F. Salles (éd.), *L'Arabie et ses mers bordières. 1. Itinéraires et voisinages* (Travaux de la Maison de l'Orient, 16), Lyon, 1988, p. 173-187.

(al-)Ghabban (A. I. H.)

1993 «Akrā kūmī – mīnā' al-Ḥijr (qiṣṣat 'iktiṣāf mīnā' akrā)», dans *Kinda*, 1, 1993, p. 21-25.

Graf (D. F.)

1978 «The Saracens and the Defense of the Arabian Frontier», dans *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 229, Ann Harbor (Mich.), 1978, p. 1-26.

1988a «Qurā 'Arabiyya and Provincia Arabia. Avec une annexe [p. 192-203, planches p. 207-211]: Nabataean, Greek and Latin Graffiti from Qubur al-Jundi and Maq'ad al-Jundi», dans P.-L. Gatier, B. Helly, J.-P. Rey-Coquais (éds.), *Géographie historique du Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines), Actes de la Table Ronde de Valbonne, 16-18 septembre 1985* (Notes et monographies techniques, 23), Paris, 1988, p. 171-211.

1988b «Rome and the Saracens: Reassessing the Nomadic Menace», dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du Colloque de Strasbourg 24-27 juin 1987* (Travaux du Centre de recherches sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 10), Leyde, 1988, p. 341-400.

2002 «Nomads and the Arabian frontier: the epigraphic perspective», dans P. Freeman, J. Bennett, Z. T. Fiema, B. Hoffmann (éds), *Limes XVIII, Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies*, vol. I (BAR International Series, 1084), Oxford, 2002, p. 153-160. [non consulté]

Hackl (U.), Jenni (H.), Schneider (C.)

2003 *Quellen zur Geschichte der Nabatäer, Textsammlung mit Übersetzung und Kommentar. Mit Beiträgen von Daniel Keller* (Novum Testamentum et Orbis Antiquus, 51), Göttingen, 2003.

Isaac (B.)

1992 *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford, 2003.

Jaussen (A.), Savignac (R.)

1909-1914 *Mission archéologique en Arabie. I. De Jérusalem au Hedjaz, Médain-Saleh. II. El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk*, 2 volumes, Paris, 1909-1914.

Lewin (A.)

1994 «The Organization of a Roman Territory : the Southern Section of Provincia Arabia», dans E. Dabrowa (éd.), *The Roman and Byzantine Army in the East, Proceedings of a colloquium held at the Jagiellonian University, Kraków, in September 1992*, Cracovie, 1994, p. 110-118.

2007a «Da Madāin Ṣāliḥ alle isole Farasān, ovvero Roma nell'Hijāz e nel mar Rosso. Appunti di storia politico-economica», dans P. Desideri, M. Moggi, M. Pani (éds), *ANTIDORON. Studi in onore di Barbara Scardigli Forster*, Pise, 2007, p. 247-266.

2007b «'Amr Ibn 'Adī, Mavia, the Phylarchs and the Late Roman Army : Peace and War in the Near East», dans A. S. Lewin et P. Pellegrini (éds), *Proceedings of a colloquium held at Potenza, Acerenza and Matera, Italy (May 2005)* (BAR International Series, 1717), Oxford, 2007, p. 243-262.

Macdonald (M. C. A.)

1995 «Quelques réflexions sur les Saracènes, l'inscription de Rawwāfa et l'armée romaine», dans H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire, Actes de la Table ronde internationale (Paris, 13 novembre 1993)*, Paris, 1995, p. 93-101.

2008 «Old Arabic (Epigraphic)», dans K. Versteeg (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, vol. 3, Leyde, 2008, p. 464-477.

à paraître «ARNA Nab 17 and the transition from the Nabataean to the Arabic script», dans W. Arnold, M. Jursa, W. W. Müller, S. Prochazka (éds), *Semitica In Memoriam Alexandri*, Wiesbaden, à paraître.

Milik (J. T.)

1958 «Nouvelles inscriptions nabatéennes», dans *Syria*, 35, Beyrouth, 1958, p. 227-251, pl. 18-21.

2003 «Une bilingue araméo-grecque de 105/104 avant J.-C.», dans J. Dentzer-Feydy, J.-M. Dentzer, P.-M. Blanc (éds), *Hauran II. Les installations de St<sup>c</sup> 8. Du sanctuaire à l'établissement viticole* (Bibliothèque archéologique et historique, 164), Beyrouth, 2003.

(al-)Muraykhi (M.)

à paraître «Ṭaraḥ jadīd ḥawla manša' al-ḥarf al-'arabī wa mawṭinihi al-'aṣlī fī ḍaw'i muktaṣafāt 'aṭariyya jadīda», dans *Dirasat*, 'an Mābiyāt, à paraître.

(al-)Muraykhi (M.), (al-)Ghabban (A.)

2001 «Naqṣ wā'il bin al-jazāz al-tiḍkāri al-mu'arriḥ bi-'ām 410 m», dans *Silsilat mudāwalāt al-liqā' al-'ilmī al-sanawī liljam'iyah*, 3, 2001, p. 127-153.

Musil (A.)

1926 *The Northern Heḡâz. A Topographical Itinerary* (Oriental Explorations and Studies, 1), New York, 1926.

Nehmé (L.)

2004 «Explorations récentes et nouvelles pistes de recherche dans l'ancienne Hégra des Nabatéens, moderne al-Ḥijrā/Madā'in Ṣāliḥ, Arabie du Nord-

- Ouest», dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 2004, Paris, 2004, p. 631-682.
- 2005 «Towards an understanding of the urban space of Madā'in Šāliḥ, ancient Ḥeḡrā, through epigraphic evidence», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 35, Londres, 2005, p. 155-175.
- à paraître a «Le dieu Obodas chez les Nabatéens : hypothèses anciennes et découvertes récentes», dans I. Sachet (éd.), *Dieux et déesses d'Arabie : images et représentations, Actes du colloque de Paris, 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2007*, Paris, à paraître.
- à paraître b «Les inscriptions nabatéennes du Ḥawrān», dans *Actes du colloque Cultures du Hauran : déterminismes géographiques et communautés humaines. Bilan de dix ans de recherches de terrain et perspectives nouvelles, Damas, 8-11 octobre 2007*, à paraître.
- Nehmé (L.), Arnoux (T.), Bessac (J.-C.), Braun (J.-P.), Dentzer (J.-M.), Kermorvant (A.), Sachet (I.), Tholbecq (L.), avec une contribution de J.-B. Rigot
- 2006 «Mission archéologique de Madā'in Šāliḥ (Arabie Saoudite) : Recherches menées de 2001 à 2003 dans l'ancienne Ḥijrā des Nabatéens», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 17, Munksgaard, 2006, p. 41-124.
- Parker (S. T.)
- 1986 *Romans and Saracens: A History of the Arabian Frontier* (American Schools of Oriental Research. Dissertation Series, 6), Philadelphie, 1986.
- 1989 «The Fourth Century Garrison of Arabia: Strategic Implications for the South-Eastern Frontier», dans D. H. French, C. S. Lightfoot (éds), *The Eastern Frontier of the Roman Empire, 2, Proceedings of a colloquium held at Ankara in September 1988*, (BAR International Series, 553), Oxford, 1989, p. 355-372.
- 2000 «The Defense of Palestine and Transjordan from Diocletian to Heraclius», dans L. E. Stager, J. A. Greene, M. D. Coogan (éds), *The Archaeology of Jordan and Beyond. Essays in Honor of James A. Sauer* (Studies in the Archaeology and History of the Levant, 1), Winona Lake (IN), 2000, p. 367-388.
- Robin (C. J.)
- 1991 «L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la mer Érythrée* (nouvelles données)», dans *Journal Asiatique*, 279, Paris, 1991, p. 1-30.
- 1997 «The Date of the *Periplus of the Erythraean Sea* in the Light of South Arabian Evidence», dans F. De Romanis, A. Tchernia (éds), *Crossings. Early Mediterranean Contacts with India*, Manohar, 1997, p. 41-65.
- 2006 «La réforme de l'écriture arabe à l'époque du califat médinois», dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 59, Beyrouth, 2006, p. 319-364.
- à paraître «Quelques réflexions sur les Arabes des Romains, des Perses et de Ḥimyar (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. è. chr.)», dans *Semitica et classica*, 1, Paris, à paraître.
- Robin (C. J.), Gorea (M.)
- 2002 «Un réexamen de l'inscription arabe préislamique du ḡabal Usays (528-529 è. chr.)», dans *Arabica*, 49, Leyde, 2002, p. 503-510.
- Sartre (M.)
- 1982a «La frontière méridionale de l'Arabie romaine», dans *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet, Actes du Colloque de*

- Strasbourg, 14-16 juin 1979* (Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 6), Strasbourg, 1982.
- 1982b *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine* (Latomus, 178), Bruxelles, 1982.
- 2001 *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique : IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. – III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Paris, 2001.
- Savignac (R.)
- 1933 «Le sanctuaire d'Allat à Iram (1)», dans *Revue Biblique*, 42, Paris, 1933, p. 405-422, pl. 24.
- Savignac (R.), Starcky (J.)
- 1957 «Une inscription nabatéenne provenant du Djôf», dans *Revue Biblique*, 64, Paris, 1957, p. 196-217, pl. 5.
- Seyrig (H.)
- 1941 «Postes romains sur la route de Médine», dans *Syria*, 22, Beyrouth, 1941, p. 218-223.
- Shahîd (I.)
- 1989 *Byzantium and the Arabs in the Fifth Century*, Washington (DC), 1989.
- Speidel (M. P.)
- 1977 «The Roman Army in Arabia», dans H. Temporini, W. Haase (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II.8: Principat*, Berlin, 1977, p. 687-730.
- Starcky (J.)
- 1985 «Les inscriptions nabatéennes et l'histoire de la Syrie méridionale et du Nord de la Jordanie», dans J.-M. Dentzer (éd.), *Hauran I*, vol. 1 (Bibliothèque archéologique et historique, 124), Paris, 1985, p. 167-181.
- Stiehl (R.)
- 1970 «A New Nabatean Inscription», dans R. Stiehl, H. E. Stier (éds), *Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben II, Festschrift für Franz Altheim zum 6.10.1968*, Berlin, 1970, p. 87-90.
- (al-)Talhi (D.), (al-)Daire (M.)
- 2005 «Roman Presence in the Desert: A New Inscription from Hegra», dans *Chiron*, 35, München, 2005, p. 205-217.
- Teixidor (J.)
- 1986 *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)* (Bibliothèque archéologique et historique, 127), Paris, 1986.
- (al-)Theeb (S.)
- 2002 *Nuqūš jabal umm jaḏāyīd al-nabaṭiyya*, al-Riyāḏ, 2002.
- 2005 *Nuqūš nabaṭiyya fī al-jawf, al-'ulā, taymā', al-mamlaka al-'arabiyya al-su'ūdiyya*, al-Riyāḏ, 2005.
- Villeneuve (F.)
- 2004 «Une inscription latine sur l'archipel de Farasan, Arabie Séoudite, sud de la mer Rouge», dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 2004, p. 419-429.

## Wenning (R.)

1993a «Das Ende des nabatäischen Königreichs», dans A. Invernizzi, J.-F. Salles (éds), *Arabia Antiqua. Hellenistic Centres Around Arabia* (Serie Orientale Roma, 70.2), Rome, 1993, p. 81-103.

1993b «Eine neuerstellte Liste der nabatäischen Dynastie», dans *BOREAS*, 16, Münster, 1993, p. 25-38.

## Winnett (F. V.), Reed (W. L.)

1970 *Ancient Records from North Arabia*, Toronto, 1970.

## Yadin (Y.)

1963 [1964] «The Nabataean Kingdom, Provincia Arabia, Petra and En-Geddi in the Documents from Naḥal Ḥever», dans *Jaarbericht van het voor-aziatisch-egyptisch genootschap 'Ex Oriente Lux'*, 17, Leyde, 1963, p. 227-241.

## Yardeni (A.)

2000 *Textbook of Aramaic, Hebrew and Nabataean Documentary Texts from the Judaeen Desert and Related Material. A. The Documents. B. Translation, Palaeography, Concordance*, 2 volumes, Jérusalem, 2000.

# Archaeological evidence of the pre-Islamic period (4<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> cent. AD) at Taymā'

Ricardo EICHMANN<sup>1</sup>

*According to epigraphic and archaeological sources, the oasis of Taymā' seems to have been a well established part of the Babylonian, Nabataean and post-Nabataean trade network. Parts of the oasis where pre-Islamic life may have left its traces are located in the central ruins, which were once protected by two city walls. The inner city wall encircled a 25 ha large settlement with deposits up to a height of six meters in its center, where to date five building levels have been identified. Built remains of a 4<sup>th</sup> century AD or later occupation are attested, but they do not represent a clear cultural context.*

## Résumé

*D'après les sources archéologiques et épigraphiques, l'oasis de Taymā' semble avoir fait partie intégrante du réseau commercial babylonien, nabatéen et post-nabatéen. Les traces d'une occupation préislamique pourraient subsister dans les ruines au centre de l'oasis, autrefois protégées par deux murs d'enceinte. Le rempart interne circonscrit un site d'habitat large de 25 hectares, présentant des dépôts qui atteignent en son centre jusque six mètres d'épaisseur. Là, cinq niveaux de construction ont à ce jour été identifiés. Les vestiges de structures datées du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., voire de périodes plus récentes, sont attestés mais ne définissent pas de contexte culturel précis.*

---

Several Arab authors from the 9<sup>th</sup>-13<sup>th</sup> century AD, such as al-Hamdānī, Abū 'Ubayd al-Bakrī, al-Muqaddasī, al-Ya'qūbī, and Yāqūt al-Rūmī, to name a few, made mention to Taymā' in one or the other context.<sup>2</sup> They referred, among others, to circumstances, which can be dated to the 6<sup>th</sup> century AD. Archaeological surveys and excavations carried out at Taymā' until 2003, by contrast, did not provide any

1. Director at *Deutsches Archäologisches Institut, Orient-Abteilung* (Berlin).

2. Cf., e.g., Buhl, Bosworth (1999). Edens, Bawden (1989), p. 74 (with footnote 89). Currently, a master thesis is being prepared on Arabic literary sources about Taymā' by Isabel Huck (Friedrich Schiller University, Jena, Germany).

clear artefact or stratigraphical context of this part of the pre-Islamic period.<sup>3</sup> Essentially, this situation didn't alter much when the new Saudi-Arabian – German archaeological project at Taymā' started field work in 2004.<sup>4</sup>

The first phase of this project (2004-2007) is devoted to basic research related to the entire history of Taymā'. It deals with the archaeological basics, such as stratigraphy, chronology, material culture, environmental studies<sup>5</sup> also taking regional as well as supra-regional relations into account. It is planned to cover all periods within the 15 km long enclosure of the oasis. Currently, the project is focused upon Taymā's history from the 2<sup>nd</sup> millennium BC until the 4<sup>th</sup> century AD and to the

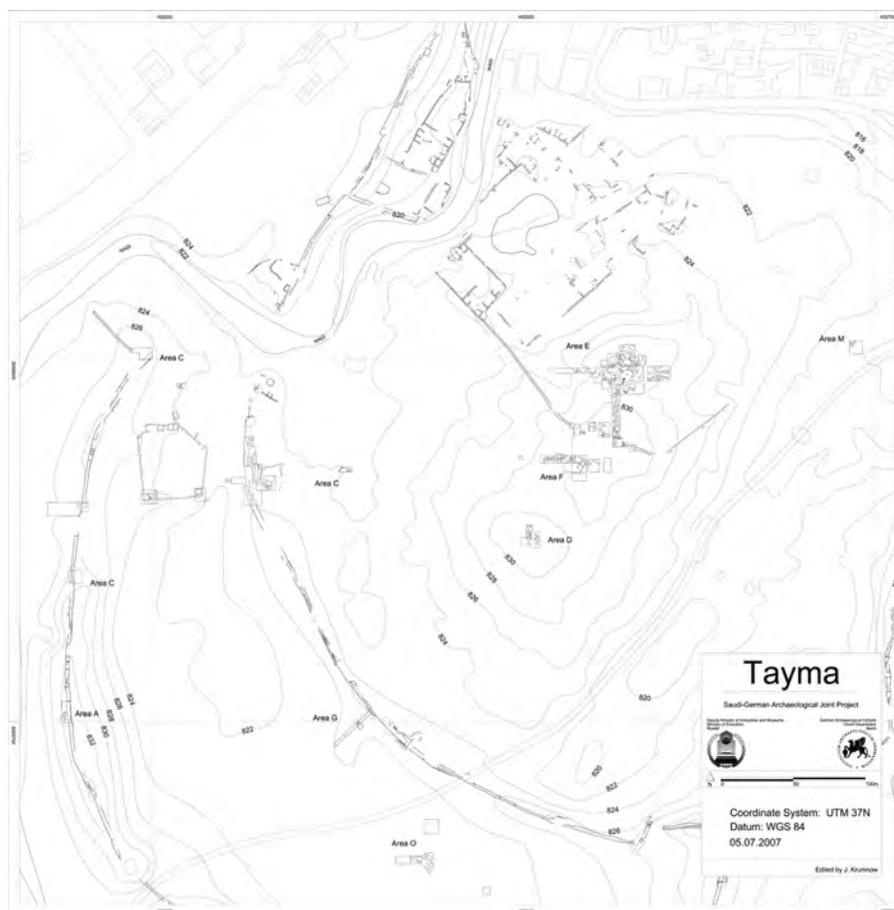


Fig. 1 – Taymā': contour map with the location of excavation areas in 2007.

3. Bawden, Edens, Miller (1980); Abu Duruk (1986). No clear picture is available from the excavations at al-Bujīdī, a place in the northwest of the oasis, where “pre-Islamic pottery” was recorded. Al-Bujīdī, a fort-like structure, was considered by the excavator to be “the first Islamic site discovered and excavated in Taymā'” (Abu Duruk [2000], p. 24).

4. Eichmann, Hausleiter, al-Najem, al-Said (in press) listing archaeological activities at Taymā' before 2004; Eichmann, Schaudig, Hausleiter (2006); cf. [www.dainst.org/index\\_3258\\_de.html](http://www.dainst.org/index_3258_de.html) (22.05.2007); soon Eichmann (in press), Hausleiter (in press).

time after the 8<sup>th</sup> century AD. There is still no cultural layer that can be related to the time span in question. According to <sup>14</sup>C dates, however, some Nabataean/post-Nabataean architectural structures seem to have been reused in the 4<sup>th</sup> century AD.<sup>6</sup>

Parts of the oasis where pre-Islamic life may have left its traces are located in the central ruins, at Quraya (fig. 1), which was once protected by two city walls. The 'outer city wall' had been erected in the early 2<sup>nd</sup> millennium BC and was replaced by the 'inner city wall' probably in the middle of the 1<sup>st</sup> millennium BC. The latter protected a 25 ha large settlement with deposits up to a height of six meters in its center, where to date five building levels have been identified.<sup>7</sup>

The inner fortification wall is primarily a shell construction consisting of stone masonry and a stone filling. Within the same building operation, but most probably in an earlier phase, a twelve meter-wide and more than 500 meter-long ditch was excavated along the outer façade of the wall, according to geomagnetic prospection and archaeological soundings.<sup>8</sup> The ditch was about six meters deep and, apparently, once filled with one to two meters of ground water, like a canal.

With the decay of the inner city wall the ditch became filled with the debris. This occurred before a residential quarter of the Islamic period was established, which can be dated according to <sup>14</sup>C samples taken from beneath of one of its buildings to the 8<sup>th</sup> century AD or later (776 cal. AD; two sigma range: 689-872 cal. AD).<sup>9</sup>

The inner city wall may have been constructed during the Lihyānite period. An Aramaic inscription referring to construction work on the wall can be dated to King Lawdhan (3<sup>rd</sup> century BC?).<sup>10</sup> It is not clear yet, when the wall had been given up. There are only a few glazed sherds without significant features and pottery that looks rather late, as for instance Hellenistic/Roman ribbed ware. There is, however, no other significant Nabataean or Roman pottery, no painted wares, no *terra sigillata*.<sup>11</sup> A <sup>14</sup>C date from deposits associated with the upper parts of the city wall's inner shell points to a 1<sup>st</sup>-2<sup>nd</sup> century AD context (75 cal. AD; two sigma range: 26-127 cal. AD).<sup>12</sup>

5. Cf. Heemeier, Hamann, Stickel, Grottker (2005); Bosch, Engel, Brückner, Eichmann, Götzelt, Hausleiter (2007).

6. <sup>14</sup>C dates were processed in the Leibniz laboratory at Christian-Albrechts-University of Kiel (P. M. Grootes). All dates will be fully published in a comprehensive chronological study. It should be noted that in lack of a reliable stratigraphic sequence of 1<sup>st</sup> millennium AD sites in North-West Arabia, dating by means of <sup>14</sup>C analysis has been adopted as preliminary method of chronological assignment of contexts at Taymā', in spite of the fairly late date of the period under discussion. In the course of further excavations, it is to be expected that archaeological dating basing on stratigraphy and datable finds will supplement the chronological framework obtained through <sup>14</sup>C dates by modifying or confirming it.

7. So far, there is no archaeological evidence for a northern/northeastern part of both inner and outer walls that would connect their western and eastern branches with each other.

8. Eichmann, Hausleiter, al-Najem, al-Said (in press); Eichmann, Hausleiter, al-Najem, \*al-Said (in preparation).

9. Sample n° TA 1034 from square C4, SU 2145; cf. Eichmann, Hausleiter, al-Najem, al-Said (in press).

10. TA 964 from square C4, SU 1189; preliminary reading by Peter Stein (personal communication [2005]); for a summary on the chronology of Lihyānite kings cf. Farès-Drapeau (2005), p. 122-126.

11. "[...] small series of sherds attributable to a Nabatean/Roman ware" had been collected at other locations in 1979 (Edens, Bawden [1989], p. 71-72 with footnotes 84-85).

12. Sample n° TA 2321 from square C4, SU 2138.

The stratigraphically lowest building layers in the centre of Quraya (Area E: level 5; Area F, level 4, founded immediately upon the bedrock) represent an occupation, which may be partly contemporary with the neo-Assyrian and late Babylonian periods in Mesopotamia and may cover Nabonidus' stay in Taymā' in the middle of the 6<sup>th</sup> century BC.<sup>13</sup> This layer is characterized in Area F by painted pottery of a style, which can be dated roughly to the 9<sup>th</sup>-5<sup>th</sup> centuries BC. This chronology has been preliminarily confirmed by <sup>14</sup>C dates from a grave context with comparable pottery, located outside the walled territory of Taymā'.<sup>14</sup>

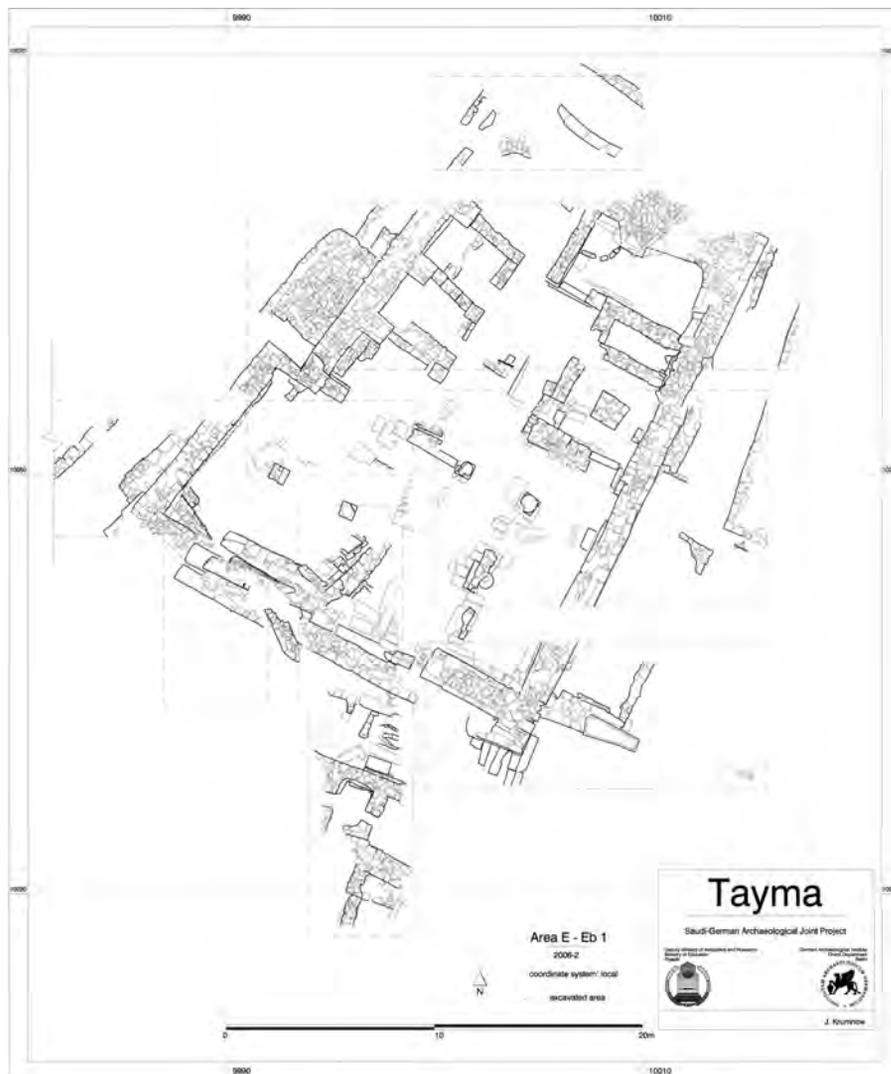


Fig. 2 – Taymā': large representative building E-b1 (temple?) in Area E.

13. Schaudig 2001, p. 9-23.

14. Rescue excavations in the cemetery of Tal'ah (Area S), some 1,5 km south of the walled are of Taymā' provided evidence of painted pottery, which is similar to what has been

Level 5 (Area E) is represented, among others, by a large building of unknown dimensions with rather thick walls, which may have been a construction of special function. At the same location in level 3 there was another exceptional building: It is 22 m x 27.5 m in size, has up to 1.5 m thick walls, which are founded deep in the preceding building level, and had a pillared hall in its original construction (fig. 2).

Although the building is heavily damaged, at least four major phases of internal changes indicated by the remains of slab stone floors can be distinguished. According to finds from the building's deposits and fillings (fragments of statues, stelae, inscriptions), this construction may hypothetically have had a religious function and could have been a temple.<sup>15</sup> According to building activities, pottery fragments, inscriptions and <sup>14</sup>C dates, it can be attributed provisionally to a period ranging from the 4<sup>th</sup> century BC until the 3<sup>rd</sup> century AD or later.

During the Nabataean period it seems to have been reconstructed, which is attested by architectural parts found in the deposits inside and outside the building, such as a horned capital of the Madā'in Šālīh type and other comparable architectural parts (fig. 3).<sup>16</sup> South of the large building and contemporary with it was a residential unit with walls preserved to a height of four meters; it was filled during a later stage of the level 3 construction. The deposits contained a set of four decorated incense burners, one of which bears a Nabataean inscription<sup>17</sup> (<sup>14</sup>C dates from remains of destruction by fire range from 166-124 cal. BC; two sigma range: 332-

Fig. 3 – Taymā': Nabataean capital from the deposits immediately north of the large building (E-b1) in Area E.



defined as "Khuraybah pottery" (cf. A. Beuger in Eichmann, Hausleiter, al-Najem, al-Said [in preparation]). Associated <sup>14</sup>C samples – not from a secure *in situ* context – cover the period from 785-541 cal. BC (TA 380 from Area S, Tomb 1007: 760-558 cal. BC, two sigma range 785-432 cal. BC; TA 381 from Area S, in front of doorstone of Tomb 1011: 747-542 cal. BC, two sigma range 764-413 cal. BC; TA 388 from Area S, Tomb 1006: 757-541 cal. BC, two sigma range 762-412 cal. BC; from Area S, SU 402). Few sherds with eroded surfaces represent types of an earlier pottery (similar to the Qurayyah painted pottery; cf. Parr, Harding, Dayton [1970]) which are known from other locations at Taymā' (Area A, on the outer city wall; Area O, between outer and inner city wall), and which represent a 12<sup>th</sup>-9<sup>th</sup> century BC context; cf. Hausleiter, Möhle (in preparation).

15. Eichmann in Eichmann, Schaudig, Hausleiter (2006), p. 167-168.

16. TA 975 from square E4, SU 325.

17. TA 3424 from square E16, SU 2423. According to a preliminary reading by M. C. A. Macdonald (personal communication [2006]) the inscription consists of two parts. Since it is partly covered by calcite (?) or gypsum (?) crystals, there may be further remains of the inscriptions. What has been interpreted so far refers to at least two filiations.

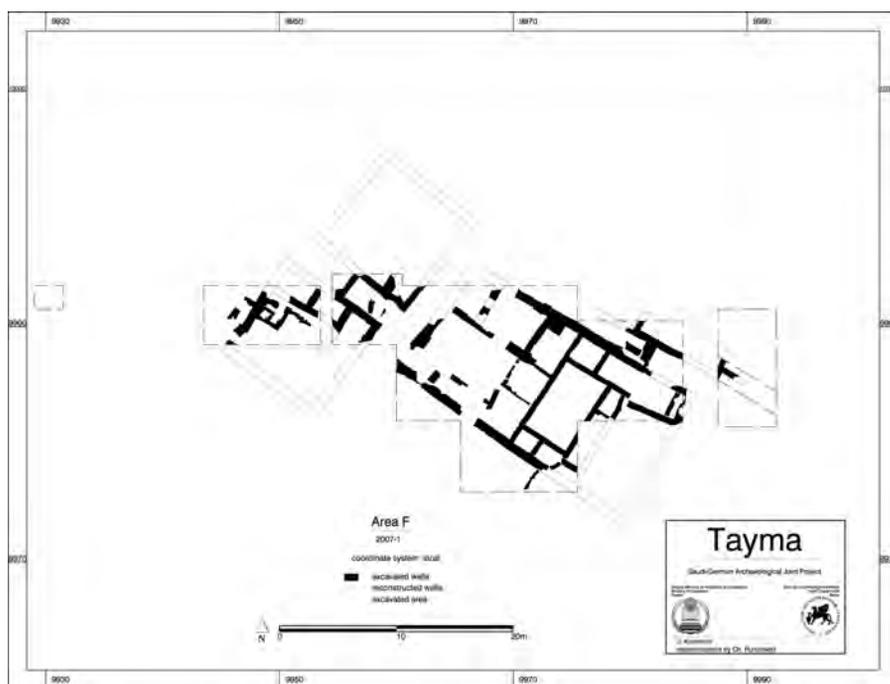


Fig. 4 – *Taymā*<sup>?</sup>: residential units (F-b1) in Area F (southwest of Area E).

351 cal. BC).<sup>18</sup> During this time, the supposed temple as well as some residential units was encircled by a perimeter wall. It is not clear yet, whether the wall goes back to an earlier building level.

One of the latest alterations connected with the latest floor inside the building can be dated later than the 3<sup>rd</sup> century AD: After the pillared hall lost its function, the space between two bases was blocked with stones, including the lower part of a Lihyānite statue. Charcoal from below the wall foundation could be dated according to <sup>14</sup>C analysis to the 3<sup>rd</sup> century AD (232 cal. AD; two sigma range: 131-316 cal. AD).<sup>19</sup> Thus, the construction work dates to the 3<sup>rd</sup> century AD or later. Yet, how much later remains unclear. At least, an early 4<sup>th</sup> century AD context is attested in the residential quarters south of the above mentioned Nabataean (?) perimeter wall. There, in Area F, level 2 (= Area E, level 3), two 10 m x 10 m sized houses with several rooms were exposed (fig. 4). <sup>14</sup>C analysis of millet grains connected with a grinding stone in one of these rooms has produced a date around 256-318 cal. AD (two sigma range: 215-381 cal. AD).<sup>20</sup>

Nothing reliable can be reported so far about the cultural context of the two latest building levels (level 1 and 2), which are represented only by single walls and layers of wind blown sand. If the millet grains indicate the latest occupation in the residen-

18. Sample n° TA 3849 from square E16, SU 2685.

19. Sample n° E-CC2 from square E1, SU 216.

20. Sample n° TA 3285 from square F1, SU 2063.

tial quarters of Area F (level 2) and Area E (level 3), the two uppermost levels in Area E may be 4<sup>th</sup> century AD or later. A rather late artifact can be dated according to its Arabic inscription to the year 353 AH.<sup>21</sup> Thus, it may be possible that the site was disturbed later than the 10<sup>th</sup> century, when the inner city wall was already out of use and succeeded by an Islamic settlement (8<sup>th</sup> century AD or later, see above).

According to epigraphic and archaeological sources, the oasis of Taymā' seems to have been a well established part of the Nabataean and post-Nabataean trade network. Built remains of a later occupation (4<sup>th</sup> century AD or later) are attested, but they do not yet represent a clear cultural context. Further excavations are needed to clarify the two uppermost building levels in the central parts of Quraya (Area E).

### ACKNOWLEDGEMENTS

Said F. al-Said, Moshalleh al-Moraekhi, Michael C. A. Macdonald and Peter Stein kindly provided preliminary studies on the epigraphic evidence. Arnulf Hausleiter with whom I discussed the subject of this article contributed valuable information. Emily Schalk and John Tindale kindly corrected the manuscript.

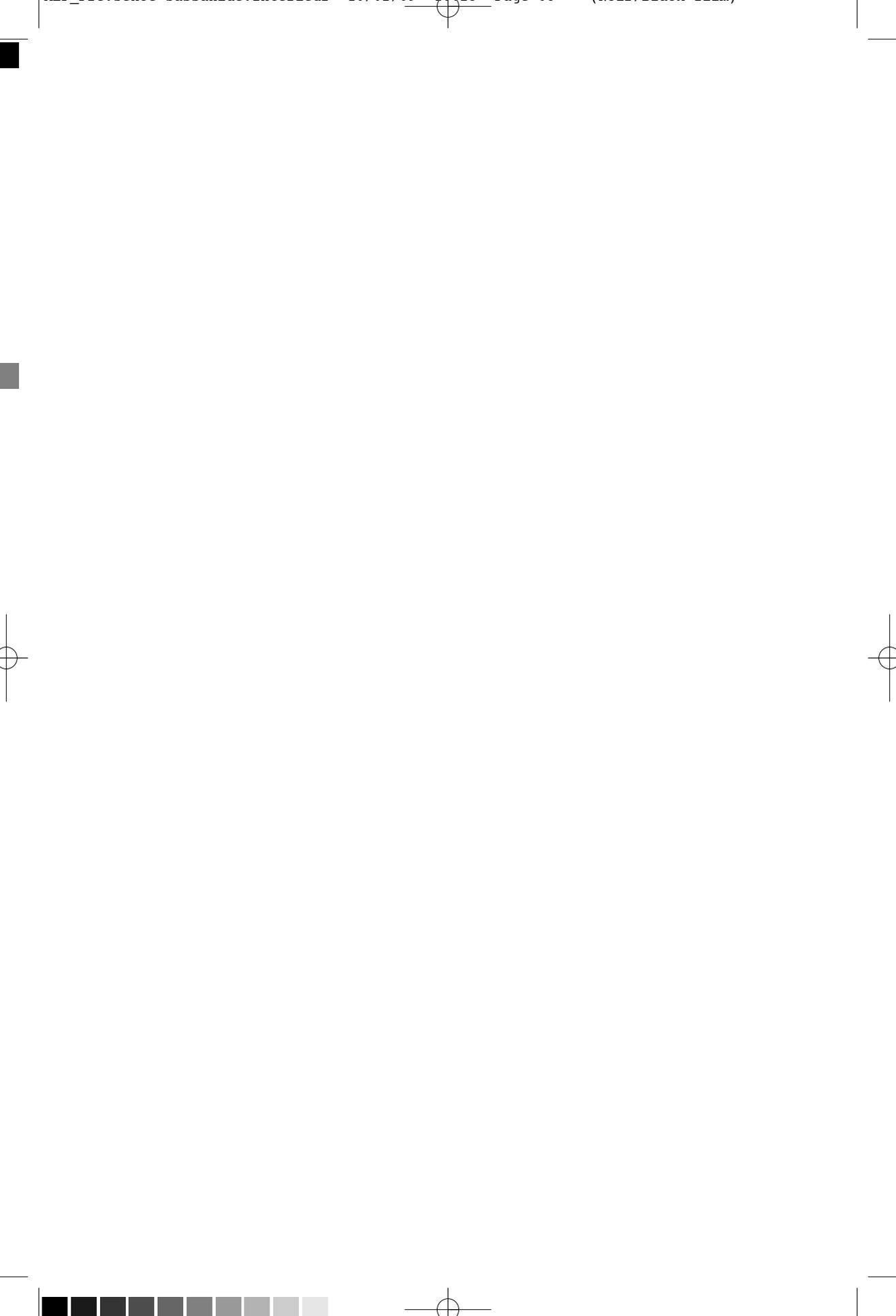
### REFERENCES

- Bawden (G.), Edens (C.), Miller (R.)  
1980 "Preliminary archaeological investigations at Taymā'", in *Atlat*, 4, Riyadh, 1980, pp. 69-106.
- Bosch (J.), Engel (M.), Brückner (H.), Eichmann (R.), Götzelt (T.), Hausleiter (A.)  
2007 *Geo-archaeological studies in arid environment – the case of the Tayma oasis* (Poster presented at the Jahrestagung Arbeitskreis Geoarchäologie at Regensburg, 10-12 May 2007), 2007.
- Buhl (M.-L.), Bosworth (C. E.)  
1999 "Taymā'", in *Encyclopaedia Islamica*, vol. X, Leiden, 1999, pp. 430-431.
- Abu Duruk (H. I.)  
1986 *Introduction to the archaeology of Tayma*, Riyadh, 1986.  
2000 "A preliminary report on the excavation of al-Bujidi", in *Atlat*, 15, Riyadh, 2000, pp. 11-26.
- Edens (C.), Bawden (G.)  
1989 "History of Taymā' and Hejazi trade during the first millennium BC", in *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 32, Leiden, 1989, pp. 48-103.
- Eichmann (R.)  
in press "Taymā' – oasis and trade center on the frankincense caravan route", in *Adumatu*, Riyadh, in press.

21. TA 989 from square E1, SU 1718; preliminary reading by Moshalleh al-Moraekhi (personal communication [2007]).

- Eichmann (R.), Schaudig (H. P.), Hausleiter (A.)  
 2006 "Archaeology and epigraphy at Taymā' (Saudi Arabia)", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 17, Munksgaard, 2006, pp. 163-176.
- Eichmann (R.), Hausleiter (A.), al-Najem (M.), al-Said (S.)  
 in press "Taymā' – Spring 2004", in *Atlat*, 19, Riyadh, in press.  
 in prep. "Taymā' – Autumn 2004 and Spring 2005", in *Atlat*, Riyadh, in prep.
- Farès-Drapeau (S.)  
 2005 *Dédan et Liḥyan. Histoire des Arabes aux confins des pouvoirs perse et hellénistique (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. avant l'ère chrétienne)* (Travaux de la Maison de l'Orient, 42), Lyons, 2005.
- Hausleiter (A.)  
 in press "Taymā', North-west Arabia – The context of archaeological research", in Y. Gong, Y. Chen (eds), *A Collection of Papers on Ancient Civilizations of Western Asia, Asia Minor and North Africa* (Oriental Studies Special Issue), Beijing, in press.
- Hausleiter (A.), Möhle (M.)  
 in prep. "Painted pottery groups at Taymā': Late Bronze or Iron Age?" in C. Beuger, A. Hausleiter, M. Luciani (eds), *Recent trends in the study of Late Bronze Age Ceramics in Syro-Mesopotamia and neighbouring regions. Proceedings of an international workshop, Berlin, 2-5 November 2006*, Rahden, in prep.
- Heemeier (B.), Hamann (M.), Stickel (M.), Grottker (M.)  
 2005 "Wasserwirtschaftliche Anlagen in der historischen Oasenstadt Taymā', Saudi-Arabien", *Impulse, Forschungsmagazin der FH Lüneburg*, 10, Lüneburg, 2005, pp. 51-58. [www.fh-luebeck.de/content/01\\_31\\_08\\_20\\_03\\_03/7/0.html](http://www.fh-luebeck.de/content/01_31_08_20_03_03/7/0.html)
- Parr (P.), Harding (G. L.), Dayton (J. E.)  
 1970 "Preliminary Survey of Northwest-Arabia, 1968", in *Bulletin of the Institute of Archaeology*, 8-9 (1968), 1970, pp. 193-242.
- Schaudig (H.)  
 2001 *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Großen samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften. Textausgabe und Grammatik* (Alter Orient und Altes Testament, 256), Münster, 2001.

# Arabie orientale



# Sasanian Presence and Late Iron Age Samad in Central Oman, some corrections<sup>1</sup>

Paul YULE<sup>2</sup>

*Historical characterisations of the Parthians and Sasanians generally focus on Iranian and Mesopotamian centres where historical and archaeological outlines are clearest and yield the most information. Toward the geographic periphery of these two successive empires sources are less clear, the history correspondingly vaguer. One may raise the question, if a given region is periodically nominally under their political, military and commercial control, is it an integral part of these empires, and to what extent does this periphery have a cultural and political identity of its own? South-Eastern Arabia is a case in point. The following notes update a dialogue which began with the quantitative and qualitative leap in archaeological fieldwork in the 1980s and 1990s in the Sultanate of Oman and the United Arab Emirates. There is no question whether in the late pre-Islamic period the ethnic substrate of both of these parts of South-Eastern Arabia was basically Iranian – there is no evidence for this. Rather, one asks whether Parthian and Sasanian forces were able to dominate the region militarily and politically, or if they lacked the wherewithal for a wide occupation outside of a few centres. Is the term Parthian/Sasanian Oman simply a matter of editorial policy for certain*

1. The author thanks J. Schiettecatte and C. J. Robin for the invitation to speak at the conference in Paris, “Arabia on the Eve of Islam”. At the start, the author provided Derek Kennet with unpublished documentation of his excavations, <sup>14</sup>C lab reports, an unpublished study thermoluminescence analysis and answered numerous questions. The author thanks D. Kennet for providing him with a pre-publication copy of his paper of 30.07.2006 on the decline of eastern Arabia in the Sasanian period. In a seven page detailed rebuttal distributed it at the Paris meeting, the author pointed out many of the points which D. Kennet made regarding Samad he had made himself in his excavation report of 2001. Following the debate, on 06.09.06 D. Kennet issued a brief email statement claiming to have altered some of his argumentation for the forthcoming publication announced in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, which since has appeared. Although numerous errors mar in his text and new statement, the author limits himself here to only the more basic points. The value of the present study is that some of D. Kennet’s misunderstandings might also have been difficult for other readers. Arguments can be restated and complemented. In the context of the present discussion it should be noted that D. Kennet’s work on the archaeology of the UAE also is controversial: see M. Kervran (in press).

The conventional *ta-marbuta* endings of the place-names have been shortened to a simple ‘a’ during editing.

Our field research and the present defence have been supported mostly by grants from the DFG. I also thank Søren Fredslund Andersen for a critical reading of this paper. I profited from discussions with Sepp Gröschel (Berlin) regarding Greek weaponry. Hans-Peter Schaudig (Heidelberg) explained possible Akkadian vocabulary.

2. Seminar for Prehistory and Near Eastern Archaeology, Heidelberg University.

colleagues, an expression perpetuated by force of habit from previous publications, by a so-called school, a mere convenience for Iran-oriented archaeologists, or does it reflect the real late pre-Islamic historic situation in South-Eastern Arabia?

The archaeology especially of late pre-Islamic South-Eastern Arabia suffers from a historiographic divide: Most of the few who write on late pre-Islamic South-Eastern Arabia work sites in the United Arab Emirates. They generalise about the archaeology in the present-day Sultanate of Oman in terms of their own sites, relying on their own publications. Owing to the nature of the sources, the late pre-Islamic chronology and history in the Sultanate in fact is difficult, as we will see. Although written off as "Parthian/Sasanian Oman", most of the available evidence suggests that central tribal Oman at this time is culturally and perhaps politically a loose unit in itself. The question of the chronology of a culture/period/assemblage named eponymously after the place where it was discovered in Samad al-Shān in the eastern province of the Sultanate of Oman combines with the question of the role of the Arsakids and Sasanians in eastern Arabia. How do these groups interact historically in Oman?

The author's dating of the Samad period/cultural assemblage in the excavation report can and should be raised, deemphasizing the <sup>14</sup>C assays to better fit the artefactual evidence available. It is not his purpose here to outline a completely new chronology for Samad, which would require considerably more time and space, and without new data, this could only be tentative. He hesitates to add to the ink which has been spilt over the question of chronology and Iranian presence, but a solution along new lines which recently presented itself, seems worthy of a short explanation.

### Résumé

Les études historiques sur les Parthes et Sassanides se concentrent généralement sur les centres iraniens et mésopotamiens, où les cadres archéologiques et historiques sont plus clairs et où les informations sont plus abondantes. Dans les régions périphériques de ces deux empires successifs, les sources sont moins claires et l'histoire, par conséquent, plus floue. Nous pourrions alors nous interroger sur le point suivant: si une région donnée est régulièrement placée sous le contrôle politique, militaire et commercial de ces empires, en est-elle partie intégrante? Dans quelle mesure cette périphérie a-t-elle une identité culturelle et politique propre? L'Arabie du Sud-Est en est un exemple typique. Le propos de cette contribution poursuit et renouvelle une discussion dont l'origine est liée à l'essor des recherches archéologiques dans les années 1980 et 1990 au Sultanat d'Oman et aux Émirats Arabes Unis. La question de savoir si le substrat ethnique de l'Arabie du Sud-Est à la période préislamique récente était iranien ne se pose pas – nous n'en avons aucune preuve. Il faut plutôt se demander si les forces parthes et sassanides avaient les moyens de dominer militairement et politiquement la région, ou si leur occupation ne se limitait pas à quelques centres. Le terme de l'"Oman parthe-sassanide" n'est-il qu'une convention pour certains collègues, imposée par l'usage ou par une prétendue école, une commodité pour des archéologues iranisans, ou cela reflète-t-il réellement la situation historique préislamique en Arabie du Sud-Est?

L'archéologie de l'Arabie du Sud-Est préislamique souffre du fait que la plupart des travaux la concernant sont rédigés par chercheurs fouillant aux Émirats Arabes Unis. Ceux-ci généralisent les résultats obtenus sur leurs propres sites à l'actuel Sultanat d'Oman. En raison de la nature des sources, la chronologie et l'histoire préislamique récente du Sultanat sont difficiles à établir, comme nous allons le voir. Bien qu'on le décrive comme "l'Oman parthe-sassanide", la plupart des éléments disponibles suggère que l'Oman central tribal de cette époque serait une entité culturellement et peut-être politiquement autonome. La question de la chronologie d'une culture/période/assemblage dits de Samad, d'après le site éponyme Samad al-Shān dans la province orientale du Sultanat d'Oman, est liée à la question du rôle des Arsacides et Sassanides en Arabie orientale. Comment ces groupes interagissent-ils historiquement en Oman?

La datation de la période et de l'assemblage culturel de Samad proposée par l'auteur dans le rapport de fouille peut et doit être reconsidérée, en portant l'accent moins sur les résultats des datations radiocarbones que sur la culture matérielle. Le but n'est pas ici de définir une chronologie entièrement neuve de Samad, ce qui nous emmènerait trop loin. Sans données nouvelles, il ne peut s'agir que d'une proposition provisoire. L'auteur hésite à reprendre une

*question ayant déjà fait couler beaucoup d'encre, celle de la chronologie et de la présence iranienne, mais la solution qui semble se dessiner dans cette nouvelle direction mérite une petite discussion.*

## INTRODUCTION/STATE OF RESEARCH

The sequence of cultural assemblages and historic events which lead up to the advent of Islam in South-Eastern Arabia were scantily known until serious fieldwork began in the region at the end of the 1970s. In pioneering reports published early,<sup>3</sup> the team of the German Mining Museum describe an artefactual assemblage which consists of different grave forms, a limited repertory of pottery forms, iron weapons and stone vessels. Iron artefacts associated with no true writing, just letters, gave rise then to the terminology "late iron age".

First attempts in the early 1980s of the team of the German Mining Museum in Bochum to Oman characterise the then newly discovered finds from Samad seized on artefactual resemblances with those in Iran, in the UAE and on Baḥrayn. Using the nomenclature of the time, the team expected the remains of 'Hellenistic, Parthian and Sasanian' periods in the Sultanate, as comes to expression in early grant proposals which G. Weisgerber wrote. Instead, a find assemblage came to light with few relations toward the north-west or the north. By 1986, the early dating of the graves (300-0 BCE and perhaps later) first suggested, seemed questionable owing to a lack of stratified finds and work was taken up again. G. Weisgerber and the author conducted a second parallel study which was to help secure the chronology and character of the proceeding early iron age by means of the study of a large hoard of 500 metallic artefacts from 'Ibrī/Selme in central Oman.<sup>4</sup> At that time it was not yet possible to identify and deal with finds transitional between the early and late iron age. Nor was it clear where the Samad sites were distributed geographically, since until 1980 only one was known (Samad cemetery S10). Over the years the data increased dramatically: at the end of the Samad project in 1995 some 210 late iron age graves of a total of 360 had been investigated. Today 59 sites at 29 localities containing finds as known at Samad are scattered over an area of some 80 000 km<sup>2</sup>,<sup>5</sup> mostly in the Sharqīya (eastern province). A distributional area as large as Denmark is of consequence.<sup>6</sup> Today, while no-one can seriously challenge the existence of the Samad assemblage, its dating remains problematic.

At the beginning of the second Samad project in 1988, the question immediately arose whether or not the area where so-called Samad sites were located also contained sites of other contemporary cultures/artefactual assemblages. Such sites were suspected on the island Maṣīra, for example. A study written in 1988<sup>7</sup> was conceived at a time when basic questions about the nature of Samad remained unanswered, such as its distribution, relation to other find assemblages, dating and possible artefactual similarities with finds of the early iron age. A clear view of the

3. Vogt (1981); Weisgerber, (1982).

4. Yule, Weisgerber (2001).

5. Yule (2005).

6. Yule (2001a); (2005); (2006).

7. Yule, Kervran (1993).

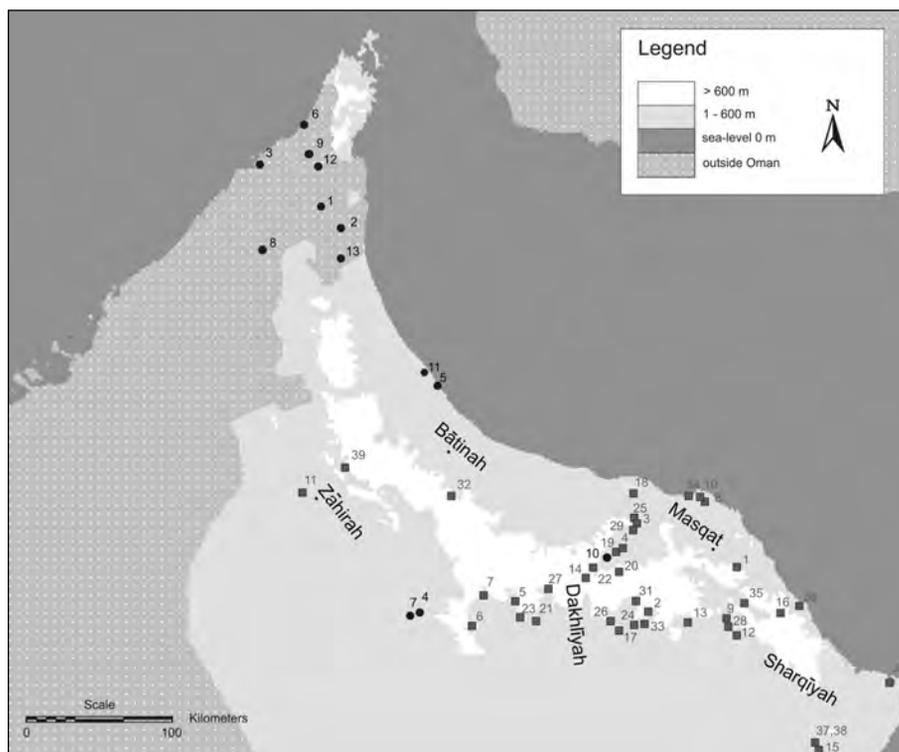


Fig. 1 – Sites mentioned. The squares on the map are 'Samad' and the black dots are of the Northern Late pre-Islamic Cultural Assemblage.

archaeological makeup of late pre-Islamic Sultanate of Oman was at that time hardly possible, and changed dramatically with successive mapping attempts (fig. 1). The study of 1988 pointed out to the presence of different archaeological complexes. Samad is by no means the only cultural assemblage in central Oman in the centuries prior to the coming of Islam. This and other then new sites and finds<sup>8</sup> represented a major step forward for iron age regional studies, but also for those of the earlier periods. In what has become the Sultanate of Oman, late pre-Islamic cultural complexes include the Northern Late pre-Islamic Cultural Assemblage,<sup>9</sup> best known from sites in the UAE, Samad cultural assemblage, late iron age culture of the southern province Zafār<sup>10</sup> and random finds without a clear cultural association, for example in some of the individual Bawshar graves. Şuḥār is a special case with some pottery of the NLPC, its own wares, and some Iranian and Indian imports.

In the early 1980s reports on the late pre-Islamic sites, finds, and distribution area for Samad were not lacking.<sup>11</sup> How were they received by other authors? D. Potts

8. E.g. Yule/Weisgerber (1988).

9. Yule (2001b).

10. *Ibid.*

11. Weisgerber (1982); Vogt (1984); Yule (2001a); (2005) for the bibliography.

maintains<sup>12</sup> that he had little access to the preliminary reports on Samad only two years prior to the appearance of his handbook of 1990, and Samad is relegated to a brief seven pages as a part of the Parthian period in South-eastern Arabia. Had he asked, the author would have sent him texts and unpublished images for his work. By comparison with the very detailed and elaborate treatment of his own research at ed-Dūr, that in late pre-Islamic Oman unfortunately is marginalised with little comment. In terms of sites and finds, the Samad assemblage is larger than the NLPC, but its sites are markedly rural in character, as opposed to ed-Dūr and Mleiha. A central point is that only a few artefactual correspondences are in evidence between Iran and the central part of Oman, which speaks against D. Potts' "Parthian Sasanian" nomenclature.

Regarding the Samad project as a whole, it first should be mentioned that the field efforts of the Bochum team depended as much on luck as on skill. For example, the lack of sites and graves which clearly postdate 300 BCE was puzzling. Given the large number of robbed tombs which we excavated, the possibility loomed that there would not be enough intact contexts to enable a valid picture of central Oman's late iron age. For this reason an additional excavation season (1991) was conducted, to increase the volume of study material. In fact, the data for the chronology contain contradictions and in writing up, a major task was to reconcile these with each other.<sup>13</sup>

## MAJOR ISSUES

As some might have it, the Samad complex plays no role in the history of Oman. D. Kennet published a paper<sup>14</sup> which purports to, "examine the archaeology of the Sasanian and early Islamic periods in historical 'Uman (modern Oman and the United Arab Emirates)" in which he describes late pre-Islamic Oman omitting all of the work of the Bochum team on numerous sites in Oman<sup>15</sup>. For example, his map of Arabia inexplicably omits the numerous Samad sites. Where D. Kennet lists the sites related to the large Mleiha and ed-Dūr in the UAE, the important sites of 'Amla/al-Fuwāyda and al-Bārūnī in the Sultanate also are omitted, without comment, although they show the same basic find assemblage as those in the UAE.<sup>16</sup> D. Kennet's characterisation of the archaeological situation 'in historical 'Uman' is at best misleading as a result of its selectivity of sources.

The chronological results of the Samad and Selme reports regarding the late pre-Islamic period were discussed both positively and negatively. In the circle of colleagues working in the UAE the Bochum projects on the iron age find little resonance. One publication denigrates the renowned editorial series, *Prähistorische Bronze funde*, per se as, "a perfect illustration of the collection of typological data with little or no attempt at interpretation" in which the publication of the early iron age 'Ibrī/Selme hoard of metal artefacts was about to appear,<sup>17</sup> which is surprising

12. Potts (2002), p. 647.

13. Yule (2001a), pp. 141-163; (2005), p. 303.

14. Kennet (2005), p. 108.

15. Such problems raise the issue of the objectivity of the vetting of *Antiquity and Arabian Archaeology and Epigraphy* as well in this particular case.

16. Yule (1999a).

17. Potts (1998), p. 182.

since this useful series comprised of 150 monographic studies enjoys wide use, and is a standard in European prehistoric studies. But D. Potts ameliorates this negative impression somewhat in his review of the final report on the Selme hoard.<sup>18</sup>

The most controversial part of the Samad write-up<sup>19</sup> is that dealing with the chronology. A main difficulty for comprehension is that it appeared mostly in German, which few have the patience to deal with, and the sources for a chronology are contradictory. This study was designed on the lines of biological identification books, the find classes ordered by taxa. It is no more difficult to use the report than other models upon which it draws, including A. Furumark, *The Mycenaean Pottery* (1939). E. Haerink (2003) and D. Potts (2002) challenged the late dating of graves and finds on the strength of the <sup>14</sup>C determinations because they were unsupported by artefactual comparisons. Their reviews deserve a word of thanks from the author. D. Potts' review of the Samad report contains understanding, but the criticism is partly ritualistic and pro forma. For example, he doubts that scholars will use the classification abbreviations (p. 646), although they are a simple means to cite the many different artefactual classes. "Potts allows a disproportionate amount of attention to individual artefacts which are then minutely characterised as to shape, colour, ware, provenience etc. with a corresponding lack of attention to the concept of type and assemblage".<sup>20</sup> This also applies to his evaluation of the Samad site report.

D. Potts is however, certainly right that the author included all of the material which he excavated between 1988 and 1991 in the report, even if it was not strictly relevant to the iron age. It seemed better to make it available as soon as possible. Based on D. Potts' general work published in 1990, more negative on the Samad publications is D. Kennet (2006) his comments resemble, "...a review of *Lady Chatterley's Lover* in the magazine *Field and Stream*"<sup>21</sup>. For example, given the author's own caveats regarding the difficulties especially in his report of 2001, one is taken aback at the contradictions which D. Kennet somehow seems to discover in the chronology since the chapter on chronology does nothing else than try to reconcile these.<sup>22</sup> He also finds fault with the author's citing of his <sup>14</sup>C determinations from the laboratory sheets although none exist.<sup>23</sup>

The nomenclature used in the discussion of Samad plays a role in the reception of the site reports. "Yule has argued for the existence of a distinct 'Culture' at the Samad cemetery and at numerous other sites in the region of northern Oman [...]".<sup>24</sup> Thus without argument, evidently one can challenge whether Samad is a culture or any kind of assemblage. The author, however, sees no reason to discount either the Samad, Lizq/Rumayla, Wādī Sūq, Harappa, Aztec or any other culture as such without good reason: Samad has a regularly reoccurring set of constituent archaeological

18. Potts (2004), pp. 157-158.

19. Yule (2001a).

20. Højlund (1992), p. 2.

21. Hyman Rickover with regard to the negative reception of a paper of his, that in fact was a major success in terms of naval planning.

22. Kennet (2006).

23. *Ibidem*, p. 15. His list of 'erroneous' radiocarbon determinations contains errors itself which arise from citing ones made in D. Potts' study of 1992 (e.g. in fact, bln-2747 is from grave S101130) instead of citing the author's assays and lab reports which the author had sent him. There are neither missing assays nor extra ones in the publications Cf. Yule, Wagner (in press) for a correction on D. Kennet's 'correction'. Here and elsewhere, if he would take the trouble to read the text, his questions would be resolved.

attributes. In this context D. Kennet omits the fact that others, such as Häser, Schreiber, Vogt, Weisgerber refer to these attributes in a relative time frame: e.g. 'Samad civilisation'. Omitting their literature in this particular part of his polemic of 2006, serves to cast doubt on the existence of Samad as a cultural entity. Its dating is a separate issue.<sup>25</sup>

The term 'culture', as in 'Samad culture', may be offensive to certain readers. An American-style cultural anthropologist might easily find the wide usage of 'culture' in archaeological circles to be anarchic. The *Oxford English Dictionary* gives surprisingly little information on this concept, which perhaps in developed form is not very old: *cultural*: "relating to a civilisation esp. that of a particular country or a particular period" (supplement p. 258). If one alters the word 'culture' to 'assemblage' or 'period', this might make it palatable to some readers, although in the archaeological literature of recent years 'culture' and 'civilisation' occur in an amazingly wide variety of contexts interchangeably.<sup>26</sup> The reason that the author referred to a 'Samad culture' in the first place is that this assemblage is clearly neither Hellenistic, Parthian nor Sasanian, which for good reason many would accept as cultures since they have numerous clear attributes of their own. Moreover, the attribution of sites to a given well-defined cultural assemblage for dating purposes is a widely used archaeological procedure, in itself not objectionable.

In an attempt to correct difficulties in the chronology, four years after the appearance of his excavation report on Samad, the author reiterated the main problems with regard to the dating system in an article.<sup>27</sup> Here, the problem of 25 <sup>14</sup>C assays that dated down into the 10<sup>th</sup> century CE still remained unresolved. While the author recognised certain obviously bizarre assays from Samad graves, initially he accepted late ones, because severally they awakened confidence. The author now submits that contradictions in the evidence can better be rationalised by further de-emphasising the radiocarbon evidence, since it contradicts the artefactual parallels too strongly. While a few <sup>14</sup>C determinations seem in fact valid and corroborate datings by means of artefactual comparisons, it is difficult to choose which assays are valid, since more than half seem too late compared to artefactual datings.

## RELATIVE CHRONOLOGY

A relative chronology for Samad is difficult because datings are rarely stratigraphic, but rather rest on radiocarbon and comparison with datable artefacts combined with a correspondence analysis of the finds and contexts. In order to arrive at a relative chronology, the author attempted a seriation of graves and their finds. Seriation, a sorting procedure which is carried out in virtually every institute for prehistory in Europe, finds wide usage in archaeology. It can be used for virtually any category of data and for a variety of different purposes. At the risk of repeating results already published, the main difficulty with the seriation in the Samad cemeteries is that the majority of the graves were robbed, so that often artefact classes preserved in a given grave were unique or rare. This need not disqualify seriation, but it weakens its validity. Thus, the

24. Kennet (2006).

25. E.g. Schreiber (in press).

26. P. Eltsov (personal communication).

27. Yule (2005).

artefact classes combine imperfectly with those in other contexts.<sup>28</sup> Otherwise the material in the graves is suited for classification and seriation-sorting. Pairs of plausible presumably contemporary grave/find combinations exist early (gr. S2137 and S2138) and late (S3011 and S3012) in the series. The author's study of 2005 attempts a relative and absolute chronology based artefactual comparisons and <sup>14</sup>C data. If the latter are removed, the relative chronology seems basically unchanged.

### ABSOLUTE CHRONOLOGY AND OUTSIDE COMPARISONS

It is useful to show the main artefactual synchronisms graphically and update them as an aid to comprehension. Artefactual synchronisms<sup>29</sup>:

1. Vessels with early iron age vessel fabric and shapes occur in late iron age graves in Samad cemetery S10, without being holdovers. For this reason they date early in the Samad sequence. Such include the early iron age hard fabric (fig. 2.1 and 2.2) known mainly in forms atypical for the late iron age. The punch decoration and horizontal lug in fig. 2.2 also are related to early iron age forms. Bowls with constricted rim, such as in fig. 2.3 from grave S3004, suggest an earlier dating in context with certain other finds in that grave. The constricted rim brings to mind early iron age vessels of the pottery classes G12.01-07. Similarly, in the early iron age 'honeycomb' cemetery at Bawshar in grave B065<sup>30</sup> vessels occur in the levigated, temperless balsamarium fabric of the late iron age, which suggests that these bowls occur late within the early iron age sequence (fig. 2.4 and 2.5).

Fig. 2.6 shows a bowl with a constricted rim from Qala'at al-Baḥrayn trench 1959, period IVc or IVd (c. 500-300 BCE) which comes close in shape to Fig. 2.4 from Bawshar grave B06. This provides a dating for at least one vessel and grave B06.

Fig. 2.7, assigned to Qala'at al-Baḥrayn period Va (300-200 BCE), resembles Fig. 2.5 in shape from grave B65, a stratigraphically late grave at Bawshar. These shape comparisons between Baḥrayn and Bawshar are by no means chronologically precise and show only chronological tendencies. One might question to what extent the balsamarium ware begins early, predating the late iron age or to what extent bowls with constricted rims reflect a very conservative development. This point has been argued in another place for such a shape.<sup>31</sup> Thus, bowls with constricted rims are a hallmark of the entire early iron age. At the other end of the time scale M. Pfrommer documented bowls with constricted rims in metal down to c. 325 BCE in Egypt.<sup>32</sup> Later examples appear at Samad (fig. 2.8), where the dating derives from other finds with which the bowls occur in the graves. On the basis of early iron age comparisons it would be ill-advised to simply push them back into the early iron age, disregarding their accompanying finds. Such situations belong to the chronological contradictions of the Samad assemblage.

28. Yule (2001a), p. 153.

29. Taken largely from Yule 2001a: 155-157 and revised.

30. Costa *et al.* (1999).

31. Yule (2005), p. 306.

32. Pfrommer (1987), p. 55.

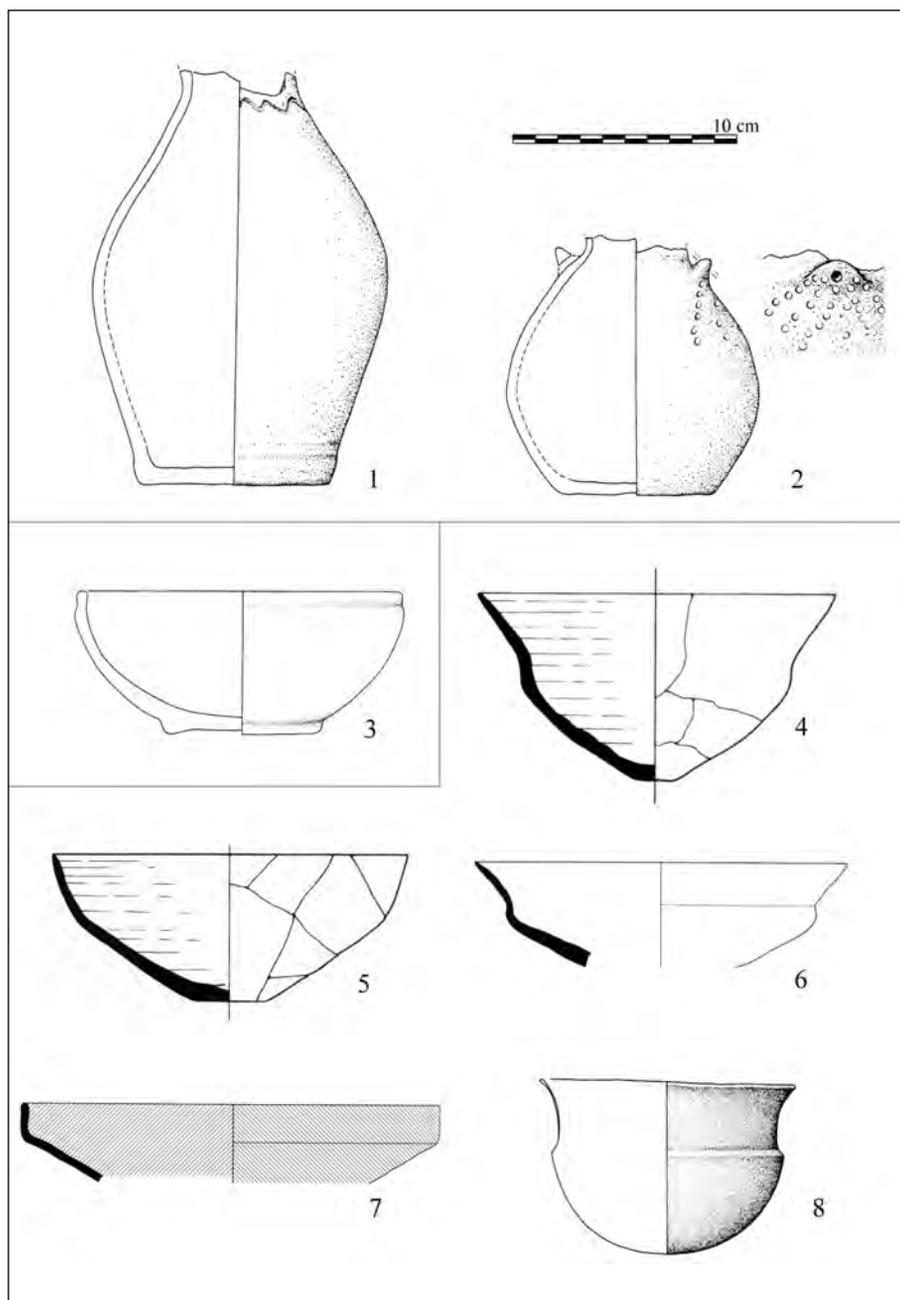


Fig. 2 – 2.1 – Pottery from Samad grave S101116, Department of Antiquities = DA 5916; 2.2 – Grave S101116, DA 5915; 2.3 – Grave 3004, DA 9740; 2.4 – Bawshar grave B06, DA 7562 (drawing: L. Couvert); 2.5 – Grave B65, DA 7435 (drawing: L. Couvert); 2.6 – Qala'at al-Bahrayn trench 1959, per. IVc or IVd (F. Højlund, H. Andersen [1994], fig. 1204); 2.7 – Qala'at al-Bahrayn trench C, per. Va (F. Højlund, H. Andersen [1994], fig. 1316); 2.8 – Samad grave S10815, DA 12118.

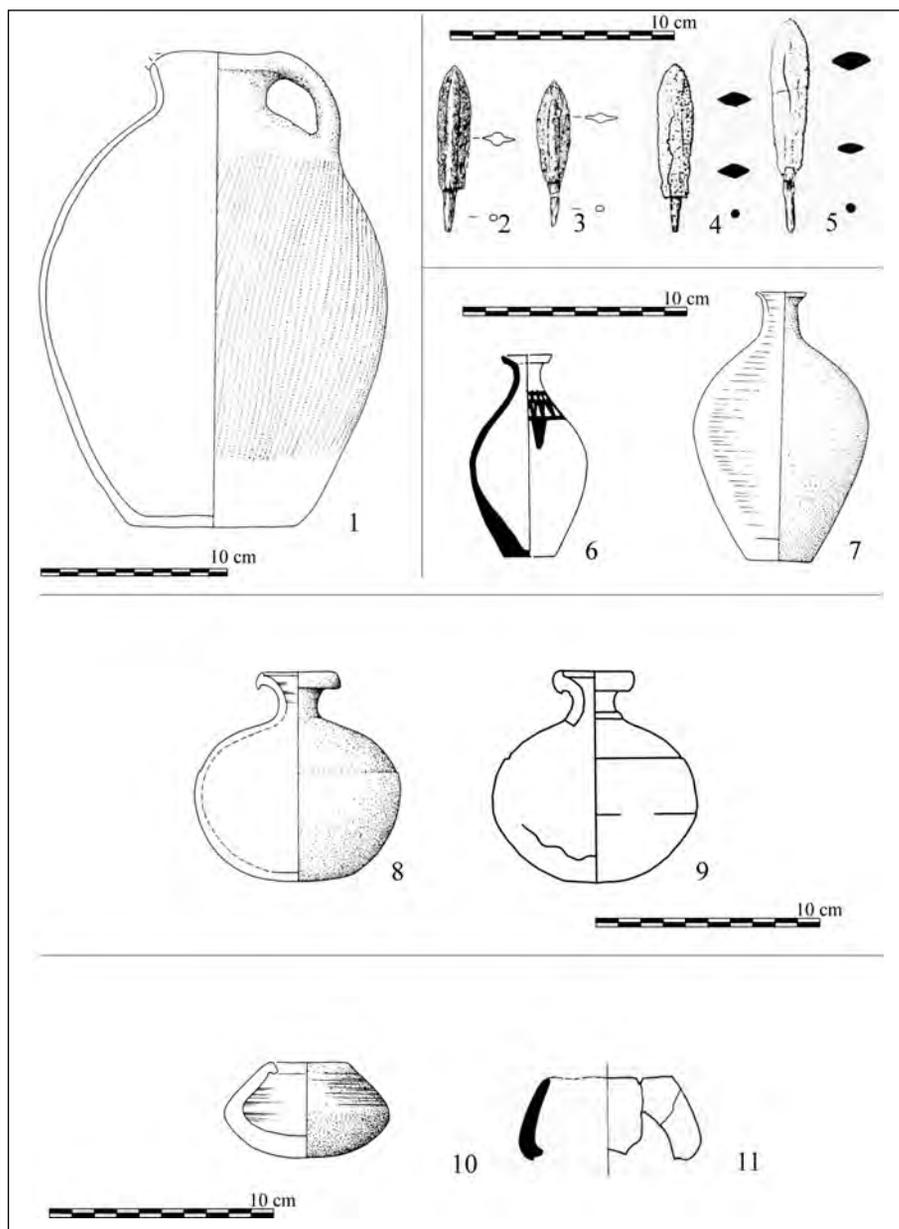


Fig. 3 – 3.1 – Pitcher from grave S2137/2, DA 9324 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 3.2 – Arrowhead from grave S2138/3, DA 9640.5 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 3.3 – S2137/1, DA 9630.4 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 3.4 and 3.5 – Arrowhead from Mleiha PIR A; 3.6 – Balsamarium from *‘Asīma As24* (M. Mouton [2008], fig. 23.1-4); 3.7 – Balsamarium from grave S2104, DA 9328 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 3.8 – Balsamarium from grave S3015, DA 10677; 3.9 – Balsamarium from *ed-Dūr chantier F* (O. Lecomte et al. [1989], p. 36, fig. AC.3); 3.10 – Bowl from grave S10607, DA 11199 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 3.11 – Bowl from Bawshar grave B59, DA 7450.

2. Pattern burnished vessels at Samad on vessels from the early grave S2137 (cf. fig. 3.1) find correspondences at ed-Dūr and Mleiha (*engobe partiellement lissée*<sup>33</sup>) in the common ware of *période pré-islamique récente* A (PIR. A), which is dated from the 3<sup>rd</sup> century to the 1<sup>st</sup> half of 2<sup>nd</sup> century BCE. Unfortunately in none of the published drawings of vessels from Mleiha is this patterning visible.
3. Arrowheads of the P14 class from early Samad graves such as S2137 and S2138 (fig. 3.2 and 3.3) compare to certain ones from Mleiha PIR. A (fig. 3.4 and 3.5).
4. Balsamaria of the morphologically heterogeneous class G07.01 from Samad and sites of the Northern Late pre-Islamic Culture.<sup>34</sup> Fig. 3.6 from grave 'Asīma As24 in the UAE is similar in shape with some 10 examples from the Samad assemblage, for example fig. 3.7 from grave S2104.
5. A balsamarium of the G07.06 class from Samad grave S3015 (fig. 3.8) is identical to one from ed-Dūr *chantier F* outside of the building (fig. 3.9). The latter vessel is thus not dated by context. M. Mouton<sup>35</sup> assigns this grey ware bottle to his PIR. D (c. 225-1<sup>st</sup> quarter of the 4<sup>th</sup> century CE). The vessel from Samad is an import, to judge from the unique ware and must be of the same date.
6. A small wheel-turned bowl from grave S10607 (fig. 3.10) of the class G15.13 resembles closely another hand-made one from the early iron age honeycomb cemetery at Bawshar grave B59 (fig. 3.11).
7. In 1987 gardeners uncovered the partial inventory of a damaged late pre-Islamic grave in Sama'īl/al-Bārūnī, which is designated Bar1 (fig. 4 and 5). The MeOB12 bronze bowl shows a hunt scene of so-called Post-Phoenician type which is considered to date to 200-400 CE (fig. 4.1). This dating of this artefact conforms with that of the others in the grave. A G08 variant storage vessel consists of the green clay known from ed-Dūr, rarer in Mleiha (fig. 5.11 and 12). The greatest occurrence of such vessels is in the 3<sup>rd</sup> and 4<sup>th</sup> century.<sup>36</sup> The P11 arrowheads (fig. 5.10) correspond to type D ones of M. Mouton.<sup>37</sup> There can be no doubt as to the cultural interconnections of the Bar1 inventory to sites such as ed-Dūr, the NLPC.
8. A S05 rim-flanged double-edged sword came to light in Samad grave S101125 (fig. 6 right) which has caused considerable controversy regarding its age. Based on <sup>14</sup>C, the author first dated it and its relatives around the 5<sup>th</sup> century CE.<sup>38</sup> Details of its manufacture play a role in the dating. D. Potts writes that this sword was cast,<sup>39</sup> which is only partly correct. Only the blade and handle appear to be one piece. It has a rim-flanged grip, two sling devices made of iron, the wooden scabbard itself having decayed. The grip is welded to the sword, as one sees best in examples during excavation which have partly rusted and sprung apart (fig. 7.1). This sword dates probably earlier than expected as a result of others which the author excavated from graves at 'Amla/al-Fuwāyda<sup>40</sup> which may belong in PIR. B (2<sup>nd</sup> half of the 2<sup>nd</sup> century-1<sup>st</sup> century BCE) to judge from

33. Mouton (2008), pp. 45-46, fig. 12.1-9, 17.1-7.

34. Yule (2001b) for this term.

35. Mouton (2008), p. 131, fig. 113.8.

36. Citing R. Boucharlat, letter 16.07.1989.

37. Mouton (1990), p. 98, tabl. 6.

38. Yule (2001b), p. 199.

39. Potts (1998), p. 197.

40. Yule (1999a), p. 139.

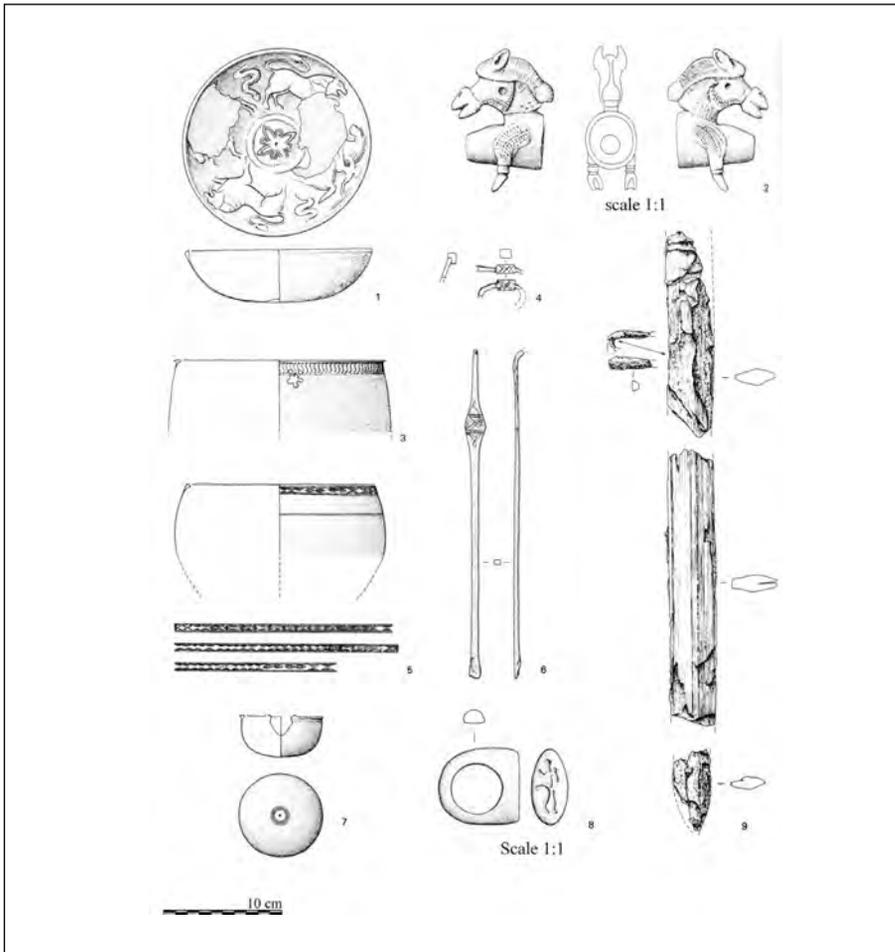


Fig. 4 – *Sama'il/al-Bārūnī* grave inventory Bar1 (drawings 4-6: I. Steuer-Siegmund).

accompanying finds. One such rim-flange sword grip from Mleiha was published years ago (fig. 6 below), which raises the dating since settlement appears to terminate there in the 1<sup>st</sup> quarter of the 4<sup>th</sup> century CE. Be this as it may, D. Kennet picked up D. Potts' dating of the sword as a Sasanian import<sup>41</sup> with a "double lock system datable to the late fourth century at the earliest". Most of the evidence for S05 swords and their relatives point to a local origin in SE Arabia.

As for the so-called double lock suspension system, this means simple a scabbard slide suspended over the shoulder by means of a sling connected to the

41. Kennet (2006), p. 16 citing Potts (1990), p. 295 and from a periodical not available to me.

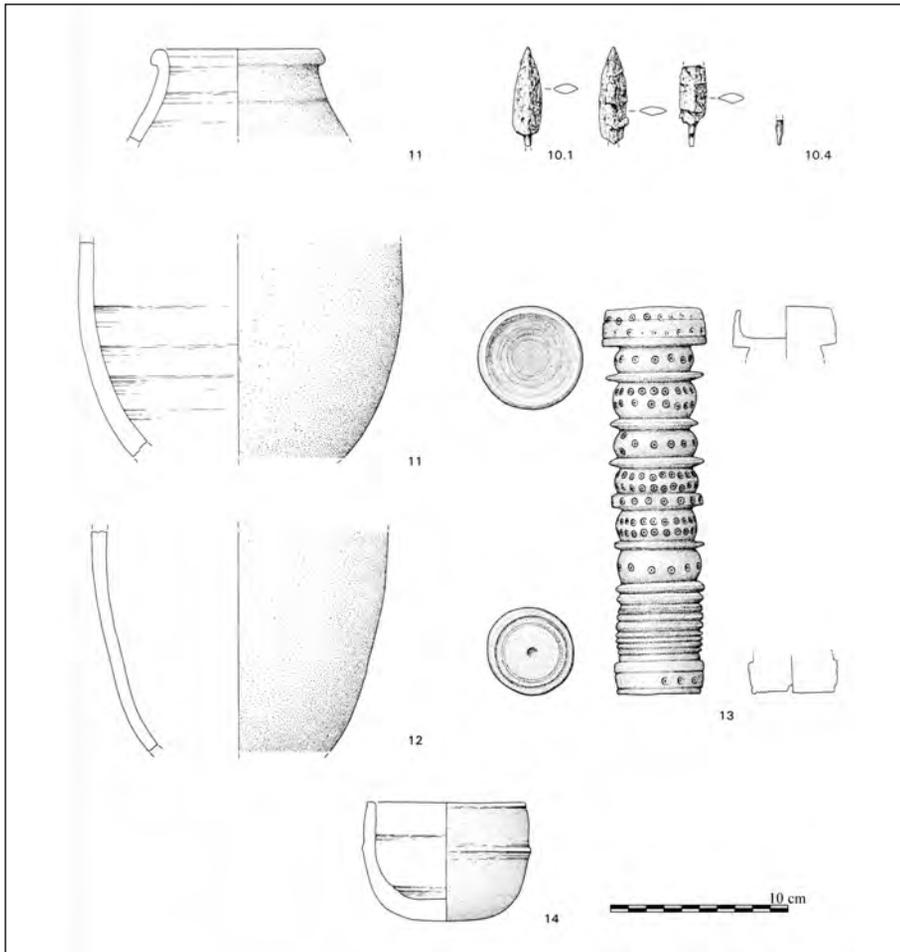


Fig. 5 – *Sama'il/al-Bārūnī* grave inventory Bar I.

slide at two points. Despite what W. Trousdale wrote on its appearance in Western Asia during the reign of Shapur II (died 379), it is not narrowly datable and ranges in date from the 1<sup>st</sup> millennium BCE into the medieval period.<sup>42</sup> In 1985 D. Potts himself published an example in another context which he does not mention later<sup>43</sup>: fig. 7.2 shows a *Maciya* (one from Maka) from the 6<sup>th</sup>-5<sup>th</sup> century BCE Achaemenid façade of tomb I of Darius I at Naqsh-e Rostam

42. Cf. Pritchard (1969), fig. 36, 170, 174, 184, 185, 351, 352, 356 etc.

43. Potts (1998), p. 195, fig. 10 in fact is not a drawing from tomb II, but is rather a composite drawing from the renderings of a *Maciya* in the different tomb facades, as D. Potts cited, G. Walser (1966).

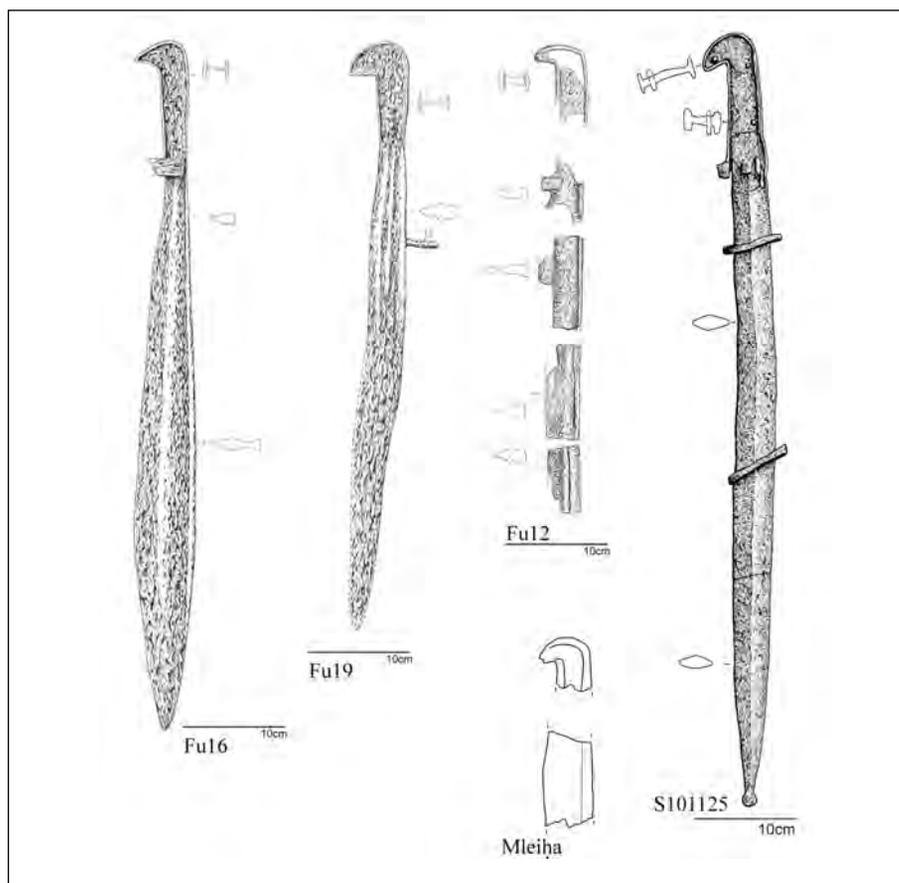


Fig. 6 – Late pre-Islamic swords excavated from ‘Amla/al-Fuwāyda (graves Fu16, Fu19, Fu12), Mleiha and Samad grave S101125.

near Persepolis. Swords slung over the shoulder occur commonly in Assyrian art.<sup>44</sup> At least one example shows that the sword sling hangs from one point,<sup>45</sup> but in other cases, owing to the scale, it is difficult or impossible to determine whether one or two sling points are used. In archaic Greek vase painting prior to the 5<sup>th</sup> century depictions of sword slings are also common,<sup>46</sup> although most either are in a small scale or appear to be rather hung from one sling point. Examples also are known with two sling points (cf. Greek *telamon* but more

44. Parrot (1961), pp. xvii, 14, 41, 55, 56, 56, 76, 77, 104, 107, 114, 123, 14.

45. *Ibidem*, p. 56.

46. Charbonneaux *et al.* (1971), pp. 38, 47, 48, 49, 68, 73, 85, 88, 91, 103, etc.

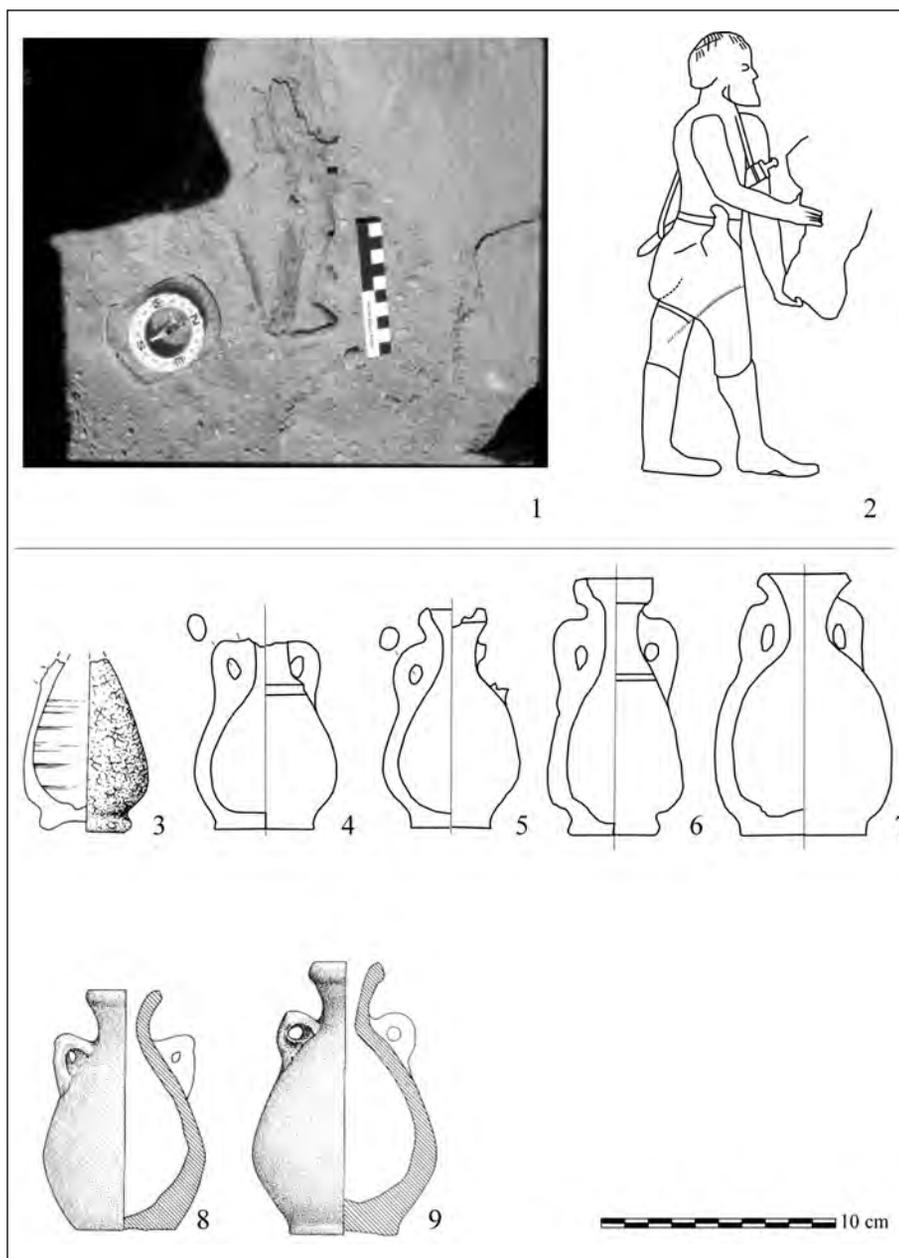


Fig. 7 – 7.1 – Excavation photo of ‘Amla/al-Fuwāyda grave Fu10, sword grip; 7.2 – Representation of a Maciya throne bearer from the façade of the tomb of Darius I at Naqsh-i Rostam (after E. Schmidt [1970], fig. 47); 7.3 – Glazed ‘perfume’ bottle from grave S3032, DA 11384 (drawing: I. Steuer-Siegmund); 7.4 and 7.5 – Glazed ‘perfume’ bottle from Luristan/War Kabud gr. 1 (after L. Vanden Berghe [1972], p. 6, fig. 2); 7.6 and 7.7 – Glazed ‘perfume’ bottle from Dura Europos (after N. Toll [1943], p. 42, fig. 23: 1931.456, 1-246); 7.8 and 7.9 – Glazed ‘perfume’ bottle from Failaka (L. Hannestad [1983], pl. 29.301 and 302).

particularly *aorter*). One 7<sup>th</sup> century Greek example<sup>47</sup> shows a scabbard slide hung so that it only can hang from two points although both are not visible. While a sword sling is not specifically known in Akkadian (*aguhhu* is a candidate). The Latin word, *cingulum* is known from Roman contexts. At the other end of the time-scale the *ḡamīla* is mentioned in medieval classical Arabic poetry<sup>48</sup> as a means to wear a sword. Swords worn over the shoulder and hung at two points represent a simple and practical feature which is hardly datable.

9. No sherds of Samad type came to light in Kush/UAE<sup>49</sup> or Ṣuḥār/Sultanate of Oman, the only sites in the region with controlled excavation which yielded layers dating to the 2<sup>nd</sup> half of the 1<sup>st</sup> millennium CE.

### DIFFICULT AND DUBIOUS SYNCHRONISMS

G11 glazed bottle from grave S3032 (fig. 7.3) resembles two others (fig. 7.4 and 7.5) from a grave in War Kabad/Luristan found together with two drachmas of Ardashir (224-241 CE).<sup>50</sup> It also resembles glazed vessels from Dura Europos (fig. 7.6 and 7.7), and Seleucid BI-ware from Failaka. Since the green-glazed pottery from Failaka belongs to the same tradition as that from Dura Europos some 500 years later, G11 glazed bottles certainly have a long time of currency.<sup>51</sup>

Since different dating options are open, a granulated silver earring (O1) is not clearly datable.<sup>52</sup> For this reason, the author excluded the earring in question in the synthesis of potential dating criteria.<sup>53</sup>

Søren Fredslund Andersen's new and yet unpublished doctoral thesis illuminates the question of potential comparisons between Samad and Baḥrayn<sup>54</sup> complementing those which the author made in the site report.<sup>55</sup> Andersen wrote to the author in 2005 and again in 2006 that the Samad assemblage is distant in terms of artefactual comparison to Baḥrayn. The parallels between the two areas consist of small glazed vessels. Andersen (05.08.2006): "There are a few, 2-3 parallels in glazed ware in your Samad collection, but it is out of c. 120 pottery types from Baḥrayn covering the period from c. 200 BCE to AD 450, so the collections look very different to me. The composition of grave goods is also different, since weapons are almost absent in Baḥrayn".

### SASANIAN PRESENCE

The Parthians are more elusive than the Sasanians with regard to their presence in South-eastern Arabia and find direct mention only in the *Periplus Mares Erythraei*. One must assume that they had the financial and military means to occupy only a

47. *Ibidem*, p. 47, fig. 50.

48. Yule (2001a), p. 199 citing Schwarzlose (1886), pp. 55, 208.

49. D. Kennet (oral communication).

50. Vanden Berghe (1972), p. 6, fig. 2, pl. 1.3-4.

51. Yule (2001a), p. 155, n. 1472 regarding these comparisons and their dating validity.

52. *Ibidem*, p. 157.

53. *Ibidem*, pp. 158-160.

54. Andersen (2005).

55. E.g. Yule (2001a), p. 75.

few centres. Our sources allow little more insight into the amount of Sasanian control in Oman. On the other hand, one major settlement yielded quantitatively significant Sasanian finds and is identified in certain historical sources, Şuḥār (24°22'N; 56°45'E). Moreover, such suggest that Şuḥār and the other foreign capital, al-Rustāq (23°24'N; 57°26'E, itself a Persian place-name), were the main Sasanian centres in Oman. 'Arjā' on the Bāṭina coast (24°27'N; 56°34'E) also seems to be an Old Persian name<sup>56</sup> and occurs in diverse ancient fortified places in Iran including Bam, Kermān, Shiraz, Tabrīz, Tehran.<sup>57</sup> Unfortunately, nowadays in this highly disturbed mining district ancient remains of any kind are rare.<sup>58</sup> A stepped terrace first considered a ziggurat later turned out to be a Sasanian fort, based on a <sup>14</sup>C determination (Ham 1044, 510/530 CE Masca corrected)<sup>59</sup>. One assumes that as in other places, such as the Yemen, there was no real Sasanian control outside the towns and main roads. This is characteristic of the Sasanian control in Arabia, for example in the Yemen. D. Kennet's assertion that: "the only Sasanian period archaeological site known [...] was Jazīrat al-Ghanam"<sup>60</sup> found little understanding at our Paris conference, especially from the excavator of Şuḥār, M. Kervran. Since 1958 and into the 1970s Şuḥār yielded substantial published finds of Sasanian type, in the first detailed report appeared 1984 and later in 2004.<sup>61</sup> Several finds from the earliest levels also contain parallels at ed-Dūr.<sup>62</sup> In any case other categories of historical analysis cannot be simply ignored in order to achieve a clear historical picture.

Moreover, D. Kennet dismisses J. Wilkinson's fine but dated analysis on late pre-Islamic settlement in Oman, arriving at the understatement that the "local Omani historical tradition is represented most importantly by al-'Awtabī's *Kitāb Ansāb al-'Arab*"<sup>63</sup>. J. Wilkinson himself overstates the case regarding the importance of this source for early Oman: Without confirming accounts by al-Sālimī, al-Ṭabarī and al-Balādhurī, 'Awtabī's work would be an unsupported curiozum. In fact, these various works cite each other, sharing entire passages. D. Kennet cavils that only part of the *Kitāb Ansāb al-'Arab* was edited by M. Hinds. This argument, however, does not cast doubt on this source or J. Wilkinson's knowledge of Arabic. The *Kitāb Ansāb al-'Arab* is no more problematic than any other Arabic text in this thematic complex. If this is the false information which D. Kennet alludes to on the first page of his text,<sup>64</sup> then such doubt is unconvincing because J. Wilkinson brought too many different informational fragments together into a historic picture of settlement in the early 1<sup>st</sup> millennium in the central part of Oman that one can simply dismiss the tribal settlement and its relations with the Sasanians. J. Wilkinson and others understand the Sasanians to be present in central Oman early in the Sasanian period and their influence climaxes during the governance of Kawadh (488-531).<sup>65</sup>

56. V. Piacentini (personal communication).

57. Perry (1987).

58. Hastings *et al.* (1975), pp. 13, 21 fig. 7 right; Costa, Wilkinson (1987), pp. 93-144.

59. Weisgerber (1987), p. 149, tabl. 14.

60. Kennet (2006), p. 109.

61. Kervran (2004), pp. 271-275.

62. *Ibidem*, p. 272.

63. Kennet (2006).

64. *Ibidem*.

65. Wilkinson (1977), p. 131.

With regard to J. Wilkinson's thesis about the great economic expansion of the Sasanians in central Oman, in Kennet's text,<sup>66</sup> D. Kennet does, however, correctly point out, that J. Wilkinson had no real archaeological basis for his historic reconstruction. Prior to the discovery of the Samad assemblage, which falls largely in the area of his historical interpretation, J. Wilkinson had no recourse than to rely on folktales to support his historic observations and analogies.

D. Kennet arbitrarily excludes J. Wilkinson's theory that the late Sasanian period was a time of *qanāt/falağ* building and proposes that the *falağ* originated 1500 years earlier in the EIA by virtue of dated examples in the UAE.<sup>67</sup> Origin and time of expansion, however, are two different matters. His argumentation ignores the evidence of, for example, dated 'aflāğ<sup>68</sup> such as the *falağ* al-Maysar M46 which dates to the late EIA.<sup>69</sup> D. Kennet also ignores the *fiqh* documents of the first Imamate in which *falağ*-shareholders with Iranian names are cited.<sup>70</sup> In fact, for J. Wilkinson's *falağ* chronology there is no evidence where he describes its development first on the west and then east side of the Jabal Aḥḍar with the help of the siphon *falağ*.<sup>71</sup> In fact the dating of the siphon *qanāt/falağ* is open to question even in Iran where more material is available for study. J. Wilkinson's whole idea seems too schematic to be plausible. D. Kennet's non-articulation of these key arguments does little to further his thesis about a lack of Sasanian presence in the central part of Oman. The high date production of the Samad period is only possible by means of *qanāt* irrigation. Thus, in the early 1<sup>st</sup> millennium CE the *falağ/qanāt* was unquestionably a prominent part of the landscape.

Based on the dramatic expansion of the population during Sasanian times in the Diyala region of Iraq, by analogy, the period of Sasanian presence in central Oman is not necessarily a poor one. The population there expands in the Diyala to 35 times the density and distribution relative to the Achaemenid age. "This was a time when a single city, Ctesiphon, embraced a larger area within its walls than the total area of the 130 known sites in the entire basin during the Isin-Larsa period, the apogee of earlier antiquity"<sup>72</sup>; confirmed in Susiana by R. Wenke.<sup>73</sup> Furthermore, Adams's surveys indicate a drastic decline of settlement size and density just prior to the onset of the Islamic age there.<sup>74</sup> These same developments may be valid for central Oman. Such weighty arguments lie fairly within D. Kennet's topic, are published prominently and are readily available, but find no mention in his argumentation.

## CONCLUSIONS

The Samad assemblage cannot be wished away, but its dating can be further discussed. Similarly, although the dating evidence is chequered, there is enough for the presence of the Sasanians that they doubtless occupied parts of Oman. If one simply

66. Kennet (2006).

67. *Ibidem*.

68. Yule (2001a), pp. 180, 191-193.

69. Yule, Weisgerber (1999), pp. 100-101; Yule (1999b), pp. 133, 137 fig. 16.

70. Wilkinson (1983), pp. 182-183.

71. Yule (2001), p. 192.

72. Adams (1965), pp. 71-73. I pointed this out to D. Kennet during our Paris meeting.

73. Wenke (1987), p. 255.

74. Adams (1965), p. 74.

dates Samad by means of the argument that owing to a few parallels it dates to the same time as the NLPC – until the 1<sup>st</sup> quarter of the 4<sup>th</sup> century – this leaves the question open for many Samad grave inventories that are not narrowly dated. This argument does not help us to construct a model to explain when both cultural assemblages ended and why this happened. The terminal date of the NLPC need not apply for Samad. There is little sense in trying to use the <sup>14</sup>C determinations already taken for Samad for further study. Together with G. Wagner, in a separate study which has been circulated prior to publication a possible project by means of several thermoluminescence datings seems a possible alternative.

### ADDENDUM

Since the author submitted paper in the autumn of 2006, changes have become necessary. Derek Kennet further developed his thesis regarding the decline of the Sasanian period. As a final confirmation of his chronology for Samad, predating the 1<sup>st</sup> century CE, he claims that this author agrees with his conclusions<sup>75</sup>. In fact, the finds suggest that it may terminate around the 4<sup>th</sup> or 5<sup>th</sup> century.

---

### REFERENCES

- Adams (R. M.)  
1965 *Land behind Baghdad, a History of Settlement on the Diyala Plains*, Chicago, 1965.
- Andersen (S. F.)  
2005 *The Tylos period burials on Bahrain: grave goods and chronology*, PhD Thesis, Institute for Anthropology, Archaeology and Linguistics, University of Aarhus, unpublished.
- Charbonneau (J.), Martin (R.), Villard (F.)  
1971 *Archaic Greek Art (620-480 BC)*, London, 1971.
- Costa (P.), Costa (G.), Yule (P.), Kunter (M.), Phillips (C.), al-Shanfari (A.)  
1999 “Archaeological Research in the Area of Muscat (Sultanate of Oman) 1981, 1982, 1991”, in P. Yule (ed.), *Studies in the Archaeology of the Sultanate of Oman* (Orient-Archäologie, 2), Rahden/Westf., 1999, pp. 1-90.
- Costa (P. M.), Wilkinson (T. J.)  
1987 “The Hinterland of Sohar”, in *Journal of Oman Studies*, 9, Muscat, 1987, pp. 9-238.
- Haerinck (E.)  
2003 “Review of P. Yule 2001, *Die Gräberfelder in Samad al Shan (Sultanat Oman): Materialien zu einer Kulturgeschichte*”, in *American Journal of Archaeology*, 107, New York, 2003, pp. 301-302.

75. Kennet (2007), p. 102.

## Hannestad (L.)

- 1983 *Ikaros: The Hellenistic Settlements*, Vols. 2:1 and 2:2. *The Hellenistic Pottery from Failaka, with a survey of Hellenistic pottery in the Near East* (Jutland Archaeological Publications, 16.2), Aarhus, 1983.

## Hastings (A.), Humphries (J. H.), Meadow (R. H.)

- 1975 "Oman in the Third Millennium BCE", in *Journal of Oman Studies*, 1, Muscat, 1975, pp. 9-55.

## Højlund (F.)

- 1992 "Failaka Bronze Age Pottery: Reply to a Review (D. T. Potts, in *BibOr*; 45, 1988 [1989])", privately circulated in 1991.

## Højlund (F.), Andersen (H.)

- 1994 *The Barbar Temples*, Moesgaard, 1994.

## Kennet (D.)

- 2005 "On the Eve of Islam, Archaeological Evidence from Eastern Arabia", in *Antiquity*, 79, Cambridge, 2005, pp. 107-118.
- 2006 "Decline of eastern Arabia in the Sasanian Period", unpublished paper, recorded 30.07.06.
- 2007 "The decline of eastern Arabia in the Sasanian period", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 18, Munksgaard, 2007, p. 86-122.

## Kervran (M.)

- 1984 "À la Recherche de Suhar – État de la question", in R. Boucharlat, J.-F. Salles (eds), *Arabie Orientale, Mésopotamie et Iran Méridionale de l'Âge du Fer au début de la période islamique* (Mémoire éditions recherche sur les civilisations, 37), Paris, 1984, pp. 285-293.

- 2004 "Archaeological Research at Şuhār 1980-86", in *Journal of Oman Studies*, 13, Muscat, 2004, pp. 263-381.

forthcom. "Review. Kennet D., *Sasanian and Islamic Pottery from Ras al-Khaimah, Classification, Chronology and Analysis of Trade in the Western Indian Ocean*, BAR International Series 1248, Oxford".

## Lecomte (O.) et al.

- 1989 "The European Archaeological Expedition to ed-Dur Umm al-Qaiwayn (UAE) – An Interim Report in the 1987 and 1988 Seasons", in *Mesopotamia*, 24, Florence, 1989, pp. 29-56.

## Mouton (M.)

- 2008 *La péninsule d'Oman de la fin de l'âge du Fer au début de la période sassanide (250 av.-250 ap. J.-C.)* (BAR International Series, 1776), Oxford, 2008.

## Parrot (A.)

- 1961 *The Arts of Assyria*, New York, 1961.

## Perry (J.)

- 1987 "Arg (or Ark)", in E. Yarshatar (ed.), *Encyclopaedia Iranica*, vol. 2, London, 1987, pp. 395-396.

## Pfrommer (M.)

- 1987 *Studien zu alexandrinischer und großgriechischer Toreutik frühhellenistischer Zeit* (Deutsches Archäologisches Institut Archäologische Forschungen, 16), Berlin, 1987.

## Potts (D. T.)

- 1985 "From Qadê to Mazûn – Four Notes on Oman, c. 700 BC to 700 AD", in *Journal of Oman Studies*, 8, Muscat, 1985, pp. 81-95.
- 1990 *The Arabian Gulf in Antiquity: Volume II: From Alexander the Great to the Coming of Islam*, Oxford, 1990.
- 1992 "The Chronology of the Archaeological Assemblages from the Head of the Arabian Gulf to the Arabian Sea, 8000-1850 B.C.", in R. Ehrich (ed.), *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago, 1992.
- 1998 "Some Issues in the Study of the Pre-Islamic Weaponry of Southeastern Arabia", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 9, Munksgaard, 1998, pp. 182-208.
- 2002 "Review of P. Yule 2001, *Die Gräberfelder in Samad al Shan (Sultanat Oman): Materialien zu einer Kulturegeschichte*", in *Bibliotheca Orientalis*, 59, Leiden, 2002, pp. 644-647.
- 2004 "Review of Paul Yule, Gerd Weisgerber, 2001, *The Metal Hoard from 'Ibrî/Selme Sultanate of Oman*", in *Journal of Near Eastern Studies*, 63.2, Abingdon, 2004, pp. 157-158.

## Pritchard (J.)

- 1964 *The Ancient Near East in Pictures relating to the Old Testament*, Princeton, 1964.

## Schmidt (E.)

- 1970 *Persepolis III – The Royal Tombs and other Monuments* (OIP, 70), Chicago, 1970.

## Schreiber (J.)

- forthcom. *Archaeological Reconnaissance at Izki and the Jebel Akhdar. Transformation Processes of Oasis Settlement in Oman 2004 – third Stage: Preliminary Report. Orient and Occident.*

## Toll (N.)

- 1943 *The Excavations at Dura-Europos: Final Report IV, Part I, Fascicle I, The Green Glazed Pottery*, New Haven, 1943.

## Vanden Berghe (L.)

- 1972 "Recherches archéologiques dans le Luristan. Cinquième campagne 1969. Prospections dans le Pusht-I Kuh central (rapport préliminaire)", in *Iranica antiqua*, 9, Leiden, 1972, pp. 1-18.

## Vogt (B.)

- 1981 "Die Gräber in Maysar-9", in G. Weisgerber *et al.*, "Mehr als Kupfer in Oman", in *Der Anschnitt*, 33, Essen, 1981, pp. 219-222.
- 1984 "1st Mill. BC Graves and Burial Customs in the Samad Area, Oman", in R. Boucharlat, J.-F. Salles (eds), *Arabie Orientale, Mésopotamie et Iran Méridional de l'Âge du Fer au début de la période islamique* (Mémoire éditions recherche sur les civilisations, 37), Paris, 1984, pp. 271-284.

## Wenke (R.)

- 1987 "Western Iran in the Partho-Sasanian Period – The Imperial Transformation", in F. Hole (ed.), *The Archaeology of Western Iran: Settlement and Society from Prehistory to the Islamic Conquest* (Smithsonian Series in Archaeological Inquiry), Washington D.C., 1987, pp. 251-281.

## Weisgerber (G.)

- 1982 "Aspects of Late Iron Age Archaeology in Oman – the Samad Civilization", in *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 12, London, 1982, pp. 81-93.
- 1987 "Archaeological Evidence of Copper Exploitation at 'Arja", in *Journal of Oman Studies*, 9, Muscat, 1987, pp. 145-172.

## Wilkinson (J.)

- 1977 *Water and Tribal Settlement in South-East Arabia – A Study of the Aflaj of Oman*, Oxford, 1977.
- 1983 "The Origins of the Aflāj of Oman", in *Journal of Oman Studies*, 6.1, Muscat, 1983, pp. 177-194.

## Yule (P.)

- 1999a "Amla/al-Zahirah – späteisenzeitliche Gräberfelder vorläufiger Bericht der Ausgrabungen 1997", in P. Yule (ed.), *Studies in the Archaeology of the Sultanate of Oman* (Orient-Archäologie, 2), Rahden/Westf., 1999, pp. 119-186.
- 1999b "The Samad Period in the Sultanate of Oman", dans *Iraq*, 61, London, 1999, pp. 121-146.
- 2001a *Die Gräberfelder in Samad al-Shān (Sultanat Oman). Materialien zu einer Kulturgeschichte* (Orient-Archäologie 1), Rahden/Westf., 2001.
- 2001b "Recently Discovered Bronze Bowls from 'Amlah, al-Zāhirah Province and the Late Pre-Islamic Culture of Oman", in *Baghdader Mitteilungen*, 32, Mainz, 2001, pp. 255-287.
- 2005 "The Samad Culture – Echoes", in *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 35, London, 2005, pp. 303-315.
- 2006 Letter to the editor of *Antiquity* 8 January 2006 published in the internet page of *Antiquity*: D. Kennet, On the Eve of Islam, Archaeological Evidence from Eastern Arabia, *Antiquity* 79, 2005, pp. 107-118.

## Yule (P.), Kervran (M.)

- 1993 "More than Samad in Oman: Pre-Islamic Pottery from Ṣuḥār and Khor Roṛī", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 4, Munksgaard, 1993, pp. 69-106.

## Yule (P.), Wagner (G.)

in press "Thermoluminescence Dating of Ceramics from Oman", in *Journal of Oman Studies*, Muscat, in press.

## Yule (P.), Weisgerber (G.)

- 1988 *Samad ash-Shan, 1988 vorläufiger Bericht*, Bochum, 1988 [also in English; 1993: translated into Arabic in mimeographed form].
- 1999 "The Preliminary Report of the 1996 Season of Excavation in the Sultanate of Oman", in P. Yule (ed.), *Studies in the Archaeology of the Sultanate of Oman* (Orient-Archäologie, 2), Rahden/Westf., 1999, p. 97-117.
- 2001 *The Metal Hoard from 'Ibrī/Selme, Sultanate of Oman* (Prähistorische Bronzefunde, Abteilung XX, 7. Band), Stuttgart, 2001.

# La transition vers la période sassanide dans la péninsule d'Oman : chronologie et modes de peuplement

Julien CUNY<sup>1</sup>, Michel MOUTON<sup>2</sup>

*L'examen du matériel archéologique, et en particulier de la céramique, des niveaux d'occupation les plus tardifs des sites de Mleiha et ed-Dur nous permet de situer la fin de leur occupation dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et plus probablement vers le milieu de ce siècle. Ils sont les principaux centres d'une culture qui s'est formée à partir du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. dans la péninsule d'Oman. Leur abandon est contemporain de l'essor du pouvoir sassanide dans le golfe Persique, et marque un changement du mode de peuplement régional qui se maintint jusqu'au début de l'islam et au-delà.*

## Abstract

*The study of the archaeological material, and particularly the pottery, from the latest occupation levels at Mleiha and ed-Dur allowed us to date the end of their occupation to the second half of the 3rd century AD, and most likely to the middle of that century. These sites were the main centres of a culture that had settled and developed in South-East Arabia from the 3rd century BC. Both sites were abandoned as the Sasanian power grew in the Arabian Gulf, which brought about a change of the settlement pattern in that region up to the beginning of the Islamic period and even later.*

La désertion des villages de l'âge du Fer, vraisemblablement entre le VI<sup>e</sup> siècle et le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., a laissé la péninsule d'Oman (Émirats Arabes Unis et extrémité nord du Sultanat d'Oman) aux mains d'une population qui s'est sédentarisée progressivement sur les rives d'un ancien petit lac asséché du piémont occidental de la montagne d'Oman. Hasard de l'exploration archéologique ou réalité de l'histoire, Mleiha (fig. 1) nous apparaît comme l'unique centre de peuplement dans la région entre le III<sup>e</sup> siècle et la fin du I<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Seuls quelques enterrements isolés, principalement dans des tombes monumentales aménagées par les cultures antérieures, témoignent de la circulation des hommes au travers du massif

1. Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris.

2. UMR 7041 / CNRS, Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie, Nanterre.

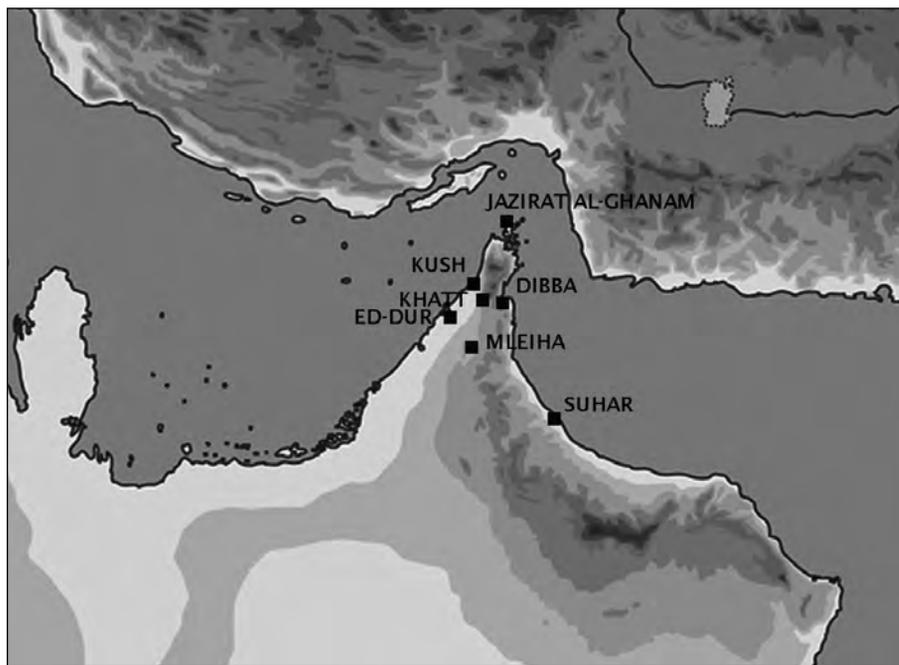


Fig. 1 – Carte de la péninsule d'Oman.

montagneux et jusque sur le littoral. Au tournant de l'ère chrétienne apparaît un second site, ed-Dur, sur le littoral du golfe Persique, et Dibbā au nord du littoral oriental, qui se rattachent à la culture de Mleiha où la permanence d'un pouvoir politique et économique nous paraît encore assurée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais à la veille de l'Islam, et même dès les v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles, ces grands centres sont à l'abandon et de nouveaux sites dessinent une nouvelle carte du peuplement. La chronologie de cette période de changements est malaisée à établir dans l'état de nos connaissances ; la documentation fait défaut en raison, précisément, du manque de continuité de l'occupation sur les sites explorés. Pourtant, les éléments diagnostiques dont nous disposons nous semblent lier cette évolution à la phase d'émergence du pouvoir sassanide dans le golfe Persique.

### MLEIHA

Le site de Mleiha<sup>3</sup>, dans l'émirat de Sharjah, se trouve sur la partie la plus basse du piémont, qui précède les premières dunes du désert de Khatam, prolongement extrême du Rub' al-Khālī. Un chaînon calcaire borde à l'ouest le territoire de la ville antique, protégeant de l'ensablement les terres cultivables et la steppe arborée. Aux limites du domaine nomade, la communauté de Mleiha a progressivement pris le contrôle de cette région de l'Arabie orientale, exploitant ses richesses naturelles

3. Mouton (2008) ; Mouton, éd. (1999).

qu'elle échangeait contre les produits de luxe apportés du Levant, de Mésopotamie et d'Iran, et que nous retrouvons entassés dans les dépôts funéraires.

La fouille des phases successives d'occupation du site, allant du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. aux premiers siècles de l'ère chrétienne, a montré le processus de sédentarisation d'un groupe d'origine nomade<sup>4</sup>. Les niveaux de trous de poteaux de la phase la plus ancienne (période PIR. A, III<sup>e</sup>-milieu II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) témoignent d'installations d'abord très mobiles et n'utilisant que des matériaux légers. Ce n'est que dans les niveaux postérieurs (période PIR. B, milieu II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) que les habitats sont construits en briques crues, progressivement de plus en plus complexes et multi-cellulaires. À la phase suivante (période PIR. C, I<sup>er</sup> siècle-fin II<sup>e</sup> siècle après J.-C.) de grandes maisons à cour intérieure voisinent avec de modestes habitats d'une ou deux pièces. Pour cette époque, l'archéologie nous livre tous les témoins d'un centre régional : les produits de luxe parvenus dans ces régions lointaines au travers des itinéraires caravaniers puis maritimes, les grandes demeures, les tombes monumentales entourées de cimetières familiaux, les monnayages locaux portant noms de souverains, monogrammes et symboles d'un pouvoir vraisemblablement royal. Cette population parle un dialecte *haséen* qu'elle transcrit en caractères sud-arabiques avant d'adopter l'écriture araméenne.

À la phase finale d'occupation, la période PIR. D dont nous allons préciser ici la datation, la ville entourée des cimetières séculaires des clans fondateurs, se concentre entre deux grandes résidences sur un espace d'un peu moins d'un demi kilomètre de longueur (fig. 2). Au sud, un fort de 50 x 55 m de côtés environ, entièrement

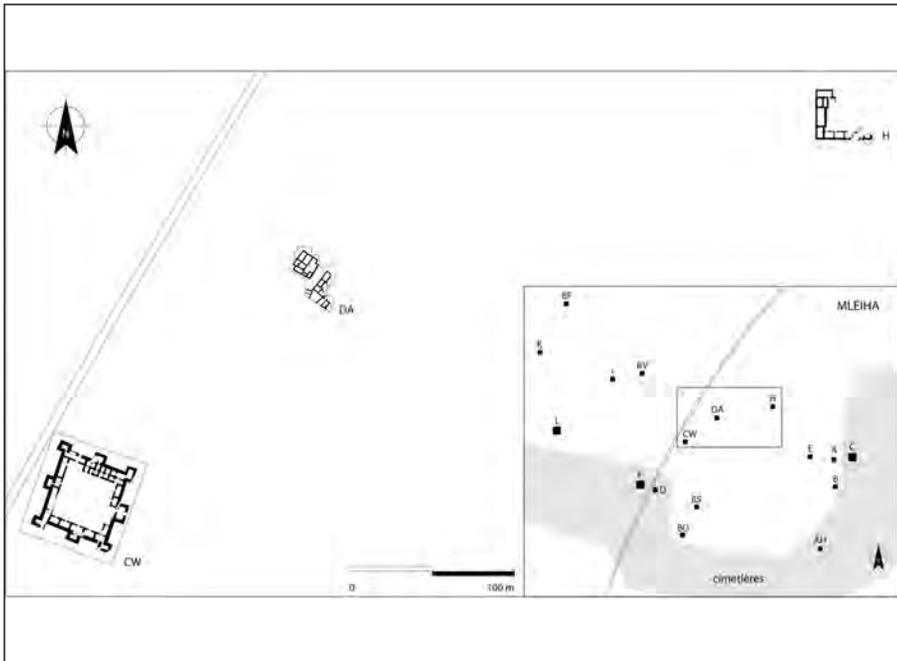


Fig. 2 – Mleiha : plan des installations de la période PIR. D (fin I<sup>er</sup> siècle-milieu III<sup>e</sup> siècle après J.-C.).

4. Mouton (1999).



Fig. 3 – Mleiha (PIR. D) : le bâtiment fortifié du secteur CW.

construit en briques crues et flanqué de huit tours saillantes carrées (fig. 3), abritait tout autour d'une cour centrale, des grandes salles de stockage, des ateliers, des forges, et à l'étage sur un des côtés, une résidence ; des fragments de moules à monnaies au type des émissions locales témoignent d'un pouvoir politique centré sur Mleiha. Au nord, la seconde grande résidence, a été interprétée comme un palais par ses premiers fouilleurs irakiens, au début des années 1970. Entre ces deux bâtiments, se serrent des habitations en terre crue de trois à quatre pièces associées à une cour extérieure fermée, en briques crues, séparées par des ruelles irrégulières.

Tout ce secteur semble avoir été abandonné de manière très soudaine. Dans le fort, les jarres de stockage et de transport, très nombreuses, ont été retrouvées écrasées sur place. Les maisons voisines, partiellement explorées, conservaient sur leurs sols un très abondant matériel brisé, formes complètes de vaisselles de luxe importées et objets divers. Alors qu'aucun élément d'armement n'a été trouvé dans aucun autre niveau d'occupation du site, toutes périodes confondues (mais un très grand nombre dans les dépôts funéraires), trois pointes de flèches ont été ramassées sur ces mêmes sols. La résidence au nord, conserve les traces d'un violent incendie, qui a provoqué l'effondrement des couvertures calcinées, scellant les sols d'occupation. Ceux-ci



Fig. 4 – Ed-Dur (PIR. D) : le bâtiment fortifié du secteur F.

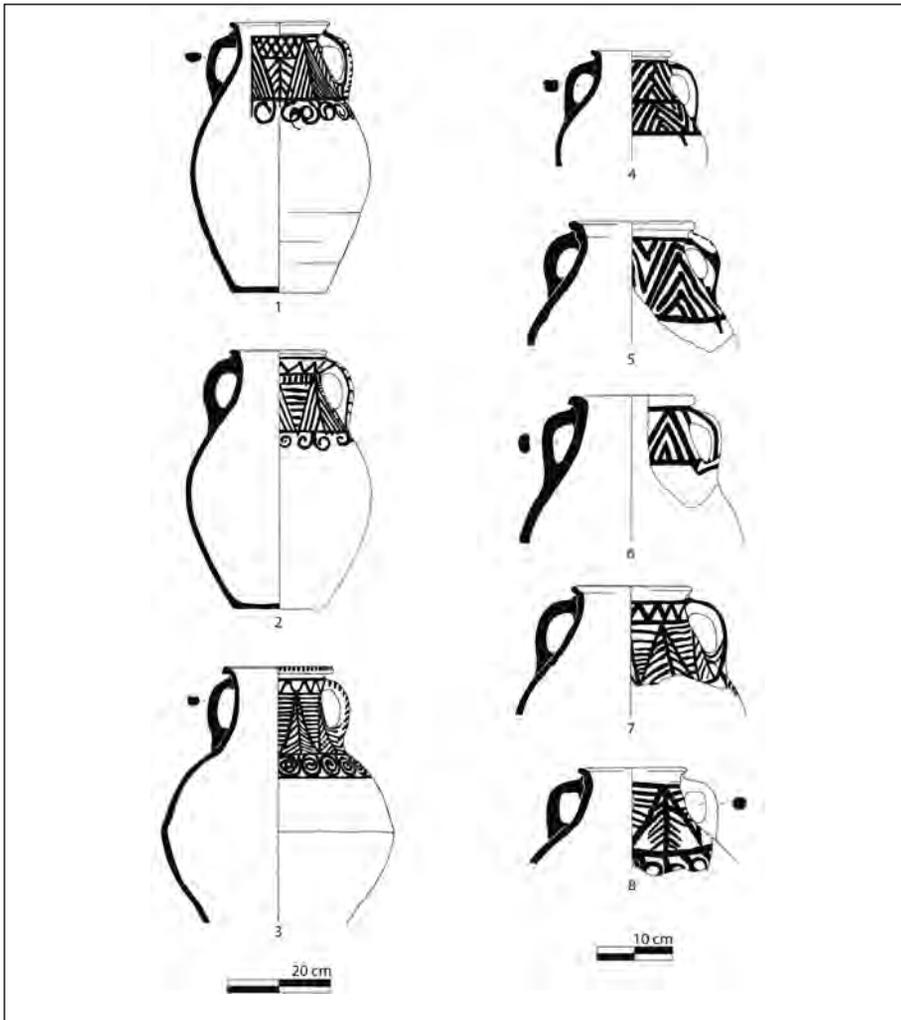


Fig. 5 – Mleiha (PIR. D). Céramique tardive de Mleiha.

conservent un riche matériel en place : plusieurs parures, sceaux et objets divers ont été retirés d'un étroit sondage pratiqué par la mission française.

L'assemblage céramique de cette période PIR. D se distingue clairement de celui de la phase antérieure par l'apparition de nouvelles catégories de céramiques locales et de céramiques importées, et par des ensembles typologiques distincts. L'inventaire de ce matériel, sans nous donner des limites chronologiques claires et précises, nous fournit un faisceau d'éléments qui nous autorise à proposer ici une datation un peu plus précise et resserrée que celle qui a été donnée dans les travaux antérieurs, qui situait l'occupation du fort entre la fin du II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>5</sup>. C'est en

5. Mouton, éd. (1999); Benoist *et al.* (2003).

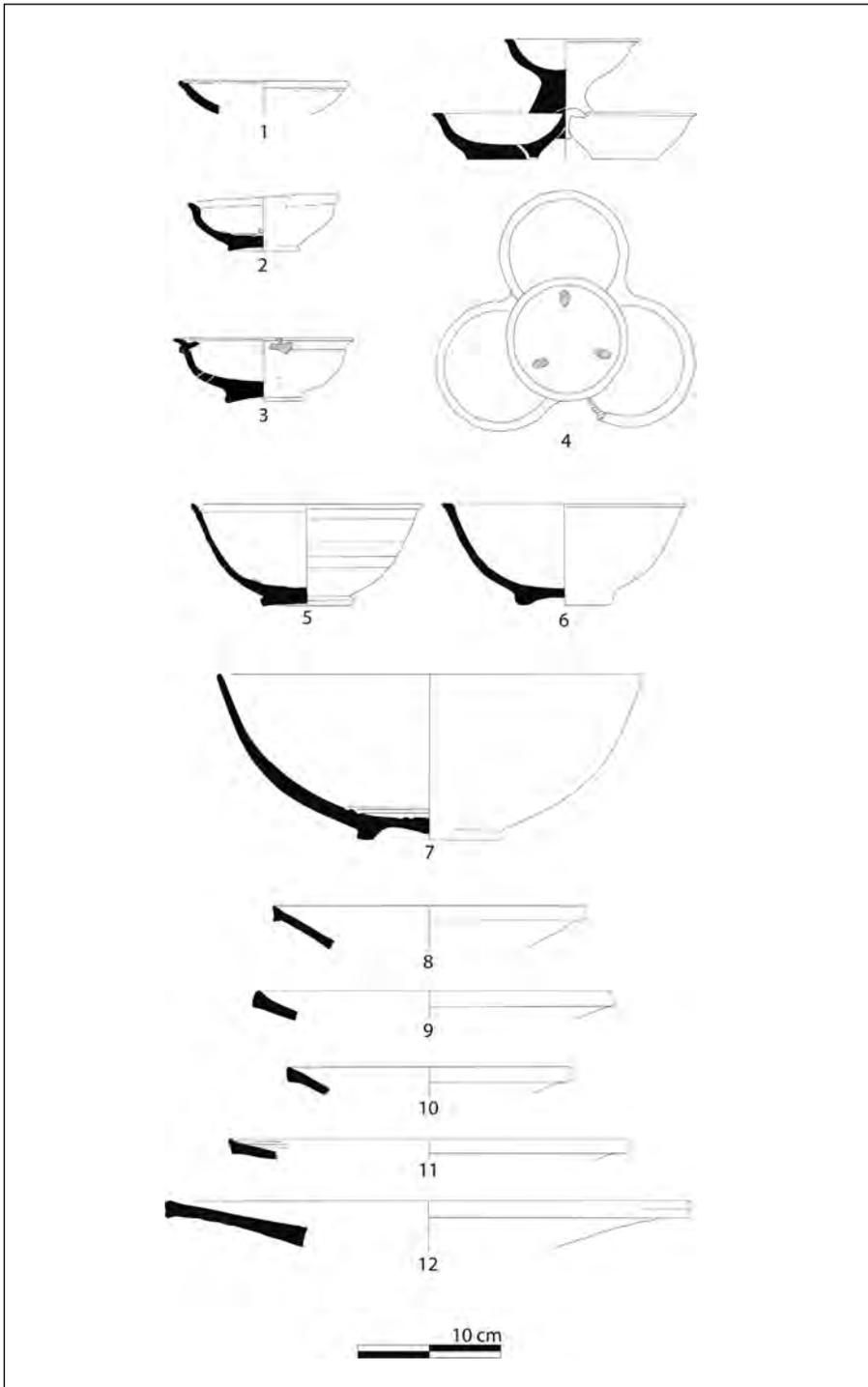


Fig. 6 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

précisant la date d'abandon du site de Mleiha que nous allons pouvoir tenter d'en comprendre les raisons en l'intégrant dans le tableau plus général des événements historiques qui l'accompagnent.

Parmi les céramiques communes régionales, l'apparition de la céramique appelée *céramique tardive de Mleiha (Late Mleiha Ware)* est un élément déterminant dans la définition de l'assemblage de la période PIR. D de la péninsule d'Oman (fig. 5). Cette catégorie n'est absolument pas représentée à la période antérieure, alors qu'elle constitue avec la *céramique grise/noire*, la majorité du matériel céramique recueilli dans les niveaux du fort et des maisons avoisinantes. Elle se distingue sans hésitation par sa pâte au dégraissant minéral abondant, plus ou moins épais et anguleux, de couleur rougeâtre. Plusieurs séries de vaisselles de ce type ont été produites : des pichets à anse ou sans anse et des petits bols à pâte de couleur brun clair ; des formes semblables un peu plus grandes à pâte plus grise ; et, le plus remarquable, des jarres petites et moyennes, quelques plats à pieds, des couvercles, à pâte rosâtre claire, très souvent peints de couleur brune à lie de vin, de motifs en triangles hachurés, de lignes brisées, de chevrons, et de spirales<sup>6</sup>. Cette céramique tient une place trop importante dans l'assemblage, avec des formes très variées et des variations de pâtes par types bien représentées, pour avoir été une importation. Si l'on ajoute à cela le fait qu'on n'en connaît ailleurs que quelques tessons, tous sur des sites de la région, il est raisonnable de la considérer pour l'heure comme une production locale. L'autre catégorie très largement représentée est la *céramique grise/noire (Grey Ware / Black Ware)*<sup>7</sup> longtemps supposée être une importation de l'Inde, mais dont on situe désormais la production dans la région omanaise en raison de sa forte représentation et de l'éventail très large des formes, allant des cruches aux jarres petites, moyennes et grandes, et surtout les très grandes jarres de stockage courantes dont les dimensions rendent inconcevable leur transport sur de longues distances ; sa parenté technologique et morphologique avec les grandes jarres de stockage noires fabriquées au nord de la péninsule d'Oman durant toute la période médiévale et moderne doit être soulignée.

La *céramique glaçurée* reste une catégorie numériquement très importante. Bien que très apparentée morphologiquement à l'ensemble de la période PIR. C antérieure, elle s'en distingue par de légères variations et la présence d'éléments nouveaux. Parmi les formes ouvertes, les ensembles les plus fréquents sont constitués de bols hémisphériques sur base annulaire à lèvre amincie, de petits bols ou coupelles à lèvre amincie sortante et de plats à poisson (fig. 6). L'association de quatre petites coupelles forme un objet inhabituel pour lequel nous n'avons pas trouvé de parallèles (fig. 6 : 4). Des bols à paroi droite ou oblique, et lèvre sortante ou rabattue sont fréquents (fig. 7) ; ils montrent une inflexion dans la partie basse de la panse (fig. 7 : 4-5, 8-9) et des cannelures ornent parfois le haut de leur lèvre (fig. 7 : 7). Notons aussi de grands bols ou bassins à lèvre en S ou à lèvre rabattue et à légère carène sous la lèvre (fig. 8 : 2-4).

La jarre à col évasée et lèvre sortante montrant un léger ressaut sous la lèvre est la forme fermée la plus fréquente (fig. 10). On trouve également de petites bouteilles à goulot étroit et à deux courtes anses reliant le haut de l'épaule au col (fig. 10 : 2-8). Les panses conservées sont piriformes, les lèvres peuvent être simples ou triangulaires formant un bandeau horizontal à l'extérieur (fig. 10 : 3-4, 8), avoir un profil

6. Benoist *et al.* (2003), p. 66 et fig. 8 : 7 ; Taha (1974), fig. 6.

7. Benoist *et al.* (2003), fig. 8 : 11-12 ; Lecomte (1993), fig. 8-9.

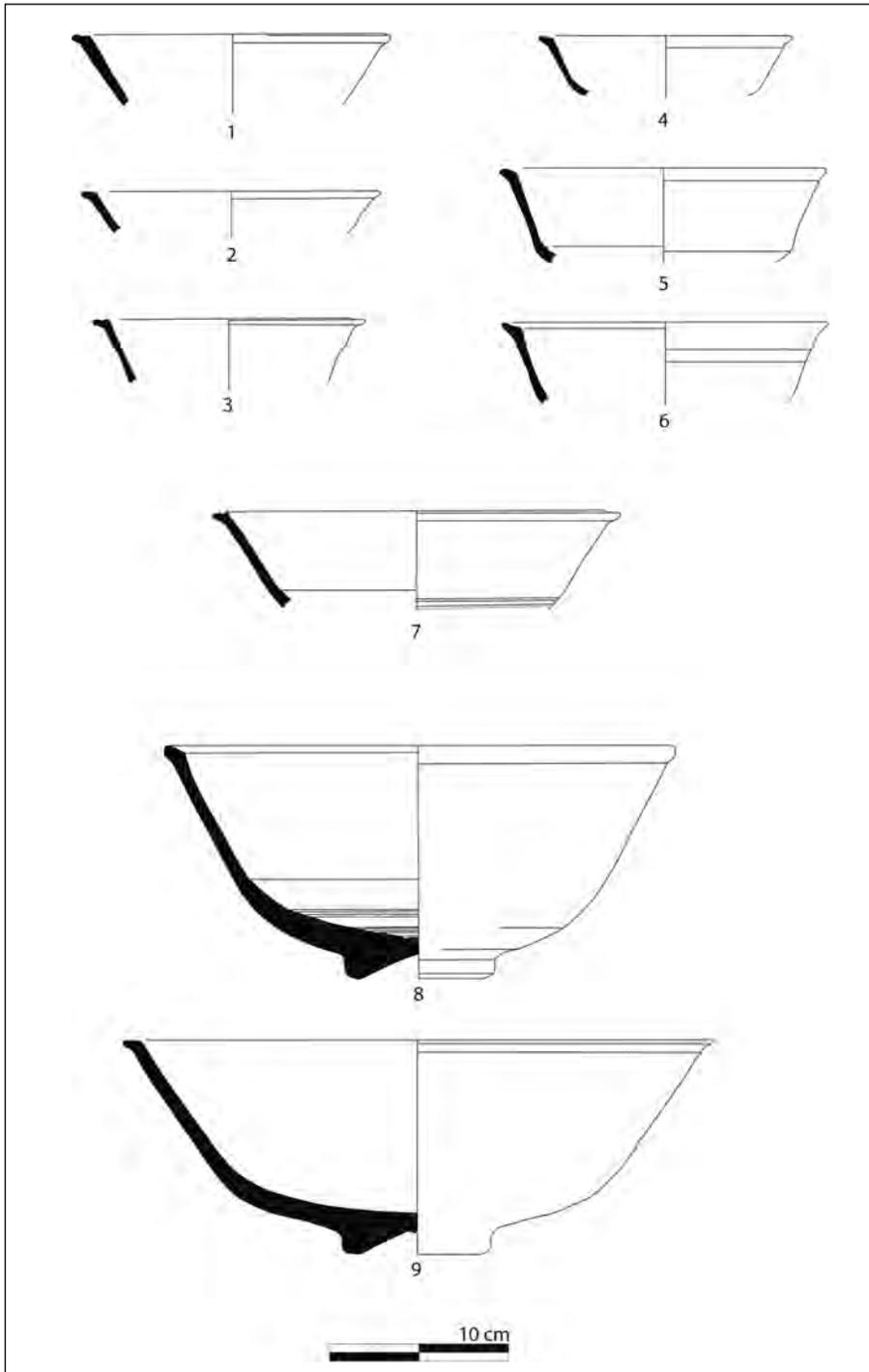


Fig. 7 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

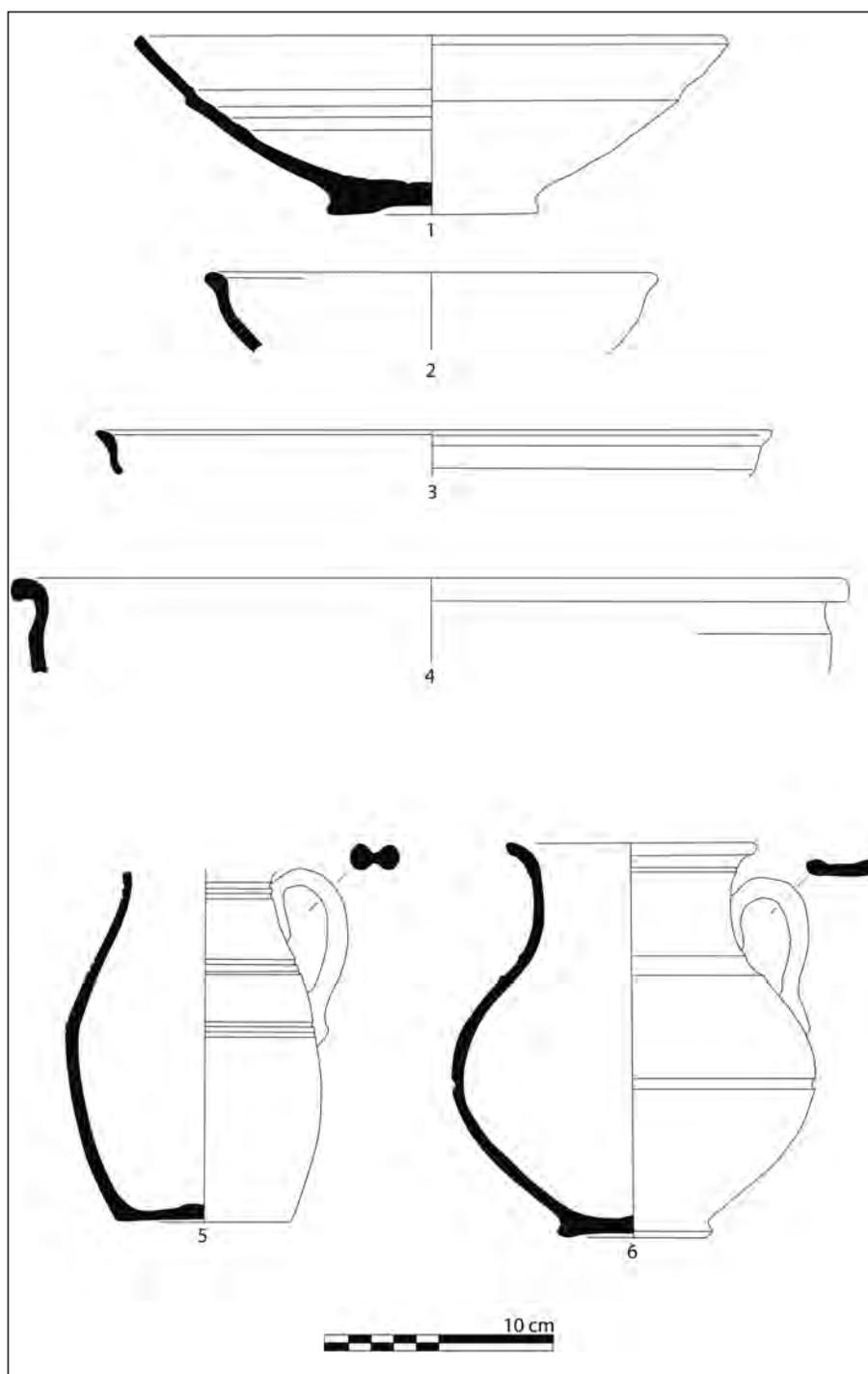


Fig. 8 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

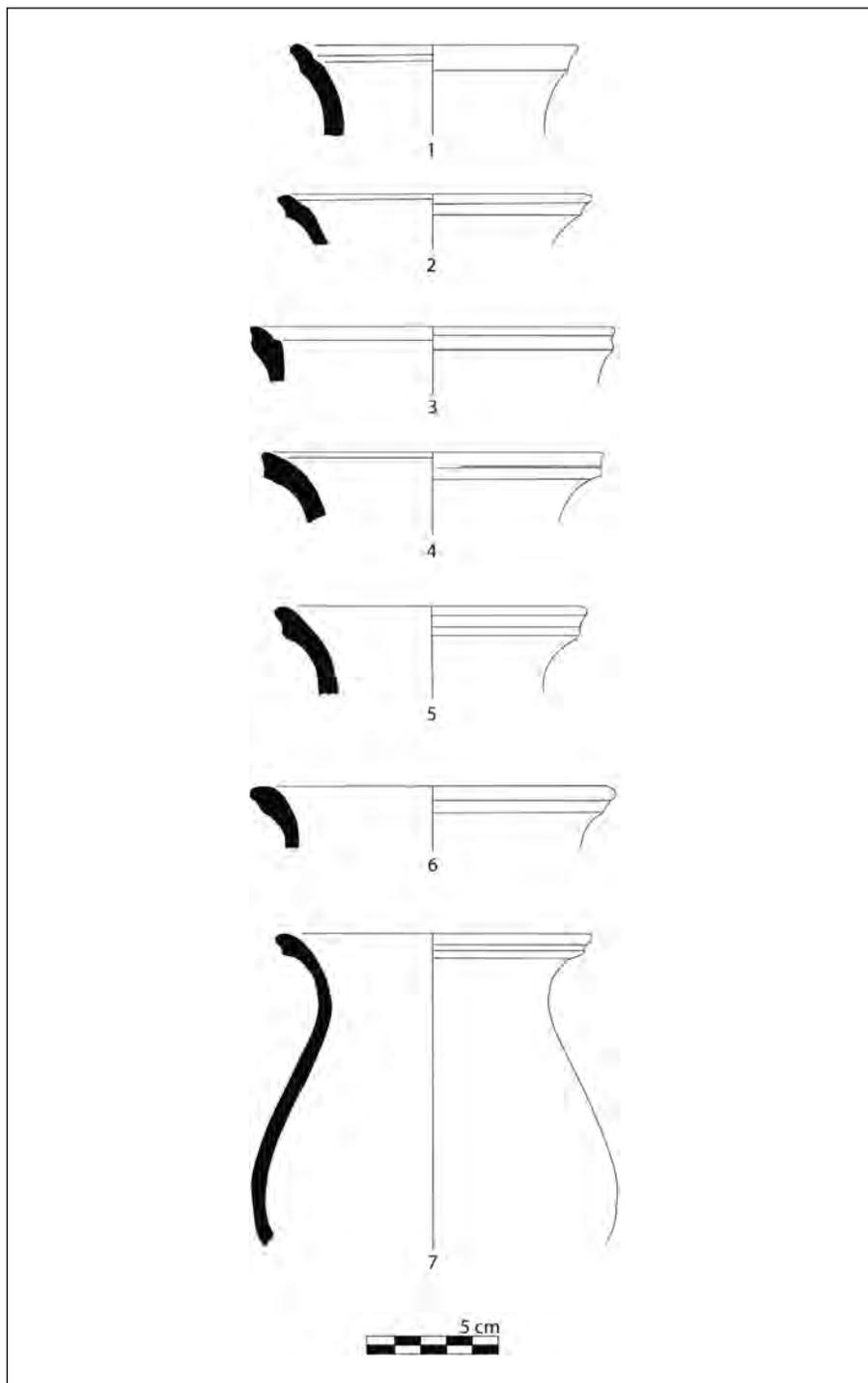


Fig. 9 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

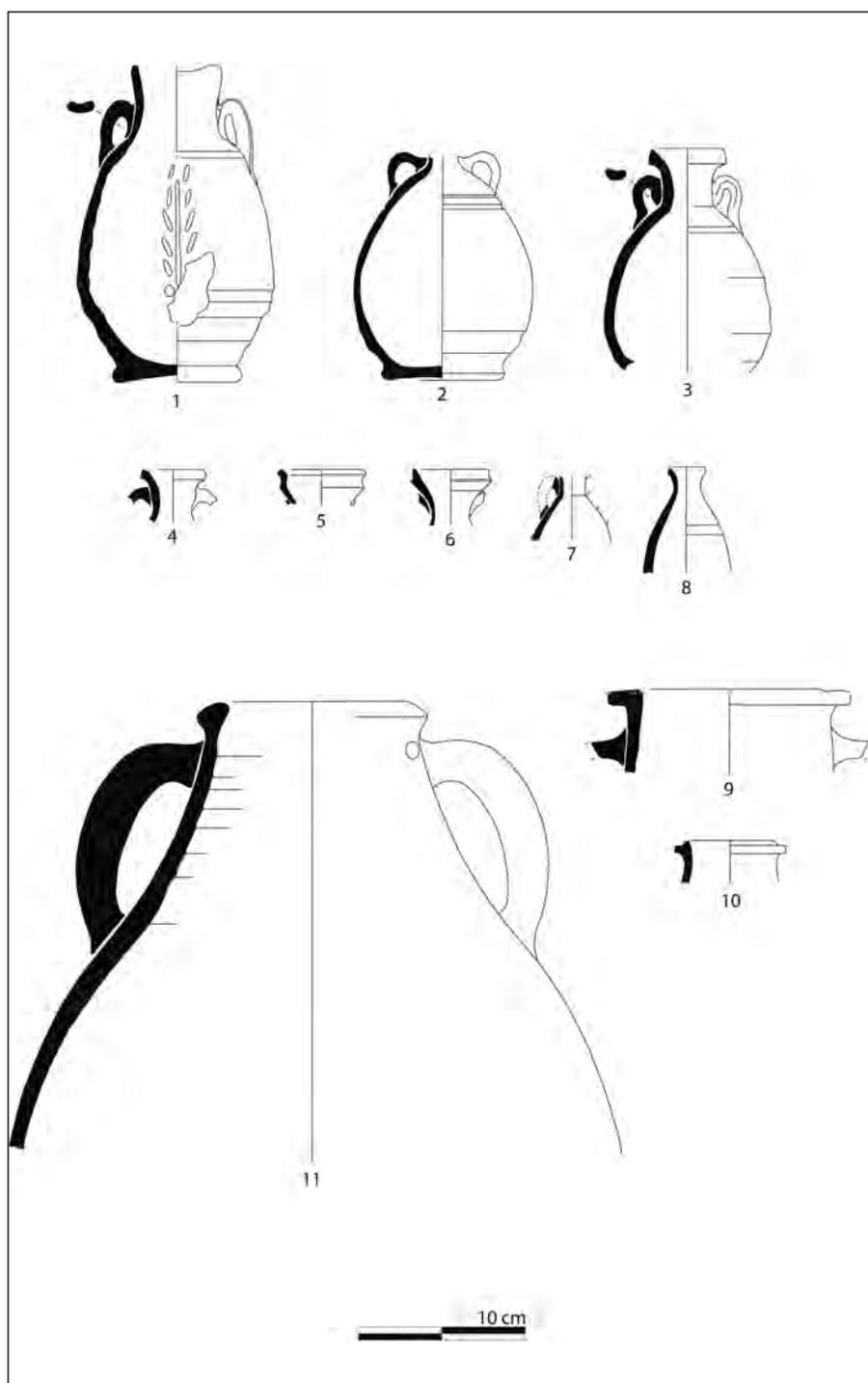


Fig. 10 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

en S, ou formant un cavet extérieur (fig. 10 : 5-6). Les jarres à col droit et lèvre rabattue à angle droit ou à ressaut quadrangulaire sous le bord formant cannelure, nombreuses à la période PIR. C, restent fréquentes (fig. 10 : 9-10). Une amphore à parois obliques porte un décor de pastilles appliquées (fig. 10 : 11). Une jarre globulaire à col large, lèvre sortante et anse plate (fig. 8 : 6) et un pichet à fond plat et anse bifide (fig. 8 : 5) portent des séries de cannelures horizontales qui soulignent les articulations de la forme.

Les éléments de décor qui distinguent cet assemblage de la période PIR. D sont des motifs incisés en forme de plume ou de rameau (fig. 11 : 2, 4 ; fig. 10 : 1), des alvéoles gougées et de fines cannelures horizontales (fig. 11 : 3). Sur une panse de petite jarre, un motif de plume ou rameau se présente dans une composition organisée en métopes délimitées par des lignes incisées horizontales et verticales et un bandeau supérieur de courts traits verticaux (fig. 11 : 1). Ces céramiques décorées, auxquelles il faut ajouter le pichet à anse bifide, forment un groupe qui ne trouve de parallèles que sur des sites du golfe Persique ou de l'Arabie intérieure. Le pichet est tout à fait identique à un récipient trouvé sur le site de Qaryat al-Faw, les décors incisés à motif de plume ou rameau se rencontrent à Jazīrat al-Ghanam et à Bahreïn, le motif gougé et le décor organisé en métopes à Bahreïn aussi<sup>8</sup>. Une des bouteilles à goulot, bien qu'apparentée à un type répandu, trouve son meilleur parallèle dans une nécropole de Bahreïn<sup>9</sup>. Ce petit ensemble semble témoigner d'une production centrée sur le golfe Persique, que l'on pourrait situer soit en Characène, selon une hypothèse émise par J.-F. Salles et reprise par plusieurs chercheurs<sup>10</sup>, soit à Bahreïn puisque c'est sur cette île qu'il se trouve le mieux représenté.

La *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*)<sup>11</sup> apparaît à la période PIR. D (fig. 12). À Mleiha, elle est présente dans la résidence fortifiée du secteur CW (dès le niveau d'occupation inférieur) et dans les maisons du secteur DA. Cette céramique, probablement produite en Iran méridional<sup>12</sup>, est connue sur plusieurs sites d'Arabie orientale<sup>13</sup>. Elle se caractérise par sa pâte orange très fine, bien épurée et sonnante, sans dégraissant visible à l'œil, couverte d'un engobe orange plus foncé. Seule la forme de gobelet aux parois concaves, à fond plat et lèvre simple évasée est attestée à Mleiha<sup>14</sup>. C'est également la forme la plus répandue tant en Iran qu'en Arabie. Sur la paroi externe, lissée en grandes bandes verticales espacées, sont peints en noir des motifs stylisés végétaux ou animaliers, organisés selon un registre horizontal souligné en haut et en bas par des lignes horizontales et des frises de petites spirales. Le gobelet le mieux conservé de Mleiha

8. Al-Ansari (1982), p. 64, fig. 1 ; de Cardi (1972), fig. 2 : 18 ; Boucharlat, Salles (1989), n° 173-174.

9. Lombard, dir. (1999), n° 242.

10. Salles (1990), p. 329 ; De Paeppe *et al.* (2003), p. 212 ; Andersen (2007), p. 102.

11. Comprise ici comme *Late Namord Ware*, selon la distinction introduite par Potts (1998). Le type ancien *Early Namord Ware* est en revanche déjà attesté à Mleiha dès le PIR. B. Voir Mouton (2008), p. 66 (pour l'hypothèse d'une origine locale), p. 98 ; fig. 35 : 19, fig. 64 : 12, 16.

12. Sajjadi (1989) ; Potts (1998) ; Kennet (2002), p. 158-159 ; Kennet (2004), p. 61-62.

13. *Qal'at al-Bahrayn* : Højlund, Andersen (1997), p. 213-215, fig. 886-895 ; *Ed-Dur F* : Lecomte (1993), p. 200 et fig. 12 : 1-4 ; *Tell Abraq* : Potts (1991), fig. 188 : 8 ; *Jazīrat al-Ghanam* : de Cardi (1972), fig. 2 : 1-12 ; *Kush* : Kennet (2004), fig. 34 ; *Ra's al-Hadd HD-21* : Benoist, Reade (1998) ; *Qāni'* : Sedov (1996), p. 21, fig. 6 : 2-7.

14. Voir aussi Benoist *et al.* (2003), p. 71, fig. 9 : 2-3.

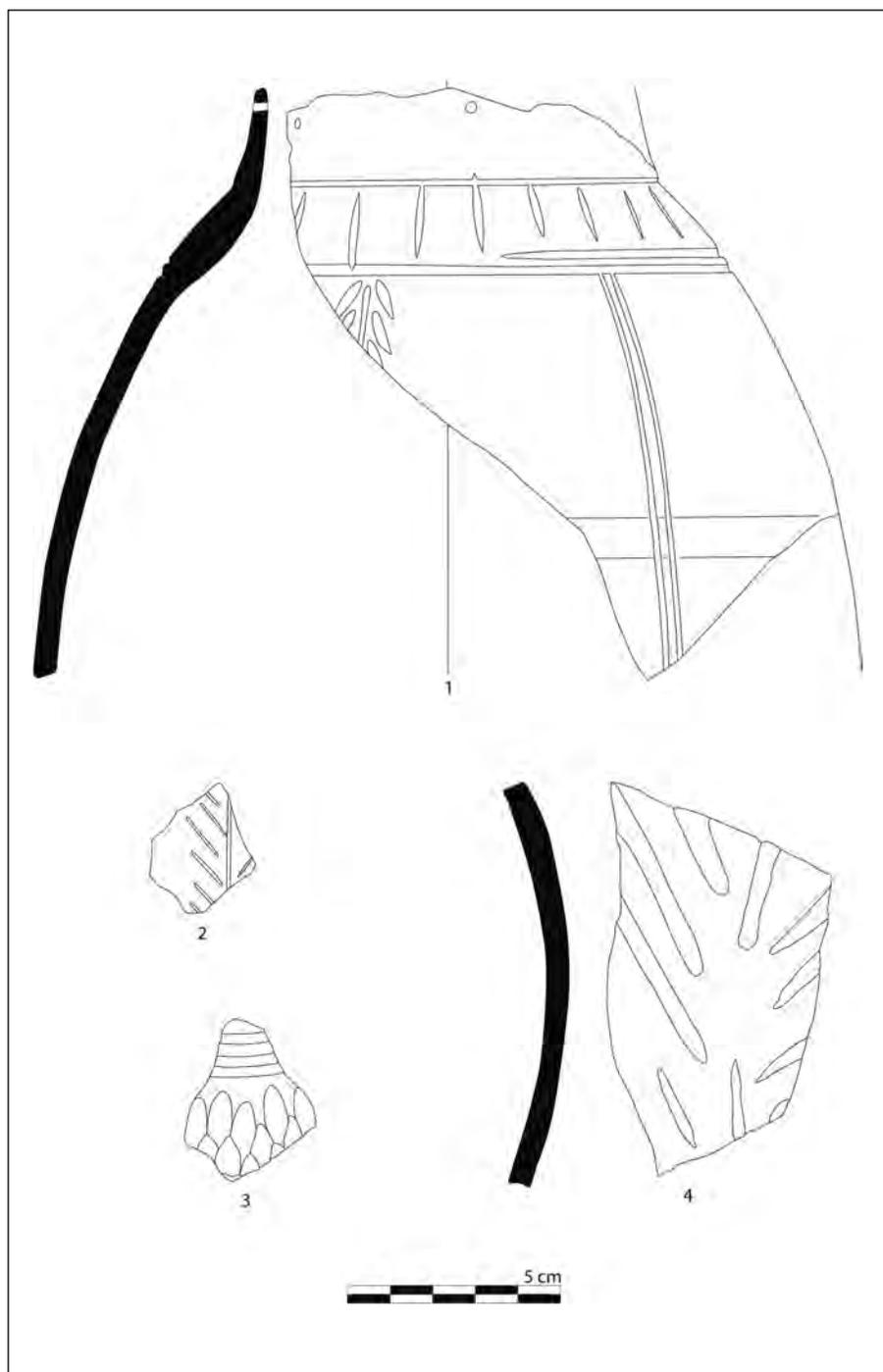


Fig. 11 – Mleiha (PIR. D). Céramique glaçurée.

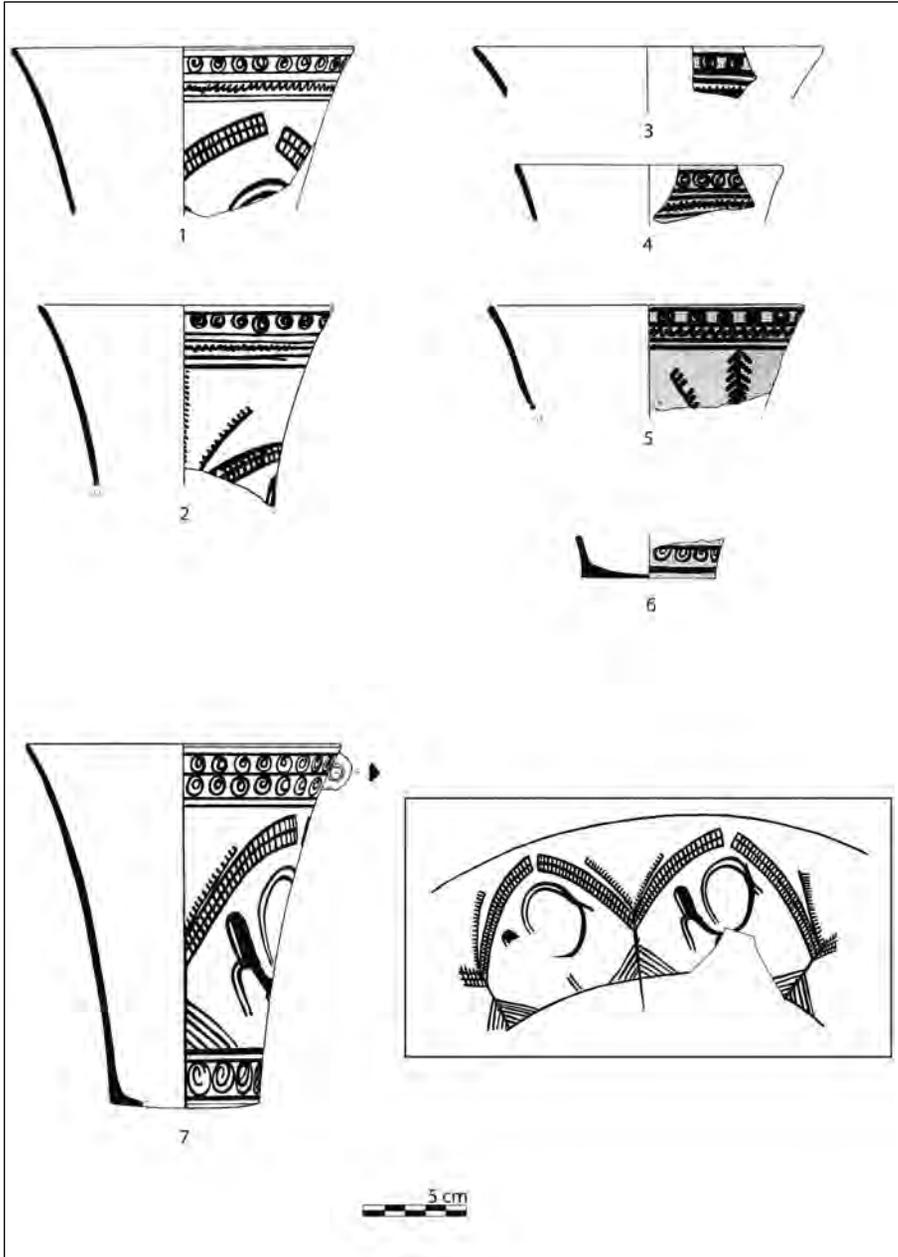


Fig. 12 – Mleiha (PIR. D). Céramique orange fine peinte.

(fig. 12 : 7) présente un décor de bouquetin en tous points identique à un exemplaire trouvé à Qal'at al-Baḥrayn<sup>15</sup>.

La dernière catégorie caractéristique de l'assemblage PIR. D à Mleiha est la *céramique brun-rouge à dégraissant minéral blanc (Brown Ware with Chalky/Shelly/Sandy grits)*. La finesse des pâtes peut varier d'assez fin à grossier, avec des vacuoles parfois abondantes. La surface externe porte souvent un engobe rouge, rarement orange, souvent mal conservé. Cette céramique constitue un ensemble de différentes formes (fig. 13), parmi lesquelles des pots carénés (fig. 13 : 19-20) dont des tessons sélectionnés à Qāni' (Yémen) ont fait l'objet d'analyses pétrographiques qui confirment une origine indienne que les parallèles laissaient supposer<sup>16</sup>. Parfois décrits comme des *cooking pots*, ces récipients sont répandus en Inde dans des niveaux des premiers siècles de l'ère chrétienne et sur plusieurs sites du pourtour de l'océan Indien, en Arabie à Suḥār et à Qāni', de même qu'à Ra's Ḥafun en Somalie<sup>17</sup>. De grandes assiettes carénées (fig. 13 : 16-18)<sup>18</sup> trouvent des parallèles sur les mêmes sites indiens, ainsi qu'à Arikamedu et au Pakistan<sup>19</sup>. Un couvercle en pâte plus orangée, à lèvre rentrante et large gouttière externe (fig. 13 : 15) s'apparente à des formes fréquentes dans le monde indien<sup>20</sup>. Des jarres ou pots à paroi oblique et lèvre éversée, parfois marquée d'un méplat sur la partie inférieure ou d'un sillon incisé sur la partie supérieure (fig. 13 : 1-7), sont également présentés à Khawr Rūrī, à Qāni' et à Ra's Ḥafun dans des contextes datés des premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'au v<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Enfin on trouve à Mleiha plusieurs exemplaires de lampes à cupule centrale (fig. 13 : 11-14), semblables à certains couvercles renversés, qui trouvent des parallèles en Inde, en Arabie du sud et en Afrique orientale dans des contextes datés du ii<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>22</sup>.

Les éléments de datation apportés par ce matériel nous permettent de préciser les limites de la période PIR. D à Mleiha.

Les importations méditerranéennes se limitent à des amphores, aucune céramique fine (type sigillée) n'ayant été trouvée dans la résidence fortifiée du secteur CW, ni

15. Højlund, Andersen (1997), fig. 890, 894.

16. Davidde *et al.* (2004), p. 97.

17. *Suḥār*: Kervran (1996), fig. 3 : 11, fig. 4 : 16, fig. 6 : 2-5; *Qāni'*: Davidde *et al.* (2004), fig. 8 : 111, fig. 9 : inv. 3/8; *Ra's Ḥafun*: Smith, Wright (1988), fig. 5 : l, fig. 8 : h.

18. Voir aussi Taha (1974), pl. 2A : 1-2.

19. Sankalia *et al.* (1958), fig. 80 : T127; Sankalia *et al.* (1960), fig. 126 : T63, T63a, fig. 135 : T86, T86a, T86b; Wheeler (1946), fig. 21 (type 25); Callieri (2000), fig. 1 : i.

20. Begley, Tomber (1999), fig. 6-5 : 11; Begley, dir. (2004), fig. 3.334-3.337; Rao (1966), fig. 17 : 47; Sankalia *et al.* (1958), fig. 71 : T.98; Tomber (2000), fig. 2 : 5; Wheeler (1946), fig. 22 : 29a, b, c, f.

21. *Inde*: Mehta (1955), fig. 7 : 33; Rao (1966), fig. 10 : 20-27, fig. 15 : 2; Sankalia *et al.* (1958), fig. 74 : 104, 104d, 103d; Sankalia *et al.* (1960), fig. 134 : T83b; *Khawr Rūrī*: Sedov, Benvenuti (2002), fig. 12 : 5, fig. 14 : 4-5, fig. 5 : 4-6; *Qāni'*: Sedov (1996), fig. 5 : 8; *Suḥār*: Kervran (1996), fig. 6 : 6, 7, 10, fig. 7 : 4, fig. 9 : 8; Kervran (2004), fig. 8 : 10-11, fig. 9 : 9, fig. 13 : 3, fig. 14 : 11, fig. 21 : 21-25; *Ra's Ḥafun*: Smith, Wright (1988), fig. 4 : g; fig. 5 : m; fig. 6 : a, c, g, h.

22. *Inde*: Wheeler (1946), fig. 23 : 38c; Begley, dir. (1996), fig. 1.18, fig. 4.39-4.40, fig. 4.131-4.133; Begley, Sidebotham (2000), fig. 11; Begley, dir. (2004), fig. 3.224-3.228; Rao (1966), fig. 17 : 52, 52A, 53; *Arabie*: Badre (1991), fig. 16 : 331, 334; Sedov (1992), fig. 3 : 6-7; Sedov (1996), fig. 6 : 11-12; Zarins (2001), fig. 51 : 10-971; *Afrique*: Smith, Wright (1988), fig. 9 : i-k; Begley, Tomber (1999), fig. 6-5 : 10; Tomber (2000), fig. 2 : 6.

parmi le matériel des secteurs DA et H occupés à la période PIR. D. Plusieurs fragments d'amphores égyptiennes (fig. 14: 2-4)<sup>23</sup> renvoient à des variantes du type AE3, dit aussi « amphore bi-tronconique », des I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne<sup>24</sup>. De la première phase d'occupation de la résidence fortifiée provient une amphore complète, à pâte rougeâtre et à dégraissant de gros grains de calcite (fig. 14: 1) dont les seuls parallèles sont des récipients conservés dans une épave trouvée en Méditerranée et datée de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. D'après les analyses pratiquées sur les pâtes, il pourrait s'agir de productions ciliciennes<sup>25</sup>. La présence de calcite dans l'amphore de Mleiha peut aller dans le sens d'une production cilicienne.

Parmi la céramique à glaçure, peu d'éléments peuvent être datés de manière sûre des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, hormis le bol à paroi oblique sur base annulaire et à cannelures horizontales comparable à un exemplaire de Choche-Ctésiphon<sup>26</sup> (fig. 8: 1). Les bols à paroi oblique et lèvre sortante ou rabattue (fig. 7) doivent être datés des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne: ils trouvent de bons parallèles parmi le matériel des dépôts du III<sup>e</sup> siècle du secteur F d'ed-Dur<sup>27</sup>, et à Suse dans les niveaux 5b et 5a datés des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles<sup>28</sup>. Ils apparaissent aussi à Qal'at al-Baḥrayn dans les derniers niveaux de la ville parthe (niveau Vd des fouilles danoises) datés des deux premiers siècles de l'ère chrétienne<sup>29</sup>. Les décors incisés au motif de plume ou de rameau organisé dans des métopes, ou le décor d'alvéoles gougées (fig. 11), ont des parallèles précis à Bahreïn datés des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, mais ces datations apparaissent établies de manière large<sup>30</sup>. Or ces décors n'apparaissent dans la péninsule d'Oman qu'associés à de la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*) tant à Mleiha qu'à Jazīrat al-Ghanam<sup>31</sup>: ils s'intègrent donc dans les assemblages de la phase finale de Mleiha et d'une installation littorale ayant livré par ailleurs du matériel clairement sassanide. Le reste du matériel pouvant être du début de la période sassanide, comme les plats à poisson ou les bouteilles à goulot étroit, renvoie à des traditions céramiques qui remontent à l'époque hellénistique (III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), à l'époque parthe ancienne (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) ou aux premiers siècles de l'ère chrétienne; il ne constitue donc pas un ensemble diagnostique fiable. Ainsi, les jarres à lèvre rabattue en angle droit ou à épais ressaut quadrangulaire sous la lèvre (fig. 10: 9-10) apparaissent dès la période PIR. A à ed-Dur<sup>32</sup> et à Mleiha où elles sont attestées jusqu'à la fin de l'occupation du site<sup>33</sup>; l'amphore à deux anses et décor de pastilles (fig. 10: 11) s'apparente à une céramique parthe de Suse<sup>34</sup> et à

23. Benoist *et al.* (2003), p. 69, fig. 9: 1.

24. Dixneuf (2007), p. 163 sq. L'amphore ML. 2696 peut être classée dans la variante AE 3-1.2/E (typologie D. Dixneuf) datée également de manière large du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> s. de l'ère chrétienne, cf. Tomber (2007), p. 529-530 (type plus fréquent entre la fin du I<sup>er</sup> et le début du II<sup>e</sup> s.), et Brun (2007), p. 513-514 et fig. 3: 2 qui indique une date plutôt dans le III<sup>e</sup> siècle.

25. Nous remercions F. Laubenheimer de nous avoir indiqué ce matériel; Ollà (1997), fig. 63, tav. IV: 16-17, tav. VII: 16-17; Williams (1997), p. 101-102, §[7].

26. Venco Ricciardi (1967), fig. 174: 38.

27. Mouton (2008), fig. 107: 10, 12; Lecomte (1993), fig. 4: 8, 14.

28. Boucharlat (1987), fig. 70: 1.

29. Højlund, Andersen (1994), fig. 1537, 1539, 1544 et p. 299.

30. Boucharlat, Salles (1989), p. 101.

31. De Cardi (1972), fig. 2: 18.

32. Haerinck *et al.* (1993), fig. 2: 3-5.

33. Mouton (2008), fig. 10: 10-12; fig. 63: 2-4.

34. Haerinck (1983), pl. IV: 8.

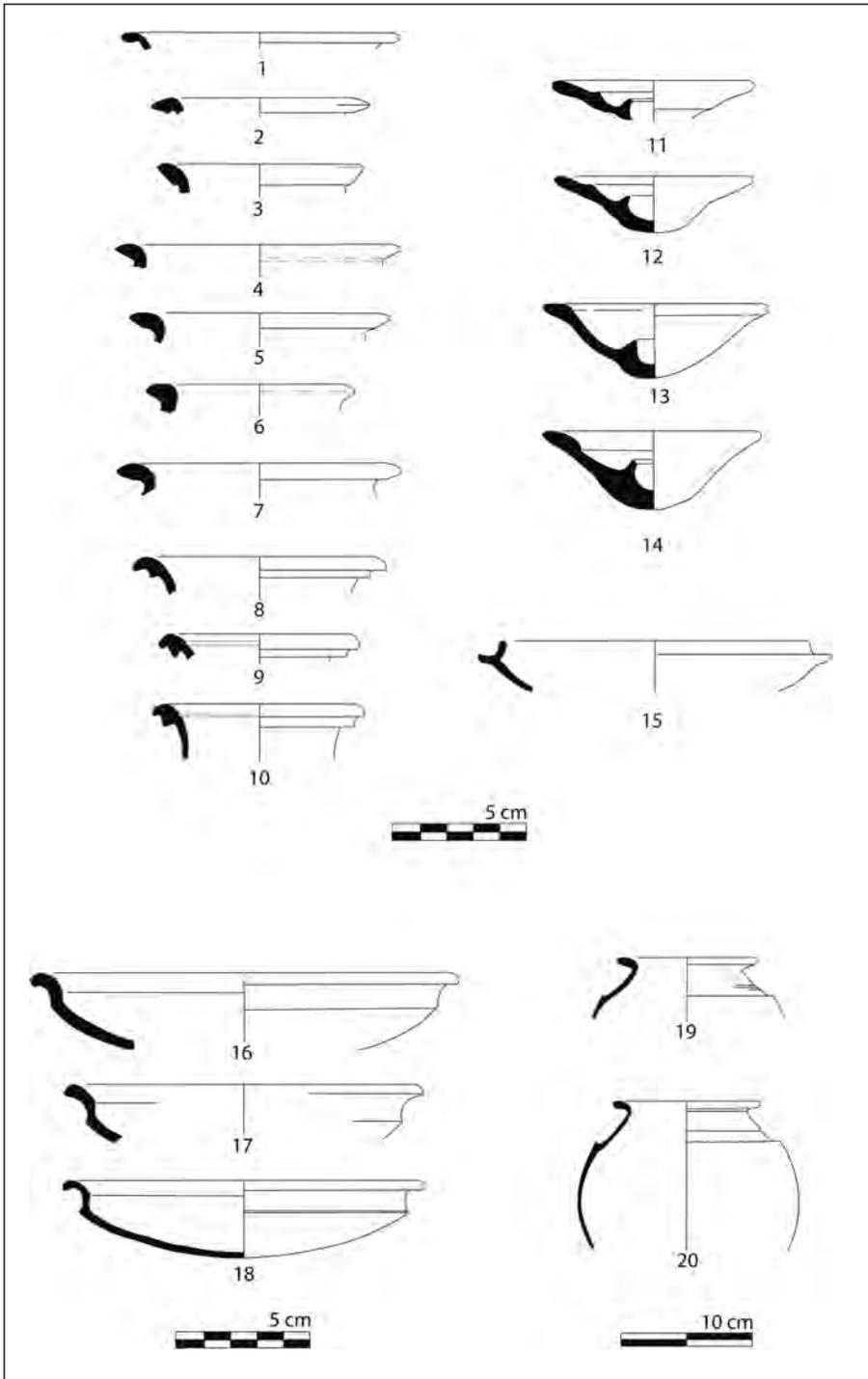


Fig. 13 – Mleiha (PIR. D). Céramique brun-rouge à dégraissant minéral.

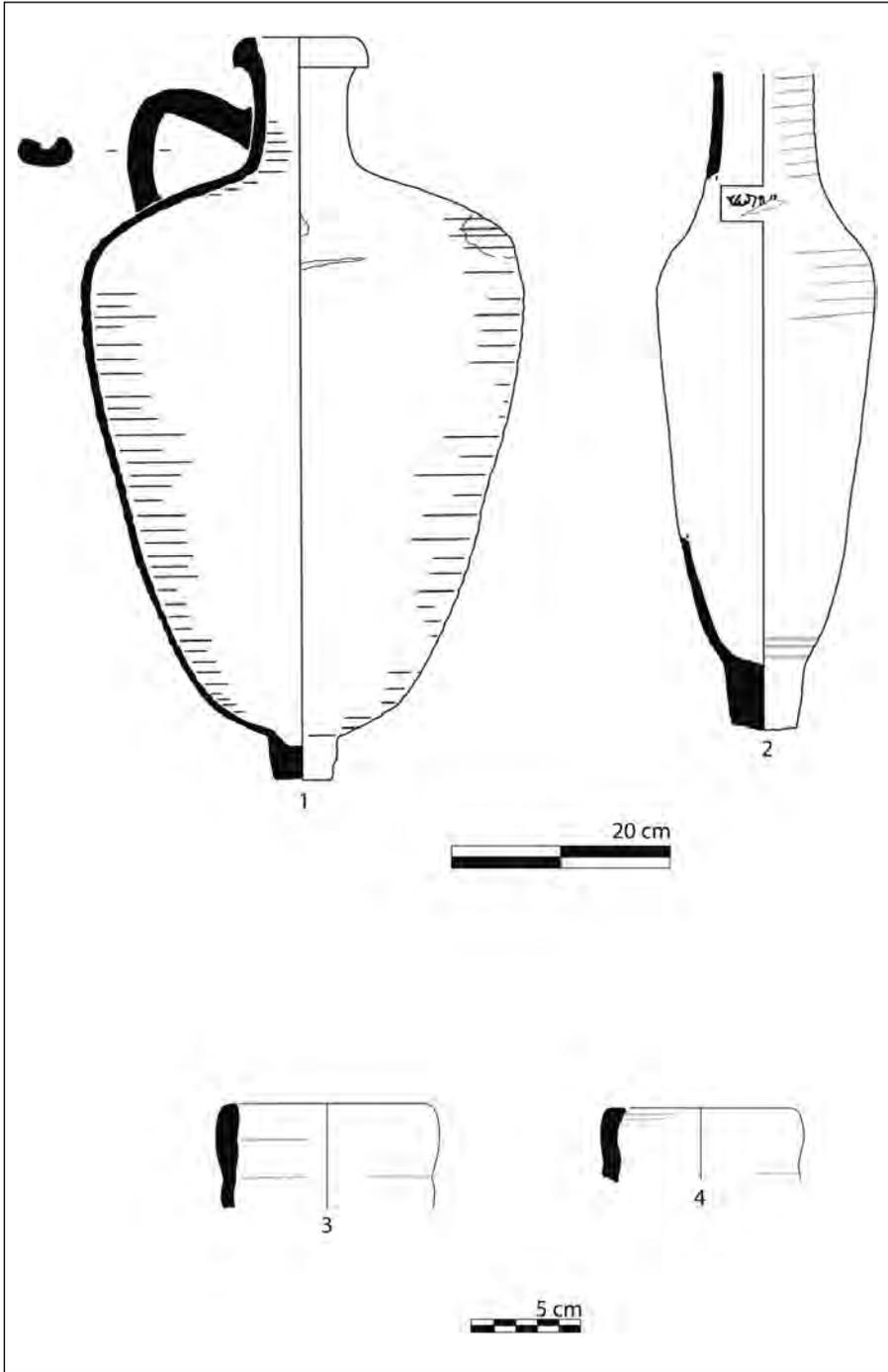


Fig. 14 – Mleiha (PIR. D). Amphores égyptiennes (2-4) et cilicienne (?) (1).

une forme plus proche de Taxila au Pakistan<sup>35</sup>, mais surtout à un exemplaire très semblable de Mleiha même, provenant d'un niveau de la période antérieure PIR. C<sup>36</sup>; les bols hémisphériques à base annulaire et lèvre amincie, et les coupelles à lèvre sortante (fig. 6 : 1-7) se trouvent à Séleucie du Tigre dans les deux niveaux les plus récents datés du milieu du I<sup>er</sup> siècle–fin du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, à Uruk, à Nippur, à Suse (niveau 3A de la Ville Royale II) et à ed-Dur à la période PIR. C<sup>37</sup>. Un bon parallèle aux bols hémisphériques de Mleiha se trouve à Bahreïn dans un contexte funéraire malheureusement perturbé<sup>38</sup>. Fait significatif, les bols « à paroi convexe, à lèvre épaissie à l'intérieur et à ressaut interne, dont la base, plate, est à fond plat ou légèrement concave », nombreux dans les foyers-dépôts des III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles à ed-Dur F<sup>39</sup>, sont absents des niveaux tardifs de Mleiha. La fin de l'occupation de Mleiha pourrait donc avoir précédé l'époque de ces dépôts.

On se doit de signaler l'absence des formes caractéristiques de la *BI-Ware* datées, selon J.-F. Salles, du I<sup>er</sup> siècle avant et du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. (bols tripodes à pieds en coquille, marmites à lèvre éversée, imitations de *skyphos* ou canthares romains), présentes dans les niveaux de la période PIR. C tant à Mleiha qu'à ed-Dur<sup>40</sup>.

Le contexte le mieux daté contenant de la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*) est celui des foyers-dépôts fouillés par O. Lecomte dans le secteur F d'ed-Dur. Ils sont datés du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne par le matériel associé<sup>41</sup>. Sur cette base D. T. Potts avait restreint la diffusion de ce type (appelé *Late Namord Ware*) à ce seul siècle<sup>42</sup>. Mais D. Kennet, à la lumière de ses fouilles à Kush, a montré que cette céramique reste répandue durant toute la période sassanide<sup>43</sup>. Les fouilles de Tepe Yahya, déjà, lui admettaient une répartition jusqu'aux alentours de 400 de l'ère chrétienne sur la base d'un sceau à motif d'influence sassanide, d'un tesson inscrit en pehlevi et d'une date radiocarbone<sup>44</sup>. Cependant, à Tepe Yahya, la *céramique orange fine peinte* se voit mêlée à des céramiques relevant d'un style plus ancien (ou *Early Namord Ware*) bien représenté aussi à ed-Dur au PIR. C (I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne) et à Mleiha dès le PIR. B (milieu II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.). Cela pose donc la question de la succession chronologique des deux types : rien ne s'oppose *a priori* à une apparition du type récent, la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware* ou *Late Namord Ware*) dans le courant du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

35. Marshall (1951), p. 407 et pl. 129 : a (n° 14).

36. Mouton (2008), fig. 63 : 8.

37. Bols hémisphériques : Debevoise (1934), fig. 199 ; Strommenger (1967), Taf. 9 : 4 ; Finkbeiner (1992), fig. 391 ; Keall, Ciuk (1991), fig. 1 : 1, fig. 3 : 2 ; Haerinck *et al.* (1993), fig. 1 : 1, 3 ; Miroschedji (1987), fig. 25 : 1 ; coupelles : Debevoise (1934), fig. 226 ; Ciuk (2000), pl. 1 : 3 ; Finkbeiner (1992), fig. 885. Les datations pour Uruk et Nippur ne sont pas données avec précision.

38. Andersen (2007), fig. 575 et p. 194 (type CV).

39. Lecomte (1993), p. 198, fig. 3 : 1-8, fig. 4 : 11.

40. Mouton (2008), fig. 62 : 14-19, 21 ; fig. 71 : 13 ; fig. 72 : 9-16 ; Boucharlat, Mouton (1993), fig. 13 : 6, 12.

41. Lecomte (1993).

42. Potts (1998).

43. Kennet (2004), p. 61-62.

44. Lamberg-Karlovsky 1970, p. 8 et pl. 5 (sceau), fig. 3 : M et p. 131 (tesson inscrit), et p. 22 (datation <sup>14</sup>C). Voir aussi la notice sur Tepe Yahya dans Kennet (2004), p. 26.

Le matériel céramique recueilli dans les niveaux de la période PIR. D de Mleiha trouve donc de bons parallèles avec les assemblages régionaux des premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais l'apparition de types totalement absents des niveaux bien datés du premier siècle (période PIR. C), nous permet de clairement distinguer la période PIR. D et d'en situer le début dans le II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Par ailleurs, la présence de certains éléments, tels que l'amphore du type de Cilicie (?) et le bol à glaçure à cannelures horizontales, ne pouvant être antérieurs au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, on peut raisonnablement prolonger l'occupation de Mleiha à la période PIR. D dans ce siècle. Mais l'absence des bols à paroi oblique, bien représentés dans les dépôts du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne sur le site voisin d'ed-Dur, qui appartient à la même sphère culturelle, indique que Mleiha était alors déjà à l'abandon; ce qui situe la fin de l'occupation de ce site dans le courant du III<sup>e</sup> siècle, et vraisemblablement plutôt dans la première moitié de ce siècle.

### ED-DUR

Ed-Dur est le second site de ces périodes largement fouillé dans la péninsule d'Oman. L'établissement antique s'étend dans une zone de sable vif traversée d'alignements dunaires, au fond de la lagune d'Umm al-Qaywayn sur le littoral du golfe Persique. Certains de ces alignements sont restés fixes (tombes installées au sommet), témoignant de la stabilité de l'environnement.

Le site n'offre pas de secteur densément urbanisé : les constructions sont rares et éparses. L'exploration de surface n'a révélé qu'un petit nombre de maisons en dur. Elles sont construites en blocs de grès marin coquillier. Ce sont des petites unités formées d'une ou deux pièces, ou bien des ensembles de quatre pièces ou plus incluant une cour extérieure fermée<sup>45</sup>. Dans les espaces entre ces constructions sont installées des tombes en pierre, simples ou monumentales, regroupées par cimetières. Un sanctuaire dédié au dieu Shamash se dressait au sud. Une couche d'occupation plus ou moins cendreuse, mêlée à un abondant matériel céramique et des déchets alimentaires, couvre l'ensemble du site (environ 1 km de côté). Elle ne peut s'expliquer par le seul rejet du pillage des tombes. La découverte de lambeaux de sols formés de lits de cailloux tassés, ainsi que de petits dallages isolés, témoigne d'installations en matériaux légers. L'impression est celle d'un établissement formé majoritairement d'abris mobiles, à l'image des habitats traditionnels de la région faits de branches de palmier, correspondant à une occupation non permanente, peut-être saisonnière. Comme dans le cas des plus anciens niveaux de Mleiha, la question de la stricte contemporanéité des vestiges peut être posée. On peut imaginer une succession d'ensembles d'habitats mobiles, incluant dans certains cas une ou deux constructions en dur, alternant avec les zones de cimetières. Aussi, bien que situé sur le littoral, ce site ne nous semble pas avoir été une escale maritime importante. Implanté au fond d'une lagune peu profonde et impraticable pour des navires, sans un ensemble de bâtiments ayant pu servir d'entrepôt, ed-Dur ne nous paraît pas s'être développé dans une dynamique de commerce et d'échanges maritimes. Le site présente au contraire tous les éléments d'un centre régional d'un groupe mobile, espace très étendu jonché de matériel et de traces de sols sans murs construits, parsemé de quelques constructions permanentes

45. Potts (1990), vol. 2 p. 274-278; Boucharlat *et al.* (1989), p. 15-26.

46. Rutten (2007).

appartenant probablement aux familles les plus aisées, concentrant les cimetières des clans, les sanctuaires tribaux et probablement un ou des marchés saisonniers qui ont pu attirer au mouillage distant quelques bateaux marchands croisant régulièrement dans les eaux du golfe Persique.

Le matériel recueilli sur l'ensemble de la zone archéologique renvoie au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. La céramique romaine semble indiquer un début d'occupation vers la fin du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. mais n'apporte pas l'indication d'une continuité générale dans le II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>46</sup>. À cette date, l'occupation semble seulement se concentrer dans un secteur<sup>47</sup>. Un petit fort de 22 x 25 m est bâti en grès marin consolidé sur un léger monticule formé par la ruine d'une construction antérieure. Postérieur à une tombe datée du I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles après J.-C. qu'il recoupe, ce fort n'a livré que du matériel de même date<sup>48</sup>. Sa construction témoigne peut-être d'un épisode d'insécurité, car il ne semble pas avoir été une résidence des élites mais plutôt un refuge collectif, et un pôle d'attraction : le site semble s'organiser autour de lui, au centre de la zone archéologique, intégrant le sanctuaire du I<sup>er</sup> siècle d'où proviennent, selon les fouilleurs, les deux aigles en pierre trouvés en réemploi à l'entrée du bâtiment fortifié du secteur F, apparentés à la statuaire hatréenne qui ne peut être antérieure au II<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>49</sup>.

Au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. les témoins d'une occupation se réduisent à un bâtiment fortifié dans le secteur F (fig. 4), construit sur la haute dune qui borde la lagune<sup>50</sup>. De plan carré, cette construction de 25 m de côté, flanquée de tours rondes était la demeure d'une élite, qui a peut-être représenté le dernier vestige d'un pouvoir en place à ed-Dur. Sur l'île de Ghalla, située dans la partie sud de la lagune, la fouille d'un cimetière a livré des tombes de la même période, dont le nombre témoigne d'une population qui ne peut correspondre à la seule occupation de ce bâtiment fortifié : le petit fort du II<sup>e</sup> siècle était peut-être encore occupé, et O. Lecomte indique qu'un habitat fouillé sur la frange de terrain qui sépare le bâtiment du rivage peut aussi remonter à cette période<sup>51</sup>.

L'enterrement à l'intérieur du bâtiment fortifié, de ses derniers (?) occupants accompagnés d'une monture (dromadaire), lui donne la valeur d'un monument funéraire, d'un mausolée, dont le prestige a amené les hommes à pratiquer des repas rituels accompagnés d'offrandes puis à y déposer leurs morts dans des fosses simples aménagées dans les décombres le long des murs effondrés.

Le matériel recueilli dans les niveaux d'occupation sableux du fort est très résiduel et peu significatif. Par contre, le matériel associé aux tombes principales et aux foyers-dépôts comprend des bols à glaçure à paroi convexe, à lèvre épaissie à l'intérieur et à ressaut interne, à fond plat ou légèrement convexe<sup>52</sup>, qui trouvent des parallèles exacts

47. Comme à Mleiha, après une phase d'occupation très étendue mais avec peu de constructions en dur, le site semble se rétracter tandis que les constructions se font plus nombreuses, dans le cas d'ed-Dur, avec la construction d'un fort en pierre.

48. Communication de C. Phillips à la table ronde «Anthropologie et archéologie funéraires sur la rive arabe du Golfe», Lyon, Juin 1990.

49. En admettant qu'ils proviennent bien de ce temple ; dans le cas contraire il faudrait supposer l'existence d'un autre sanctuaire, la nature de ces représentations les renvoyant à un contexte religieux.

50. Lecomte (1993) ; Lecomte (2005).

51. Boucharlat *et al* (1989), p. 53.

52. Lecomte (1993), p. 198, fig. 3 : 1-7, fig. 4 : 11. Forme appelée «alkaline glazed bowls with a notched rim» dans Kennet (2007), p. 94, 96 et 99 ; voir aussi Kennet (2004), TURQ type 94, p. 30.

dans des contextes sassanides de Choche-Ctésiphon datés des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne<sup>53</sup>. Un bol légèrement différent, plus évasé et à lèvre verticale se rapproche d'un bol de Tell Mahuz daté de la fin du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle par des trouvailles monétaires<sup>54</sup>. Les foyers-dépôts contenaient également de la verrerie, en particulier des bols globulaires à fond concave et lèvre sortante, parfois décorés de cannelures verticales. Ces récipients sont connus aussi à Choche-Ctésiphon ainsi qu'à Tell Mahuz où ils n'apparaissent pas avant le premier quart du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>55</sup>.

Dans les tombes du cimetière installé ensuite dans les ruines du bâtiment, ont été déposés des récipients en verre du même type, mais aussi des types nouveaux absents des foyers-dépôts. Dans la présentation de ce matériel, O. Lecomte souligne l'absence de verre à facettes si caractéristique de la verrerie sassanide à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, ce qui donne un *terminus ante quem* pour l'installation de ce cimetière. À Choche-Ctésiphon, ce verre à facettes n'est d'ailleurs jamais associé aux bols en verre évoqués ci-dessus<sup>56</sup>. Sur ces bases, les premières tombes et les foyers-dépôts ont été datés du courant du III<sup>e</sup> siècle et le cimetière de la fin du III<sup>e</sup> au début du IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Ainsi, si l'assemblage du fort et des occupations environnantes à Mleiha présente des similitudes avec celui du secteur F d'ed-Dur c'est surtout les différences qui nous apparaissent très significatives pour leur datation relative. Sur les deux sites, on trouve des plats à poisson, des bols à lèvre sortante ou rabattue, des bassins à lèvre rabattue et légère carène sous le bord<sup>57</sup>, ainsi que des bouteilles à goulot étroit, en céramique à glaçure, également assez proches<sup>58</sup>. Mais l'absence à Mleiha des bols à paroi convexe, à lèvre épaissie à l'intérieur à ressaut interne et fond plat ou légèrement convexe, si fréquents à ed-Dur F dans les foyers-dépôts, des jarres ovoïdes à haut col<sup>59</sup>, ainsi que des récipients à col et paroi infléchie rentrante présentant un ressaut marqué sous la lèvre à l'extérieur<sup>60</sup>, est remarquable. Il convient de rappeler que, si les deux sites ont livré des exemples de *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*), les styles des deux gobelets sont très différents<sup>61</sup> : ceci peut aussi indiquer un léger décalage chronologique.

Nous admettons avec O. Lecomte que la construction et la première occupation du fort datent de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle (phase Ia) ; que l'installation des tombes principales et des foyers-dépôts viennent ensuite courant III<sup>e</sup> siècle (phase Ib) ; que la ruine du bâtiment et son ensablement se situent vers la fin du III<sup>e</sup> siècle (phase II) ; que c'est au début du IV<sup>e</sup> siècle que s'est installé le cimetière le long des murs (phase III)<sup>62</sup>.

53. Venco Ricciardi (1967), fig. 171 : 35 ; Venco Ricciardi (1984), fig. 3 : 9.

54. Comparer Lecomte (1993), fig. 3 : 8 à Venco Ricciardi (1971), fig. 94 : 77 et p. 461.

55. Lecomte (1993), p. 201, fig. 14 : 1-5, 8-11 ; Negro Ponzi (1968/1969), p. 330, 355, fig. 153 : 19-23, et fig. 157 : 65, 68 ; Negro Ponzi (1972), fig. 20 : 12-15 et fig. 40-41 (à comparer à Lecomte [1993], fig. 14 : 4) ; Negro Ponzi (1984), fig. 2 : 8.

56. Negro Ponzi (1984), p. 35.

57. Comparer fig. 1 : 8-12, fig. 2 : 1-7 et 3 : 2-4 avec Lecomte (1993), fig. 4 : 1-7 (plats à poisson), fig. 4 : 8 et fig. 5 : 5 (lèvre sortante, noter les cannelures sur le haut de la lèvre dans le dernier exemple), fig. 4 : 12-14, 16 (lèvre rabattue), fig. 5 : 1 (bassin caréné).

58. Comparer fig. 5 : 3 avec Lecomte (1993), fig. 5 : 10.

59. Lecomte (1993), fig. 7 : 3-4.

60. *Ibid.*, fig. 5 : 9 et p. 199.

61. *Ibid.*, fig. 12 : 1-4.

62. *Ibid.*, p. 202.

Et la comparaison des assemblages céramiques nous indique que l'abandon de Mleiha est antérieur à la phase Ib définie dans le secteur F d'ed-Dur.

## DIBBĀ

Dibbā se situe sur les rives d'une des meilleures criques de la côte de la mer d'Oman, tout à fait au nord de la plaine littorale de la Bāṭina. Quelques céramiques éparses et une tradition d'occupation remontant aux plus anciens textes médiévaux laissaient supposer une occupation antique qu'est venue confirmer la récente découverte d'une tombe. Il ne s'agit pas d'un enterrement secondaire isolé dans une tombe plus ancienne, comme on en connaît plusieurs dispersés dans la région, mais d'un tombeau collectif souterrain construit. Un tel monument est inconcevable sans une installation permanente à proximité.

Cette tombe a été fouillée par S. Jasim et A. Abbas en 2004<sup>63</sup>. Le matériel recueilli, très luxueux, témoigne d'une communauté qui profitait des échanges maritimes entre le golfe Persique et l'Inde. Les contacts avec l'aire indo-pakistanaise sont particulièrement bien attestés par un ensemble d'objets en ivoire très significatif. Il s'agit en premier lieu d'un tube à cosmétiques en ivoire tourné qui rappelle des objets semblables d'ed-Dur (secteur BR) et de Taxila<sup>64</sup>. Mais surtout de trois peignes en ivoire, à décor incisé, répartis dans les deux niveaux de la tombe<sup>65</sup>. Le bandeau d'encadrement de l'un d'eux se retrouve exactement sur un fragment de peigne trouvé également en contexte funéraire à Mleiha par S. Jasim<sup>66</sup>. Le second peigne illustré est décoré d'un côté d'une scène galante et de l'autre d'un lotus épanoui. Il présente des affinités évidentes avec des ivoires indo-pakistanaïses, par le style du corps de la femme, ainsi que celui du lotus, mais aussi par la technique de la gravure en très faible relief sur ivoire qui est bien connue dans le monde indien. On peut rapprocher ces peignes de certaines pièces de mobilier exhumées à Bégram, datées du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>67</sup>.

La publication du matériel de cette tombe, qui présente de nombreux parallèles avec l'assemblage de la phase principale d'ed-Dur, le place dans son ensemble au 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. Mais l'examen de certains éléments pourrait indiquer une utilisation plus longue de la tombe, ou peut-être de deux phases d'utilisation ; S. Jasim a d'ailleurs reconnu deux niveaux de dépôts distincts.

Le plus grand ensemble renvoie globalement au 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. La céramique à glaçure présente des formes qui trouvent des parallèles en Mésopotamie à la période parthe récente, c'est-à-dire aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Une petite jarre à deux anses et à panse à cannelures verticales trouve de bons parallèles à Séleucie dans des niveaux des deux premiers siècles de l'ère chrétienne, ainsi qu'à Bahreïn dans un contexte funéraire attribué aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne<sup>68</sup>. Elle

63. Jasim (2006).

64. Jasim (2006), fig. 40 : 1-2, fig. 53 ; Haerinck (1993), fig. 16 ; Marshall (1951), p. 659, pl. 199 : 50, 52 (Sirkap, niveau II).

65. Jasim (2006), fig. 41-48 ; noter que l'auteur illustre deux de ces objets mais en cite trois, auprès des individus D2, D4 (niveau supérieur), et D13 (niveau inférieur), Jasim (2006), p. 216 et 218.

66. Jasim (2006), fig. 41 : 2, à droite, fig. 47 ; Jasim (1999), fig. 9, fig. 10 : 11.

67. Hackin, éd. (1954), fig. 12-18, 20-27 ; Tissot, Darbois (2002), p. 30-35, 42-43, 49.

68. Jasim (2006), fig. 22 : 4 ; Debevoise (1934), pl. A : 2, fig. 284, 288-289, pl. III : fig. 1-2 ; Lombard, dir. (1999), p. 173 : 253.

se rapproche aussi d'une forme de la *BI-Ware*, céramique datée du 1<sup>er</sup> siècle avant-1<sup>er</sup> siècle après J.-C.<sup>69</sup>. Certaines formes trouvent des parallèles avec des récipients sans glaçure des mêmes niveaux de Séleucie du Tigre : une jarre à deux anses<sup>70</sup> et un pichet à une anse, forme également connue à ed-Dur<sup>71</sup>. Une amphore se rapproche aussi de formes trouvées à ed-Dur<sup>72</sup>. En revanche, aucun parallèle n'a pu être trouvé à une grande amphore à anses bifides et au col décoré de tenons<sup>73</sup>.

Les nombreuses parures trouvées dans la tombe, certaines d'origine romaine, trouvent de bons parallèles à ed-Dur. C'est le cas des pendentifs en fritte en forme de graine, de fruit et de parties génitales masculines<sup>74</sup>, ces derniers en particulier sont bien répandus dans l'empire romain du 1<sup>er</sup> siècle avant au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.<sup>75</sup> ; des exemplaires ont été trouvés à Bahreïn dans un contexte du 1<sup>er</sup> siècle avant-1<sup>er</sup> siècle après J.-C.<sup>76</sup>.

Les récipients en verre sont relativement nombreux et de formes variées. Les phiales côtelées (*pillar-moulded bowls*), d'origine méditerranéenne, sont un type bien répandu en Arabie orientale (Bahreïn, ed-Dur, Mleiha, Bidya), et en Arabie centrale (Qaryat al-Faw). Les exemplaires de Dibbā sont réalisés en verre monochrome pour la plupart, et en verre polychrome pour l'un des fragments<sup>77</sup>. Ces phiales côtelées sont généralement datées du dernier quart du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. : elles sont fréquentes dans tout le monde romain dès le règne d'Auguste (27 avant-14 après J.-C.) et connaissent de très bons parallèles dans une échoppe d'Herculanum détruite en 79 de l'ère chrétienne<sup>78</sup>. Les flacons moulés de forme ovoïde, à une ou deux anses, agrémentés de cannelures verticales, sont parfois appelés « sidoniens ». Ils peuvent être décorés ou non en leur milieu d'un bandeau horizontal simple ou orné de volutes. D'autres exemples de ce type sont connus dans des tombes d'époque Tylos à Bahreïn<sup>79</sup>. Probablement produits dans des ateliers du Levant, ils sont datés de la deuxième moitié du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>80</sup>. Un *unguentarium* à panse piriforme

69. Hannestad (1983), pl. 27 : 290 ; Salles (1990), fig. 2 (en bas, au centre).

70. Jasim (2006), fig. 20, fig. 22 : 1 ; Debevoise (1934), fig. 185.

71. Jasim (2006), fig. 22 : 2 ; Debevoise (1934), fig. 272 ; Valtz (1984), fig. 3 : 17 ; Haerinck *et al.* (1993), fig. 2 : 1.

72. Jasim (2006), fig. 22 : 3 ; Haerinck *et al.* (1993), fig. 2 : 5 ; De Paepe *et al.* (2003), fig. 4 : 8.

73. Jasim (2006), fig. 23.

74. Jasim (2008) fig. 63 : 2-4 ; Haerinck *et al.* (1991), fig. 28 : 2-3, 8 (secteur N) ; Haerinck (1992), fig. 30 (en haut au centre et en bas, secteur AV) ; De Waele (2007), fig. 20 : 6-7 ; Mouton (2008), p. 134, fig. 120 : 20.

75. De Waele (2007), p. 304.

76. Lombard, dir. (1999), p. 200 : 328, 331.

77. Jasim (2006) ; phiales côtelées en verre monochrome, voir fig. 31 : 1-2, 4, fig. 32-33 et fig. 34 : 2, 4, 5 ; en verre polychrome, fig. 31 : 3, fig. 34 : 3 ; sur ce type en général voir Isings (1957), forme 3a ; Bahreïn : During-Caspers 1980, fig. 6a, pl. XXV-XXVI, Andersen (2007), p. 25 et fig. 15-16 ; ed-Dur : Boucharlat *et al.* (1989), fig. J, fig. 11, Mouton (2008), p. 115, fig. 96 : 1-3, Haerinck *et al.* (1992), fig. 13, Whitehouse *et al.* (1998), fig. 4-6, pl. 5-7 ; Mleiha : Jasim (1999), fig. 20 : 2 ; Bidya : Mouton (2008), fig. 126 : 3 ; Qaryat al-Faw : al-Ansari 1982, p. 80-81, fig. 3, 7.

78. Isings (1957), p. 18-19 ; Whitehouse (1998), fig. 50-60 ; Whitehouse (2000), p. 93 ; Jasim (2006), p. 221.

79. Jasim (2006), fig. 35-36 ; Boucharlat, Salles (1989), p. 113-114 : 198-200 ; Lombard, dir. (1999), p. 184 : 276-279 ; Andersen (2007), fig. 134, 161-164, 167-171.

80. Stern (1995), p. 57, 152-153, 295 (voir en particulier n° 56-57) ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), pl. 47 : 648-650 ; Andersen (2007), p. 50 (type 18).

montrant un pincement au niveau de la naissance du col renvoie à un type de verrerie romaine très répandu qui apparaît dans le courant du deuxième quart du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>81</sup>, d'abord dans les provinces orientales du monde romain, puis dans les provinces occidentales dans des contextes datés de la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne et du début du 2<sup>e</sup> siècle<sup>82</sup>. Hors des frontières de l'empire romain, on en connaît à Bahreïn et à ed-Dur, ainsi qu'à Taxila au Pakistan<sup>83</sup>. L'aryballe globulaire à deux anses allant du haut de l'épaule au bas du col est un type qui apparaît dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne ; d'assez nombreux exemplaires ont été trouvés à Bahreïn<sup>84</sup>.

Parmi le mobilier funéraire, quelques éléments semblent indiquer une durée d'utilisation plus prolongée, ou témoigner d'une seconde phase d'utilisation. Ainsi, les aryballes sans anses à fond concave, bien que produits aux 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne<sup>85</sup>, apparaissent dans la péninsule d'Oman sur l'île de Ghalla au large d'ed-Dur, dans des contextes plus tardifs, associés à du matériel caractéristique des niveaux d'occupation de la période PIR. D<sup>86</sup>. Un *unguentarium* à base arrondie, à col droit et à panse effilée est proche de types bien attestés aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne<sup>87</sup>. Les balsamiques à col haut et effilé ne peuvent être antérieurs au 2<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne<sup>88</sup>, à l'exception peut-être de l'exemplaire à panse tronconique dont le type est apparu à la fin du 1<sup>er</sup> siècle<sup>89</sup>. Ces flacons sont fréquents jusqu'au 3<sup>e</sup> siècle et se rencontrent encore au 4<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne.

Cette unique tombe fouillée ne peut en aucun cas nous fournir de manière sûre les limites chronologiques de l'antique Dībā ; elle atteste du moins une occupation qui se situe principalement dans le 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, mais qui semble aussi se prolonger dans le 2<sup>e</sup> et peut-être le 3<sup>e</sup> siècle.

81. Jasim (2006), fig. 37 : 4 ; Isings (1957), forme 28a.

82. Dussart (1998), p. 167-168 (type B XIII 1312a), pl. 54 ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 77-80, pl. 16 : 102, 104, 107, 109-120, p. 139, pl. 25 : 57, p. 203-204, pl. 43 : 573-575.

83. *Bahreïn* : Boucharlat, Salles (1989), p. 116-117 (n° 206, 208) ; Lombard, dir. (1999), p. 185 : 280, p. 188 : 294 ; Andersen (2007), fig. 29, 36, 40, 48, 51-52, 60-63 ; *ed-Dur* : Mouton (2008), fig. 96 : 9 ; Haerinck (1992), fig. 2 : 3, fig. 5 ; Whitehouse (1998), p. 29, fig. 7 : 68 ; Whitehouse (2000), p. 100-101, fig. 16-17 ; *Taxila* : Marshall (1951), p. 687-688 et pl. 210 : a-c.

84. Jasim (2006), fig. 37 : 1 ; sur ce type et sa datation voir : Isings (1957), forme 61, et Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 137 : 350 ; *Bahreïn* : Boucharlat, Salles (1989), p. 121-122 : 216-221 (datation aux 2<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles non fondée) ; Lombard (1999), p. 184 : 275 ; Andersen (2007), p. 38-41, fig. 91-110.

85. Jasim (2006), fig. 37 : 5-6 ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 89, pl. 18 : 154, p. 93, pl. 19 : 169-170.

86. *Ghalla* : Mouton (2008), p. 180-182, fig. 137 : 6-7 ; *ed-Dur*, secteur N, un exemplaire sans anse : Mouton (2008), fig. 96 : 5 ; Haerinck *et al* (1991), fig. 32 : 3.

87. Jasim (2006), fig. 37 : 3 ; Isings (1957), forme 83 ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 405, pl. 99 : 1106 ; Andersen (2007), fig. 24-25 (daté ici des 1<sup>er</sup>-2<sup>e</sup> siècles de l'è. chr., mais l'auteur ne distingue pas les sous-types morphologiques dans sa vaste catégorie 6).

88. Jasim (2006), fig. 34 : 6-10, fig. 38 ; Isings (1957), forme 82 ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 144-146, pl. 26 : 378-383, p. 242 : 722, 726, 728.

89. Jasim (2006), fig. 34 : 9 ; Dussart (1998), p. 165, pl. 52 : type B XIII 1211a ; Arveiller-Dulong, Nenna (2005), p. 124-136 : 298-303, 307-343, p. 230-231 : 673, 676, p. 241 : 718-719.

## SUHĀR

La discussion sur la chronologie des niveaux les plus anciens de Suḥār a été relancée récemment par deux publications, l'une présentant la synthèse des fouilles menées par la mission française dans les années 1980, l'autre remettant en cause les assemblages d'époque sassanide identifiés en Arabie orientale et par conséquent la carte du peuplement à cette période<sup>90</sup>.

Dans les articles publiés peu après les fouilles, M. Kervran a proposé de placer la fondation de Suḥār dans le I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., et daté les phases I et II de la période parthe, les phases III et IV de la période sassanide<sup>91</sup>. Dans un travail de synthèse sur la période préislamique dans la péninsule d'Oman, un des auteurs a proposé ensuite de dater la phase I plutôt du début du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les phases II et III du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle et la phase IV des siècles précédant la conquête islamique<sup>92</sup>. Ces dates très basses ont été contestées par M. Kervran dans sa publication récente de synthèse, dans laquelle elle admet toutefois une moins grande ancienneté de la ville en situant hypothétiquement la phase la plus ancienne dans le III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et en précisant que les céramiques de la phase II à IV sont sassanides<sup>93</sup>. À cela, pour finir, D. Kennet en discutant dans le détail les parallèles céramiques établis dans ces travaux antérieurs, conclut que l'ensemble des niveaux antérieurs à la phase V doivent être datés du VIII<sup>e</sup> s., bien qu'ils contiennent quelques tessons résiduels provenant de phases plus anciennes du site, d'époque parthe, des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne, dont pourraient témoigner les phases 0 et I (mais rien d'époque sassanide)<sup>94</sup>.

Nous pourrions reprendre ici en détail la discussion sur l'ensemble des parallèles céramiques déjà établis et discutés dans toutes ces publications, sans aboutir à une conclusion plus précise. Elle concerne majoritairement un matériel trop peu caractéristique pour que la question soit fermement tranchée : la plupart des types et des formes représentés ont une très longue histoire, soit qu'ils perdurent, en vogue dans des ateliers lointains bien après leur apparition, soit qu'ils ressurgissent des siècles après leur invention<sup>95</sup>. La référence à certaines formes hellénistiques en est la meilleure illustration. Et puis la question de l'*Indian Red Polished Ware* semble n'être encore pas résolue... Nous allons donc seulement revenir sur quelques éléments qui nous paraissent significatifs en relation avec le matériel de Mleiha, site le plus proche de Suḥār ayant livré des niveaux du début de la période sassanide.

L'argumentation de D. Kennet pour démontrer l'absence de niveaux sassanides dans les sondages pratiqués par M. Kervran à Suḥār peut être résumée : l'absence de *Fine Orange Painted Ware*, de ses classes CLINKY et SMAG, et d'*alkaline glazed bowls with a notched rim* est déterminante ; inversement, la présence d'*Indian Red Polished*

90. Kervran (2004) ; Kennet (2007).

91. Kervran (1984) ; Kervran, Hiebert (1991).

92. Mouton (2008), p. 175-181.

93. Kervran (2004), p. 293-296.

94. Kennet (2007), p. 97-100.

95. La discussion sur l'ancienneté d'une installation à Suḥār ne pourra se résoudre que par des travaux de terrain qui apportent des ensembles céramiques plus importants et bien stratifiés. En effet, il est troublant de trouver dans certains niveaux des formes très caractéristiques des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C., par exemple, comme le bol à glaçure illustré dans Kervran (2004), fig. 12 : 6 (forme qui ne semble pas isolée), qui trouve des parallèles exacts dans les niveaux de la période PIR. A de Mleiha (Boucharlat, Mouton [1993], fig. 4 : 1) et dans des niveaux du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. à Larsa (Lecomte [1987], pl. 20 : 8).

*Ware* n'est pas significative car cette céramique est produite jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que la présence des fragments de grès chinois, qui "seraient" les plus anciens du Moyen-Orient, mais qui selon lui datent plus vraisemblablement du VIII<sup>e</sup> siècle au plus tôt.

L'absence de certaines catégories céramiques est en effet notable. Mais nous ne connaissons pas le contexte fonctionnel des niveaux explorés par les sondages de M. Kervran, en particulier le plus important pratiqué en 1986 : certains types de céramiques tels que la *Fine Orange Painted Ware* peuvent n'avoir été répandus que dans certaines catégories de la population ; mais il convient de noter qu'à Mleiha cette céramique se rencontre aussi bien dans la résidence fortifiée que dans les maisons simples. L'absence de CLINKY et SMAG est remarquable : ce sont, en effet, des productions communes et usuelles dans le versant oriental de la péninsule d'Oman, mais nous n'en connaissons pas de diffusion sur le littoral oriental et dans l'Oman central, ni à Suḥār ni ailleurs<sup>96</sup>. L'*Indian Red Polished Ware* ne nous apparaît pas comme un marqueur fiable de datation en raison des divergences de vues entre spécialistes de l'Inde et du commerce maritime antique dans ces régions. Et l'identification des tessons de grès chinois de Suḥār reste très controversée parmi les spécialistes<sup>97</sup>.

L'argumentation générale de D. Kennet est valide, tout ce qui a été relevé comme indice d'une occupation contemporaine de la période sassanide pourrait aussi bien attester d'une occupation des premiers siècles de l'ère islamique. Mais si l'on inverse sa proposition, globalement aucun élément des assemblages des phases I à IV n'interdit de situer ces niveaux dans les siècles qui précèdent la conquête islamique.

Alors si le doute persiste, il nous paraît utile de revenir sur deux éléments de l'assemblage de Suḥār en relation avec les découvertes les plus récentes faites dans les niveaux de la période PIR. D de Mleiha, qui pourraient aller dans le sens d'une datation préislamique tardive. Il s'agit en premier lieu des fragments de jarres sableuses bituminées trouvées à Suḥār : un fond dans la couche 24 (Phase II) et un fragment de lèvre dans la couche 20 (Phase III)<sup>98</sup>. Ce type de céramique ne se rencontre qu'associé à du matériel du I<sup>er</sup> au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, du golfe Persique à l'Afrique orientale, et en particulier à Mleiha (fig. 15)<sup>99</sup>. D. Kennet corrige cette datation en la prolongeant jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle, en faisant référence à son type TORP : 63 ; mais cette identification morphologique ne rend pas compte des caractères restrictifs de la pâte céramique, sableuse de couleur brun-orangé, de détails de la forme à l'encolure et à la lèvre et du revêtement épais de bitume, qui caractérisent absolument ce type de jarre

96. Par exemple, sur un site côtier tel que Qāni', port antique du Ḥaḍramawt, la céramique commune la plus fréquente aux V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne est importée de la côte africaine : les relations étaient peut-être plus aisées par mer que par terre, dans un environnement difficile et pas toujours sécurisé ; voir Sedov (1992).

97. Kervran (2004), p. 275 et 285.

98. Kervran (2004), fig. 10 : 15 et fig. 11 : 6.

99. *Mleiha* : PIR. C : Mouton (2008), fig. 68 : 2-4 ; PIR. D : Benoist *et al.* (2003), fig. 8 : 8-10 ; *Ed-Dur* : PIR. C : Mouton (2008), fig. 82 : 9-11 ; PIR. D : Mouton (2008), fig. 114 : 4-5 ; *Qāni'* : aux V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. avant J.-C. : Sedov (1992) ; *Qusayr al-Qadīm* (Mer Rouge) : dans les niveaux des I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s. après J.-C. : Whitcomb, Johnson (1982), pl. 26 ; *Bahreïn* : associé à des céramiques des premiers siècles de l'ère chrétienne en surface sur les sites de Janussan : Lombard, Salles (1984), fig. 54 : 212 ; *Jazirat al-Ghanam* (Mussandam) : de Cardé (1975), fig. 8 : 15 ; *Ra's Ḥafun* (Somalie) : Smith, Wright (1988), fig. 5 : a-c, fig. 7 : a-b. Voir discussion dans Benoist *et al.* (2003), p. 69.



Fig. 15 – Mleiha (PIR. D). Amphores en céramique sableuse.

de transport. Ces deux fragments nous paraissent être de bons indicateurs d’une datation préislamique des phases II et III de Suḥār<sup>100</sup>. Notons qu’un fragment d’une jarre de ce type a été trouvé dans les niveaux hellénistico-parthes d’Uruk<sup>101</sup> ; or précisément dans ces mêmes niveaux, et postérieurs sassanides, des jarres à glaçure à lèvres sinueuses verticales<sup>102</sup> et des bols à glaçure à lèvres verticales et carènes<sup>103</sup> forment

100. Ayant eu entre les mains des centaines de tessons de cette céramique, je préciserai au vu des photos des fragments de Suḥār, et de manière un peu subjective, qu’ils appartiennent plus vraisemblablement à la période PIR. D qu’à la période PIR. C.

101. Schmidt (1983), Taf. 41 : 11, Taf. 43 : 16, 19, Taf. 45 : 16-19.

102. Kervran (2004), fig. 9 : 4-5 (couche 26 phase I), fig. 12 : 2-3 (couche 17-18 phase III) ; à Uruk : Schmidt (1983), Taf. 45 : 7, même forme et même type de glaçure, Finkbeiner (1991), fig. 156, 165, Finkbeiner (1992), fig. 981, Finkbeiner (1993), fig. 981.

103. Kervran (2004), fig. 10 : 17-18 (couche 24 phase II), fig. 12 : 6-7 (couche 18/19/20 phase III) ; à ed-Dur voir Mouton (2008), fig. 71 : 19 (période PIR. C) ; à Uruk voir Schmidt (1983), Taf. 44 : 15.

un bon ensemble de parallèles avec des formes recueillies dans les niveaux des phases I-III de Suḥār.

En second lieu, la poursuite des fouilles à Mleiha après 1992 a révélé des niveaux de la période PIR. D que nous croyions absente de ce site, et que nous avons présentés plus haut. L'abondante céramique conservée dans ces niveaux archéologiques a considérablement enrichi l'assemblage de cette période que nous ne connaissions jusqu'alors qu'à partir des seules fouilles du secteur F d'ed-Dur, et des sondages et ramassages de surface pratiqués sur quelques autres sites<sup>104</sup>. Parmi ce matériel, un lot de céramiques d'origine indienne, la *céramique brun-rouge à dégraissant minéral blanc* (*Brown Ware with Chalky/Shelly/Sandy grits*), déjà décrite plus haut, trouve des parallèles précis à Suḥār :

- un pot à cuire à cordon sur l'épaule ; céramique rosâtre, rouge à brune, à pâte grossière mais plutôt peu épaisse, contenant du mica, parfois des inclusions blanches ; engobe rouge parfois brillant, surfaces noircies souvent par le feu de cuisson : nombreux fragments dans les niveaux PIR. D de la résidence fortifiée de Mleiha, et sur les sols des maisons du secteur DA (fig. 13 : 19-20) ; à Suḥār dans les niveaux des phases I à IV<sup>105</sup> ;

- bord à lèvre longue et très ouverte, en céramique rosâtre à rouge, contenant du mica ; présentée comme un couvercle : forme présente dans la période PIR. D de Mleiha et à Khawr Rūrī, même pâte céramique et fine rigole sur la partie intérieure de la lèvre assez fréquente sur ces formes indiennes à lèvre évasée (fig. 13 : 1) ; à Suḥār à la phase II<sup>106</sup> ;

- jarre à lèvre éversée, à ressaut ou cordon extérieur, pâte verdâtre à rosâtre (plutôt rosâtre sur les photos), à dégraissant contenant des particules de mica, engobe rouge ; forme semblable à Mleiha (inv. 3425 ML.DA, non illustré) que l'on intègre dans un ensemble homogène de céramiques à pâte rosâtre, portant un engobe rouge clair tout à fait comparable (fig. 13 : 8-10) ; à Suḥār dans des niveaux des phases II-III<sup>107</sup>.

Par conséquent, malgré l'absence notable, il faut le rappeler, de certaines catégories céramiques dans les niveaux des phases I à IV de Suḥār, une datation préislamique ne peut être définitivement écartée. La présence de céramiques caractéristiques de la période PIR. D, ne va pas dans le sens de l'hypothèse de D. Kennet qui soutient que « the entire Suḥār sequence below Level V is datable to the eighth century AD but it also may contain some pottery and glass dating to about the first/second century AD that is probably residual from earlier occupation at the site »<sup>108</sup>. Nous préférons placer ces niveaux dans la période préislamique, puisqu'on y rencontre des types céramiques bien attestés dans les niveaux PIR. C et surtout PIR. D du site de Mleiha, *contra* l'hypothèse d'une datation plus tardive qui se fonde principalement sur l'absence de certaines catégories céramiques. Mais il est vrai, et c'est un point essentiel de la

104. Mouton (2008), p. 125-136, 173-174, 181-185 ; de Cardé (1972).

105. Kervran (2004), fig. 9 : 9 (couche 25 phase I), fig. 10 : 22 (couche 24 phase II), fig. 12 : 14 (couche 21 phase III), fig. 14 : 9 (couche 15 phase IV).

106. *Suḥār* : Kervran (2004), fig. 10 : 26 (couche 22 phase II) ; *Khawr Rūrī* : Sedov, Benvenuti (2002), p. 191 et fig. 12 : 2, 5-7, fig. 15 : 4-6 ; les auteurs précisent qu'il s'agit d'une production indienne datée de 1-400 après J.-C.

107. Kervran (2004), fig. 10 : 1 (couche 24 phase II). Un tessou présentant le même type de pâte céramique et d'engobe très caractéristiques, que cette jarre globulaire de Mleiha, a été trouvé dans la couche 20 de la phase III de Suḥār (identifié sur des photographies des assemblages complets par couches qui nous ont été transmises par M. Kervran que nous remercions).

108. Kennet (2007), p. 99.

discussion soulevée par D. Kennet, que la documentation dont nous disposons ne peut soutenir l'hypothèse d'une occupation continue jusqu'au début de la période islamique, ce qui revient à dire durant toute la période sassanide. Aucun élément n'autorise à supposer une occupation postérieure au III<sup>e</sup> siècle (et antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle).

## KUSH

Si l'on exclue quelques trouvailles isolées<sup>109</sup>, et de très modestes ensembles céramiques tels que, peut-être, les quelques tessons recueillis dans une tranchée de construction à Hili (oasis d'al-'Ayn, émirat d'Abū Dhabī)<sup>110</sup>, peu d'autres sites ont des niveaux attestant une réelle occupation de la période sassanide.

Le plus important, et qui reste encore à explorer de manière plus intensive pour ses phases préislamiques, est le site de Kush, à quelques kilomètres de la ville de Ra's al-Khaimah, sur la ligne de rivage ancienne du golfe Persique. La séquence de Kush, qui s'étend jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, a livré deux phases de l'époque sassanide et du début de l'époque islamique (phases I et II)<sup>111</sup>. La phase II a livré une monnaie de Kavād frappée entre 507 et 519 et des charbons datés par le radiocarbone de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> et du début du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>112</sup>. D. Kennet, en se fondant sur le matériel recueilli, situe le début de la phase I au V<sup>e</sup> siècle. Le sol vierge n'ayant pas été atteint, il est probable qu'un niveau antérieur reste à découvrir. La fouille a livré un matériel abondant, dont de la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*) ; sa répartition dans les niveaux, bien que clairement plus forte dans les plus profonds, n'en démontre pas moins que sa production s'est maintenue jusqu'au début de la période islamique<sup>113</sup>. Les grandes jarres à décor incisé sont présentes dans les deux phases, mais leur nombre semble croître vers la fin de la phase II, donc au début de la période islamique<sup>114</sup> ; ce type de jarres se trouve aussi associé à de la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*) en surface du site de Jazīrat al-Ghanam<sup>115</sup>. Enfin, les bols à glaçure, à paroi convexe, à lèvre épaissie à l'intérieur et à ressaut interne, et les bols à glaçure à lèvre verticale, tous deux présents dans les dépôts postérieurs à l'abandon du bâtiment fortifié du secteur F d'ed-Dur, et dans les contextes sassanides de Choche-Ctésiphon<sup>116</sup>, sont aussi représentés à Kush<sup>117</sup>. D. Kennet a placé le début de l'occupation de Kush « slightly later than the PIR. D occupation at ed-Dur »<sup>118</sup>. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'assemblage de la phase la plus ancienne du site nous semble même plus précisément succéder à l'abandon du bâtiment fortifié du secteur F d'ed-Dur ; et donc aussi à l'abandon du site de Mleiha.

109. Voir liste dans Kennet (2007), p. 90.

110. Mouton (2008), p. 173-174, fig. 129.

111. Kennet (2004), p. 12-13. Le sol vierge n'a pas été atteint.

112. *Ibid.*, p. 13 et tabl. 2. Pour l'ensemble de la séquence, voir aussi le tabl. 45.

113. *Ibid.*, p. 61-62 et tabl. 3 (sous *FOPW*) et fig. 34.

114. *Ibid.*, p. 58, classe *Large Incised Storage Vessels (LISV)*, fig. 31.

115. De Cardi (1972), fig. 2 : 23-24, 29, 33-34.

116. Voir *supra*.

117. Kennet (2004), p. 30 et fig. 5 (en bas) : classe *Turquoise Glaze (TURQ)*, type morphologique 94.

118. Kennet (2002), p. 160 ; voir aussi Kennet (1997) et Kennet (2005).

## KHATT

Dans l'intérieur des terres, le site de Khatt constituait vraisemblablement le prolongement agricole du site de Kush, selon une organisation du peuplement fréquente dans les marges arides de l'Arabie depuis l'Antiquité. L'étendue réelle du site antique n'a pas pu y être définie clairement puisque les aménagements agricoles modernes l'ont progressivement détruit<sup>119</sup>. Une occupation d'époque sassanide a été reconnue sur la coupe stratigraphique étudiée par D. Kennet, qui remonte au moins aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles. D'une fosse, ensemble clos, proviennent une petite jarre à une anse et pied en pointe à la manière d'une amphore et deux cruches à bec trifolié de type œnochoée. La jarre s'apparente à des types trouvés en contexte sassanide à Choche-Ctésiphon, dans des niveaux des III<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles et VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles<sup>120</sup>, et à Kish dans des niveaux antérieurs au VI<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup>; des considérations sur l'évolution de la forme permettent de suggérer ici une date située plutôt vers le milieu de la période sassanide, aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles<sup>122</sup>. Les deux cruches sont en céramique bien cuite de couleur grise à rouge, une catégorie bien définie et fréquente à Kush dans les niveaux sassanides<sup>123</sup>. Il faut signaler aussi, dans les niveaux de Khatt, une grosse jarre à décor de points incisés sur le col<sup>124</sup>, qui trouve de bons parallèles dans d'autres contextes sassanides, comme à Jazīrat al-Ghanam où elle est associée à de la *céramique orange fine peinte* (*Fine Orange Painted Ware*). D. Kennet souligne que l'absence de ce type de jarres à Mleiha et ed-Dur F suggère qu'il n'a pu apparaître dans la région qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle. C'est encore un indice de la postériorité chronologique de Khatt et Kush sur Mleiha et ed-Dur<sup>125</sup>.

## JAZĪRAT AL-GHANAM

Il faut, pour finir, signaler le site de Jazīrat al-Ghanam, sur un îlot du Ra's Musandam. Déjà mentionné à plusieurs reprises, ce site exploré en surface, a été bien daté de la période sassanide par B. de Cardi<sup>126</sup>. L'assemblage recueilli se rattache, nous l'avons évoqué, aux ensembles trouvés à Kush et à Khatt; il inclue de nombreux types absents des ensembles de Mleiha et d'ed-Dur, ce qui nous incite à placer l'occupation de Jazīrat al-Ghanam dans une phase postérieure à l'abandon de ces deux sites, donc pas avant le IV<sup>e</sup> siècle, ou la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle puisque le matériel qui fait la différence consiste en des jarres de grandes dimensions qui ne pouvaient en aucun cas être déposées dans les foyers et les sépultures en pleine terre de la fin de l'occupation du secteur F d'ed-Dur.

119. Kennet (1998). Voir aussi la notice dans Kennet (2004), p. 22.

120. Kennet (1998), p. 109, fig. 6: 22 et fig. 7. Venco Ricciardi (1967), p. 95 et fig. 151-153; Venco Ricciardi (1984), p. 51, fig. 2: 8-12.

121. Moorey 1978, p. 124

122. Kennet (1998), p. 111.

123. *Ibid.*, fig. 6: 20-21. Catégorie appelée *Clinky Fired Earthenware* (sous le sigle *Clinky*) dans Kennet (2002), p. 157-158 et fig. 4, et Kennet (2004), p. 62 et fig. 35. La forme de cruche à bec trifolié y est référencée sous le type 87.

124. Kennet (1998), fig. 5: 6.

125. Kennet (2004), p. 58.

126. De Cardi (1972).

## DISCUSSION

Nous pouvons donc ordonner les sites de la période PIR. D dans la péninsule d'Oman en deux phases chronologiques qu'il conviendra de distinguer.

D'une part les sites de Mleiha, ed-Dur, Dibbā et peut-être Suḥār. D'autre part, et ensuite, les sites de Kush, Khatt et Jazīrat al-Ghanam. Nous avons vu que Mleiha, le site le plus ancien, nous paraît abandonné à une date située dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. A la même époque est abandonné le bâtiment fortifié du secteur F d'ed-Dur qui devient le tombeau de deux personnages qui furent peut-être ses derniers occupants. Autour du bâtiment sont alors pratiqués des repas rituels, puis est installé un cimetière qui, avec les tombes de l'île de Ghalla, attestent la présence d'une population dont nous ne connaissons pas l'habitat et qui a pu avoir un mode de vie mobile. Ed-Dur est resté jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne le territoire d'un groupe qui conserve la mémoire du lieu pour y enterrer ses morts, autour de la tombe du maître de l'ancien fort en ruine, de la même manière que l'on enterrait autour de la *qubba* d'un marabout vénéré, durant toute la période islamique en Arabie. Suḥār et Dibbā aussi nous apparaissent désertés dans le courant du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne ; le cas de Suḥār est controversé, mais si nous n'y trouvons pas d'indices sûrs d'une occupation entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle, une phase d'abandon est à envisager. Si Dibbā a désormais livré les témoins d'une occupation du début de l'ère chrétienne, aucun élément ne permet d'en prolonger l'occupation au-delà du III<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à son entrée dans l'historiographie musulmane au VII<sup>e</sup> siècle.

À partir du IV<sup>e</sup> siècle, le réseau des sites est très différent. Concentré sur le nord de la péninsule, il se réduit au binôme Kush (littoral/maritime) – Khatt (oasis/agricole) et au poste de Jazīrat al-Ghanam excentré sur une île à l'entrée du détroit d'Ormuz.

Un seuil chronologique très sensible dans le mode de peuplement de la péninsule d'Oman nous paraît donc devoir se situer dans le III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et plutôt vers le milieu de ce siècle, si l'on admet la succession chronologique des types céramiques diagnostiques discutés. Les deux principaux sites de la culture régionale dominante depuis la fin de l'âge du Fer, Mleiha et ed-Dur, où se concentraient tous les témoins d'un pouvoir politique et économique (bâtiments fortifiés, produits de luxe, atelier monétaire, etc.), sont alors abandonnés. Et ce sont des sites nouveaux, sans histoire antérieure, qui viennent prendre le relais, tournés vers le golfe Persique et caractérisés par des assemblages céramiques fortement marqués d'éléments sassanides.

Malgré une réticence théorique certaine à mettre en relation des faits archéologiques dont les témoignages restent ténus avec des récits rapportés par les traditions médiévales, on ne peut manquer de confronter ce seuil chronologique avec certains événements de l'historiographie préislamique. Des sources littéraires conservent en effet la mémoire d'une campagne militaire menée en Arabie orientale par le roi Ardashir. Différentes versions mentionnent cet épisode, au cours duquel les rois coalisés de Bahreïn, al-Yamāma et Oman ont affronté le roi sassanide. L'Oman est clairement mentionné en relation avec Ardashir dans trois textes<sup>127</sup> :

- Al-Dīnawarī, *K. al-Akhbār al-ṭiwāl* (IX<sup>e</sup> siècle)  
– Ardashir marche sur l'Oman, al-Yamāma et Bahreïn ;

127. Potts (1990), p. 230 et p. 329 ; Piacentini 1985, p. 63-65.

- Sanatruq le roi de Bahreïn est vaincu et tué ;
- Ardashir ordonne la destruction de la ville du roi de Bahreïn.
- Anonyme, *Nihāyat al-‘Arab fī akhbār al-Furs wa-l-‘Arab* (XI<sup>e</sup> siècle)
  - Ardashir et son armée marchent vers le pays d’Oman, Baḥreïn, Yamāma et Ḥajar ;
  - Bataille sanglante au cours de laquelle :
  - Sanatruk roi de Bahreïn est tué ;
  - ‘Amr ibn Wāqid al-Ḥimyarī roi de Oman est tué ;
  - la paix est négociée avec le roi du Yémen, averti par les rois arabes de l’invasion perse.
- Yaqūt, *Mu‘jam al-buldān* (XIII<sup>e</sup> siècle)
  - Ardashir fils de Bābik établit les Azd à Shiḥr, en Oman, et en fait des marins, et cela 600 ans avant l’Islam<sup>128</sup>.

L’expédition d’Ardashir est datée habituellement des environs de 240. La relation avec l’abandon de Mleiha et du bâtiment F d’ed-Dur vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, événements déterminants de l’histoire et du peuplement de la péninsule d’Oman, peut être considérée avec prudence. Associés aux rois de l’Arabie orientale coalisés, les maîtres de Mleiha ont peut-être affronté l’expédition sassanide. Cette implication dans un conflit avec le pouvoir naissant pourrait résulter de liens anciens établis avec la royauté parthe, au travers de la Characène<sup>129</sup>, alors déjà conquise par Ardashir ; le nom du roi de Bahreïn, Sanatruq, nous révèle une filiation qui pourrait remonter aux gouverneurs characéniens de l’île. L’hypothèse de la destruction de Mleiha par un détachement envoyé pour établir un relais maritime aux abords du Musandam ne peut être écartée.

La désertion des installations sédentaires ne signifie pas que la communauté de Mleiha ait disparu. D’origine nomade, elle a pu retourner à un mode de vie mobile, probablement toujours maintenu par une fraction du groupe, si l’on admet qu’ed-Dur ait été le centre de rassemblement culturel, politique et d’échanges d’une communauté en partie nomade. Les steppes du piémont et les marges arides ont pu rester le domaine de cette communauté caravanière, non plus structurée autour d’un pouvoir sédentaire, mais cultivant la mémoire de son passé en allant, quelque temps encore, enterrer ses morts autour de la résidence fortifiée de l’ancien seigneur d’ed-Dur. En ce sens, l’implantation du peuplement sédentaire à partir du IV<sup>e</sup> siècle est significative : en se concentrant très au nord de la péninsule et sur le littoral, il se répartit délibérément en marge du domaine nomade. Cette vocation maritime va d’ailleurs marquer le peuplement de la région jusqu’au début de la période islamique puisque les seuls sites ayant une tradition antique qui apparaissent alors à nouveau dans l’Histoire sont les installations portuaires.

Pour finir, la mention du site de Shiḥr par Yaqūt appelle un commentaire.

Il ne peut s’agir du port bien connu d’al-Shiḥr dans le Ḥaḍramawt, qui n’a jamais été considéré comme étant en territoire omanais. Ce port est appelé *al-Shahr* dans les

128. Lammens (1907), p. 398 ; Piacentini (1985), p. 65 ; Potts (1990) p. 329 ; texte arabe de Yaqūt vol. 2 et traduction de Rubens Duval dans Nau (1904), p. 270-271, mais pas de mention de Shiḥr : « Ardashir fils de Bābek avait établi les Azd comme marins sur la côte d’Omān avant l’islamisme en l’année 600. »

129. Potts (1988), Potts (1997), Gatier *et alii* (2002).

mentions les plus anciennes, et *Sara* le territoire côtier qui l'entoure, ce qui transcrit la forme dialectale attestée dans les textes portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, *Xaer*<sup>130</sup>. Dans les récits de la campagne d'Ardashir, il n'est nullement fait mention d'incursions vers le sud de l'Arabie, ce que les traditions n'auraient pas manqué de rapporter. C'est donc plutôt dans les régions de l'Oman proches du golfe Persique qu'il faut situer la ville de Shiḥr où Ardashir établit un port. Ce toponyme, sous cette forme ou sous une forme apparentée est plusieurs fois mentionné dans le cadre de l'Arabie orientale et de la péninsule d'Oman :

- définissant géographiquement ce qu'est Mazūn, al-Hamdānī (X<sup>e</sup> siècle) le décrit comme étant constitué de la région d'al-Ḥasā, al-Qatīf et Shiḥr<sup>131</sup> ;
- al-Idrīsī (XII<sup>e</sup> siècle) utilise le nom Sirr-Ūman pour une ville près de la montagne Sharm (toponyme d'un village à proximité de Kush) à proximité d'une rivière qui débouche à Julfarā<sup>132</sup> ;
- W. Floor, au XVII<sup>e</sup> siècle énumère les forteresses littorales dans lesquelles l'Iman d'Oman entretient une garnison, « Coriaat (Quryāt), Masqat, Sohār, and Julfar or Cier (Shiḥr), which is situated on the inner side of Cape Musandam »<sup>133</sup> ;
- dans une note à sa traduction du texte de Salīl ibn Razīk, G. Percy Badger parle d'un village de la côte ouest de la péninsule d'Oman, « which was sometimes called "Julfār" and sometimes "es-Sirr", from the two most prominent localities on that coast »<sup>134</sup> ;
- le toponyme *Seer* apparaît sur le littoral occidental de la péninsule d'Oman sur de nombreuses cartes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>135</sup>, les plus récentes établies sans doute à partir d'une source commune ;
- commentant la mention d'el-Sirr dans *al Keshf al-Ghummah*, désignant probablement là un lieu situé près de Buraymī, E. C. Ross précise que ce toponyme désignait parfois le littoral occidental de l'Oman<sup>136</sup>.

Les mentions de ce toponyme aux époques médiévale et moderne le placent donc toutes sur le littoral occidental de la péninsule d'Oman, l'identifiant dans deux cas avec Julfār. L'installation la plus importante à cet endroit dans les derniers siècles avant l'Islam est sans nul doute le site de Kush. On peut raisonnablement proposer

130. Grohmann (1934), vol. 4 p. 382-383 ; *Sahar* en 1812 sur la carte de Turquie d'Asie, Arabie, Perse, Kandahar de F. Delamarche fils ; *Chahar* en 1832 sur la carte de l'Asie dressée par M. Lapie, lieutenant colonel et M. Lapie fils, capitaine d'État major, chez Eymery Fruger et Cie, à Paris ; *Shaher* dans Wellsted (1838), vol. 2 p. 443.

131. Potts (1990), p. 330.

132. Référence à la traduction de Jaubert (Paris, 1836-40) dans Wilkinson (1964), p. 344-345.

133. Floor (rééd. 1985), p. 32.

134. Salīl ibn Razīk (1871), p. 4.

135. Par exemple : *Seer*, au nord-est de Sharjah (*Scharedsje*) sur la carte "Sinus Persicus" publiée par C. Niebuhr et portant la date de 1765, et *Ditio Seer seu Dsjulfar*, pour désigner le territoire intérieur entre la côte de Ra's al-Khayma et de Khawr Fakān sur cette même carte et sur la carte "Terra Omān" du même auteur ; *Seer*, à l'emplacement de la ville de Ra's al-Khayma sur la carte de l'Asie occidentale gravée par Chamouin, rue de la Harpe, Paris, vers 1810 ; *Seer*, au sud-ouest de Sharjah sur la carte de Turquie d'Asie, Arabie, Perse, Caboul, Belouchistan et Turkestan, de C. V. Monin, Paris, 1840.

136. Ross (1874), p. 116 et n. 25 p. 187.

d'identifier Shiḥr mentionné par Yaḳūt avec ce site antique et médiéval, d'ailleurs considéré comme l'ancienne Julfār occupée ensuite à partir du <sup>xiv</sup> siècle<sup>137</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Al-Ansari (A. R.)

1982 *Qaryat al-Faw. A Portrait of Pre-Islamic Civilisation in Saudi Arabia*, Riyadh, 1982.

Andersen (S. F.)

2007 *The Tylos Period Burials in Bahrayn. Volume 1. The Glass and Pottery Vessels*, Moesgaard-Aarhus, 2007.

Arveiller-Dulong (V.), Nenna (M.-D.)

2005 *Les verres antiques du musée du Louvre II. Vaisselle et contenants du I<sup>er</sup> siècle au début du VII<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, Paris, 2005.

Badre (L.)

1991 «Le sondage stratigraphique de Shabwa», dans *Syria*, 68, Beyrouth, 1991, p. 229-314.

Begley (V.) (dir.)

1996 *The ancient port of Arikamedu: New Excavations and Researches 1989-1992*, vol. 1, (EFEO, Mémoires archéologiques, 22), Paris, 1996.

2004 *The ancient port of Arikamedu: New Excavations and Researches 1989-1992*, vol. 2, (EFEO, Mémoires archéologiques, 22), Paris, 2004.

Begley (V.), Sidebotham (S. E.)

2000 «Archaeological Excavations at the Indo-Roman Trading Port at Arikamedu, India: 1989-1992», dans M. Taddei, G. de Marco (éds), *South Asian Archaeology 1997. Proceedings of the 14th international conference of the European Association of South Asian Archaeologists, held in the Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, Rome, 7-14 July 1997*, Rome, 2000, p. 961-983.

Begley (V.), Tomber (R.)

1999 «Indian Pottery Sherds», dans S. E. Sidebotham, W. Z. Wendrich (éds), *Report of the 1997 Excavations at Berenike and the Survey of the Egyptian Eastern Desert, including Excavations at Shenshef*, Leyde, 1999, p. 123-159.

Benoist (A.), Mouton (M.), Schiettecatte (J.)

2003 «The artefacts from the fort at Mleiha: distribution, origins, trade and dating», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 33, Londres, 2003, p. 59-76.

137. L'identification avec Suḥār avait été proposée dans Mouton (2008), p. 293, mais les différentes références renvoyant au littoral du golfe Persique ou plus directement à Julfār, ainsi que la récente exploration archéologique du site de Kush, nous incitent à proposer cette nouvelle identification.

Benoist (A.), Reade (J.)

1998. «Ra's al-Hadd (Sultanat d'Oman)», dans M. Mouton (éd.), *Assemblages céramiques de l'âge du Fer de la Péninsule d'Oman* (Documents d'Archéologie de l'Arabie, 1, GREMMO/Maison de l'Orient [CD Rom]), Lyon, 1998.

Boucharlat (R.)

1987 «Les niveaux post-achéménides à Suse, secteur nord Fouilles de l'Apadana-Est et de la Ville Royale-Ouest (1973-1978)», dans *Cahiers de la DAFI*, 15, Paris, 1987, p. 145-311.

Boucharlat (R.), Haerincq (E.), Lecomte (O.), Potts (D. T.), Stevens (K. G.)

1989 «The European Archaeological Expedition to Ed-Dur, Umm al-Qaiwayn (U.A.E.) – An Interim Report on the 1987 and 1988 Seasons», dans *Mesopotamia*, 24, Florence, 1989, p. 5-72.

Boucharlat (R.), Mouton (M.)

1993 «Mleiha (3<sup>e</sup> s. av. J.-C. – 1<sup>er</sup>/2<sup>e</sup> s. après J.-C.)», dans U. Finkbeiner (éd.), *Materialien zur Archäologie der Seleukiden- und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet, Ergebnisse der Symposien 1987 und 1989 in Blaubeuren* (Deutsches Archäologisches Institut Abteilung Baghdad), Tübingen, 1993, p. 219-249.

Boucharlat (R.), Salles (J.-F.)

1989 «The Tylos Period (300 BC.-600 AD.)», dans P. Lombard, M. Kervran (éds), *Bahrain National Museum. Archaeological Collections. Volume I. A selection of Pre-Islamic Antiquities from excavations 1954-1975*, Manama, 1989, p. 83-122.

Brun (J.-P.)

2007 «Amphores égyptiennes et importées dans les *praesidia* romains des routes de Myos Hormos et de Berenice», dans S. Marchand, A. Marangou (éds), *Les amphores égyptiennes et importées en Égypte de la Basse-Époque à l'époque arabe* (Cahiers de Céramique Égyptienne, 8), vol. 2, Le Caire, 2007, p. 505-523.

Callieri (P.)

2000 «Decorated Pottery from the IsIAO Excavations at Bir-kot-ghwandai (Swat, Pakistan, 2<sup>nd</sup> cent. BC-15<sup>th</sup> cent. AD)», dans M. Taddei, G. de Marco (éds), *South Asian Archaeology 1997. Proceedings of the 14th international conference of the European Association of South Asian Archaeologists, held in the Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, Rome, 7-14 July 1997*, vol. 2, Rome, 2000, p. 857-876.

Ciuk (K.)

2000 «Pottery from Parthian, Sasanian and Early Islamic Levels at Nippur, Iraq, 1<sup>st</sup>-9<sup>th</sup> century AD», dans *Bulletin of the Canadian Society for Mesopotamian Studies*, 35, Toronto, 2000, p. 57-79.

Davidde (B.), Petriaggi (R.), Williams (D. F.)

2004 «New data on the commercial trade of the harbour of Kanè through the typological and petrographic study of the pottery», dans *Proceedings of the Seminar of Arabian Studies*, 34, Londres, 2004, p. 85-100.

Debevoise (N. C.)

1934 *Parthian Pottery from Seleucia on the Tigris* (University of Michigan Studies, Humanistic Series), Ann Arbor, 1934.

De Cardi (B.)

- 1972 «A Sasanian outpost in northern Oman», dans *Antiquity*, 45/n° 184, Cambridge, 1972, p. 305-310.  
 1975 «Survey and Excavations in Central Oman, 1974-75», dans *Journal of Oman Studies*, 1, Mascate, 1975, p. 109-111.

De Paepe (P.), Rutten (K.), Vrydaghs (L.), Haerinck (E.)

- 2003 «A Petrographic, Chemical and Phytolith Analysis of Late Pre-Islamic Ceramics from ed-Dur (Umm al-Qaiwain, U.A.E.)», dans D. T. Potts, H. al-Naboodah, P. Hellyer (éds), *Archaeology of the United Arab Emirates. Proceedings of the First International Conference on the Archaeology of the U.A.E.*, Londres, 2003, p. 208-228.

De Waele (A.)

- 2007 «The beads from ed-Dur (Umm al-Qaiwain, UAE)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 37, Munksgaard, 2007, p. 297-308.

Dixneuf (D.)

- 2007 *Les amphores égyptiennes du Sinaï à la Moyenne Égypte : typologie, chronologie, contenu et distribution. Contribution à l'histoire économique, de la période romaine aux premiers temps de l'occupation arabe*, thèse de doctorat de l'Université de Poitiers, 2007.

During-Caspers (E. C. L.)

- 1980 *The Bahrain Tumuli. An illustrated catalogue of two important collection*, Istanbul, 1980.

Dussart (O.)

- 1998 *Le verre en Jordanie et en Syrie du sud* (Bibliothèque archéologique et historique, CLII), Beyrouth, 1998.

Finkbeiner (U.)

- 1991 «Keramik der seleukidischen und parthischen Zeit aus den Grabungen in Uruk-Warka I», dans *Baghdader Mitteilungen*, 22, Mainz, 1991, p. 537-637.  
 1992 «Keramik der seleukidischen und parthischen Zeit aus den Grabungen in Uruk-Warka II», dans *Baghdader Mitteilungen*, 23, Mainz, 1992, p. 473-580.  
 1993 «Uruk-Warka. Fundstellen der Keramik der Seleukiden- und Partherzeit», dans U. Finkbeiner (éd.), *Materialien zur Archäologie der Seleukiden- und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet*, Tübingen, 1993, p. 3-16.

Floor (W.)

- 1985 «A description of Masqat and Oman, anno 1673 AD/1084 Q», dans *Moyen Orient et Océan Indien*, 2/1, Paris, 1985.

Gatier (P.-L.), Lombard (P.), Al- Sindi (K. M.)

- 2002 «Greek Inscriptions from Bahrain», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 13/2, Munksgaard, 2002, p. 223-233.

Grohmann (A.)

- 1934 «Al-Shihr», dans *Encyclopédie Islamique*, vol. 4, Paris, 1934, p. 382-384.

Hackin (J.) (éd.)

- 1954 *Nouvelles recherches archéologiques à Bégram (ancienne Kâpicî) 1939-1940* (Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan, XI), Paris, 1954.

## Haerinck (E.)

- 1983 *La céramique en Iran pendant la période parthe (ca. 250 av. J.-C. à ca. 225 ap. J.-C.). Typologie, chronologie, distribution* (Iranica Antiqua, Supplément 2), Gand, 1983.
- 1992 «Excavations at Ed-Dur (Umm al-Qaiwain, UAE). Preliminary report on the fourth Belgian season (1990)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 3/3, Munksgaard, 1992, p. 190-208.
- 1993 «Excavations at Ed-Dur (Umm al-Qaiwain, UAE). Preliminary report on the fifth Belgian season (1991)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 4/3, Munksgaard, 1993, p. 210-225.

## Haerinck (E.), Metdepeninnghen (C.), Stevens (K. G.)

- 1991 «Excavations at Ed-Dur (Umm al-Qaiwain, UAE). Preliminary Report on the second Belgian Season (1988)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 2/1, Munksgaard, 1991, p. 31-60.
- 1992 «Excavations at Ed-Dur (Umm al-Qaiwain, UAE). Preliminary Report on the third Belgian Season (1989)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 3/1, Munksgaard, 1992, p. 44-60.

## Haerinck (E.), Phillips (C. S.), Potts (D. T.), Stevens (K. G.)

- 1993 «Ed-Dur, Umm al-Qaiwain (U.A.E.)», dans U. Finkbeiner (éd.), *Materialien zur Archäologie der Seleukiden- und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet*, Tübingen, 1993, p. 183-194.

## Hannestad (L.)

- 1983 *Ikaros 2. The Hellenistic pottery from Failaka, with a survey of Hellenistic pottery in the Near East* (Jutland Archaeological Society Publications, 16/2), Aarhus, 1983.

## Højlund (F.), Andersen (H. H.)

- 1994 *Qala'at al-Bahrain. Vol. 1. The Northern City Wall and the Islamic Fortress* (Jutland Archaeological Society Publications, 30/1), Aarhus, 1994.
- 1997 *Qala'at al-Bahrain. Vol. 2. The Central Monumental Buildings* (Jutland Archaeological Society Publications, 30/2), Aarhus, 1997.

## Ibn Razīk (S.)

- 1871 *History of the Imāms and Seyyids of 'Omān*, transl. by G. Percy Badger, London, 1871.

## Isings (C.)

- 1957 *Roman glass from dated finds* (Archaeologica Traiectina, 2), Groningen, 1957.

## Jasim (S. A.)

- 1999 «The excavation of a camel cemetery at Mleiha Sharjah, U.A.E.», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 10, Munksgaard, 1999, p. 69-101.
- 2006 «Trade centres and commercial routes in the Arabian Gulf: Post-Hellenistic discoveries at Dibbā, Sharjah, United Arab Emirates», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 17/2, Munksgaard, 2006, p. 214-237.

## Keall (E. J.), Ciuk (K. E.)

- 1991 «Continuity of Tradition in the Pottery from Parthian Nippur», dans K. Schippmann, A. Herling, J.-F. Salles (éds), *Golf-Archäologie: Mesopotamien, Iran, Kuwait, Bahrayn, Vereinigte Arabische Emirate und Oman* (Internationale Archäologie, 6), Rahden/Westf., 1991, p. 57-70.

## Kennet (D.)

- 1997 «Kush: a Sasanian and Islamic-period archaeological tell in Ra's al-Khaimah (U.A.E.)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 12/1, Munksgaard, 1997, p. 284-302.
- 1998 «Evidence for 4<sup>th</sup>/5<sup>th</sup> century Sasanian occupation at Khatt, Ra's al-Khaimah», dans C. S. Phillips, D. T. Potts, S. Searight (éds), *Arabia and its Neighbours. Essays on prehistoric and historical developments presented in honour of Beatrice de Cardi* (Abiel II), Turnhout, 1998, p. 105-116.
- 2002 «Sasanian Pottery in Southern Iran and Eastern Arabia», dans *Iran*, XL, London, 2002, p. 153-162.
- 2004 *Sasanian and Islamic Pottery from Ra's al-Khaimah: classification, chronology and analysis of trade in the Western Indian Ocean*, Oxford, 2004.
- 2005 «On the eve of Islam: archaeological evidence from Eastern Arabia», dans *Antiquity*, 79, Cambridge, p. 107-118.
- 2007 «The decline of Eastern Arabia in the Sasanian Period», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 17/1, Munksgaard, 2007, p. 86-122.

## Kervran (M.)

- 1984 «À la recherche de Suḥār: état de la question», dans R. Boucharlat, J.-F. Salles (éds), *Arabie Orientale, Mésopotamie et Iran méridionale de l'âge du Fer au début de la période islamique*, Paris, 1984, p. 285-298.
- 1996 «Indian Ceramics in Southern Iran and Eastern Arabia. Repertory, Classification and Chronology», dans H. P. Ray, J.-F. Salles (éds), *Tradition and Archaeology. Early Maritime Contacts in the Indian Ocean. Proceedings of the International Seminar: Techno-archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean, 4th cent. BC–15th cent AD*, New Delhi, 1996, p. 37-58.
- 2004 «Archaeological research at Suḥār 1980-1986», dans *Journal of Oman Studies*, 13, Mascate, 2004, p. 263-381.

## Kervran (M.), Hiebert (F.)

- 1991 «Sohar pré-islamique: note stratigraphique», dans K. Schippmann, A. Herling, J.-F. Salles (éds), *Golf-Archäologie: Mesopotamien, Iran, Kuwait, Bahrayn, Vereinigte Arabische Emirate und Oman* (Internationale Archäologie, 6), Rahden/Westf., 1991, p. 337-346.

## Lamberg-Karlovsky (C. C.)

- 1970 *Excavations at Tepe Yahya, Iran, 1967-1969. Progress Report I* (American School of Prehistoric Research-Peabody Museum-Harvard University, Bulletin n° 27), Cambridge, Massachusetts, 1970.

## Lammens (J.)

- 1907 «Études de géographie et d'ethnographie orientales – Maronites, ΜΑΣΟΝΙΤΑΙ et Mazoun du 'Oman», dans *Mélanges de la Faculté Orientale, Université Saint Joseph*, 2, 1907, Beyrouth, p. 397-407.

## Lecomte (O.)

- 1987 «Un problème d'interprétation: l'E.babbar de Larsa aux époques hellénistique et séleuco-parthe, approche archéologique, économique et culturelle», dans J.-L. Huot (éd.), *Larsa 10<sup>e</sup> campagne, 1983 et 'Oueili 4<sup>e</sup> campagne, 1983. Rapport préliminaire*, Paris, 1987, p. 225-304.
- 1993 «Ed-Dur, les occupations des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> s. ap. J.-C.: contexte des trouvailles et matériel diagnostique», dans U. Finkbeiner (éd.), *Materialien zur*

- Archäologie der Seleukiden- und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet*, Tübingen, 1993, p. 195-218.
- 2005 «Les fouilles française à ed-Dür, Umm al-Qaiwayn», dans ministère des Affaires étrangères (éd.), *Archéologies. Vingt ans de recherches françaises dans le monde*, Paris, 2005, p. 520-521
- Lombard (P.) (dir.)
- 1999 *Bahreïn. La civilisation des deux mers. De Dilmun à Tylos. Catalogue de l'exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 18 mai au 29 août 1999*, Paris, 1999.
- Lombard (P.), Salles (J.-F.)
- 1984 *La nécropole de Janussan (Bahrayn)* (Travaux de la Maison de l'Orient, 6), Lyon, 1984.
- Marshall (J.)
- 1951 *Taxila: an illustrated account of archaeological excavations carried out at Taxila under the orders of the Government of India between the years 1913 and 1934*, Cambridge, 1951.
- Mehta (R. N.)
- 1955 *Excavations at Timbarva, Baroda District. April 1953* (Maharaja Sayajirao University of Baroda, M.S. University Archaeology Series, 2), Baroda, 1955.
- Miroschedji (P. de)
- 1987 «Fouilles du chantier Ville Royale II à Suse (1975-1977). II. – Niveaux d'époques achéménide, parthe et islamique», dans *Cahiers de la DAFI*, 15, Paris, 1987, p. 11-143.
- Moorey (P. R. S.)
- 1978 *Kish excavations, 1923-1933*, Oxford-New York, 1978.
- Mouton (M.)
- 1999 «Éthnoarchéologie et sédentarisation: évolution de l'architecture domestique à Mleiha (Sharjah, E.A.U.)», dans F. Braemer, S. Cleuziou, A. Coudart (éds), *Habitat et société. Actes des XIX<sup>es</sup> Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Antibes, 1999, p. 109-130.
- 2008 *La péninsule d'Oman de la fin de l'âge du Fer au début de la période sassanide (250 av.-250 ap. J.-C.)* (BAR International Series, 1776), Oxford, 2008.
- Mouton (M.) (éd.)
- 1999 *Mleiha I. Environnement, stratégies de subsistance et artisanats (Mission archéologique française à Sharjah)* (Travaux de la Maison de l'Orient Méditerranéen, 29), Lyon, 1999.
- Nau (F.)
- 1904 «Maronites, Mazonites et Maranites», dans *Revue de l'Orient Chrétien*, 9, Paris, 1904, p. 268-276.
- Negro Ponzi (M. M.)
- 1968-1969 «Sasanian glassware from Tell Mahuz (North Mesopotamia)», dans *Mesopotamia*, 3-4, Florence, 1968-1969, p. 293-305.
- 1972 «Glassware from Abu Skhair (central Iraq)», dans *Mesopotamia*, 7, Florence, 1972, p. 215-237.

1984 «Glassware from Choche (Central Mesopotamia)», dans R. Boucharlat, J.-F. Salles (éds), *Arabie Orientale, Mésopotamie et Iran méridionale, de l'âge du Fer au début de l'époque islamique* (Mémoire, 37), Paris, 1984, p. 33-40.

Ollà (A.)

1997 «Osservazioni preliminari sul carico del relitto romano-imperiale nelle acque di Punta Mazza», dans G. Tigrano (éd.), *Rinvenimenti Subacquei a Milazzo e il relitto di Punta Mazza*, Messine, 1997, p. 65-98.

Piacentini (V. F.)

1985 «Ardashir i Papakan and the Wars against the Arabs: Working Hypothesis on the Sasanian Hold of the Gulf», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 15, Londres, 1985, p. 57-79.

Potts (D. T.)

1988 «Arabia and the Kingdom of Characene», dans D. T. Potts (éd.), *Araby the blest – Studies in the arabian archaeology* (Carsten Niebuhr Institute Publications, 7), Copenhagen, 1988, p. 136-167.

1990 *The Arabian Gulf in Antiquity, vol. II – From Alexander the Great to the Coming of Islam*, Oxford, 1990.

1991 *Further Excavations at Tell Abraq. The 1990 Season*, Copenhagen-Munksgaard, 1991.

1997 «The Roman Relationship with the *Persicus sinus* from the Rise of Spasinou Charax (127 BC) to the Reign of Shapur II (AD 309–379)», dans S. E. Alcock (éd.), *The Early Roman Empire in the East* (Oxbow Monograph, 95), Oxford, 1997, p. 89-107.

1998 «Namord Ware in Southeastern Arabia», dans C. S. Phillips, D. T. Potts, S. Searight (éds), *Arabia and her Neighbours. Essays on prehistorical and historical developments presented in honour of Beatrice de Cardi*, Turnhout, 1998, p. 207-220.

Rao (S. R.)

1966 «Excavations at Amreli. A Kshatrapa-Gupta town», dans *Museum & Picture Gallery Baroda, Bulletin*, 18, Baroda, 1966.

Ross (E. C.)

1874 «Annals of Oman, from Early Times to the Year 1728 A.D.», dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 43 – part 1, n° 2, Calcutta, 1874.

Rutten (K.)

2007 «The Roman fine wares of ed-Dur (Umm al-Qaiwain, U.A.E.) and their distribution in the Persian Gulf and the Indian Ocean», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 18/1, Munksgaard, 2007, p. 8-24.

Sajjadi (M.)

1989 «A Class of Sasanian Ceramics from Southeastern Iran», dans *Rivista di Archeologia*, 13, Rome, 1989, p. 31-40.

Salles (J.-F.)

1990 «Questioning the BI-Ware», dans J.-F. Salles (éd.), *Failaka Fouilles Françaises, 1986-1988* (Travaux de la Maison de l'Orient, 18), Lyon, 1990, p. 303-334.

- Sankalia (H. D.), Subbarao (B.), Deo (S. B.)  
1958 *Excavations at Maheshvar and Navdatoli, 1952-1953*, Poona, 1958.
- Sankalia (H. D.), Ansari (Z. D.), Deo (S. B.), Ehrhard (S.)  
1960 *From History to pre-History at Nevasa (1954-1956)*, Poona, 1960.
- Schmidt (J.)  
1983 *Forschungsgemeinschaft unternommenen Ausgrabungen in Uruk-Warka*, Berlin, 1983.
- Sedov (A. V.)  
1992 «New archaeological and epigraphical material from Qana (South Arabia)», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 3, Munksgaard, 1983, p. 110-137.  
1996 «Qana' (Yemen) and the Indian Ocean. The archaeological evidence», dans H. P. Ray, J.-F. Salles (éds), *Tradition and Archaeology. Early Maritime Contacts in the Indian Ocean. Proceedings of the International Seminar: Techno-archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean, 4th cent. BC-15th cent. AD*, New Delhi, 1996, p. 11-35.
- Sedov (A. V.), Benvenuti (C.)  
2002 «The pottery of Sumhuram: general typology», dans A. Avanzini (éd.), *Khawr Rūrī Report 1*, Pise, 2002, p. 177-248.
- Smith (M. C.), Wright (H. T.)  
1988 «The Ceramics from Ra's Hafun in Somalia: Notes on a Classical Maritime Site», dans *Azania*, XXIII, Nairobi, 1988, p. 115-141.
- Stern (E. M.)  
1995 *Roman Mold-blown Glass. The first through sixth centuries*, Tolède-Rome, 1995.
- Strommenger (E.)  
1967 *Gefässe aus Uruk von der neubabylonischen Zeit bis zu den Sasaniden* (Ausgrabung der deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka, 7), Berlin, 1967.
- Taha (M. Y.)  
1974 «Pottery of the United Arab Emirates», dans *Sumer*, 30, Baghdad, 1974, p. 159-174.
- Tomber (R.)  
2000 «Indo-Roman trade: the ceramic evidence from Egypt», dans *Antiquity*, 74, Cambridge, 2000, p. 624-631.  
2007 «Early Roman Egyptian amphorae from the Eastern Desert of Egypt: a chronological sequence», dans S. Marchand, A. Marangou (éds), *Les amphores égyptiennes et importées en Égypte de la Basse-Époque à l'époque arabe* (Cahiers de Céramique Égyptienne, 8), 2 vol., Le Caire, 2007, p. 525-536.
- Tissot (F.), Darbois (D.)  
2002 *Kaboul, le passé confisqué. Le musée de Kaboul 1931-1965*, Paris, 2002.
- Valtz (E.)  
1984 «Pottery from Seleucia on the Tigris», dans R. Boucharlat, J.-F. Salles (éds), *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'âge du Fer au début de la période islamique*, Paris, 1984, p. 41-48.

## Venco Ricciardi (R.)

- 1967 «Pottery from Choche», dans *Mesopotamia*, 2, Florence, 1967, p. 93-104.  
1971 «Sasanian Pottery from Tell Mahuz», dans *Mesopotamia*, 5-6, Florence, 1971, p. 427-482.  
1984 «Sasanian Pottery from Choche (artisans' quarter) and Tell Baruda», dans R. Boucharlat, J.-F. Salles (éds), *Arabie orientale, Mésopotamie et Iran méridional de l'âge du Fer au début de la période islamique*, Paris, 1984, p. 49-57.

## Wellsted (J. R.)

- 1838 *Travels in Arabia*, Londres, 1838.

## Wheeler (R. E. M.)

- 1946 «Arikamedu : an Indo-Roman Trading Station on the East Coast of India», dans *Ancient India*, 2, New Delhi, 1946, p. 17-124.

## Whitcomb (D. S.), Johnson (J. H.)

- 1982 *Quşeir al-Qadim 1980. Preliminary Report* (Preliminary and final reports of archaeological excavations in Egypt from prehistoric to medieval times, 7), Malibu, 1982.

## Whitehouse (D.)

- 1998 *The University of Ghent South-East Arabian Archaeological Project. Excavations at ed-Dur (Umm al-Qaiwan, United Arab Emirates). 1: The Glass Vessels*, Louvain, 1998.  
2000 «Ancient Glass from ed-Dur (Umm al-Qaiwan, U.A.E.) 2. Glass excavated by the Danish Expedition», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 11/1, Munksgaard, 2000, p. 87-128.

## Wilkinson (J. C.)

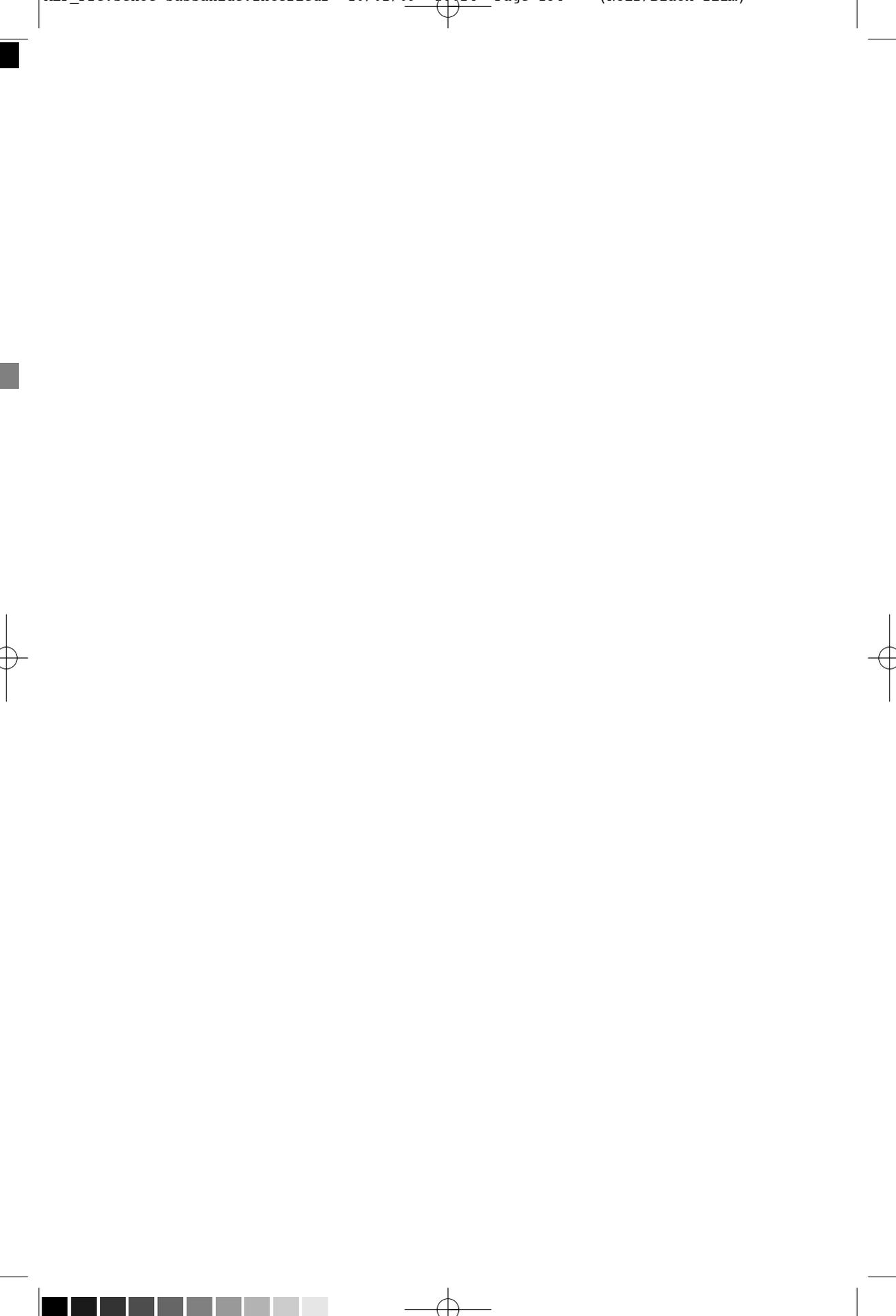
- 1964 «A sketch of the historical geography of the Trucial Oman down to the beginning of the sixteenth century», dans *Geographical Journal*, 130, Londres, 1964, p. 337-349.

## Williams (D. F.)

- 1997 «A note on the fabrics of the amphorae recovered from the Imperial Roman wreck near Milazzo, Sicily», dans G. Tigrano (éd.), *Rinvenimenti Subacquei a Milazzo e il relitto di Punta Mazza*, Messine, 1997, p. 99-104.

## Zarins (J.)

- 2001 *The Land of Incense. Archaeological Works in the Governorate of Dhofar, Sultanate of Oman, 1990-1995* (Archaeology and Cultural Heritage Series, 1), Mascate, 2001.



# Transformations in late Sasanian and Early Islamic Eastern Arabia: the evidence from Kush

Derek KENNET<sup>1</sup>

*Kush is a small tell on the coast of Ra's al-Khaimah (United Arab Emirates), in the northern Oman Peninsula. Excavations between 1995 and 2001 revealed a continual sequence of occupation dating from the 5<sup>th</sup> to the 13<sup>th</sup> century AD. This paper summarises the results, in advance of the forthcoming final publication, of the earliest part of this sequence (Periods I, II and III) which cover the late Sasanian and early Islamic periods.*

*This is, to date, the only excavated sequence in Eastern Arabia which covers the end of the Sasanian period and the rise of Islam. The sequence was very carefully excavated and a great deal of quantified information was retrieved relating to artefacts such as pottery, glass and small finds as well as ecofacts such as carbonised seeds, charcoal and animal bone. The sequence therefore provides a useful insight into the nature of occupation at this time, shedding light on trade contacts as well as the economic and environmental conditions of the period.*

## Résumé

*Kush est un tell de petites dimensions, implanté sur la côte de Ra's al-Khaimah (Émirats Arabes Unis), dans le nord de la péninsule d'Oman. Les fouilles effectuées entre 1995 et 2001 ont mis au jour une séquence d'occupation continue, allant du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle après J.-C. Cet article présente les principales données concernant la partie la plus ancienne de cette séquence (périodes I, II et III), anticipant sur la publication finale à venir. Ces niveaux vont de la fin de la période sassanide au début de la période islamique.*

*Il s'agit, jusqu'ici, de la seule séquence stratigraphique d'Arabie orientale qui recoupe à la fois la fin de la période sassanide et le début de l'islam. Cette séquence a été fouillée avec une attention toute particulière de sorte qu'a été récupéré un grand nombre d'informations quantifiées relatives à la céramique, au verre, aux petits objets mais aussi à des données paléo-environnementales telles que des graines carbonisées, des charbons de bois et des restes fauniques. Par conséquent, la séquence nous offre un précieux aperçu de la nature de l'occupation à cette période, nous éclairant sur les échanges commerciaux autant que sur les conditions économiques et environnementales de l'époque.*

1. Lecturer in South Asian Archaeology, Department of Archaeology, Durham University.

## INTRODUCTION: THE DECLINE OF EASTERN ARABIA IN THE SASANIAN PERIOD AND THE TRANSITION TO ISLAM

From an archaeological perspective, defining and understanding the late Sasanian and early Islamic periods in Eastern Arabia presents us with a number of difficulties. There are very few archaeological sites from this period and very little archaeological material that is available to be studied. The scarcity of coins makes the chronology of sites, layers and pottery assemblages extremely problematic. Perhaps for these reasons relatively little archaeological work has been done on this period and there has been considerable confusion over the definition of Sasanian-period pottery. Indeed, it is now becoming clear that many published identifications of Sasanian material are erroneous and give a false impression of the nature of the Sasanian period.

The present author has recently argued that the limited amount of archaeological evidence for the Sasanian period in Eastern Arabia is due to a profound and sustained decline in economic activity and population levels.<sup>2</sup> The decline is thought to have begun at some time during the 2<sup>nd</sup> century AD and is demonstrated by the decreasing size or abandonment of the larger settlements, by fewer burials, fewer rural settlements, and fewer coins and artefacts. The lowest ebb of the decline was probably around the 5<sup>th</sup> century AD, it is certainly during this period that the fewest datable coins are known from the region.<sup>3</sup> It is not known when the decline ended, but there is evidence that new settlements, for example Hulaylah and Sir Bani Yas (UAE), al-Qusur (Kuwait) and Suhar (Oman), began to emerge during the 8<sup>th</sup> century.

This period is crucial to our understanding of the origins and early spread of Islam, yet the historical sources that cover the period are so thin and patchy and are beset by so many historiographical uncertainties that they are unlikely ever to provide a fully rounded picture of developments. If a better understanding of the period is to be gained it will have to be based on the archaeological evidence, however problematic. The excavations at Kush in Ra's al-Khaimah (UAE) have recently yielded the first excavated sequence from anywhere in Eastern Arabia through the 5<sup>th</sup> to 8<sup>th</sup> centuries – from the time when Area F at ed-Dur was abandoned until the revival of 8<sup>th</sup> century settlement. This sequence, which is described and discussed below, provides a unique archaeological insight into the transition to Islam and the centuries leading up to it.

### KUSH

Kush is a small archaeological tell in the Shimal area on the coastal plain of Ra's al-Khaimah in the United Arab Emirates (fig. 1, 2). It is located on the edge of a silted-up lagoon about 80 kilometres inside the Straits of Hormuz. The tell contains a more-or-less continuous sequence of occupation, which probably began in about the 5<sup>th</sup> century AD and lasted until the later 13<sup>th</sup> century. Excavations at Kush commenced with a short preliminary season in 1994 followed by six full seasons of

2. Kennet (2007).

3. Kennet (2008).

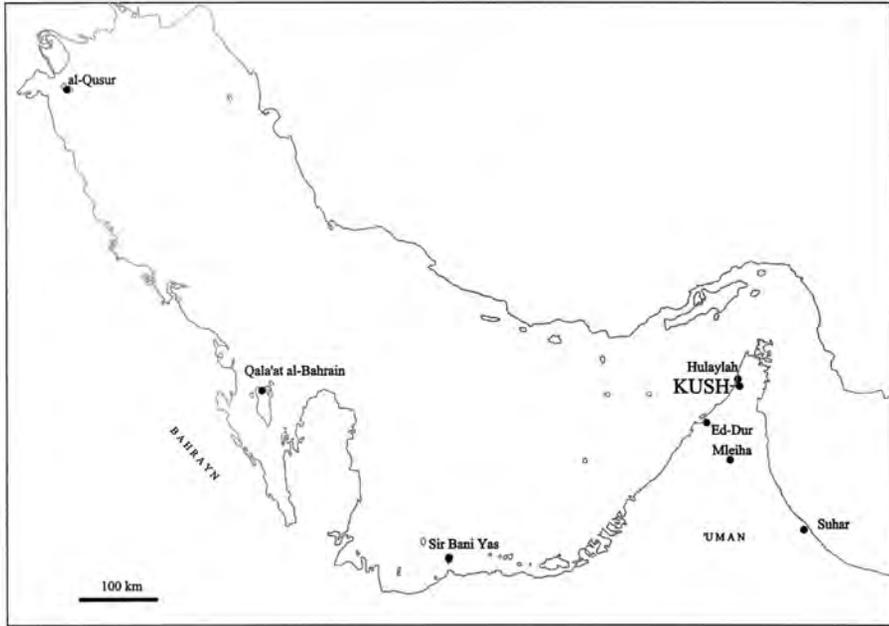


Fig. 1 – Map showing the location of Kush and other sites mentioned in the text.



Fig. 2 – A view of Kush from the west.

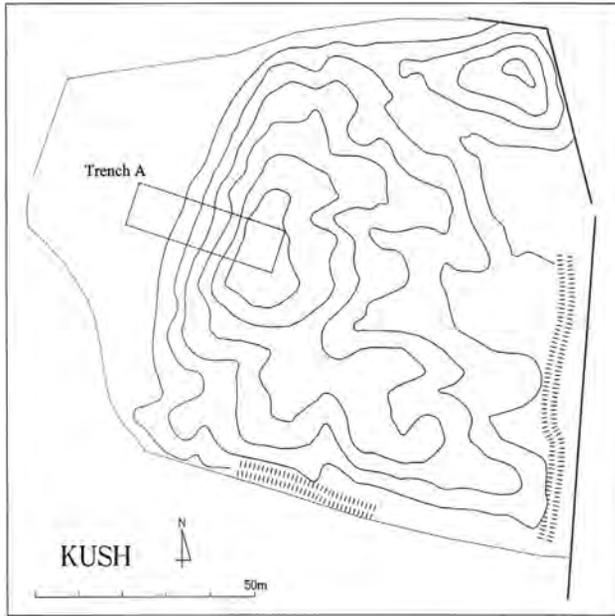


Fig. 3 – Contour plan of Kush showing the location of Trench A (contours at metre intervals).

excavation between 1995 and 2001. Interim reports and studies of some of the material have already appeared in print.<sup>4</sup>

The Kush excavations were specifically intended to resolve, amongst other things, some of the problems relating to the archaeology of the Sasanian and early Islamic periods, notably the chronology, economy, environment and material culture. This was achieved by excavating a deep quantified sequence of evidence such as pottery, glass, small finds, seeds, animal bone, shells and other ecofacts in order to establish a chronological and environmental framework for the periods during which the site was occupied. These aims require deep excavation of necessarily relatively limited extent. The main trench (Trench A) measures 10 m by 27 m which is only about 2,7% of the site's total area of just under one hectare (fig. 3). The down side of this approach is that the excavations do not provide very much information about the architectural and spatial layout of the site in any single period.

A total of eight archaeological 'periods' were defined in the Kush sequence, of which the earliest three (Periods I, II and III) are of interest in the present context as they are dated between the 5<sup>th</sup> century and the 8<sup>th</sup>/9<sup>th</sup> century AD. These 'periods' form the basis of the chronological subdivision of the occupational sequence. The periods are comprised of shorter phases and sub-phases, each of which represents a specific and limited episode of activity. The relationship between the periods, phases and sub-phases is set out graphically in the matrix diagram in fig. 4.

4. E.g. Kennet (1997); (2004); Price, Worrell (2003); Worrell, Price (2003).

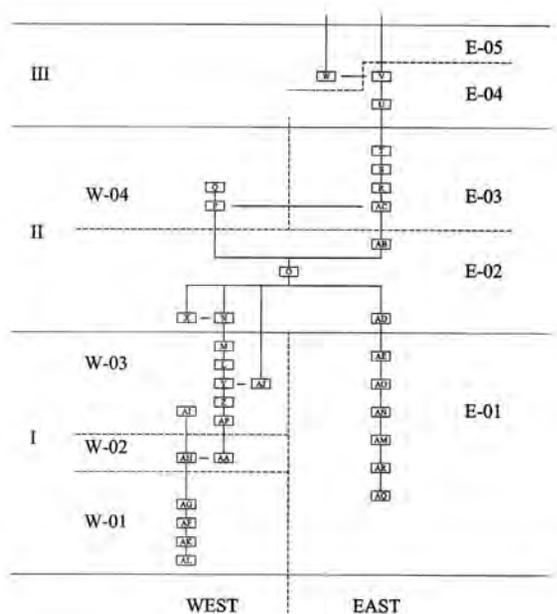


Fig. 4 – Phase matrix of Periods I-III.

## THE ARCHITECTURAL SEQUENCE

It is worth describing the archaeological sequence as it gives some useful insights into the nature of occupation on the site. The archaeological approach used at Kush uncovered a deep sequence of features such as walls, floors, hearths, pits and other occupation layers relating to buildings whose plans, with one or two exceptions, could not be fully exposed. This makes it difficult to interpret the function of the buildings especially at the eastern end of Trench A where the excavated area was less than 5 by 5 metres by the time it had reached the lowest levels. Nonetheless, clues to the type of buildings and to the activities that were carried out within and around them can be gleaned from the composition of the related layers and from the finds that are contained within them.

The architectural sequence that is described below is in two parts, the western part of the trench (W) and the eastern part (E), the two sequences were separated by a large rectangular tower that was probably built in the late Sasanian period.

### PERIOD I: TWO PHASES OF SASANIAN-PERIOD MUD-BRICK ARCHITECTURE

Due to the depth of the occupational deposits, the excavations did not reach the earliest occupation deposits that are located underneath the centre of the mound. A few sherds of Parthian/Roman pottery and glass indicate that there may have been 1<sup>st</sup> to 2<sup>nd</sup> century AD levels at or close to the site, but the limited quantity of this material suggests either that any such occupation, if it existed, was very limited in size.

A ditch-like feature at least seven metres wide at the base of the mound represents one of the earliest excavated phases of human activity at the site. Unfortunately, a lack of associated finds does not allow the construction of the ditch to be dated.

### Phase W-01

A mud-brick building on an east-west alignment consisting of at least four rooms was exposed at the base of the mound in a very restricted area. The walls are preserved to a height of two metres, including a well-preserved doorway (figs 5, 6). Some lenses of burning associated with a small temporary hearth on the floor of the building may represent post-abandonment use of these rooms. It is not known how long this building remained in use before it was deliberately and rapidly back-filled and levelled. Only a very small part of the structure was revealed and its function is not known.



Fig. 5 – A view of the Period I (W-01) standing mud-brick walls and doorway.

### Phase W-02

On top of the deliberately levelled remains of Phase W-01 a mud-brick building consisting of at least seven small rooms was constructed (figs 6, 7). The rooms measured between 2,5 and 4 metres wide and were laid out in a grid pattern. The walls were bonded one to another by the brick work indicating that the whole structure was built at the same time. One of the rooms housed a well and was filled with deposits that suggest that it was an open courtyard rather than a closed room. Three of the rooms had internal features such as narrow mud-brick benches or, in one case, a rectangular trough built against the walls. A sequence of at least five compact silt floors, some with associated post holes, testifies to the fact that this building complex remained in use for a considerable period of time.

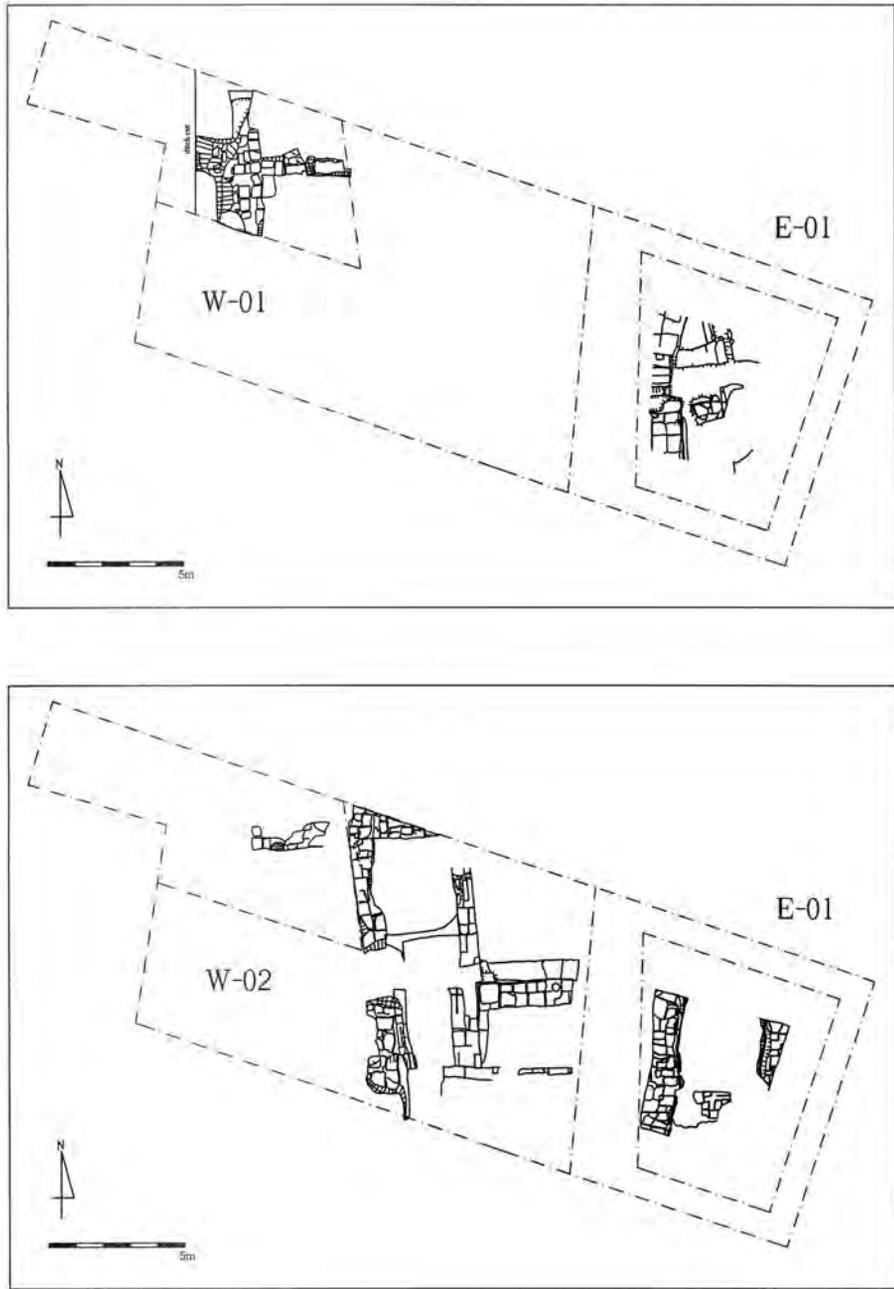


Fig. 6 – Plan of the Period I structures.



Fig. 7 – A view of Trench A at the end of excavation showing the Period I (W-02) walls.

The full plan of the building was not revealed by the excavation and not enough of the building is exposed to allow speculation as to its function. The size of the rooms and the absence of access routes or alleys around them suggest that the rooms formed part of a single, large building.

The deliberate back-filling of the W-01 phase building and the construction of the W-02 structure clearly represents a purposeful redevelopment, but it is unknown whether this involved other parts of the site that have not been excavated.

### Phase W-03

The Phase W-02 building went out of use and was probably deliberately destroyed and back-filled with mud-brick rubble and silt. It is possible that this process took place over an extended period of time, as some compact surfaces associated with gullies, small hearths, pits and post and stake holes are buried in the sequence of back-filling of the rooms. Interpretation of such levels is often very difficult, they probably represent intermediate periods of occupation of this part of the site whilst the W-02 phase buildings lay abandoned and collapsing. Analysis of the finds from these layers is still going on in the hope of revealing more about this potentially important episode in the site's history.

The upper levels covering the collapsed building appear to be related to the initial levelling and preparation of the area for the construction of the Period II tower.

### Phase E-01

This phase represents the earliest architectural evidence for occupation of the mound that was uncovered in the eastern part of the trench (fig. 6). Natural deposits were not reached here and there are thought to be up to three metres of stratified deposit below the lowest levels revealed by excavation.



Fig. 8 – A view of the Period I (E-01) drain and hearth from the south.

For safety reasons the trench was stepped in as it was dug down. By the time the Phase E-01 levels were reached the trench covered only 25 m<sup>2</sup>, meaning that little can be said about the layout or functions of the buildings. What is clear is that there is a detailed and continuous sequence of mud-brick walls, hearths, pits, fire pits and surfaces and evidence for constant modification to building plans including re-alignments of walls and filling in of doorways.

A drain was uncovered, edged with upright slabs of beach-rock and covered with a flat capping stone, situated close to a trough-like mud-brick hearth (fig. 8). The succeeding phase consisted of a lot of ashy deposits and localised fire spots spread across the area. Continuity is demonstrated by the fact that walls and building plans continued to be modified rather than being completely re-built. The end of this phase is marked by a deliberate levelling deposit of silt and mud-brick rubble across the whole eastern part of the trench in preparation for construction of the Period II tower.

## **PERIOD II: CONSTRUCTION AND OCCUPATION OF A LATE SASANIAN-PERIOD TOWER**

### **Phase E-02**

After the structures of Period I in the eastern end of the trench went out of use there is evidence of a build up of mud-brick collapse and rain-washed deposits. The only evidence of human activity from these levels is provided by a few post holes. These deposits probably represent an abandonment of the area before its preparation for the construction of the mud-brick tower.

On the west side of the tower a surface that had been cut by a gully and a number of post and stake holes also appears to represent the preparation of the area for the construction of the tower and the erection of the wooden scaffolding that was used during the construction of the tower walls. There is very little archaeological material from these levels.

The walls of the tower were constructed of square mud bricks measuring 40 x 40 cm and 8 cm thick in a 'stretcher' bonding pattern with mud mortar of a similar composition to the bricks. The surfaces of the bricks were scored with diagonal finger marks forming an 'X' for keying. The absence of slumping or distortions in the bricks indicates they were dry when used. An intact area of mud-plaster-facing was found on the eastern face of the tower and this probably indicates that the whole tower was rendered in mud plaster. The walls are between 1,75 and 2,4 m wide and survive to a height of 1,8 m in some places (figs 9, 10).

The tower appears to have been built in a single construction within a series of stepped terraces that were cut following the slope of the mound down towards the west. The base of the wall is at different heights in different places, suggesting that the area was only roughly levelled before construction began.

A thick layer of silt, sand and mud brick forms an even horizon across the trench, it is peppered with numerous post holes that probably result from wooden scaffolding used in the construction of the tower. A mud-brick platform or bench was uncovered built against the outer wall of the tower.

### **Phase W-04**

This represents the first phase of use of the tower to the west and inside the tower. It consists of an even and compact interior mud floor with some in-situ



Fig. 9 – A view of the Period II tower at the end of excavation from the west.

fragments from a storage vessel that originally stood inside the tower (fig. 10: hatched). Five post holes were also cut through the floor and probably relate to interior furnishings (fig. 10). Further depositions of compact silt result from subsequent floor levels indicating that the structure remained in use for some time.

From one of these later floors comes a coin of Kavad I (488-497 and 499-531 AD) that can be dated to the early 6<sup>th</sup> century and is probably contemporary with the use of the tower (see below).

### Phase E-03

This phase represents the primary phase of external use of the tower to the east, from construction to abandonment. It consists of a uniform external surface cut by randomly-spaced post holes associated with a lined trough. A mud-brick wall was constructed parallel to, and immediately east of, the tower wall creating a narrow alley about 1,2 m wide between itself and the tower (figs 10, 11). This wall had a number of post and stake holes cut into the top of it suggesting that it may have been a basal wall for a palm-frond hut or a fence.

Some time later the narrow alley was blocked by the construction of an uneven, square mud-brick structure, numbered 2004 (fig. 11). The function of this small structure is unclear, it resembles a hearth or oven but there is no trace of burning or ash within it.

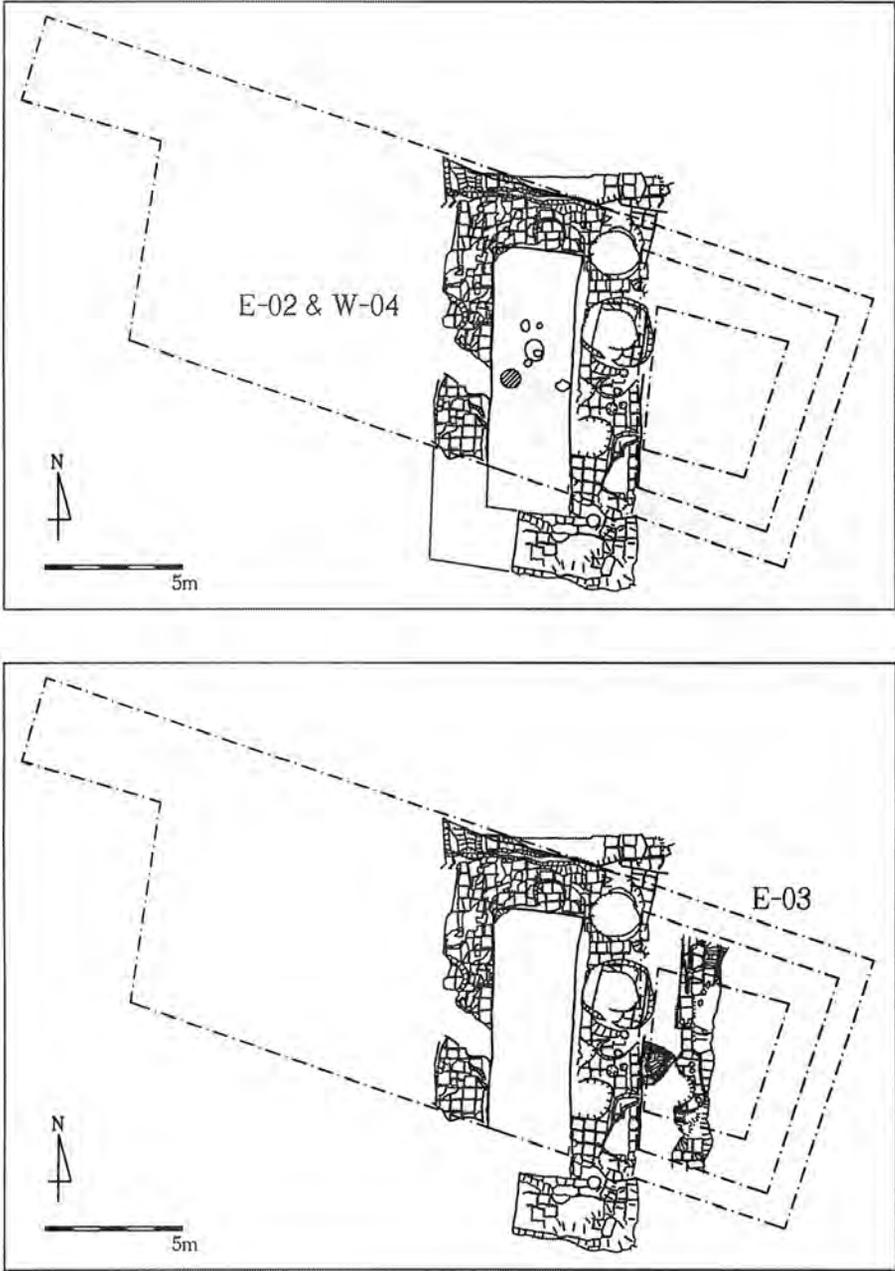


Fig. 10 – Plan of the Period II structures.



Fig. 11 – A view of the Period II (E-03) alley and structure 2004 to the east of the tower from the north.



Fig. 12 – A view of the Period III structure to the east of the tower from the north.

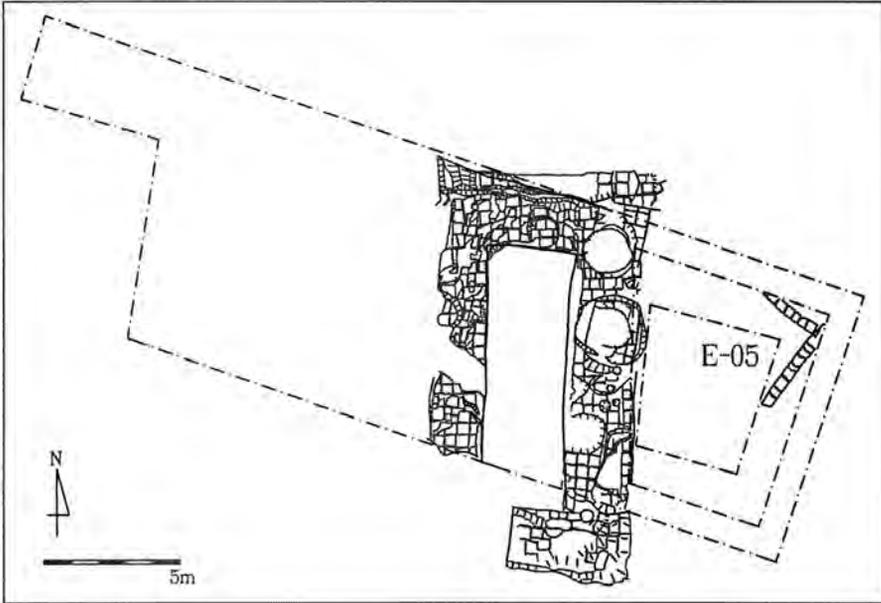


Fig. 13 – Plan of the Period III structures.

The stratigraphic sequence on the surface of the narrow alley behind the tower is potentially very important. It consists initially of a deposit of degraded mud brick which was sealed by a dump containing large amounts of occupation material such as charcoal flecks, shell and pottery. This in turn was overlain, just to the south of mud-brick structure 2004, by an ashy deposit that appears to represent a single dumping episode rather than long-term accumulation, perhaps being the result of a single hearth rake-out or some such event. It is from this ashy deposit that a late 7<sup>th</sup>/early 8<sup>th</sup> century C<sup>14</sup> date was retrieved (see below). The ashy deposit was covered by a deposit of mud-brick erosion sloping eastwards down from the tower wall. This appears to represent the first substantial wall-erosion deriving from the tower wall. It is likely that the tower had ceased to be maintained and had been abandoned by the time this layer was deposited.

This sequence indicates that the tower had been in use for some time before the ash layer containing the <sup>14</sup>C date was deposited and was, in fact, in its final stages of use at that time. This is significant for the dating of the construction of the tower.

### PERIOD III: ABANDONMENT OF THE TOWER AND RE-OCCUPATION

#### Phase E-04F

This phase represents the final abandonment of the tower. Thick layers of mud-brick erosion, wash and collapse deposits accumulated against the face of the tower, sloping steeply down away from the walls. These consist of pockets of mud-brick fragments, gravel, black sand lenses and loose mud-brick silt, all typical of the slow erosion of a mud-brick structure. Some of these layers contained plaster fragments from the wall face.

In one place a small hearth had been constructed within the slowly accumulating layers of erosion. It testifies to the occasional use of this part of the site whilst the tower was a collapsing, abandoned structure.

#### Phase E-05

On top of the steeply sloping erosion layers next to the tower walls, a right-angled mud-brick wall was built which was possibly part of a small courtyard building (figs 12, 13). A number of associated post and stake holes indicate that this was not an isolated structure but that it was part of a larger complex, although a full plan of the structure was not exposed by the excavation. After a short time this structure also appears to have been abandoned and the mud-brick wall also began to erode. Temporary re-occupation is once again indicated by a small hearth that was built into the top of the wall, already at a much higher level than the original surface associated with the wall. There is evidence of continued erosion and occasional levelling suggesting that, although the area was still abandoned during this time, there was occupation nearby.

The occupation sequence did not end here. In fact it continued for another 500 years, but this is irrelevant to the present theme.

### DATING THE SEQUENCE

The architectural sequence set out above can be dated between the 5<sup>th</sup> century AD (Period I) to the later 8<sup>th</sup>/early 9<sup>th</sup> century AD for Period III.



Fig. 14 – A coin of Kavad I from Period II.

For Period I the evidence is as follows; the pottery assemblage of this Period is similar to the ed-Dur Area F assemblage in that it contains similar glazed vessels with notched rims<sup>5</sup> but it is also quite different in that it contains wares such as CLINKY, LISV and contains none of the well-known ‘fish plates’.<sup>6</sup> The ed-Dur assemblage is dated to the later 3<sup>rd</sup> and 4<sup>th</sup> centuries on the basis of glass parallels from Choche that are themselves dated by association with coins.<sup>7</sup> Taking the differences in the pottery assemblage into consideration, it would seem sensible to place the beginning of the Kush sequence a little later than ed-Dur Area F, probably in the 5<sup>th</sup> century.

From Period II there is an early 6<sup>th</sup> century coin of Kavad I, dated c. 507-519 AD (fig. 14), from one of the surfaces within the tower (Phase W-04) and a 645-710 AD <sup>14</sup>C date from the end of Period II.<sup>8</sup> The coin could, of course, be residual and provides only a *terminus post quem*. The <sup>14</sup>C date is unlikely to be residual as it comes from burnt twigs from a single episode of ash dumping.

Phase E-05 in Period III contains two sherds of Samarra-horizon wares that were first introduced in the early 9<sup>th</sup> century, whilst phase E-04 contains none, despite having a much larger assemblage.<sup>9</sup> There are other ceramic parallels that suggest an 8<sup>th</sup>/early 9<sup>th</sup> century AD date for Period III such as the carinated glazed vessels that are also found at al-Qusur and other sites in the region.<sup>10</sup>

5. E.g. Kennet (2004), fig. 5 type 94.

6. Kennet (2004), pp. 13-14.

7. Lecomte (1993), p. 202.

8. BM-3169 charcoal, *Ziziphus spina-christi*,  $\delta^{13}\text{C} = -25,2\%$  1340 $\pm$ 35. When calibrated according to M. Stuiver and R. S. Kar (eds), in *Radiocarbon*, 28, 1986 (2B) 805-1030 using OxCal v2,18 cub. r: 4 sd: 12 prob (chron) at 68,2% confidence it gives a date of 645 AD (1,00) 710 AD.

9. Kennet (2004), tabl. 3-4.

10. E.g. Kennet (2007), pp. 97-98.

The glass assemblage confirms the dating of the sequence. Keller, in his report on the Kush glass, concludes that Period I should be dated to the 5<sup>th</sup>/6<sup>th</sup> century AD on the basis of parallels with sites in Iran and Iraq. Period II he places in the 6<sup>th</sup> to 8<sup>th</sup> century based on parallels at the same sites plus others in Kuwait, and the Levant, whilst Period III he places in the 8<sup>th</sup> to 9<sup>th</sup> century.<sup>11</sup>

## THE FINDS

The specialist reports on the finds and environmental evidence from the sequence are presently being finalised for publication. With the proviso that the conclusions are still provisional, some of the key points are summarised below in order to provide an impression of the material culture of this period in so far as it is reflected in the Kush sequence.

### The Pottery

A summary report on the pottery sequence has already appeared and a further, more detailed report is in preparation.<sup>12</sup> A number of interesting points emerge from the pottery sequence, the most significant of which will be discussed here.

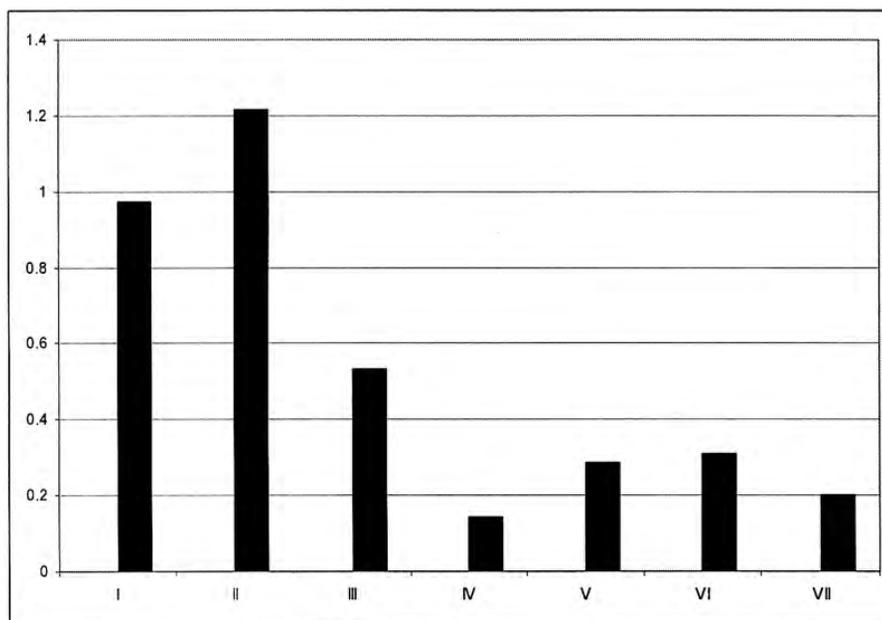


Fig. 15 – Graph showing the proportion of South Asian pottery through the sequence (as a percentage of the total period assemblages by sherd count).

11. Keller (forthcoming).

12. Kennet (2004).

First is the perhaps surprising amount of South Asian pottery that was found in the Period I, II and III levels (fig. 15).<sup>13</sup> This material probably originates in the area between Sind and Maharashtra on the western coast of modern-day Pakistan and India, although a precise provenance is not possible. It clearly indicates contact with South Asia but it is difficult to understand why it would have been brought to Eastern Arabia. The vessels concerned are almost entirely coarse wares such as cooking pots. Coarse cooking vessels of similar, or indeed much better quality were available in Eastern Arabia and Iran at this time so it is unlikely that these vessels were traded for their intrinsic value. At the same time they are not well suited as containers for the transport of food or liquids as they are quite low-fired and fragile and have wide mouths, although it is possible that, in the absence of more suitable containers in South Asia, the vessel mouths were sealed with stretched cloth and that they were used to transport ghee. The Kush assemblage is not unique in the proportion of South Asian wares that it contains: similar wares appear in assemblages of the 5<sup>th</sup> to 9<sup>th</sup> century over much of the region, in considerable quantity.<sup>14</sup> It seems likely that these wares are indicative of a much closer cultural and commercial connection with South Asia than is normally assumed. Indeed, the Gulf area is commonly referred to, in historical sources, as the *Ard al-Hind* at this time, which, it has been argued, may indicate the presence of a South Asian population<sup>15</sup>. As far as it is possible to tell South Asian pottery is occasionally present in Eastern Arabia in earlier contexts but in much lower quantities. Quantified analysis of the Kush pottery sequence shows that its use declined rapidly, or possibly ceased altogether, after Period III.

A second point relates to alkaline-glazed or turquoise-glazed pottery. This pottery, which is characteristic of the Hellenistic, Parthian and Sasanian periods in Mesopotamia and surrounding regions, is thought to have been manufactured in Southern Mesopotamia. It makes up 13,4% of the pottery assemblage of Period I but by Period III it had declined to 3,51%, after which time it became relatively insignificant. The figures that are available from other sites indicate that this material was imported in large quantities from about the 2<sup>nd</sup> century BC.<sup>16</sup> The Kush sequence shows that it was imported in very much smaller quantities after the 5<sup>th</sup> or 6<sup>th</sup> century AD. The most common vessel forms were bowls that were probably used as table ware, as well as some large storage or transport jars. The presence of this pottery certainly indicates cultural and/or trade links with Mesopotamia. Table wares can be a very visible sign of cultural affiliation, but it is impossible to know if they had this type of resonance with those that used them in Eastern Arabia. What can be stated with certainty is that Period II marks the beginning of the decline of a long-established tradition of the use of this ware in Eastern Arabia.

There are, in addition, numerous wares in the Kush assemblage that were manufactured in southern Iran and also probably locally, but these were already in use in earlier periods and remained in use in later times. The two examples discussed above show that this period was perhaps one of changing orientations and contacts. For a short period of time South Asian pottery was being used in Eastern Arabia in quantities that had never before been known and which would never again be

13. Kennet (2004), pp. 69-71, fig. 43.

14. E.g. Kervran (1996); Priestman (2005), pp. 127-131.

15. Crone (1987), p. 47, n. 154, 155; Wilkinson (1973), p. 41.

16. Kennet (2004), pp. 29-31, 71-72, tab. 17.

known, whilst the long-established links with the Southern Mesopotamian glazed pottery tradition came to an end until they revived again in the early 9<sup>th</sup> century with the advent of the Samarra-horizon wares.

### The Glass

Keller's report on the Kush glass<sup>17</sup> makes a number of points which are also potentially informative about the nature of occupation at Kush and its trade links to the wider world, during these centuries.

During Periods I and II the glassware at Kush is almost exclusively tableware (bowls, cups and jugs) with a few vessels related to personal toiletries (e.g. dropper flasks). According to Keller, the majority of the glass is likely to be Mesopotamian in origin but the assemblage does not mirror contemporary Mesopotamian assemblages. It appears, instead, to represent a deliberate selection of forms. Certainly the full range of Sasanian types known from Mesopotamia is not present. This might be a cultural choice that reflects the inhabitants of Kush and the nature of their activities, or it might be related to the options that were available to the mercantile networks that brought the glass to Kush, it might also reflect the relatively small sample size.

Keller notes that the quality and breadth of the glass assemblage improves in Period II, with a wider range of forms being included and he speculates that this might be related to the changing socio-economic status of the site. He also notes that in Period I cups predominated amongst the table vessels, whereas in Period II it is bowls that predominated. The significance of this change is not known.

Towards the end of Period II a new range of Sasanian and post-Sasanian types were introduced, often turquoise or dark blue in colour. Interestingly, whilst the glass of Period I all has parallels at sites in Mesopotamia, this is not the case with the later Period II material. It is possible, though still not proven, that some of the glass of Period II was manufactured in Iran, and might therefore represent a shift in production and supply networks.

Whilst there was an expansion in the breadth and quality of the glass assemblage in Period II, Keller notes that there also appears to have been a decline in the use of glass at this time.<sup>18</sup> Keller speculates that the speed of the change in the glass assemblage at Kush during this time suggests that it is more likely to have resulted from a change in the glass supply network rather than stylistic evolution of the assemblage. In any case, the Period II assemblage clearly represents the transition between recognised Sasanian and Early Islamic assemblages. Whilst the Sasanian assemblage represents a selection of normal household types together with a range of relatively high quality items, by Period III the household types were still present, but the more luxurious items had disappeared.

### The Small Finds

It is more difficult to characterise briefly the nature of the small finds assemblage than it is for the pottery and glass because it includes such a varied assemblage of objects and materials and therefore lends itself less well to quantification and generalisation. Nonetheless, a few points can be made here that are relevant to the theme

17. Keller (forthcoming).

18. Cf. Kennet (2004), fig. 55.

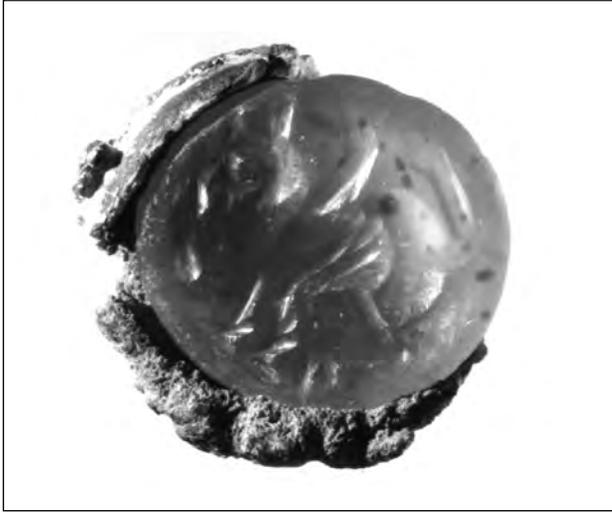


Fig 16 – A silver ring with an engraved carnelian bezel showing a griffin from Period III.

of this paper. First is to note the presence of an engraved carnelian bezel with a representation of a griffin that has been re-set into a piece of jewellery (fig. 16). Such bezels are typical of the Sasanian world and similar examples have been dated to the late Sasanian period,<sup>19</sup> suggesting that this one must be residual or an heirloom as it was found in Period III levels. The presence of this object demonstrates links with the Sasanian world, as do other, similar objects that have been found in Eastern Arabia,<sup>20</sup> but it is not, on its own, enough evidence to demonstrate securely the presence of Sasanians at Kush.

Perhaps more significant are the 24 iron, tanged, trilobate or quadrilobate arrowheads that were found throughout the sequence but especially in Period I where they are two or three times more abundant than in any other period. These arrowheads are designed to be armour piercing and they are more likely to have been used as military equipment than for hunting or other non-military activities. The five examples that came to light from the very limited area of the Period I structure that was exposed by the excavation are suggestive of military activity or presence in this building.

Lastly, it is in the earliest phases at Kush that Indian glass beads are first found in abundance in Eastern Arabia. Such beads are not known from earlier sites such as ed-Dur but they are known from later sites. These beads mark the beginning of a long tradition of glass bead imports from India to Arabia and the Red Sea and are therefore again indicative of new commercial and trade links that do not appear to have been significant previously<sup>21</sup>.

19. E.g. Bivar (1969), p. 80, pl. 13 EG13.

20. Simpson (forthcoming).

21. *Ibidem*.

### The Palaeofaunal assemblage

Kush yielded a large palaeofaunal assemblage consisting of mammals, birds, turtles and a large amount of fish, as is normal for coastal sites in this region. The mammal assemblage is made up predominantly of ovicaprines, that are probably mainly goat at Kush, to the order of 85% and always above 75%. Other species include cattle, pig, gazelle, camel, rat, canids, rodents and turtles. The amount of pig is very small, but is greatest in Period II. It seems to have continued in use after the advent of Islam, although it is possible that the specimens from those layers are residual.<sup>22</sup>

There are three main types of fish - tunnies, seabreams and jacks - that always make up at least 85% of the overall fish bone assemblage. The amount of seabreams and tunnies seems to be closely related in each period, when one goes down the other goes up. Tunnies are migratory, pelagic fish whilst seabreams live in coastal environments. The variation may therefore reflect the season of deposition of the individual assemblages that have been studied.

The picture is of generalised marine exploitation and pastoralism with ovicaprines. There appears to be little chronological change in this through the sequence, the dominance of pelagic tuna and ovicaprines appears to have been well established in this region since prehistoric times. The lack of clear chronological trends from this study probably reflects this stability, and the relative lack of options available, but as the number of bones in each period is quite small, subtle changes in economic strategy might be masked by the low statistical resolution of the data.

Ed-Dur is the only comparable site in the region, although it is somewhat earlier. The material has been studied by W. Van Neer and A. Gautier (1993). The ed-Dur assemblage contains more sheep than goat and a higher proportion of hunted animals than Kush. Cattle, equids, camel and pig were also present, but at very low levels. Tunas and seabreams were the dominant fish, with jacks, emperors, groupers and mullets also well represented in a list covering at least 40 species.

### The Palaeobotanical assemblage

Systematic sampling of all excavated contexts was undertaken during the excavation of Kush. Using a flotation machine 7 686 litres of excavated soil were floated from Periods I, II and III resulting in an assemblage of 1 058 carbonised, desiccated or silicified seeds (Table 1).

	I	II	III	Total
Number of samples	163	116	41	320
Litres of soil	4 199,3	2 128,6	1 358	7 685,9
Number of seeds	575	281	202	1 058
Percent of samples containing seeds	42,33	31,03	68,29	-

Table 1 – Summary of flotation results from Periods I, II and III.

22. Hamilton-Dyer (forthcoming).

Interpretation of the palaeobotanical material is not simple and final revisions to the data and interpretation are still taking place. As far as it is possible to be certain at present, a number of key points emerge from comparing the Period I, II and III assemblages with those from the later periods in the Kush sequence that may be relevant to an understanding of the Sasanian and early Islamic economy.<sup>23</sup>

Firstly, a very large number of silicified seeds of *Boraginaceae Arnerbia cf. hispidissima* were recovered from Periods I, II and III. They made up 40%, 52% and 66% of the assemblages respectively, whilst they made up between 4% and 16% of the later assemblages at the site (averaging 7.6% from Periods IV-VIII). As these seeds are silicified and quite robust, it must be remembered that higher levels of survival would normally be expected than for carbonised seeds. This might explain their abundance but it does not explain their predominance only in Periods I, II and III. The explanation for this might be quite banal, for example these seeds might have been brought to the site in the mud that was used for manufacture of mud brick and the high levels in the first three periods might result from a change in the source of the mud, but they might also be indicative of a changing micro-climate or of some unknown use to which this plant was put. Whatever the explanation, they are indicative of a marked change of some sort at the end of Period III.

When the use to which the various plants in the assemblage is considered, two quite distinct types of assemblage can be identified, each possibly representing a quite different economic strategy. In the Period III to Period VII assemblages cereals predominate, making up between 51% and 61% of the total, whilst fodder/grazing plants and fruits each make up between 8% and 18%. This appears to be a more or less stable pattern through the five centuries represented by these periods, although there is some evidence of a gradual decline in the proportion of cereals. However, Period I presents a quite different picture. In this period cereals make up only 36% of the assemblage, with fruits (date, caper, jujube, almond and grape) making up 27%. Period II appears to represent something of a transition between the two assemblages with cereals making up 44% of the assemblage and fruits 13%.

It is clear that the Period I assemblage is quite distinct from that which predominated at the site from Period III onwards and it might be surmised that it represents an economy which was more diverse than in later periods, with much less reliance on cereals. The Period I assemblage might be indicative of a more subsistence based, self-reliant, small-holding type of economy than that which developed at the site through the Islamic period.

With the exception of a limited investigation from ed-Dur, almost no other palaeobotanical investigations have been undertaken from Sasanian or early Islamic sites in Arabia and there is, therefore, nothing with which Kush can be compared in order to refine the interpretation.

### Wood charcoal and molluscan shellfish

Quantified analysis of the molluscan shellfish, crab and wood charcoal presents an interesting and remarkably unified perspective on the first three periods at Kush.

Within the molluscan assemblage it is possible to chart a marked decline in the percentage of *Terebralia palustris*, an edible mud-creeping gastropod that normally

23. Parker (forthcoming).

inhabits mangroves and mangrove fringes. There was an abundance of *Terebralia* in Period I, where it made up 26% of the molluscan assemblage but after a steady drop through periods II and III it had declined to only 12% by Period IV, at which level it remained for the rest of the sequence. This appears to be the tail end of a longer-term decline that is first perceptible between the mid-2<sup>nd</sup> millennium BC contexts at Shimal, where *Terebralia* makes up about 84% of the assemblage, and the first half of the 1<sup>st</sup> millennium BC contexts at Muwailah, where it makes up only about 56%. Other species normally associated with a mangrove environment such as the rock oyster *Saccostrea cucullata* and the crab *Scylla serrata* also became much less common between Periods I and III.<sup>24</sup>

A parallel and closely related development can be seen in the declining percentages in the wood-charcoal assemblage of lagoonal mangrove species such as *Avicennia marina* and *Rhizophora mucronata*. These lagoonal species drop from 64% and 57% of the assemblages in Periods I and II respectively to 35% in Period III. They then underwent a further and very rapid decline to 3% in Period IV, after which time they make up only between 5% to 10% of the assemblage for the rest of the sequence.<sup>25</sup>

Together this evidence presents a compelling picture of a rapidly changing coastal environment throughout the Sasanian and early Islamic periods. The disappearance of some of the typical coastal mangrove fauna and flora testifies to the fact that the mangrove-rich lagoonal environments of the coast appear to have declined very rapidly through the Sasanian period and to have become much less significant as a source of food and fuel by the 9<sup>th</sup> century AD. There is some evidence, in the percentages of *Terebralia* from earlier sites, that this may have been a final, marked downturn in a much longer-term gradual decline but this does not undermine the potential significance of these developments for the Sasanian and early Islamic periods.

This is clearly, therefore, evidence for important change, but it is not clear whether it is due to a changing precipitation regime, which might have reduced the regular fresh water run off on which mangrove depends or on human over-exploitation. This is a question that will be returned to below.

## CONCLUSION

In conclusion, there are a number of points that might be made based on the evidence that has been presented above. Given the paucity of sites of the Sasanian and early Islamic periods in Eastern Arabia, the first three periods of the Kush sequence present a unique and important opportunity to gain some insight into this region during this key period.

Although analysis of the Kush material is still not complete, preliminary assessment of the deep quantified sequence has already demonstrated some significant trends in the material culture of the site that might be linked to broader economic and social developments. Whilst, there does not appear to have been an abrupt change in material culture precisely at the Sasanian/Islamic transition, this whole period certainly does not

24. Glover (forthcoming); Hogarth (forthcoming).

25. Tengberg (forthcoming).

appear to have been a time of long-term stability but rather one of continual and marked transformations and changes in all aspects of life.

It has already been argued that the period following the 2<sup>nd</sup> century AD was one of long-term economic decline that was accompanied by significant social and political change.<sup>26</sup> In this period we witness initially the demise of large, dispersed sites such as Mleiha and ed-Dur and their transformation, during the 3<sup>rd</sup>/4<sup>th</sup> century AD into smaller settlements concentrated around large forts/elite residences. Following the final abandonment of these two sites, we know almost nothing about occupation in the region until settlements returned in the later 8<sup>th</sup> and 9<sup>th</sup> centuries. The only site where occupation dating to the 5<sup>th</sup> to 7<sup>th</sup> centuries has so far been identified with any certainty is Kush. This is not of course to say that there are not other sites of this period, Qala'at al-Bahrain may be one and others will certainly come to light, but it may be asked why so few sites of this period are known and why it was these sites and not others that continued to be occupied.

The Period I occupation at Kush has only been revealed in a very limited area, meaning that very little can be said with any degree of certainty. The relatively large concentration of trilobate and quadrilobate arrowheads found in these levels might suggest a military presence, but the scarcity of coinage, especially low denomination coinage, both at Kush and across the region, would perhaps argue against the presence of professional soldiers at this time. The evidence from the palaeobotanical assemblage might be interpreted as representing a mixed economy more typical of a self-sufficient small holding than of an organised military unit that was supplied from the outside. At the same time, the increasing evidence for trade and contact with South Asia, that comes from both pottery and beads, might suggest that some degree of mercantile activity was carried on at the site. The newly developing links with South Asia add another dimension to our understanding of Eastern Arabia at this time. The evidence available so far is intriguing but clearly contradictory and difficult to interpret.

The construction of the Period II tower, probably in the late Sasanian period, marks a very significant transformation in the history of the site. It was almost certainly a defensive building, although domestic occupation continued around, and possibly within it, during the time it was in use. It may represent a contraction in the size of the site, it was certainly not connected to any buildings when it was first erected and the tower's defensive capabilities would have been less effective if it had been surrounded by other buildings. Whether the construction of the tower was due to declining regional security or to a transformation in the nature of power and military organisation is not known, but it seems most likely to have been constructed by a small-scale, localised ruler or military commander with access to relatively limited resources. What sort of community lived in and around the tower is not known, neither is their religious orientation or ethnicity. The presence of pig bones in the rubbish deposits of this period might suggest that the occupants were not Muslims, although such interpretations are complicated by a lack of understanding of local pre-Islamic practice and the speed at which orthodox Islamic practice was adopted in this part of Arabia.

A backdrop to these transformations is provided by the strong evidence for a dramatically changing coastal environment. There are various possible reasons for the decline of the lagoonal mangrove environment that is charted in the wood charcoal, molluscan shellfish and crab evidence from Kush. One possible reason would be over-exploitation by humans, another changing local coastal morphology and a third a

26. Kennet (2005).

changing precipitation regime. Given the strong evidence for this period having had one of the lowest densities of human activity and settlement in the archaeological history of Eastern Arabia, it seems unlikely that the effects of over-exploitation by humans would have become so dramatically marked just at this time. It is possible that the continually shifting sand bars and consequent lagoons along this part of the coast may have led to a change in the coastal morphology close to the site but the evidence that the decline of *Terebralia* is part of a much longer-term regional trend argues strongly against this explanation. The third explanation, that changing rates of precipitation might have led to a decline in the regular fresh-water run-off on which mangrove depends is a possibility, but there is, at present, very little evidence to support this case. There are some indications in the speleotherm data from Oman that this was an extremely arid period in this part of Arabia but this evidence is not yet detailed enough to support a more developed argument.<sup>27</sup>

In conclusion it can be stated that, although the Kush sequence has begun to provide some useful insights into a period that was otherwise almost completely unknown archaeologically, the evidence is still too limited to allow a precise characterisation of the nature of occupation to be made. Nonetheless, significant progress is being made and, at the broadest level, it can be stated with some confidence that the entire period from the 4<sup>th</sup> to the 7<sup>th</sup> century AD was not a period of stability but rather a time of constant and marked changes in the nature of settlement, trade and cultural links, the nature of the economy and the environmental background.

#### ACKNOWLEDGEMENTS

The author would like to express his thanks to Christian Robin and Jérémie Schiettecatte for kindly inviting him to the Paris Round Table. Thanks are also due to St John Simpson who read and commented on a draft of this paper.

---

#### REFERENCES

- Bivar (A. D. H.)  
1969 *Catalogue of the Western Asiatic Seals in the British Museum, Stamp Seals, II: The Sassanian Dynasty*, London, 1969.
- Crone (P.)  
1987 *Meccan Trade and the Rise of Islam*, Oxford, 1987.
- Fleitmann (D.), Burns (S. J.), Mudelsee (M.) *et alii*  
2003 "Holocene forcing of the Indian monsoon recorded in a stalagmite from Southern Oman", in *Science*, 300, Washington-Cambridge, 2003, pp. 1737-1739.
- Fleitmann (D.), Burns (S. J.), Mangini (A.) *et alii*.  
2007 "Holocene ITCZ and Indian monsoon dynamics recorded in stalagmites from Oman and Yemen (Socotra)", in *Quaternary Science Reviews*, 26/1-2, 2007, pp. 170-188.

27. Fleitmann *et al.* (2003), fig. 1; (2007), fig. 4 H12.

- Glover (E.)  
forthcom. "Molluscan shellfish: evidence for economy and environmental change", in *Kush Report*, forthcoming.
- Hamilton-Dyer (S.)  
forthcom. "The Bone", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.
- Hogarth (P. J.)  
forthcom. "The Crabs", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.
- Keller (D.)  
forthcom. "The Glass", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.
- Kennet (D.)  
1997 "Kush: a Sasanian and Islamic-period archaeological tell in Ra's al-Khaimah (UAE)", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 8, Munksgaard, 1997, pp. 284-302.  
2004 *Sasanian and Islamic pottery from Ra's al-Khaimah: classification, chronology and analysis of trade in the Western Indian Ocean* (Society for Arabian Studies Monographs, 1, BAR International Series, 1248), Oxford, 2004.  
2005 "On the eve of Islam: archaeological evidence from Eastern Arabia", in *Antiquity*, 79/303, Cambridge, 2005, pp. 107-118.  
2007 "The Decline of Eastern Arabia in the Sasanian period", in *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 18/1, Munksgaard, 2007, pp. 86-122.  
2008 "Sasanian Coins from 'Uman and Bahrain", in D. Kennet, P. Luft (eds), *Current Research in Sasanian Archaeology, Art & History* (BAR International Series, 1810), Oxford, 2008, pp. 55-64.
- Kervran (M.)  
1996 "Indian ceramics in Southern Iran and Eastern Arabia: repertory, classification, chronology", in H. P. Ray, J.-F. Salles (eds.), *Tradition and Archaeology, early Maritime Contacts in the Indian Ocean. Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C. - 15th cent. A.D., New Delhi, Feb. 28-March 4, 1994*, New Delhi, 1996, pp. 37-58.
- Lecomte (O.)  
1993. "Ed-Dur, les occupations des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> s. après J.-C. : contexte des trouvailles et matériel diagnostique", in U. Finkbeiner (ed.), *Materialien zur Archäologie der Seleukiden- und Partherzeit im südlichen Babylonien und im Golfgebiet*, Tübingen, 1993, pp. 195-217.
- Parker (A.)  
forthcom. "The Palaeobotany", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.
- Price (J.), Worrell (S.)  
2003 "Roman, Sasanian, and Islamic Glass from Kush, Ra's al-Khaimah, United Arab Emirates: a preliminary survey", in *Annales du 15<sup>e</sup> congrès de l'association internationale pour l'histoire du verre*, Nottingham, 2003, pp. 153-157.

Priestman (S.)

2005 *Settlement and Ceramics in Southern Iran: an analysis of the Sasanian & Islamic periods in the Williamson Collection* (MA by Research Dissertation, Durham University), Durham, 2005.

Simpson (St J.)

forthcom. "The Small Finds", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.

Tengberg (M.)

forthcom. "Vegetation history and wood exploitation. First results of the charcoal analysis", in D. Kennet *et al.* (eds), *Excavations at Kush a Sasanian and Islamic tell in Ra's al-Khaimah (UAE)*, Turnhout, forthcoming.

Van Neer (W.), Gautier (A.)

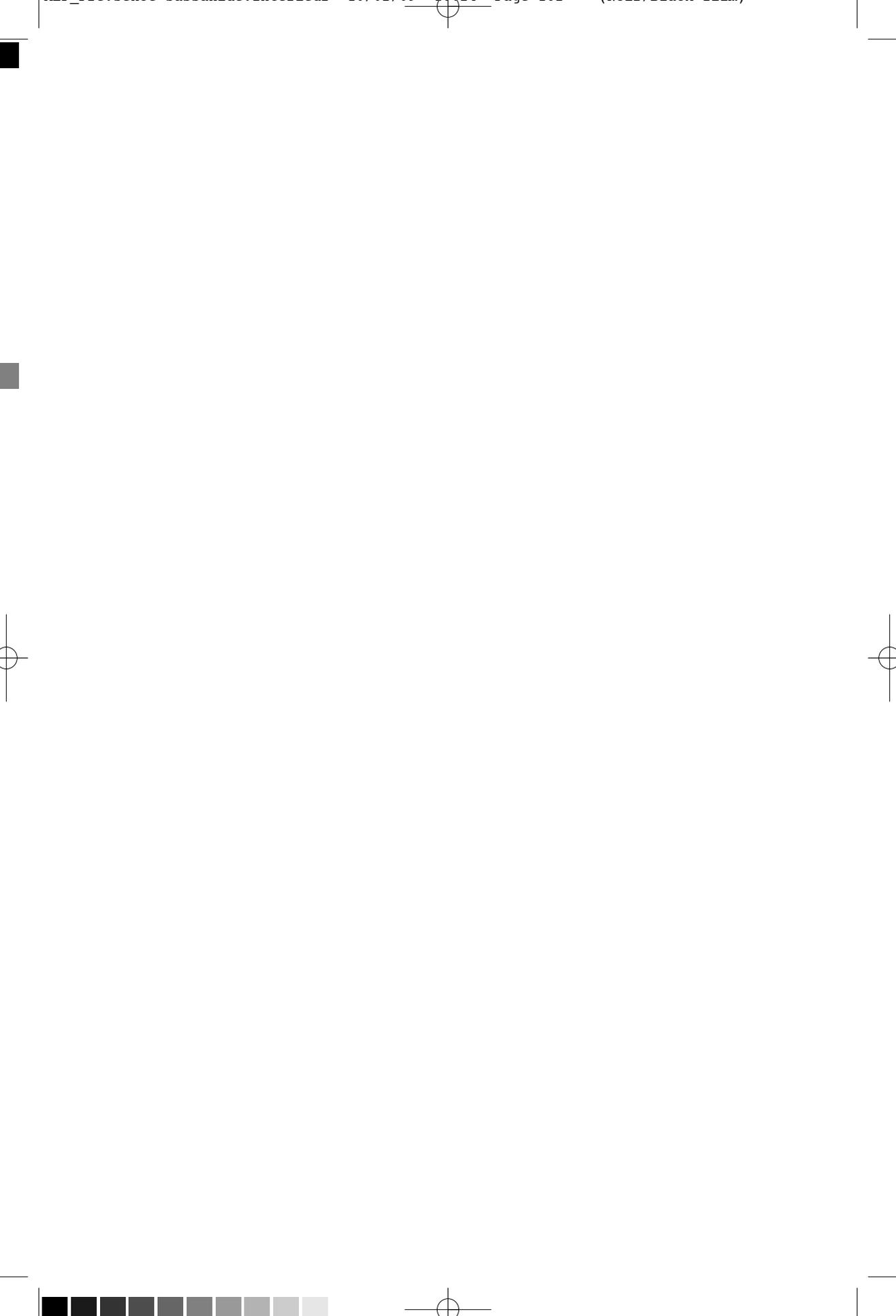
1993 "Preliminary report on the faunal remains from the coastal site of ed-Dur, 1<sup>st</sup>-4<sup>th</sup> century A.D. Umm al-Quwain, United Arab Emirates", in H. Buitenhuis, A. T. Clason (eds), *Archaeozoology of the Near East. Proceedings of the first international symposium on the archaeozoology of southwestern Asia and adjacent areas*, Leiden, 1993, pp. 110-118.

Wilkinson (J. C.)

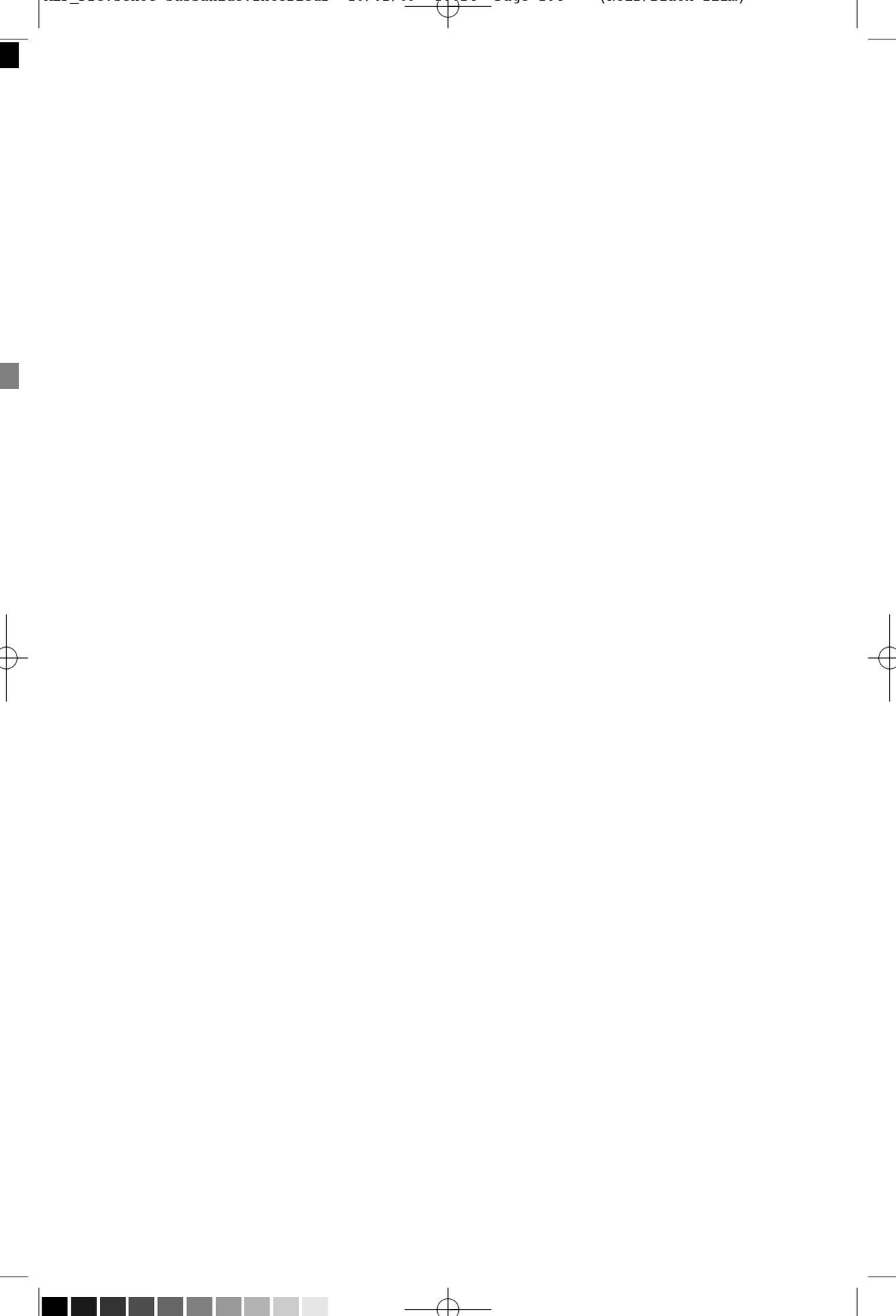
1973 "Arab-Persian land relationships in late Sasanid Oman", in *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 3, London, 1973, pp. 40-51.

Worrell (S.), Price (J.)

2003 "The Glass from Kush, Ra's al-Khaimah, UAE", in D. T. Potts, H. al-Naboodah, P. Hellyer (eds.), *Archaeology of the United Arab Emirates: Proceedings of the First International Conference on the Archaeology of the UAE*, London, 2003, pp. 248-252.



# Arabie du sud



# Inventaire des documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles

Christian Julien ROBIN<sup>1</sup>

*L'objectif de cette contribution est de faire un inventaire méthodique des documents épigraphiques de l'Arabie du Sud entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle, période du rejet du polythéisme par les souverains du royaume de Ḥimyar, et le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, date des dernières inscriptions sudarabiques connues. J'y examine brièvement ce que leur distribution chronologique, géographique et thématique nous apprend sur le royaume de Ḥimyar pendant les deux derniers siècles de son histoire. Cet inventaire est complété par la liste des villes dont on trouve mention dans les documents épigraphiques des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles. Quatre annexes viennent ensuite : les documents épigraphiques classés d'après leur sigle, par règne, par provenance et par thème.*

## Abstract

*The aim of this paper is to draw up an inventory of the epigraphical material from South-Arabia, from the 4<sup>th</sup> century, at the time when the kings of Himyar rejected polytheism, down to the mid-6<sup>th</sup> century, when the last Sabaic inscriptions were written. By looking at their chronological, geographical and thematic distribution, I try to improve our knowledge of the last centuries of the kingdom of Himyar. I also list the towns mentioned in the epigraphical material from the 5<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> centuries. This paper is followed by four appendices: inscriptions classified by classification mark, reign, location and topic.*

Le royaume de Ḥimyar, tombé dans l'orbite de celui d'Aksūm (en Éthiopie) peu après 525, disparaît vers 570 si l'on en croit les sources externes byzantines, ou quelques années plus tard selon la Tradition arabo-islamique. De façon assez logique, la plupart des chercheurs (à la suite de Jacques Ryckmans)<sup>2</sup> estiment que les deux siècles qui précèdent sont une période de régression et de déclin. Les symptômes d'une crise générale seraient multiples. On observe que les inscriptions se raréfient et que la frappe des monnaies s'interrompt<sup>3</sup>, sans que la circulation de monnaies étrangères

1. Laboratoire des études sémitiques anciennes, UMR 8167 «Orient et Méditerranée», CNRS, Paris.

2. Ryckmans (1951), p. 238-239 et 255-256.

3. Sedov (2001). Cette situation diffère notablement de celle qui s'observe dans l'empire aksūmite : aux III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, cet empire a un monnayage abondant et de bonne qualité, en or, en argent et en bronze.

s'accroisse de manière significative<sup>4</sup>. De nombreuses villes cessent d'être habitées. Les périmètres irrigués sont abandonnés. Enfin, peu de monuments datent de cette période.

La crise serait également politique. Le souverain partage fréquemment ses fonctions avec un ou plusieurs corégents, ce qui amène à supposer une certaine dilution de l'autorité. Par ailleurs, quelques princes (saba'ique *qyl*, arabe *qayl*) parviendraient à prendre la tête de vastes ensembles tribaux et à s'émanciper plus ou moins complètement du pouvoir central.

Pour ma part, je ne crois guère à cette crise de la monarchie ĥimyarite, tout au moins jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle. Au contraire, plusieurs indices me paraissent signaler un renforcement de l'autorité du roi. La succession au trône devient héréditaire. La décision du souverain de rejeter le polythéisme, vers 380, s'applique immédiatement à la totalité du territoire ĥimyarite. Enfin, Ĥimyar étend son pouvoir sur des territoires de plus en plus vastes, jusqu'à dominer une grande partie de l'Arabie déserte. Mais un tel renforcement du pouvoir royal ne signifie pas nécessairement que Ĥimyar est prospère, ni que sa population s'accroît et s'enrichit. La question du "déclin" de la civilisation sudarabique reste donc ouverte.

Dans cette contribution, mon propos se limitera à un objectif très modeste : faire un inventaire méthodique des documents épigraphiques dont nous disposons et examiner brièvement ce que leur distribution chronologique, géographique et thématique peut nous apprendre sur le royaume de Ĥimyar pendant les deux derniers siècles de son histoire. L'intérêt de cette démarche réside dans le fait que la documentation épigraphique s'est accrue de façon notable depuis la dernière étude sur le sujet, celle de Jacques Ryckmans, déjà évoquée.

Cet inventaire sera complété par la liste des villes dont on trouve mention dans les documents épigraphiques des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, liste qui paraît bien courte quand on la compare au catalogue des villes sudarabiques connues aux époques antérieures<sup>5</sup>.

## A. LE NOMBRE DE DOCUMENTS ET LEUR DISTRIBUTION CHRONOLOGIQUE (ANNEXES 1 ET 2)

Je retiens comme point de départ l'accession au trône du roi Malkīkarib Yuha'min, en corégence avec son fils Abīkarib As'ad, vers 375 ; c'est le moment où Ĥimyar rejette officiellement le polythéisme<sup>6</sup>. À partir de là, je vais esquisser un bilan quantitatif de toute la documentation, jusqu'à la disparition de la langue saba'ique et de l'écriture sabéenne, au début de l'Islam (Annexe 1).

4. Les monnaies étrangères découvertes au Yémen sont en très petit nombre, si on excepte le trésor d'al-Maḏāribā (à 70 km à l'ouest de 'Adan ; voir Munro-Hay [1989]), qui se composait de 1 194 monnaies d'or, toutes étrangères, 326 romaines et 868 aksūmites. Ce trésor, qui est postérieur à la conquête de Ĥimyar par les Aksūmites, nous éclaire davantage sur l'opulence des Aksūmites que sur la circulation monétaire en Arabie.

5. Robin, Brunner (1997).

6. L'inscription de référence est Fa 60 = Ja 856 ; ses auteurs sont Malkīkarib Yuha'min et un fils dont le nom a disparu, probablement Abīkarib As'ad. Le rejet du polythéisme est indiqué indirectement : les deux rois commémorent la construction d'un *mkrb* (vocaliser probablement *mikrāb*), terme nouveau qui désignerait une synagogue, et lui donnent un nom emprunté à l'araméen, *Bryk* (*Barīk*), "Béni".

Bien évidemment, les données chiffrées présentent une part de subjectivité. Certains textes, dont la date est incertaine, et de nombreux fragments et graffites sans importance pourraient être ajoutés à nos listes. Mais il ne sert à rien de retenir des documents qui n'apportent aucune donnée fiable ou significative.

## 1. Les textes en langue saba'ique

### *Les inscriptions*

Le nombre total des inscriptions en langue saba'ique datant des <sup>v</sup><sup>e</sup>-<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles, peut être évalué à 127 (voir l'Annexe 1). Près des trois cinquièmes (79 plus précisément) sont datés par une date, un roi ou le contexte (Annexe 2).

La période considérée peut être divisée en sept phases, pour lesquelles je donne le nombre de textes recensés et le rapport entre ce nombre et la durée de la phase.

- Le règne d'Abīkarib, corégent de son père, puis roi principal (c. 375-445) : 15 textes pour 70 ans, soit en moyenne près d'un texte tous les 4 ans et demi (c. 1/4,5) ;
- Les fils d'Abīkarib (c. 445-468) : 12 textes pour 23 ans (c. 1/2) ;
- Les règnes de Shuriḥbi'īl Yakkuf (c. 468-480) et de Marthad'ilān Yun'im (c. 480-485) : 9 textes pour 17 ans (c. 1/2) ;
- Un possible interrègne (c. 485-500) : 6 textes pour 15 ans (entre 1/2 et 1/3) ;
- Les règnes de Marthad'ilān Yanūf (c. 500-515) et de Ma'dīkarib Ya'fur (519-522) : 19 textes pour 22 ans (soit près de 1/1 ; mais 1/2 si on considère que les douze textes de Yanbuq constituent un ensemble) ;
- Le règne de Yūsuf As'ar Yath'ar (522-525/530) : 10 textes (en trois ensembles) pour 3 à 7 ans (soit plus de 1/1 si on compte tous les textes, mais moins de 1/1 si on se fonde sur les ensembles) ;
- La domination aksūmite (ou éthiopienne) (bref interrègne ; Sumūyafa' Ashwa' ; Abraha et les fils d'Abraha [525/530-570/575]) : 8 textes (en sept ensembles) pour 40 à 50 ans (1/5 à 1/7) ; si on ajoute les cinq textes guèzes, la proportion tourne autour de 1/4.

La "production épigraphique" n'est donc pas très abondante, avec une moyenne d'un texte tous les trois ans. Mais elle est plutôt régulière pendant toute la période 375-560, puisque les variations observables sont trop faibles pour être significatives.

### *Les cursifs et les graffites*

Aucun cursif de la période n'a été publié jusqu'à présent. Peter Stein, dans une correspondance privée, m'indique cependant qu'il en a identifié une demi-douzaine dans la collection de Munich, datés par l'emploi de l'ère ḥimyarite ou par la mention d'un règne. Ce n'est pas surprenant puisque les cursifs dont l'origine est identifiable proviennent de Nashshān et que cette ville existe encore semble-t-il lors de la conquête aksūmite<sup>7</sup>.

Pour les graffites, le problème réside dans la datation. Seuls quelques-uns, découverts à Najrān, dans le Nihm et à Damān, font mention de l'année ḥimyarite. Quelques dizaines (à Kawkab, Ḥimā ou Yanbuq) se trouvent au voisinage d'une inscription datée et semblent avoir été gravés en même temps qu'elle. La date peut encore être déterminée par le contenu : c'est le cas, par exemple, de quelques

7. Robin (2004).

graffites de Najrān, de Damān et du Ḥaḍramawt, qui comportent une formule monothéiste.

La graphie n'est pas d'un grand secours. Sauf exception, celle des graffites est peu ornentée, de sorte qu'elle est semblable à celle des siècles antérieurs.

Une première donnée significative de ce bilan quantitatif des textes en langue saba'ique est l'interruption de la production d'inscriptions vers 560 de l'ère chrétienne. La dernière mentionne la date de 669 ḥim. (559-560 è. chr.). L'effondrement de la civilisation sudarabique n'est pas consécutif à la conquête islamique; il lui est antérieur et lui ouvre vraisemblablement la voie.

Sans doute trois documents sont-ils plus tardifs. Ce sont de petits graffites relevés à Umm Laylā<sup>8</sup> et dans les environs de Najrān<sup>9</sup>, qui comportent des noms islamiques et datent probablement du I<sup>er</sup> et peut-être même du II<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Mais ils sont rédigés en arabe et traduisent plutôt une nostalgie de la grandeur passée qu'une véritable survivance<sup>10</sup>.

Une seconde donnée notable réside dans le nombre relativement faible de documents en langue saba'ique, si on le compare à la production des périodes antérieures. Pour la période des rois de Saba' et de dhu-Raydān (c. 1-300 è. chr.), on dispose de quinze à vingt fois plus de documents. Cette décroissance peut s'expliquer de diverses manières :

- une forte régression culturelle, marquée par un recul de la pratique et de l'usage de l'écriture;
- des changements dans les pratiques sociales et cultuelles, qui conduiraient à ne plus graver d'inscriptions. On observe en effet, à Ma'in comme à Saba', que de nombreuses inscriptions, qui commémorent une construction ou une offrande, visent aussi à mettre en valeur un personnage ou un lignage. C'est tout particulièrement évident dans le Grand Temple de Marib, au III<sup>e</sup> siècle, où les personnages en vue font des offrandes, accompagnées de longs textes ostentatoires, inscrits sur des matériaux durables (pierre et bronze). Le nombre relativement faible des inscriptions ḥimyarites pourrait être dû à l'atténuation de la compétition sociale consécutive à la stabilisation politique de Ḥimyar. La fermeture des temples polythéistes faisait également disparaître un lieu privilégié où il était possible d'exposer durablement un texte épigraphique;
- un rejet progressif des vieilles écritures, trop associées aux pratiques polythéistes, au profit des écritures utilisées dans les livres saints des religions monothéistes (hébreu, araméen ou grec);
- l'introduction de nouveaux supports, plus fragiles, comme le papyrus et le parchemin (et le papier?), qui remplacent progressivement les anciens (pierre, métal et bois).

Il n'est pas impossible que chacune de ces explications contienne une part de vérité. On notera cependant que deux indices suggèrent une certaine régression : le nombre de graffites remontant aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles semble très inférieur à celui des époques antérieures; par ailleurs, la qualité des inscriptions se dégrade régulièrement, montrant une perte de savoir-faire.

8. Robin (1976).

9. Al-Said (2004).

10. Robin (2005), p. 17-20.

## 2. Les inscriptions et les graffites en langues étrangères

Un fragment d'inscription grecque a été découvert récemment à Zafār (ZM 2021). D'après la graphie, il serait antérieur à notre période. Il est cependant retenu dans nos inventaires, dans la mesure où la datation par la graphie, surtout dans un pays où le grec n'est pas la langue d'usage, présente de grandes incertitudes.

On connaît aussi cinq graffites grecs. Deux ont été découverts à Qāni' et trois dans la région de Najrān. L'un, gravé sur l'enduit d'un monument de Qāni', emploie une terminologie plutôt juive ; il pourrait remonter à la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Un autre, incisé sur un ostrakon découvert également à Qāni', est chrétien. Il en est probablement de même du graffite rupestre relevé par l'expédition Philby-Ryckmans-Lippens au nord-est de Najrān. Les deux derniers, toujours au nord-est de Najrān, sont de signification incertaine.

La provenance de ces documents est significative : Zafār, la capitale de Ḥimyar, attirait naturellement les étrangers qui venaient dans la région pour leurs affaires ; Qāni' était un port important, où de nombreux marchands résidaient ou faisaient escale ; quant à Najrān, c'était le lieu de passage obligé pour les caravaniers et les voyageurs qui, depuis la Syrie ou la Mésopotamie, se rendaient au Yémen par voie de terre, ou en revenaient. Il paraît vraisemblable que ces textes grecs n'ont pas été composés par des Ḥimyarites hellénisés, mais plutôt par des étrangers de passage. En dehors du texte de Qāni', leur date est incertaine.

Les cinq inscriptions en langue guèze constituent un deuxième groupe significatif. Elles sont postérieures à la conquête de Ḥimyar par les Aksūmites du roi Kālēb, dans les années 525-530. La plus importante, qui provient de Ma'rib, commémore la victoire aksūmite dans le berceau de la civilisation sudarabique. Deux autres, trouvées à Zafār, suggèrent que cette ville n'a pas été abandonnée immédiatement après la conquête aksūmite.

Les inscriptions en langues hébraïque ou judéo-araméenne, enfin, sont au nombre de deux, plus deux bilingues. La plus révélatrice, en hébreu, reproduit la liste des familles qui assumaient à tour de rôle le service du Temple de Jérusalem ; elle provient de Bayt Ḥāḍir, dans la région de Ṣan'ā'. La seconde est la légende d'un sceau, trouvé par Paul Yule à Zafār.

La première "bilingue" est un beau texte ḥimyarite commémorant l'édification d'un palais à Zafār, avec un petit graffite en hébreu dans le monogramme central, qui répète le nom de l'auteur, avec une brève invocation (Garb Bayt al-Ashwal 1). La seconde bilingue (Naveh-Stèle de Leah) est une dalle funéraire de provenance inconnue ; elle porte un texte en langue saba'ique et un autre, plus explicitement juif, en judéo-araméen.

À la différence des autres inscriptions en langues étrangères, ces documents n'ont pas été composés par des visiteurs ou des conquérants, mais par des membres de la communauté juive locale, dont certains au moins sont d'origine ḥimyarite.

On trouvera, dans l'Annexe 1, la liste de tous les documents épigraphiques dont nous disposons aujourd'hui, classés d'après leur langue et leur sigle.

## B. LA DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES DOCUMENTS (ANNEXE 3)

Le Yémen des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles se divise en quatre grandes régions : Ḥimyar ; Saba' ; le Ḥaḍramawt et l'Arabie déserte.

Sur le territoire de Ḥimyar, ce sont une quarantaine d'inscriptions qui ont été trouvées. Les trois quarts proviennent de la capitale et quelques-unes des capitales des communes les plus importantes, comme Ḍāf (*Dfʿw*), Maṣnaʿat Māriya (*S'm<sup>m</sup>*) ou Ḥaṣī.

Les inscriptions de Saba' sont en nombre comparable, mais elles proviennent de sites beaucoup plus variés : les deux villes royales (Marib et Ṣanʿā'), quelques capitales de commune (Nāʿiṭ, Rayda, Tanʿim ou Naʿḍ), ou des bourgades plus modestes, qui semblent toujours habitées et prospères, comme Abū Thawr (*Mnhyt<sup>m</sup>*), Najr, Marmal, ʿIrrān, Ḍahr, Ḍula' ou Maqwala.

Au Ḥaḍramawt, le total des inscriptions est moindre (si on considère les textes de Yanbuq comme un ensemble unique). Ils proviennent de la capitale historique (Shabwa) et de Qāni' (qui deviendrait la ville principale dans le courant du IV<sup>e</sup> siècle), d'une bourgade, Hajar Abī Zayd, et d'une forteresse dans le wādī Sana'. Les autres sont des textes rupestres, commémorant un événement notable (BR-Yanbuq 47) ou la réalisation d'aménagements agricoles (*RÉS* 5085 et Mafys-Ḍura' 3).

Dans l'Arabie déserte, en dehors d'un texte de Najrān, ce sont systématiquement des inscriptions rupestres, commémorant d'ordinaire des expéditions ou le passage de voyageurs.

Ce dénombrement traduit trois évolutions importantes. Le territoire de Saba', qui était le plus riche – et de très loin – en inscriptions, n'en produit plus qu'un nombre assez faible. Si on enlève les inscriptions de Marib rédigées par les souverains pour légitimer un pouvoir contesté (Shuriḥbi'īl Yaʿfur et Abraha), il ne reste qu'une poignée de textes, dont la majorité affiche une sympathie pour le judaïsme.

Deuxième nouveauté, on observe désormais une nette prépondérance de Ḍafār, la capitale. Les bourgs de taille intermédiaire ou modeste ne livrent plus guère d'inscriptions.

Enfin, l'Arabie déserte devient, pour une brève période, un territoire relativement riche en documents épigraphiques sudarabiques.

Quant au Ḥaḍramawt, comme précédemment, il demeure pauvre en inscriptions.

Si on étudiait la distribution des vestiges sculptés, en général datable par le style, on noterait de même une forte prépondérance de Ḍafār, et la présence de pièces de qualité sur un nombre très réduit d'autres sites : Ṣanʿā' (piliers décorés et chapiteaux), Naʿḍ (panneaux ornés avec un aigle), Ḍāf (chapiteaux), Maṣnaʿat Māriya (portail orné d'aigles et de monogrammes) ou Mawkal (chapiteaux). En dehors de Mawkal, ce sont les mêmes noms qui reviennent.

### C. LA DISTRIBUTION THÉMATIQUE DES DOCUMENTS (ANNEXE 4)

Par rapport aux périodes antérieures, on observe à nouveau des changements importants. La finalité des inscriptions se modifie radicalement. Les inscriptions commémorant l'exécution de rites dans les temples, encore si nombreuses au III<sup>e</sup> siècle, disparaissent complètement ; il en va de même des textes normatifs.

Les documents célébrant la réalisation de nouveaux aménagements – barrages, canaux, citernes, routes, ouvrages défensifs, etc. – deviennent exceptionnels.

Concernant les barrages, nous n'en avons qu'un seul, se rapportant à un barrage-déversoir (*hrt*). Les quatre inscriptions décrivant des réfections ou des interventions importantes sur la Digue de Marib ont un statut un peu spécial : de tels travaux sur un ouvrage emblématique, dans la ville qui a été le berceau de la civilisation sudarabique, contribuent à légitimer le souverain. Pour les quatre siècles précédents

(I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> siècles), nous disposons en revanche de nombreux textes commémorant l'édification de barrages<sup>11</sup>.

De même, les inscriptions célébrant la construction d'ouvrages défensifs importants sont antérieures au début du IV<sup>e</sup> siècle. Les plus récentes se rapportent aux enceintes de Zafār (ZM inédit, 247-248 è. chr. ; 347 ḥim.), Hakir<sup>mm</sup> (CIH 448+ Garb Hakir 1, juin 286, *ḡ-qyẓ'* 396 ḥim.) ou Wa'lān (YMN 13 = al-Mi'sāl 18, mars 299, *ḡ-m'n* 409).

Pour les routes ou la mise en valeur des ressources naturelles, exigeant sans doute la mobilisation de nombreux travailleurs par un système de corvée, les dernières inscriptions datent du IV<sup>e</sup> siècle (DJE 25) ou du début du V<sup>e</sup> siècle (al-Saylā' al-Bayḡā' 1, inédit).

Aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, les inscriptions glorifient avant tout la construction de lieux de culte – toujours à l'initiative de roi (Zafār et Marib) ou du prince (*qayl*) local – ou de palais et d'habitations. D'autres, un peu moins nombreuses, enregistrent des faits notables, à la manière d'annales historiques, ce qui est une innovation. Une dernière catégorie se compose de prières et de demandes de bénédictions.

Le petit nombre d'inscriptions célébrant la réalisation d'aménagements importants, aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, peut recevoir plusieurs explications :

- les principaux équipements sont déjà réalisés ;
- le pays est en paix et n'édifie guère d'ouvrages défensifs ;
- de telles opérations ne sont plus célébrées par une inscription ;
- le savoir-faire est perdu ;
- les ressources manquent pour lancer des travaux importants.

On observe cependant qu'en cas de besoin, le souverain est capable de mobiliser des travailleurs en grand nombre et de pourvoir à leur entretien : il en est ainsi à deux reprises, lors des réfections de la Digue de Marib effectuées au milieu du V<sup>e</sup> siècle (CIH 540) et au milieu du VI<sup>e</sup> siècle (CIH 541).

Au total, les évolutions qui se constatent sont difficiles à interpréter. Elles s'accordent bien avec l'hypothèse d'une diminution des ressources, mais ne la prouvent pas de manière irréfutable.

#### D. LES INSCRIPTIONS ROYALES ET PRINCIÈRES

Les auteurs d'inscriptions appartiennent presque tous à la haute aristocratie : ce sont principalement le souverain, quelques familles princières de province (Hamdānides, Yaz'anides et Ḥaṣbaḥides), et de grandes familles de la capitale (en général inconnues par ailleurs, parce que la Tradition arabo-islamique n'en a pas conservé le souvenir). Par rapport aux époques antérieures, l'éventail social des auteurs d'inscriptions semble se resserrer. Je donne ci-dessous la liste des inscriptions dont l'auteur est le roi ou un prince (*qayl*). Elles sont au nombre de 37 environ, soit un peu moins du tiers du total.

11. Robin, Dridi 2004.

**1. Inscriptions dont l'auteur est le roi****19 (+ 3 ?)**

*CIH* 540; *CIH* 541; *RÉS* 3383; *RÉS* 4105; DAI GDN 2002/20; Garb Bayt al-Ashwal 2; Garb Frammenti 1, 3; Garb Minkath; Ist. 7608bis (= *RÉS* 3904) + Wellcome A103664; Ja 856 = Fa 60; Ja 2484; JuA 39 = Ja 516; Ma'sal 3 (inédit); Ry 506; Ry 509; Ry 510; YM 327 = Lu 10 = Ja 520 = Rossi 24; YM 1200; ZM 1.

Ajouter peut-être *CIH* 596+597 + *RÉS* 4157+4158+4159+4160; Gajda-al-'Irāfa 1; guèze *RIÉth* 195.

**2. Inscriptions dont l'auteur est un prince (qayl)****15**

Banū Bata' (commune Ḥumlān): MAFY-Bayt Ghufr 1;

Banū Dharāniḥ (commune Qasham<sup>um</sup>): Sayyid *PSAS* 1988, p. 136;

Banū Hamdān (commune Ḥāshid<sup>um</sup>): Ry 534 + Rayda 1 (sans le titre de qayl);

Banū Ḥaṣbaḥ (commune Maḍḥā<sup>m</sup>): Ḥaṣī 1;

Banū Kibsiyān (commune Tan'im<sup>um</sup>): Ry 520;

Banū Murāthid<sup>um</sup> (commune Bakīl<sup>um</sup>, quart de 'Amrān): *CIH* 151+152 (sans le titre);

Banū Yaz'an (communes Rathaḥ<sup>um</sup> et Dayfatān): *CIH* 621 (sans le titre); BR-Yanbuq 38; BR-Yanbuq 47 (sans le titre); Ja 1028; MAFRAY-Abū Thawr 4; MAFYS-Ḍura' 3 = *RÉS* 4069; Ry 507; Ry 508.

Voir aussi Bāfaḳīḥ, Nuqūsh wa-dalālāt 4 + Beeston, wādī Sanā' ("qayls et gou[verneurs.....], Tughma', *S'ḥb*, *Ms'ḥr*" et Rakb... [de la commune] *Bs'y*").

**E. LES VILLES EXPLICITEMENT MENTIONNÉES DANS LES INSCRIPTIONS**

Dans la mesure où la fondation, le développement, le déclin et l'abandon des villes constituent aujourd'hui le critère le plus sûr sur lequel nous pouvons nous fonder pour évaluer la situation démographique de l'Arabie à la veille de l'Islam, il n'est pas inutile de dresser la liste des villes mentionnées dans les inscriptions.

**Les inscriptions ḥimyarites**

Elles en mentionnent six en Arabie méridionale, plus une en Éthiopie :

– **Zafār**: *CIH* 597/3 (*Jmlk<sup>a</sup> b-Zfr l*); *RÉS* 4158/10 (*Jb-Zfr w-t'lyl*); Ry 507/4 ("le roi Yūsuf Yath'ar | quand ils détruisirent l'église et massacrèrent les Abyssins à Zafār"); Ry 508/3 ("alors qu'ils étaient avec leur seigneur le roi Yūsuf As'ar | contre les Abyssins à Zafār et détruisirent l'église"); Ja 1028/3 ("ils sont | partis avec leur seigneur le roi Yūsuf As'ar Yath'ar quand il a brûlé l'église et massacré les Abyssins à Zafār"); Yule-al-Sīra 1/3 ("et la ville de Zafār");

– **Makhawān**: Ry 508/3 ("il guerroya contre Makhawān, massacra | tous ses habitants et détruisit l'église"); Ja 1028/4 ("il fit la guerre à Ash'arān, à Rakbān, à Faraṣān et à Makhawān"); Ry 507/5 ("alors il envoya contre Ash'arān, | les forteresses de Shamīr, Rakbān, Rima' et Mu[khawān].....; ils dévastèrent (?) Ash'arān, détruisirent l'église, tuèrent et pillèrent [les Abyssins] à Makhawān") et 10 ("alors que ses frères et leurs clients Yaz'anites avaient pris position avec le roi à Makhawān, contre l'Abyssinie");

– **Marib**: *CIH* 541/65-67 ("il revint dans la ville de Marib et consacra l'église de Marib, car il y avait là un prêtre, abbé de son monastère), 81 ("ensuite, le roi se rendit dans la

ville de Marib depuis la Digue” ; Ja 547/4 (“lorsqu’ils amassaient la terre sur la Digue de Marib”) ; Ry 509/7 (*bny Mrb*) ; ZM 1/11 (“la Digue qui est à Marib”) ;

– **Nagrān** : Ry 508/6 (“ensuite, le roi l’envoya prendre position contre Nagrān”) ; Ja 1028/4 (“quand il... attaqua et assiégea Nagrān”) ; Ry 507/6 (“alors il envoya deux (émissaires) à Nagrān”) et 9 (“quand il prit position contre Nagrān”) ;

– **Ḍ[ahr]** : JuA 39 = Ja 516/4-[5] (...]*n hgr<sup>n</sup> Ḍ*[...]) ;

– **Ḍula**<sup>c</sup> : Ry 520/4 (“la synagogue Ya’ūq dans leur ville de Ḍula<sup>um</sup>”) ;

– **Aksūm** : Wellcome A103664 B/5 (“...] et les tribus de leur ville Aksū[m...]) ;

Dans *CIH* 541/24 et 30, les noms de ‘Abrān (‘*br<sup>n</sup>*) et Ṣirwāḥ (*Ṣrwḥ*) sont utilisés comme simples repères géographiques. On ne saurait dire si ces bourgades sont encore habitées.

### Les inscriptions guèzes

L’inscription guèze du Yémen *RIÉth* 195 (auteur : Kālēb ?) mentionne le palais royal sabéen (l. 18) et évoquent trois villes ou lieux-dits, dans des contextes mutilés, Mārab (l. 13), Hagarəyne (l. 16) et [...]*n’ēl* (ll. 16-17) :

« ... ] | Mārab, dans leur butin <sup>12</sup> [.....] | tandis qu’il tue et fait des prisonniers [.....] | qui s’appelle Hagarəyne et il a tué [..... à ‘.q.]*n’ēl* le roi destitué de Ḥamēr et [.....] | et j’ai détruit par le feu le palais de Saba’ »

« ... ] | *Mārab wasta melātomu* [.....] | *ənza yəqattal wa-yəḏewwəw* [.....] | *səmə Hagarəyne wa-qatala* [..... ‘.q.]*n’ēl neguśa Ḥamēr sə’ur wa-* [.....] | *wa-’āw’āyku tā’kā Sabā’* [... »

(*RIÉth* 195-II/13-17).

– **Mārab** est évidemment le sudarabique Marib (*Mrb*, anciennement *Mryb*, arabe Ma’rib/Mārib) ;

– **Hagarəyne** : il s’agit probablement d’une agglomération, que j’identifie avec le sudarabique *Hgrnhn*, nom des villes jumelles de Nashshān et Nashq<sup>um</sup> (aujourd’hui al-Sawdā’ et al-Bayḏā’, dans le Jawf)<sup>13</sup> ;

– [‘.q.] **n’ēl** : la restitution se fonde sur l’inscription de Kālēb à Aksūm, *RIÉth* 191/34-37 :

« ... j’envoyai Ḥayyān (*S)lbn za-Samīr* avec mes troupes. Et j’érigeai un sanctuaire en Ḥamēr, à ‘*qn’l*, plein de zèle pour le nom du Fils de Dieu en qui je crois, et je bâtis son *gbz* (?) et je le consacrai... »

« ... *w-fnwk Ḥlyn (S)lbn z-Smr msl ’hzbby w-tklk mqds b-Ḥmr-b-’q|n’l qn’y-b-’nt-sm-wld ’gz’ Bḥr z-’mnk bt w-gbz-h | ḥnšk w-qdsk...* »

La ressemblance de ‘*qn’l* avec le grec Océlis amène à identifier hypothétiquement ces deux toponymes et à localiser ‘*qn’l* à Shaykh Sa’īd, sur le détroit. Dans ce cas, il s’agirait d’un lieu-dit et non d’une ville.

12. Walter W. Müller (1972, p. 63) comprend “leurs propriétés”.

13. Robin (2004).

### Les sources manuscrites

Les sources manuscrites mentionnent également des villes. Les textes qui relatent le massacre des chrétiens de **Najrān**<sup>14</sup> évoquent à de nombreuses reprises les “portes” de cette ville, ses “remparts” ou son encerclement par le roi de Ḥimyar. Najrān est incontestablement une ville, munie d’une enceinte, ce que l’archéologie confirme.

D’autres villes sont mentionnées. Ce sont Ṣafār, Mārib (*Livre des Ḥimyarites*, Table des matières, ch. xxxi<sup>15</sup>), la “Ville du Ḥaḍramawt” (*Ḥṣrmwt mdynt*) (*ibid.*, ch. xix et xxx), et [Ha]garēn (*ibid.*, ch. xxxii). La “Ville du Ḥaḍramawt” est probablement la principale agglomération de cette vice-royauté, ce qui amène à proposer une identification avec Qāni’ ; quant à [Ha]garēn, ce serait les villes jumelles de Nashshān et Nashq<sup>um</sup>, comme nous l’avons vu.

Un texte dont la valeur historique est discutée, La *Vie de Gregentios*<sup>16</sup>, mentionne sept villes dans lesquelles le roi d’Aksūm fonderait des églises. Ce sont : Negra (*Vie*, 9/146-150, et p. 52-54), Tephār (*Vie*, 9/150-155, et p. 54-55), Akana (*Vie*, 9/155-157, et p. 55), Atarph (*Vie*, 9/157, et p. 56), Legmia (*Vie*, 9/158, et p. 56-57), Azaki (*Vie*, 9/158, et p. 57) et Iouzè (*Vie*, 9/158, et p. 57). On reconnaît de manière sûre Najrān et Ṣafār, et avec une petite hésitation Qāni’ (mais ce pourrait être aussi ‘qn’l). Les quatre derniers noms ne sont pas identifiés, ce qui confirme les interrogations que suscite ce document.

\* \*  
\*

Cet inventaire met en évidence que la société ḥimyarite est affectée par des transformations radicales au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle. Le nombre, la distribution et la nature des inscriptions se modifient. Les aménagements réclamant de gros investissements semblent devenir plus rares. On observe également une dégradation de la qualité formelle des textes. Une bonne illustration est offerte par Ja 547+546+544+545, daté de novembre 558, l’un des textes datés les plus tardifs (fig. 1)<sup>17</sup>.

Il n’est pas impossible que cette dégradation s’explique en partie par un problème de langue. Dans les inscriptions les plus tardives, la connaissance du saba’ique – seule langue écrite par les Ḥimyarites – devient imparfaite et les calques de l’arabe se multiplient. Il est manifeste que cette langue est de moins en moins bien maîtrisée, apparemment parce qu’elle a cessé d’être parlée, et qu’il devient difficile de trouver un scribe ou un lapicide la pratiquant.

Une autre illustration de l’inadaptation de l’outil linguistique dans le royaume de Ḥimyar réside dans l’absence apparente de toute traduction des livres bibliques en saba’ique. Si on compare les inscriptions chrétiennes contemporaines en langues guèze (*RIÉth* 191, 192 et 195) et saba’ique (*CIH* 541, *DAI GDN* 2002/20, *Ist* 7608bis + Wellcome A 103664, *Ry* 506 et *Ja* 547+546+544+545), les premières

14. Robin (à paraître).

15. Pour le *Livre des Ḥimyarites* : voir Moberg (1924).

16. Pour la *Vie de Gregentios* : voir Berger (2006).

17. L’emplacement précis de cette inscription, publiée par Albert Jamme (avec un simple fac-similé), était inconnu. M. Burkhard Vogt a réussi à la localiser et a bien voulu m’en donner de nombreuses photographies, ce dont je le remercie vivement. Je suis allé moi-même la voir en février 2008.



Fig. 1 – *Inscription Ja 547+546+544+545, détail (cliché B. Vogt).*

font plus d'une quinzaine de citations bibliques<sup>18</sup>, alors que les secondes n'en font aucune. C'est un indice relativement solide que la Bible n'a pas été traduite en saba'ïque. On peut supposer que Ḥimyar n'a pas les ressources intellectuelles suffisantes pour se lancer dans une telle entreprise, à la différence d'Aksūm.

Au total, l'épigraphie, sans prouver de manière décisive que Ḥimyar connaît une sévère régression économique, s'accorde assez bien avec cette hypothèse.

## ANNEXE 1

### **Les documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar, classés d'après leur sigle (de c. 375 à la disparition de l'écriture sabéenne)**

La période retenue est la phase ultime de l'histoire du royaume de Ḥimyar. Nous la faisons commencer avec le rejet officiel du polythéisme, lors de l'accession au

18. Ce sont Exode 14/14 (192/21); Psaume 17/38 (192/32), 17/40-41 (192/32-34), 19/8-9 (195/26-28), 17/38 (192/30-31), 17/48 (192/20), 23/8 (191/1-2), 34/1-2 (192/29-30), 65/16-17 (195/21-23), 117/15-16 (192/34-35), 118/10 (192/25-26); Ézéchiel? (192/19); Isaïe 26/19? (195/29); Matthieu 6/33 (195/20-21); 1 Pierre 5/10 (192/3-4); non identifié (192/35-36).

trône du roi Malkīkarib, c. 375. Le royaume de Ḥimyar disparaît vers 570-575. Nous incluons cependant dans cet inventaire trois documents en écriture sabéenne qui sont très certainement postérieurs, afin de donner une image exhaustive du dossier épigraphique.

Pour une moitié des inscriptions, l'attribution à la période retenue ne fait pas de doute, grâce à une date, à la mention d'un souverain, ou au fait que le texte a certainement été gravé en même qu'un texte daté. D'autres sont retenus parce qu'ils comportent une formule monothéiste. Même s'il est vrai que quelques textes monothéistes sont antérieurs à c. 375 (voir ci-dessous le paragraphe F, p. 191 qui en donne la liste), l'immense majorité date bien de la période retenue. Quelques documents, enfin, sont inclus dans la liste du fait de leur graphie, bien que ce critère soit fort imprécis.

Pour le début de l'ère ḥimyarite, nous retenons le nombre de 110 avant l'ère chrétienne<sup>19</sup> et pour le début de l'année ḥimyarite, le mois de février (*d-ḥlt<sup>m</sup>*)<sup>20</sup>.

### A. Les inscriptions en langue saba'ique

Les grands recueils épigraphiques sont placés en tête, dans l'ordre de leur parution : *CIH*, *RÉS* et *CIAS*.

Bibliographie des inscriptions : seuls les titres les plus importants (ou ceux qui sont postérieurs à K. A. Kitchen, *Bibliographical Catalogue of Texts. Documentation for Ancient Arabia, Part II* (The World of Ancient Arabia Series), Liverpool, 2000) sont donnés ici. Pour une bibliographie exhaustive, se reporter à l'édition première, à compléter avec Kitchen.

Quand le sigle de Kitchen diffère de celui utilisé ici, il est indiqué précédé de la mention K/. L'astérisque (\*) devant un sigle indique que l'inscription correspondante ne se trouve pas dans Kitchen.

Les sigles soulignés signalent les inscriptions royales.

Pour la localisation des toponymes et ethnonymes, voir Robin, Brunner (1997).

### C[ORPUS] I[NSCRIPTIONUM SEMITICARUM, PARS QUARTA, INSCRIPTIONES] H[IMYARITICAS ET SABAEAS CONTINENS]

#### *CIH* 6

Provenance : Ṣan'ā'.

Date : août 463 (*d-ḥrf* 573).

#### *CIH* 44+45

Provenance : Dāf.

Date : c. 450-463. Mention du roi [*S<sup>2</sup>rḥb'l Y'f*]r mlk [*S'b w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥdrmw*] | [*w-Ym*]nt w-<sup>3</sup>r[*b-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt*] (ll. 5-6). La restitution du nom de [Shurīḥbi'il Ya'fu]r est assurée du fait de la mention des Arabes dans la titulature et de l'allusion vraisemblable à la réparation de la Grande Digue de Marib (voir *Rḥb<sup>m</sup>*, l. 1, comme dans ZM 1/11).

Bibliographie : W. W. Müller, «Neuinterpretation altsüdarabischen Inschriften RES 4698, CIH 45+44, Fa 74», dans *AION*, 36 (N.S. xxvi), 1976, p. 59-62 et pl. III.

19. Beaucamp *et al.* (1999).

20. Nebes (2004).

**CIH 151 + 152**

Provenance : Najr, à quelque 45 km au nord-ouest de Ṣan'ā'.

Date : ce document, qui commémore la construction d'une synagogue (*mkrb*) et invoque le Dieu unique (*'m*), utilise une phraséologie encore très comparable à celle des inscriptions polythéistes. Il n'est pas assuré qu'il soit postérieur à l'accession au trône de Malkīkarib Yuha'min (c. 375).

Bibliographie : Ch. Robin, *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam*. Tome II. *Nouvelles inscriptions* (Uitgaven van het Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul. 50), Istanbul-Leiden, 1982, p. 87-89, pl. 54.

**CIH 325**

Provenance : inconnue.

Date : 559-560 (669 ḥim.).

Bibliographie : W. W. Müller, « CIH 325 : die jüngste datierte sabäische Inschrift », dans *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans* (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain, 39), Louvain-la-Neuve, 1991, p. 117-130 et 1 pl. I (p. 131).

**CIH 543 = ZM 772 A + B**

Provenance : Zafār.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : Y. M. Abdallah, « The Inscription CIH 543. A new reading based on the newly-found original », dans C. Robin, M. Bāfaqīh (éds), *Ṣayhadica. Recherches sur les inscriptions de l'Arabie préislamique offertes par ses collègues au Professeur A. F. L. Beeston* (L'Arabie préislamique, 1), Ṣan'ā'-Paris, 1987, p. 3-8 et pl. 1.

Pour le sigle du Musée de Zafār, voir Alexander Sima, « Der Lautwandel *s*<sup>3</sup>>*s'* im Sabaïschen : Die Wiedergabe fremden Wortgutes », dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 154, 2004, p. 17-34, p. 24.

**CIH 537 + RÉS 4919 = LOUVRE 121**

Provenance : inconnue.

Date : août 472 (*d-lr<sup>h</sup>* 582). Mention des rois *S<sup>2</sup>rḥb*[*l* Ykf w-bny-hw 'bs<sup>2</sup>mr] Nwf<sup>(m)</sup> w-Lhy't Ynwf w-M'dkrb Yn'm 'mlk S'b' w-[*d*-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymn]t w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt) (ll. 5-7).

Bibliographie : voir en dernier lieu Y. Calvet, C. Robin, *Arabie heureuse, Arabie déserte, les antiquités arabiques du Musée du Louvre* (Notes et documents des musées de France, 31), Paris, 1997, p. 203-205.

**CIH 538**

Provenance : inconnue.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>* dont la première occurrence se trouve dans Lu 10 = Ja 520, qui date du règne d'Abīkarib As'ad en corégence avec son frère et trois fils).

Voir aussi CIH 923+925+926 = RÉS 3232 (+ CIH 538 ?)

**CIH 539**

Provenance : inconnue.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

**CIH 540**

Provenance : Ma'rib, près de la Grande Digue.

Date : janvier 456 (*d-d'* w 565). L'auteur est *S'rḥb'l Y'fr mlk S'b' w-d-Ry|d<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt w-'rb-h|[mw] Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt bn 'bkrb | 's'd mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏ|rmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> | w-Thmt* (ll. 1-6).

**CIH 541**

Provenance : Ma'rib, près de la Grande Digue.

Date : mars 548 (*d-m'* n 658). L'auteur est le roi *'brh 'z|y mlk<sup>n</sup> 'g'zy<sup>n</sup> Rmḥs<sup>3</sup> | Zbymn mlk S'b' w-d-R|yd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt | w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt*.

**CIH 542**

Provenance : Shir'a. En 1870, le texte était remployé dans la dôme d'une synagogue. Le texte de 8 lignes n'est connu que par une copie très médiocre de Joseph Halévy.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

**CIH 596+597+RÉS 4157+4158+4159+4160**

Provenance : inconnue. Les six fragments, qui proviennent probablement d'une même inscription (Ryckmans [1951], p. 226, note 8), ne se raccordent pas.

Date : c. 500-515. Mention du roi...*]mlk<sup>n</sup> Mrṭd'<sup>n</sup> Ynf | [mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-]Hḏrmwt w-Ymnt w-'[rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-T]hmt* (CIH 596/1-3).

**CIH 620**

Provenance : Zafār.

Date : c. 480-485. L'auteur est le roi *[Mrṭd'<sup>n</sup> Y]n'm m[lk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt] | [bn Lḥy'<sup>t</sup> Ynf ml[k S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt bny] | [S'r]ḥb'l Ykf m[lk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt]* (ll. 1-3).

**CIH 621**

Provenance : Ḥuṣn al-Ghurāb, l'acropole de l'antique Qāni'.

Date : février 530 (*d-ḥlt<sup>n</sup>* 640).

Bibliographie : voir en dernier lieu A. V. Sedov, C. J. Robin, P. Ballet, « Qāni', le port de l'encens », dans *Saba*, 3-4 (*Hadramawt, la vallée inspirée*), avril 1997, p. 21-31 (lecture corrigée).

**CIH 644**

Provenance : inconnue.

Date : février [46]5 ou [47]5 (*d-ḥlt<sup>n</sup>* [57]5 ou [58]5). Mention du roi *[S'rḥ]b'l Ykf mlk S'b' w-d[-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt]* (l. 2).

**CIH 645**

Provenance : inconnue.

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

**CIH 720**

Provenance : inconnue.

Date : peut-être le VI<sup>e</sup> siècle, si on se fonde sur la présence de trois croix ; la graphie suggère une date plus haute, le III<sup>e</sup> ou le IV<sup>e</sup> siècle.

**CIH 728**

Provenance : Ḥuṣn al-Ghurāb, l'acropole de l'antique Qāni'.

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

**CIH 923+925+926 = RÉS 3232 (+ CIH 538 ?)**

Provenance : inconnue. Les trois pierres sont probablement des fragments d'un même texte, mais leurs positions respectives sont douteuses. Le *Répertoire* renonce à donner une traduction. J. H. Mordtmann et D. H. Müller (*Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* (philosophisch-historische classe, Wien), 33, 1883, p. 96-97, n° 41-44 et pl. VIII) considèrent que CIH 538 (n° 43) appartient à cet ensemble.

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie et quelques termes (comme *šlt*) propres à l'époque monothéiste.

**R[ÉPERTOIRE D']É[PIGRAPHIE] S[ÉMITIQUE]****RÉS 3232**

Voir CIH 923+925+926 = RÉS 3232 (+ CIH 538 ?)

**RÉS 3383**

Provenance : Zafār (la pierre est remployée aujourd'hui dans le village voisin de Minkath).

Date : janvier 384 (*ḡ-d'w<sup>n</sup>* 493). Les auteurs sont les rois *M(lkkrb) Yh'mn w-bny-hw 'b(k)rb 's'd w-[D]r'mr 'ymn '[ml](k) S'b' w-ḡ-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt* (ll. 1-2).

Bibliographie : G. Garbini, «Una bilingue sabeo-ebraica da Zafār», dans *AION*, 30 (N.S. XX), 1970, p. 160-162 et pl. I b (photographie et quelques remarques).

**RÉS 3904**

Voir Ist. 7608bis (= RÉS 3904) + Wellcome A103664

**RÉS 4069**

Voir MAFYS-Ḍura' 3

**RÉS 4105**

Provenance : Zafār (pierre remployée aux environs).

Date : c. 445-450. Les auteurs sont les rois [*Hs<sup>3n</sup> Yh'mn w-]ḡ-hw S<sup>2</sup>rḥb'l Y'[fir 'mlk S'bj' w-ḡ-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭ'[wd<sup>n</sup> w-Thmt bnw 'bkrb 's'd]* (ll. 1-4).

La restitution [*Hs<sup>3n</sup> Yh'mn w-'ḡ-]hw* semble plus vraisemblable que [*'bkrb 's'd w-bn-]hw* : voir Garb Frammenti I, 3.

Bibliographie : H. Hayajneh, «Erneute Behandlung einiger altsüdarabischer Inschriften», dans *AAE*, 13, 2002, p. 207-208 (Ghul-YU 39 = M 60.1299 A).

**RÉS 4106 (= GHUL-YU 40 = M 60.1299B+C)**

Provenance : inconnue.

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

**RÉS 4107 (= GHUL-YU 21 = M. 60.1293)**

Provenance : inconnue.

Date : époque monothéiste (mention de *ʿl<sup>n</sup> b<sup>l</sup> S<sup>l</sup>my<sup>n</sup>*).

Bibliographie : H. Hayajneh, «Anmerkungen zu einigen altsüdarabischen Inschriften anhand von Abklatschen aus dem Nachlass Mahmud al-Ghul», dans *AAE*, 12, 2001, p. 242-243.

**RÉS 4109 (= GHUL-YU 35 = M. 60.1277) = JA 117**

Provenance : inconnue.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

Bibliographie : H. Hayajneh, «Erneute Behandlung einiger altsüdarabischer Inschriften», dans *AAE*, 13, 2002, p. 200-201 et fig. 12 (p. 200, photographie d'estampage).

**RÉS 4157+4158+4159+4160**

Voir *CIH* 596+597+RÉS 4157+4158+4159+4160

**RÉS 4298**

Provenance : Minkath.

c. 465-485. Mention du roi [*S<sup>ʿ</sup>rḥb<sup>l</sup> Y*]k<sup>f</sup> mlk S<sup>l</sup>b<sup>ʿ</sup> w[-d-Ryd<sup>n</sup>...]/[.....] w-Ḥḍrmwt w-Ymnt [... (ll. 1-2), apparemment l'auteur du texte.

**RÉS 4699 (= PHILBY 10 = RY 170)**

Provenance : Shabwa.

Date : époque monothéiste (utilisation du terme *slt* et mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

Bibliographie : J. Pirenne, *Fouilles de Shabwa. I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire* (Bibliothèque archéologique et historique, CXXXIV), Paris, 1990, p. 86-87.

**RÉS 4919**

Voir *CIH* 537+RÉS 4919 = Louvre 121

**RÉS 4969 = JA 876**

Provenance : inconnue.

Date : c. 472. Mention des rois [*S<sup>ʿ</sup>rḥb<sup>ʿ</sup>l Y*]k<sup>f</sup> [w-<sup>ʿ</sup>bs<sup>2</sup>mr Nwf]/[w-Lḥy<sup>ʿ</sup>]t Ynf w-M<sup>ʿ</sup>dkrb Ynf<sup>ʿ</sup> m<sup>ʿ</sup> mlk S<sup>l</sup>b<sup>ʿ</sup> w-d-Ryd<sup>n</sup>]/[ w-Ḥḍrm]t w-Ymnt w-<sup>ʿ</sup>rb-h[mw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt] (ll. 2-4).

**RÉS 5010**

Voir Robin-Najr 1

**RÉS 5064**

Provenance : Sayq, à 2 km de ʿAzzān dans le wādī Mayfaʿa.

Date : époque monothéiste (prière à *Rḥmn<sup>n</sup>*).

**RÉS 5085**

Provenance : ʿAmāqīn (wādī Rakhayla, nom local du wādī Ḥabbān au nord de ʿAzzān).

Date : octobre 450 (z-*ṣrb<sup>n</sup>* 560).

**RÉS 5094**

Provenance : Zafār.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn*<sup>n</sup>).

Bibliographie : J. Ryckmans, «Le christianisme en Arabie du sud préislamique», dans *Atti del Convegno internazionale sul tema : L'Oriente cristiano nella storia della Civiltà (Roma 31 marzo-3 aprile 1963 – Firenze 4 aprile 1963)* (Accademia nazionale dei Lincei, Problemi attuali di scienza e di cultura, Quaderno N. 62), Rome, 1964, p. 435, n. 111.

**C[ORPUS DES] I[NSCRIPTIONS ET] A[NTIQUITÉS] S[UD-ARABES]****CIAS 57.51/W7, n° 1 = DOE-ABYAN 1 (= NAM 1632) [K/CIAS 2045]**

Provenance : Jabal al-Aḥabush (région d'Abyan).

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

Bibliographie : *CIAS*, II/1 p. 173-174.

**\*'AYDARŪS, RAYDĀN 7, 10 n° 2, AL-QAṬṬĀR**

Provenance : Al-Qaṭṭār se trouve sur la rive sud du wādī 'l-Dhahab (Ḥaḍramawt).

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn*<sup>n</sup>).

Bibliographie : Ḥ. A. B. al-'Aydārūs, «Lamḥāt 'an al-rusūm al-ṣakhriyya fī 'l-mintaqa al-wusṭā wa-'l-sharqiyya wa-'l-Jawl al-shimālī li-wādī Ḥaḍramawt», dans *Raydān*, 7, 2001, p. 94-95 et photogr. pl. 15 b, p. 101.

**\*BĀFAQĪH, NUQŪSH WA-DALĀLĀT 4 (RAYDĀN 6) + BEESTON, WĀDĪ SANĀ' [K/BEESTON ORANT 1/1]**

Provenance : Ḥaḍramawt oriental.

– Baf ND 4 : Qāra Ḥabashiyya.

– Beeston, wādī Sanā' : wādī Sanā' (affluent de la rive droite du wādī 'l-Masīla, à 7 km à l'est de Qabr Nabī Allāh Hūd).

Les deux textes, qui ne se rejoignent pas, proviennent probablement de la même inscription.

Date : l'attribution à la période 375-570 se fonde sur la graphie.

Bibliographie :

– M. Bāfaqīh, «Nuqūsh wa-dalālāt», dans *Raydān*, 6, 1994, p. 13-16, pl. 3 ;

– A. F. L. Beeston, «Epigraphic and Archeological Gleanings from South Arabia», dans *Oriens Antiquus*, I, 1962, p. 41-42, pl. X.

**\*BĀFAQĪH, NUQŪSH WA-DALĀLĀT 8**

Provenance : Maqwala (26 km au sud-sud-est de Ṣan'ā').

Date : l'attribution à la période 375-570 se fonde sur la graphie.

Bibliographie : M. Bāfaqīh, «Nuqūsh wa-dalālāt», dans *Raydān*, 7, 2001, p. 19-20 et pl. 6 (p. 27).

**B[ĀFAQĪH]-R[OBIN]-YANBUQ 47 [K/YANBUQ BR 47]**

Provenance : Shi'b Yanbuq, tributaire de la rive gauche du wādī 'Amaqīn (à 320 km à l'est-nord-est de 'Adan).

Date : avril 515 (*d-tbr*<sup>n</sup> 625).

Bibliographie : M. Bāfaqīh, C. Robin, «Inscriptions inédites de Yanbuq (Yémen démocratique)», dans *Raydān*, 2, 1979, p. 15-76 et pl. 1-5 (résumé en langue arabe : p. 25-27).

**BR-YANBUQ 10 [K/YANBUQ BR 10]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 24-25 et pl. 2.

**BR-YANBUQ 22 [K/YANBUQ BR 22]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 31-35 et pl. 3.

**BR-YANBUQ 23 [K/YANBUQ BR 23]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 37 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 26 [K/YANBUQ BR 26]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 37 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 28 [K/YANBUQ BR 28]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 39 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 29 [K/YANBUQ BR 29]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 40 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 31 [K/YANBUQ BR 31]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 41 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 32 [K/YANBUQ BR 32]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 41 et pl. 3 et 4.

**BR-YANBUQ 38 [K/YANBUQ BR 38]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 42-45 et pl. 4.

**BR-YANBUQ 47 BIS [K/YANBUQ BR 47 BIS]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 57-58 et pl. 5.

**BR-YANBUQ 49 [K/YANBUQ BR 49]**

Provenance : Yanbuq.

Date : texte probablement gravé en même temps que BR-Yanbuq 47.

Bibliographie : *ibid.*, p. 59-60 et pl. 5.

**\*CACHET AVEC MENORAH**

Provenance : inconnue.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : C. Robin, « Ḥimyar et Israëïl », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, p. 831-906, p. 891-892 et fig. 7 (p. 845). Soumis pour avis par David Aaron, Londres, le 2 décembre 2004.

**\*DAI GDN 2002/20**

Provenance : Ma'rib.

Date : février 548 ( $\underline{d}\text{-}hlt^n \text{ } ^h(r)[^n]$  658). Le texte a pour auteur  $'b(r)h \text{ } Zb|ymn \text{ } mlk \text{ } S^i[b](^c) \text{ } w\text{-}d\text{-}Ryd^n | (w\text{-})[H](d)rmwt \text{ } w\text{-}|(Y)m(n)t \text{ } w\text{-}'r|[b\text{-}](h)mw \text{ } Twd|[^m \text{ } w\text{-}J(T)h< m>t$  (Il. A6-12)

Bibliographie : N. Nebes, « A New 'Abraha inscription from the Great Dam of Mārib », dans *PSAS*, 34, 2004, p. 221-230.

**DOE-ABYAN 1**

Voir *CIAS* 57.51/w7, n° 1

**DOSTAL 1**

Provenance : Wādī 'l-Sirr, al-Qamā'a (dans la région de Bayt as-Sayyid), à quelque trente kilomètres au nord-est de Ṣan'a'.

Date : mai 456 ( $\underline{d}\text{-}mbkr^n$  566). Mention du roi ( $S^2r)hb[^\prime l] Y'fr \text{ } ml(k) \text{ } S'(b) \text{ } (w)\text{-}d\text{-}Ry(d)^n \text{ } w\text{-}(Hd)rm|w(t) \text{ } w\text{-}(Y)[mn](t \text{ } w)[\text{-}'rb\text{-}](hm)w \text{ } (Tw)d^m \text{ } w\text{-}T(hm)t$  (Il. 5-6).

Bibliographie : W. W. Müller, « Eine sabäische Inschrift aus dem Jahre 566 der ḥimjarischen Ära », dans *NESE*, 2, 1974, p. 139-144 et fig. 37, pl. XI.

**\*ESKOUBI 2000 C1**

Provenance : région de Ḥahrān du Sud (sud-ouest de l'Arabie séoudite).

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie :

– Kh. M. Eskoubi [Ḥālid Muḥammad Iskūbī], « An Analytical Study of the Inscriptions from Ashen, al-Ma'lamat, and Dhahran al-Janub in the Southern Province. Archaeological Survey for the Year 1412/1413H (1992/1993) » [en arabe : *Dirāsa taḥlīliyya li-l-nuqūsh al-wāqi'a fī : a. 'Ashan (Dhahbān), b. al-Ma'lamāt, j. Ḥahrān al-Janūb, bi-l-minṭaqa al-janūbiyya, al-maṣḥ al-atharī 'ām 1412-1412 h.*], *Aṭlāl*, 15, 2000, p. 99-112 (anglais) et 109-124 (arabe), p. 105-106 (anglais) et 115-116 (arabe), fotogr. pl. 36b ;

– A. Sima, « Juden und al-'Uzzā-Verehrer. Neue Lesung zweier altsüdarabischer Graffiti aus Saudi-Arabien », dans *ABADY*, X, 2005, p. 175-177, p. 175-176.

**FA[KHRY] 74**

Provenance : Ma'rib.

Date : juillet 504 (*d-mḍr*<sup>n</sup> 614). Mention du roi *Mrḍl'n Ynf | mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḍrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup>w-Thmt* (ll. 3-4).

Bibliographie : voir en dernier lieu W. W. Müller, «Neuinterpretation altsüdarabischen Inschriften RES 4698, CIH 45+44, Fa 74», dans *AION*, 36 (N.S. xxvi), 1976, p. 62-67 et pl. IV 5, 6.

**FA 60**

Voir Ja 856

**\*GAJDA-AL-‘IRĀFA 1**

Provenance : Zafār (texte réemployé aujourd’hui dans une habitation du village voisin d’al-‘Irāfa).

Date : vraisemblablement celle de l’annexion de l’Arabie centrale et orientale, c. 445.

Bibliographie : I. Gajda, «Ḥimyar en Arabie centrale – un nouveau document», dans *Arabia*, 2, 2004, p. 87-98 et fig. 50 et 68 (p. 222 et 233).

**GAJDA-ḤUJR [K/NAFUD MUSAMMA 1, 2]**

Provenance : Nafūd Musammā, à une distance d’une centaine de kilomètres au nord de Najrān et à quelque 25 km au sud-est de Kawkab.

Date : c. 440-475 (dates très approximatives du “règne” du kindite Ḥujr Ākil al-Murār b. ‘Amr en Arabie centrale).

Bibliographie : I. Gajda, «Ḥuḡr b. ‘Amr roi de Kinda et l’établissement de la domination ḥimyarite en Arabie centrale», dans *PSAS*, 26, 1996, p. 65-73 et pl. I.

**GARB[INI] AY 9, G [K/BAYT AL-ASHWAL 4]**

Provenance : Zafār (réemployé à Bayt al-Ashwal).

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530 (commémoration de la construction d’un *mkrb*).

Bibliographie : G. Garbini, «Antichità yemenite (II)», dans *AION*, 30 (N.S. xx), 1970, p. 547 et pl. XLIV c.

**GARB AY 9, D [K/BAYT AL-ASHWAL 4]**

Provenance : Zafār (réemployé à Bayt al-Ashwal).

Date : mars 509 (*d-m'n* 619).

Bibliographie : G. Garbini, «Antichità yemenite», dans *AION*, 30 (N.S. xx), 1970, p. 546-547 et pl. XLIII c.

**GARB BAYT AL-ASHWAL 1 [K/BAYT AL-ASHWAL 1]**

Provenance : Zafār (réemployé aujourd’hui dans le village voisin de Bayt al-Ashwal). La pierre porte un beau texte en langue saba’ique, qui commémore l’édification d’un palais ; on y relève également, dans le monogramme central, un petit texte en hébreu, qui répète le nom de l’auteur, avec une brève invocation (*ktb Yhwdh – zkw l-ṭwb – ’mn šlwm – ’mn*, “Yehūdāh a écrit ; qu’on s’en souviennne en bien ; amen, shalom ; amen”).

Date : c. 380-420, d’après l’invocation au roi Dhara’amar Ayman (*Ḍ|r’’mr ’ym’n mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hḍrmwt w-Ymnt*, ll. 3-4).

Bibliographie :

- G. Garbini, «Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar», dans *AION*, 30 (N.S. xx), 1970, p. 153-161 et pl. I a;
- R. Degen, W. W. Müller, «Eine hebräisch-sabäische Bilinguis aus Bait al-Ashwāl», dans *NESE*, 2, 1974, p. 117-123, pl. ix, x;
- C. Robin, *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions, Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1991, p. 145, pl. 8 et 38.

### **GARB BAYT AL-ASHWAL 2 [K/BAYT AL-ASHWAL 2]**

Provenance : Zafār (la pierre est remployée aujourd'hui dans le village voisin de Bayt al-Ashwal).

Date : janvier 384 (*d-d<sup>3</sup>w<sup>n</sup>* 493). Les auteurs sont les rois *Mlkrb Yh'mn w-bny-hw 'bkrb 's'd w-Dr''mr 'ymn 'm(lk S')b' w-d-R[yd<sup>n</sup> w-]Hḏrmwt w-Ymnt* (ll. 1-2).

Bibliographie : G. Garbini, «Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar», dans *AION*, 30 (N.S. xx), 1970, p. 160-163 et pl. I c.

### **GARB FRAMMENTI I, 3 [K/MINKATH GARBINI 2]**

Provenance : Zafār (pierre remployée à Minkath).

Date : c. 445-450. Si on restitue [*Hs<sup>3</sup>n Yh'mn w-J(')h-hw S<sup>2</sup>rḥb'l Y'fir 'mlk S'b]*' *w-d-Ryd<sup>n</sup> w-H[ḏrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭ[w<sup>d</sup>m w-Thmt bnw 'bkrb 's'd...]* (ll. 1-3). Cette restitution n'est pas sûre dans la mesure où la corégence de Shuriḥbi'il Ya'fur et d'un frère n'est pas autrement attestée.

Bibliographie : G. Garbini, «Frammenti epigrafici sabei», dans *AION*, 31 (N.S. XXI), 1971, p. 541-542 et pl. II b.

### **GARB FRAMMENTI II, 7 [K/MINKATH GARBINI 3]**

Provenance : Zafār (remployé aujourd'hui dans le village voisin de Minkath).

Date : c. 400-420, d'après la liste des rois, qu'il convient certainement de restituer [*'mr'-h(m)w 'bkrb 's'd w-Dr''mr] 'ymn w-Hs<sup>3</sup>n Yh'[mn w-M'dkrb Yn'm w-Hgr yf']*.

Bibliographie : G. Garbini, «Frammenti epigrafici sabei, II», dans *AION*, 33 (N.S. XXIII), 1973, p. 590 et pl. I d.

### **GARB FRAMMENTI II, 8 [K/ITALY PR. COLL. GA 1]**

Collection privée en Italie.

Date : fragmentaire, [no]vembre [...]8 (*[d-m]hl<sup>n</sup>* [...]8). Époque monothéiste comme l'indique la phraséologie monothéiste.

Bibliographie : G. Garbini, «Frammenti epigrafici sabei, II», dans *AION*, 33 (N.S. XXIII), 1973, p. 590-591 et pl. II a.

### **GARB FRAMMENTI II, 10 [K/ZAFAR-GARBINI 5]**

Provenance : Zafār.

Date : l'attribution à la période 375-570 – qui n'est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

Bibliographie : G. Garbini, «Frammenti epigrafici sabei, II», dans *AION*, 33 (N.S. XXIII), 1973, p. 591 et pl. II c.

### **GARB MINKATH [K/MINKATH-GARBINI 1]**

Provenance : Zafār (la pierre est remployée aujourd'hui dans le village voisin de Minkath).

Date : c. 400-420, d'après la liste des corégents, *'bkrb 's'd w-'h-hw Dr''mr 'ymn w-b|ny-hw*

Ḥs³n Y'mn w-M'dkrb | Yn'm w-Ḥgr 'yf' mlk | S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥdrmw<sup>t</sup> w-Ymnt (ll. 1-4).

Bibliographie : G. Garbini, «Una bilingue sabeo-ebraica da Zafar», dans *AION*, 30 (N.S. XX), 1970, p. 163-164 et pl. II b.

### GARB NIS 3 [K/BAYT AL-ASHWAL 5]

Provenance : Zafār (la pierre est remployée dans le village voisin de Bayt al-Ashwal).

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

Bibliographie : G. Garbini, «Nuove iscrizioni sabee», dans *AION*, 33 (N.S. xxiii), 1973, p. 43-45 et pl. III a.

### GARB NIS 4 [K/BAYT AL-ASHWAL 6]

Provenance : Zafār (la pierre est remployée à Bayt al-Ashwal).

Date : juillet 507 ou 509 (*d-mdr<sup>n</sup>* 617 ou 619).

Bibliographie : G. Garbini, «Nuove iscrizioni sabee», dans *AION*, 33 (N.S. xxiii), 1973, p. 45-46 et pl. IV.

### GL[ASER] 1194

Provenance : Na'd (35 km au sud-sud-est de Ṣan'a').

Date : c. 465-485. Mention du roi... *S²rḥb'l Ykff...*

Bibliographie : B. Schaffer, *Sabäische Inschriften aus verschiedenen Fundorten* (Sammlung Eduard Glaser VII, ÖAW, 282. Band., 1. Abhandlung), Vienne, 1972, p. 21-22, pl. III, 6.

### HAMILTON 11

Provenance : Shabwa.

Date : époque monothéiste (utilisation du terme *šlt* et mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

Publication :

– W. L. Brown, A. F. L. Beeston, «Sculptures and Inscriptions from Shabwa», dans *JRAS*, 1954, p. 60-62 ;

– J. Pirenne, *Fouilles de Shabwa. I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire* (Bibliothèque archéologique et historique, CXXXIV), Paris, 1990, p. 86.

### ḤAṢĪ 1 [K/HASĪ MAFRAY 1]

Provenance : Ḥaṣī.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : C. Robin (avec une contribution de S. Frantsouzoff), «Les inscriptions de Ḥaṣī», dans *Raydān*, 7, 2001, p. 182-191 et fig. 2-14 et 30 (p. 207-215 et 223).

### IR[YĀNĪ] 71

Provenance : Nā'it.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : M. al-Iryānī, «Naqsh min Nā'it (Iryānī 71)», *Dirāsāt Yamaniyya*, 33, juillet-août-septembre 1988, p. 21-46.

**IST[ANBUL] 7608 BIS (= RÉS 3904) + WELLCOME A103664 [K/WELLCOME LONDON 2]**

Provenance : Dāf.

Date : c. 531-535. L'auteur est apparemment le roi *S'myf' s<sup>2</sup>w' mlk S'[b'...*

Deux fragments qui ne se joignent pas.

– Ist. 7608 bis = RÉS 3904 : J. Ryckmans, « L'inscription sabéenne chrétienne Istanbul 7608 bis », dans *JRAS*, 1976, p. 96-99 et 1 pl.

– Wellcome A103664 : A. F. L. Beeston, « The South Arabian collection of the Wellcome Museum in London », dans *Raydān*, 3, 1980, p. 11-16 et fig. 1-3.

**JA[MME] 117**

Voir RÉS 4109

**JA 516**

Voir JuA 39

**JA 520**

Voir YM 327

**JA 547 + 546 + 544 + 545 (fig. 1, p. 165)**

Provenance : Ma'rib, près de la Grande Digue.

Date : novembre 558 (*d-mhl<sup>n</sup>* 668). Mention du roi *'brh mlk S'b' w-|d-Rd<sup>n</sup> w-Ḥḏrmt w-Ymnt w-'rb-hmw Td<sup>m</sup> | w-Thmt Rmḥs<sup>3</sup>.*

Bibliographie : A. Jamme, « Inscriptions des alentours de Mâreb (Yemen) », dans *Cahiers de Byrsa*, v, 1955, p. 265-266, 275-279, 280-281 et pl. II.

**JA 866**

Provenance : inconnue.

Date : époque monothéiste d'après la phraséologie (emploi de *šlt* notamment).

Bibliographie : A. Jamme, *Quatre inscriptions sud-arabes*, Washington, 1967, p. 5-6 et pl.

**JA 856 = FA 60**

Provenance : Ma'rib.

Date : c. 375-380. Les auteurs sont les rois *Mlkkrb Yh'mn w-bn-h(w) ['bkrb s'<sup>1</sup>d mlky] | S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḏrmwt w-[Ymnt... (ll. 1-2).*

Bibliographie :

– A. Fakhry, *An Archeological Journey to Yemen (March-May), Part I*, 1947, Le Caire, 1952, p. 104 et 105 (fig. 48), vol. II, p. 33-35.

– A. Jamme, « The Late Sabaeen Inscription Ja 856 », dans *Bibliotheca Orientalis*, VII, 1960, p. 3-5 et pl. I.

**JA 857 = JA 1040 (= PH 123)**

Voir Twitchell 3

**JA 876**

Voir RÉS 4969

**JA 1028**

Provenance : Bi'r Ḥimā (85 km au nord-est de Najrān).

Date : juillet 523 (*d-mḍr*<sup>m</sup> 633). Mention du roi *Yws'f 's'ʿr Yḷ' r mlk kl 's'ʿb*<sup>n</sup>.

Bibliographie :

– A. Jamme, *Sabaeen and Hasaeen Inscriptions from Saudi Arabia* (Studi Semitici, 23), Rome, 1966, p. 39-55, fig. 13-15 et pl. x-xiii ;

– A. F. L. Beeston, « Two Bi'r Ḥima inscriptions re-examined », dans *BSOAS*, 48, 1985, p. 42-52.

**JA 1030**

Provenance : Bi'r Ḥimā.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ja 1028.

Bibliographie : A. Jamme, *Sabaeen and Hasaeen Inscriptions from Saudi Arabia* (Studi Semitici, 23), Rome, 1966, p. 55-56, fig. 15-16 et pl. xiii.

**JA 1031 A**

Provenance : Bi'r Ḥimā.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ja 1028.

Bibliographie : A. Jamme, *Sabaeen and Hasaeen Inscriptions from Saudi Arabia* (Studi Semitici, 23), Rome, 1966, p. 56-57, fig. 16 et pl. xiii-xiv.

**JA 1032**

Provenance : Bi'r Ḥimā.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ja 1028.

Bibliographie : A. Jamme, *Sabaeen and Hasaeen Inscriptions from Saudi Arabia* (Studi Semitici, 23), Rome, 1966, p. 58, fig. 17 et pl. xiv.

**JA 1040**

Voir Twitchell 3

**JA 2484**

Provenance : texte rupestre, sur un grand rocher, à la base du jabal al-Ṣafā (19°03'N, 43°35'E). Le jabal al-Ṣafā se dresse à 15 km environ au nord-ouest d'al-Ju'ayfira et immédiatement au nord-ouest de Ḥamḍat.

Date : 519-522. L'auteur est le roi *M'dkrb Y'fr mlk | S'b' w-d-Ryḍ<sup>n</sup> w-Hḍrmt | w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwḍ<sup>m</sup> w-Thm[t]* (ll. 1-3).

Bibliographie : A. Jamme, *Miscelannées d'ancien (sic) arabe*, III, Washington, 1972, p. 85-86 et pl. 19.

**JA 3186**

Voir Pirenne-al-Maṣna'a 3, fig. 2, 3

**JA 3188**

Voir Pirenne-al-Maṣna'a 3, fig. 2, 5

**JA 3205**

Voir Robin-Viallard 1

**\*JU[ZHNAJA] A[RAVIJA] 39 = JA 516**

Provenance : al-Qarya, dans le wādī Ḍahr (à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Ṣan‘ā’).

Date : c. 440-445. L’auteur est le roi [ʾbkrb ʾjsʿd mlk | Sʿbʿ w-d-R]yd<sup>n</sup> w-Ḥd|rmwt w-Ym]nt w-ʿr|[b Twd w-Thmt...

Bibliographie : en dernier lieu C. Robin, *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l’Islam*, II (Uitgaven van het Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul. 50), Istanbul-Leiden, 1982, p. 113-114, pl. 71 a.

**LOUVRE 121**

Voir *CIH* 537 + *RÉS* 4919

**LU 10**

Voir YM 327

**M[ISSION] A[RCHÉOLOGIQUE] F[RANÇAISE AU] Y[ÉMEN]****MAFY-BANŪ ZUBAYR 2 [K/BANI ZUBAYR MAFY 2]**

Provenance : Banū Zubayr, village à 40 km au nord-nord-ouest de Ṣan‘ā’.

Date : 402-403 (512 ḥim.).

Bibliographie : C. Robin, *Le pays de Hamdān et Ḥawlān Quḏā‘a (Nord-Yémen) avant l’Islam*, thèse de doctorat, Paris, 1977, p. 392-398 et pl. 138 b.

**\*MAFY-BAYT GHUFR 1**

Provenance : Bayt Ghufr (à quelque 35 km au nord-ouest de Ṣan‘ā’); même provenance que YM 1950.

Date : c. 380-420. Mention du roi Ḍ[rʿʿmr ʾymn mlk Sʿbʿ... etc.

Bibliographie : C. Robin, « Les rôles respectifs des rois ḥimyarites Abīkarib et Dharaʿamar (vers 320-420 de l’ère chrétienne), » dans A. V. Sedov, I. M. Smiljanskaja (éds), *Arabia Vitalis, Arabskij Vostok, islam, drevnjaja Aravija, Sbornik statej, posvjashchennyj 60-letiju V. V. Naumkina*, Moscou, 2005, p. 371-379.

**M[ISSION] A[RCHÉOLOGIQUE] F[RANÇAISE EN] R[ÉPUBLIQUE] A[RABE DU] Y[ÉMEN]****MAFRAY-ABŪ THAWR 4 [K/ABU THAWR MAFRAY 4]**

Provenance : Abū Thawr (à quelque 100 km au nord-nord-est de Ṣan‘ā’).

Date : juin 486 (*d-qyẓ*<sup>n</sup> 596).

Bibliographie : C. Robin, « Du nouveau sur les Yaz’anides », dans *PSAS*, 16, 1986, p. 181-197.

**\*MAFYS-ḌURAʿ 3 = RÉS 4069**

Provenance : wādī Ḍuraʿ (à 220 km au nord-est de ‘Adan).

Date : août 488 (*d-ḥr*<sup>n</sup> 598).

Bibliographie : la lecture du *Répertoire*, qui se fondait sur une copie maladroite et incomplète, a été grandement améliorée grâce à l’examen inédit du texte original.

**MÜLLER-TAN‘IM [DJE-AFO 4]**

Provenance : Tan‘im.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : W. W. Müller, « Ergebnisse der Deutschen Jemen-Expedition 1970 », dans *Archiv für Orientforschung*, 24, 1973, p. 150-161, Abb. 5 (p. 153).

**\*NAVEH-STÈLE DE LEAH**

Provenance : la pierre, apparue en Jordanie, a été acquise par un collectionneur suisse. Elle porte un texte en langue saba'ique et un autre – en judéo-araméen.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie :

– J. Naveh, «A Bilingual Burial Inscription from Saba», dans *Lěšonenu*, LXV/2, mars 2003 (5763), p. 117-120 (en hébreu, p. II, résumé en langue anglaise);

– G. W. Nebe, A. Sima, «Die aramäisch/hebräisch-sabäische Grabinschrift der Lea», dans *AAE*, 15, 2004, p. 76-83.

**\*PIRENNE-AL-MAŞNA' A 2, FIG. 2, 3 = JA 3186**

Provenance : Damān (al-Maşna'a ou Maşna'at Ḥijlān).

Date : époque monothéiste, d'après la phraséologie.

Bibliographie : J. Pirenne, «Deux prospections historiques au Sud-Yémen, Novembre-Décembre 1981», dans *Raydān*, 4, 1981, p. 216 et fig. 2, 3 (p. 217).

**\*PIRENNE-AL-MAŞNA' A 3, FIG. 3, 5 = JA 3188**

Provenance : Damān (al-Maşna'a ou Maşna'at Ḥijlān).

Date : 458-459 (568 ḥim.); lire *w[r](h)-hw... | d-(l-)t[m](n)[yt w-]s'ty | w-ḥm(s') (m')r<sup>m</sup>*.

Bibliographie : J. Pirenne, «Deux prospections historiques au Sud-Yémen, Novembre-Décembre 1981», dans *Raydān*, 4, 1981, p. 216 et fig. 2, 5 (p. 217).

**\*ROBIN-BI'R ḤIMĀ 1**

Provenance : Bi'r Ḥimā (85 km au nord de Najrān).

Date : probablement le VI<sup>e</sup> siècle, puisque ce graffiti est flanqué d'une croix chrétienne.

Bibliographie : C. J. Robin, «Chrétiens de l'Arabie heureuse et de l'Arabie déserte. De la victoire à l'échec», dans *Dossiers Archéologie et sciences des origines*, 309, déc. 2005-janv. 2006, p. 24-35, p. 32.

**ROBIN-NAJR 1 [K/NAJR ROBIN 1] = RÉŚ 5010**

Provenance : Najr (45 km au nord-ouest de Şan'ā').

Date : décembre 487 (d<sup>e</sup>-<sup>l</sup><sup>e</sup> 597).

Bibliographie : C. Robin, *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam*, II (Uitgaven van het Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut te Istanbul, 50), Istanbul-Leiden, 1982, p. 83-85, pl. 51.

**ROBIN-UMM LAYLĀ 2 [K/UMM LAYLA (ROBIN) 2]**

Provenance : Umm Laylā (à 50 km au nord-ouest de Şa'da).

Date : après 630, comme l'impliquent l'onomastique islamique et l'usage de la langue arabe.

Bibliographie : C. Robin, «Les graffiti arabes islamiques écrits en caractères sudarabiques de Umm Laylā», dans *Semitica*, xxvi, 1976, p. 188-193 et pl. xxiv c et xxv, p. 188-189 et pl. xxv.

**ROBIN-UMM LAYLĀ 3 [K/UMM LAYLA (ROBIN) 3]**

Provenance : Umm Laylā (à 50 km au nord-ouest de Şa'da).

Date : après 630, comme l'impliquent l'onomastique islamique et l'usage de la langue arabe.

Bibliographie: C. Robin, «Les graffites arabes islamiques écrits en caractères sudarabiques de Umm Laylā», dans *Semitica*, xxvi, 1976, p. 188-193 et pl. xxiv c et xxv, p. 189-190 et pl. xxv.

### **ROBIN-VIALLARD 1 [K/VIALLARD ROBIN 1] = JA 3205**

Provenance: Zafār.

Date: mai 519 (*d-mbkr<sup>n</sup>* 629).

Bibliographie: C. Robin, «Documents de l'Arabie antique II», dans *Raydān*, 4, 1981, p. 43-47 et pl. I.

### **ROSSI 24**

Voir YM 327

### **RY[CKMANS] 403**

Provenance: Zafār

Date: époque monothéiste (utilisation des termes *zkt* et *'mn*, mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

Bibliographie: pour la lecture *'mn* à la l. 6, voir J. Ryckmans, «Le christianisme en Arabie du sud préislamique», dans *Atti del Convegno internazionale sul tema: L'Oriente cristiano nella storia della Civiltà (Roma 31 marzo-3 aprile 1963 – Firenze 4 aprile 1963)* (Accademia nazionale dei Lincei, Problemi attuali di scienza e di cultura, Quaderno N. 62), Rome, 1964, p. 413-454, p. 438, n. 126 (d'après une photogr. inédite).

### **Ry 506**

Provenance: Murayghān, à 25 km à l'ouest du Qahra, à 225 km au nord de Najrān.

Date: septembre 552 (*d-mḍr<sup>n</sup>* 662). L'auteur est le roi *'brh Zybmn mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt | w-Ymnt w-<r>'rb-hmw Ṭwd<sup>n</sup> w-Thmt* (ll. 1-2).

Bibliographie: 'A.M.A.H. Sayed, «Emendations to the Bir Murayghan Inscription Ry 506 and a new minor inscription from there», dans *PSAS*, 18, 1988, p. 131-143.

### **Ry 507**

Provenance: Bi'r Ḥimā (85 km au nord-est de Najrān).

Date: juillet 523 (*d-mḍr<sup>n</sup>* 633). Mention du roi [*Ysf 's'r Yṭ'r mlk kl J's<sup>2</sup>b<sup>n</sup>*] (l. 1) et *Ysf 's'r (Y)ṭ'(r)* (l. 3).

Bibliographie: G. Ryckmans, «Inscriptions sud-arabes. Dixième série», dans *Le Muséon*, 66, 1953, p. 284-295 et pl. III.

### **Ry 508**

Provenance: Kawkab (à 110 km au nord-nord-est de Najrān et à 30 km au nord-est de Ḥimā').

Date: juin 523 (*d-qyḏ<sup>n</sup>* 633). Mention du roi *Ysf 's'r* (l. 2).

Bibliographie: G. Ryckmans, «Inscriptions sud-arabes. Dixième série», dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 267-317 et pl. I-VI.

### **Ry 509**

Provenance: Ma'sal al-Jumḥ (à quelque 215 km à l'ouest d'al-Riyād).

Date: c. 440-445, vers la fin du règne d'Abīkarib As'ad. Les auteurs sont les rois *'bkrb 's'<sup>1</sup>d w-bnw-hw Ḥs<sup>3</sup>n Yh'mn mlky S'b' | w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt w-'rb Ṭwd w-Thmt | bny Ḥs<sup>3</sup>n Mlkrb Yh'mn mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt* (ll. 1-4).

## Bibliographie :

- G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 303-307 et pl. v ;
- C. Robin, « Le Royaume Ḥujride, dit “royaume de Kinda”, entre Ḥimyar et Byzance », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1996, p. 665-714, p. 675-685 ;
- Anonyme, *Ma'sal. Maṭbū'a 'ilmīyya tu'nā bi-dirāsat al-kitābāt al-'arabiyya al-qaḍīma fī jazīrat al-'Arab*, al-Riyāḍ, 1999 (1420 h.), p. 25-34, photographie et fac-similé, p. 44 et 45.

**Ry 510**

Provenance : Ma'sal al-Jumḥ (à quelque 215 km à l'ouest d'al-Riyāḍ).

Date : juin 521 (*d-qyḏ<sup>n</sup> 631*). L'auteur est le roi *M'dkrb Y'fr mlk S'b' w-d-Ryḏ<sup>n</sup> w-Ḥ(d)|rmt w-Ymnt w-'rb-hmw Twd<sup>m</sup> w-Thmt* (ll. 1-2).

## Bibliographie :

- G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 307-310 et pl. VI ;
- C. Robin, « Le Royaume Ḥujride, dit “royaume de Kinda”, entre Ḥimyar et Byzance », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1996, p. 665-714 ;
- *Ma'sal. Maṭbū'a 'ilmīyya tu'nā bi-dirāsat al-kitābāt al-'arabiyya al-qaḍīma fī jazīrat al-'Arab*, al-Riyāḍ, 1999 (1420 h.), p. 35-38, photographie et fac-similé, p. 46 et 47.

**Ry 512**

Provenance : Kawkab

Date : texte probablement gravé en même temps que Ry 508 (juin 523).

Bibliographie : G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 311-312 et pl. vi.

**Ry 513**

Provenance : Kawkab

Date : texte probablement gravé en même temps que Ry 508 (juin 523).

Bibliographie : G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 312-313 et pl. vi.

**Ry 514**

Provenance : Kawkab.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ry 508 (juin 523).

Bibliographie : G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 313 et pl. vi.

**Ry 515**

Provenance : Kawkab.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ry 508 (juin 523).

Bibliographie : G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Dixième série », dans *Le Muséon*, LXVI, 1953, p. 314-315 et pl. ii.

**Ry 520**

Provenance : peut-être Ḍula<sup>6</sup>, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Ṣan'ā'.

Date : janvier 465 (*d-d'w<sup>n</sup>* 574).

Bibliographie : G. Ryckmans, « Inscriptions sud-arabes. Onzième série », dans *Le Muséon*, LXVII, 1954, p. 99-105 et pl. I.

**Ry 534 + RAYDA 1**

Provenance : Rayda (à une soixantaine de kilomètres au nord de Ṣan'ā').

Date : août 433 (*d-hr<sup>n</sup>* 543). Mention des rois *'bkrb 's'<sup>1</sup>d w-Ḥ(s<sup>3</sup>)[n Y]h'mn w-M'dkrb Yhn'm w-Mrtd'<sup>n</sup> Y'z'n w-S<sup>2</sup>rḥb'l Y'fr' mlk S'<sup>1</sup>b'-w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḏrmwt w[-Ymn]t* (ll. 2-3).

Bibliographie : C. Robin, « Le Royaume Ḥujride, dit “royaume de Kinda”, entre Ḥimyar et Byzance », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1996, p. 665-714, p. 703-706 et fig. 4 et 5 (p. 684).

**\*R[YCKMANS] PH[ILBY] L[IPPENS]-P 11/12**

Provenance : Najrān

Date : probablement le VI<sup>e</sup> s., puisque ce graffiti comporte un nom chrétien (*'bd-l-Ms'<sup>1</sup>h*).

Bibliographie : J. Beaucamp, C. Robin, « Le christianisme dans la péninsule Arabique d'après l'épigraphie et l'archéologie », dans *Travaux et Mémoires* (Hommage à M. Paul Lemerle 8), 1981, p. 45-61 et 1 pl.

**\*SA<sup>6</sup>ĪD AAE 2004**

Provenance : Najrān.

Date : après 630, comme l'implique l'emploi simultané des écritures sudarabique et arabe.

Bibliographie : S. al-Said, « Early South Arabian-Islamic bilingual inscription from Najran », dans *AAE*, 15, 2004, p. 84-88.

**SAYYID PSAS 1988, p. 136 [K/MUREYGHAN 2]**

Provenance : au voisinage de Ry 506.

Date : texte probablement gravé en même temps que Ry 506 (septembre 552).

Bibliographie : 'A. M. A. H. Sayed, « Emendations to the Bir Murayghan Inscription Ry 506 and a new minor inscription from there », dans *PSAS*, 18, 1988, p. 131-143, p. 136 et fig. 3 a, b (p. 140).

**TWITCHELL 3 = JA 857 = JA 1040 (= PH 123)**

Provenance : Najrān.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>n</sup>*).

**WELLCOME A103664**

Voir Ist. 7608 bis (= *RÉS* 3904) + Wellcome A103664

**Y[EMEN] M[USEUM] [K/SANAA MUSEUM]****YM 327 = LU 10 = JA 520 = ROSSI 24**

Provenance : Qaryat al-Qābil (wādī Ḍahr), à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Ṣan'ā'.

Date : c. 400-420, d'après la liste des corégents, [*'bk]rb 's'<sup>1</sup>d (w)[-<sup>2</sup>h-hw Ḍr''mr 'ymn w-bny-hw Ḥs<sup>3</sup>n Y'mn w-M'dkrb Yn'm] | w-Ḥgr' 'y<sup>6</sup> 'ml(k)[ S'<sup>1</sup>b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḏrmwt w-Ymnt bny Mlkkrb Yh'mn m]lk S'<sup>1</sup>b' w-d-Ryd<sup>n</sup> [w-Ḥḏrmwt w-Ymnt]* (ll. 1-3).

## Bibliographie :

- A. G. Lundin, «Novye juznoarabskie nadpisi museja v Šan'ā», dans *Ėpigrafika Vostoka*, XV, 1963, p. 43-45 ;
- A. Jamme, «Inscriptions sud-arabes de la collection Ettore Rossi», dans *Rivista degli Studi Orientali*, 30, 1955, p. 117-118 et pl. II. Le texte est réédité ici à partir d'une nouvelle photographie.

**\*YM 1200**

Provenance : inconnue.

Date : c. 480-485. L'auteur est le roi *Mrd'ln Yn'm m[lk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hđrmwt w-Ymnt w-'rb-h]mw Ṭwd<sup>m</sup> w-Th(m)[t bn Lhy't Ynf mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hđ]rmwt w-Ymnt w-[ 'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt bn S<sup>2</sup>rḥb'l Yk]f mlk S'(b)[' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hđrmwt w-Ymnt w-']'rb-hmw Ṭ[wd<sup>m</sup> w-Thmt]* (ll. 1-5).

Bibliographie : I. Gajda, «A new inscription of an unknown Ḥimyarite king, Martad'ilān Yun'im», dans *PSAS* 28, 1998, p. 81-88.

**\*YULE-ANTONINI-ROBIN, ARABIA 2**

Provenance : al-'Irāfa, près de Zafār.

Date : probablement le IV<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle.

Bibliographie :

- P. Yule, S. Antonini, C. Robin, «Le harnachement du cheval d'un Ḥaṣḥāhide, découvert dans une tombe de Zafār», dans *Arabia*, 2, 2004, p. 11-22 et fig. 1-19 et 69 (p. 194-204 et 234) ;
- C. Robin, «[Rescue Excavation al-'Arāfa, Tomb Ar 1] The inscriptions», dans P. Yule, K. Franke, C. Meyer, G. W. Nebe, C. Robin, C. Witzel, «Zafār, Capital of Ḥimyar, Ibb Province, Yemen», dans *ABADY*, XI, 2007, p. 479-547 et pl. 1-47, p. 543-544.

**\*Z[AFĀR] M[USEUM] 1 [K/ZAFAR-GARBINI 1]**

Provenance : Zafār.

Date : décembre 462 (*d-'ln* 572). L'auteur est le roi *[S<sup>2</sup>r]ḥ(b'l) Y'fr (mlk S'b') w-(d-)[Ryd<sup>n</sup> w-Hđrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup>] | [w-Thmt]t bnw 'bkrb 's'd [ml](k S'b' w)-d-Ryd<sup>n</sup>(w-Hđr)[mw w-Ymnt]w-[ 'rb-h]mw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt* (ll. 1-3).

Bibliographie : G. Garbini, «Una nuova iscrizione di Šaraḥbi'il Ya'fur», dans *AION*, 29 (N.S. XIX), 1969, p. 559-566 et pl. I-IV. Une partie des nombreuses erreurs de lecture a été corrigée par le *Dictionnaire sabéen*.

**\*ZM 5+8+10**

Provenance : Zafār.

Date : février 432 (*d-ḥlt<sup>m</sup>* [5]42).

Inédite. Mention dans W. W. Müller, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 92, 1997, p. 551.

**\*ZM 772 A + B**Voir *CIH* 543**\*ZM 894**

Provenance : Zafār.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie : C. Robin, «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, p. 831-906, p. 886-888 et fig. 6 (p. 845).

**\*ZM 2000**

Provenance : Zafār.

Date : avril 470 (*d-ṭbr<sup>n</sup>* 580). Mention du roi *S<sup>2</sup>rh(b)l' mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḏrmwt* (ll. 8-9).

Bibliographie :

- I. Gajda, «Une nouvelle inscription juive de Zafār», dans *Scripta Yemenica. Issledovanija po Juzhnoj Aravii. Sbornik nauchnykh statej v chest' 60-letija M. B. Piotrovskogo*, Moscou, 2004, p. 197-202.
- C. Robin, «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, p. 831-906, p. 882-883 et fig. 13 (p. 851).
- Une allusion à la mention d'Israël se trouve dans A. Sima, «Der Lautwandel *s<sup>3</sup>>s'* im Sabaïschen: Die Wiedergabe fremden Wortgutes», dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 154, 2004, p. 17-34, p. 24.

**B. Les inscriptions en langue grecque****INSCRIPTION GRECQUE, INCISÉE DANS LE PLÂTRE, DÉCOUVERTE À QĀNĪ<sup>2</sup>**

Date : la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle d'après la chronologie du monument et la graphie ; le texte serait juif plutôt que chrétien.

Bibliographie :

- A. V. Sedov, «New archaeological and epigraphical material from Qana (South Arabia)», dans *AAE*, 3, 1992, p. 110-137. Addendum I (Yu. Vinogradov), p. 136 (photographie et fac-similé, fig. 14, p. 135).
- G. Bowersock, «The new Greek inscription from South Yemen», dans J. S. Langdon, S. W. Reinert, J. S. Allen, C. P. Ioannides (éds), *TO ELLĒNIKON. Studies in honor of Speros Vryonis, Jr., Vol. 1, Hellenic Antiquity and Byzantium*, New Rochelle-New York, 1993, p. 3-8.

**OSTRAKON CHÉTIEN DE QĀNĪ<sup>2</sup>**

Date : incertaine.

Bibliographie : A. V. Sedov, «New archaeological and epigraphical material from Qana (South Arabia)», dans *AAE*, 3, 1992, p. 110-137. Addendum II (F. Shelov-Kovedyaev), p. 136 (photographie et fac-similé, fig. 15, p. 137).

**GRAFFITE GREC R[YCKMANS]-PH[ILBY]-L[IPPENS]**

Localisation : sur la piste Najrān-Idīma-Ḥuṣayniyya-Ḥamḏa, à 40 km au sud de Idīma.

Date : incertaine.

Bibliographie : J. Beaucamp, C. Robin, «Le christianisme dans la péninsule Arabique d'après l'épigraphie et l'archéologie», dans *Travaux et Mémoires* (Hommage à M. Paul Lemerle, 8), 1981, p. 45-61 et 1 pl., p. 51-53 et pl. I d.

**GRAFFITES KTI**

Date : incertaine.

Bibliographie : M. Kawatoko, R. Tokunaga, M. Iizuka, *Ancient and Islamic Rock Inscriptions of Southwest Saudi Arabia 1, Wādī Khushayba*, Tokyo, 2005, p. 133 : KhShB-Gr 1 et 2.

**Z[AFĀR] M[USEUM] 2021**

Date : incertaine. Il est possible que ce texte soit antérieur à la période qui nous intéresse : selon Christian Marek, interrogé par Paul Yule, ce document daterait de *c.* II<sup>e</sup> siècle è. chr.

Bibliographie : P. Yule, K. Franke, C. Meyer, G. W. Nebe, C. Robin, C. Witzel, « Zafār, Capital of Ḥimyar, Ibb Province, Yemen », dans *ABADY*, XI, 2007, p. 479-547 et pl. 1-47, p. 485 et pl. 5 n° 4.

**C. Les inscriptions en langue guèze**

Voir É. Bernand, A. J. Drewes, R. Schneider, *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Paris,

– Tome I : *Les documents*, 1991 ;

– Tome II : *Les planches*, 1991 ;

– Tome III : *Traductions et commentaires. A. Les inscriptions grecques*, par É. Bernand, 2000.

**RIÉTH 195**

Provenance : Ma'rib

Date : après 525.

**RIÉTH 263 = ZM 237**

Provenance : Zafār.

Date : après 525.

Bibliographie : P. Yule, « Zafar – The Capital of the Ancient Himyarite Empire Rediscovered », dans *Jemen-Report*, 36, Heft 1, 2005, p. 22-29, p. 28, fig. 12 (ZM 237).

**RIÉTH 264**

Provenance : Zafār (fragment découvert par Paolo Costa).

Date : après 525.

**RIÉTH 265**

Provenance : acheté à 'Adan.

Date : après 525.

**RIÉTH 266**

Provenance : Musée de 'Adan, NAM 2429

Date : après 525.

**D. Les inscriptions en langues hébraïque et judéo-aramaéenne****DJE 23**

Provenance : Bayt Ḥāḍīr, à 15 km à l'est de Ṣan'ā'. Ce village est nommé d'après le lignage Ḥāḍīr, mentionné par al-Hamdānī sous la forme dhū-Ḥāḍīr (*Mushtabih*, n° 1178).

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, *c.* 375-530.

Bibliographie :

– Ja. B. Gruntfest, « Nadpis' "dvadcati četyreh čeredov" iz Beit Ḥāḍīra », dans *Drevnaja Aravija (materialy i soobščeniya)* (Pis'mennye pamjatniki i problemy istorii i kul'tury Narodov Vostoka, IX godičnaja naučnaja sessija LO IV AN SSSR), Leningrad, 1973, p. 71-81.

- R. Degen, «Ktovet mi-Teyman ‘al kaf-dalet mishmarôt ha-kohanîm», dans *Tarbiz*, 42, 1973, p. 302-303.
- E. E. Urbach, «Mishmarôt u-ma‘madôt», dans *Tarbiz*, 42, 1973, p. 304-327.
- R. Degen, «Die hebräische Inschrift DJE 23 aus dem Jemen», dans *NESE*, 2, 1974, p. 111-116.
- G. M. Steindler, «Le *mišmarôt* in una iscrizione di Beit Ḥaḍîr (Yemen)», dans *AION*, 34 (N.S. xxiv), 1974, p. 277-282.
- C. Robin, «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, p. 831-906, p. 888-890 et fig. 8 et 9 (p. 846-847).

#### CACHET HÉBRÉO-ARAMÉEN YULE

Provenance : Zafār.

Date : probablement la période du judaïsme triomphant, c. 375-530.

Bibliographie :

- P. Yule, «Zafar – The Capital of the Ancient Himyarite Empire Rediscovered», dans *Jemen-Report*, 36, Heft 1, 2005, p. 22-29, p. 28, fig. 10.
- C. Robin, «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, p. 831-906, p. 890 et fig. 10 (p. 849).

Voir aussi Garb Bayt al-Ashwal 1 et Naveh-Stèle de Leah, p. 176-177 et 182.

#### E. Inédits

##### AL-SAYLA AL-BAYḌA' 1

Provenance : au lieu-dit wādī Shanīn (nommé d'après la tribu locale) (région de Sabbāḥ, à l'ouest de Lawdar, à environ 140 km au nord-est de ‘Adan).

Date : c. 380-420. Mention du roi *Dr'’mr mlk S'b' w-d-Ry(d)<sup>n</sup> w-Ḥ|ḍrm(w)t w-Ymnt* (ll. 5-6).

Bibliographie : F. ‘A. al-Aghbarī, Kh. al-Ḥājj, «Awwal naqsh tawḥīdī mu‘arrakh min janūb Jazīrat al-‘Arab», dans *Raydān*, 8, à paraître.

##### AL-SAYLA AL-BAYḌA' 2

Provenance : au lieu-dit wādī Shanīn (nommé d'après la tribu locale) (région de Sabbāḥ, à l'ouest de Lawdar).

Date : texte gravé en même temps que al-Sayla al-Bayḍa' 1.

Bibliographie : F. ‘A. al-Aghbarī, Kh. al-Ḥājj, «Awwal naqsh tawḥīdī mu‘arrakh min janūb Jazīrat al-‘Arab», dans *Raydān*, 8, à paraître.

##### MAFRAY-BANŪ ṢĀ' 2

Provenance : Banū Ṣā' (55 km au nord-est de Ṣan‘ā').

Date : juin 490 (*d-qyẓ<sup>n</sup>* 600).

Graffite inédit.

##### MAFRAY-QUṬUBĪN 37

Provenance : Quṭubīn (à 60 km au nord-est de Ṣan‘ā'). Rocher X (80 x 43 cm).

Date : février 486 (*d-ḥlt<sup>n</sup>* 596).

Graffite inédit.

**MAFRAY- QUṬUBĪN 47**

Provenance : Quṭubīn (à 60 km au nord-est de Ṣan‘ā’). Rocher XVII (largeur 70 cm).

Date : février 486 (*d-ḥlt<sup>m</sup>* 596).

Graffite inédit.

**MA’SAL AL-JUMḤ 3**

Provenance : Ma’sal al-JumḤ (à 215 km à l’ouest d’al-Riyād), à droite de Ry 509 et Ry 510.

Date : 474-475 (584 ḥim.). Les auteurs sont les rois *S’rḥb’l Ykf w-bny-hw ’bs’mr Nwf w-Lḥy’t Ynf | ’mlk S’b’ w-d-Ryd<sup>m</sup> w-Ḥḍrmwt w-’mnt w-’rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt*

Texte rupestre inédit.

**M[ISSION] Q[ATABĀN]-AL-QASH‘A**

Provenance : Damān, à l’est de Lawdar (texte relevé par la Mission Gajda, Arbach et Bron en 1997).

Date : 441-442 (*twr<sup>m</sup>* 551 ḥim.).

Texte rupestre inédit.

**MUSÉE DE ‘ATAQ (NUMÉRO INCONNU)**

Provenance : Hajar Abī Zayd (Hajar Yahirr)

Date : période monothéiste (mention de *Rḥmn<sup>m</sup>*).

Inédit.

**YULE-AL-SĪRA 1**

Provenance : Zafār.

Date : c. 450-463. Mention du roi *S’rḥ(b)[’](l) Y’fr mlk S’b’ w-d-Ryd<sup>m</sup> w-Ḥḍrmwt w-’mnt w-’rb-hmw [Ṭw][d]<sup>m</sup> w-Thmt*.

Inédit (26 x 91 cm).

**YULE-MĀRIYA 1**

Provenance : Maṣna‘at Māriya.

Date : juin [...]9. L’attribution à la période 375-570 se fonde sur la graphie.

Inédit (28 x 37 cm).

**YULE-ZM (NUMÉRO INCONNU) (1)**

Provenance : Zafār.

Date : l’attribution à la période 375-570 – qui n’est pas entièrement sûre – se fonde sur la graphie.

Inédit. Quatre lignes ; auteur *Mr’qys’ wḥd*

**YULE-ZM (NUMÉRO INCONNU) (2)**

Provenance : Zafār.

Date : époque monothéiste (mention de *’l<sup>n</sup> b’l S’m<sup>m</sup>*).

Inédit. Quatre lignes ; auteur *(’)mr<sup>m</sup> Blht (G)d (l)<sup>n</sup>*

**YULE-ZM (NUMÉRO INCONNU) (3)**

Provenance : Zafār.

Date : époque monothéiste (mention de *Rḥmn*<sup>n</sup>).

Inédit. Fragment de quatre lignes.

**F. Pour mémoire : les inscriptions monothéistes antérieures à l'accession au trône de Malkīkarib (c. 375)****GORGE DU HAUT-BURA' 3 (INÉDIT)**

Provenance : Dayq Bura' al-A'lā (région de Sabbāḥ, à l'ouest de Lawdar, à c. 140 km au nord-est de 'Adan).

Date : c. 325-350 (l'auteur est le père du personnage qui grave le texte suivant).

Bibliographie : F. 'A. al-Aghbarī, Kh. al-Ḥājj, «Awwal naqsh tawḥīdī mu'arrakh min janūb Jazīrat al-'Arab», dans *Raydān*, 8, à paraître.

**GORGE DU HAUT-BURA' 2 (INÉDIT)**

Provenance : Dayq Bura' al-A'lā (région de Sabbāḥ, à l'ouest de Lawdar, à c. 140 km au nord-est de 'Adan).

Date : 355 +/- 11. Le texte est daté de 388 d'un comput qui est certainement celui de Nabaṭ<sup>um</sup> b. Kharīf (dont le début se situe en 33 av. è. chr., plus ou moins onze ans).

Bibliographie : F. 'A. al-Aghbarī, Kh. al-Ḥājj, «Awwal naqsh tawḥīdī mu'arrakh min janūb Jazīrat al-'Arab», dans *Raydān*, 8, à paraître.

**YM 1950**

Provenance : Bayt Ghufr (à quelque 35 km au nord-ouest de Ṣan'ā').

Date : août [36]3 ou [37]3 (*d-hr*<sup>n</sup> [47]3 ou 48[3]). Mention du roi *T'r<sup>n</sup> Yhn'm w-bny-h[w...]* | [*... mlky S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt*] (ll. 3-4).

Bibliographie : I. Gajda, «The earliest monotheistic South Arabian Inscription», dans *ABADY*, X, 2005, p. 21-29.

**MQ-MINKATH 1**

Provenance : Zafār ; la pierre est remployée dans la mosquée de Minkath.

Date : c. 375. Le texte date de l'extrême fin du règne de Tha'rān Yuhan'im, du fait que le roi est flanqué par deux corégentes. Les auteurs sont les rois *[T](<sup>n</sup>)r<sup>n</sup> Yhn'm [w-bny-hw Mlkk] | [r](b) Yh'mn w-[bkrb 's'<sup>n</sup>d] | [mlk ]S'b' (w-d-)[Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt]* (ll. 1-3).

Bibliographie : C. Robin, «Le roi ḥimyarite Tha'rān Yuhan'im (v. 324-v. 375). Stabilisation politique et réforme religieuse», à paraître dans les actes du Colloque de Marburg (2003).

**ANNEXE 2****Les documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar, classés par règne et par provenance**

Les sigles soulignés signalent les inscriptions royales.

TL : titulature longue (*mlk S'b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Ḥḍrmwt w-Ymnt*) ;

TTL1 : titulature très longue du type *mlk S' b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hđrmwt w-Ymnt w-'rb Ṭwd w-Thmt* ;

TTL2 : titulature très longue du type *mlk S' b' w-d-Ryd<sup>n</sup> w-Hđrmwt w-Ymnt w-'rb-hmw Ṭwd<sup>m</sup> w-Thmt* ;

(-): sans date.

### A. Abīkarib, fils de Malkīkarib Yuha'min, corégent puis roi (c. 375-445)

Durant son règne, Abīkarib As'ad a porté six titulatures différentes, désignées par les symboles A1 à A6. L'un de ses corégentes, Dhara''amar Ayman, est invoqué dans plusieurs textes, sans qu'il soit fait mention d'Abīkarib (A7).

– En corégence avec son père Malkīkarib Yuha'min (fils de Tha'rān Yuhan'im)

1. Malkīkarib Yuha'min et son fils [Abīkarib As'ad], TL
2. Malkīkarib Yuha'min et ses fils Abīkarib As'ad et Dhara''amar Ayman, TL

– Roi de premier rang

3. Abīkarib As'ad, son frère Dhara''amar Ayman, et ses fils Ḥaššān Yu'min, Ma'dīkarib Yun'im et Ḥuḡr Ayfa', TL
4. Abīkarib As'ad et (ses fils) Ḥaššān Yuha'min, Ma'dīkarib Yuhan'im, Marthad'ilān Yaz'an et Shuriḥbi'il Ya'fur, TL
5. Abīkarib As'ad et son Ḥaššān Yuha'min, TTL1
6. Abīkarib As'ad, TTL1

– Invocations au seul Dhara''amar Ayman, TL

7. Dhara''amar Ayman, TL

#### – ZAFĀR

1. Garb Bayt al-Ashwal 2 (janvier 384, *d-d'w<sup>n</sup>* 493 ; titulature royale, A2) : construction du palais *Kln<sup>m</sup>*
2. RÉS 3383 (janvier 384, *d-d'w<sup>n</sup>* 493 ; A2) : construction du palais *S<sup>2</sup>wh<sup>m</sup>*
3. Garb Minkath (- ; A3) : liste des souverains régnants
4. Garb Frammenti II, 7 (- ; probablement A3) : construction d'un palais ?
5. Garb Bayt al-Ashwal 1 (- ; A7) : construction du palais *Ykrb*
6. ZM 5+8+10 (février 432 ; *d-ḥlt<sup>m</sup>* [5]42 ; sans mention de souverain) : construction du palais [...]

#### – MA'RIB

1. Ja 856 = Fa 60 (- ; A1) : construction d'une synagogue (*mkrb*) nommée Barīk (*Bryk*)

#### – RAYDA

1. Ry 534 + Rayda 1 (août 433, *d-ḥrf<sup>n</sup>* 543 ; A4) : construction d'une synagogue (*mkrb*) nommée Barīk (*Brk/Bryk*)

#### – MARMAL

1. MAFY-Banū Zubayr 2 (402-403, 512 ḥim. ; sans mention de souverain) : travaux sur une citerne (*krf*)

#### – DAHR

1. YM 327 = Lu 10 = Ja 520 = Rossi 24 (- ; probablement A3) : construction du [palais] *Dhr*

2. JuA 39 = Ja 516 (–; texte fragmentaire, probablement rédigé par le roi, peut-être avec la titulature A6) : commémoration d'une construction ?

– **‘IRRĀN**

1. MAFY-Bayt Ghufi 1 (–; probablement A7) : construction du [palais...]

– **AL-SAYLA AL-BAYḌA'**

1. al-Sayla al-Bayḍa' 1, inédit (–; A7) : ouverture d'une carrière de pierre

– **MA'SAL AL-JUMḤ**

1. Ry 509 (–; A5) : allégeance de tribus de Ma'add<sup>um</sup>

– **NAFŪD MUSAMMĀ**

1. Gajda-Ḥujr (–; sans mention de souverain ḥimyarite)

**B. Les fils d'Abīkarib As'ad (c. 445-468)**

1. Règne (hypothétique) de [Ḥaššān Yuha'min], en corégence avec son frère Shuriḥbi'tīl Ya'fur (c. 445-450), TTL2

2. Shuriḥbi'tīl Ya'fur TTL2 (c. 450-468)

– **ZAFĀR**

1. Garb Frammenti 1, 3 (–; B1) : liste des souverains régnants

2. RÉS 4105 (–; B1) : commémoration d'une construction ?

3. Gajda-al-'Irāfa 1 (–; sans mention de roi) : commémoration d'une expédition en Arabie centrale, orientale et du nord-est; texte incomplet, probablement rédigé par un roi, peut-être Ḥaššān Yuha'min

4. ZM 1 (décembre 462, *d-l<sup>n</sup> 572*; B2) : (re)construction du palais *Hrgb*

5. Yule-al-Sīra 1 (–; B2), inédit : aménagement d'une citerne

– **DAMĀN**

1. MQ-al-Qash'a, inédit (441-442, *lwr<sup>m</sup> 551*; sans mention de roi) : commémoration religieuse ?

– **'AMAQĪN**

1. RÉS 5085 (octobre 450, *z-šrb<sup>n</sup> 560*; sans mention de roi) : aménagement d'un cours d'eau

– **ḌĀF**

1. CIH 44+45 (–; B2) : commémoration d'une construction ?

– **MA'RIB, GRANDE DIGUE**

1. CIH 540 (janvier 456, *d-d'w 565*; B2) : réfection de la Grande Digue

– **ŠAN'A'**

1. CIH 6 (août 463; *d-hrf 573*; sans mention de roi) : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*

– **ḌULA<sup>ʿ</sup>**

1. Ry 520 (janvier 465, *q-d'w<sup>n</sup> 574*; sans mention de roi) : construction d'une synagogue (*mkrb*) nommée *Y<sup>ʿ</sup>q/Y<sup>ʿ</sup>wq*

– **WĀDĪ ʿL-SIRR, AL-QAMĀ<sup>ʿ</sup>A**

1. Dostal 1 (mai 456, *q-mbkr<sup>n</sup> 566*; B2) : construction du palais *Ng(r)<sup>n</sup>*

**C. Shuriḥbiʿil Yakkuf, seul ou avec corégents (c. 468-480), et Marthadʿilān Yunʿim (480-485)**

1. Shuriḥbiʿil Yakkuf (*S<sup>ʿ</sup>rḥb<sup>ʿ</sup>l mlk S<sup>ʿ</sup>b<sup>ʿ</sup> w-q-Ryd<sup>n</sup> w-Hḏrmwt*)
2. Shuriḥbiʿil Yakkuf, TTL2
3. Shuriḥbiʿil Yakkuf et ses fils Abīshamar Nawf et Laḥayʿat Yanūf, TTL2
4. Shuriḥbiʿil Yakkuf et ses fils Abīshamar Nawf<sup>(um)</sup>, Laḥayʿat Yanūf et Maʿdīkarib Yunʿim, TTL2
5. Shuriḥbiʿil Yakkuf et ses fils Laḥayʿat Yanūf et Maʿdīkarib Yunʿim, TTL2
6. Marthadʿilān Yunʿim, TTL2, fils de Laḥayʿat Yanūf, TTL2, fils de Shuriḥbiʿil Yakkuf, TTL2

– **ZAFĀR**

1. ZM 2000 (avril 470, *q-ḏbr<sup>n</sup> 580*; C1) : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*
2. *RÉS* 4298 (–; C2) : ?
3. *CIH* 620 (–; C6) : commémoration d'une construction

– **NA<sup>ʿ</sup>p**

1. Gl 1194 (–; C2 ?) : construction d'une synagogue (*mkrb*) nommée Ba[rīk]

– **MA<sup>ʿ</sup>SAL AL-JUMḤ**

1. Ma<sup>ʿ</sup>sal 3, inédit (474-475, 584 ḥim. ; C3) : commémoration d'une campagne en Arabie centrale

– **PROVENANCE INCONNUE**

1. *CIH* 644 (février 465 ou 475, *q-ḥlr<sup>n</sup> [57]5* ou [58]5; C2) : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*
2. *CIH* 537 + *RÉS* 4919 = Louvre 121 (août 472, *q-ḥr<sup>n</sup> 582*; C4) : construction du palais *Rym<sup>n</sup> ʿhrm*
3. *RÉS* 4969 = Ja 876 (–; C4) : commémoration d'une construction ?
4. *YM* 1200 (–; C6) : construction d'une synagogue (*mkrb*)

**D. Interrègne (c. 485-500)**– **ABŪ THAWR**

1. MAFRAY-Abū Thawr 4 (juin 486, *q-qy<sup>n</sup> 596*; sans mention de roi) : aménagement d'un *m<sup>ʿ</sup>qb* et construction du palais *S<sup>2</sup>b<sup>n</sup>*

– **ḌURA<sup>ʿ</sup>**

1. MAFYS-Ḍura<sup>ʿ</sup> 3 = *RÉS* 4069 (août 488, *q-ḥr<sup>n</sup> 598*; sans mention de roi) : aménagements hydrauliques

## – QUTUBĪN (NĪHM)

1. MAFRAY-Qutubīn 37, inédit (février 486,  $d\text{-}hlt^m$  596; sans mention de roi) : commémoration religieuse ?
2. MAFRAY-Qutubīn 47, inédit (février 486,  $d\text{-}hlt^m$  596; sans mention de roi) : commémoration religieuse ?

– BANŪ ṢĀ<sup>c</sup> (NĪHM)

1. MAFRAY-Banū Ṣā<sup>c</sup> 2, inédit (juin 490,  $d\text{-}qyz^n$  600; sans mention de roi) : commémoration religieuse ?

## – NAJR

1. Robin-Najr 1 = *RÉS* 5010 (décembre 487,  $d\text{-}l^n$  597; sans mention de roi) : aménagement d'un tombeau

**E. Marthad'ilān Yanūf (c. 500-519)**

1. Marthad'ilān Yanūf (*Yn/Ynwf*), TTL2

## – ZAFĀR

1. Garbini NIS 4 (juillet 507 ou 509,  $d\text{-}mqr^{2n}$  617 ou 619; E1) : construction du palais  $S^2b^{6n}$  par des  $G^{2n}$
2. Garbini AY 9, (mars 509,  $d\text{-}m'n$  619; E1) : construction du palais  $S^2b^{6n}$  par des ambassadeurs portant des noms aksūmites

– MA<sup>3</sup>RIB

1. Fa 74 (juillet 504,  $d\text{-}mqr^{2n}$  614; E1) : construction du palais *Ykrb* et embellissement du palais *Yrs'*

## – PROVENANCE INCONNUE

1. *CIH* 596+597 + *RÉS* 4157+4158+4159+4160 (Marthad'ilān Yanūf [auteur?], –) (commémoration d'opérations militaires ?)

**F. Interrègne (515-519) ?**

## – ZAFĀR

1. Robin-Viallard 1 (mai 519,  $d\text{-}mbkr^{2n}$  629; sans mention de roi) : construction du palais  $d\text{-}s'wr$

## – YANBUQ

1. BR-Yanbuq 47 (avril 515,  $d\text{-}tbt^m$  625; sans mention de roi) : commémoration d'une expédition
2. BR-Yanbuq 10, 22, 23, 26, 28, 29, 31, 32, 38, 47 bis, 49 (–; sans mention de roi, mais probablement gravés en même temps que BR-Yanbuq 47)

**G. Ma<sup>c</sup>dīkarib Ya<sup>c</sup>fur (519-522)**

1. Ma<sup>c</sup>dīkarib Ya<sup>c</sup>fur, TTL2

– **MA<sup>3</sup>SAL AL-JUMḤ**

1. Ry 510 (juin 521, *d-qyẓ<sup>n</sup>* 631 ; G1) : commémoration d'une expédition contre le roi d'al-Ḥīra

– **ḤAMḌA ('ASĪR)**

1. Ja 2484 (– ; G1) : commémoration d'opérations militaires ?

**H. Yūsuf As<sup>3</sup>ar Yath<sup>3</sup>ar (522-525/530)**

1. Yūsuf As<sup>3</sup>ar (*Ys<sup>3</sup>f<sup>3</sup>s<sup>3</sup>r*)
2. Yūsuf As<sup>3</sup>ar Yath<sup>3</sup>ar, roi de toutes les communes (*Yws<sup>3</sup>f<sup>3</sup>s<sup>3</sup>r Yṯ<sup>3</sup>r mlk kl<sup>3</sup> s<sup>2</sup>b<sup>n</sup>*)

– **KAWKAB**

1. Ry 508 (juin 523, *d-qyẓ<sup>n</sup>* 633 ; H1) : commémoration d'opérations militaires
2. Ry 512, 513, 514, 515 (– ; sans mention de roi, mais probablement gravés en même temps que Ry 508)

– **ḤIMĀ**

1. Ja 1028 (juillet 523 ; *d-mḍr<sup>n</sup>* 633 ; H2) : commémoration d'opérations militaires
2. Ry 507 (juillet 523, *d-mḍr<sup>n</sup>* 633 ; H2) : commémoration d'opérations militaires
3. Ja 1030, 1031 a, 1032 (– ; sans mention de roi, mais probablement gravés en même temps que Ja 1028)

**J. Domination abysine (525/530-570/575)**– Sumūyafa<sup>3</sup> Ashwa<sup>3</sup> (c. 531-535)

1. Sumūyafa<sup>3</sup> Ashwa<sup>3</sup> (*S<sup>3</sup>myf<sup>3</sup> s<sup>2</sup>w<sup>3</sup> mlk S<sup>3</sup>[b<sup>3</sup>...]*, TTL2 (?) (c. 531-535)

## – Abraha (c. 535-565)

2. Abraha (*'brh<sup>n</sup> zly mlk<sup>n</sup> g<sup>3</sup>zy<sup>n</sup> Rmḥs<sup>3</sup> Zbymn*), TTL2
3. Abraha (*'brh* TTL2 *Rmḥs<sup>3</sup>*)
4. Abraha (*'brh Zbymn*), TTL2
5. Abraha (*'brh Zybmn*), TTL2

## – Les fils d'Abraha (c. 565-570/575)

6. Aksūm : ce fils d'Abraha, dont le règne est connu uniquement par la Tradition arabo-islamique, est mentionné dans une inscription d'Abraha comme “le fils du roi” (*CIH 541/82-83 : 'ks<sup>3</sup>m d-M<sup>3</sup>h|r bn mlk<sup>n</sup>*)
7. Masrūq : le règne de ce fils d'Abraha est connu uniquement par la Tradition arabo-islamique

– **ZAFĀR**

1. Guèze *RIÉth* 263 = ZM 237 (– ; sans mention de roi) : ?
2. Guèze *RIÉth* 264 (– ; sans mention de roi) : ?

– **DĀF**

1. Ist. 7608 bis (= RÉS 3904) + Wellcome A103664 (–; J1) : construction d'une église ?

– **MA'RIB, VILLE ET GRANDE DIGUE**

1. Guèze *RIÉth* 195 (–; sans mention de roi) : commémoration d'opérations militaires, très probablement la conquête de Ḥimyar par le négus [Kālēb]
2. DAI GDN 2002/20 (février 548, *d-ḥl<sup>m</sup> 'h(r)[<sup>n</sup>]* 658; J4) : réfection de la Grande Digue
3. CIH 541 (mars 548, *d-m'n* 658; J2) : commémoration d'opérations militaires et réfection de la Grande Digue
4. Ja 547+546+544+545 (novembre 558, *d-mhl<sup>m</sup>* 668; J3) : intervention sur la Grande Digue

– **ḤUṢN AL-GHURĀB**

1. *CIH* 621 (février 530, *d-ḥl<sup>m</sup>* 640; sans mention de roi) : renforcement de l'acropole de Qāni'

– **MURAYGHĀN**

1. Ry 506 (septembre 552, *d-'<sup>n</sup>* 662; J5) : commémoration d'opérations militaires
2. Sayyid *PSAS* 1988, p. 136 (texte probablement gravé en même temps que Ry 506; sans mention de roi) : autocélébration

– **PROVENANCE INCONNUE**

1. Guèze *RIÉth* 265 (–; sans mention de roi) : ?
2. Guèze *RIÉth* 266 (–; sans mention de roi) : ?
3. *CIH* 325 (559-560, 669 ḥim. ; sans mention de roi) : aménagements divers

**ANNEXE 3****Les documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar, classés par provenance**

Trois grandes régions peuvent être distinguées : ce sont Ḥimyar au sens étroit (Yémen du sud-ouest), capitale Zafār; Saba' (Yémen du nord-ouest), capitales Marib, puis Marib et Ṣan'ā (à partir du III<sup>e</sup> siècle); le Ḥaḍramawt (Yémen oriental), capitale Shabwat, puis Qāni' (sans doute à partir du IV<sup>e</sup> siècle). À ces régions traditionnelles, il faut joindre un quatrième ensemble territorial constitué avec les territoires conquis dans l'Arabie déserte à partir du IV<sup>e</sup> siècle (et même du II<sup>e</sup> si on inclut Nagrān).

**A. Ḥimyar (au sens étroit) : 41****ZAFĀR (CAPITALE DE ḤIMYAR JUSQU'AU RÈGNE D'ABRAHA)****31**

- Inscriptions royales : *RÉS* 3383; *RÉS* 4105; Gajda-al-'Irāfa 1 (inscription royale?); Garb Bayt al-Ashwal 2; Garb Frammenti 1, 3; Garb Minkath; ZM 1
- Autres : *CIH* 543 = ZM 772 A + B; *CIH* 620; *RÉS* 4298; *RÉS* 5094; Garb AY 9, d;

Garb AY 9, g; Garb Bayt al-Ashwal 1; Garb Frammenti II, 7; Garb Frammenti II, 10; Garb NIS 3; Garb NIS 4; Robin-Viallard 1; Ry 403; Yule-Antonini-Robin, *Arabia* 2; Yule-al-Sīra 1, inédit; Yule ZM (numéro inconnu) 1, 2 et 3, inédits; ZM 5+8+10; ZM 894; ZM 2000

– Guèze : *RIÉth* 263 = ZM 237; *RIÉth* 264

– Grec : ZM 2021

– Hébreo-araméen : cachet Yule

**DĀF (CAPITALE DE LA COMMUNE MUHA<sup>3</sup>NIF<sup>UM</sup>)** **2**

– Inscription royale : Ist. 7608 bis (= *RÉS* 3904) + Wellcome A103664

– Autre : *CIH* 44+45

**MAṢNA‘AT MĀRIYA (CAPITALE DE LA COMMUNE MUHAQRA<sup>3UM</sup>)** **1**

– Inscription non royale : Yule-Māriya 1, inédit

**ḤAṢĪ (CAPITALE DE LA COMMUNE MADḤĀ<sup>M</sup>)** **1**

– Inscription non royale : Ḥaṣī 1

**AL-SAYLA AL-BAYḌA<sup>3</sup>** **2**

– Inscriptions non royales : al-Sayla al-Bayḍa<sup>3</sup> 1 et 2, inédits

**ABYAN (RÉGION D<sup>3</sup>)** **1**

– Inscription non royale : *CIAS* 57.51/w7, n° 1 = Doe-Abyān 1 = NAM 1632 a

**DAMĀN** **3**

– Inscriptions non royales : MQ-al-Qash‘a, inédit; Pirenne-al-Maṣna‘a 3, fig. 2, 3 = Ja 3186; Pirenne-al-Maṣna‘a 3, fig. 2, 5 = Ja 3188

**B. Saba<sup>3</sup> : 29**

**MA<sup>3</sup>RIB (CAPITALE HISTORIQUE DE SABA<sup>3</sup>)** **7**

– Inscriptions royales : *CIH* 540; *CIH* 541; DAI GDN 2002/20; Ja 856 = Fa 60

– Autres : Fa 74; Ja 547+546+544+545

– Guèze : *RIÉth* 195

**ṢAN‘Ā<sup>3</sup> (CAPITALE SECONDAIRE DE SABA<sup>3</sup>; SIÈGE DU POUVOIR ḤIMYARITE À PARTIR DU RÈGNE D’ABRAHA)** **1**

– Inscription non royale : *CIH* 6

**UMM LAYLĀ** **2**

– Graffites rupestres d’époque islamique : Robin-Umm Laylā 1 et 2

**ABŪ THAWR (JAWF)** **1**

– Inscription non royale : MAFRAY-Abū Thawr 4

**NIHM** **3**

– Graffites rupestres : MAFRAY-Quṭubīn 37 et 47, inédits; MAFRAY-Banū Ṣā‘ 2, inédit

<b>SHIR<sup>ʿ</sup>A</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : <i>CIH</i> 542	
<b>NA<sup>ʿ</sup>IT<sup>ʿ</sup> (CAPITALE DE LA COMMUNE ḤĀSHID<sup>UM</sup>)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Ir 71	
<b>RAYDA (CAPITALE DE LA COMMUNE BAKĪL<sup>UM</sup>, QUART DE DHU-RAYDAT)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Ry 534 + Rayda 1	
<b>NAJR</b>	<b>2</b>
– Inscriptions non royales : <i>CIH</i> 151+152 ; Robin Najr 1 = <i>RÉS</i> 5010	
<b>MARMAL</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : MAFY-Banū Zubayr 2	
<b>WĀDĪ<sup>ʿ</sup> L-SIRR, AL-QAMĀ<sup>ʿ</sup>A</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Dostal 1	
<b>ʿIRRĀN</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : MAFY-Bayt Ghufri 1	
<b>ḌAHR</b>	<b>2</b>
– Inscriptions royales : YM 327 = Lu 10 = Ja 520 = Rossi 24 ; JuA 39 = Ja 516	
<b>ḌULA<sup>ʿ</sup></b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Ry 520	
<b>BAYT ḤĀDIR</b>	<b>1</b>
– Hébreu DJE 23	
<b>TAN<sup>ʿ</sup>IM (CAPITALE DE LA COMMUNE TAN<sup>ʿ</sup>IM<sup>UM</sup> ET TAN<sup>ʿ</sup>IMAT)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Müller-Tan <sup>ʿ</sup> im	
<b>MAQWALA</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Bāfaḳīh, <i>Nuqūsh wa-dalālāt</i> 8	
<b>NA<sup>ʿ</sup>D (CAPITALE DE LA COMMUNE DHAMARĪ, FRACTION DE SAMHAR<sup>UM</sup>)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Gl 1194	

### C. Ḥaḍramawt : 24

<b>SHABWA (CAPITALE DU ḤAḌRAMAWT JUSQU'AU IV<sup>e</sup> SIÈCLE)</b>	<b>2</b>
– Inscriptions non royales : <i>RÉS</i> 4699 ; Hamilton 11	
<b>QĀNĪ<sup>ʿ</sup> (PROBABLEMENT CAPITALE À PARTIR DU V<sup>e</sup> SIÈCLE), LA VILLE ET SON ACRO- POLE (ḤUṢN AL-GHURĀB)</b>	<b>4</b>
– Inscriptions non royales : <i>CIH</i> 621 ; <i>CIH</i> 728	
– Grec, inscription incisée dans le plâtre ; ostrakon chétien	

<b>AL-QAṬṬĀR</b>	<b>1</b>
– Graffite rupestre : ‘Aydarūs, <i>Raydān</i> 7, 10 n° 2	
<b>‘AZZĀN (ENVIRONS DE)</b>	<b>1</b>
– Graffite rupestre : <i>RÉS</i> 5064	
<b>‘AMĀQĪN</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : <i>RÉS</i> 5085	
<b>YANBUQ</b>	<b>12</b>
– Inscription non royale : BR-Yanbuq 47	
– Petits textes et graffites rupestres : BR-Yanbuq 10, 22, 23, 26, 28, 29, 31, 32, 38, 47 bis, 49	
<b>ḌURA’</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : MAFYS-Ḍura’ 3 = <i>RÉS</i> 4069	
<b>HAJAR ABĪ ZAYD (HAJAR YAHIRR)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Musée de ‘Ataq, inédit	
<b>WĀDĪ SANĀ’</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Bāfaqīh, <i>Nuqūsh wa-dalālāt</i> 4 + Beeston, wādī Sanā’	

## D. Arabie déserte : 25

<b>NAJRĀN</b>	<b>3</b>
– Inscription non royale : Twitchell 3 = Ja 857 = Ja 1040 (= Ph 123)	
– Graffite rupestre : P 11/12	
– Graffite rupestre d’époque islamique : Sa’īd <i>AAE</i> 2004	
<b>ḤIMĀ ET ENVIRONS</b>	<b>15</b>
– Inscriptions non royales : Ja 1028 ; Ry 507 ; Ry 508	
– Petits textes et graffites rupestres : Gajda-Ḥujr ; Ja 1030, 1031 a, 1032 ; Robin-Bi’r Ḥimā 1 ; Ry 512, 513, 514, 515	
– Grec : graffites KTI et RPhL	
<b>ZĀHRĀN DU SUD (ENVIRONS)</b>	<b>1</b>
– Graffite rupestre : Eskoubi 2000 C1	
<b>ḤAMḌA (‘ASĪR)</b>	<b>1</b>
– Inscription non royale : Ja 2484	
<b>MURAYGHĀN</b>	<b>2</b>
– Inscription royale : Ry 506	
– Autre : Sayyid <i>PSAS</i> 1988, p. 136.	
<b>MA’SAL AL-JUMḤ</b>	<b>3</b>
– Inscriptions royales : Ry 509 ; Ry 510 ; Ma’sal 3, inédit	

## ANNEXE 4

**Les documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar,  
classés d'après leur thème**

Sigle souligné : inscription royale.

**A. Aménagements publics***a. Construction de lieux de culte (mkrb, ms'gd)*

ḤIMYAR

– Zafār

Garb AY 9, g : construction d'une synagogue (*mkrb*)

SABA'

– Ma'rib

Ja 856 = Fa 60 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

– Rayda

Ry 534 + Rayda 1 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

– Najr

*CIH* 151+152 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

– Ḍula'

Ry 520 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

– Na'ḍ

Gl 1194 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

– Tan'im

Müller-Tan'im : mention d'un *ms'gd*

Provenance inconnue

YM 1200 : construction d'une synagogue (*mkrb*)

*b. Aménagement d'un cimetière collectif*

ḤIMYAR

– Ḥaṣī

Ḥaṣī 1 : aménagement d'un cimetière réservé aux juifs

*c. Constructions d'ouvrages militaires*

ḤAḌRAMAWT

– Ḥuṣn al-Ghurāb

*CIH* 621 : renforcement d'une citadelle

– wādī Sanā' (Ḥaḍramawt)

Bāfaḳṭh, *Nuqūsh wa-dalālāt* 4 + Beeston, wādī Sana : aménagement d'une forteresse

## ARABIE DÉSERTE

## – Najrān

Twitchell 3 = Ja 857 = Ja 1040 (= Ph 123) : construction d'une tour

**B. Textes commémoratifs***a. Commémorations d'événements politiques et d'opérations militaires*

## ḤIMYAR

## – Zafār

Gajda-al-'Irāfa 1 : texte incomplet, probablement rédigé par un roi, commémoration d'opérations militaires en Arabie centrale, orientale et du nord-est

## – Ḍāf

Ist. 7608 bis (= RÉS 3904) + Wellcome A10366 : commémorations diverses, construction d'une église ?

## SABA'

## – Ma'rib, Grande Digue et ville

1. CIH 541 : commémoration d'opérations militaires et réfection de la Grande Digue

2. Guèze RIÉth 195 : commémoration d'opérations militaires

## ḤADRAMAWT

## – Yanbuq

BR-Yanbuq 47 : commémoration d'opérations militaires

Voir aussi BR-Yanbuq 10, 22, 23, 26, 28, 29, 31, 32, 38, 47 bis, 49

## ARABIE DÉSERTE

## – Ḥamḍa ('Asīr)

Ja 2484 : commémoration d'opérations militaires ?

## – Ḥimā

1. Ja 1028 : commémoration d'opérations militaires

2. Ry 507 : commémoration d'opérations militaires

Voir aussi Ja 1030, 1031 a, 1032

## – Kawkab

Ry 508 : commémoration d'opérations militaires

Voir aussi Ry 512, 513, 514, 515

## – Murayghān

Ry 506 : commémoration d'opérations militaires

Voir aussi Sayyid *PSAS* 1988, p. 136.

## – Ma'sal al-Jumḥ

1. Ry 509 : établissement de la domination ḥimyarite sur la confédération tribale de Ma'add<sup>um</sup>

2. Ry 510 : commémoration d'opérations militaires

## Provenance inconnue

*CIH* 596+597 + *RÉS* 4157+4158+4159+4160 : commémoration d'opérations militaires ?

## b. Liste des souverains régnants

ḤIMYAR

– Zafār

1. Garb Minkath
2. Garb Frammenti I, 3

## C. Opérations de prestige

## a. Constructions de palais

ḤIMYAR

– Zafār

1. Garb Bayt al-Ashwal 2 : construction du palais *Kln<sup>m</sup>*
2. RÉS 3383 : construction du palais *S<sup>2</sup>wḥ<sup>m</sup>*
3. Garb Frammenti II, 7 : construction d'un palais ?
4. Garb Bayt al-Ashwal 1 : construction du palais *Ykrb*
5. ZM 5+8+10 : construction du palais [...]
6. ZM 1 : (re)construction du palais *Hrgb*
7. ZM 2000 : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*
8. Garbini NIS 4 : construction du palais *S<sup>2</sup>b<sup>sn</sup>*
9. Garbini AY 9, d : construction du palais *S<sup>2</sup>b<sup>sn</sup>* par des ambassadeurs portant des noms aksūmites
10. Robin-Viallard 1 : construction du palais *d-<sup>3</sup>s<sup>4</sup>wr*
11. Ry 403 : construction du palais *d-Ykr[b]*
12. Garb Frammenti II, 10 : construction du palais *Kln<sup>m</sup>*
13. Garb NIS 3 : construction du palais *d-Hrm<sup>m</sup>*
14. Yule-ZM (numéro inconnu) (2) : construction du palais *d-S<sup>4</sup>ly(h)*

– Maṣnaʿat Māriya

Yule-Māriya 1 : construction du [palais] *N<sup>c</sup>m<sup>n</sup>*

SABAʿ

– Maʿrib

Fa 74 : construction du palais *Ykrb* et embellissement du palais *Yrs<sup>1</sup>*

– Ṣanʿāʿ

*CIH* 6 : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*

– Abū Thawr

MAFRAY-Abū Thawr 4 : aménagement d'un *m<sup>c</sup>qb* et construction du palais *S<sup>2</sup>b<sup>sn</sup>*

– wādī ʿl-Sirr, al-Qamāʿa

Dostal 1 : construction du palais *Ng(r)<sup>n</sup>*

– ʿIrrān

MAFY-Bayt Ghufr 1 : construction du [palais...]

## – Ḍahr

YM 327 = Lu 10 = Ja 520 = Rossi 24 : construction du [palais] *Ḍhr*

## – Nāʿiṭ

Ir 71 : construction d'un *mʿwn* nommé *Hšlh<sup>n</sup>* etc.

## Provenance inconnue

1. *CIH* 644 : construction du palais *Yrs<sup>3</sup>*
2. *CIH* 537 + *RÉS* 4919 = Louvre 121 : construction du palais *Rym<sup>n</sup> ʿhrm*
3. *CIH* 645 : construction du palais *Rhb<sup>m</sup>*
4. *RÉS* 4107 = Ghul-YU 21 = M. 60.1293 : construction du palais *ḡ-Gdn<sup>m</sup>*
5. Garb Frammenti II, 8 : construction du palais *Mnʿ(d)<sup>m</sup>*

*b. Autres constructions*

## ḤIMYAR

## – Zafār

1. *RÉS* 4105 : construction ?
2. *RÉS* 4298 : ?
3. *CIH* 620 : construction du [...]
4. ZM 894 : construction du [...]
5. Yule-ZM (numéro inconnu) (1) : construction du [...]
6. Yule-ZM (numéro inconnu) (2) : construction du [...]

## – Ḍāf

*CIH* 44+45 : construction ?

## SABAʿ

## – Ḍahr

JuA 39 = Ja 516 : construction ?

## – Hajar Abī Zayd (Hajar Yahirr)

Musée de ʿAtaq, inédit : construction ?

## Provenance inconnue

*RÉS* 4969 = Ja 876 : construction ?

*c. Travaux divers*

## ḤIMYAR

## – Zafār

Yule-al-Sīra 1 : aménagement d'une citerne (*krf*)

## – al-Sayla al-Bayḡaʿ

al-Sayla al-Bayḡaʿ 1 : mise en chantier d'une carrière de pierre

## – Maqwala

Bāfaḡh, Nuqūsh wa-dalālāt, *Raydān* 7, n° 8 : construction d'une digue (*hrt*)

## SABAʿ

## – Maʿrib, Grande Digue

1. *CIH* 540 : réfection de la Grande Digue

2. DAI GDN 2002/20 : réfection de la Grande Digue
3. Ja 547+546+544+545 : intervention sur la Grande Digue

– Marmal

MAFY-Banū Zubayr 2 : travaux sur une citerne (*krf*)

ḤADRAMAWT

– ‘Amaqīn

RÉS 5085 : aménagement d’un cours d’eau

– Ḍura’

MAFYS-Ḍura’ 3 = RÉS 4069 : aménagements hydrauliques

Provenance inconnue

CIH 325 : aménagements divers

## D. Divers

### a. Auto-célébrations de tous types (petits textes rupestres, graffitiés)

SABA’

– Banū Ṣā’

MAFRAY-Banū Ṣā’ 2

– Quṭubīn

1. MAFRAY-Quṭubīn 37

2. MAFRAY-Quṭubīn 47

– Umm Laylā

1. et 2. Robin-Umm Laylā 1 et 2

ḤADRAMAWT

– Qānī’, la ville et son acropole (Ḥuṣn al-Ghurāb)

1. CIH 728

2. Grec, ostrakon chétien

ARABIE DÉSERTE

– Najrān

1. P 11/12

2. Sa’īd AAE 2004

– Ḥimā

Robin-Bi’r Ḥimā 1

– Nafūd Musammā

Gajda-Ḥujr

– Ṣahrān du Sud (région)

Eskoubi 2000 C1

Voir aussi les petits textes voisins de Ry 508, Ja 1028 et Ry 506

*b. Prières, demandes de bénédictions, évocations religieuses de toutes sortes*

ḤIMYAR

– Zafār

*CIH* 543 = ZM 772 A + B : bénédictions ; inscription funéraire ?

– Qāniʿ

Grec, inscription incisée dans le plâtre : demande de bénédictions ?

– Damān

1. MQ-al-Qaṣṣaʿa : commémoration religieuse ?

2. Pirenne-al-Maṣnaʿa 3, fig. 2, 3 = Ja 3186 : demande de bénédictions

3. Pirenne-al-Maṣnaʿa 3, fig. 2, 5 = Ja 3188 : demande de bénédictions

SABAʿ

– Bayt Ḥāḍir

Hébreu DJE 23 : liste des *mishmarôt*

ḤADRAMAWT

– Shabwa

1. *RÉS* 4699 (= Philby 10 = Ry 170) : demande de bénédictions

2. Hamilton 11 : demande de bénédictions

ARABIE DÉSERTE

– Ḥīma (environs de)

Graffite grec PhRL : demande de secours

Provenance inconnue

1. *CIH* 539 : demande de bénédictions

2. *RÉS* 4109 = Ghul-YU 35 = M. 60.1277 = Ja 117 : demande de bénédictions

3. Ja 866 : demande de bénédictions

*c. Tombeaux, stèles funéraires*

– Zafār

*RÉS* 5094 : aménagement d'un tombeau

– Najr

Robin Najr 1 = *RÉS* 5010 : aménagement d'un tombeau

– Provenance inconnue

*CIH* 720 : stèle funéraire

*d. Identité de propriétaire sur des objets de prestige*

– Zafār

1. Yule, Antonini, Robin, *Arabia* 2

2. Cachet hébreo-araméen Yule

*e. Contenu incertain*

– Zafār (guèze)

1. Guèze *RIÉth* 263 = ZM 237

2. Guèze *RIÉth* 264

## – Région d'Abyan

*CIAS* 57.51/w7, n° 1 = Doe-Abyān 1 = NAM 1632 a

## – Provenance inconnue

1. *CIH* 538

2. *CIH* 923+925+926 = *RÉS* 3232

3. Guèze *RIÉth* 265

4. Guèze *RIÉth* 266

---

**SIGLES**

*AAE* *Arabian Archaeology and Epigraphy*

*ABADY* *Archäologische Berichte aus dem Yemen*

*AION* *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*

*NESE* *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik*

*ÖAW* Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse

*PSAS* *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*

**BIBLIOGRAPHIE**

Beaucamp (J.), Briquel-Chatonnet (F.), Robin (Ch. J.)

1999 "La persécution des chrétiens de Nagrān et la chronologie ḥimyarite", dans *Aram*, 11-12, 1999-2000, Louvain, 1999, p. 15-83.

Berger (A.)

2006 *Life and Works of Saint Gregentios, Archbishop of Taphar, Introduction, Critical Edition and Translation, edited by Albrecht Berger, with a contribution by Gianfranco Fiaccadori* (Millenium Studien, 7), Berlin-New York, 2006.

Moberg (A.)

1924 *The Book of the Himyarites, Fragments of a Hitherto Unknown Syriac Work* (Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, VII), Lund, 1924.

Munro-Hay (S. C. H.)

1989 «The al-Madhāribā Hoard of Gold Aksumite and Late Roman Coins», dans *The Numismatic Chronicle*, 149, Londres, 1989, p. 83-100 et pl. 22-29.

Müller (W. W.)

1972 «Zwei weitere Bruchstücke der äthiopischen Inschrift aus Marib», dans *NESE*, 1, 1972, p. 59-74.

Nebes (N.)

2004 «A new 'Abraha inscription from the Great Dam of Mārib», dans *PSAS*, 34, 2004, p. 221-230.

## Robin (Ch. J.)

- 1976 «Les graffites arabes islamiques écrits en caractères sudarabiques de Umm Laylā», dans *Semitica*, XXVI, Paris, 1976, p. 188-193 et pl. XXIV c et XXV.
- 2004 «Les “Deux Villes” (Hagarəynē/Hgrnhn) sont-elles Nashshān et Nashq<sup>um</sup>?», dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 119-122.
- 2005 «Ḥimyar, des inscriptions aux traditions», dans *Jerusalem Studies on Arabic and Islam*, 30, Jerusalem, 2005, p. 1-51.
- à paraître «Joseph, dernier roi de Ḥimyar (de 522 à 525, ou une des années suivantes)», dans *Jerusalem Studies on Arabic and Islam*, 34, Jerusalem, à paraître (2008).

## Robin (Ch. J.), Brunner (U.)

- 1997 *Map of Ancient Yemen – Carte du Yémen antique*, 1:1 000 000, Munich, 1997.

## Robin (Ch. J.), Dridi (H.)

- 2004 «Deux barrages du Yémen antique», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 2004, Paris, 2004, p. 67-121.

## Ryckmans (J.)

- 1951 *L'institution monarchique en Arabie méridionale avant l'Islam (Ma'īn et Saba)* (Bibliothèque du Muséon, 28), Louvain, 1951.

## Al-Said (S.)

- 2004 «Early South Arabian-Islamic bilingual Inscription from Najran», dans *AAE*, 15, 2004, p. 84-88.

## Sedov (A. V.)

- 2001 «The Coinage of Pre-Islamic Yemen: General Remarks», dans *Adumatu*, 3, Jan. 2001, al-Riyāḍ, 2001, p. 27-38.

# L'évolution du peuplement sudarabique du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle

Jérémie SCHIETTECATTE<sup>1</sup>

*Cette contribution s'arrête sur la question suivante : un déclin du peuplement s'observe-t-il en Arabie du Sud à la veille de l'islam ? Et si tel est le cas, comment l'expliquer ? Le traitement cartographique des données nous permet dans un premier temps d'observer l'évolution du réseau urbain sudarabique. Celui-ci semble s'étioler. Dans un second temps, la documentation est considérée d'un point de vue critique, afin de cerner dans quelle mesure une diminution de la densité du réseau urbain peut être liée aux lacunes documentaires. Enfin, les dynamiques politiques, religieuses, économiques et sociales sont examinées afin de voir si elles sont à même d'expliquer ce déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'islam.*

## Abstract

*This paper deals with the following issue: is a decline of the settlement pattern to be observed in South-Arabia on the eve of Islam? And if this was the case, how to explain it? A cartographic data processing allows us firstly to observe the evolution of the South-Arabian settlement pattern. This one seems to shrink. Secondly, data are considered with a critical eye, so as to determine if the seeming drop of density in the urban network could be linked with a lack of data. Finally, the political, religious, economic and social dynamics are examined in order to work out whether one can speak of a decline of the settlement in South-Arabia on the eve of Islam.*

---

La question qui nous retient ici est la suivante : l'Arabie du Sud est-elle désertée à la veille de l'Islam ? En deux versets coraniques, le déclin des Sabéens à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et la disparition de leur civilisation est avancée :

Les habitants de Saba avaient, dans le pays qu'ils habitaient, un signe céleste : deux jardins, à droite et à gauche. Nous leur dîmes : Mangez de la nourriture que vous donne votre Seigneur ; rendez-lui des actions de grâces. Vous avez une contrée charmante et un Seigneur indulgent.

Mais ils se détournèrent de la vérité. Nous déchaînâmes contre eux l'inondation du Barrage, et leur changeâmes leurs deux jardins en deux jardins aux fruits amers, tamaris et quelques jujubiers.

*Coran*, Sourate 34, 15-16.

1. Laboratoire d'études sémitiques anciennes, UMR 8167 «Orient et Méditerranée», CNRS, Paris.

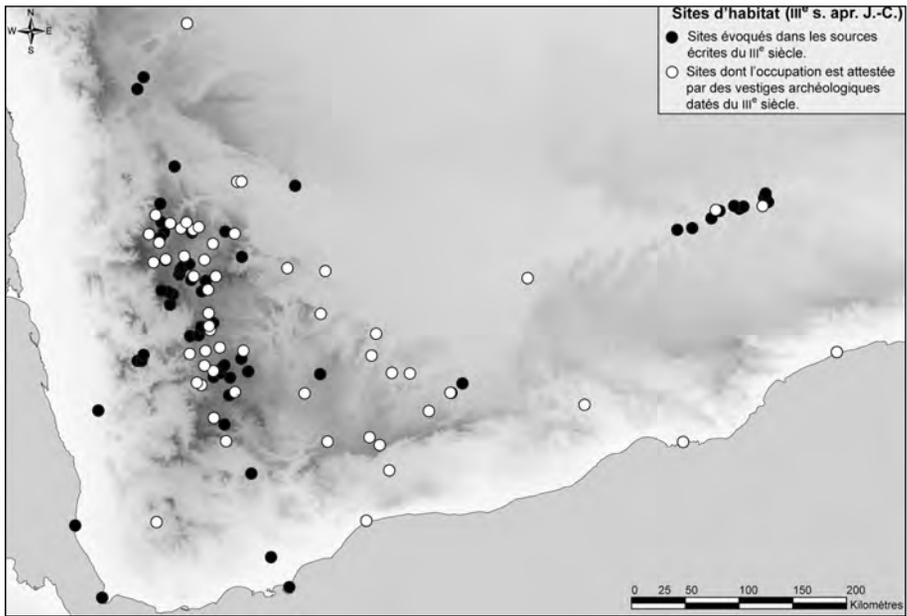


Fig. 1a – Carte des principaux sites d'habitat d'Arabie du Sud au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

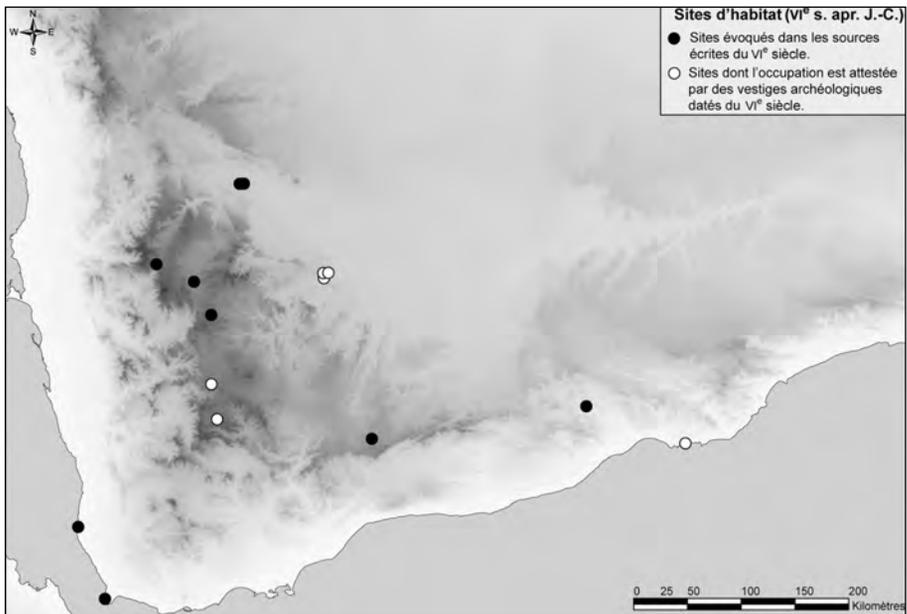


Fig. 1b – Carte des principaux sites d'habitat d'Arabie du Sud au VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Doit-on se satisfaire de cette explication ? Un déclin de l'occupation régionale semble manifeste à la veille de l'Islam. En ce sens, l'historicité de ces deux versets ne serait pas sans fondement. Mais les causes immédiates ou plus anciennes de ce déclin doivent alors être recherchées dans un ensemble de processus qui ne peuvent être saisis que par une étude à long terme de la dynamique de peuplement sudarabique et du contexte socioculturel dans lequel elle s'insère.

Regardons pour cela deux cartes de répartition des sites d'habitat sudarabiques attestés par des vestiges archéologiques ou par des mentions épigraphiques, l'une au III<sup>e</sup> siècle, l'autre au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. (fig. 1a et b).

Une observation est manifeste : la densité du peuplement est incomparable. Un déclin de l'occupation apparaît à la fin de la période sudarabique. Se pose alors la question de savoir s'il est le seul corollaire de lacunes documentaires ou s'il s'agit d'un état de fait. En d'autres termes, une étude critique de la documentation et la recherche des fondements historiques étayant l'hypothèse d'un déclin de l'occupation nous permettent-ils d'en préciser la nature ?

Afin de répondre à cette question, nous tâcherons dans un premier temps, par le traitement cartographique des données, d'observer comment évolue le réseau urbain sudarabique. Dans un second temps, nous verrons, par une étude critique de la documentation, dans quelle mesure une diminution sensible de la densité du réseau urbain peut être liée ou non aux lacunes documentaires. Ceci nous permettra de limiter les artifices de la documentation dans notre approche. Dans un troisième temps enfin, nous mettrons en évidence les différentes dynamiques politiques, religieuses, économiques et sociales qui caractérisent cette période et qui sont à même d'expliquer un déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'Islam.

## CARTOGRAPHIER LE PEUPEMENT SUDARABIQUE

La cartographie du peuplement sudarabique a été conçue de manière à refléter trois dimensions : une dimension spatiale (présenter d'une façon aussi exhaustive que possible les sites d'habitat préislamiques), une dimension hiérarchique (montrer les différences d'importance des sites) et une dimension temporelle (faire apparaître l'évolution de la répartition des sites et de leur hiérarchie à travers le temps).

L'inventaire consistait d'une part à relever l'ensemble des sites archéologiques mentionnés dans les travaux académiques, mais aussi à prendre en compte les établissements évoqués à travers les inscriptions sudarabiques et les sources classiques<sup>2</sup>. Cet inventaire ne saurait malheureusement aboutir à une cartographie historique parfaitement représentative de la réalité. Des zones de densité de sites inégales apparaissent sur les cartes, du fait de régions difficiles d'accès (Jawf, région de Ṣa'da) ou peu documentées (al-Mahra, reliefs occidentaux) et de micro-territoires prospectés intensivement (Ḥaḍramawt oriental, wādī Bayḥān), entraînant de la sorte un déséquilibre artificiel du peuplement. Un second problème est propre aux

2. Plus de 900 sites archéologiques ont été réunis au sein d'une base de données. Parmi ces sites, on compte 504 sites d'habitat dont 207 sont nommés dans les inscriptions sudarabiques. Parmi ces derniers, 140 sont explicitement mentionnés comme *hagar* (bourgade, ville).

données épigraphiques : si nombre de sites sont attestés dans les sources écrites, ces toponymes ne sont pas toujours aisément localisables<sup>3</sup>.

La hiérarchisation des sites reflète pour sa part la nature de l'armature urbaine, les pôles fonctionnels et les phénomènes d'attraction. Cette hiérarchisation nécessite de recenser pour chacun des sites les éléments fonctionnels qui déterminent son importance<sup>4</sup>. Ceci a été réalisé par le recensement des structures attestées dans les inscriptions ou identifiées lors des prospections et fouilles archéologiques : nature de l'habitat (dense, épars, isolé), structures à caractère fonctionnel (marché, entrepôt, système de fortification, structure palatiale, sanctuaire fédérateur, etc.). L'attestation épigraphique de la présence d'une élite sociopolitique sur le site (*malik*, *'aqab*, *qayl*) a également été considérée comme un critère de hiérarchisation.

Intégrer la dimension temporelle enfin permet de comprendre les processus qui s'opèrent au sein de l'armature urbaine d'un siècle à l'autre. Il est donc nécessaire de périodiser l'information, c'est-à-dire d'attribuer aux structures à caractère fonctionnel une durée de vie. Cette datation est dépendante des données issues des fouilles et prospections ou de la datation d'inscription. La limite principale d'une telle entreprise réside dans les lacunes documentaires ; une approche purement objective et exhaustive demeure difficilement concevable<sup>5</sup>. L'unité chronologique choisie dans cette étude est le siècle.

La projection cartographique des données est présentée ici à quatre périodes différentes particulièrement significatives : les I<sup>er</sup>, III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (fig. 2-5).

## ÉVOLUTION DU PEUPEMENT DU I<sup>er</sup> AU VI<sup>e</sup> SIÈCLE

### L'armature urbaine au I<sup>er</sup> siècle (fig. 2)

La carte du I<sup>er</sup> siècle présente une densité de peuplement importante. Certaines concentrations sont imputables à la nature de la documentation. La forte densité des sites du wādī Bayḥān est le fait de la prospection intensive qui y fut menée par l'équipe de l'*American Foundation for the Study of Man* au début des années 1950<sup>6</sup>. Le nombre élevé de sites sur les Hautes-Terres septentrionales est la conséquence d'une documentation épigraphique abondante découverte à la fois sur les sites mêmes et dans le temple de pèlerinage Awām à Ma'rib. À l'inverse, si certaines zones sont dépourvues de sites archéologiques pour des raisons aisément compréhensibles, comme le désert intérieur du Ramlat as-Sab'atayn ou les plateaux arides

3. Dans la présente étude, l'emplacement de 12 sites uniquement attestés dans les inscriptions reste incertain. Par ailleurs, 38 sites n'ont pas pu être pris en compte dans l'analyse cartographique en raison de l'impossibilité de localiser les toponymes mentionnés dans les inscriptions.

4. Les données surfaciques auraient pu être un critère à prendre en compte. Elles ne l'ont toutefois pas été compte tenu de l'imprécision de ces données et de l'impossibilité d'en connaître l'évolution dans le temps. Cf. Schiettecatte (2004), p. 124-125.

5. À titre d'exemple, si l'activité d'un sanctuaire de pèlerinage est attestée, dans les sources, au I<sup>er</sup> et au III<sup>e</sup> siècle, qu'en est-il du II<sup>e</sup> siècle ? Nous n'avons ici d'autre choix que d'introduire une part de subjectivité dans la restitution d'une activité de pèlerinage au II<sup>e</sup> siècle, en fondant notre choix sur le contexte historique général.

6. Bowen (1958a).

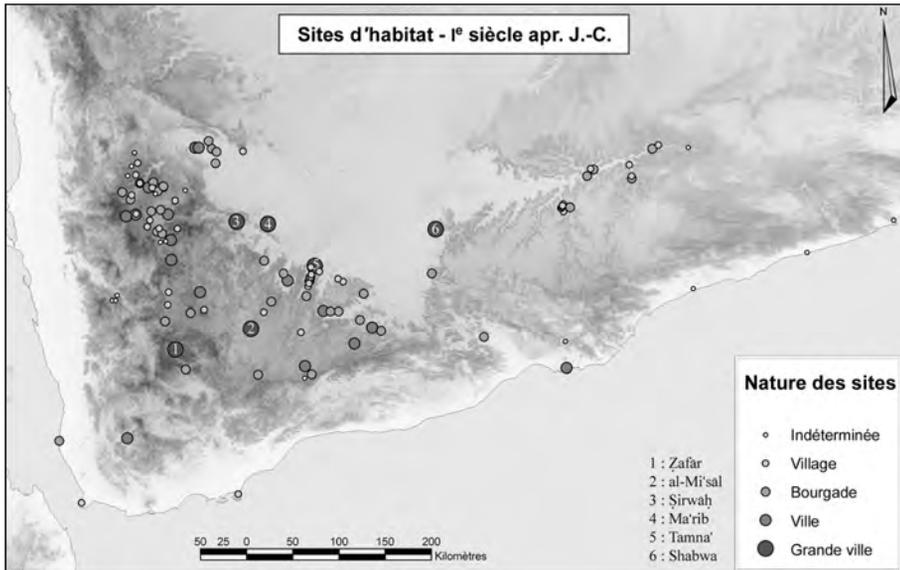


Fig. 2 – Carte du réseau urbain au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.

du Ḥaḍramawt, d'autres espaces vides pâtissent d'un manque de prospection (reliefs occidentaux, région de Ṣa'da au nord-ouest).

Malgré ces contraintes documentaires, plusieurs observations peuvent être formulées. Le I<sup>er</sup> siècle est marqué par de profonds changements dans l'organisation du réseau urbain, conséquence d'une série de processus initiés durant les siècles qui précèdent. Sur le pourtour du désert intérieur, dès le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., la pénétration de populations arabes se fait sentir<sup>7</sup>, suivie par le passage d'une expédition romaine en 25 avant J.-C. Ces Basses-Terres, déstabilisées politiquement, sont d'autant moins capables d'assurer l'entretien de vastes systèmes hydrauliques souffrant par ailleurs de la rétention des eaux en amont par la multiplication des barrages et terrasses agricoles<sup>8</sup>. Le déclin du commerce caravanier au profit du commerce maritime accentue la désertion progressive des Basses-Terres intérieures. Le passage d'une activité économique de l'intérieur des terres vers la côte, loin d'être une spécificité sudarabique, s'observe dans le royaume d'Angkor au Cambodge<sup>9</sup> autant que dans l'Italie du Nord du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans cette dernière région, le « rétrécissement des horizons économiques se traduit par une intensification de l'exploitation des campagnes »<sup>10</sup>. En Arabie du Sud, une telle réponse n'est pas envisageable pour les raisons évoquées : déstabilisation d'un système politique nécessaire à l'entretien des réseaux d'irrigation, engorgement des systèmes hydrauliques, recul des fronts de crue. La majorité des centres urbains périclitent durant les premiers siècles de l'ère

7. Robin (1992).

8. Sur la question de l'engorgement des systèmes hydrauliques et du recul du front de crue, voir pour le wādī Bayḥān : Coque-Delhuile, Gentelle (1997) ; pour le wādī Markha : Brunner (1997) ; pour le wādī al-Jawf : Schiettecatte (2006).

9. Bairoch (1985), p. 466.

10. Aymard (2000), p. 109-110.

chrétienne. Au 1<sup>er</sup> siècle néanmoins, tous les sites de cette région n'ont pas disparu. Les villes du Jawf, du wādī Markha ou du Ḥaḍramawt sont moins nombreuses, souvent en perte de vitesse, mais les grands centres urbains subsistent.

Dans le Ḥaḍramawt, la disparition de la plupart des villes du wādī Masīla et de ses affluents (Makaynūn, Raybūn, Hajar, Ḥurayḍa, Mashgha, az-Zālif, etc.) est compensée par l'ouverture sur la mer (développement du port de Bi'r 'Alī et de Khawr Rūrī), par la remise en état des fortifications de Naqb al-Hajar, par l'apparition de petits sites agricoles dans le cours occidental du wādī Ḥaḍramawt. La région du Ḥaḍramawt est désormais structurée autour de deux pôles : Shabwa, capitale politique et centre religieux, associée à Bi'r 'Alī, centre économique où transitent les aromates et d'où proviennent denrées et objets de luxe. Le nombre de petits sites côtiers semble indiquer une pratique du cabotage encore dominante depuis les régions productrices d'encens (Zufār, Mahra).

Le royaume de Saba' se restructure à cette même période sur les Hautes-Terres. La capitale demeure la ville de Ma'rib, source de légitimité du pouvoir royal, grenier du royaume et centre de pèlerinage de la confédération sabéenne, mais les tribus qui font allégeance au souverain sabéen sont principalement celles des Hautes-Terres septentrionales. Se développent alors une multitude de centres politiques sur les plateaux de la région de 'Amrān et Ṣan'a' (Nā'iṭ, Shibām al-Ghirās, Ḥāz, etc.).

Enfin, le réseau urbain du royaume ḥimyarite se met en place à cette période. Politiquement centré sur la capitale, Zafār, plusieurs sièges politiques se développent sur les Hautes-Terres centrales et méridionales (Ḥaṣī, al-Mī'sāl, as-Sawā, Baynūn, an-Nakhla al-Ḥamrā', etc.), lieu de résidence d'une aristocratie tribale dominée par les *qayl*-s<sup>11</sup>. Tout comme le royaume du Ḥaḍramawt, Ḥimyar est un royaume bipolaire, al-Makhā, centre économique du royaume sur les bords de la mer Rouge, faisant pendant à la capitale politique Zafār.

### L'armature urbaine aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles (fig. 3)

La carte du III<sup>e</sup> siècle reflète l'aboutissement des processus évoqués au 1<sup>er</sup> siècle : la désertion des Basses-Terres intérieures est quasi achevée et les zones à forte densité de population se concentrent sur les Hautes-Terres, dans l'ouest de la région. De même que sur la carte précédente toutefois, certains phénomènes de densité relèvent de la nature de la documentation. Les vides observables sur les reliefs occidentaux sont le fait d'une absence de prospection. La forte concentration des sites des Hautes-Terres doit être mise en rapport avec l'importante documentation épigraphique du temple Awām qui relate nombre d'événements se produisant dans cette aire géographique. Le Ḥaḍramawt central apparaîtrait quasi désertique sans l'inscription Sharafaddin 32<sup>12</sup> qui y fait état d'une série de sites.

11. Différentes définitions du terme *qayl* et de son statut ont été proposées (voir entre autres : Robin [1982b], p. 79-87 ; Bāfaqīh [1990], p. 55-69 ; Korotayev [1996], p. 46-72). Une synthèse de ces définitions est fournie par I. Gajda (1997), p. 301-307. Ce terme désigne avant tout les membres d'une aristocratie, à la tête des lignées nobles, dont l'acception a tantôt été « baron » (Robin [1984], p. 157 ; [1982a], p. 26-27), tantôt « prince » (Garbini [1971], p. 311 ; Robin [1996], col. 1195) ou encore « membre du clan principal d'un *s<sup>2</sup>'b* » (Beeston *et al.* [1982], p. 110). Vassal du roi, le *qayl* est à la tête d'une ou de plusieurs tribus et dispose souvent d'une large autonomie.

12. Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000) à quelques exceptions près signalées en début de bibliographie.

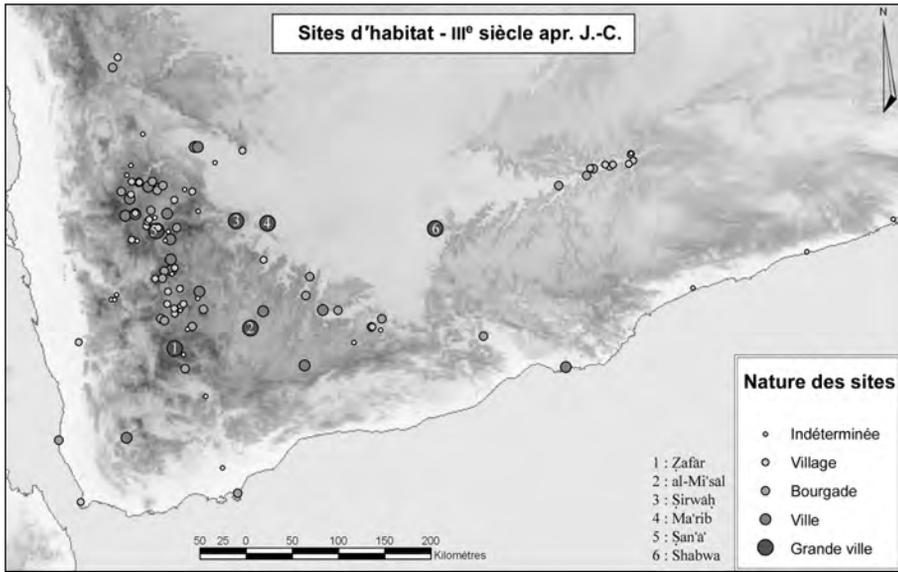


Fig. 3 – Carte du réseau urbain au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Quoi qu'il en soit, l'abandon des sites de la bordure du désert est manifeste. L'histoire de cette région, qui a de longue date attiré l'attention des archéologues et épigraphistes, ne connaît que peu de zones d'ombre. Les processus qui ont conduit à une telle situation ont été évoqués précédemment. Ajoutons que le II<sup>e</sup> siècle est marqué par la disparition des deux royaumes de Qatabān et Awsān. Seules demeurent les trois grandes formations politiques que sont les royaumes de Saba' au nord-ouest, de Ḥimyar au sud-ouest et du Ḥaḍramawt à l'est. Des villes de la bordure du désert, nous constatons que seules celles ayant un rôle dans la légitimation du pouvoir des trois royaumes subsistent. Ce sont Shabwa, Ma'rib ou encore as-Sawdā' dans le Jawf. La résilience d'une occupation sur les sites d'al-Bayḍā' et d'as-Sawdā', dans une région fragilisée par le recul du front de crue<sup>13</sup>, pourrait avant tout résulter de l'intérêt qu'elles représentent dans le discours de légitimité du pouvoir. Elles font figure de centres traditionnels de l'aristocratie sabéenne dans une période de recomposition géographique<sup>14</sup>. Ces deux sites forment par ailleurs une tête de pont face aux menaces que représentent le Ḥaḍramawt et les populations d'Arabie centrale.

Sur les Hautes-Terres, l'implantation d'un second siège du pouvoir royal sabéen à Šan'a' est la conséquence du déplacement des populations et des nouveaux enjeux politiques. Cette seconde capitale contrôle l'accès entre Hautes-Terres septentrionales et centrales. Elle s'insère dans la recomposition territoriale du royaume de Saba' et permet de s'opposer plus efficacement aux pressions exercées par le royaume de Ḥimyar et les Abyssins de Tihāma<sup>15</sup>.

13. Cf. Schiettecatte (2006).

14. Sur l'héritage politique d'as-Sawdā' : Avanzini (1995), p. 59, 65.

15. Voir Beeston (1983), p. 37.

Les réseaux urbains des trois royaumes qui subsistent au III<sup>e</sup> siècle sont structurés autour de deux pôles fonctionnels majeurs. Dans le royaume de Ḥimyar, Ḥaḍramawt, capitale politique, est associé à un centre économique et commercial portuaire : al-Makhā dans un premier temps puis 'Adan dans un second temps, lorsque les Abyssins occupent la Tihāma. Dans le royaume du Ḥaḍramawt, l'attraction de Shabwa est autant due à la présence du siège du pouvoir que d'un sanctuaire fédérateur dont le pèlerinage se pratique à l'échelle du royaume. Elle fonctionne en association avec la ville portuaire de Bi'r 'Alī. Dans le royaume de Saba' enfin, Ma'rib perpétue le schéma de fonctionnement antérieur : l'ensemble du réseau est tourné vers cet unique pôle politique, économique et religieux durant deux siècles et demi. À partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle, une bipolarité s'instaure avec la fondation d'un centre du pouvoir à Ṣan'a'. Cette dernière devient le pendant administratif de Ma'rib par sa position stratégique.

Ce nouveau réseau urbain qui émerge à partir du I<sup>er</sup> siècle et se fixe aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles n'est désormais non plus linéaire, le long de la piste caravanière en bordure du désert, mais centralisé et hiérarchisé. Un premier degré de hiérarchie s'instaure entre des villages, bourgades et villes centrées autour d'un centre urbain où siège la *qayl*. Un second degré hiérarchique s'établit entre ces centres provinciaux où siègent les *qayl*-s, et la capitale du royaume où siège le roi.

#### L'armature urbaine au IV<sup>e</sup> siècle (fig. 4)

La carte de répartition des sites d'habitat du IV<sup>e</sup> siècle montre une densité de peuplement de l'Arabie du Sud nettement moins importante qu'au siècle précédent. Les sites de l'intérieur ont presque tous été abandonnés, les sites des Hautes-Terres sont

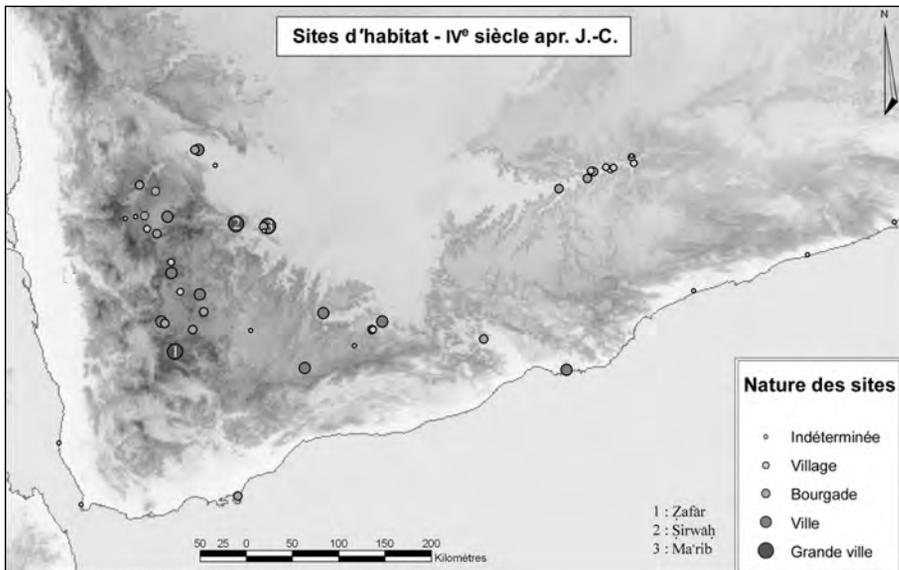


Fig. 4 – Carte du réseau urbain au IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

nettement moins nombreux. La nature de la documentation explique partiellement cet état de fait. L'information portant sur les sites côtiers ne permet pas de déterminer précisément l'importance de ces derniers, exception faite de Bi'r 'Alī. Nous ne devons la densité de peuplement de la vallée du Ḥaḍramawt qu'à deux textes du début du IV<sup>e</sup> siècle, Ir 31 et Ir 32. Une partie des établissements des Hautes-Terres ne sont connus qu'au travers des mentions qui en sont faites, au début du IV<sup>e</sup> siècle, dans le temple Awām. Nous pouvons donc légitimement nous interroger sur les conséquences de l'abandon de ce sanctuaire au IV<sup>e</sup> siècle et de la forte diminution de la production épigraphique qui en découle. L'occupation de nombreux sites des Hautes-Terres, attestée à travers les textes aux siècles antérieurs, ne peut être vérifiée par une simple prospection. En effet, les sites ont été continuellement occupés jusque aujourd'hui et les vestiges les plus anciens sont masqués ou ont disparu. Sur les Hautes-Terres, ce sont avant tout les petits sites qui pâtissent de la diminution du nombre d'inscriptions à cette époque. En effet, beaucoup des villes et grandes villes attestées au III<sup>e</sup> siècle ont toujours une visibilité au IV<sup>e</sup> siècle alors que les sites plus modestes ne sont pour la plupart plus attestés. Le réseau urbain ne pouvant être uniquement composé de villes isolées au milieu d'espaces vides, il faut penser que les lacunes documentaires jouent ici un rôle de premier plan dans la baisse de densité reflétée par la carte du IV<sup>e</sup> siècle.

En dépit de ces contraintes documentaires, différents phénomènes peuvent être soulignés. Si l'absence de documentation portant sur les ports peut être perçue comme un handicap pour déterminer le rôle de ces sites, peut-être est-elle plus simplement le reflet de leur perte d'importance. Différentes raisons ont pu provoquer le ralentissement des échanges maritimes, ce dont témoigne le déclin progressif qui caractérise l'occupation de Bi'r 'Alī à partir de cette période. Les ports de Tihāma, en particulier al-Makhā, déclinent à la suite des incursions abyssines, de l'occupation de la plaine côtière et du développement du port d'Adoulis, sur la côte érythréenne, dès le II<sup>e</sup> siècle. La période du milieu du II<sup>e</sup> siècle au milieu du III<sup>e</sup> siècle fut celle d'une « réorganisation des réseaux commerciaux »<sup>16</sup>. En Arabie méridionale, 'Adan semble relayer al-Makhā à partir du IV<sup>e</sup> siècle, constituant alors l'un des rares ports de commerce actifs d'Arabie du Sud, avec Bi'r 'Alī. *L'Histoire Ecclésiastique* (3, 4) de Philostorge rapporte la construction d'une église à Adanê, peut-être sous le règne et sur une initiative de Tha'rān Yuhan'im. Néanmoins, la baisse de la demande en aromates sur le pourtour méditerranéen à partir du IV<sup>e</sup> siècle fut sans aucun doute une cause du déclin de l'activité portuaire des établissements côtiers sudarabiques<sup>17</sup>.

Sur les Hautes-Terres, la centralisation qui s'amorce durant les siècles précédents s'accroît à la suite de l'annexion par le royaume de Ḥimyar des royaumes de Saba' à la fin du III<sup>e</sup> siècle puis du Ḥaḍramawt au début du IV<sup>e</sup> siècle. Ḥimyar se réapproprie physiquement et idéologiquement des infrastructures préexistantes. Le meilleur exemple en est Ma'rib dont le palais Salḥīn est investi par les souverains himyarites à la suite de l'annexion définitive du royaume au III<sup>e</sup> siècle et la réappropriation, pour quelques décennies, du culte d'Almaqah. De ce fait, Ma'rib conserve toute son importance en tant que pôle urbain. Ṣan'ā' en revanche retrouve un rang intermédiaire. Par ailleurs, plusieurs villes sabéennes où résidaient des *qayl-s* au III<sup>e</sup> siècle sont

16. Phillips, Villeneuve, Facey (2004), p. 246.

17. Bowen (1958b), p. 84-85 ; Groom (1981), p. 162, 233 ; Salmeri (1997), p. 539-540.

toujours attestées au IV<sup>e</sup> siècle (Nā'īṭ<sup>18</sup>, Shibām al-Ghirās<sup>19</sup>, Hāz<sup>20</sup>, Širwāḥ<sup>21</sup>) et semblent être intégrées dans la sphère ḥimyarite<sup>22</sup>.

### L'armature urbaine aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (fig. 5)

La carte de répartition des sites d'habitat sudarabiques au dernier siècle de l'ère préislamique reflète la poursuite de la dynamique de peuplement amorcée au IV<sup>e</sup> siècle : affaiblissement apparent des sites portuaires, disparition de toute trace d'occupation sur un grand nombre de sites, polarisation croissante autour des capitales, Zafār d'abord puis Ṣan'ā'.

Sur la côte, l'activité commerciale n'est attestée que sur les sites de Bi'r 'Alī et de 'Adan. Les ports de Tihāma sont attestés une dernière fois, au début du VI<sup>e</sup> siècle, dans les inscriptions Ry 507, Ry 508 et Ja 1028, en tant que simples mouillages et lieux d'avitaillement. Dans le port de Bi'r 'Alī, les fouilles ont apporté la preuve d'une contraction du tissu urbain, sur une superficie de deux hectares<sup>23</sup>. Le port de 'Adan en revanche semble connaître une activité relativement florissante<sup>24</sup>. Un dernier port serait également actif à cette période, le port de Bulicas mentionné au VI<sup>e</sup> siècle par Procope de Césarée<sup>25</sup>.

Dans les vallées ouvrant sur le désert intérieur du Ramlat as-Sab'atayn, seuls quelques rares sites semblent toujours occupés au débouché du wādī Dhana et vraisemblablement dans le Jawf, si nous acceptons d'identifier les sites d'as-Sawdā' et

18. Si le site n'est pas attesté directement, au IV<sup>e</sup> siècle, deux éléments laissent penser qu'il est encore occupé. D'une part l'inscription Ir 71, provenant du site et datée vers le début du VI<sup>e</sup> siècle, mentionne une activité de construction importante. D'autre part, aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne, Nā'īṭ est le lieu de résidence des *qayl-s* de Hāshid, fraction (tiers) de Sam'ī. Or, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, les *qayl-s* d'une autre fraction de Sam'ī, ceux de la tribu Ḥumlān sont attestés dans l'inscription YM 1950 trouvée à proximité de Hāz, leur lieu de résidence. La persistance de l'emploi de l'expression « fraction (« tiers ») de la tribu de Sam'ī » à cette époque tardive laisse penser que cette division de la tribu est toujours effective et que la fraction (ou « tiers ») de Hāshid exerce toujours son emprise sur la région de Nā'īṭ.

19. Les *qayl-s* sont mentionnés dans les inscriptions Ja 670 et Ja 671+788, datées vers 330.

20. Inscription YM 1950, récemment publiée par I. Gajda (2005).

21. Inscription Ir 28.

22. Ajoutons à la liste des *qayl-s* du IV<sup>e</sup> siècle ceux de la tribu de 'Uḡadān, attestés dans l'inscription Ja 666. Leur résidence est à localiser entre Ṣan'ā' et la ville voisine de Hadda. Il est possible que ce fut l'une de ces deux villes.

23. Mouton *et al.* 2006.

24. D'après al-Marzūqī (*Kitāb al-Azmina wa-l-amkina*, II, 164, Ḥydarābād, déb. du XI<sup>e</sup> siècle), 'Adan était réputée à l'époque préislamique comme manufacture de parfum, fournissant les matériaux de base pour leur production. Ces productions furent placées sous contrôle perse lors de la mise sous tutelle perse de l'Arabie du Sud à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Le port connaissait alors probablement une activité florissante (cf. Crone [1987], p. 95).

25. Procope de Césarée, *History of the Wars*, I.xix, 21-22. La localisation précise de ce port est incertaine. Nous pourrions voir dans le toponyme Bulicas l'actuelle al-Burayqa, sur la presqu'île de Little Aden, faisant face au port d'Aden. Mais si tel était le cas, pourquoi Procope ne mentionne-t-il pas tout simplement le toponyme 'Adan qui désigne alors le port et qui est déjà attesté deux siècles plus tôt sous la forme Adanê chez Philostorge (*Histoire Ecclésiastique* 3, 4) ?

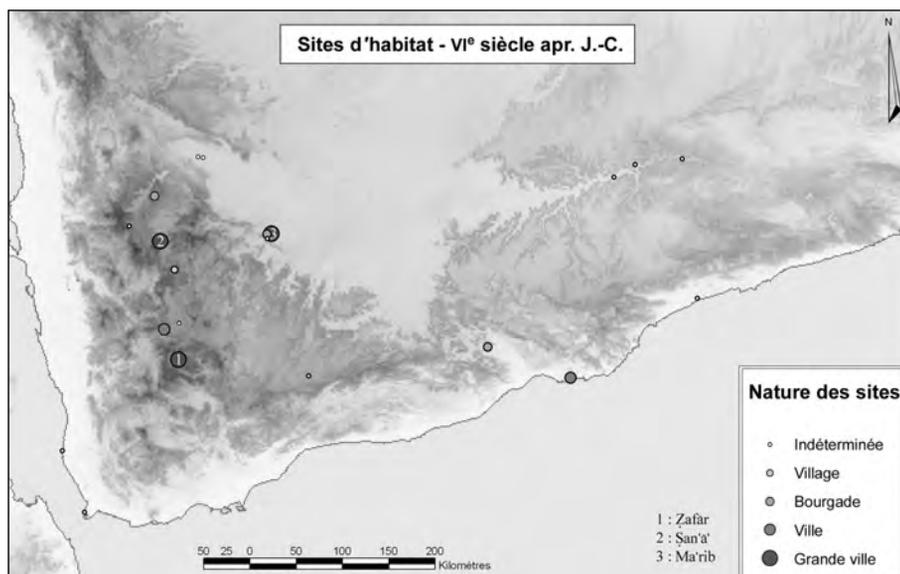


Fig. 5 – Carte du réseau urbain au VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

d'al-Bayḏā' avec *al-ḥaḡarayn* de l'inscription RIÉth 195, à l'instar de C. Robin<sup>26</sup>. Plus au nord, l'oasis de Najrān apparaît plus prospère ; une population nombreuse y résiderait<sup>27</sup>.

Dans le Ḥaḍramawt, de rares sites pourraient avoir été occupés à la veille de l'Islam d'après des indices ténus relevés au cours de prospections<sup>28</sup>. Les cités plus importantes telles que Shibām et Say'ūn, occupées aux siècles antérieurs puis à des périodes plus récentes, ont pu l'être aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, mais aucun élément ne permet de l'affirmer.

Sur les Hautes-Terres, à partir du V<sup>e</sup> siècle, la configuration du réseau urbain est marquée par une diminution du nombre de sites à fonction gouvernementale, par la diminution apparente du nombre de *qayl*-s et de gouverneurs et par l'accroissement à l'inverse de leur zone d'influence : les Yaz'anides à 'Abadān et Bi'r 'Alī contrôlent le Ḥaḍramawt<sup>29</sup>, les Ḥaṣbaḥides à Ḥaṣī contrôlent les Hautes-Terres méridionales<sup>30</sup>

26. D'après C. Robin (2004b, p. 119-120), le terme *ḥaḡarayn* (« les deux villes »), mentionné dans *Le livre des Ḥimyarites* et dans RIÉth 195-II/16 en rapport aux événements liés à la chute du roi Yūsuf 'As'ar (522-525), semble pouvoir être associé à al-Bayḏā' (antique Nashq) et as-Sawḏā' (antique Nashshān). Si tel est le cas, nous aurions alors un élément indiquant que les deux sites étaient toujours occupés, voire prospères, à la fin de la période sudarabique.

27. Dans la ville de Najrān, le *Livre des Ḥimyarites* mentionne la présence de 150 notables (chap. IX, f. 11a) disposant de richesses en or et argent (chap. IX, f. 12b), il évoque la présence de résidents étrangers romains, perses, abyssins (chap. XIII, f. 14b).

28. C'est le cas du fort de Ḥuṣn al-'Urr ou du village de Tin'a (HDOR 68) repéré par la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt en 1999.

29. Robin (1986) ; Robin, Gajda (1994).

30. Robin (2006).

et les *qayl*-s de la tribu Tan'im, enfin, dirigent une vaste partie des Hautes-Terres centrales autour de Ṣan'ā'<sup>31</sup>.

Les pôles religieux disparaissent, les pôles administratifs diminuent et sont centrés sur la capitale, Ṣafār. Quatre sites ont une fonction économique à l'échelle du royaume : Ma'rib et son vaste périmètre irrigué<sup>32</sup>, Najrān et sa vaste oasis, jouant probablement un rôle d'étape caravanière vers la Mecque, le port de 'Adan et enfin celui de Bi'r 'Alī dont nous avons néanmoins mentionné l'activité décroissante. Si ces sites peuvent avoir une fonction structurante à l'échelle régionale, ils demeurent, à l'échelle du pays, tournés vers Ṣafār.

La tendance à la centralisation s'accélère au VI<sup>e</sup> siècle ; sous le règne d'Abrahā ou peu après, la capitale est transférée de Ṣafār à Ṣan'ā' ; s'y concentrent alors les fonctions politiques et religieuses (fondation de l'église de Ṣan'ā'). Les *qayl*-s disparaissent et sont remplacés par des gouverneurs, attestés notamment à Nā'iṭ et Bi'r 'Alī, moins impliqués dans le jeu des alliances tribales. Abrahā enfin restaure et aménage la ville de Ma'rib (construction d'une église, travaux hydrauliques), dont le prestige préservé lui permet de légitimer un trône usurpé. L'armature urbaine ne comporte plus qu'un nombre limité de pôles fonctionnels, centrés sur Ṣan'ā'.

\* \*  
\*

Ainsi, si les trois premiers siècles de l'ère chrétienne correspondent à une période de profonds changements dans la nature du réseau urbain, avec le passage d'une occupation centrée sur les Basses-Terres à une occupation centrée sur les Hautes-Terres, il ne saurait être question d'une désertion de l'Arabie du Sud. Le nombre de sites d'habitat reste important. En revanche, les trois siècles suivants (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles) refléteraient un déclin progressif des sites d'habitat sédentaire, à la fois par la disparition – ou tout au moins l'absence de mention – de nombre d'entre eux, mais également par la baisse d'importance des quelques sites qui continuent à être occupés, exception faite des rares pôles majeurs tels que Ma'rib ou Ṣafār. Au cours de cette période, les pôles qui constituent l'armature urbaine ne présentent plus de fonction religieuse à l'exception Ṣan'ā' durant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle ; les pôles politiques et administratifs sont plus rares et sont désormais le siège de gouverneurs plus que de *qayl*-s, dignitaires peut-être mieux contrôlés par le souverain. Les centres économiques se limitent aux ports de 'Adan et de Bi'r 'Alī.

### Un déclin réel ou virtuel ?

Ce premier aperçu de l'évolution du peuplement sudarabique au début de l'ère chrétienne, même s'il en apporte quelques clefs de lecture, ne saurait toutefois être considéré en l'état comme la preuve d'un réel déclin. Les données épigraphiques et archéologiques, nous l'avons vu, présentent certaines limites qui méritent considération. En d'autres termes, le déclin évoqué précédemment est-il réel ou n'est-

31. D'après l'inscription Ry 520, datée du V<sup>e</sup> siècle, des *qayl*-s sont à la tête d'une large fédération de tribus (Tan'im, Wam'um, Madd'il, Naymān, Yaṭa'an et Halaml) et siègeraient dans la ville de Ḍula'.

32. La remise en état régulière de la grande digue de Ma'rib, au-delà de l'aspect symbolique des travaux, en est une preuve.

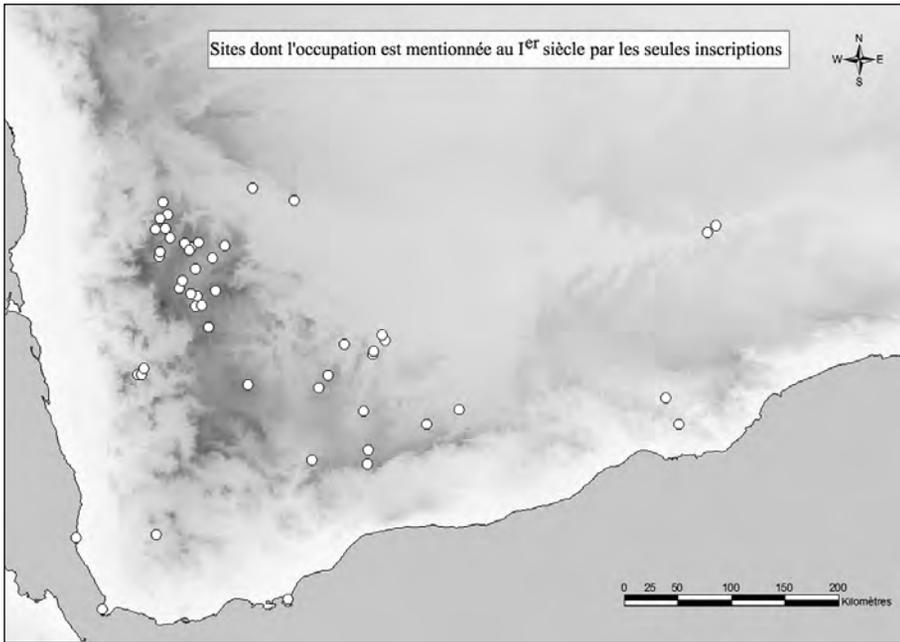
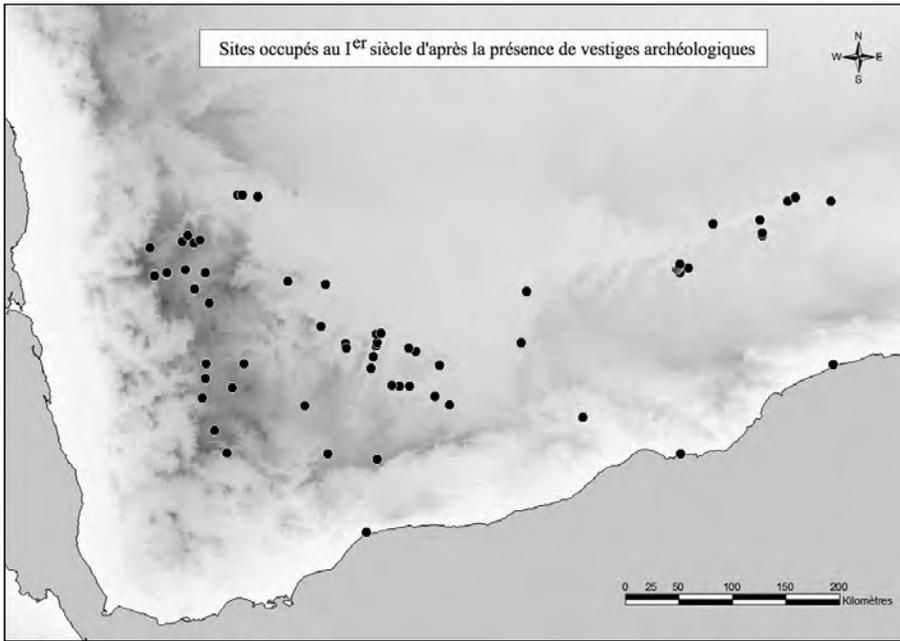


Fig. 6a – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

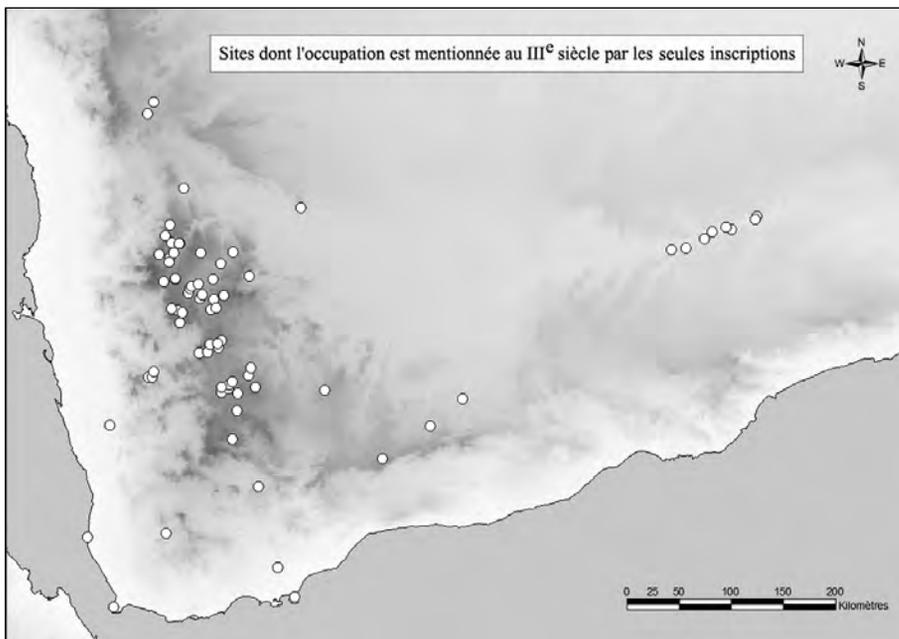
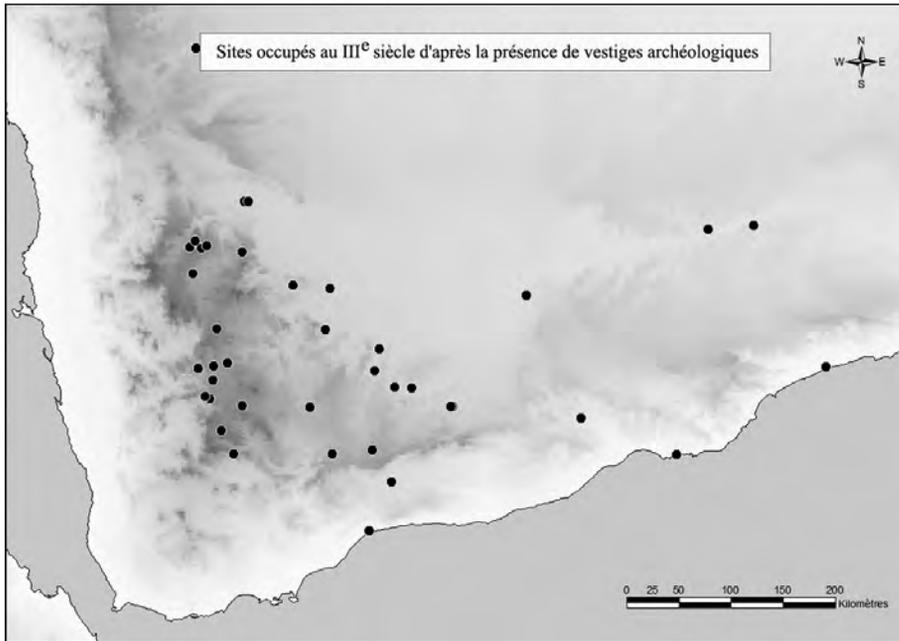


Fig. 6b – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

il que virtuel et lié à la baisse sensible de la production épigraphique à partir du IV<sup>e</sup> siècle, nous privant de la sorte d'une source d'information essentielle. Comme nous le mentionnions, les inscriptions du temple Awām à Ma'rib constituent une source de premier ordre pour connaître le nom et la nature des sites d'habitat des Hautes-Terres sabéennes du I<sup>er</sup> siècle au début du IV<sup>e</sup> siècle. Sans cette source d'information, un abandon apparent des sites des Hautes-Terres apparaît logiquement, en particulier pour les sites de moindre importance.

Aussi nous apparaît-il nécessaire de reprendre l'évolution cartographique en distinguant les sites dont l'occupation nous est connue par la présence de vestiges archéologiques de ceux uniquement attestés par les textes, ce qui permettra de mesurer l'effet de la diminution de la production épigraphique sur ces interprétations préliminaires (fig. 6).

Au I<sup>er</sup> siècle, la densité du peuplement sur les Hautes-Terres et au débouché des vallées en bordure occidentale du désert intérieur se reflète autant dans les données épigraphiques qu'archéologiques. Cet équilibre se maintient au III<sup>e</sup> siècle avec quelques nuances ponctuelles : les sites des Basses-Terres intérieures sont avant tout connus grâce aux vestiges alors que les sites des Hautes-Terres méridionales et de la vallée du Ḥaḍramawt sont surtout connus par le biais de l'épigraphie<sup>33</sup>.

Au IV<sup>e</sup> siècle, le nombre de sites d'habitat attestés par les seules inscriptions diminue considérablement, passant de 71 sites à 31. Cette baisse qui touche principalement les Hautes-Terres est vraisemblablement due, comme nous l'avons précisé, à l'abandon du temple Awām au début du IV<sup>e</sup> siècle et à la diminution de la production épigraphique. Néanmoins, une baisse semblable peut être observée avec les sites dont l'occupation est attestée par des vestiges archéologiques, passant de 38 sites à 18. Cette baisse est manifeste en bordure du désert intérieur, ce qui constitue, nous l'avons vu, la simple poursuite d'un processus engagé depuis plusieurs siècles. Mais elle est aussi particulièrement bien illustrée sur les Hautes-Terres. Aussi l'abandon du temple Awām n'est pas la seule cause de la baisse sensible du nombre de sites d'habitat connus entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. La diminution substantielle du nombre de sites archéologiques recensés prouve que la modification de la production d'inscription n'est pas l'unique raison expliquant l'apparent déclin du peuplement.

Une remarque doit toutefois être formulée : en l'absence de typologie céramique caractérisant les productions des Hautes-Terres aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, ce sont avant tout les inscriptions qui permettent de dater les vestiges archéologiques. Or, nous le signalions, les dédicaces sont nettement moins fréquentes durant cette période, rendant la datation des vestiges de la fin de la période préislamique plus difficile.

Malgré cette réserve, il nous semble peu probable que la disparition d'une grande majorité de sites sur les cartes soit uniquement le fait de la baisse de la production épigraphique qui marque la fin de la période sudarabique et de l'incapacité à identifier la nature des vestiges sur le terrain. S'il n'était pas possible de distinguer une occupation du IV<sup>e</sup> siècle, d'une occupation des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, comment expliquer alors la baisse du nombre de sites attestés archéologiquement entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle (passant de 18 sites à 8 sites) ?

Ainsi, bien qu'il soit envisageable d'expliquer, dans une certaine mesure, la diminution apparente du nombre de sites d'habitat par le fait que les populations

33. La prospection intensive de la plaine de Dhamār réalisée par l'*Oriental Institute* de Chicago n'est pour le moment que partiellement publiée ; la publication des résultats devrait permettre de rattraper ce déséquilibre.

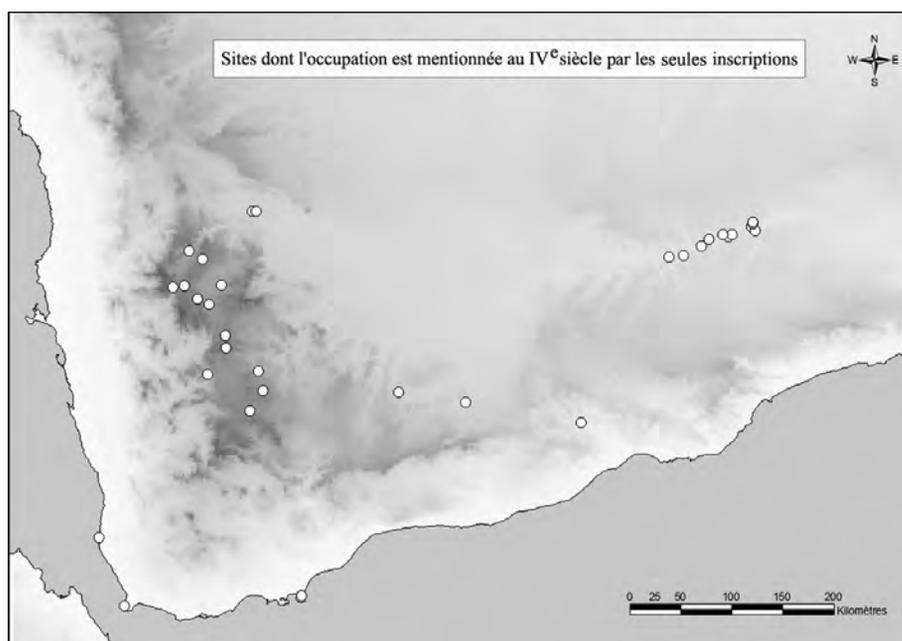
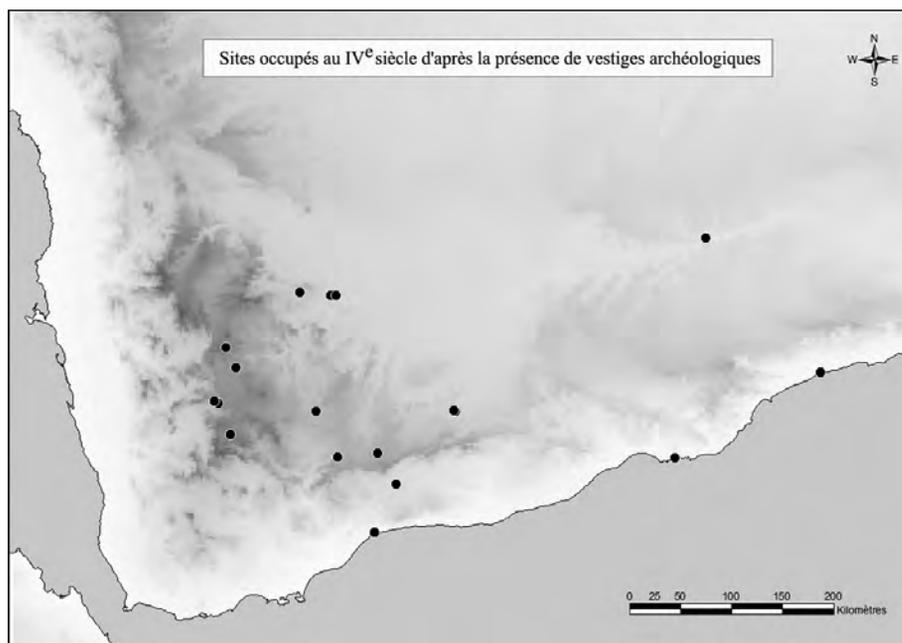


Fig. 6c – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

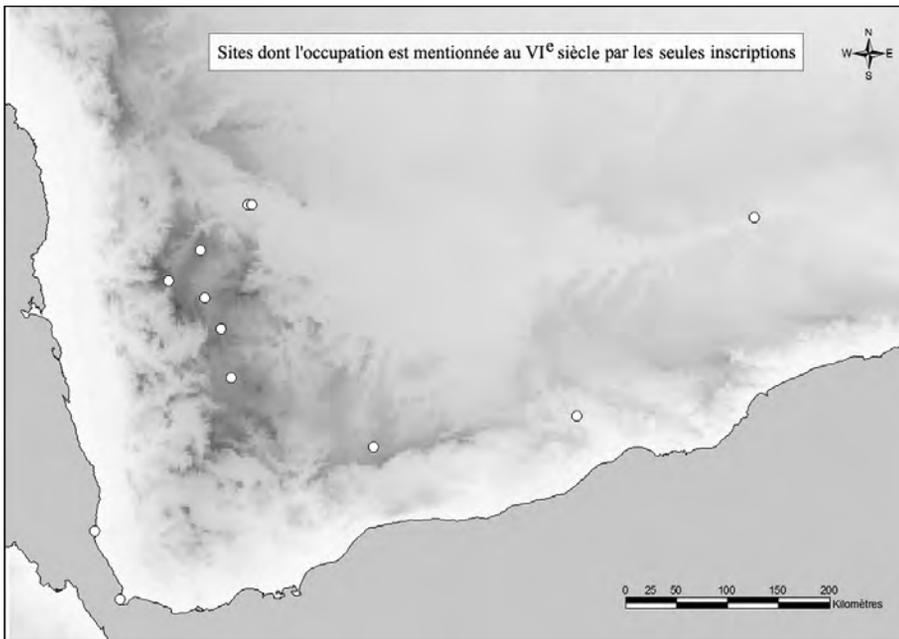
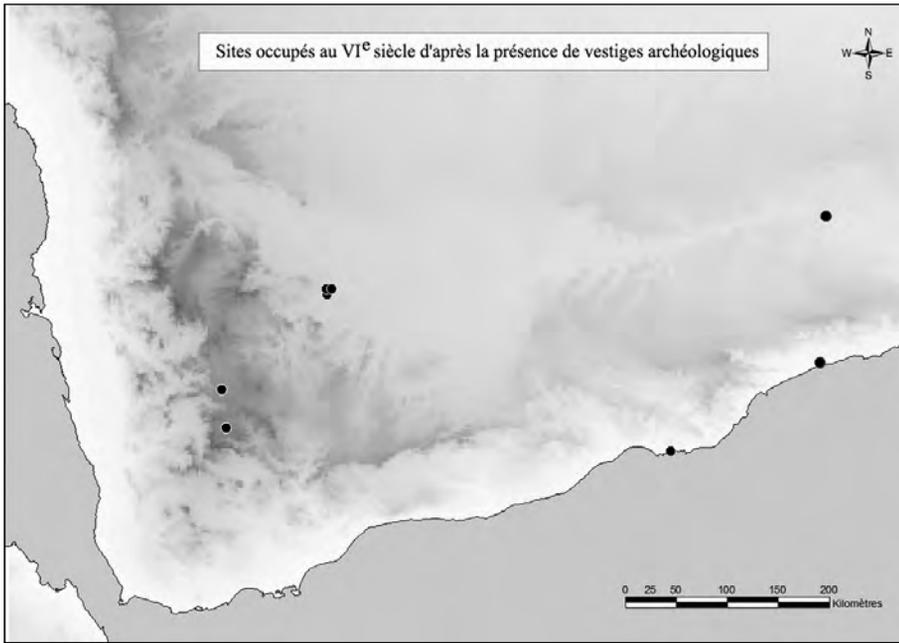


Fig. 6d – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au VI<sup>e</sup> s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

d'Arabie du Sud cessent progressivement de produire des inscriptions, par des problèmes d'identification des sites ou par l'occultation des occupations préislamiques par des réoccupations constantes, il nous semble néanmoins difficile de nier le fait que ce processus reflète au-delà une réalité historique dont il nous reste à définir la nature. Devons-nous alors parler de déclin en profondeur ou d'un simple ralentissement de l'activité ?

### RÉFLEXIONS SUR LES CAUSES PROBABLES DE L'EFFONDREMENT DU RÉSEAU URBAIN SUDARABIQUE À LA VEILLE DE L'ISLAM

Si nous devons considérer que la disparition des sites visibles sur les cartes présentées précédemment est une réalité historique, nous ne pouvons faire l'économie d'une étude des processus qui sont susceptibles d'avoir abouti à cette situation.

Des événements catastrophiques ont été avancés pour expliquer la crise qui semble toucher une large partie de la péninsule Arabique et du Proche-Orient au VI<sup>e</sup> siècle (tremblements de terre, volcanisme, sécheresse, peste)<sup>34</sup>, mais de telles causes immédiates, si elles ont pu précipiter le déclin, ne sauraient expliquer à elles seules l'impossibilité des populations à traverser la crise et l'incapacité du réseau urbain à se maintenir. Il nous faut alors chercher les causes profondes qui sont susceptibles d'avoir sapé les fondations mêmes de la société sudarabique. L'explication que nous sommes enclin à défendre et dont nous proposons de détailler les étapes est la suivante : au cours des derniers siècles de la période préislamique, la société sudarabique connaît de rapides transformations dans la structure même de son système religieux, politique, économique et social. L'ensemble de ces changements aboutit à un système hautement centralisé. La construction de cette structure sociopolitique centralisée, que l'on pourrait nommer État ḥimyarite, s'est accompagnée d'un effacement des référents identitaires traditionnels des populations tribales sudarabiques, menant finalement à une rupture entre le pouvoir d'une part et la population d'autre part. Ce pouvoir ne semble devoir sa légitimité qu'au système de redistribution mis en place. Mais ce système montre rapidement ses limites en période d'instabilité et, faute de légitimité, semble dès lors rejeté. C'est alors l'ensemble du système politique et économique, mais aussi toute l'armature urbaine dont la centralisation fut croissante, qui se dissolvent et entraînent un retour à de petites communautés centrées sur elles-mêmes.

Nous proposons d'aborder ce processus à travers trois étapes :

- étudier la construction de l'État tribal ḥimyarite à travers une centralisation du domaine politique, religieux et économique ;
- analyser la manière avec laquelle les populations sont susceptibles de se reconnaître dans un pouvoir qui, pour se construire, a progressivement gommé leur identité traditionnelle et la légitimité que peut revendiquer ce même pouvoir ;
- s'interroger enfin sur les conséquences de l'instabilité à la fin de l'ère ḥimyarite, en particulier sur le réseau urbain.

34. Korotaev *et al.* (1999) ; Hirschfeld (2006).

### La concentration de l'activité politique

Par leur histoire même, les royaumes sudarabiques sont inévitablement amenés à une forme de centralisation du pouvoir dès les I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles. L'annexion de royaumes (Qatabān, Awsān) par leurs voisins (Ĥimyar, Saba', Ḥaḍramawt) conduit à la formation de trois entités territoriales importantes. Leurs capitales ne sont plus seulement une étape caravanière et le siège d'un pouvoir d'emprise limitée, elles deviennent des centres politiques à échelle régionale, centre de pèlerinage et lieu d'émission monétaire. Shabwa dans le Ḥaḍramawt, Zafār dans le royaume de Ĥimyar et Ma'rib, bientôt doublée de Ṣan'ā', à partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle, dans le royaume de Saba', demeurent les seules villes d'envergure, à côté desquelles ne rivalisent de loin que quelques centres tribaux, où s'établissent les *qayl*-s tels que Ṣirwāḥ-Khawlān, al-Mi'sāl ou Ḥaṣī. L'annexion par le royaume de Ĥimyar des royaumes de Saba', à la fin du III<sup>e</sup> siècle, et du Ḥaḍramawt, au début du IV<sup>e</sup> siècle, ne fait que renforcer cette polarisation de l'activité politique au sein de l'armature urbaine. Zafār devient l'unique centre politique du royaume, suivi de quelques villes provinciales où siègent *qayl*-s et gouverneurs.

Cette centralisation de l'activité politique au sein de l'armature urbaine se traduit par une concentration du pouvoir par le souverain et les notables qui peut se décliner en trois points : (1) la concentration du pouvoir des *qayl*-s avec la formation d'entités tribales de plus en plus vastes ; (2) le déracinement des dirigeants hors du système tribal et (3) la formation d'une cour autour du souverain ĥimyarite.

(1) La concentration du pouvoir des *qayl*-s est manifeste lorsque l'on observe l'évolution des fédérations tribales à la tête desquelles ils se trouvent – ou sont placés par le souverain. Les anciennes entités tribales sont intégrées dans de nouvelles fédérations ; leur légitimité ne réside plus que dans la réutilisation du nom des tribus dont les racines plongent dans un passé lointain, lorsqu'elles ne disparaissent pas tout simplement au profit de nouvelles formations. « La société sudarabique n'est plus qu'un foisonnement confus de formations tribales aux contours flottants et à l'existence éphémère », pour reprendre la formule de C. Robin<sup>35</sup>.

Les exemples les plus significatifs peuvent être cités :

– à la fin du III<sup>e</sup> siècle, la tribu Ṣirwāḥ disparaît au profit d'un regroupement plus large à la tête duquel se trouve un *qayl* : la tribu Ṣirwāḥ, Khawlān Khāḍl et Haynān (Fa 3, Ir 23, Ja 649, Ir 28) ;

– au IV<sup>e</sup> siècle, les banū Sukhaym, *qayl*-s de la tribu Yarsum reçoivent autorité sur la tribu Khawlān Gudādān, devenant de la sorte « *qayl*-s des deux tribus de Yarsum dhū-Sam'ī, tiers de Hagar<sup>um</sup>, et Khawlān Gudādān (*Gdd<sup>m</sup>*) » (Ja 671+788)<sup>36</sup>.

– au V<sup>e</sup> siècle, le nom de la tribu Tan'im<sup>um</sup> et Tan'imat<sup>um</sup>, mentionné aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles (Ir 1, Ir 7, Ja 618, Ja 627, Ja 628, Ja 712, Ja 746, *CIH* 396) réapparaît au

35. Robin (1982a), p. 27.

36. Robin (à paraître) : « En résumé, à l'époque d'al-Hamdānī, il existe dans la région de Ṣa'da une formation tribale appelée Yarsum qui présente deux caractères singuliers :

– Le noyau initial se composait des membres de la tribu Yarsum-Ṣan'ā', sans doute amenés dans le nord par les banū Sukhaym<sup>um</sup> quand ils ont administré Khawlān pour le compte des rois de Ĥimyar.

– Au noyau initial se sont rattachés une dizaine de groupes d'origines très diverses, de sorte que Yarsum est considérée non pas comme une véritable tribu, mais comme une formation composée de groupes de diverses origines (*jummā'*). »

sein d'une fédération plus vaste : la tribu Tan'im<sup>um</sup>, Wam<sup>um</sup>, Madd'il, Naymān, Ayta'an et Ḥalmal<sup>um</sup> (Ry 520).

– aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles enfin, l'exemple le plus significatif est l'accroissement que connaît la tribu Ḍayfatān et Raṭaḥ<sup>um</sup> dont la taille double régulièrement. Celle-ci apparaît sous le nom de :

- tribu Ḍayfatān et Raṭaḥ<sup>um</sup> en 450 (Ry 340),
- tribu Ḍayfatān, Raṭaḥ<sup>um</sup>, Sa'kalān et Rakkbān en 486 (MAFRAY-Abū Thawr 4)
- tribu Ḍayfatān, Raṭaḥ<sup>um</sup>, Sa'kalān, Śakrad et Maṭlafatān en 515 (BR-Yanbuq 47)
- tribu Waḥḏat, Alhān, Sulfān, Ḍayfatān, Raṭaḥ<sup>um</sup>, Rakkbān, Maṭlafatān et Śakrad en 531 (CIH 621).

Ces formations tribales, dont la taille croit considérablement à partir du moment où Ḥimyar domine l'ensemble de l'Arabie du Sud, apparaissent comme des constructions artificielles n'ayant aucun ancrage historique si ce n'est le emploi ponctuel du nom de tribus plus anciennes. Les anciennes formations tribales se trouvent alors progressivement diluées ou phagocytées dans ces nouvelles entités. Conséquence inéluctable de ces regroupements, le nombre des *qayl*-s à la tête de ces nouvelles formations diminue, limitant le nombre d'intermédiaires faisant allégeance au souverain et le morcellement du territoire placé sous son autorité.

(2) Si le contrôle du souverain ḥimyarite se trouve renforcé par ce premier mécanisme, il l'est également par un "désancrage" des dirigeants hors du système tribal. Ce sont d'une part les *qayl*-s, qui ne sont plus nécessairement issus de la tribu qu'ils dirigent, à partir du iii<sup>e</sup> siècle, mais peuvent être mis en place par le souverain lui-même<sup>37</sup>. C'est d'autre part la mise en place par le souverain de gouverneurs (*waza'*) à la tête de territoires où le souverain n'est pas présent. Ceci est illustré à la fin du iii<sup>e</sup> siècle à Shabwa (Ja 662+663), à Ma'rib (Ir 37), sur les sites d'al-Bayḏā' et d'as-Sawḏā' (Shib'anu-Nashq 1) ou, au vi<sup>e</sup> siècle, sur le site de Bi'r 'Alī (CIH 728). Si le fait de mettre à la tête d'une fédération tribale un personnage qui lui est extérieur peut fragiliser la position du souverain vis-à-vis de la population, elle renforce en revanche le rapport d'allégeance qui s'établit entre ce souverain et le dirigeant à la tête de la fédération tribale.

(3) Le dernier élément révélateur de cette centralisation du pouvoir par le souverain ḥimyarite est l'hypothèse de la formation d'une cour autour de sa personne, dans la capitale du royaume, Zafār, au sein de laquelle se retrouveraient les *qayl*-s des différentes fédérations tribales ḥimyarites. Cette hypothèse a été envisagée à la suite de la découverte à Zafār de la sépulture d'un *qayl* de la tribu de Maḏḥī, du lignage des Hasbaḥides, lignage centré autour de la ville de Ḥaṣī, dans la région d'al-Bayḏā'<sup>38</sup>. Une inscription atteste également d'une délégation de pouvoir faite par le *qayl* à un gouverneur qui se charge pour lui des affaires de la fédération tribale, ce qui suggère que le *qayl* ne réside plus sur le territoire qu'il gouverne<sup>39</sup>.

37. L'inscription al-Mi'sāl 5 mentionne ainsi un *qayl* placé successivement à la tête de cinq tribus différentes (Bāfaḳīh [1990], p. 62, Gajda [1997], p. 165 ; Robin [2006b]). Dans la seconde moitié du iii<sup>e</sup> siècle, le « qaylat » n'est donc pas une charge héréditaire, mais une charge administrative (Robin [2006b], p. 48). Par ailleurs, l'imposition d'un *qayl* par le souverain à la tête d'une tribu dont il n'est pas originaire semble attestée dans le pays de Hamḏān (Robin [1982b], p. 84). Le texte Ir 18 confirme cette pratique sur les Hautes-Terres septentrionales (Bāfaḳīh [1990], p. 62-63).

38. Yule, Antonini, Robin (2004), p. 11 ; Robin (2006), p. 94.

39. Robin (2006b), p. 48-49.

### Dissolution progressive des panthéons tribaux et resserrement du champ religieux

L'activité religieuse, tout comme l'activité politique, répond à cette logique du « désancrage » hors du système tribal, au cours des derniers siècles de la période préislamique. La reconnaissance dans un panthéon spécifique cesse, ce qui met fin aux marques de communautarisme et contribue à homogénéiser des populations disparates au sein d'une seule entité politique. Trois étapes caractérisent ce changement. Elles ne sont pas systématiquement marquées par l'empreinte du souverain, mais se font toujours à son bénéfice.

La première étape se caractérise par la diminution de la diversité des panthéons tribaux, à mesure que les tribus se trouvent fédérées dans des entités politiques de plus en plus vastes et que le nombre de royaumes diminue, annexés par leurs voisins. Par conséquent, les groupes de population ne se reconnaissent plus dans la pratique de cultes communs, mais au sein d'un système d'allégeance au souverain et aux *qayl*-s. Aux structures tribales et à leurs panthéons « se substituent des réseaux mouvants d'allégeance et d'alliances »<sup>40</sup>.

La seconde étape, corollaire de la diminution du nombre de panthéons, est la transition vers un hénothéisme entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle. Au sein des panthéons propres à chaque royaume et/ou confédération tribale, une divinité tend à être privilégiée et son culte s'impose comme le culte dominant et progressivement unique. Ainsi, et nous rejoignons le premier point, les panthéons qui, jusqu'au III<sup>e</sup> siècle, constituaient un élément déterminant de l'identité des populations sudarabiques, évoluent vers des formes hénothéistes. Ta'lab devient la divinité dominante de la confédération de Sam'ī, sur les Hautes-Terres septentrionales ; le culte d'Almaqah prévaut dans le royaume sabéen<sup>41</sup> ; celui de Sayīn dans le royaume du Ḥaḍramawt. Chacun de ces cultes fait l'objet d'un pèlerinage attirant des pèlerins dans l'ensemble du royaume et non plus depuis les seuls alentours du sanctuaire. Ces pèlerinages contribuent à renforcer l'attraction exercée par les capitales abritant des sanctuaires, Ma'rib et Shabwa, et à polariser l'activité religieuse au sein du réseau urbain. Une spécificité ḥimyarite est l'absence de panthéon propre à son royaume. Le royaume de Ḥimyar préserve le culte d'Almaqah après l'annexion du royaume de Saba'. La raison réside probablement, comme le souligne I. Gajda, dans le fait que « ce royaume n'a pas de culte central fort, capable d'attirer de nouveaux fidèles, alors que le dieu sabéen Almaqah jouissait d'un prestige millénaire. Garder le culte d'Almaqah était une décision d'autant plus importante qu'il évoluait vers l'hénothéisme »<sup>42</sup>. Le royaume de Ḥimyar manque de cette marque identitaire que constitue le fait religieux et l'on peut supposer que l'adoption du monothéisme fut considéré comme un facteur d'unification et fut un choix politique conscient.

40. Robin (1982a), p. 26. Voir également Robin (1996), col. 1166, Vogt, Robin (1997), p. 226 : « L'unité n'est plus fondée sur un culte commun où le souverain est médiateur entre hommes et dieux, sans être pour autant d'essence divine mais sur l'allégeance à un prince ».

41. Comme le souligne C. Robin (1996), col. 1159, Almaqah reçoit à partir du III<sup>e</sup> siècle le titre de Seigneur alors que les autres divinités cessent d'être invoquées dans le temple Awām à Ma'rib.

42. Gajda (2002), p. 617.

La troisième étape est donc marquée par le passage à un monothéisme judaïsant, seul culte mentionné dans les inscriptions des v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles<sup>43</sup>. L'introduction de ce monothéisme, adopté par le souverain et par une partie de l'élite dirigeante, nous amène à soulever une question : est-elle le fait du pouvoir et reflète-t-elle la volonté d'homogénéiser de manière définitive les référents identitaires religieux ? En d'autres termes, l'introduction du monothéisme fut-elle encouragée par le pouvoir dans sa volonté de maîtriser toute velléité indépendantiste de populations se reconnaissant une identité propre dans un panthéon autre que celui du groupe dominant ? Aucune réponse ne peut être apportée de façon définitive. Néanmoins, C. Robin soulignait récemment deux règnes durant lesquels l'interventionnisme du souverain se faisait sentir : celui d'Abīkarib As'ad (v. 400-440) ; celui de Yūsuf As'ar Yaṭ'ar (522-525/530)<sup>44</sup>. Le rejet du polythéisme et l'octroi d'un statut particulier au judaïsme sont attestés dès le règne du premier. La pénétration de cette nouvelle religion au sein de la population est plus difficile à cerner. Néanmoins, l'absence totale de dédicace aux divinités païennes – à deux exceptions près connues – est un indice de l'adhésion probable d'une partie de la population. Sous le règne du second, le souverain « presse l'ensemble de la population – et tout d'abord les chrétiens – de se convertir formellement »<sup>45</sup>. En ce sens, l'adhésion forcée de la population au judaïsme est perçue par le pouvoir comme un facteur unificateur.

### Le contrôle de l'activité économique

Les premiers siècles de l'ère chrétienne se caractérisent non seulement par de nouvelles formes hiérarchiques dans les rapports de dominance, nous l'avons vu, mais également par de nouvelles formes d'appropriation des ressources.

Jusqu'au début de l'ère chrétienne, l'Arabie du Sud se caractérise, à de très rares exceptions près, par une absence d'espace commercial aménagé. Contrairement aux périodes antérieures durant lesquelles l'activité économique relève de la sphère familiale, du clan, du temple<sup>46</sup>, le 1<sup>er</sup> siècle est traversé par de profonds changements

43. Deux exceptions peuvent être mentionnées : MAFY-Banī Zubayr 2 qui mentionne en l'an 402 le temple de Ta'lab et Gr 27 datée de la fin du iv<sup>e</sup>/début v<sup>e</sup> siècle (Gajda [2002], n. 8), qui mentionne la divinité 'Athtar Shāriqān. Par ailleurs, le texte YM 10882, dédicace à dhu-(l)-Samā<sup>m</sup> pourrait d'après sa graphie être lui aussi postérieur à l'apparition du monothéisme (Robin [2006b], n. 7).

44. Le règne d'Abīkarib As'ad semble néanmoins être avant tout marqué par l'adoption d'un monothéisme judaïsant plus que par la volonté d'imposer cette nouvelle religion à une population pouvant se révéler hostile. Sur l'introduction du judaïsme en Arabie du Sud et le rôle de ces deux souverains : Robin (2003), (2004a).

45. Robin (2003), p. 155.

46. La seule exception notoire est le contrôle qu'établit le pouvoir royal qatabānite sur l'activité marchande de son royaume à partir du iv<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Ce royaume se caractérise alors par un pouvoir centralisé. Dans la capitale, Tamna', une place de marché est circonscrite, ses accès sont limités et elle est régie par un code mercantile (*RÉS* 4337 A+B+C) mis en application par un agent du roi.

En ce qui concerne le rôle du temple dans l'activité économique, plusieurs textes nous éclairent, en particulier sur la perception des taxes :

- le code mercantile minéen *RÉS* 3695 évoque le paiement d'une taxe dans le temple de Wadd à Dédan (actuelle al-'Ulā en Arabie Saoudite) ;

- les impôts des prémices prélevés pour les divinités de Ma'in et dhāt-Nashq à Barāqish permettent de financer une partie du rempart (*RÉS* 2965 – voir sur ce point voir sur ce point Breton [1994], p. 159) ;

avec l'établissement d'un contrôle du pouvoir royal et, dans une certaine mesure, des *qayl*-s, qui s'étend progressivement à une large part de cette activité. Cette lente évolution se manifeste dans les différents royaumes sudarabiques et nous amène à formuler l'hypothèse, à l'instar de M. Henochsberg<sup>47</sup>, d'une conjonction entre l'évolution du pouvoir central et l'apparition des structures commerciales.

La piste caravanière qui polarisait l'activité économique jusqu'au I<sup>er</sup> siècle perd son rôle d'axe commercial privilégié. La plupart des relais qui ponctuaient son parcours déclinent et disparaissent à cette période. L'activité économique se polarise alors autour des ports de commerce ḥaḍramis (Khawr Rūrī et Bi'r 'Alī) et ḥimyarites (al-Makhā, puis 'Adan). Le développement de ces ports de commerce s'accompagne d'un contrôle fort du pouvoir royal. Dans le port de Khawr Rūrī, dans le royaume du Ḥaḍramawt, au I<sup>er</sup> siècle, des agents royaux contrôlent le commerce de l'encens<sup>48</sup>. Les entrepôts de Bi'r 'Alī sont également placés sous le contrôle royal, comme l'attestent le *Périple de la mer Érythrée* au I<sup>er</sup> s.<sup>49</sup> et l'inscription Ir 13, au début du III<sup>e</sup> siècle, faisant mention des « entrepôts du roi du Ḥaḍramawt dans le port de Qāni' [Bi'r 'Alī] ». Alors que le royaume est annexé par Ḥimyar au début du IV<sup>e</sup> siècle, les Yaz'anides, lignage aristocratique qui administre la région et d'où sont issus plusieurs *qayl*-s, arment cinq navires ('Abadān 1/37). Dans le royaume ḥimyarite enfin, le port d'al-Makhā est placé sous l'autorité directe du gouverneur d'as-Sawā et indirecte du souverain ḥimyarite<sup>50</sup>. Enfin, à Ma'rib, les premiers éléments d'une réglementation des échanges par le souverain apparaissent une dizaine d'années après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, à la fin du III<sup>e</sup> siècle (*RÉS* 3910). Avec la disparition de Saba' et du Ḥaḍramawt, les prérogatives des temples dans la perception d'une dîme ne sont plus évoquées.

Toutes ces structures commerciales nouvelles relèvent de l'initiative d'un pouvoir central et reflètent une volonté de contrôler l'activité économique et d'en tirer profit. Cette lente évolution transparait également dans l'abandon progressif de l'activité économique des temples. De manière générale, le déclin du statut du temple en tant que lieu de perception de la dîme ou des taxes correspond à l'apparition progressive d'une mainmise du pouvoir royal sur l'activité économique et à la centralisation de cette activité au sein d'un nombre réduit de sites. Si ce basculement s'était opéré dès les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles avant J.-C. dans le royaume de Qatabān, il ne se manifeste que tardivement dans les autres royaumes, où la centralisation et le renforcement du pouvoir ne se construisent qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les sanctuaires cessent définitivement d'être des acteurs de la vie économique, en tant que lieu de perception de taxes ou de dîmes, avec l'abandon des cultes polythéistes.

Si le contrôle du pouvoir se fait largement sentir dans l'activité économique à l'échelle supra-régionale, il se manifeste aussi, dans une moindre mesure, à l'échelle

– Plinie l'Ancien mentionne les taxes prélevées au profit des temples de Shabwa (Robin [1997], p. 40) ;

– dans la sphère sabéenne, une dîme est payée au temple et aucun système de taxation centralisé ne semble exister entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle (Korotayev [1994]). Le temple tire ses revenus de la location de terres, de taxes sur la propriété privée de certains terrains, d'amendes pour non respect de la loi, de dédicaces et de dons privés. Cette sorte de dîme est payable au temple et disparaît avec celui-ci (Sima [1999]).

47. Henochsberg (2001).

48. *Périple de la mer Érythrée* § 32.

49. Casson (1989), p. 33 ; *Périple de la mer Érythrée* § 27.

50. *Périple de la mer Érythrée*, § 22-23.

locale. Cette emprise n'apparaît plus sous la forme coercitive de législations ou de l'installation d'un commandant ou d'un gouverneur, mais par l'évergétisme des élites, qui prennent alors en charge la réalisation et l'entretien des grandes structures hydrauliques. À partir du I<sup>er</sup> siècle, les premiers véritables barrages semblent apparaître sur les Hautes-Terres<sup>51</sup> ; leur réalisation est à de nombreuses reprises assumée par les *qayl*-s<sup>52</sup>, beaucoup plus rarement par les clients du *qayl*<sup>53</sup>, ou par le souverain lui-même dans le cas du barrage de Ma'rib.

Dans la région de Zafār également, les prospections de l'université de Barcelone ont mis en évidence des aménagements originaux associant une série de barrages et de bassins de retenue, aménagés sur un dénivelé de 200 m, gérant les écoulements de manière à irriguer des groupes de terrasses<sup>54</sup>. Ce système ne peut être élaboré que par une mise en place unitaire et concertée des systèmes de stockage et de distribution de l'eau. Tout en optimisant la mise en valeur du terroir, il requiert des aménagements importants, notamment la multiplication du nombre de grands barrages. Deux barrages ont ainsi été repérés par la mission américaine à 5 km en aval de Zafār<sup>55</sup>. Le premier mesure 100 m de longueur, 10 m de largeur, le second mesure 70 m de long pour 10 m de large. Ce vaste système de récupération et de distribution de l'eau régule les écoulements, depuis l'amont jusqu'en aval<sup>56</sup>. Comme l'avancent les auteurs de ces recherches, la réalisation de ces infrastructures ne peut se faire que dans un contexte social spécifique<sup>57</sup>. Une transition est amorcée entre la mise en culture sur terrasses, simplement irriguées par les écoulements de pente et les précipitations, et un système hydraulique requérant une succession de larges barrages destinés à réguler le flot sur un dénivelé de 200 m. Le premier système est associé à des sites de l'âge du bronze et du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. ; l'exploitation et l'entretien se font à l'échelle de la maisonnée ou du groupe de maisonnées. Le second système ne peut se faire qu'avec l'existence de puissantes instances capables de coordonner ces réalisations. Seul l'État himyarite semble en mesure d'assumer l'aménagement de ces infrastructures

51. En 2004, C. Robin recensait 13 barrages avec inscription de fondation parmi lesquels 12 himyarites et un sabéen. La datation des inscriptions par la paléographie, la mention d'un règne ou d'une ère, a montré qu'un seul barrage serait antérieur à l'ère chrétienne (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.), huit dateraient du I<sup>er</sup> siècle, trois du III<sup>e</sup> siècle et un du IV<sup>e</sup> siècle (Robin, Dridi [2004]).

À cela nous pouvons ajouter la date tardive de la réalisation du barrage de Ma'rib, aujourd'hui daté des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles (Vogt [2004]), date confirmée par les dernières datations réalisées sur les mortiers de construction présentées par B. Vogt lors du *Seminar für Sprachen und Kulturen des vorderen Orients: Yemen: Bridging the Gap Between the Past and Present* tenu à Heidelberg les 11 et 12 juin 2007.

52. Voir les inscriptions MQ-Shirjān 26 ; MQ-Hayd Mūsā 1 ; Bāfaqih-Bāṭāyi' al-Hadd 2 ; MQ-Ṣanā' 'l Zayn 3 ; MAFRAY-al-Maktūba 1 ; MAFRAY-dhū-Ḥadīd 1 ; MAFRAY-dhū-Ḥadīd 2 (Robin [1991] ; Robin, Dridi [2004]).

53. MAFRAY-Makhliq 1 ; MQ-al-Ḥāt 1. Dans le cas du barrage d'al-Ḥāt, il s'agirait d'une structure modeste d'après la grossièreté de l'inscription et la faible durée des travaux (Robin, Dridi [2004], p. 85). Ceci expliquerait le fait que ces travaux aient été pris en charge par un personnage plus modeste.

54. Barceló *et al.* (2003).

55. Gibson, Wilkinson (1995), p. 176-177.

56. Sur le cheminement des écoulements : Barceló *et al.* (2003) ; Gibson, Wilkinson (1995), fig. 10.

57. Gibson, Wilkinson (1995), p. 181 ; Barceló *et al.* (2003), p. 140-141 ; Wilkinson (2003), p. 192.

nécessaires à la subsistance des populations et d'atteindre le degré de coordination et d'organisation nécessaire. Ces considérations spéculatives ne sont pas dénuées d'un ancrage chronologique. Des inscriptions évoquent l'administration de barrages depuis Zafār au début de l'ère chrétienne<sup>58</sup> ; par ailleurs nous mentionnions précédemment l'apparition de nombreux barrages, au début de l'ère chrétienne, dans les régions ḥimyarites d'al-Mi' sāl<sup>59</sup> ou de Ḥaṣī<sup>60</sup>.

Ainsi, outre le contrôle du commerce maritime et des échanges interrégionaux, c'est par l'aménagement de structures hydrauliques permettant de concentrer les écoulements dans certaines vallées et d'optimiser les rendements que le pouvoir ḥimyarite contrôle, partiellement au moins, les moyens de subsistance de la population.

### La formation d'un État tribal : Ḥimyar

À partir du début de l'ère chrétienne, une série de mécanismes se mettent en place au sein du royaume ḥimyarite et, dans une moindre mesure, chez ses voisins. Nous avons évoqué dans une première partie les recompositions territoriales qui s'opèrent alors, avec l'évolution d'un réseau urbain linéaire étalé le long de la piste caravanère faisant place à un réseau centralisé autour des capitales et sièges de *qayl*-s sur les Hautes-Terres ; nous avons mentionné l'extraction d'une partie de l'élite en dehors du cadre tribal qui structure la société sudarabique et l'abstraction qui est faite d'anciens référents identitaires, notamment par la disparition des panthéons tribaux ; enfin nous venons de détailler l'accaparement des ressources au détriment des anciens systèmes de redistribution communautaire autrefois développés dans les Basses-Terres. Tous ces mécanismes sont autant d'éléments qui caractérisent « le processus de "désancrage" par lequel les relations d'appropriation des ressources et de dominance quittent le domaine de la parenté pour d'autres formes de hiérarchie »<sup>61</sup>. La situation s'apparente alors au processus décrit par S. C. Caton d'une formation d'un État progressivement centralisé qui contrôle de manière indirecte une fédération tribale par le biais d'intermédiaires choisis dans l'aristocratie tribale – en l'occurrence le *qayl* – ou qui sont reconnus par la tribu<sup>62</sup>, qui la gouverne et qui sont chargés par l'État d'un certain nombre de charges (mobilisation des hommes, réalisation de grands travaux), en échange de quoi ils représentent les intérêts de la tribu auprès du souverain<sup>63</sup>.

L'État ḥimyarite qui émerge au début de l'ère chrétienne peut être assimilé au concept de « *tribal state* » ou État tribal que définit R. Tapper :

Tribal states may be of three forms. Perhaps the commonest among pre-modern states has been where one tribal (descent-based) elite or dynasty rules a conquered territory and its heterogeneous population. [...] Another form is where a non-tribal dynasty is brought to power by, and continues to depend on, tribal support. [...] In all these cases the state resembles an empire in conceding a certain recognition to semiautonomous groups and minorities.<sup>64</sup>

58. Wilkinson (2003), p. 192.

59. Robin (1991), p. 186.

60. Robin, Dridi (2004).

61. Cleuziou (1999), p. 263.

62. Ce cas de figure est illustré par les *qayl*-s n'appartenant pas à la tribu qu'ils dirigent – cf. *supra*.

63. Caton (1990), p. 99.

64. R. Tapper 1990, p. 68-69.

L'État ḥimyarite correspond dans un premier temps à la première partie de cette définition. Avec l'installation d'un gouverneur éthiopien, dans le second quart du VI<sup>e</sup> siècle, c'est à la seconde partie de cette définition que s'apparente cet État. Il se caractérise par la centralisation et la concentration du pouvoir, que nous avons largement développé ici. Mais il se caractérise également par un pouvoir fort et contrôlant directement l'ensemble du territoire, ce qui transparaît dans la succession au trône, l'expansion territoriale, une hiérarchisation des charges administratives, un contrôle de la vie sociale et religieuse, ainsi que celui des pouvoirs locaux<sup>65</sup>.

Se pose alors la question de savoir dans quelle mesure les populations sont susceptibles de se reconnaître dans un pouvoir qui, pour se construire, a progressivement gommé leur identité traditionnelle et la légitimité que peut revendiquer ce même pouvoir.

### Tension identitaire et légitimation du pouvoir

L'assise du pouvoir et la concentration des ressources n'ont pu se faire, en Arabie du Sud, sans une transformation profonde de la société traditionnelle sudarabique. Ces transformations se manifestent au tournant de l'ère chrétienne pour s'accroître aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, alors que le royaume ḥimyarite domine l'ensemble de l'Arabie du Sud. Différents points ont été évoqués jusqu'ici, nous les rappelons :

- sur le plan politique : centralisation du pouvoir au sein d'un nombre réduit de villes, formation d'une cour autour du souverain ; regroupement artificiel de tribus ; apparition d'une élite coupée de la structure tribale (une partie des *qayl-s*, les gouverneurs) ;

- sur le plan religieux : populations ne se reconnaissant plus dans la pratique de cultes communs, mais au sein de systèmes d'allégeance ; disparition des panthéons tribaux, abandon des sanctuaires et disparition des pôles religieux au sein de l'armature urbaine ; développement du monothéisme encouragé par le pouvoir ;

- sur le plan économique : contrôle de l'activité mercantile par le pouvoir ; maîtrise des infrastructures hydrauliques ; déclin du temple comme acteur économique et transformation du système de redistribution traditionnel.

Ainsi, ce ne sont pas seulement le fonctionnement politique, religieux et économique qui évoluent, mais c'est l'ensemble de la société, la structure tribale et par conséquent l'identité des populations qui se trouvent transformés. Par la disparition des cultes traditionnels, l'apparition de nouvelles formes de hiérarchie et d'appropriation des ressources, la transformation des fédérations de tribus, les populations perdent leurs référents identitaires. Ce processus se reflète dans la manière dont les populations des Basses-Terres, au même titre que celles des Hautes-Terres, expriment leur identité à travers leur lieu de résidence à côté de – ou à la place de – leur lien de parenté. Le lien au sol remplace le lien du sang<sup>66</sup>.

65. L'ensemble de ces traits ont été développés dans le détail par C. Robin (2006b).

66. A. F. L. Beeston avait avancé cette thèse d'une évolution chronologique d'un lien au sang à un lien au sol par une approche quelque peu évolutionniste (Beeston [1972]). Si nous n'adhérons pas totalement à son raisonnement, nous n'adhérons pas non plus entièrement à la position de C. Robin, renouvelée récemment ([2006b], p. 45), selon qui « il est clair désormais qu'il s'agit d'une opposition dans l'espace et non dans le temps. Les Basses-Terres privilégient les liens du sang et les Hautes-Terres la solidarité territoriale » ([2006b], p. 45). Le cœur de ce débat tient principalement dans le fait que les données disponibles pour les Basses-Terres sont antérieures à l'ère chrétienne et soulignent le lien de parenté des populations alors

Si certains de ces mécanismes sont ouvertement le fait du pouvoir, tous ne le sont pas nécessairement. La disparition des panthéons traditionnels est avant tout la conséquence de rivalités politiques, de conquêtes et d'annexions qui amènent les populations à s'identifier au panthéon du vainqueur, de gré ou de force. L'hénothéisme qui se développe aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles s'observe mais s'explique encore difficilement. Le monothéisme ne fut pas nécessairement imposé à la population par le pouvoir. Comme l'avance C. Robin, le choix du monothéisme peut répondre à « l'aspiration des élites à une religion plus spirituelle ; la conviction de plus en plus répandue qu'il existe une survie après la mort ; le rôle grandissant de l'individu qui revendique le choix de sa religion, alors que précédemment elle résultait de l'appartenance à un groupe social »<sup>67</sup>, ce, à plus forte raison, dans un cadre où les référents identitaires traditionnels se trouvent progressivement gommés. Mais même si ces mécanismes ne sont pas le fait du pouvoir, celui-ci les encourage pour peu qu'ils contribuent à modérer les communautarismes et les vellétés indépendantistes.

Dans un tel contexte, on peut se demander où les dirigeants coupés de la structure tribale traditionnelle trouvent leur légitimité. Outre la sécurité assurée aux populations, l'élément déterminant reste, selon nous, la capacité qu'ont ces dirigeants à assurer la subsistance des populations par la réalisation, l'entretien ou la restauration des vastes systèmes hydrauliques mentionnés précédemment : barrages, systèmes de diversion des eaux à l'échelle d'un bassin versant, etc.

### Désagrégation de l'État ḥimyarite et de l'armature urbaine à la veille de l'Islam

Revenons à la question initiale que soulevait l'observation de la carte représentant les sites d'habitat sudarabiques aux III<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles (fig. 1) : l'Arabie du Sud est-elle désertée à la veille de l'Islam ?

L'État ḥimyarite tel que nous l'avons décrit repose sur un système politique, économique et religieux nouveau et dans une certaine mesure artificiel lorsque l'on observe les recompositions tribales. Ce système, progressivement mis en place aux premiers siècles de l'ère chrétienne, doit en partie sa croissance et sa légitimité à sa capacité de garantir la sécurité des populations et d'assurer l'achèvement et la maintenance de structures d'irrigation à grande échelle. De plus, l'État ḥimyarite centralisé fonctionne tant que la population s'identifie à ce pouvoir fort, soit par une

que celles pour les Hautes-Terres y sont postérieures et soulignent le lien au sol. Une opposition autant géographique que chronologique transparait dans cette observation. S'il est difficile de connaître la situation sur les Hautes-Terres avant l'ère chrétienne, une étude récente nous a néanmoins permis de cerner une évolution dans les Basses-Terres au début de l'ère chrétienne, où le sol est de plus en plus fréquemment décliné comme référent identitaire à la place ou à côté du lien de parenté. Ceci tend à encourager l'hypothèse d'une évolution dans le temps d'un lien du sang à un lien au sol dans les Basses-Terres. Le lien au sol dans les Basses-Terres n'est toutefois pas aussi profond qu'il ne peut l'être sur les Hautes-Terres. Nous en voulons pour preuve que sur les Hautes-Terres, il se fait toujours sentir aujourd'hui, non dans les Basses-Terres (C. Robin, communication personnelle). Ce changement dans les Basses-Terres au début de l'ère chrétienne ne s'explique que par les transformations sociales du début de l'ère chrétienne en Arabie du Sud évoquées dans cet article, notamment la disparition des référents identitaires traditionnels et ne dure qu'un temps, celui des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous avons eu l'occasion d'aborder cette question en détail récemment, nous n'y reviendrons pas ici (Schiettecatte [2008]).

67. Robin (2004a), p. 856.

identité tribale commune, soit après l'affaiblissement de ce trait, par l'assurance d'une subsistance et la garantie de sa sécurité. Un tel système politique et économique requiert une grande stabilité. Les conflits victorieux contre les Abyssins au III<sup>e</sup> siècle puis contre les populations d'Arabie centrale à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle entretiennent cette cohésion qui favorise l'émergence et le développement d'un État tribal.

Mais le système économique se trouve affecté par la baisse de la demande méditerranéenne en aromates aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles. Le VI<sup>e</sup> siècle est marqué par une forte instabilité politique dont les facteurs ont été soulignés par ailleurs<sup>68</sup> : politique de conquête trop ambitieuse ; rupture des équilibres traditionnels ; interventions aksumites ; mort tragique de plusieurs souverains ; absence de succession dynastique<sup>69</sup> ; rivalités entre partis pro-Byzantins et pro-Perses.

Aussi, *lorsque* les conflits se multiplient, *lorsque* le pouvoir oscille entre les mains de gouverneurs abyssins et de satrapes perses, *lorsque* l'autorité centrale n'est plus en mesure de maintenir une cohésion fondée sur une religion récente dans laquelle l'ensemble de la population ne se reconnaît pas nécessairement et sur une construction nouvelle d'entités territoriales, *lorsque* le système économique est en perte de vitesse, dans la mesure où les moyens déployés ne permettent plus, à quelques exceptions près, l'entretien des systèmes d'irrigation, et que les débouchés du commerce maritime se tarissent, *alors*, les tribus à l'échelle locale se dissocient d'une structure sociopolitique dans laquelle elles se reconnaissent de moins en moins. Conséquence de cette dissociation, l'attraction des centres du pouvoir cesse de s'exercer, l'armature urbaine, centrée autour de quelques pôles, se désagrège. Il est alors très vraisemblable que le réseau urbain n'est plus constitué que de petites communautés isolées qui n'ont laissé que d'infimes traces archéologiques derrière elles.

Les cartes des IV<sup>e</sup> (fig. 4) et VI<sup>e</sup> siècles (fig. 5) reflètent cette diminution du nombre de pôles et la centralisation des activités fonctionnelles du royaume. Mais il ne fait nul doute que le reste du territoire ne saurait être perçu comme un espace vide, et qu'un certain nombre de petits sites aux fonctions limitées et de faible attraction étaient occupés par des communautés. Nous n'avons guère de trace de ces communautés qui ne gravent plus d'inscription et dont les vestiges ont été recouverts par des occupations islamiques, ou sont restés ignorés ou incompris. Mais l'effondrement de l'armature urbaine est en revanche tangible et s'explique par divers arguments. Les limites qu'imposent la documentation épigraphique et archéologique dans l'analyse ne sauraient en ce sens masquer un réel déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'Islam.

Un point demeure malgré tout obscur : pourquoi ce déclin apparaît-il dans l'analyse cartographique dès le IV<sup>e</sup> siècle alors que les manifestations historiques d'une instabilité précipitant le royaume de Ḥimyar ne sont tangibles qu'au début du VI<sup>e</sup> siècle ? N'y a-t-il pas un paradoxe entre cette période d'expansion ḥimyarite en péninsule Arabique, et l'amorce d'un apparent déclin ? À cela, nous pourrions répondre que cette période est également celle durant laquelle cesse toute émission moné-

68. Robin (2003), p. 155.

69. Alors que seules quatre dynasties de souverains ḥimyarites se succèdent au cours des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, dont une se maintient de 321 à 465, cinq dynasties se succèdent entre 500 et 535, ne comportant chacune qu'un seul règne, la stabilité ne reparait qu'avec l'arrivée sur le trône du général abyssin Abraha (voir Robin [2004a], p. 895-899 et tableau II).

taire, durant laquelle les ports de commerce sudarabiques subissent une baisse importante de leur activité, durant laquelle plus aucune inscription ne commémore la réalisation de barrage, exception faite de ceux d'al-Ghunaymiyya<sup>70</sup> et de Ma'rib. Pouvons-nous réellement admettre qu'il soit question d'un essor du royaume ?

## INSCRIPTIONS

Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000), à l'exception de :

- MAFY-Banī Zubayr 2 : inédit ; voir Robin (1977).
- MAFRAY-al-Maktūba 1 : Robin (1991), p. 173-174.
- MAFRAY-Makhliq 1 : Robin (1991), p. 169-171.
- MQ-al-Ḥāṭ 1 : Robin (1998), p. 145-147.
- MQ-Ḥayd Mūsā 1 : Robin, Dridi (2004), p. 82.
- MQ-Ṣanā' 'l Zayn 3 : Bāfaḳīh, Bāṭāyi' (1994), p. 96-101.
- MQ-Shirjān 26 = Ja 1818 : Jamme (1971), p. 83-84.
- RIÉth 195 : Bernand *et al.* (1991), p. 284-288.
- YM 1950 : Gajda (2005).
- YM 10882 : inédit ; voir Robin (2006b), n. 7.

## BIBLIOGRAPHIE

Avanzini (A.)

- 1995 *As-Sawdā'. Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tomo 4*, Paris-Rome, 1995.

Aymard (M.)

- 2000 «La Méditerranée chrétienne et l'essor du monde moderne (XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.): espace et économie urbaine: métropole, mégapole, mégalopolis», dans C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine retrospective* (CÉFR, 261), Paris, 2000, p. 104-116.

Bāfaḳīh (M. A.)

- 1990 *L'unification du Yémen antique, la lutte entre Saba', Ḥimyar et le Ḥaḍramawt, du 1er au 3e siècle de l'ère chrétienne* (Bibliothèque de Raydān, 1), Paris, 1990.

Bāfaḳīh (M. A.), Bāṭāyi' (A.)

- 1994 «Naqshān jadīdān min al-Ḥadd (min Khawlān walad-'Amm wa-Sufar)», dans *Raydān*, 6, Ṣan'ā', 1994, p. 89-101.

Bairoch (P.)

- 1985 *De Jéricho à Mexico, villes et économies dans l'histoire* (collection Arcades), Paris, 1985.

70. Robin, Dridi [2004], p. 89.

- Barceló (M.), Ortega (J.), Arcadi (P.), Torró (J.)  
 2003 «The search for the Hararah *asdād* in the area of Zafār, Governorate of Ibb, Yémen», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 33, Londres, 2003, p. 133-142.
- Beeston (A. F. L.)  
 1972 «Kingship in Ancient South-Arabia», dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 15, Leyde, 1972, p. 256-268.  
 1983 «Pre-Islamic Ṣan‘ā’», dans R. B. Serjeant, R. Lewcock (éds.), *Ṣan‘ā’. An arabian islamic city*, Londres, 1983, p. 36-38.
- Beeston (A. F. L.), Ghul (M. A.), Müller (W. W.), Ryckmans (J.)  
 1982 *Dictionnaire sabéen (anglais-français-arabe)*, Louvain-la-Neuve-Beyrouth, 1982.
- Bernand (E.), Drewes (A. J.), Schneider (R.)  
 1991 *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite, Tome I – Les documents*, Paris, 1991.
- Bowen Jr (R. LeB.)  
 1958 a «Archaeological Survey of Beiḥān», dans R. LeB. Bowen Jr, F. B. Albright (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958, p. 3-33.  
 1958 b «Irrigation in Ancient Qatabān (Beiḥān)», dans R. LeB. Bowen Jr, F. B. Albright (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958, p. 35-131.
- Breton (J.-F.)  
 1994 *Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7<sup>e</sup> au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère* (Archäologische Berichte aus dem Yemen VIII), Mayence, 1994.
- Brunner (U.)  
 1997 «Les débuts de l'irrigation», dans C. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba*, Paris, 1997, p. 53-54.
- Casson (L.)  
 1989 *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, 1989.
- Caton (S. C.)  
 1990 «Anthropological Theories of Tribe and State Formation in the Middle-East: Ideology and the Semiotics of Power», dans Ph. S. Khoury, J. Kostiner (éds), *Tribes and state formation in the Middle-East*, Berkeley-Los Angeles, 1990, p. 74-108.
- Cleuziou (S.)  
 1999 «Transitions vers l'État au Proche et Moyen-Orient: éléments pour une étude comparatiste», dans P. Descola, J. Hamel, P. Lemonnier (dir.), *La production du social, autour de Maurice Godelier, comptes-rendus du colloque de Cerisy*, Paris, 1999, p. 245-266.
- Coque-Delhuille (B.), Gentelle (P.)  
 1997 «Crues et sédimentation contrôlée au Yémen antique», dans *Géomorphologie*, 2, Paris, 1997, p. 99-110.

- Crone (P.)  
1987 *Meccan Trade and the Rise of Islam*, Princeton, 1987.
- Gajda (I.)  
1997 *Himyar gagné par le monothéisme (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, 2 vol., Thèse de doctorat nouveau régime, Université d'Aix-en-Provence.  
2002 «Les débuts du monothéisme en Arabie du sud», dans *Journal Asiatique*, 290-2, Paris, 2002, p. 611-630.  
2005 «The Earliest Monotheistic South Arabian Inscription», dans I. Gerlach (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen X*, Mayence, 2005, p. 21-29.
- Garbini (G.)  
1971 «Iscrizioni sabee da Hakir», dans *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 31, Naples, 1971, p. 303-312.
- Gibson (McG.), Wilkinson (T. J.)  
1995 «The Dhamār Plain, Yemen: A preliminary study of the archaeological landscape», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 25, Londres, 1995, p. 176-181.
- Groom (N.)  
1981 *Frankincense and Myrrh. A Study of the Arabian Incense Trade*, Londres, 1981.
- Henochsberg (M.)  
2001 *La place du marché*, Paris, 2001.
- Hirschfeld (Y.)  
2006 «The Crisis of the Sixth Century: Climatic Change, Natural Disasters and the Plague», dans *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, 6.1, Rhodes, 2006, p. 19-32.
- Jamme (A.)  
1971 *Miscellanées d'ancien (sic) arabe*, II, Washington, 1971.
- Kitchen (K. A.)  
2000 *Bibliographical Catalogue of Texts, Documentation for Ancient Arabia, Part II* (The World of Ancient Arabia Series), Liverpool, 2000.
- Korotayev (A. V.)  
1994 «Sabaeen Cultural-Political Area in the 2<sup>nd</sup> and 3<sup>rd</sup> Centuries AD: Problem of Taxation at the Kingdom Level and Temple Tithe», dans *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 54, Naples, 1994, p. 1-14.  
1996 *Pre-Islamic Yemen. Socio-political Organization of the Sabaeen Cultural Area in the 2nd and 3rd Centuries AD*, Wiesbaden, 1996.
- Korotaev (A. V.), Klimenko (V.), Proussakov (D.)  
1999 «Origins of Islam: political-anthropological and environmental context», dans *Acta Orientalia*, 52 (1999), Budapest, 1999, p. 243-276.
- Mouton (M.), Sanlaville (P.), Suire (J.)  
2006 «Le port sudarabique de Qāni': paléogéographie et organisation urbaine», dans *Comptes Rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril 2006, Paris, 2006.

Phillips (C.), Villeneuve (F.), Facey (W.)

2004 «A Latin Inscription from South Arabia», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 34, Londres, 2004, p. 239-250.

Robin (C. J.)

1977 *Le pays de Ḥamdān et Ḥawlān Quḍā'a (Nord-Yémen) avant l'Islam*, thèse dactylographiée, Université de Paris, 1977.

1982a «Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique», dans P. Bonnenfant (éd.), *La Péninsule Arabique aujourd'hui. T. II. Étude par pays*, Paris, 1982, p. 17-30.

1982b *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam, T. I. Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Ḥawlān Quḍā'a et du pays de Ḥamdān*, Leyde, 1982.

1984 «La cité et l'organisation sociale à Ma'īn: l'exemple de YTL», dans A. T. al-Ansary (éd.), *Studies in the History of Arabia, 1, Sources for the history of Arabia, Part 1*, Riyadh, 1984, p. 157-162.

1986 «Du nouveau sur les Yaz'anides», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 16, Londres, 1986, p. 181-197.

1991 «'Amdān Bayyin Yuḥaqbiḍ, roi de Saba' et de dhū-Raydān», dans Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans* (Publications de l'institut orientaliste de Louvain, 39), Louvain-la-Neuve, 1991, p. 167-205.

1992 «La pénétration des Arabes nomades au Yémen», dans C. Robin (dir.), *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions* (Revue du Monde Musulman et Méditerranéen, 61), Aix-en-Provence, 1992, p. 71-88.

1996 «Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud», dans J. Briend, E. Cothenet (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, 1996, col. 1043-1254.

1997 «L'État et les aromates en Arabie méridionale», dans A. Avanzini (éd.), *Profumi d'Arabia* (Saggi di Storia antica, 11), Rome, 1997, p. 37-56.

1998 «Décompte du temps et souveraineté politique en Arabie Méridionale», dans F. Briquel-Chatonnet, H. Lozachmeur (éds), *Proche-Orient ancien: temps vécu, temps pensé* (Antiquités sémitiques, III), Paris, 1998, p. 121-151.

2003 «Le judaïsme de Himyar», dans *Arabia*, 1, Paris, 2003, p. 97-172.

2004a «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril-juin 2004, Paris, 2004, p. 831-906.

2004b «'Les deux villes' (*Hagaraynê / Hgrnhn*) sont-elles Nashshân et Nashq<sup>um</sup>?», dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 119-121.

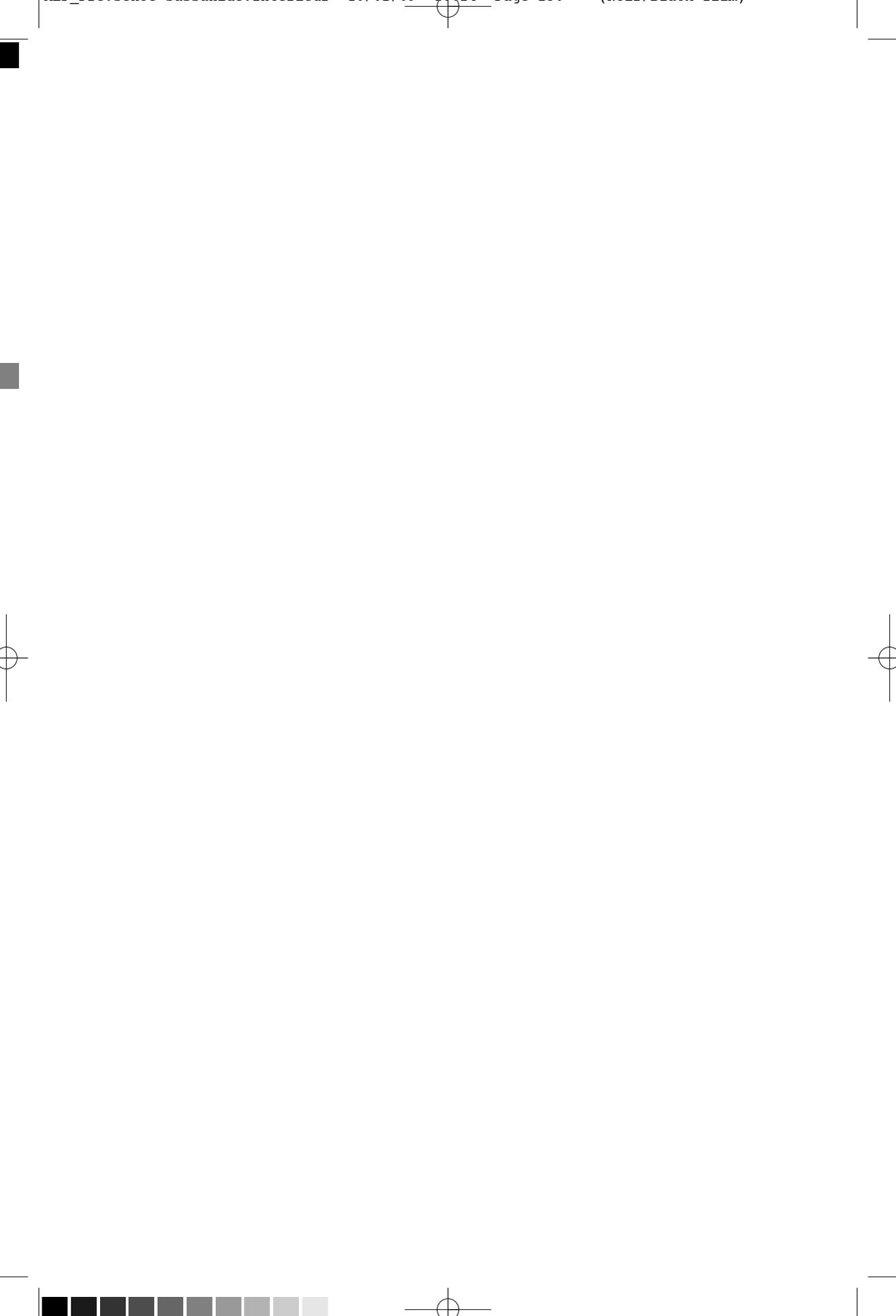
2006a «Les banū Ḥaşbaḥ, princes de la commune de Maḍḥā<sup>m</sup>», dans *Arabia*, 3, Paris, 2005-2006, p. 31-110.

2006b «L'institution monarchique en Arabie du Sud antique: les contributions fondatrices d'A. F. L. Beeston réexaminées à la lumière des découvertes les plus récentes», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 36, Londres, 2006, p. 43-52.

à paraître «'Ammī'anas, dieu de Ḥawlān (Yémen)», dans *Jerusalem studies in Arabic and Islam*, 2008, Jerusalem, à paraître.

Robin (C. J.), Dridi (H.)

- 2004 «Deux barrages du Yémen antique», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, janvier-mars 2004, Paris, 2004, p. 67-119.
- Robin (C. J.), Gajda (I.)  
 1994 «L'inscription du wādī 'Abadān», dans *Raydān*, 6, Ṣan'ā', 1994, p. 113-137.
- Salmeri (G.)  
 1997 «Dell'uso dell'incenso in epoca romana», dans A. Avanzini (éd.), *Profumi d'Arabia* (Saggi di Storia antica, 11), Rome, 1997, p. 529-540.
- Schiettecatte (J.)  
 2004 «Éléments pour une définition de la "ville" préislamique en Arabie du sud», dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 123-142.  
 2006 «L'évolution de l'armature urbaine en Arabie du Sud : la vallée du Jawf du VIII<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.», dans *M@ppemonde*, 84 (4-2006), revue en ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/num12/articlesart06404.html>, 2006.  
 2008 «La population des villes sudarabiques préislamiques : entre 'aṣabiyya et ḥaḍarī», dans P. Chevalier, V. Martignon, J. Schiettecatte (dir.), *Yémen : territoires et identités* (REMM 121-122), Aix-en-Provence, 2008.
- Sima (A.)  
 1999 «Notes on 'shr in Sabaean Inscriptions», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 29, Londres, 1999, p. 159-166.
- Tapper (R.)  
 1990 «Anthropologists, Historians, and Tribespeople on Tribe and State Formation in the Middle-East», dans Ph. S. Khoury, J. Kostiner (éds), *Tribes and State Formation in the Middle-East*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1990, p. 48-73.
- Vogt (B.)  
 2004 «Towards a new dating of the great dam of Mārib», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 34, Londres, 2004, p. 377-388.
- Vogt (B.), Robin (C. J.)  
 1997 «L'unité culturelle de l'Arabie méridionale», dans C. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba*, Paris, 1997, p. 223-227.
- Wilkinson (T. J.)  
 2003 *Archaeological Landscapes of the Near East*, Tucson, 2003.
- Yule (P.), Antonini (S.), Robin (C. J.)  
 2004 «Le harnachement du cheval d'un Ḥasbaḥide, découvert dans une tombe de Ḍafār», dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 11-22.



# Shabwa, Ma'rib et Şan'ā'

## Le devenir des capitales sudarabiques à la veille de l'islam

Jérémie SCHIETTECATTE<sup>1</sup>

*Le destin de trois des plus grandes villes sudarabiques – Shabwa, Ma'rib et Şan'ā' – est observé du tournant de l'ère chrétienne à l'avènement de l'islam. Pour chacun de ces sites, l'observation de ses fonctions politiques, religieuses, défensives et économiques nous permet de voir comment chacune de ces capitales de royaume évolue. Ces trois parcours illustrent combien la scission entre les temps préislamiques et islamiques est artificielle. Si deux d'entre-elles, Shabwa et Ma'rib, déclinent à la veille de l'islam, les raisons sont intrinsèques et antérieures au VII<sup>e</sup> siècle. Şan'ā' illustre pour sa part la trajectoire d'une ville fondée au I<sup>er</sup> siècle et dont l'importance ne fera que croître avec le temps, sans que l'avènement de l'islam ne l'affecte.*

### Abstract

*The destiny of three of the biggest South-Arabian towns – Shabwa, Ma'rib, and Şan'ā' – is examined from the turn of Christian era down to the advent of Islam. The political, religious, military and economic functions of each one show the evolution of these capital cities. Their histories highlight how artificial the separation between pre-Islamic and Islamic times is. Two of them, Shabwa and Ma'rib, do show a decline but this one can be explained by internal causes dating back to before the 7<sup>th</sup> century. At the same time, the third one, Şan'ā', founded in the 1<sup>st</sup> century, grew steadily without being affected by the advent of Islam.*

---

En complément à l'étude du peuplement de l'Arabie du Sud durant les six premiers siècles de l'ère chrétienne, nous proposons d'aborder la question du devenir de trois capitales de royaume : Shabwa, Ma'rib et Şan'ā', trois des sites les plus significatifs de cette période, afin d'en cerner l'évolution interne. La réunion des données archéologiques et historiques pour chacun de ces sites nous permettra de souligner les dynamiques dans lesquelles s'inscrit l'évolution de ces villes, de cerner l'importance de leur occupation au début de l'ère chrétienne et d'observer s'il saurait être question de leur déclin.

1. Laboratoire d'études sémitiques anciennes, UMR 8167 «Orient et Méditerranée», CNRS, Paris.

Shabwa fut la capitale du royaume du Ḥaḍramawt; Ma'rib et Ṣan'ā' ont ceci de commun qu'elles furent toutes deux, pour une période donnée, capitales du royaume de Saba'. Cette fonction fut un temps partagée par les deux cités et détermina pour partie leur devenir entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. À partir de l'annexion du royaume de Saba' puis du Ḥaḍramawt par Ḥimyar, les trois cités évoluèrent à mesure que les souverains ḥimyarites y cherchèrent ou non une source de légitimité.

Le choix de faire porter cette étude sur ces trois villes est motivé par la diversité des trajectoires qu'elles suivirent lors de l'unification de la totalité de l'Arabie du Sud par le royaume de Ḥimyar au IV<sup>e</sup> siècle. La première, Shabwa, ne survécut que peu de temps à cette conquête. Ce centre politique et religieux majeur fut abandonné peu après l'annexion du royaume du Ḥaḍramawt. La seconde, Ma'rib subsista après l'annexion du royaume de Saba', en grande partie grâce à ses capacités agricoles et à la place qu'elle occupa dans la légitimation du pouvoir ḥimyarite. La dernière, Ṣan'ā', est un exemple de ces villes qui ne semblent pas avoir été profondément affectées par les transformations politiques liées à l'unification de l'Arabie du Sud par Ḥimyar, ni par l'alternance des systèmes politiques des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (domination ḥimyarite, abyssine, perse, puis du premier État muḥājirūn).

## SHABWA, CAPITALE DU ḤAḌRAMAWT

Nous ne nous préoccupons pas ici des origines de Shabwa qui remontent au milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.<sup>2</sup>, ni même du développement de la ville au cours du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., mais de la seule période du début de l'ère chrétienne, durant laquelle la ville atteint son apogée avant de rapidement disparaître.

### Toponymie et topographie du site

Shabwa s'inscrit dans un cadre peu propice à la mise en place de vastes terres irriguées. La ville est située au sud-est du Ramlat al-Sab'atayn, au débouché des wādīs 'Irmā et 'Atf, cours d'eau temporaires d'importance moyenne, totalisant un bassin versant d'environ 1 100 km<sup>2</sup>; ceci ne l'empêcha pas de devenir une ville importante.

Ce site apparaît dans les inscriptions sudarabiques sous le nom de Shabwat (*S<sup>2</sup>bwt*). Sa plus ancienne mention épigraphique daterait du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. environ (*RÉS* 3053+3056+3050<sup>3</sup>), la plus récente attestation figure dans l'inscription Ir 31 (début du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.).

### La ville du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle : évolution d'un pôle fonctionnel

L'espace bâti et fortifié s'étend sur 15 ha et s'inscrit lui-même au sein d'un second système défensif plus large, englobant à la fois la ville et la vaste esplanade au nord de celle-ci. Sur ces quinze hectares, J.-F. Breton dénombre 130 soubassements en pierre<sup>4</sup>. C. Darles mentionne pour sa part 114 édifices partiellement visibles, mais restitue environ 200 constructions en incluant le secteur actuellement recouvert par le village

2. Breton (2003).

3. Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000), à quelques exceptions près signalées en début de bibliographie.

4. Breton (2001), p. 38.

de Mathnā<sup>5</sup>. Il serait vain d'espérer cerner les formes du bâti aux différentes périodes de l'occupation du site, celui-ci s'étant agrandi de manière organique. Les espaces de circulation sont définis par les vides laissés entre les structures<sup>6</sup>. L'activité de construction des grandes structures d'habitat sur soubassement de pierre semble particulièrement importante au début de l'ère chrétienne, comme l'atteste l'édification des bâtiments 52 et 53 par exemple<sup>7</sup>.

### *La fonction défensive*

Une double ligne de rempart assurait la protection du site. Le premier rempart court sur une longueur de 2 160 m au sommet d'un triangle de collines, en suivant un tracé tantôt en crémaillère, tantôt fait d'une alternance de bastions et courtines. Un second mur, au sein de ce premier espace, entoure la zone d'habitat sur une longueur de 1 375 m. L'inscription la plus ancienne mentionnant la construction de deux courtines, Sh VI/76/89, est du style paléographique B défini par J. Pirenne et daterait des environs du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>8</sup> La diversité des appareils de construction des fortifications témoigne de plusieurs phases de construction et de réparation<sup>9</sup> attestées par ailleurs dans les inscriptions de la seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.<sup>10</sup> Le texte Hamilton 2 A+B + Sh/75/128 mentionne la restauration et la consolidation du mur de fortification vers les I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles après J.-C., sous le règne de Yada'īl Bayyīn fils de Yada'ab<sup>11</sup>. La fonction défensive de Shabwa est toujours assurée au début de l'ère chrétienne.

### *Une centre politique et administratif*

La présence d'une élite se reflète dans la présence d'un grand nombre de bâtiments prestigieux (socles de pierre surmontés d'une superstructure en brique crue à ossature de bois); sa structure, au III<sup>e</sup> siècle, nous est partiellement dévoilée par l'inscription Ir 13/8 qui mentionne «Ili'azz Yaluṭ roi de Ḥaḍramawt et les serviteurs et le vice-roi du Ḥaḍramawt et les serviteurs et plusieurs qayls et des dirigeants et des hommes libres de la ville de Shabwat»<sup>12</sup>.

5. Darles (2003), p. 226 n. 3.

6. Breton (2000), p. 855.

7. Concernant l'activité de construction : Breton (2003), p. 202 sq. ; concernant les bâtiments 52 et 53 et leur datation, voir respectivement Breton (1998a) ; (1998b).

8. La datation du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., fondée sur la chronologie basse de J. Pirenne, que l'on retrouve encore chez J.-F. Breton ([1994], p. 131), et plus récemment chez C. Darles ([2003], p. 215), doit être actualisée au regard des nouvelles données chronologiques et attribuée au VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; cette inscription confirmerait les intuitions de C. Darles d'un rempart dont la construction initiale remonterait aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C. ([2003], p. 221).

9. Breton (1994), p. 129-130.

10. Voir les inscriptions Sh VI/76/81/1-3 : «[...] a entrepris pour son seigneur Yada' [...] roi de Ḥaḍramawt, la construction solide d'un bastion et d'un *ṣḥf* de la muraille de la ville de Shabwa qu'a] construite 'Ammī'anas du clan de Ṣadiqḍakar» (*qdm h-mr'-s' Yd'*... *mlk Ḥḍrmt g]s'm mḥfḍ w-ṣḥf gn]*... *hgrn S'2bwt d]-b(n)' 'm'ns' d-Ṣdqḍkr*) ; Shabwa 3/2-4 : «[...]a entrepris pour son seigneur II[...] roi de Ḥaḍramawt la r[éparation] et le renforcement de la muraille» (*qdm h-mr']-s' 'l[...] | mlk Ḥḍrmt 'ḍb ] | w]-gs'm gn'hn*) et Shabwa 15/2 : «À partir de la muraille de Shab[wa]» (*bn gn' S'2b[wt]*).

11. M. Arbach et M. Bāfaqīh proposent de dater le règne de ce souverain de la fin du I<sup>er</sup> siècle (Arbach, Bāfaqīh [1999], p. 122-123).

Hamilton 2 A+B + Sh/75/128/1 : «Yada'īl Bayyīn fils de Yada'ab r[oi de Ḥaḍramawt a réparé et consolidé] la muraille de Shabwa» (*Yd'īl Byn bn Yd'ab m[lk Ḥḍrmt 'ḍb w-rf]d gn' S'2bwt*).

12. 'l'z w-ḍnn w-'qbt mlk Ḥḍrmt w-ḍnn w-ḍbn 'qwl w-mr's' w-'b'l hgrn S'2bwt.

Mais la fonction politique du site est avant tout déterminée par la présence du siège du pouvoir royal ḥaḍramite qui s'y établit rapidement au cours de la période sudarabique. L'inscription rupestre du Sha'b al-Layl, découverte à proximité de la ville de Shabwa, mentionne le transport de pierres de taille ordonné par un roi pour la construction de son palais Shab'ān<sup>13</sup>. Cette inscription, classée par J. Pirenne dans le style paléographique C, peut être datée des VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Cette période est celle de l'apparition des premières occurrences épigraphiques du nom Shabwa et coïnciderait avec le développement de ce site en tant que pôle politique.

Un second palais royal, le palais Shaqīr, est attesté plus tardivement dans les inscriptions. La plupart des mentions épigraphiques de ce palais datent du III<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Shaqīr n'est plus mentionné à partir du IV<sup>e</sup> siècle, si ce n'est sur quelques monnaies encore en circulation et sur quelques monogrammes d'inscriptions ḥimyarites<sup>15</sup>. La fouille archéologique de la structure, dite "château royal", associée au palais Shaqīr, et les datations<sup>14C</sup> permettent de dater la fondation de cet édifice entre le IV<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et sa destruction vers le IV<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>.

Shabwa est mentionné comme capitale politique du royaume du Ḥaḍramawt dans les récits des auteurs classiques. Pline évoque la ville de Sabota en tant que *caput* au I<sup>er</sup> siècle<sup>17</sup>; elle apparaît également en tant que *metropolis* sous le nom de Saubatha dans le récit du *Périple de la mer Érythrée*<sup>18</sup> et sous le nom de Sabbatha dans la *Géographie* de Claude Ptolémée au II<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

Enfin, les productions monétaires ḥaḍramites émanent également des ateliers de Shabwa, avec l'évocation sur les pièces du nom du palais Shaqīr. Les monnaies mentionnant le palais sont classées dans les catégories "imitations of Athenians coins of the 'old style'" (celles présentant le nom de Shaqīr en sont une variante tardive qui n'apparaît qu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), "series with caduceus", "series with eagle", "square coinage" et "series with bull". Leur émission est datée de la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au début du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>20</sup>

13. Sha'b al-Layl/1-4: «Ilīyafa' Dhubyān, fils de | 'Ammidhakhar, roi de Ḥaḍramawt | a transporté des pierres de taille pour construire le [...] de son palais Shaba'ān» ('lyf' Dbyn bn | 'mḏhr mlk Ḥḍrmt | nql m'rb hmbny [...] bt | byt-s' S'2b'ān).

14. Mention de travaux de construction dans RÉS 4912/1-2: «Yada' il Bayyin roi de Ḥaḍramawt [...] (re)bâtit le palais Shaqīr» (Yd' l Byn mlk Ḥḍrmt bn Rbs'ms' bn 'hrr Yhb'r ḡ-s'qlb w-hrr hgrhn S'2bwt | w-br' bytn S'2qr); mention d'une attaque et d'une occupation du palais lors de la campagne menée par l'armée sabéenne sous la direction du souverain Sha'r Awtar vers 230 après J.-C. dans Ir 13/7-11.

15. C. Robin ([1987], p. 122-124) voit dans ce monogramme une sorte d'emblème national plus que royal ou dynastique, dont l'origine reste obscure.

16. Breton (1991a), p. 212-214, 221; Seigne (1991), p. 155-159: le bâtiment aurait été détruit une première fois au début du III<sup>e</sup> siècle, puis quasiment reconstruit à l'identique; un *terminus ante quem* de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle peut être attribué à cette reconstruction, cette date correspond à un tremblement de terre qui affecte la structure, daté par radiocarbone de 249-321 (date calibrée) et mentionné dans l'inscription RÉS 4912/2: «lorsque tout fut endommagé par le séisme» (mt tbrw bn sydmn). Un incendie du palais à une date tardive (vers le V<sup>e</sup> siècle environ) met un terme à une longue période de désaffection.

17. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* VI, 32, 154-155.

18. *Périple de la mer Érythrée*, § 27.

19. C. Ptolémée, *Géographie*, 6.7.38.

20. Sedov (2002), p. 77-79.

### *La fonction économique et commerciale*

Outre les ateliers monétaires, les nombreuses carrières repérées autour du site ont dû conditionner le développement économique de la ville. Une vingtaine de sites d'extraction de pierre ont été repérés dans un rayon de vingt kilomètres, ainsi qu'un site d'extraction de minerai de fer sur le jabal Harash et trois mines de sel<sup>21</sup>. À côté de cette activité d'extraction, des ateliers de métallurgie et d'orfèvrerie existaient probablement sur le site au tournant de l'ère chrétienne si l'on considère que la vaiselle du wādī Ḍura', datée des trois premiers siècles de l'ère chrétienne<sup>22</sup>, était issue des ateliers de Shabwa<sup>23</sup>.

Les récits des auteurs classiques témoignent également de la centralisation des aromates à Shabwa au début de l'ère chrétienne et du rôle d'étape de la ville pour les caravanes transportant ces aromates. La vaste esplanade en bordure de la *sabkha*, au centre du triangle de collines, formait un repli fortifié aux portes de la ville. Les caravanes pouvaient s'y abriter.

En dépit de l'absence de vestiges de structure commerciale ou d'une place de marché, Shabwa fait figure de centre économique à l'échelle locale (extraction de la pierre, atelier de taille de pierre et de métallurgie, périmètre irrigué) et régionale (extraction et commerce du sel, étape caravanière, frappes monétaires). Si l'ensemble de ces activités économiques et commerciales ne peut être daté avec précision, celles-ci ne sont plus décelables dans les sources archéologiques et textuelles après le IV<sup>e</sup> siècle.

### *La fonction religieuse*

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, le site apparaît également comme un centre religieux majeur. Cette fonction transparaît dans le nombre – probablement exagéré – de temples que Pline l'Ancien signale sur le site<sup>24</sup>. L'édifice cultuel majeur se situe à l'extrémité sud-est de la grand-rue ; il domine l'ensemble du site et constitue « l'élément primordial de la composition urbaine, il est l'édifice le plus structurant de la cité »<sup>25</sup>. En l'absence de donnée de terrain, J. Pirenne l'associe au temple majeur mentionné dans les textes, le temple 'Alīm consacré à la divinité Sayīn dhū-'Alīm (RF-*Alīm* 1/2-3 : *S'lyn ḡ-'lm b-mḥrm-s' | b-'lm b-S<sup>2</sup>bwt*), sur la base de l'importance architecturale de la structure et d'une plaque en bronze évoquant la divinité trouvée non loin de là<sup>26</sup>. Le temple 'Alīm était un lieu de pèlerinage au moins aux I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles, on en trouve la mention chez Pline<sup>27</sup> et dans une inscription<sup>28</sup>.

21. Bessac (1998).

22. Voir Breton, Bāfaqīh (éds) (1991).

23. Breton (1991b), p. 91 ; (2000), p. 873.

24. Pline l'Ancien évoque la présence de 60 temples dans la ville de Shabwa (*Hist. Nat.*, VI, 32, 154-155).

25. Breton, Darles (1998), p. 117.

26. Pirenne (1976), p. 414-415. Le premier argument reste le plus convaincant, le deuxième ne peut être retenu. La mention de Sayīn dhū-'Alīm est attestée en de multiples lieux sans que l'on ait affaire pour autant à un sanctuaire de la divinité.

27. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XII, 63.

28. Ir. B.3/37/11-12 : « dans la ville de Shabwat | en raison de l'approche du pèlerinage de Sayīn » (*'dy ḥgrn S<sup>2</sup>bwt | l-qrb l-ḥdr S'lyn*).

Le sanctuaire de pèlerinage de Sayīn dhū-'Alīm n'est plus mentionné à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Le culte de Sayīn, divinité tutélaire du panthéon ḥāḍramite, fut certainement abandonné à la suite de l'annexion du royaume du Ḥāḍramawt par Ḥimyar. La diffusion du monothéisme y est sûrement liée. Deux inscriptions provenant de Shabwa, postérieures au IV<sup>e</sup> siècle, évoquent le dieu unique Raḥmanān<sup>29</sup>.

### Shabwa, évolution de l'occupation du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle

L'aperçu de l'évolution fonctionnelle du site au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne reflète ce déclin du peuplement sudarabique à partir du IV<sup>e</sup> siècle que nous avons eu l'occasion d'évoquer<sup>30</sup>. Mais ce déclin ne suscite finalement pas plus d'interrogations que les raisons qui ont permis à ce site d'atteindre une telle importance au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Cette question a intrigué certains visiteurs et fouilleurs de Shabwa : qu'est-ce qui a permis à un site établi dans une enclave desservie par de faibles écoulements et aux ressources en eau douce limitées de connaître un tel développement<sup>31</sup> ?

Les éléments qui permettent le développement de ce pôle politique, défensif et économique semblent d'abord être la proximité des ressources minérales. Parmi elles, le sel a dû exercer un attrait particulier. C'est aussi la proximité des axes de communication, l'un vers le Jawf par le nord du Ramlat al-Sab'atayn, l'autre en direction de la bordure méridionale du désert et des capitales Tamna' et Ma'rib. Une troisième route se développe en direction du wādī Ḥāḍramawt puis, plus tard, de Bi'r 'Alī, *via* les passes de 'Uqayba et de Faṭura<sup>32</sup>. Shabwa doit son développement à son rôle économique et commercial plus qu'à son potentiel agricole.

La configuration du relief est également un atout majeur dans le choix de l'implantation. Le triangle de collines permet de protéger un vaste espace en bordure du site d'habitat disposant lui-même de ses propres fortifications. Ce vaste espace offre un abri idéal aux caravanes ; c'est aussi un lieu privilégié pour la taxation des produits lors de leur passage<sup>33</sup>.

Le tournant de l'ère chrétienne est également un tournant dans l'occupation du site. Plusieurs bâtiments présentent les traces d'un incendie pouvant être daté de la fin du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.<sup>34</sup>, événement contemporain de la destruction par le feu ou de l'abandon d'autres sites du Ḥāḍramawt (Raybūn<sup>35</sup>, Ḥurayḍa<sup>36</sup>,

29. Hamilton 11/1-4 : «Ḥuḡr bin | Salamat | que Raḥmanān écoute sa prière» (*Hḡr bn | S'lmt | l-ys'm'n Rḥmnn ṣlt-s'*) ; RÉS 4699 : «que] Raḥmanān écoute sa prière» (*(l-y)s'm'n Rḥmnn ṣlwt*).

30. Contribution de J. Schiettecatte dans ce même ouvrage.

31. Lankester Harding (1964), p. 39 : «*It is a surprising situation to have chosen for a capital city, uncentral and remote as it is, and lying in a hollow in the mountains which almost completely surround it*». Voir également Pirenne (1978), p. 129.

32. Pirenne (1978), p. 134-135. Sur la position de carrefour du site de Shabwa, cf. Breton (1991c), p. 419-422.

33. Breton (2000), p. 852.

34. Des datations <sup>14</sup>C ont été pratiquées sur des échantillons, plaçant l'événement dans une fourchette chronologique allant de 380-350 avant J.-C.-Cal à 45-30 avant J.-C.-Cal (échantillons Beta-142839 et Beta-145201, Breton [2003], p. 206). Une troisième date de 60 avant/220 après J.-C. pourrait tout aussi bien correspondre à cet événement qu'à la prise de Shabwa au début du III<sup>e</sup> siècle.

35. Sedov (1997), p. 51.

36. Sedov (1995), p. 112-113.

Makaynūn<sup>37</sup> par exemple). Aussi, les premiers siècles de l'ère chrétienne s'apparentent-ils à un redressement de la ville. C'est à partir de cette période que les grandes demeures nobiliaires sur soubassement en pierre se multiplient<sup>38</sup>. Leur nombre sur le site est significatif de la présence d'une élite, présence qu'attestent également les nombreuses productions de céramique méditerranéenne raffinées et les objets de luxe hellénistiques puis romains. La plupart de ces constructions datent de la fin du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. et des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que le royaume du Ḥaḍramawt atteint sa plus grande extension, depuis le wādī Bayḥān à l'ouest jusqu'au Zūfār omanais à l'est.

Cette période est marquée par plusieurs changements. L'intensification des échanges maritimes est à l'origine d'un apport important d'objets de valeur dans la capitale ; le temple de Sayīn est un centre de pèlerinage d'attraction régionale. L'apogée du Ḥaḍramawt se reflète dans sa capitale. L'emprise de la ville est perceptible à l'intérieur même du wādī Ḥaḍramawt, le temple de Sayīn attirant des habitants de Shibām (RF-Alīm 1) et de Sa'nān (Ja 892+892a). Le contrôle du pouvoir depuis Shabwa s'effectue sur la côte avec l'implantation de Bi'r 'Alī et la refondation de Khawr Rūrī, dans le Zūfār, ou vers l'ouest avec le contrôle du wādī Markha et du wādī Bayḥān à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle.

C'est également à cette période que les habitants de Shabwa manifestent leur attachement et leur appartenance à leur ville d'origine en déclinant leur identité par rapport à celle-ci, qu'il s'agisse des personnes originaires de Shabwa établies dans la colonie ḥaḍramite de Khawr Rūrī au I<sup>er</sup> siècle<sup>39</sup> ou des habitants même de la ville de Shabwa se revendiquant comme tels au III<sup>e</sup> siècle. Ces derniers se définissent tantôt comme "habitants de la ville de Shabwa" (Shabwa S/77/Mahdi/4 : *ḥwr ḥgr<sup>n</sup> S<sup>2</sup>bwt*), tantôt par la nisba Shabwanī (*S<sup>2</sup>bwnyhn* – Shabwa 4/2). Cette identité urbaine forte se manifeste également dans la mention des "dieux et déesses de la ville de Shabwa" (*'lhy w-'lhty ḥgrhn S<sup>2</sup>bwt* – RÉS 2693/6) vers le II<sup>e</sup> siècle.

Vers 220-230, la ville est mise à sac par l'armée sabéenne lors d'une campagne menée par le souverain Sha'r Awtar ; le palais royal est incendié. Il est fait écho de cet événement par nombre de dédicaces sabéennes effectuées dans le temple Awwām à Ma'rib<sup>40</sup>. En dépit de cet événement, la ville est restaurée et repeuplée (RÉS 4912). Quelques années après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, c'est celui du Ḥaḍramawt qui est conquis, à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. L'événement est mentionné dans Sharafaddin 32 et Ja 662. La ville de Shabwa est alors placée sous la tutelle de deux gouverneurs (*wz' – Ja 662/3*) pour une courte durée. Ses fonctions politique et administrative s'affaiblissent.

L'histoire de la ville devient alors moins précise. L'administration du Ḥaḍramawt incombe désormais aux Yaz'anides établis dans la région de 'Abadān ; Shabwa perd

37. Benoist *et al.* (2007).

38. Breton (2003), p. 202 sqq.

39. Khor Rori 1/2 : *ḥwr ḥgrhn S<sup>2</sup>bwt*, Khor Rori 3/2 : *ḥwr S<sup>2</sup>bwt*.

40. L'événement est rapporté par Ir 13, Ja 632, Ja 636, Ja 637, Ja 741, Fa 8, *CIH* 334, Fa 75+75 bis, Sharaf 17. Les traces d'un violent incendie daté de cette période ont par ailleurs été repérées lors de la fouille du "château royal" de Shabwa (Breton [1991a] ; [2003], p. 208).

41. Les derniers rois ḥaḍramites sont évoqués dans les inscriptions *CIH* 948 et Ja 656, datées vers 290 de l'ère chrétienne. Après cette date, le souverain ḥimyarite change sa titulature de "roi de Saba' et dhū-Raydān" en "roi de Saba' et dhū-Raydān et Ḥaḍramawt et Yamanat".

ses prérogatives. Le sanctuaire de Sayīn n'est plus mentionné. À la suite d'un soulèvement de populations ḥadramites au début du IV<sup>e</sup> siècle, mentionné dans Ir 31, Shabwa est une nouvelle fois la cible d'une expédition militaire. Quelques graffiti attestent d'une occupation persistante dans le "château royal" jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>, date de sa destruction finale. De très rares inscriptions sont encore gravées après cette date<sup>43</sup>; deux d'entre elles évoquent la pratique du culte monothéiste de Raḥmanān, probablement vers le V<sup>e</sup> siècle. Les témoins matériels exhumés lors des fouilles ne laissent toutefois plus entrevoir d'occupation substantielle du site.

Shabwa fut probablement victime du déplacement de l'activité politique vers les Hautes-Terres et de celui de l'activité commerciale vers une côte progressivement contrôlée par les tribus des mêmes Hautes-Terres. Le déplacement des centres du pouvoir, des voies commerciales et l'introduction du monothéisme eurent raison du pôle fonctionnel que représentait cette ville. Al-Hamdānī se fait finalement l'écho de la désertion du site, narrant la migration de la population de Shabwa vers la vallée du Ḥadramawt à la fin de la période préislamique<sup>44</sup>. Rien ne nous permet ici d'apprécier l'historicité de cet événement.

## MA' RIB, CAPITALE TRADITIONNELLE SABÉENNE

### Toponymie et topographie du site

Le site de Ma'rib, l'antique Maryab (*Mryb*) ou Marib (*Mrb*), est implanté au débouché des wādīs Dhana, al-Jufayna et al-'Alīb, bénéficiant, contrairement à Shabwa, de l'un des bassins hydrographiques les plus vastes du Yémen (env. 9 000 km<sup>2</sup>). Le toponyme antique Maryab (*Mryb*) est employé jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne; celui de Marib (*Mrb*) s'y substitue progressivement dès le II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Ce toponyme est attesté de manière continue durant toute la période qui nous concerne, du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>.

Cette ville est occupée durant toute la période sudarabique et fut la capitale du royaume de Saba', du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., date de l'annexion de ce royaume par Ḥimyar. Les données épigraphiques la concernant sont abondantes. Les données archéologiques, bien qu'également nombreuses, restent disparates. D'accès difficile, le site *intra-muros* a longtemps été délaissé au profit du périmètre irrigué, du barrage ou des temples *extra-muros*.

42. Breton (2003), p. 212.

43. Pirenne (1990), p. 84-87.

44. Hamdānī/Müller (1968), p. 87.

45. La ville de Maryab (*hgr Mryb*) est évoquée au I<sup>er</sup> siècle: *CIH* 373/1; Ja 560/11; Ja 642/5-6; Ja 643/9; Ja 644/7; au II<sup>e</sup> siècle: Ja 564/9; Ir 6/1; Ja 629/23; *CIH* 389/3-4; au III<sup>e</sup> siècle: Ja 636/7; Ir 13/5; Sharaf 19; Ir 14/2. Aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, trois inscriptions évoquent conjointement les formes antiques du toponyme Maryab et Mārib (*Mrb*): Fa 71/6, 17-18; Sharaf 18 et Ja 576/2-3. Enfin, la ville de Mārib (*hgr Mrb*) apparaît à de multiples reprises au III<sup>e</sup> siècle, beaucoup plus rarement par la suite (au III<sup>e</sup> siècle: Ja 572; Ja 613/9; Ja 651/17; Ja 660; Fa 76/7; Nami NAG 5; Ir 37; *CIH* 407; Ja 2113; Sharaf 35; Müller-Şirwāḥ 2/3; au début du IV<sup>e</sup> siècle: Ir 29/1; au milieu du VI<sup>e</sup> siècle: *CIH* 541/66, 81).

L'extension maximale de l'espace *intra-muros* de la ville de Ma'rib atteignait 110 ha<sup>46</sup>. En l'absence de données précises sur l'évolution de l'occupation à l'intérieur du site, il est difficile de savoir dans quelle mesure la totalité de cette superficie fut occupée durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Les principaux travaux d'aménagements défensifs ayant été menés au cours du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., rien n'autorise à penser qu'au début de l'ère chrétienne, la totalité de l'espace fortifié était occupée.

Le vaste espace ceint d'un rempart comporte différents secteurs parmi lesquels quatre grands monticules, le plus important d'entre eux étant le tell de Ma'rib, dans l'angle sud-est du site, d'une hauteur de 12 m. Fréquemment mentionné sous le terme d'acropole, il n'est en réalité composé que de l'accumulation d'une occupation médiévale et contemporaine (xv<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle)<sup>47</sup>. Un niveau vierge, repéré par carottage et d'une épaisseur de 1,5 m, est composé d'une accumulation éolienne de sable ; il témoigne d'une interruption de l'occupation entre l'abandon du site préislamique et sa réoccupation à la période islamique. Les trois autres monticules sont répartis le long du rempart méridional et soulignent la présence de structures importantes dans ce secteur<sup>48</sup>. Dans cette ville se concentrait un nombre indéterminé de structures d'habitat, dont témoignent les rares vestiges visibles et quelques inscriptions<sup>49</sup>. Une prospection géomagnétique effectuée au sud du site a révélé la présence d'un habitat dense ; l'orientation des maisons permet de distinguer deux quartiers, chacun organisé en suivant plus ou moins la trame d'une grille orthogonale. Aucune donnée discriminante ne permet toutefois de cerner l'évolution du tissu urbain entre le I<sup>er</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle. C'est donc par l'étude fonctionnelle du site que l'on peut tenter de cerner la nature de son évolution.

## La ville du I<sup>er</sup> au vi<sup>e</sup> siècle : évolution d'un pôle fonctionnel

### *La fonction défensive*

Le rempart de Ma'rib fut principalement érigé au cours du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. Les travaux les plus anciens sont attestés sous le règne de Yatha'amar Bayyīn fils de Sumhu'alī, *mukarrib* de Saba', au viii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>50</sup> Différentes

46. Si G. van Beek propose une superficie étonnamment basse de 23,2 ha (1997, p. 417), les valeurs habituellement proposées sont relativement homogènes : 100 ha pour E. Glaser (Müller, Rhodokanakis [1913], p. 48), 108 ha pour H. von Wissmann ([1976], p. 503), 110 ha selon R. Eichmann, H. Hitgen ([2003], p. 57) et B. Vogt ([1997], p. 107).

47. Eichmann, Hitgen (2003), p. 57 ; voir également : [http://www.dainst.org/index\\_3073\\_en.html](http://www.dainst.org/index_3073_en.html).

48. L'un de ces monticules est formé d'un complexe architectural mesurant approximativement 100 x 120 m de côté ; son accès se faisait par un escalier monumental (Eichmann, Hitgen [2003], p. 59).

49. Au I<sup>er</sup> siècle, *CIH* 28 évoque la construction du "palais" Yana'im ; à la même période, Fa 5 évoque l'achat du "palais" Yagūr par les banū Saḥr, lignage fréquemment attesté dans les textes de Ma'rib ; ZI 22 évoque au iii<sup>e</sup> siècle le "palais" Khazfān ; Ja 2851 évoque à la même époque le "palais" Ḥazfar ; enfin, Fa 74 mentionne, en l'an 499, des travaux dans deux grandes demeures, les "palais" Yakrūb et Yarīs par des membres de la tribu Saba' Kahlān.

50. Al-Khobar 1/1-2 : « Yatha'amar Bayyīn fils de Sumhu'alī mukarrib de Sa'ba' a fortifié Maryab » (*Yt'amar Byn bn S'mh'ly mkrb S'b'gn' Mryb...*).

phases de travaux conduites par les souverains sabéens sont mentionnées vers le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>51</sup> puis vers les II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant J.-C.<sup>52</sup>. Durant la période qui nous intéresse plus particulièrement, il est intéressant de noter que le rempart semble avoir été partiellement démantelé au cours du I<sup>er</sup> siècle afin d'accélérer la reconstruction de structures hydrauliques<sup>53</sup>. Seuls quelques travaux de restauration sont entrepris par la suite, telles les réparations réalisées sur le rempart sous la conduite des *qayls* de Muha'nif et Zuhār à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>, alors que le royaume de Saba' était déjà annexé par les souverains ḥimyarites. Le rôle défensif de la ville de Ma'rib semble ainsi décliner dès le début de l'ère chrétienne.

### *Un centre gouvernemental et une capitale politique*

La ville de Ma'rib apparaît rapidement comme un pôle politique d'importance majeure. Cette importance passée transparait dans les récits d'al-Hamdānī (*Iklīl* VIII) qui y mentionne la présence d'au moins quatre châteaux : 'Amdān, al-Hajar, al-Qashīb et Salhīn<sup>55</sup>. À l'exception de Salhīn, l'historicité de ces édifices est douteuse et l'on peut se demander si le château 'Amdān ne serait pas une simple réminiscence d'un nom de roi préislamique tel que 'Amdān Bayyīn Yuhaqbiḍ. Les trois autres toponymes sont attestés comme villages sur le site de Ma'rib au X<sup>e</sup> siècle (*Iklīl* VIII). Quoi qu'il en soit, même si, à l'exception de Salhīn, l'historicité de ces châteaux ne peut être prouvée, la persistance d'une tradition insistant sur l'accumulation de structures gouvernementales à Ma'rib est significative de la polarisation fonctionnelle administrative et politique qui a dû caractériser ce site.

Au début de l'ère chrétienne, le symbole de cette centralité politique est le palais Salhīn, haut-lieu du pouvoir sabéen. Ce palais, bâti – ou rebâti – sous le règne de Karib'īl Watār fils de Dhamar'alī au début du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>56</sup>, est ensuite cité à de nombreuses reprises<sup>57</sup>. Il est la personnification du roi et de son entourage<sup>58</sup>. Il est l'endroit où le roi s'en retourne au terme de conquêtes<sup>59</sup>. Les inscriptions

51. *RÉS* 3943/4 : « [...] et lorsqu'il édifia les deux portes de Maryab et fortifia Maryab de tours en pierres calcaires [...] » (*w-ywm bny ḥlfy Mryb w-gn[<sup>3</sup>] M]ryb mhfdt blqm*).

52. *RÉS* 4452+2663+GI 1110+*RÉS* 4370 : « Yada'īl Watar, roi de Saba', fils de Sumhu'alī Yanūf a entouré d'une enceinte Maryab [...] » (*Yd'īl Wtr mlk S'b' bn S'mh'ly Ynf gn' Mryb [...]*); Fa 91+92 : « Yada'īl Watar, roi de Saba', fils de Sumhu'alī Yanūf a entouré d'une enceinte Ma[ryab] » (*Yd'īl Wtr mlk S'b' bn S'mh'ly Ynf gn' M]ryb*).

Sur la périodisation des différentes parties du rempart : Finster dans Schmidt *et al.* (1987), p. 73-95 ; Breton (1994), p. 89-92.

53. Müller (1991), p. 546. Quelques éléments indiquent une dégradation du mur aux premiers siècles de l'ère chrétienne, notamment des remaniements dans la porte I ; des inhumations dans les sédiments au sommet du mur occidental, non datées, ont également été observées (Finster dans Schmidt *et al.* [1987], p. 86).

54. Ja 651/29-31 : « et de prendre | le commandement de l'armée de Saba' afin d'aider à la construction | des murs et des tours de la ville de Marib » (*w-qt]dmn ḥms' S'b' l-h'n w-l-br' | 'gn' w-mhfdt hgrn Mrb*) – adapté de la traduction anglaise d'A. Jamme (1962), p. 156.

55. Hamdānī/Müller (1881), p. 959.

56. *RÉS* 3946/5 : « et il édifia la partie supérieure de son palais Salhīn » (*w-bny tfr' byt-hw s'lhn*).

57. Par exemple : *RÉS* 4169/6 au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. ; Ja 644/6, 9, 13, 23 au I<sup>er</sup> siècle.

58. Fa 9 au I<sup>er</sup> siècle ; la dédicace Fa 28/4-5 a pour objectif d'améliorer « son [parlant du roi] bien être et le bien-être de la maison Salhīn » (*l-wfy-hw w-wfy | bytn S'lhn*) ; variante dans Ja 643 bis/7-8 et Ja 652/25 au III<sup>e</sup> siècle.

mentionnant ce palais deviennent plus rares à la fin du III<sup>e</sup> siècle, alors que Saba' est annexée par le royaume de Ḥimyar. Un haut fonctionnaire cherche, par une dédicace à Almaqah, à attirer la bienveillance de Salḥīn et de Raydān sur le souverain ḥimyarite<sup>60</sup>. Les deux palais de Ma'rib et de Zafār, mentionnés ensemble, symbolisent ici l'unification des deux entités politiques de Saba' et dhū-Raydān, que l'on retrouve dans la titulature royale. Salḥīn ne semble survivre que symboliquement à l'annexion de Saba' par Ḥimyar. À l'exception de l'inscription *CIAS 57.51/w7 n°1*, dont le caractère fragmentaire rend l'interprétation délicate, le palais ne semble plus mentionné. Cette dernière, datée du milieu du V<sup>e</sup> siècle, est-elle la preuve d'une occupation continue des lieux ou une simple réminiscence d'un nom à forte valeur symbolique – portée symbolique qui transparaît, durant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, dans l'utilisation du nom Salḥīn dans la titulature des souverains aksumites Kaleb et Ezana<sup>61</sup> ? Si l'inscription du roi abyssin Kaleb mentionne l'incendie du palais Saba' au début du VI<sup>e</sup> siècle, rien ne permet d'établir qu'il soit encore question de Salḥīn<sup>62</sup>.

Une analyse de la structure sociale de Ma'rib est révélatrice du rôle politique – certes amoindri – que continue de jouer la ville au cours des trois derniers siècles préislamiques. Après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, la structure sociale à Ma'rib semble se modifier<sup>63</sup>. Durant les premières décennies qui suivent (275-315 de l'ère chrétienne), les habitants de la ville de Ma'rib sont regroupés au sein de la tribu de Saba' Kahlān à laquelle est parfois annexé le qualificatif "propriétaires (ou citoyens) de la ville de Marib" (*'b'l hgr' Mrb*)<sup>64</sup>. Il est assez surprenant de voir qu'à une exception près, Ja 656, toutes les dédicaces de cette période ne sont pas le fait d'un individu se disant de cette tribu, mais de la tribu toute entière, dédicace collective dans laquelle s'observe la personnification de cette tribu de Saba' Kahlān. Il est tout aussi intéressant de voir que cette formation est généralement – et

59. Il y rapporte des captifs de marque tel que le roi du Ḥaḍramawt Ilī'azz Yaluṭ au III<sup>e</sup> siècle (Ir 13/5) ou des chefs rebelles dans Ja 660/17-19.

60. Ja 647/22 : « et la bienveillance et l'aide de Salḥīn et Raydān » (*w-hzy nṣr S'lhn w-Rydn*).

61. Dans l'inscription du roi Kaleb, *RIÉth 191*, trouvée à Axoum et rédigée en langue guèze mais au moyen de l'écriture sudarabique, le nom Salḥīn apparaît dans la titulature royale dans la séquence « roi (négus) de Axoum, et de Ḥimyar, et dhū-Raydān, et Saba', et Salḥīn, et Ta[w]dum, et dhu-Yamanat et Tihāmat et Ḥaḍramawt, etc. » (*RIÉth 191/9*). La titulature longue des souverains ḥimyarites est ici reprise au compte du négus abyssin avec l'ajout, à Saba', du nom de son ancien palais royal, Salḥīn. Ce fait est inédit dans la titulature longue des rois sudarabiques ; on le retrouve en revanche dans des variantes de la titulature des souverains abyssins Kaleb et Ezana au VI<sup>e</sup> siècle à travers des inscriptions en sudarabique, guèze et grec : *RIÉth 185-I/2*, *RIÉth 185-II/2*, *RIÉth 187/2*, *RIÉth 188/3-4*, *RIÉth 270/3*, etc.

62. *RIÉth 195.II/18* = DJE 1+2/18 : « et je réduisis en cendre le palais royal Saba' » (*wa-'āw'āyku tā'kā Sabā' [...]*), d'après la traduction en allemand que propose Müller (1972), p. 63.

63. Nous disons "semble" car nous ne connaissons finalement que peu de choses des trois siècles précédents. Au cours du règne des rois de Saba' et dhū-Raydān (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles) et malgré l'abondance d'inscriptions, nous ne connaissons que l'autorité qu'exerçait le roi de Saba' ainsi que l'existence d'une catégorie sociale de nature mal déterminée mentionnée sous le terme *ms'h*" (sorte de conseiller – cf. Robin dans Calvet, Robin [1997], p. 225). La structure sociale de la ville de Ma'rib que présentait A. G. Lundin (1973) pour les II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles se fonde uniquement sur des inscriptions postérieures à l'annexion de Saba' par Ḥimyar (v. 275) et doit être revue dans ce contexte spécifique.

64. Cette tribu est mentionnée à la fin du III<sup>e</sup> siècle dans *RÉS 3910*, Ja 851, Ja 653 et Ja 656, au début du IV<sup>e</sup> siècle dans Ja 668, Ja 735+754, au début du VI<sup>e</sup> siècle enfin dans Fa 74.

strictement – associée aux habitants (“hommes libres”, “propriétaires” ou “citoyens”) de la ville de Ma’rib<sup>65</sup>.

Deux textes peuvent être attribués à cette période, Sharaf 7 et Sharaf 8<sup>66</sup>. Ils nous permettent de restituer la hiérarchie sociale de cette “tribu des citoyens de la ville de Marib” en mentionnant :

- Sharaf 7/1 : la tribu de Saba’, les *qayl*-s, les *mzwd*<sup>67</sup>, les chefs et tous les propriétaires/hommes libres de Marib (*s<sup>2</sup>b<sup>n</sup> S<sup>1</sup>b<sup>’</sup> ’qwl<sup>n</sup> w-ms<sup>3</sup>wd<sup>n</sup> w-mr<sup>’</sup>s<sup>1n</sup> w-kl ’b<sup>1</sup> Mrb*).
- Sharaf 8/1 : la tribu de Saba’ Kahlān, propriétaires/hommes libres de la ville de Maryab et de ses vallées, ses *qayl*-s, ses dirigeants et ses chefs (*s<sup>2</sup>b<sup>n</sup> S<sup>1</sup>b<sup>’</sup> Khln ’b<sup>1</sup> hgr<sup>n</sup> Mryb w-’s<sup>1</sup>rr-hmw w-’qwl-hmw w-s<sup>3</sup>wd-hmw w-mr<sup>’</sup>s<sup>1</sup>-hmw*).

On trouve ainsi une tribu qui semble dirigée collégalement par des *qayl*-s et autres dirigeants (*s<sup>3</sup>wd*; *mr<sup>’</sup>s<sup>1</sup>*) qui se substituent désormais au souverain sabéen<sup>68</sup>. Différentes classes intermédiaires semblent interagir dans la gestion des affaires de la cité au bas desquelles les propriétaires ou hommes libres de Ma’rib et leurs affiliés et en intermédiaire des chefs de clans (*s<sup>3</sup>wd*), réunis en une classe spécifique (*ms<sup>3</sup>wd*), que l’on peut comparer aux *asyād* de la période médiévale<sup>69</sup> – dont la racine s’apparente à celle du terme sudarabique *s<sup>3</sup>wd*.

Loin de s’apparenter au système de la *polis* grecque tel que l’avance A. G. Lundin<sup>70</sup>, la tribu de Saba’, pas plus que la ville de Ma’rib, ne dispose d’une totale indépendance et est soumise à la tutelle directe des souverains ḥimyarites par le système du *qaylat* ou à l’autorité des vassaux ḥimyarites. L’inscription Ja 651 évoque ainsi la présence d’une résidence appartenant aux membres de la grande famille des Hautes-Terres Hamdān et Bata’ dans la ville de Ma’rib.

Un chef (*wz<sup>’</sup>*) est mentionné à plusieurs reprises à la tête de la tribu de Saba’ à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup> siècle<sup>71</sup>.

65 Cette fusion de la tribu de Saba’ avec les habitants de la ville de Ma’rib se retrouve peut-être dans la mention du lignage de Marib, les banū Marib (*bn<sup>y</sup> Mrb*), dans le texte du v<sup>e</sup> siècle de l’ère chrétienne Ry 509.

66. Ils reprennent en effet la forme des dédicaces à Almaqah typiques des I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> siècles et mentionnent la tribu de Saba’ Kahlān qui n’apparaît dans les textes datés qu’à partir du dernier quart du III<sup>e</sup> siècle. La mention de la forme ancienne du toponyme, Maryab, et non Marib, n’est pas un argument de poids pour faire remonter la date de Sharaf 8 avant la disparition du royaume de Saba’ ; en effet, cette forme apparaît également dans l’inscription Sharaf 29 datée du dernier quart du III<sup>e</sup> siècle.

67. Il faut probablement y lire *ms<sup>3</sup>wd*. En effet, le système de transcription d’A. H. Sharaf al-Dīn ne comporte pas la lettre “s<sup>3</sup>” qu’il transcrit de manière aléatoire par *ṣ* ou *ḥ*. Alors que A. G. Lundin ([1973], p. 27) propose la traduction “conseil des Anciens”, nous préférons y voir le sens d’une classe sociale telle que celle des “dirigeants” – traduction que propose C. Robin ([1996], col. 1103) du terme *s<sup>3</sup>wd* –, qui semble mieux correspondre à l’évolution sociale des structures tribales de cette période.

68. La tribu de Saba’ était jusque-là tribu royale ; elle était donc directement dirigée par le souverain. Après l’annexion de Saba’ par Ḥimyar, cette direction est assumée par d’autres personnalités pouvant être un *qayl* ou une assemblée tribale réunissant *’qwl*, *s<sup>3</sup>wd* et *mr<sup>’</sup>s<sup>1</sup>* (voir sur ce point Robin [1996], col. 1103).

69. Voir Bosworth (1998), col. 119-120.

70. Lundin (1973), p. 28.

71. Voir les textes Ir 31/1 (*Lf<sup>’</sup>tt Ys<sup>2c</sup> bn Mrhbm wz<sup>’</sup> s<sup>2c</sup>bn S<sup>1</sup>b<sup>’</sup>*), Ja 660/14 (*Y<sup>’</sup>mr wz<sup>’</sup> s<sup>2c</sup>bn S<sup>1</sup>b<sup>’</sup>*) et Sharaf 32/6-7 (*Y<sup>’</sup>mr ’s<sup>2c</sup>w<sup>c</sup> w-Zyd Qwm bnw ḡ-hlfn ’nmrm | wz<sup>’</sup>y s<sup>2c</sup>bn S<sup>1</sup>b<sup>’</sup>*).

Enfin, les *qayl*-s de Saba' sont mentionnés une dernière fois, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, dans l'inscription *CIH* 541/14. Ceci pourrait illustrer la pérennité d'un système qui se serait mis en place trois siècles plus tôt.

Ces quelques éléments sont révélateurs du rôle de centre politique que continue à jouer, dans une moindre mesure, la ville de Ma'rib au sein de l'armature urbaine ḥimyarite, après qu'elle a cessé d'être le centre du royaume de Saba'. Elle apparaît d'abord en tant que lieu de résidence d'un gouverneur, puis des *qayl*-s de la tribu Saba' Kahlān. Ceci lui confère un rôle de centre politique sous l'autorité du souverain ḥimyarite, du IV<sup>e</sup> siècle au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, date de la dernière mention des *qayl*-s de Saba'. Au VI<sup>e</sup> siècle toutefois, rien ne permet de savoir dans quelle mesure il saurait encore être question d'un véritable rayonnement politique de Ma'rib.

### *Un pôle religieux*

La fonction religieuse est, avec la fonction politique, l'élément le plus déterminant dans l'attraction qu'exerçait la ville aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Un grand nombre de sanctuaires *intra-* et *extra-muros* ont été repérés au cours des prospections de l'oasis. Leur longévité est difficile à déterminer avec précision. Il est toutefois possible d'affirmer que plusieurs d'entre eux étaient actifs au début de l'ère chrétienne. On dénombre au moins sept temples *intra-muros*<sup>72</sup>. Dans le reste de l'oasis de Ma'rib, en dehors des deux sanctuaires majeurs, Maḥram Bilqīs et 'Arsh

72. – les piliers du premier sont remployés dans l'actuelle mosquée de Salomon, au pied du tell de Ma'rib. La fondation du sanctuaire remonterait, d'après des carottages, au IX<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Eichmann, Hitgen [2003], p. 61);

– un second fut détruit en 1948 lors de la construction du palais du gouverneur, alors que A. Fakhry visitait le site. Il n'est plus attesté que par les photos et pièces archéologiques publiées par ce dernier (Fakhry [1952], vol. 3, pls XXXVIII et XXXIX a);

– les vestiges de quatre sanctuaires ont récemment été repérés par la mission archéologique allemande, trois au sud de la ville et un à l'ouest. Ces structures ne sont identifiées comme temples que sur la base de la présence d'une plateforme rectangulaire précédée de propylées. Elles sont nommées "Podium 1", "Podium 2", "Podium 3" et "Podium 4" (Eichmann, Hitgen [2003], p. 59, fig. 7);

– un dernier sanctuaire, consacré à Almaqah, a été localisé dans la partie nord du site. Ce dernier est nommé dans les textes le temple Ḥirwān (*Hrw*) ou Ḥirūn (*Hrn*) (Schmidt *et al.* [1987], p. 65-66 et Calvet, Robin [1997], p. 225-226). Si l'inscription Schm/Mārib 24 trouvée sur l'un de ses piliers permet de dater l'une des phases de construction du 2<sup>e</sup> quart du II<sup>e</sup> s., son activité remonte au moins au milieu du I<sup>er</sup> mill. av. J.-C. (*CIH* 563+956).

– Il est possible de voir, parmi les sanctuaires non identifiés, celui mentionné par BM 103063, consacré à la divinité nord-arabique Shams (texte de la fin du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., cf. Robin, Vogt (éds) [1997], p. 234-235), ainsi que le sanctuaire Baḥr Ḥaṭab, consacré à 'Athtar dhū-Dhibān. Bien que peut-être plus ancienne, son activité n'est pour le moment connue que par des textes des trois premiers siècles de l'ère chrétienne: Fa 55, *CIH* 429, *CIH* 430, *CIH* 436/3, *CIH* 431+438. La ville comportait un temple consacré à Hawbas, divinité mentionnée dès la période des *mukarrib*-s de Saba' (Gl 1720, Y.87.YR/1, *CIH* 957), durant la 2<sup>e</sup> moitié du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. (Ja 550, Ja 551, Ja 556) et la période des rois de Saba' et dhū-Raydān (*CIH* 410). Enfin, si l'on restitue la provenance de la dédicace d'un Sabéen à dhū-Samāwī (*CIH* 521) à Ma'rib au début de l'ère chrétienne, peut-être sommes-nous en droit de restituer la présence d'un sanctuaire consacré à cette divinité.

Bilqīs, sept autres sanctuaires ont été localisés<sup>73</sup>, deux dans l'oasis sud<sup>74</sup>, deux dans l'oasis nord<sup>75</sup> et trois sur les pentes du jabal Balaq al-Qiblī<sup>76</sup>.

Parmi ces nombreux sanctuaires, seul le temple Awwām, aujourd'hui Maḥram Bilqīs, semble avoir exercé une forte attraction au point de conférer à la ville toute proche de Ma'rib une fonction religieuse de premier ordre. Ce sanctuaire fédérateur de la tribu de Saba' était le cadre d'un pèlerinage annuel au mois de dhū-Abhī<sup>77</sup>. La réalisation de ce pèlerinage par des populations éloignées au début de l'ère chrétienne (notamment du Jawf et des Hautes-Terres) révèle l'attraction du sanctuaire sur les populations voisines entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle.

À la fin du III<sup>e</sup> siècle, alors que le royaume de Saba' est annexé par Ḥimyar, les souverains ḥimyarites Yasrum Yuhan'im et Shamar Yuhar'ish effectuent des dédicaces à Almaqah dans le temple Awwām (Sharaf 29 et 35). Ils se réapproprient pour une courte période les rites fédérateurs de Saba', légitimant par ces actes la prise du pouvoir sur cette entité. Le culte semble toutefois y être abandonné au cours du IV<sup>e</sup> siècle, alors que les premiers textes monothéistes apparaissent en Arabie du Sud. L'inscription la plus récente y est datée du règne de Tha'rān Yuhan'im et de son fils Malkīkarib Yuha'min.

Du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, la fonction religieuse de Ma'rib n'apparaît plus déterminante. De rares éléments attestent de l'aménagement de lieux de culte monothéistes :

- construction par le souverain Malkīkarib Yuha'min d'une synagogue (*mkrb'*) évoquée, au début du V<sup>e</sup> siècle, dans l'inscription Ja 856/3 ;

73. E. Glaser mentionnait pour sa part 16 sites comportant des ruines dans les environs de Ma'rib. Un seul est clairement décrit comme un sanctuaire à al-'Amā'id al-'Ulyā, à proximité d'al-Mirwath, le "*Tempel III*" décrit par J. Schmidt. Il est possible que les autres sites comportaient, pour certains d'entre eux, les vestiges de temples (Müller, Rhodokanakis [1913], p. 141-142).

74. – Le "*Tempel III*" au lieu-dit al-Mirwath ou al-'Amā'id al-'Ulyā, dont la présence est mentionnée par E. Glaser puis J. Schmidt (Müller, Rhodokanakis [1913], p. 141 ; Schmidt *et al.* [1982], p. 84-85), pour lequel le texte *RÉS* 4782 permet de dater une activité au tournant de l'ère chrétienne (Bron [1989]) ;

– Le "*Tempel IV*", en bordure ouest de l'oasis, au pied du jabal Balaq al-Awsaṭ (Schmidt *et al.* [1982], p. 85-87).

75. – Un premier sanctuaire est sédimenté sous les limons ; les fragments architecturaux permettent d'envisager deux phases d'occupation successives, l'une durant la période des *mukarrib-s* de Saba', l'autre au début de l'ère chrétienne (Schmidt *et al.* [1982], p. 78-79) ;

– Un second sanctuaire est implanté en bordure nord de l'oasis, la qualité médiocre de l'appareil incite J. Schmidt à rattacher sa construction à la période tardive de l'occupation de l'oasis (Schmidt *et al.* [1982], p. 79-81).

76. Rien ne permet de restituer une activité au début de l'ère chrétienne dans ces sanctuaires. Le premier, dit "Samsara au pied du Balaq", était consacré à Wadd dhū-Masma'im : Schmidt (1982) ; (1988a) ; Müller (1982) ; (1988). Toutes les inscriptions trouvées autour de ce temple datent des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Le second se trouve à 'Atf al-Ḥamrā', en rive gauche du wādī Dhana, en amont de l'antique digue. Il serait selon J. Schmidt une forme archaïque du temple avec vaste cour : Schmidt (1988b), p. 148-152. Enfin, le troisième temple est implanté à l'est du jabal Balaq, à proximité de l'oasis nord de Ma'rib, à al-Dish al-Aswad. Il s'agirait d'une structure liée au culte des morts ou à quelques inhumations : Schmidt *et al.* (1982), p. 73-77 ; Schmidt (1988b), p. 152-158.

77. Ce pèlerinage est attesté à plusieurs reprises (par ex. : *RÉS* 4176 au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; Ghūl-Ma'rib 1 au I<sup>er</sup> siècle). Un pèlerinage en dehors de la période régulière est évoqué par *CIAS* 39.11/03 n° 6/9.

– présence d'une église (*b't*) mentionnée dans *CIH* 541/66-67 et d'une communauté chrétienne dont le martyre nous est rapporté dans le *Livre des Himyarites*, XXI<sup>78</sup>.

Quoi qu'il en soit, aucun élément ne permet d'affirmer que ces structures ont été édifiées dans le but d'exercer une attraction quelconque sur les populations autres que celles de l'oasis de Ma'rib.

#### *La fonction économique et commerciale*

Entre les I<sup>er</sup> et VI<sup>e</sup> siècle, le rôle commercial de la ville de Ma'rib est peu précis. L'inscription *RÉS* 3910 évoque certes une réglementation royale concernant les gens de la tribu de Saba', de la ville de Ma'rib et de ses vallées, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., mais ne mentionne nullement la présence physique d'un marché. Cette inscription régleme les ventes du bétail et des esclaves, en mentionnant au premier rang des personnes concernées les "propriétaires de la ville de Ma'rib" (*'b'l hgr<sup>m</sup> Mrb*). Ceci laisse entrevoir une activité commerciale importante dans cette ville. Par ailleurs, si l'on considère les 9 600 ha cultivés autour de la ville, il ne fait aucun doute que les besoins de la population locale étaient couverts et qu'un surplus était commercialisé. L'oasis n'a certes pas toujours connu une telle extension, mais bien en deçà de cette taille, elle a rapidement dû permettre de dégager un excédent commercialisable auprès des populations étrangères à l'oasis, au plus tard avec la construction des premiers ouvrages hydrauliques monumentaux, vers les VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Pôle économique basé sur la vente d'un surplus alimentaire, Ma'rib, par sa force d'attraction (non seulement commerciale, mais aussi religieuse et politique), comportait probablement un marché aux bestiaux, aux dromadaires et aux esclaves dont *RÉS* 3910 nous rapporte le commerce à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Peut-être pouvons nous y voir la fonction de la vaste dépression au centre-ouest du site évoquée par A. Fakhry et F. P. Albright<sup>79</sup>. R. Eichmann et H. Hitgen interprètent ce vaste espace ouvert comme une aire utilisée par les caravanes de passage pour s'abriter, transférer certains biens et régler les taxes<sup>80</sup>. Une autre activité économique, la taille de pierre, est attestée par la mention de la catégorie professionnelle des tailleurs de pierre au tournant de l'ère chrétienne (*CIH* 391).

Ces rares données n'autorisent que peu de commentaires sur l'évolution du rôle économique de la ville de Ma'rib au début de l'ère chrétienne. Si durant la seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. et aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne, les temples semblent jouer un rôle prépondérant dans la perception de taxes et d'impôts<sup>81</sup>, nous n'en avons pas trouvé d'indice explicite par la suite. L'exercice de

78. Moberg (1924), p. 103.

79. Fakhry (1952), p. 88 : « In the middle of the ruins there is a large depression, which the inhabitants call "the Market Place". » F. P. Albright ([1958], p. 215) mentionne pour sa part une vaste dépression circulaire à l'est de la forteresse Nazerah, d'un diamètre de 100 m environ, qu'il interprète comme une vaste place de marché.

80. Eichmann, Hitgen (2003), p. 59.

81. Pour la période des III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles avant J.-C., nous renvoyons à l'inscription *RÉS* 4178 qui mentionne les prélèvements effectués dans le temple Bar'an à Ma'rib. Concernant les premiers siècles de l'ère chrétienne, selon A. V. Korotayev (1994), une dîme est payée au temple et aucun système de taxation centralisé ne semble exister ; selon A. Sima (1999), le temple tire ses revenus (*'s<sup>2</sup>r*) de la location de terres, de taxes sur la propriété privée de certains terrains, d'amendes pour non respect de la loi, de dédicaces et de dons privés. Cette sorte de dîme est payable au temple et disparaît avec celui-ci.

l'activité économique apparaît contrôlé par le pouvoir himyarite à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, l'entretien du périmètre irrigué jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle – avec la construction de la grande digue et ses réfections multiples aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles notamment – reflète la persistance d'une production importante de denrées jusqu'à la fin de l'occupation du site.

Ceci nous amène à examiner plus en avant l'évolution de l'oasis de Ma'rib et de ses aménagements aux six premiers siècles de l'ère chrétienne.

### L'oasis de Ma'rib

Dans sa plus grande extension, l'oasis de Ma'rib mesurait 22 km de long sur 8 km de large. Le cours du wādī Dhana la scindait en deux parties : l'oasis sud, Yasrān, d'une superficie de 5 300 ha, était délimitée par le wādī Dhana au nord, le wādī al-Masīl au sud, le jabal Balaq al-Awsaṭ et le jabal Ḥamm à l'ouest ; l'oasis nord, Abyan, mesurait environ 3 750 ha et était délimitée par le wādī Dhana au sud, le wādī al-Sā'ila au nord et la dune d'al-Khusayfa à l'est. À cela, il faut ajouter les périmètres irrigués autonomes implantés au nord des wādī al-Jufayna et al-Sā'ila, en bordure méridionale du champ de lave d'al-Dish al-Aswad. Le premier, au nord du wādī al-Jufayna mesurait 200 ha, le second, en aval d'al-Mabna et à proximité de Dār al-Sawdā', mesurait 350 ha. La totalité des zones cultivées cumulées couvrait une surface de 9 600 ha<sup>82</sup>. Toute cette étendue ne fut probablement pas mise en culture simultanément. Les études géomorphologiques allemandes ont révélé la marginalité des secteurs irrigués les plus en aval, des périodes d'abandon temporaire de l'oasis sud ou la formation tardive du périmètre d'al-Mabna<sup>83</sup>. Toutefois, le fait de bénéficier de deux crues annuelles permettait de doubler la récolte et donc la capacité productive de l'oasis.

Si le périmètre de la ville semble irrigué dès le III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., ce n'est qu'au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. que sont construites les premières structures de prise d'eau monumentales<sup>84</sup>. Peu de choses sont connues des aménagements hydrauliques éventuels dans l'oasis au début de l'ère chrétienne. Il ne fait pas de doute que les zones cultivées sont importantes, le souci de permettre la mise en eau à grande échelle est constant, notamment par la réalisation du barrage et de la prise d'eau au nord de celui-ci. Ces travaux n'interviennent pas avant le milieu du III<sup>e</sup> siècle<sup>85</sup>. La politique de grands travaux ainsi menée fait de l'oasis de Ma'rib un centre agricole sudarabique de premier plan. La grande digue est restaurée à plusieurs reprises, sous le règne des souverains himyarites entre le IV<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup>. La série de ruptures

82. Brunner (1983), p. 62.

83. Concernant les périodes d'abandon temporaire de l'oasis sud : Schmidt *et al.* (1982), p. 48 ; Brunner (1983), p. 71 ; Schmidt (éd.) (1993), p. 81-82, 84, 95 ; sur la datation tardive de l'oasis d'al-Mabna : Brunner (1983), p. 119, 123-124 ; Schmidt (éd.) (1993), p. 85-86, 91-92.

84. Sur la remise en question des datations du *Bau A* et du *Bau B* proposée par I. Hehmeyer dans Schmidt (éd.) (1991) : Schiettecatte (2006), p. 168-169.

85. Vogt (2003), p. 83 ; Vogt *et al.* (2003), p. 68.

86. Ces réparations sont mentionnées sous les règnes de Tha'rān Yuhan'im et de son fils Malkīkarib Yuha'min (Ja 671+788), Shurihb'il Ya'fur (*CIH* 540 ; Garbini/Shurihb'il Ya'fur A) et Abrahā (*CIH* 541, DAI GDN 2002-20). À la fin du règne d'Abrahā, en 558, les travaux de réparation sur la digue sont dirigés par les *kabīr*-s issus de la famille de Hamdān (Ja 547+544+546+545).

de cette digue fut probablement moins la conséquence d'un système arrivé en fin de vie que celle des vicissitudes inhérentes à ce type de structure. Différentes thèses sont avancées pour expliquer son abandon : J. Dayton évoque la conséquence d'une baisse des précipitations<sup>87</sup> ; R. Serjeant pense que la production ne justifie plus le coût qu'elle engendre<sup>88</sup>, selon A. Grohmann, la concentration des activités politiques sur les Hautes-Terres serait à l'origine d'un relâchement progressif du pouvoir sabéen dans l'entretien du réseau hydraulique de Ma'rib<sup>89</sup>, pour R. LeB. Bowen, la dégradation des relations sociales aurait empêché la reconstruction de la digue<sup>90</sup>. L'étude de W. Wagner enfin montre qu'un engorgement du système hydraulique par les sédiments ne peut être à l'origine de l'abandon du système. Celui-ci aurait pu perdurer, selon ce dernier, environ trois siècles avant de requérir un nouvel exhaussement des structures existantes<sup>91</sup>. Il soulève par ailleurs un point important : la quantité d'eau requise pour alimenter un même périmètre croît avec le temps, l'épaisseur croissante des sédiments accentuant l'infiltration de l'eau.

Toutes ces interprétations font entrer en ligne de compte des données à la fois sociales et environnementales. La cause unique n'existe certainement pas dans ce cas de figure. Ce sont les interactions des phénomènes socio-environnementaux qui expliquent l'abandon progressif de l'oasis.

Ainsi, l'oasis fut massivement mise en culture jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. La fonction de subsistance de Ma'rib perdue jusqu'à l'abandon du site et ne décline pas avec la perte du rôle de capitale politique et de centre religieux à la fin du III<sup>e</sup>-début du IV<sup>e</sup> siècle. Des villages ponctuent toujours la surface de l'oasis à la veille de l'Islam, comme l'illustrent les sites de Dār al-Sawdā', en bordure nord de l'oasis, et le "*quadratischer Bau*" dans l'oasis sud<sup>92</sup>.

### Ma'rib entre le I<sup>er</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle : quel déclin ?

La ville de Ma'rib apparaît très tôt comme un centre urbain sudarabique majeur. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., à la fonction de subsistance s'ajoutent les fonctions administrative, politique, religieuse et défensive que Ma'rib conserve jusqu'au tournant de l'ère chrétienne. Par ailleurs, la découverte de nombreuses carrières de pierre, l'activité de bâtisseurs importante, la possible place de marché et un vaste périmètre irrigué font de cette ville un pôle économique et commercial que renforce son statut d'étape sur la piste caravanière. L'existence du pèlerinage annuel à Almaqah dans le temple Awwām étend la sphère d'attraction de cette ville jusque dans le Jawf et sur les Hautes-Terres dans le dernier tiers du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. et aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne<sup>93</sup>.

En revanche, rien ne permet de considérer que le rempart constituait encore une protection continue autour de la ville à partir du début de l'ère chrétienne, relativisant dès lors le rôle défensif de la ville.

87. Dayton (1975), p. 58.

88. Serjeant (1960), p. 583.

89. Grohmann (1936), p. 317.

90. Bowen, Albright (1958), p. 74.

91. Wagner dans Schmidt (éd.) (1991), p. 97.

92. Schmidt *et al.* (1987), p. 60-63.

93. Les dédicaces du temple d'Almaqah révèlent entre autres le déplacement de fidèles originaires de Širwāḥ (CIH 418+955), de Ḥanan (Ry 542), de Šan'ā' (CIAS 39.11/06 n°5), d'al-Baydā' (Ja 727) et de la région de la tribu de Samī, au nord de Šan'ā'.

Au début du III<sup>e</sup> siècle, le pouvoir royal quitte partiellement la ville avec la formation d'une seconde capitale à Ṣan'ā'<sup>94</sup>. À partir du IV<sup>e</sup> siècle, si Ma'rib n'est plus le siège du pouvoir royal, un rôle politique de moindre importance s'y maintient par la présence de gouverneurs et de *qayl*-s.

Les temples païens sont abandonnés au cours du IV<sup>e</sup> siècle. La ville perd alors la fonction religieuse qui lui conférait sa force d'attraction.

Cette dépréciation fonctionnelle de la ville de Ma'rib, ne semble pas remettre en question son existence même, bien qu'une contraction de l'habitat ait été constatée<sup>95</sup>. Deux facteurs assurent sa pérennité. C'est tout d'abord la légitimité qu'elle confère aux différentes dynasties ḥimyarites qui tentent de s'ancrer dans le passé glorieux de Saba' : les souverains ḥimyarites de la fin du III<sup>e</sup> siècle effectuent des dédicaces dans le temple Awwām et réinvestissent ponctuellement le palais Salḥīn (Ja 660/19) ; deux siècles plus tard, Abrahā évoque en grande pompe la réparation de la digue de Ma'rib et une messe est célébrée dans l'église de la ville de Ma'rib. Par ailleurs, Ma'rib continue d'apparaître comme un centre agricole, ce qui justifie les travaux d'amélioration et d'entretien de la grande digue, entre le milieu du III<sup>e</sup> siècle, au plus tôt, et le VI<sup>e</sup> siècle. Si les études récentes du périmètre irrigué permettent d'éliminer certaines hypothèses liées à l'abandon de l'oasis – telle que l'obsolescence de la digue de Ma'rib ou son engorgement – rien ne permet malheureusement d'avancer avec précision les causes de cet abandon. Les phénomènes qui y concourent au début du VII<sup>e</sup> siècle sont multiples et étroitement liés. Ils mettent en interaction des besoins en eau toujours plus importants à surface cultivée égale, de possibles variations microclimatiques, l'instabilité du pouvoir central et la crise de succession qui suit le règne d'Abrahā, ainsi que la possible défection des quelques grandes familles locales qui assuraient jusque-là la gestion de l'oasis.

Au début du VII<sup>e</sup> siècle, l'irrigation de l'oasis ne semble plus possible soit en raison de l'absence d'une élite capable d'entretenir le système, soit pour des raisons environnementales. La digue est alors abandonnée ainsi que l'oasis dont le niveau trop élevé par rapport à celui du wādī ne permet plus la mise en eau sans l'emploi de structures importantes. Des implantations plus en amont sont privilégiées, telles que celle de Raḥāba, aujourd'hui sous les eaux de la retenue du barrage moderne de Ma'rib. Ce site est mentionné par al-Hamdānī au X<sup>e</sup> siècle<sup>96</sup> ; l'étude de son périmètre irrigué a permis d'en dater l'occupation des VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles<sup>97</sup>. Son importance n'est néanmoins en aucun point semblable à ce que fut Ma'rib et son oasis.

## ṢAN'Ā', CAPITALE SABÉENNE DES HAUTES-TERRES

L'histoire préislamique de la ville de Ṣan'ā' n'est connue que par une documentation indigente. La pratique de fouilles préventives au Yémen est récente et peu géné-

94. À partir du règne de Sha' r Awtar (vers 210-230), il est fait allusion au pouvoir royal par la mention des "palais de Salḥīn et Ghumdān", résidences des souverains à Ma'rib et à Ṣan'ā' (Ir 18, *CIH* 429).

95. Le matériel ramassé en surface du site daterait majoritairement des I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècles, ce qui laisse supposer un abandon partiel de l'occupation du site à la fin du III<sup>e</sup> siècle (Eichmann, Hütgen [2003], p. 61).

96. Forrer (1942), p. 167.

97. Schmidt *et al.* (1982), p. 87-89 ; Brunner (1983), p. 89.

ralisée<sup>98</sup>; elles sont rarement publiées au demeurant. Outre la nécropole de Shu'ūb, la seule fouille sur le site supposé de l'antique Ṣan'aw est un sondage pratiqué dans la cour de la grande mosquée et dont les résultats se sont révélés assez maigres concernant la période préislamique<sup>99</sup>. À côté de ces données brutes, seule l'étude des textes laissés par les historiographes arabes<sup>100</sup>, parmi lesquels H. al-Hamdānī, l'étude des inscriptions sudarabiques<sup>101</sup>, la lecture du tissu urbain actuel<sup>102</sup> et l'appréciation du remploi de quelques éléments architecturaux antiques<sup>103</sup> permettent de se faire une idée de ce que fut l'actuelle capitale yéménite à la période préislamique.

Cette ville est attestée à partir du I<sup>er</sup> siècle sans que l'on soit en mesure de préciser si elle fut ou non occupée aux siècles précédents. Au cours des six siècles qui nous préoccupent, plusieurs questions peuvent être soulevées : à partir de quelle période cette ville fut-elle capitale du royaume de Saba' ? Que devient-elle après l'annexion de ce royaume par celui de Ḥimyar ? peut-on parler de déclin à son propos à la fin de la période préislamique ?

Tout comme nous l'avons fait pour Shabwa et Ma'rib, c'est par la réunion des quelques données disponibles que nous tentons de répondre à ces questions.

### Ṣan'ā' du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle : évolution d'un pôle fonctionnel

#### *Un centre palatial, politique et gouvernemental*

Différents types de sources mentionnent la présence du fameux palais royal Ghumdān dans la ville de Ṣan'ā', au début de l'ère chrétienne.

Les textes sudarabiques mentionnent le palais pour la première fois sous le règne de Sha'r Awtar, au début du III<sup>e</sup> siècle (Ir 11/22). La ville ne deviendrait donc un véritable centre politique qu'à partir de cette fondation et donc vraisemblablement du règne de Sha'r Awtar. Ceci est conforté par le fait que la ville, contrairement aux autres centres politiques comme Zafār, n'est pas mentionnée dans les récits de Plinie l'Ancien, du *Périples de la mer Érythrée* ou de Claude Ptolémée aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles. Après l'annexion de Saba' par Ḥimyar, Ṣan'ā' n'est plus évoquée comme siège du pouvoir royal avant le règne d'Abrahā (mi VI<sup>e</sup> siècle)<sup>104</sup>. Ṣan'ā' ne peut donc être perçue comme centre gouvernemental, à la vue des données disponibles, qu'au III<sup>e</sup> siècle et dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle.

Au X<sup>e</sup> siècle, al-Hamdānī fournit un témoignage rare de ce palais. Il rapporte la présence de vestiges faisant face aux portes orientales de la grande mosquée, le pillage des pierres de taille, sa destruction à l'époque du calife 'Uthmān. Dans le livre VIII d'*al-Iklīl*, il en attribue la construction à Ilīsharah Yaḥḍub. Dans le livre II, le bâtisseur serait le fils de ce dernier. Deux souverains sabéens portent le nom Ilīsharah Yaḥḍub ; le premier aurait régné au début du II<sup>e</sup> siècle, le second au milieu

98. Sur ce point, voir Arbach *et al.* (2006) ; Arbach, Crassard, à paraître.

99. Warburton (1998).

100. Al-Garoo (1986), p. 310-313 ; I. Gajda (1997a), p. 289-291 ; (1997b), p. 188-192 ; Finster, Schmidt (1994).

101. Beeston (1983) ; Wissmann (1964), *passim*.

102. Lewcock (2005).

103. Lewcock (1979) ; S. Antonini, dans ce volume.

104. Le seul élément permettant de supposer le déplacement de la capitale de Zafār à Ṣan'ā' sous le règne d'Abrahā réside dans le récit d'al-Ṭabarī (Ṭabarī/Nöldecke [1973], p. 195). L'historicité de cet événement n'est pas entièrement assurée.

du III<sup>e</sup> siècle. L'inscription Ir 11 mentionne le palais avant le règne de Ilīsharah Yaḥḍub (II). Nous devons en conclure que le constructeur est soit Ilīsharah Yaḥḍub (I) au II<sup>e</sup> siècle, soit n'importe quel autre souverain sabéen. Al-Hamdānī aurait, dans ce dernier cas, attribué la construction du palais à un souverain sabéen sur la seule base de son renom<sup>105</sup>.

À la fin du III<sup>e</sup> siècle, après l'annexion du royaume sabéen, Ṣan'ā' perd son statut de siège du pouvoir royal. Le texte Ja 655 évoque la présence d'un gouverneur à la tête de la tribu de Ma'dhin<sup>106</sup>. Nous pouvons nous demander si ce gouverneur siégeait ou non dans la ville de Ṣan'ā', principal centre urbain sur le territoire de cette fédération tribale. La ville semble ensuite perdre sa fonction politique durant plus de deux siècles. Si l'on en croit al-Ṭabarī, le transfert de la capitale ḥimyarite de Ṣafār à Ṣan'ā' eut lieu au cours du règne d'Abrahā<sup>107</sup>.

### *Un centre religieux*

Comme la fonction gouvernementale, la fonction religieuse du site n'est connue que durant des périodes limitées. Durant la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, un sanctuaire Awwām consacré à Almaḡah est mentionné aux environs de Ṣan'ā'<sup>108</sup>. Pendant du temple de Ma'rib, il ne le remplace toutefois pas puisque cette même inscription évoque un pèlerinage des dédicants au temple Awwām à Ma'rib.

Entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le site ne fait plus figure de pôle religieux. Sous le règne d'Abrahā toutefois, une église est bâtie ou embellie. La tradition arabe rapporte l'existence d'une église à Ṣan'ā' qui aurait répondu à la volonté d'Abrahā de détourner les pèlerins de La Mecque vers Ṣan'ā'<sup>109</sup>. I. Gajda s'oppose à cette idée, précisant qu'un temple chrétien ne pouvait compter que sur le pèlerinage des chrétiens face à une Ka'ba qui attirait les païens. Mais quelle qu'ait été la finalité de cette construction, la magnificence de l'église que rapportent les traditionnistes arabes<sup>110</sup> est révélatrice de l'importance que devait revêtir la structure à l'échelle régionale et de l'attraction qu'elle dût exercer sur les populations alentours. L'église fut détruite entre 753 et 755.

R. Lewcock restitue son emplacement au sud de la vieille ville de Ṣan'ā', assimilant la dépression polygonale Ghurqat al-Qalīs au martyrium de la cathédrale de Ṣan'ā'<sup>111</sup>.

105. C'est sous son règne que les Sabéens mènent une politique belliciste victorieuse contre les Abyssins (Ir 69, Louvre 69), la tribu de Kinda (Ja 576) et les Ḥimyarites (Ja 576, Ja 577, Ir 69, Louvre 69). C'est également sous ce règne qu'eut lieu la bataille de dhū-Ḥurmat contre Ḥimyar (MAFRAY-al-Mi'sāl 2, Ja 578), les deux camps se disant victorieux.

106. Ja 655/1-2: «Sharahwadd[<sup>um</sup>, fils de...] et Rashid<sup>um</sup> | gouverneur de la tribu de Ma'dhin» (*S<sup>2</sup>rḥwd[<sup>m</sup> bn... |w-Rs<sup>2</sup>d<sup>m</sup> | wz<sup>2</sup> s<sup>2</sup>b<sup>n</sup> M<sup>2</sup>d<sup>n</sup>*).

107. Ṭabarī/Nöldecke (1973), p. 195.

108. CIAS 39.11/o3 n°6/11-12: «le sanctuaire de Awwām qui est dans le voisinage de Ṣan'ā'» (*mḥrm<sup>n</sup> d-<sup>2</sup>wm d-h|f Ṣn'w*).

109. Voir Gajda (1997a), p. 135-139; (1997b), p. 191; Finster, Schmidt (1994).

110. Concernant la construction de l'église et la richesse du bâtiment: Gajda (1997a), p. 136-137 et références citées.

111. Lewcock (1979), p. 82-83; (1986), p. 25; (2005), p. 78.

### *La fonction défensive*

La compilation des sources disponibles permet de faire de Şan'ā' un centre fonctionnel politique et religieux au cours de périodes relativement limitées. De plus, on peut envisager la possibilité d'un site à fonction défensive si l'on retient l'hypothèse proposée par A. F. L. Beeston de voir, dans le toponyme Şan'ā', un dérivé de la racine sabéenne *ṢN'* signifiant "fortifié"<sup>112</sup>. Mentionnons aussi le témoignage de 'Amr b. Ishāq b. Muḥammad b. 'Abd al-Raḥmān al-Ḥaḍramī que rapporte al-Hamdānī selon lequel Sha'r Awtar (souverain sabéen du début du III<sup>e</sup> siècle) aurait fait relier les bâtiments du palais et fait construire le rempart de Şan'ā'<sup>113</sup>. Rappelons que c'est également sous son règne que le palais Ghumdān est mentionné pour la première fois. Cette période pourrait ainsi correspondre à une phase de monumentalisation de cette nouvelle capitale sabéenne.

R. Lewcock voit les vestiges possibles de ces fortifications préislamiques dans les fondations en appareil parfaitement équarri de deux bastions de la citadelle de Şan'ā' et dans les parties basses de Bāb al-Sitrān<sup>114</sup>.

### **Şan'ā', une occupation continue du I<sup>er</sup> siècle à nos jours**

La ville de Şan'ā' présente une évolution originale par comparaison aux autres villes de l'Arabie du Sud préislamique. Aucune mention de son existence n'est jusqu'ici connue avant le I<sup>er</sup> siècle. Cette particularité propre à de nombreux sites des Hautes-Terres ne signifie pas nécessairement que la ville fut fondée à cette période-là. Mais les arguments appuyant l'existence de Şan'ā' avant le I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne sont maigres, ils s'appuient sur la seule découverte de "tessons protohistoriques" mis au jour à la base du sondage de la grande mosquée<sup>115</sup>.

En fait, il paraît plus probable que la ville ne se soit développée qu'au tournant de l'ère chrétienne. La région ne peut pas être considérée comme un désert épigraphique et le silence sur Şan'ā' ne relève probablement pas du hasard des découvertes. La ville de Shu'ub par exemple, voisine de Şan'ā', est abondamment mentionnée aux premiers siècles de l'ère chrétienne, mais l'est également durant les siècles précédant l'ère chrétienne (*RÉS* 3946/3, *RÉS* 4009/5), alors que Şan'ā' ne l'est pas. Nous pouvons nous demander si Şan'ā' n'est pas le produit d'une réorganisation territoriale résultant notamment du possible déplacement d'une partie de la tribu Fayshān des Basses-Terres sabéennes, où elle est attestée à de nombreuses reprises au I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., vers les Hautes-Terres où elle apparaît à partir du I<sup>er</sup> siècle<sup>116</sup>.

Şan'ā' apparaît quoi qu'il en soit au I<sup>er</sup> siècle dans l'inscription Gl A 452 trouvée dans la bourgade voisine de Shu'ūb – aujourd'hui intégrée dans la banlieue nord de Şan'ā'. Rien ne permet de définir le statut de la ville. Une nouvelle mention en est faite à la fin du I<sup>er</sup> siècle, dans Ja 644, comme point de départ d'une expédition menée contre les *qayl-s* ḥimyarites de la tribu de Shadad.

112. Beeston (1983), p. 37.

113. Hamdānī/Müller, (1879), p. 348.

114. Lewcock (1986), p. 32 ; (2005), p. 75-76.

115. Warburton (1998), p. 271.

116. Sur la localisation de la tribu de Fayshān, se reporter à Robin (1996), col. 1100-1102. Précisons que la tribu de Fayshān est notamment attestée comme l'une des composantes de la population de Şan'ā' au III<sup>e</sup> siècle dans les inscriptions *CIAS* 1019 et *CIAS* 2010.

Peu de choses sont connues des habitants de la ville de Ṣan'ā' au cours de la période préislamique. L'inscription *CIAS* 1019 mentionne deux membres de la tribu sabéenne Fayshān, qui se disent également habitants de la ville de Ṣan'ā' (*hwrw hgr<sup>n</sup> Ṣn'w*), dans une dédicace effectuée à Ma'rib. La seconde inscription, Marib-Ṣan'aw 1, est une dédicace d'un personnage et de sa femme qui se disent simplement habitants de la ville de Ṣan'ā' (*hwrw hgr<sup>n</sup> Ṣn'w*) sans mentionner d'appartenance tribale.

Au début du III<sup>e</sup> siècle, l'établissement d'un palais royal sabéen dans la ville de Ṣan'ā' marque un dédoublement plus qu'un transfert de la capitale sabéenne. La ville de Ṣan'ā' fonctionne en tandem avec celle de Ma'rib. Les deux villes, leurs deux palais et leurs deux temples Awwām sont régulièrement mis en parallèle<sup>117</sup>. L'établissement de cette nouvelle capitale politique s'explique largement par la montée en puissance de Ḥimyar sur la partie méridionale des Hautes-Terres et par la nécessité d'affirmer une présence politique et militaire sabéenne pour contrebalancer le pouvoir ḥimyarite. Cette implantation est également la conséquence de la part croissante que tient l'aristocratie tribale des Hautes-Terres au sein de l'élite sabéenne à partir du début de l'ère chrétienne. À cette période, les souverains sabéens sont originaires des Hautes-Terres<sup>118</sup>. Le choix de Ṣan'ā' est stratégique, la ville contrôle en effet la jonction entre Hautes-Terres septentrionales et centrales, au-delà du col de Yakār, dans un goulet d'étranglement; elle contrôle également l'axe de communication allant du Jawf et du Nihm à la Tihāma et la mer Rouge par le wādī Surdu.

Le maintien d'un centre de pouvoir à Ma'rib relèverait du souci pour ces nouveaux souverains d'ancrer leur légitimité dans l'héritage sabéen du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. De là découle l'occupation de Salḥīn, la persistance du pèlerinage dans le temple Awwām de Ma'rib alors qu'un autre temple Awwām est attesté dans la région de Ṣan'ā' (*CIAS* 2010) et l'association des deux capitales sabéennes avec des villes héritières de la vieille tradition aristocratique sabéenne (évocation de Ma'rib, Ṣan'ā' et Nashq par exemple dans Ja 577). Par ailleurs, on peut également se demander, à l'instar de A. F. L. Beeston<sup>119</sup>, si ces deux capitales n'avaient pas pour but de contenir une pression sur un double front: Ma'rib face aux pénétrations nomades et à celles du Ḥaḍramawt; Ṣan'ā' face à Ḥimyar et aux Abyssins établis en Tihāma<sup>120</sup>.

117. Sous le règne de Ilīsharah Yaḥḍub (milieu du III<sup>e</sup> siècle), on trouve à plusieurs reprises les deux centres de pouvoir, Ma'rib et Ṣan'ā' conjointement mentionnés, soit à travers le nom des palais royaux: «dans leur palais de Salḥīn et Ghumdān» (*'byt-hmw S'llhn w-Ġndn – CIH* 429/10; *'dy bytnhn | S'llhn w-Ġmdn – Ir* 18/6-7), soit avec la mention du roi qui «fut reçu dans Ṣan'ā' et Salḥīn» (*Y'zl Byn mlk S'b' w-d-Rydn b-Ṣn'w w-S'llhn – Ja* 575/8) voire dans l'évocation des «deux maisons Salḥīn et Ghumdān et les deux temples, et la ville de Ma'rib et Ṣan'ā' et Nashqum» (*bytn S'llhn w-Ġndn w-mḥrmnhn w-hgrn Mryb w-Ṣn'w w-Ns'qm – Ja* 577/16-17).

118. Beeston (1983), p. 36.

119. Beeston (1983), p. 37.

120. L'utilisation de Ṣan'ā' comme avant-poste face aux Ḥimyarites est manifeste dans l'inscription Ja 576 par exemple: «(...) Et ils revinrent de la ville Marib à la ville de Ṣan'ā' dans le but de combattre et de tomber sur Shamir, celui de Raydān, et les tribus Ḥimyar et Radmān et Maḍḥī. (...) et ils retournèrent et revinrent dans la ville de Na'ḍ et de la ville de Na'ḍ ils revinrent à la ville de Ṣan'ā' après avoir poursuivi avec succès et fait des trophées de guerre et des prisonniers et des captifs. (...), et le roi Ilīsharah Yaḥḍub et une partie de ses dirigeants et son armée et sa cavalerie attaquèrent de nouveau Shamir dhū-Raydān depuis la ville de Ṣan'ā' et attaquèrent les tribus de Ḥimyar et Radmān et Maḍḥī».

Avec l'annexion de Saba' par Ḥimyar, Ṣan'ā' perd son statut de capitale politique. Nous n'en connaissons pas d'attestation durant la période qui sépare la fin des souverains sabéens (fin III<sup>e</sup> siècle) du règne d'Abrahā (mi VI<sup>e</sup> siècle). Ce dernier transférerait le siège du pouvoir de Zafār à Ṣan'ā'. Rappelons que ce souverain chrétien abyssin arrive sur le trône deux décennies seulement après la fin du règne du souverain ḥimyarite juif Yūsuf As'ar Yath'ar qui, depuis Zafār, avait orchestré la répression de communautés chrétiennes d'Arabie méridionale. S'agit-il, en s'installant à Ṣan'ā', de fuir un milieu aristocratique traditionnel hostile à ce nouveau pouvoir ? I. Gajda avance pour sa part une autre explication : le déplacement de la capitale serait à mettre en rapport avec la montée en puissance de la fédération tribale dirigée par Hamdān, établie au nord de Ṣan'ā', et à la perte d'importance de Ḥimyar, centré sur Zafār, à la suite de la prise de pouvoir par les Abyssins, dans le second quart du VI<sup>e</sup> siècle<sup>121</sup>.

Les récits des traditionnistes arabes ne reflètent pas de déclin de la ville de Ṣan'ā', qui demeure, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, le centre politique des différents régimes qui se succèdent. Les satrapes perses, à l'instar du premier d'entre eux, Wahriz, y établissent leur siège<sup>122</sup>. Les deux premiers siècles de l'Hégire sont mal documentés. Quelques éléments soulignent la permanence d'un centre urbain important. Peu après la bataille d'al-Kulāb al-Thānī (après 620), la ville est mentionnée comme le point le plus extrême atteint par le raid d'al-Aḍḍaḍ ibn Quray'<sup>123</sup>. D'après al-Hamdānī, la ville continue de croître aux deux premiers siècles de l'Hégire<sup>124</sup>. Les remparts préislamiques n'existent plus ou s'effacent derrière une extension *extra-muros* telle que les traditionnistes évoquent alors une ville qui n'a pas de fortification avant la rébellion d'Ibn Yu'fir au IX<sup>e</sup> siècle<sup>125</sup>. Elle se maintient comme centre administratif en tant que siège des gouverneurs umayyades et abbassides<sup>126</sup>. Cette ville était alors suffisamment stable pour que le sac par les Qarmites vers 295 de l'hégire<sup>127</sup> ne soit en mesure d'en précipiter la fin.

## DE LA JĀHILIYYA À L'ISLAM : RUPTURE OU CONTINUITÉ DE L'OCCUPATION ?

À la fin de la période préislamique, nous avons, dans une première contribution à cet ouvrage, mis en avant le fait que la structure politique dominée par des potentats étrangers ne parvient pas à maintenir la cohésion nécessaire à la pérennité du système social et du réseau urbain centralisé. Cette transition entre le Temps de l'Ignorance et l'avènement de l'Islam doit-elle être perçue en terme de rupture ou de continuité ? L'étude détaillée de l'évolution intrinsèque des villes de Shabwa, Ma'rib et Ṣan'ā' apporte quelques éclairages sur ce point.

121. Gajda (1997a), p. 291.

122. Ṭabarī/Nöldecke (1973), p. 226. E. Keall a émis l'hypothèse de la fondation d'un centre administratif sassanide circulaire au voisinage immédiat de la ville préexistante, dont le réseau viaire du sūq actuel de Ṣan'ā' pourrait refléter l'emplacement (Keall [2005]). L'auteur reconnaît lui-même l'aspect largement spéculatif de sa démonstration.

123. Lecker (2005), XI, p. 69.

124. Hamdānī/Müller (1879), p. 341.

125. Lewcock (2005), p. 81.

126. Smith (1998), p. 1.

127. Hamdānī/Müller (1879), p. 349 ; Madelung (1978), p. 687-688.

Au cours du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., les villes se concentrent dans les oasis en bordure du désert du Ramlat al-Sab'atayn. Ma'rib et Shabwa en sont une illustration. Par l'entretien que requièrent leurs systèmes d'irrigation et par l'équilibre fragile qu'imposent les rapports avec les populations nomades, ces villes se maintiennent dans un état de précarité permanente. Elles favorisent néanmoins un essor de l'activité économique, politique et religieuse suffisant pour permettre aux populations de s'adapter aux mutations environnementales et socioculturelles du tournant de l'ère chrétienne. La quasi-totalité de ces villes qui ont fait la fortune des royaumes sudarabiques des Basses-Terres sont abandonnées à partir du tournant de l'ère chrétienne. Les plus importantes se maintiennent quelques siècles encore. Shabwa est toutefois désertée à partir du IV<sup>e</sup> siècle, Ma'rib à la fin du VI<sup>e</sup> ou au début du VII<sup>e</sup> siècle. Mais l'impulsion qu'ont fournie les Basses-Terres profite aux royaumes des Hautes-Terres. C'est dans un cadre moins affecté par des changements environnementaux et par la pénétration de populations allogènes qu'une stabilité politique s'établit progressivement autour d'un réseau urbain de plus en plus centralisé et hiérarchisé. Cette stabilité suffit au développement des tribus et des villes qu'elles occupent. Şan'ā' en est l'illustration.

À la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le réseau urbain, en tant que reflet des interactions entre villes, disparaît avec l'effondrement de la structure politique et économique. Mais « la ville est un lieu, non un acteur »<sup>128</sup> ; la société urbaine peut se métamorphoser, évoluer, disparaître pour renaître, la ville demeure. À moins d'une fin violente, les villes ne disparaissent généralement que par épuisement de leurs ressources ou par l'incapacité des populations à les exploiter. Ceci fut le cas des villes des Basses-Terres à partir du tournant de l'ère chrétienne. Nous avons traité de Shabwa et Ma'rib, nous aurions pu ajouter Tamna', Nashshān et bien d'autres encore. Un tel processus ne saurait être observé sur les Hautes-Terres. Les terrasses agricoles des Hautes-Terres ne se désagrègent pas à la même allure que les parcelles inondables des Basses-Terres. L'inertie des communautés y est plus forte. Ainsi, le réseau urbain se défait, les établissements urbains s'affaiblissent, mais nombre d'entre eux subsistent bien souvent, à l'instar de Şan'ā'.

Ainsi, le déclin du peuplement sudarabique à la veille de l'Islam, que nous avons été amené à évoquer et à définir, ne doit pas occulter la subsistance d'une occupation sur nombre de sites. Nous l'avons dit, le réseau urbain se déstructure, mais beaucoup de traits propres à la société sudarabique subsistent, outre les sites d'habitat. Les marqueurs d'une forme de continuité apparaissent dans la persistance du système tribal sudarabique – intégrant progressivement les tribus arabes<sup>129</sup> –, dans la survie des toponymes – et donc des populations qui en entretiennent le souvenir – et dans le développement des réseaux économiques caravaniers dominés par les Quraysh de La Mecque qui se mettent en place dès le VI<sup>e</sup> siècle<sup>130</sup>. Cette partition entre préislamique et islamique, que l'on tend à marquer, introduit un faux débat qui ne sert qu'à masquer les lacunes de nos connaissances.

128. Roncayolo (1999).

129. Robin (1982), p. 18.

130. Groom (1981), p. 162.

## INSCRIPTIONS

Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000), à l'exception de :

- al-Khobar 1 : Garbini (1973).
- RF-<sup>2</sup> Alīm 1 : Robin, Frantsouzoff (1999).
- RIÉth : Bernand *et al.* (1991).

## BIBLIOGRAPHIE

Albright (F. P.)

- 1958 «Excavations at Mārib in Yemen», dans R. LeB. Bowen Jr, F. B. Albright (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958, p. 215-268.

Al-Garoo (A.)

- 1986 *Les antiquités du Yémen dans l'œuvre de al-Hamdānī*, thèse de doctorat de l'Université Paris 1 (non publiée), Paris, 1986.

Arbach (M.), Bāfaqīh (M. 'A.)

- 1999 «Nouvelles données sur la chronologie des rois du Ḥaḍramawt», dans *Semítica*, 48, Paris, 1999, p. 109-126.

Arbach (M.), Crassard (R.)

- à paraître «Le Yémen antique vu de l'intérieur : travaux et recherches archéologiques par les Yéménites», dans *Chroniques Yéménites*, 14, Ṣan'ā', à paraître.

Arbach (M.), Crassard (R.), Hitgen (H.), Khalidī (L.)

- 2006 «Vers une archéologie préventive au Yémen», dans *Chroniques Yéménites*, 13, Ṣan'ā', 2006, p. 1-12.

Beeston (A. F. L.)

- 1983 «Pre-Islamic Ṣan'ā'», dans R. B. Serjeant, R. Lewcock (éds), *Ṣan'ā'. An arabian islamic city*, Londres, 1983.

Benoist (A.), Lavigne (O.), Mouton (M.), Schiettecatte (J.)

- 2007 «Chronologie et évolution de l'architecture à Makaynūn : la formation d'un centre urbain à l'époque sudarabique dans le Ḥaḍramawt», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 37, Londres, 2007, p. 17-35.

Bernand (E.), Drewes (A. J.), Schneider (R.)

- 1991 *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite, Tome I – Les documents*, Paris, 1991.

Bessac (J.-C.)

- 1998 «Le travail de la pierre à Shabwa», dans J.-F. Breton (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse* (Bibliothèque archéologique et historique, CLIV), Beyrouth, 1998, p. 231-283.

Bosworth (C. E.)

- 1998 «Sayyid», dans C. E. Bosworth, W. P. Heinrichs, G. Lecomte, E. van Donzel (éds), *Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition*, t. IX, Leyde, 1998, col. 119-120.

Bowen (A. LeB.), Albright (F. P.)

- 1958 *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958.

Breton (J.-F.)

- 1991a «Le château royal de Shabwa: notes d'histoire», dans *Syria*, LXVIII, Beyrouth, 1991, p. 209-227.
- 1991b «Conclusion», dans J.-F. Breton, M. A. Bāfaqīh (éds), *Trésors du wādī Dura'* (Bibliothèque archéologique et historique, CXLI), Paris, 1991.
- 1991c «Shabwa et les capitales sud-arabiques», dans *Syria*, LXVIII, Beyrouth, 1991, p. 419-431.
- 1994 *Archäologische Berichte aus dem Yemen VIII. Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7<sup>e</sup> au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère*, Mayence, 1994.
- 1998a «Le bâtiment 52», dans J.-F. Breton (éd.), *Fouilles de Shabwa III: architecture et techniques de construction* (Bibliothèque archéologique et historique, CLIV), Beyrouth, 1998, p. 27-38.
- 1998b «Le bâtiment 53», dans J.-F. Breton (éd.), *Fouilles de Shabwa III: architecture et techniques de construction* (Bibliothèque archéologique et historique, CLIV), Beyrouth, 1998, p. 57-66.
- 2000 «Shabwa (Yémen): traditions sémitiques, influences extérieures (III<sup>e</sup> siècle avant-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)», dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 2000, p. 849-882.
- 2001 «Recherches archéologiques dans la région de Shabwa», dans *Orient-Express*, 2001/2, Paris, 2001, p. 37-38.
- 2003 «Preliminary notes on the development of Shabwa», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 33, Londres, 2003, p. 199-213.

Breton (J.-F.), Bāfaqīh (M. A.) (éds)

- 1991 *Trésors du wādī Dura'* (Bibliothèque archéologique et historique, CXLI), Paris, 1991.

Breton (J.-F.), Darles (C.)

- 1998 «Le grand temple», dans J.-F. Breton (éd.), *Fouilles de Shabwa III. L'architecture civile et religieuse* (Bibliothèque archéologique et historique, CLIV), Beyrouth, 1998, p. 95-151.

Bron (F.)

- 1989 «L'inscription sabéenne RES 4782», dans *Studi Epigrafici e Linguistici sul Vicino Oriente Antico*, 6, Vérone, 1989, p. 123-126.

Brunner (U.)

- 1983 *Archäologische Berichte aus dem Yemen II. Die Erforschung der antiken Oase von Mārib mit Hilfe geomorphologischer Untersuchungsmethoden*, Mayence, 1983.

Calvet (Y.), Robin (C. J.)

- 1997 *Arabie heureuse, Arabie déserte. Les antiquités arabiques du Musée du Louvre*, Paris, 1997.

Darles (C.)

- 2003 «Les fortifications de Shabwa, capitale du royaume antique de Ḥaḍramawt», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 33, Londres, 2003, p. 215-227.

Dayton (J.)

- 1975 «The Problem of Climatic Change in the Arabian Peninsula», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 5, Londres, 1975, p. 33-60.

Eichmann (R.), Hitgen (H.)

- 2003 «Marib, Hauptstadt des sabäischen Reiches», dans I. Gerlach (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003* (Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1), Şan'ā', 2003, p. 53-61.

Fakhry (A.)

- 1952 *An archaeological Journey to Yémen*, 3 vol., Le Caire, 1952.

Finster (B.), Schmidt (J.)

- 1994 «Die Kirche des Abrahā in Şan'ā'», dans N. Nebes (éd.), *Arabia Felix. Beiträge zur Sprache und Kultur des vorislamischen Arabien. Festschrift Walter W. Müller zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, 1994, p. 67-86.

Forrer (L.)

- 1942 *Südarabien nach al-Hamdānī's „Beschreibung der arabischen Halbinsel“*, Leipzig, 1942.

Gajda (I.)

- 1997a *Ĥimyar gagné par le monothéisme (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, vol. I, thèse de doctorat de l'Université d'Aix-en-Provence (non publiée), 1997.  
 1997b «L'Arabie du Sud unifiée par Ĥimyar», dans C. J. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à f év. 1998*, Paris, 1997, p. 188-192.

Garbini (G.)

- 1973 «Un nuovo documento per la storia dell'antico Yemen», dans *Oriens Antiquus*, XII, Rome, 1973, p. 143-163.

Grohmann (A.)

- 1936 «Ma'rib», dans *Enzyklopädie des Islam* (Band 3), Leyde, 1936, p. 304-318.

Groom (N.)

- 1981 *Frankincense and Myrrh. A Study of the Arabian Incense Trade*, Londres, 1981.

Hamdāni/Müller: Müller (D. H. von)

- 1879 «Die Burgen und Schlösser Südarabiens nach dem Iklīl des Hamdānī. 1. Heft», dans *Sitzungsberichte Philosophisch-historische Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Vienne, 1879, p. 335-423.  
 1881 «Die Burgen und Schlösser Südarabiens nach dem Iklīl des Hamdānī. 2. Heft», dans *Sitzungsberichte Philosophisch-historische Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Vienne, 1881, p. 955-1050.  
 1968 *Al-Hamdānī's Geographie der arabischen Halbinsel*, Leyde, 1968.

Jamme (A.)

- 1962 *Sabaeen Inscriptions from Maḥram Bilqīs (Mārib)* (Publications for the American Foundation for the Study of Man, III), Baltimore, 1962.

Keall (E. J.)

- 2005 «Was there a Round City in Ṣan'ā' under Sasanian Rule?», dans Ṣ. 'A. Bāṣurra (éd.), *Ṣan'ā'. History and Cultural Heritage. Proceedings of the 5th International Conference on Yemeni Civilization*, vol. 2, Ṣan'ā', 2005, p. 59-70.

Kitchen (K. A.)

- 2000 *Bibliographical Catalogue of Texts, Documentation for Ancient Arabia, Part II* (The World of Ancient Arabia Series), Liverpool, 2000.

Korotayev (A. V.)

- 1994 «Sabaeen Cultural-Political Area in the 2<sup>nd</sup> and 3<sup>rd</sup> centuries AD: Problem of Taxation at the Kingdom Level and Temple Tithe», dans *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 54, Naples, 1994, p. 1-14.

Lankester Harding (G.)

- 1964 *Archaeology in the Aden Protectorates*, Londres, 1964, p. 37-39.

Lecker (M.)

- 2005 *People, Tribes and Society in Arabia Around the Time of Muḥammad*, Aldershot, 2005.

Lewcock (R.)

- 1979 «La cathédrale de Ṣana'a», dans *Dossiers d'Archéologie*, 33, mars-avril 1979, Dijon, 1979, p. 80-83.
- 1986 *The old walled city of Ṣan'ā'*, Paris, 1986.
- 2005 «Early and Medieval Sana'a – The evidence on the Ground», dans Ṣ. 'A. Bāṣurra (éd.), *Ṣan'ā'. History and Cultural Heritage. Proceedings of the 5th International Conference on Yemeni Civilization*, vol. 2, Ṣan'ā', 2005, p. 71-85.

Lundin (A. G.)

- 1973 «Le régime citadin de l'Arabie du Sud aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles de notre ère», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 3, Londres, 1973, p. 26-28.

Madelung (W.)

- 1978 «Karmaṭī», dans C. E. Bosworth, E. van Donzel, B. Lewis, C. Pelat (éds), *Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition*, t. IV, Leyde, 1978, p. 687-692.

Moberg (A.)

- 1924 *The Book of the Himyarites. Fragment of a hitherto unknown Syriac work*, Londres, 1924.

Müller (D. H. von), Rhodokanakis (N.)

- 1913 *Eduard Glasers Reise nach Marib* (Sammlung Eduard Glaser, I), Vienne, 1913.

Müller (W. W.)

- 1972 «Zwei weitere Bruchstücke der äthiopischen Inschrift aus Marib», dans *Neue Ephemeris für semitische Epigraphik*, 1, Wiesbaden, 1972, p. 59-74.
- 1982 «Die Inschriften vom Tempel des Waddum Dhū-Masma'im», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, I, Mayence, 1982, p. 101-106.

1988 «Weitere altsabäische Inschriften vom Tempel des Waddum Dhū-Masma'im», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, IV, Mayence, 1988, p. 185-189.

1991 «Marib», dans *Encyclopédie de l'Islam. Nouvelle édition*, t. VI, Leyde, 1991, p. 543-552.

Pirenne (J.)

1976 «Deuxième mission archéologique française au Ḥaḍramaout (Yémen du Sud) de décembre 1975 à février 1976», dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1976, p. 412-426.

1978 «Ce que trois campagnes de fouilles nous ont déjà appris sur Shabwa, capitale du Ḥaḍramaout antique», dans *Raydān*, 1, Louvain, 1978, p. 125-142.

1990 *Fouilles de Shabwa I. Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire* (Bibliothèque archéologique et historique, CXXXIV), Paris, 1990.

Robin (C. J.)

1982 «Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique», dans P. Bonnenfant (éd.), *La Péninsule Arabique aujourd'hui. T. II. Étude par pays*, Paris, 1982, p. 17-30.

1987 «L'inscription Ir 40 de Bayt Ḍab'ān et la tribu Dhmyr», dans C. J. Robin, M. Bāfaqīh (éds), *Sayḥadica, Recherches sur les inscriptions de l'Arabie préislamique offertes par ses collègues au Pr. A. F. L. Beeston* (L'Arabie préislamique, 1), Ṣan'ā', 1987, p. 113-164.

1996 «Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud», dans J. Briend, E. Cothenet (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, 1996, col. 1043-1254.

Robin (C. J.), Frantsouzzoff (S.)

1999 «Une inscription ḥaḍramawtique provenant du temple de Siyān dhū-Alīm à Shabwa (Yémen)», dans *Semitica*, 49, Paris, 1999, p. 155-160.

Robin (C. J.), Vogt (B.) (éds)

1997 *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, 1997.

Roncayolo (M.)

1999 «Ville : urbanisme et architecture», dans *Encyclopædia Universalis*, Cd-rom (5<sup>e</sup> éd.), 1999.

Schiettecatte (J.)

2006 *Villes et urbanisation de l'Arabie du Sud à l'époque préislamique. Formation, fonctions et territorialités urbaines dans la dynamique de peuplement régionale*, thèse de doctorat de l'Université Paris 1 (non publiée), 2006.

Schmidt (J.)

1982 «Der Tempel des Waddum Dhū-Masma'im», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, I, Mayence, 1982, p. 91-99.

1988a «Der Tempel des Waddum Dhū-Masma'im», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, IV, Mayence, 1988, p. 179-184.

1988b «Hypäthrale Bauanlagen und andere Steinstrukturen», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, IV, Mayence, 1988, p. 143-178.

Schmidt (J.) (éd.)

- 1991 *Archäologische Berichte aus dem Yemen V. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mārib. Teil 1 von Ingrid Hehmeyer und Jürgen Schmidt*, Mayence, 1991.
- 1993 *Archäologische Berichte aus dem Yemen VI. Antike Technologie – Die sabäische Wasserwirtschaft von Mārib. Teil 2: Bodenkundliche Untersuchungen in der Oase Mārib von Winfried Wagner*, Mayence, 1993.

Schmidt (J.), Brunner (U.), Gerig (M.) *et al.*

- 1982 «Mārib. Erster vorläufiger Bericht über die Forschungen des deutschen archäologischen Instituts in der Umgebung der Sabäerhauptstadt», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, I, Mayence, 1982, p. 5-89.

Schmidt (J.), Finster (B.), Herberg (W.), Klaus (M.), Müller (W. W.)

- 1987 «Zweiter vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen und Forschungen des deutschen archäologischen Instituts Ṣan‘ā’ in Mārib und Umgebung», dans J. Schmidt (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen*, III, Mayence, 1987, p. 1-95.

Sedov (A. V.)

- 1995 «Bi‘r Hamad: a Pre-Islamic settlement in the western Ḥaḍramawt. Notes on an archaeological map of the Ḥaḍramawt, 1», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 6, Munksgaard, 1995, p. 103-115.
- 1997 «Die archäologischen Denkmäler von Raybūn im unteren Wādī Dau‘an (Ḥaḍramawt)», dans *Mare Erythraeum*, 1, Munich, 1997, p. 31-106.
- 2002 «Coins», dans St J. Simpson (éd.), *Queen of Sheba. Treasures from Ancient Yemen*, Londres, 2002, p. 73-79.

Seigne (J.)

- 1991 «Le château royal de Shabwa: architecture, technique de construction et restitutions», dans *Syria*, LXVIII, Beyrouth, 1991, p. 111-164.

Serjeant (R. B.)

- 1960 «Review of *Archaeological Discoveries in South Arabia*», dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 23, Londres, 1960, p. 582-585.

Sima (A.)

- 1999 «Notes on ṣr in Sabaean Inscriptions», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian*, 29, Londres, 1999, p. 159-166.

Smith (G. R.)

- 1998 «Ṣan‘ā’», dans C. E. Bosworth, E. van Donzel, W. P. Heinrichs, G. Lecomte (éds), *Encyclopédie de l’Islam. Nouvelle édition*, t. IX, Leyde, 1998, p. 1-3.

Ṭabārī/Nöldecke : Nöldecke (T.)

- 1973 *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden aus der arabischen Chronik des Ṭabarī*, Leyde, 1973.

Van Beek (G. W.)

- 1997 «Marib», dans E. M. Meyers (éd.), *The Oxford Encyclopedia of Archaeology in the Near East*, vol. 3, New York-Oxford, 1997, p. 417-419.

## Vogt (B.)

- 1997 «Marib, capitale de Saba'», dans C. J. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba' : exposition présentée à l'Institut du Monde Arabe du 25 oct. 1997 à fév. 1998*, Paris, 1997, p. 107-109.
- 2003 «Der Große Damm von Marib – Neue Forschungen des Deutschen Archäologischen Instituts 2002», dans I. Gerlach (éd.), *25 Jahre Ausgrabungen und Forschungen im Jemen, 1978-2003* (Hefte zur Kulturgeschichte des Jemen, Band 1), Şan'ā', 2003, p. 78-85.

Vogt (B.), Brettschneider (W.), Brunner (U.) *et al.*

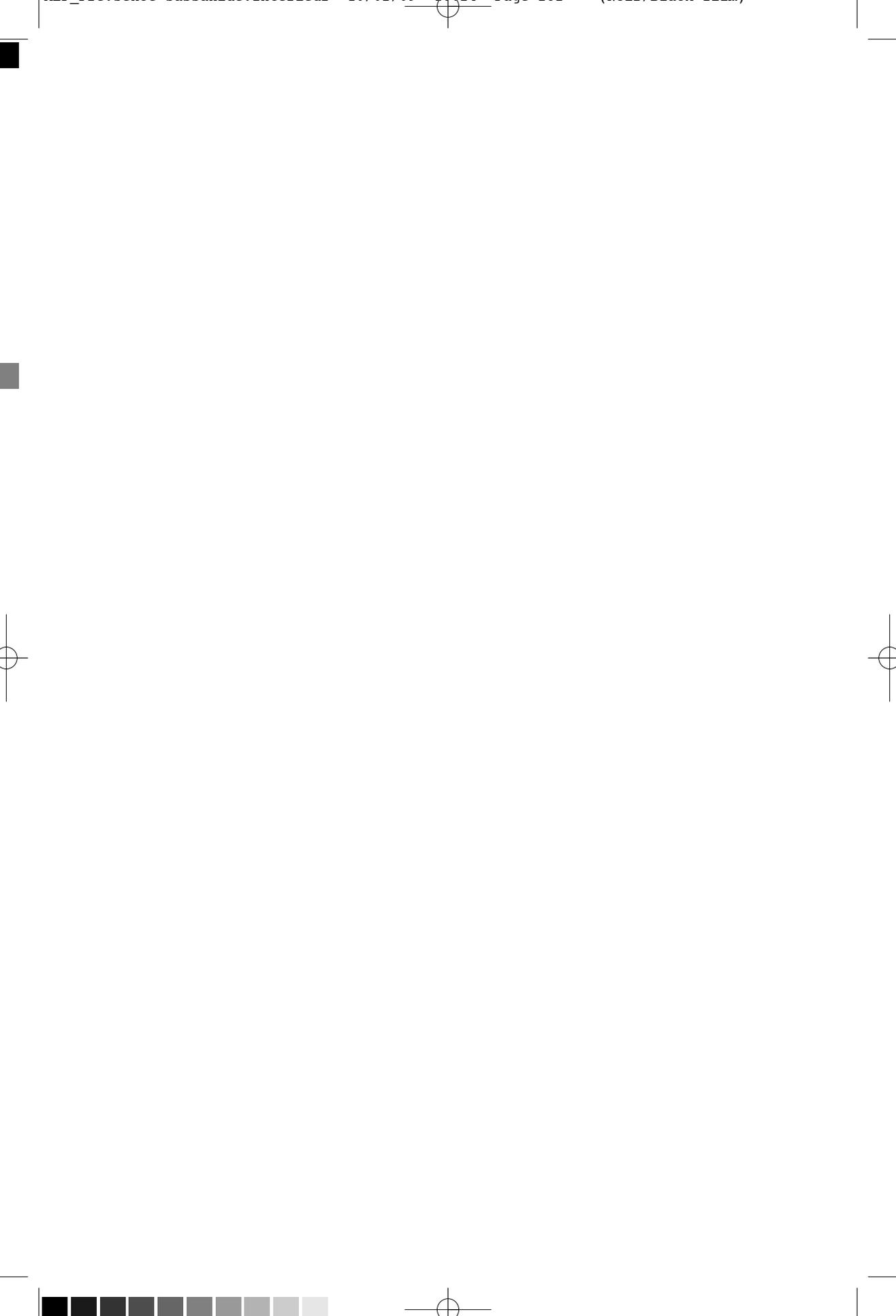
- 2003 «Der Große Damm von Marib, Republik Jemen. Neue archäologische und bauhistorische Forschungen des Deutschen Archäologischen Instituts 2002», dans *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie*, 23, Mayence, 2003, p. 49-74.

## Warburton (D.)

- 1998 «A stratigraphic section in the Old City of Şan'ā'», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 28, Londres, 1998, p. 271-283.

## Wissmann (H. von)

- 1964 *Zur Geschichte und Landeskunde von Alt-Südarabien* (Sammlung Eduard Glaser, III), Vienne, 1964.
- 1976 «Die Geschichte des Sabäerreichs und der Feldzug des Ælius Gallus», dans H. Temporini, W. Haase (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung, II. Principat, 9. Band, 1. Halbband*, Berlin-New York, 1976, p. 308-544.



# La sculpture architecturale en Arabie méridionale du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Étude préliminaire<sup>1</sup>

Sabina ANTONINI DE MAIGRET<sup>2</sup>

*Cette contribution présente les quelques vestiges de supports architecturaux – bases, piliers et chapiteaux – trouvés au Yémen, provenant de contextes divers et datés des derniers siècles de la période sudarabique (III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles). Ils sont révélateurs, au Yémen, d'un niveau d'élaboration avancé, à tout le moins dans le domaine de l'architecture religieuse, avant l'avènement de la culture et de la religion islamique. Des éléments d'origine hellénistique, byzantine ou perse se surimposent au fond artistique local ; ils ne se substituent pas au style local sudarabique mais cohabitent et se mélangent à ce dernier.*

## Abstract

*In this research few remnants of architectural supporting elements, such as bases, pillars and capitals originated from different Yemeni contexts, dating back to the last centuries of the South Arabian civilization, have been investigated. They all testify in Yemen a significant and representative elaborated work, at least in the religious field, before the rise and assertion of the Islamic culture and religion. The Hellenistic, Byzantine and Persian components overlap on to the native substratum; they do not replace the local South Arabian style, but they cohabit and merge together.*

---

Cette contribution est le produit d'une vaste recherche qui a pour objet l'étude du matériel, principalement en pierre, datant de la dernière phase de la civilisation sudarabique. Cette période est subdivisée par les historiens et les archéologues en «Sudarabique récent» (300-560 après J.-C.) et «Période perso-sassanide» (560-632 après J.-C.).

L'étude entend déterminer, à travers l'analyse iconologique et iconographique, quels furent, dans le répertoire artistique de cette période, les éléments décoratifs et

1. Traduction de Marie José Nervi, membre de l'AITI (Associazione Italiana Traduttori e Interpreti).

2. Professeur contractuelle en «Antiquités sudarabiques», Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", Naples.

fonctionnels typiques de la tradition artistique yéménite préislamique, en essayant de souligner les innovations dérivées de la nouvelle religion monothéiste et d'éventuelles persistances préislamiques dans les premières productions figuratives de la période islamique au Yémen.

Les sources documentaires relatives à l'histoire de l'art de cette époque proviennent principalement du site de Zafār, capitale de l'empire de Ḥimyar, et des villages voisins, Bayt al-Ashwāl, al-Māwa, Ḥadda Ghulays, al-Irafa, Kitāb, Mankath, Sarḥa, Yarīm. Ceux-ci sont particulièrement riches en matériel archéologique provenant de l'ancienne capitale, utilisée comme carrière de pierre pour la construction de nouveaux édifices. Un petit musée à Zafār et une base de données informatisées recensant de nombreux fragments de reliefs conservés dans des dépôts spéciaux ont été réalisés par le professeur Paul Yule de l'Université de Heidelberg – qui dirige depuis 1998 les fouilles archéologiques à Zafār dans le secteur de Ḥuṣn Raydān – et par le GOAM de Ṣan'ā' (*General Organization for Antiquities and Museums*), en la personne de l'inspecteur de la région de Ibb, Khālīd 'Alī al-'Ansī. Aujourd'hui, le classement de ce matériel met à notre disposition une nouvelle et importante source documentaire. Une bonne partie de ces pièces a été publiée dans les années 1970, par Giovanni Garbini (1970), puis par Paolo M. Costa (1973, 1976) et, plus récemment, par Paul Yule lui-même (2005a, 2005b), mais plusieurs d'entre elles sont encore inédites.

Pour cette étude, nous prendrons également en considération les œuvres provenant d'autres sites majoritairement localisés dans l'intérieur des Hautes-Terres. Diverses pièces architectoniques sont conservées au Musée national de Ṣan'ā' et publiées dans les livrets de Wolfgang Radt (1973) et de Paolo M. Costa (1978). Il est dans notre intention d'opérer un choix rationnel parmi les œuvres publiées et celles qui ne l'ont pas encore été.

Dans le cadre de la table ronde intitulée *Bilan clinique de l'Arabie à la veille de l'Islam*, qui s'est tenue à Paris les 28 et 29 août 2006 et dont cet article représente un premier compte rendu, je présenterai essentiellement les vestiges des monuments les plus représentatifs, qui, bien que peu nombreux, témoignent d'une importante activité en matière de construction, au moins dans le domaine religieux, entre le III<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle après J.-C.

La documentation prise en compte englobe les éléments portants de l'architecture préislamique, c'est-à-dire les colonnes, les chapiteaux et les piliers. Sont exclus de ce corpus les éléments de style purement sudarabique, comme les colonnes à facettes, apparemment liées à une tradition locale. Selon la théorie de l'évolution du pilier parallélépipédique, typique de l'architecture religieuse sudarabique, à la colonne cylindrique, on assisterait à un passage graduel du pilier de section quadrangulaire à une colonne de section octogonale par décomposition de ses faces, puis à une colonne à 16 facettes, voire plus. Lui correspondrait celle du passage de l'absence totale de chapiteau avec l'usage du pilier à l'introduction du chapiteau carré puis à sa transformation formelle. L'étude de ce point spécifique a été menée par Michael Jung dans le cadre d'un doctorat à l'*Università degli Studi di Napoli «L'Orientale»* (année académique 1994-1995), avec une thèse intitulée *La decorazione architettonica dell'Arabia del Sud alla luce delle scoperte recenti*. Cette étude évolutive s'appuie sur la méthode développée par l'historiographie artistique en Occident (théories de E. H. Gombrich, A. Riegl, G. Semper). Ces méthodes et concepts ont été appliqués au cas de l'Arabie du Sud. Si nous suivons la théorie de la *kunstwollen* de A. Riegl, l'introduction du chapiteau dans l'architecture sudarabique devrait être imputée non pas à des exigences pratiques, mais plutôt à une exigence esthétique autochtone.

G. Semper retient pour sa part que certains éléments architecturaux et ornementaux de l'architecture doivent leur existence à leur fonction d'utilisation, au matériau disponible et à la technique utilisée. Néanmoins, leur utilisation décorative devra être ramenée à la *kunstwollen* de la civilisation dans laquelle ils naissent, comme le soutient A. Riegl<sup>3</sup>.

Une partie des éléments architectoniques examinés est faite de remplois dans des édifices de la période islamique ; le reste est conservé dans les musées ou disséminé sur le territoire yéménite. Le contexte archéologique d'origine n'est généralement pas connu. Le corpus des pièces présentées est le résultat d'un travail de compilation qui devra naturellement être augmenté par des prospections et des études ultérieures dans les musées locaux.

Les œuvres ont été exécutées dans la pierre locale : le calcaire, le grès, la pierre volcanique et l'albâtre. L'importation de produits manufacturés du Nord (Nabatène, Syrie, Palestine) pourrait avoir été une source d'inspiration pour les artisans sudarabiques. Néanmoins, les analyses préliminaires n'ont pas mis en évidence la présence de matériel importé.

La présentation des pièces qui suit est réalisée selon leur répartition géographique, partant du nord vers le sud du pays.

### SHIBĀM KAWKABĀN

Nous commençons par Shibām Kawkabān, d'où provient un type de colonne de petites dimensions (h. 96 cm), en rapport probablement avec des niches ou édicules de culte (fig. 1)<sup>4</sup>.

Le fût cylindrique cannelé est érigé sur une haute plinthe constituée de deux dés épais et saillants, dont les faces externes sont décorées par six spirales disposées symétriquement trois par trois, ou par un motif de vague (*cane corrente*) (fig. 2). L'espace entre les deux dés est orné de chaque côté de trois rosettes : deux rosettes à six pétales en forme de cœur<sup>5</sup> sur les côtés et une rosette à huit pétales au centre (quatre en forme de cœur alternant avec des pétales lancéolés)<sup>6</sup>. Les deux types de rosettes, associées entre elles, isolées ou unies à d'autres éléments décoratifs (vague, méandre, etc.) reviennent fréquemment sur les cadres des inscriptions et des reliefs en pierre de Zafār, de même que sur la plaque inscrite en bronze de 'Amrān (CIH 74)<sup>7</sup>. Des colonnes cannelées avec des chapiteaux corinthiens sur de hautes

3. Une seconde référence importante porte sur les éléments architecturaux sudarabiques ; il s'agit de la thèse de doctorat de Aḥmad Bāṭayā' soutenue à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à Paris en 1986 et intitulée *Origine et évolution du décor architectural préislamique en Arabie méridionale, V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.* Une brève contribution sur l'architecture, et en particulier sur la typologie des colonnes sudarabiques, nous est fournie par B. Doe (1983), p. 216-225.

4. Divers fragments de ces colonnes sont conservés au Musée national de Ṣan'ā' : Radt (1973), p. 9-10, n. 24-26, pl. 8-10 ; Costa (1978), p. 47, n. 94-95, pl. XXVIII.

5. Grohmann (1963), p. 207, fig. 88, n. 8.

6. *Ibidem*, n. 12-15.

7. La rosette est un motif d'origine orientale, dont les variantes (sous des formes plus ou moins géométriques ou naturalistes) et les significations (symboliques ou décoratives) se transmettent à l'époque romaine ou byzantine ; Seyrig (1941), p. 39-40 ; Avi-Yonah (1981), p. 95 sq., surtout p. 104-105.



1	2
	3

Fig. 1 – *Shibām Kawkabān* : colonnette liée à une niche ou édicule de culte, (Costa [1978], p. 47, n. 94, pl. XXVIII).

Fig. 2 – *Shibām Kawkabān* : plinthes et bases de colonnettes à décor de motifs en spirales, vagues et rosettes (Radt [1973], p. 10, n. 25, pl. 9).

Fig. 3 – *Shibām Kawkabān* : chapiteau de type corinthien à trois rangs de feuilles d'acanthé (Musée de *Šan'ā'*, Inv. YM 24, cliché Ph. Maillard).



plinthes, en tout point semblables à celles de Shibām Kawkabān, sont visibles sur le relief d'Ombrechtikon<sup>8</sup> ; les colonnettes soutiennent trois niches encadrées par un arc en plein cintre, dans lesquelles se trouvent deux figures humaines et un lion rampant. L'œuvre remonte au début du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. Le relief conservé au British Museum (RÉS 4575), présentant la forme d'un arc décoré avec une frise de vagues en relief soutenu par deux colonnes cannelées à chapiteaux à trois rangs de feuilles, a été daté de la même époque. Dans les angles sont sculptés deux *kantharoi*.

La plinthe est surmontée par la base de la colonne formée d'un tore aux décorations torsées entre des scoties relativement droites. Le chapiteau (h. 26 cm), délimité à la base par un astragale torsé, est de type corinthien avec trois rangs de feuilles d'acanthé (fig. 3). Le chapiteau étant légèrement carré, les feuilles latérales se superposent aux feuilles centrales. Au-dessus des feuilles d'acanthé, l'espace est occupé par une rosette des côtés de laquelle partent des caulicoles, en biais vers le haut, et des grappes de raisin, vers le bas.

La fonction de ces colonnettes nous est indiquée par un splendide relief inédit remployé dans la façade d'une maison moderne à Na'd (fig. 47)<sup>9</sup>. Le relief fragmentaire présente un arc en plein cintre soutenu par des colonnes, identiques au type de Shibām Kawkabān. On reconnaît-là le fût cannelé, l'astragale torsadé et le chapiteau à trois rangs de feuilles d'acanthé. La niche renferme un aigle aux ailes déployées tenant un serpent dans son bec. Au-dessus, en dehors de la niche, se trouve représenté un vase rituel<sup>10</sup>. L'aigle est un sujet récurrent dans les reliefs de Zafār<sup>11</sup>, et le vase (*kantharos* au corps globulaire sur un haut pied et aux anses verticales posées entre la lèvre et la panse) accompagne souvent les inscriptions et les reliefs sudarabiques<sup>12</sup>. Il s'agit donc d'un édicule avec des colonnes soutenant l'arc. Les parallèles iconographiques et l'analyse paléographique nous permettent de dater ces sculptures autour du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.

8. Honeyman (1954) ; Pirenne (1957b) ; Doe (1983), p. 227.

9. Je remercie le professeur Christian Robin qui m'a généreusement transmis la photographie.

10. Rosettes, vases rituels, aigles et serpents, ces quatre sujets sont représentés sur les façades des tombes rupestres de Madā'in Šālīh (Jaussen et Savignac [1909], p. 397-402) dont ont pu s'inspirer les sculpteurs sudarabiques. Les tombes remontent à une période comprise entre le règne d'Aretas IV (9 avant J.-C.-40 après J.-C.) et 75 après J.-C. (Jaussen et Savignac [1909], p. 402-403).

11. Costa (1973), p. 196, n. 66, pl. XVII, 3 ; Costa (1976), p. 451, n. 152, pl. XVII ; p. 453, n. 161, pl. XXI. Un relief de Ma'rib avec un aigle et deux serpents est conservé au Musée national de Šan'ā' (Costa [1978], p. 36-37, n. 67, pl. XVI, b) ; un relief avec un aigle et deux serpents se trouve au Musée d'Aden (Pirenne [1986], p. 357-358) ; une portion d'un arc avec un serpent entouré autour du corps d'un aigle qui le retient avec ses pattes et son bec est conservé au British Museum (St J. Simpson [2002], p. 150, n. 192). L'aigle apparaît sur les temples comme symbole astral et solaire en Palestine et comme simple décoration, c'est-à-dire privé de son symbolisme religieux, dans les synagogues et dans les églises (Avi-Yonah [1981], p. 65).

12. Pirenne (1957a), pl. X d ; pl. XII d, e p. 123-126. Le vase est aussi représenté entre deux sphinx (Doe [1971], fig. 13), ou entre deux animaux rampants (Costa [1973], p. 194, n. 54, pl. XIII, 3) ; un griffon appuie sa patte antérieure droite sur le chapiteau de Shabwa (Catalogue de Rome [2002], p. 326, n. 182). Sur le relief remployé dans la mosquée Sarḥa de Yarīm, il apparaît au-dessous du motif du rinceau de vigne qui naît d'une touffe d'acanthé (Costa [1992], p. 22-24, fig. 4-5).

Il faut signaler à Shibām Kawkabān un pilier, probablement d'époque préislamique, remployé dans la vieille mosquée du village (fig. 4)<sup>13</sup>. Le pilier (h. 84 cm), très semblable à d'autres conservés à Ṣan'ā', que nous verrons par la suite, a la forme d'un parallélépipède aux angles aplatis, eux aussi décorés d'un motif floral qui se développe verticalement. Le pilier est partiellement enduit à la base, mais l'on peut supposer que la surface était divisée en trois parties sculptées, deux corniches, une supérieure et une inférieure, encadrant un haut panneau central. Le motif décoratif consiste en un ou plusieurs sarments imbriqués, lesquels, formant des figures plus ou moins géométriques, renferment de simples éléments floraux. Chaque face a une composition ornementale différente; l'une d'elle en particulier semble reproduire, à l'aide d'un motif de feuilles, deux croix imbriquées. Deux listels contigus séparent la frise centrale des corniches. Le motif de la corniche se retrouve à l'identique sur les piliers et les chapiteaux de la Grande Mosquée de Ṣan'ā', sous une forme résultant de l'évolution simplifiée des feuilles d'acanthé du chapiteau corinthien. Le prototype est visible, encore une fois, à Zafār : l'acanthé se compose d'une large feuille centrale à volutes latérales sur un chapiteau d'un pilastre cannelé. Nous reviendrons sur ce sujet.

Ce pilier devrait remonter aux VI-VII<sup>e</sup> siècles après J.-C., du fait d'affinités de style et de composition que l'on retrouve sur la colonne de la Mosquée de Mūsā à Ṣan'ā'.

## ṢAN'Ā'

Nous en arrivons à cette colonne préislamique remployée dans la Mosquée de Mūsā à Ṣan'ā' (fig. 5-7)<sup>14</sup>. Le chapiteau est d'une époque postérieure. Le fût est décoré de motifs végétaux disposés en trois registres. Au centre se déploie horizontalement, entre deux cordons, un rinceau de vigne chargé de grappes alternant avec les pampres. Au-dessous de cette bande centrale, la colonne est décorée d'un double sarment qui se tresse en formant des losanges à fond lisse sur lequel apparaît en relief une feuille ou un fleuron, tourné(e) alternativement vers le haut et vers le bas. Au-dessus du registre central, la colonne est partagée verticalement en deux parties égales, se distinguant nettement l'une de l'autre, chacune étant décorée avec un motif différent (fig. 7). Une moitié est ornée d'une tresse de double sarments, formant une série régulière et compacte de nœuds, sans feuille ni fruit. La partie restante est décorée par une composition complète de fagots qui, tournés deux à deux vers le haut et vers le bas, encadrent une croix grecque en feuilles et une rosette; dans la production figurative byzantine, ces motifs se confondent et parfois se substituent l'un à l'autre (fig. 6)<sup>15</sup>.

On retrouve le motif végétal encadrant une croix sur un chapiteau de la Grande Mosquée de Ṣan'ā'. Les chapiteaux de cette mosquée, que G. Garbini date « *di età tardo-bizantina o forse addirittura proto-islamica* »<sup>16</sup>, sont tous de forme cubique, ornés du même motif mais avec des variantes. Le premier, comme nous l'avons dit,

13. Garbini (1970), p. 539, pl. XXXII, a; Radt (1973), p. 21, n. 132, pl. 44; Finster (1996), p. 310, fig. 28, p. 312.

14. Costa (1992), p. 26-30.

15. Concernant la valeur symbolique de la rosette à l'époque byzantine, voir Avi-Yonah (1981), p. 105-106.

16. Garbini (1970), p. 402.



4	
5	

Fig. 4 – *Shibām Kawkabān* : pilier réemployé dans la vieille mosquée du village, décoré d'un motif floral (Radt [1973], p. 21, n. 132, pl. 44).

Fig. 5 – *Šan'ā'*, Mosquée de *Mūsā* : colonne réemployée au fût décoré de motifs végétaux distribués en trois registres (Costa [1992], p. 29, fig. 12).



6 | 7

Fig. 6 – *Šan‘ā’*, Mosquée de Mūsā : colonne remployée. Au-dessus de la bande centrale, une partie de la colonne est ornée par une composition de fagots qui, tournés deux à deux vers le haut et vers le bas, encadrent une croix grecque en feuilles et une rosette (Costa [1992], p. 30, fig. 15).

Fig. 7 – *Šan‘ā’*, Mosquée de Mūsā : colonne remployée. La partie restante est décorée d’un motif tressé de double sarments, formant une série régulière et dense de nœuds (Costa [1992], p. 30, fig. 14).

est décoré d'un motif végétal dont les bandes latérales se serrent et encadrent une croix grecque aux branches foliacées sur une tige (fig. 8-9). Une spirale est sculptée sur chaque angle supérieur.

Un autre chapiteau renversé servant de base à une colonne à arêtes (fig. 10) se caractérise par un élément végétal qui, comme nous l'avons vu dans le pilier de Shibām Kawkabān, dériverait du motif de l'acanthé, avec une feuille centrale et deux feuilles latérales dont les volutes schématisées s'étendent comme un éventail jusqu'aux angles supérieurs. On retrouve ce même motif sur d'autres chapiteaux (fig. 11-12), parfois avec des rosettes sur les angles supérieurs (fig. 13)<sup>17</sup>.

B. Finster souligne l'influence aksumite dans la réalisation architecturale et décorative des chapiteaux de la Grande Mosquée de Ṣan'ā'<sup>18</sup>. En effet, cette typologie apparaît sur les chapiteaux de l'ancienne cathédrale d'Aksum. Le premier de la série est de forme cubique à arêtes aiguës; chaque face est décorée de feuilles d'acanthé stylisées en bas-relief, avec une croix au sommet de la feuille centrale (fig. 42). Une volute dépasse des arêtes supérieures. L'abaque est décoré du cordon torsadé. Le second exemplaire porte la même décoration, même si le chapiteau est plutôt endommagé (fig. 43); du feuillage, au modelé souple, émerge une croix insérée dans un cercle. Le troisième chapiteau aksumite, taillé dans le même bloc de pierre que le pilier qu'il couronne, même s'il est renversé et partiellement enseveli (fig. 44), semble tout à fait semblable aux chapiteaux provenant de la même zone.

Certains chapiteaux de la Grande Mosquée de Ṣan'ā' sont posés sur une colonne à arêtes, d'autres s'appuient sur un fût à décor sculpté de motifs végétaux entrelacés, séparés au centre par un motif en forme de tresse (fig. 14). La colonne conserve une partie de la base antique avec le tore. Elle s'appuie sur un chapiteau renversé, partiellement visible, décoré du même motif que celui qui surmonte la colonne.

On trouve dans la même mosquée un autre chapiteau à grandes feuilles d'acanthé nervurées placées aux angles, stylisées et plates avec les pointes légèrement arrondies et courbées au point de jonction avec l'abaque (fig. 15). Les feuilles latérales renferment une feuille centrale basse, d'où partent deux caulicoles latéraux<sup>19</sup>. Le style et la forme de certains de ces matériaux semblent reproduire de façon simplifiée les modèles originaux byzantins alors en vogue à Constantinople<sup>20</sup>.

Dans la Grande Mosquée de Ṣan'ā', il existe deux autres chapiteaux cubiques qui s'éloignent des exemplaires précédents par leur style et leur composition<sup>21</sup>. Ils ont des arêtes aiguës et présentent des motifs floraux assez différents. Sur le premier, on remarque une tentative de reproduire les feuilles d'acanthé angulaires (fig. 16); sur le second (fig. 17), le motif reprend un élément ornemental d'époque islamique, le fleuron, reproduit de façon diffuse dans la couverture de la Mosquée elle-même<sup>22</sup>.

Deux piliers en pierre volcanique se trouvent au Musée national de Ṣan'ā' (h. 1,20 m; l. 45 cm)<sup>23</sup> et présentent une décoration tout à fait semblable à celle des piliers de la Mosquée de Shibām Kawkabān. La provenance est inconnue. L'espace

17. Garbini (1970), pl. VIII b, IX, X a.

18. Finster (1996), p. 300.

19. Garbini (1970), p. 402, pl. VIII a; Costa (1974), pl. XIX b.

20. Lewcock (1987), p. 205.

21. Finster (1996), p. 301, fig. 11-12.

22. Cf. Finster (1982), p. 204, fig. 59 i; également Bonnenfant (1987), p. 25.

23. Radt (1973), p. 21, n. 130-131, pl. 42-43; Costa (1978), p. 21, n. 1-2, pl. II a-III a-b, e, IV a-c; Costa (1992), p. 34-37, fig. 19-25.



8	9
10	
11	12



Fig. 8 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau décoré d'un motif végétal dont les bandes latérales se referment pour encadrer une croix grecque aux branches foliacées sur une tige ; une spirale est sculptée sur chacun des angles supérieurs (Costa [1992], p. 30, fig. 16).

Fig. 9 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau décoré d'un motif végétal dont les bandes latérales se referment pour encadrer une croix grecque aux branches foliacées sur une tige ; une spirale est sculptée sur chacun des angles supérieurs (cliché C. J. Robin).

Fig. 10 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau renversé servant de base à une colonne à arêtes (cliché C. J. Robin).

Fig. 11 – Şan'ā', Grande Mosquée : vue générale du chapiteau renversé (Serjeant, Lewcock [1983], p. 335, fig. 18.28).

Fig. 12 – Şan'ā', Grande Mosquée : autre chapiteau de forme cubique remployé, ses feuilles schématiques se déploient en éventail (Serjeant, Lewcock [1983], p. 336, fig. 18.29).





13	14
15	17
16	



Fig. 13 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau remployé avec une grande feuille centrale et de deux plus petites latérales ; sur les angles supérieurs, présence de rosettes (cliché C. J. Robin).

Fig. 14 – Şan'ā', Grande Mosquée : fût de chapiteau préislamique remployé, décor sculpté à motifs végétaux entrelacés, séparés au centre par un motif en forme de tresse (Serjeant, Lewcock [1983], p. 335, fig. 18.27).

Fig. 15 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau remployé, décor de grandes feuilles d'acanthé nervurées aux angles et une basse feuille centrale d'où partent deux caulicles (cliché C. J. Robin).

Fig. 16 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau cubique décoré des feuilles d'acanthé angulaires schématisques (Finster [1996], p. 301, fig. 12).

Fig. 17 – Şan'ā', Grande Mosquée : chapiteau cubique dont le fleuron est un motif ornemental répandu à l'époque islamique (Finster [1996], p. 301, fig. 11).

ornementé est partagé en deux compartiments par une bande ornée d'une série de feuilles d'acanthé très schématisées comprises entre les deux cordons (fig. 18-19). Au-dessus, la décoration est faite de motifs floraux entrelacés ; au-dessous, de simples sarments enchaînés forment une grille géométrique. Les angles sont plats et décorés de motifs correspondant aux faces latérales.

Dans le même Musée sont conservés en outre d'autres chapiteaux corinthiens, exécutés selon des styles différents. Le premier (h. 34,5 cm ; fig. 20)<sup>24</sup> est semblable aux chapiteaux de Shibām Kawkabān : il présente deux rangées d'épaisses feuilles d'acanthé aux nervures marquées et il est décoré en partie supérieure par une rosette centrale d'où pendent deux grappes de raisin en haut-relief et deux pampres. Deux caulicoles partent des côtés des grappes.

Le second chapiteau corinthien est caractérisé par une double rangée de feuilles d'acanthé (fig. 21)<sup>25</sup> ; les feuilles au premier plan, aux nervures larges et creuses, se superposent à une feuille lisse, plus haute, dont la pointe est décorée d'une rosette. L'abaque polygonal ne porte pas de décoration. Un astragale torsadé se trouve à la base du chapiteau qui se présente dans un style plutôt conventionnel et rigide.

## TANA'IM

Tana'im se trouve à quelques kilomètres à l'est de Şan'a'. De là provient une paire de chapiteaux corinthiens en calcaire à deux rangs de feuilles (h. 60 cm ; fig. 22)<sup>26</sup>. Soulignées par un astragale tors oblique, les feuilles d'acanthé sont larges, aux nervures et au profil découpé.

Sous l'influence gréco-romaine, le chapiteau corinthien est introduit en Arabie méridionale avec certaines variantes et réinterprétations. Ce nouveau courant ne supplante toutefois pas les chapiteaux cubiques et cylindriques aux décorations à denticules, à bande et à grille, où la caractérisation fortement liée à la tradition locale est évidente<sup>27</sup>.

## ḌĀF

Sur le site de Ḍāf, on signale deux colonnes à arêtes surmontées par un chapiteau corinthien à deux rangs de feuilles en faible relief (fig. 23), aux nervures et contours plutôt réguliers et peu naturalistes<sup>28</sup>.

## BAYNŪN

Un chapiteau de type corinthien à deux rangées de feuilles d'acanthé trouvé à Baynūn est remployé dans la mosquée d'al-Naṣla (fig. 24)<sup>29</sup>. Il est très semblable aux

24. Radt (1973), p. 9, n. 23, pl. 8.

25. Schmidt (1987), p. 81.

26. Radt (1973), p. 20, n. 124, pl. 41.

27. Une typologie des chapiteaux traditionnels sudarabiques a été proposée par Aḥmad Baṭāya', puis Michael Jung dans leurs thèses de doctorat respectives (cf. *supra*).

28. Grjaznevič (1978), fig. 14-15.

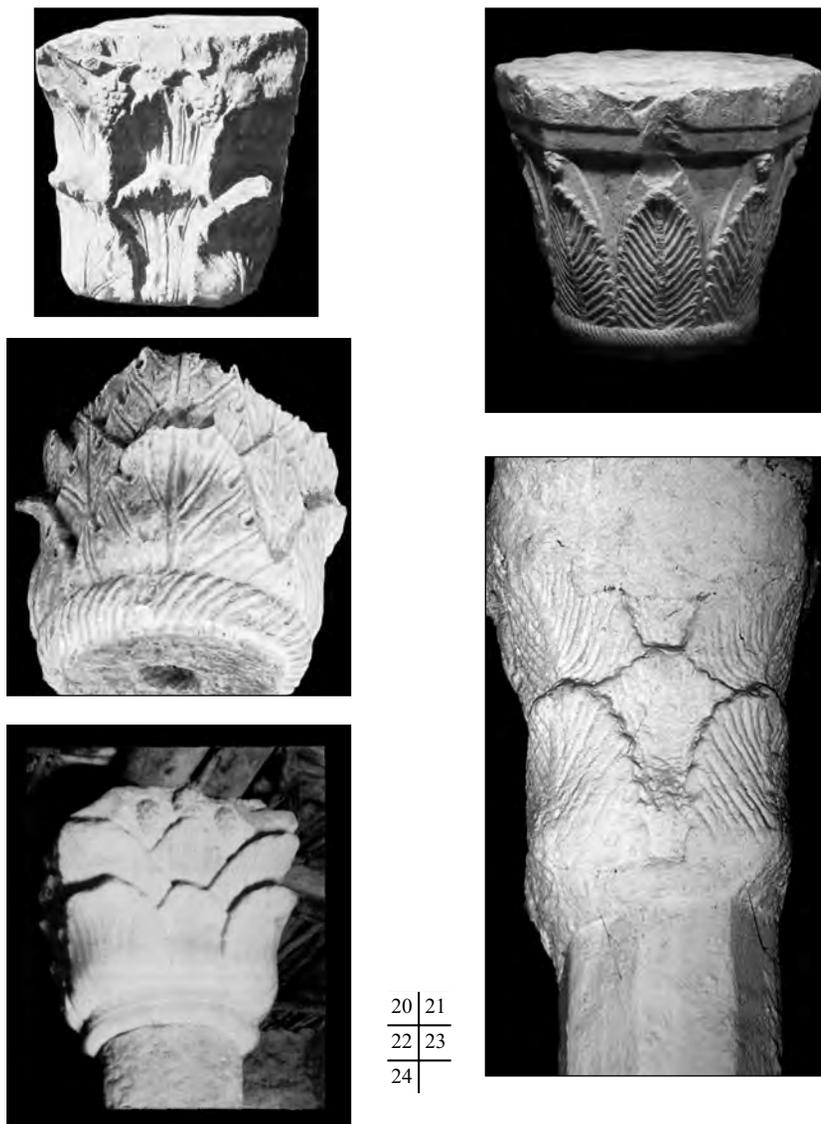
29. Radt (1973), p. 20, n. 125, pl. 41.



18
19

Fig. 18 – Şan‘ā’, Musée National : pilier dont le décor se compose de deux panneaux séparés par un bandeau orné d’une série de feuilles d’acanthé très schématisées comprises entre deux cordons. Le cadre supérieur est décoré par de motifs floraux entrelacés, au-dessous des sarments simples entrelacés forment une grille géométrique. Les angles sont plats et décorés de motifs correspondant aux faces latérales (Radt [1973], p. 21, n. 130, pl. 42).

Fig. 19 – Şan‘ā’, Musée National : pilier ; chaque face présente un motif floral différent (Radt [1973], p. 21, n. 131, pl. 43).



20	21
22	23
24	

Fig. 20 – Šan‘ā’, Musée National : chapiteau corinthien. Il présente deux rangées d’épaisses feuilles d’acanthé et une rosette centrale d’où pendent deux grappes de raisin, et deux pampres. Deux caulicoles partent des côtés des grappes (Radt [1973], p. 9, n. 23, pl. 8).

Fig. 21 – Šan‘ā’, Musée National : chapiteau caractérisé par une rangée de feuilles aux nervures larges et creuses, qui sont disposées sur une feuille lisse plus haute, dont la pointe est décorée d’une rosette (Schmidt [1987], p. 84).

Fig. 22 – Tana‘im : chapiteau corinthien à deux rangs de feuilles d’acanthé et un astragale tors oblique (Radt [1973], p. 20, n. 124, pl. 41).

Fig. 23 – Dāf : colonne à arêtes surmontées par un chapiteau corinthien à deux rangées de feuilles en relief plat, aux nervures et contours réguliers et peu naturalistes (cliché C. J. Robin).

Fig. 24 – Baynūn, mosquée al-Našla : chapiteau remployé de type corinthien à deux rangs de feuilles d’acanthé (Radt [1973], p. 20-21, n. 125, pl. 41).

chapiteaux à trois rangées de feuilles de Shibām Kawkabān par sa composition, mais non pas par son style : ici, les feuilles d'acanthé sont plus larges et arrondies, la rosette et les grappes de raisins ont un relief plus marqué. À la base se trouve un astragale en forme de cordon.

Un second chapiteau (fig. 25) est d'un style proche du précédent ; il est remployé dans la mosquée al-Damīja (al-Kharbā') de Baynūn<sup>30</sup>. Tronqué à la base et placé sur une colonne massive ornée de cannelures serrées, le chapiteau se caractérise par de larges feuilles arrondies et des nervures marquées. Bien qu'elle soit endommagée, on suppose que la partie supérieure était ornée d'une rosette centrale et de deux grappes de raisins entre les caulicoles.

### DHAMĀR

Le chapiteau du Maṣjid Sunbul à Dhamār (fig. 26)<sup>31</sup> est particulièrement intéressant par son originalité. Il est cubique et comporte une seule rangée de larges feuilles d'acanthé arrondies, placées aux angles et recouvrant partiellement une feuille centrale sur chaque face. La structure cubique de ce chapiteau, comme d'autres chapiteaux, s'harmonise avec la colonne ronde par la transition qu'amorcent les feuilles aux angles. Une large frise décorée de séries horizontales de vaguelettes, de rosettes et de denticules est insérée entre la colonne et le chapiteau. Un astragale torsadé sépare la frise du fût cannelé de la colonne. Les trois rangées de rosettes, séparées par un bandeau tantôt lisse tantôt à denticules, appartiennent au type déjà vu sur les plinthes des colonnes de Shibām Kawkabān.

### MAWKAL

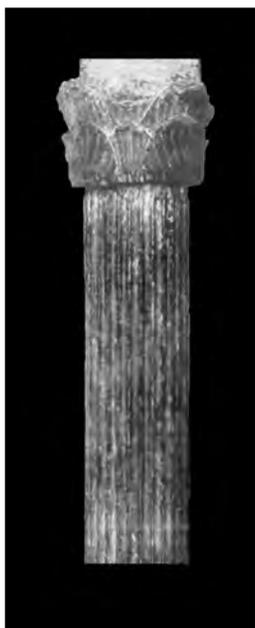
Le décor de l'exemplaire trouvé à Mawkal (non loin de Radā') est plutôt original (fig. 27) : des caulicoles doubles et des volutes angulaires encore plus grandes s'élèvent au-dessus de la rangée de feuilles d'acanthé plates et rigides ; une rosette apparaît entre un caulicole et une volute. L'abaque est décoré par une rangée d'oves et de denticules, interrompue au centre par une sculpture en relief qui pourrait être un masque ou une tête d'animal.

### YARĪM

Un autre chapiteau à rangée de feuilles unique partant d'une double collerette lisse provient de Shalālāh, près de Yarīm (fig. 28) ; les feuilles d'acanthé se superposent, cachant partiellement celles qui se trouvent au second plan ; elles sont minces, schématiques et portent des nervures très marquées. Leurs se recourbent au-dessous de l'abaque. Ce dernier est décoré par un méandre linéaire à angle droit. Il s'agit d'un demi-chapiteau destiné à couronner un pilastre ou une colonne engagée. Ce chapiteau est conservé au Musée national de Ṣan'ā'.

30. *Ibid.*, p. 21, n. 126, pl. 41.

31. Finster (1996), p. 312, fig. 30, p. 313.



25	26
27	28



Fig. 25 – Baynūn, mosquée al-Damīja (al-Kharbā<sup>3</sup>): chapiteau remployé reposant sur une massive colonne formée de cannelures serrées; il est caractérisé par de larges feuilles arrondies aux nervures marquées (Radt [1973], p. 21, n. 126, pl. 41).

Fig. 26 – Dhamār, Masjid Sunbul: colonne et chapiteau préislamiques remployés. Le chapiteau a une rangée de larges feuilles d'acanthé arrondies; au-dessus du fût cannelé de la colonne: un astragale torsadé et une haute frise décorée de séries horizontales de vagues, de rosettes et de denticules (Finster [1996], p. 313, fig. 30).

Fig. 27 – Mawkal: chapiteau à une rangée de feuilles d'acanthé plates et rigides; une rosette apparaît entre un caulicole et une volute. L'abaque est décoré par une rangée d'oves et de denticules (cliché C. J. Robin).

Fig. 28 – Shalālāh, près de Yarīm: demi-chapiteau à une rangée de feuilles qui partent d'un double colarín lisse; abaque décoré d'un méandre (Costa [1992], p. 21, fig. 1).

## ZAFĀR

Nous avons eu l'occasion de mentionner précédemment un chapiteau carré couronnant un pilastre provenant de Zafār (fig. 29). Il nous fournit un indice sur l'origine de l'élément floral caractéristique que nous retrouvons sur les chapiteaux cubiques de la Grande Mosquée de Şan'ā' et sur les piliers de Shibām Kawkabān et du Musée de Şan'ā'. Le motif de l'acanthé du chapiteau corinthien est représenté ici comme une large feuille centrale à partir de laquelle se développe les feuilles latérales à volutes. L'élaboration et la réinterprétation de ce motif a conduit à une simplification et à une stylisation de ce dernier dans les exemples susmentionnés (fig. 30).

En ce qui concerne les éléments architectoniques de Zafār, nous nous limiterons à la présentation exclusive de ceux qui ont été publiés, en particulier les chapiteaux corinthiens. Nous commençons par une colonnette en albâtre (fig. 31)<sup>32</sup>. Remployée comme console interne de fenêtre d'une maison de Bayt al-Ashwāl, elle présente un fût décoré d'un motif de sarment de vigne qui l'entoure en spirale et auquel se détachent de grandes feuilles et des grappes de raisins. Le chapiteau est formé par une rangée de feuilles d'acanthé surmontée d'une rosette en relief. Un astragale décoré de chevrons sépare le fût du chapiteau. Les petites dimensions de cette colonne (h. 76 cm, h. du chapiteau 20 cm) suggèrent une fonction décorative plutôt qu'architectonique, à moins qu'elle n'ait été destinée à une structure de petite taille (édicule ou niche). D'autres fragments de colonnes lisses ou cannelées décorées du motif du sarment de vigne enroulé autour du fût peuvent être signalés<sup>33</sup>.

Dans le monde chrétien, l'usage de la colonne historiée s'est principalement répandu au IV<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les nombreux sarcophages parmi lesquels celui de Junius Bassus (359 après J.-C. ; Musée du Vatican). Les colonnes qui encadrent les niches sont torsadées ou décorées d'un sarment de vigne peuplé d'êtres humains et d'animaux<sup>34</sup>. Des niches encadrées de colonnes torsadées sont documentées à Zafār et pourraient remonter à cette époque<sup>35</sup>.

Certains chapiteaux corinthiens à double rangée de feuilles, mais présentant des variantes par leurs dimensions et leur style, proviennent de Zafār. Sur le premier exemplaire (h. 23 cm ; fig. 32)<sup>36</sup>, les deux rangées de feuilles d'acanthé sont disposées régulièrement sur un même plan ; une grappe de raisins pend de chaque feuille de la rangée supérieure. La partie supérieure est endommagée, il est probable que des caulicoles s'y étendaient latéralement. L'abaque, qui est ici bien défini, est décoré d'une frise de « double grecque ». Sur le second exemplaire (h. : 40 cm ; fig. 33)<sup>37</sup>, les feuilles d'acanthé sont de caractère plus naturaliste et plus en relief ; l'abaque est décoré d'une série de rosettes insérées dans des cadres. Trois autres chapiteaux sont fragmentaires, mais rentrent dans la typologie des chapiteaux corinthiens à deux rangées de feuilles (h. 19 cm, fig. 34 ; h. 19 cm, fig. 35 ; h. 29 cm, fig. 36)<sup>38</sup>. Un autre chapiteau fragmentaire (h. 22 cm ; fig. 37)<sup>39</sup> se distingue des précédents par la présence

32. Garbini (1970), p. 545, pl. XL a ; Costa (1973), p. 191, n. 35, pl. VIII, 1.

33. Pirenne (1957), p. 108-109, pl. VIII a-c ; Costa (1973), p. 188, n. 14, pl. IV 3 ; Radt (1973), p. 8, n. 12, pl. 5a.

34. Grabar (1966a), p. 239 sq. Ici sont représentés des épisodes bibliques.

35. Costa (1973), p. 199, n. 85, pl. XXI, 2.

36. Costa (1976), p. 453, n. 162, pl. XXII.

37. *Ibid.*, p. 454, n. 166, pl. XXIV.

38. *Ibid.*, p. 453-454, n. 164, 165, 167, pl. XXIII-XXIV.

39. Costa (1973), p. 202, n. 107, pl. XXV, 3.

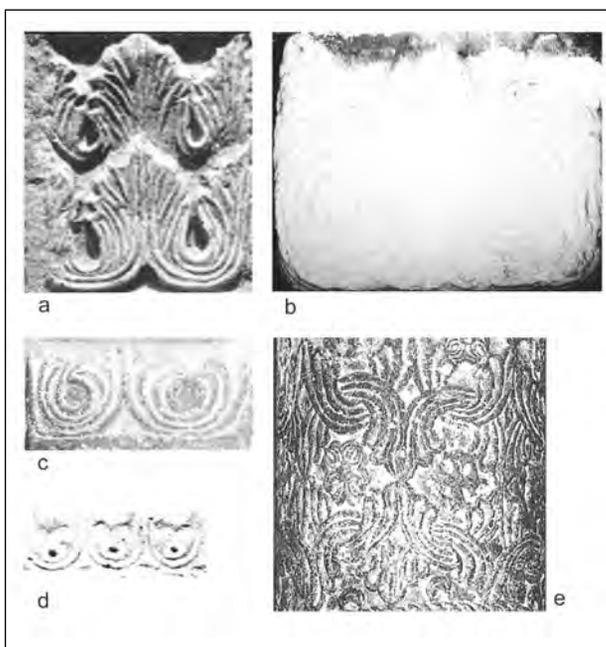


Fig. 29 – Zafār : pilastre avec chapiteau carré. Le motif de l'acanthé du chapiteau corinthien est représenté ici comme une large feuille centrale à partir de laquelle se développe les feuilles latérales à volutes (Costa [1976], p. 448, n. 130, pl. IX).

Fig. 30 – Hypothèse d'évolution de la feuille d'acanthé : l'élaboration et la réinterprétation du motif de l'acanthé du chapiteau corinthien a conduit à une simplification et une stylisation de ce dernier dans les monuments yéménites préislamiques.

Fig. 31 – Zafār : colonnette en albâtre avec un fût décoré du motif du rinceau de vigne, duquel se détachent des feuilles et des grappes de raisin. Le chapiteau est formé par une rangée de feuilles d'acanthé de laquelle émerge une rosette en relief (Garbini [1970], p. 545, pl. XL, a ; Costa [1973], p. 191, n. 35, pl. VIII, fig. 1).

29 |  
30 | 31





32	33
34	35

Fig. 32 – Ḥafār : chapiteau corinthien à double rangée de feuilles ; une grappe de raisin pend de chaque feuille de la rangée supérieure. L'abaque est décoré du motif de la double grecque (Costa [1973], p. 191, n. 35, pl. VIII, fig. 1).

Fig. 33 – Ḥafār : chapiteau corinthien à double rangée de feuilles ; l'abaque est décoré de rosettes dans des cadres (Costa [1976], p. 454, n. 166, pl. XXIV).

Fig. 34 – Ḥafār : chapiteau corinthien à feuilles d'acanthé aplaties (Costa [1976], p. 453, n. 164, pl. XXIII).

Fig. 35 – Ḥafār : chapiteau corinthien à double rangée d'épaisses feuilles (Costa [1976], p. 453-4, n. 165, pl. XXIII).

d'un boudin torsadé qui fait le tour du fût sous l'astragale ; sous ce boudin, la décoration consiste en un rameau de laurier avec une série de deux feuilles alternant avec deux baies.

Terminons par la présentation de deux colonnes à arêtes surmontées par des chapiteaux corinthiens élaborés. La première colonne octogonale (h. du fût 4 m ; h. du chapiteau 45 cm) possède un chapiteau avec une seule rangée de feuilles (fig. 38)<sup>40</sup> ; entre chaque feuille se développent deux caulicoles entre lesquels est sculptée une rosette. Son bord supérieur est orné d'une rosette en son centre. Le chapiteau est délimité par un double astragale, l'un lisse, l'autre à cordon.

La seconde colonne est réutilisée dans une mosquée de Ḥadda Ghulays (fig. 39)<sup>41</sup>. Le chapiteau (h. : 53 cm) comporte deux rangées de feuilles, sculptées de façon plutôt réaliste et avec relief. La base du chapiteau est délimitée par un cadre décoré d'un petit rameau de laurier entre deux cordons (cf. fig. 37).

## MA'RIB

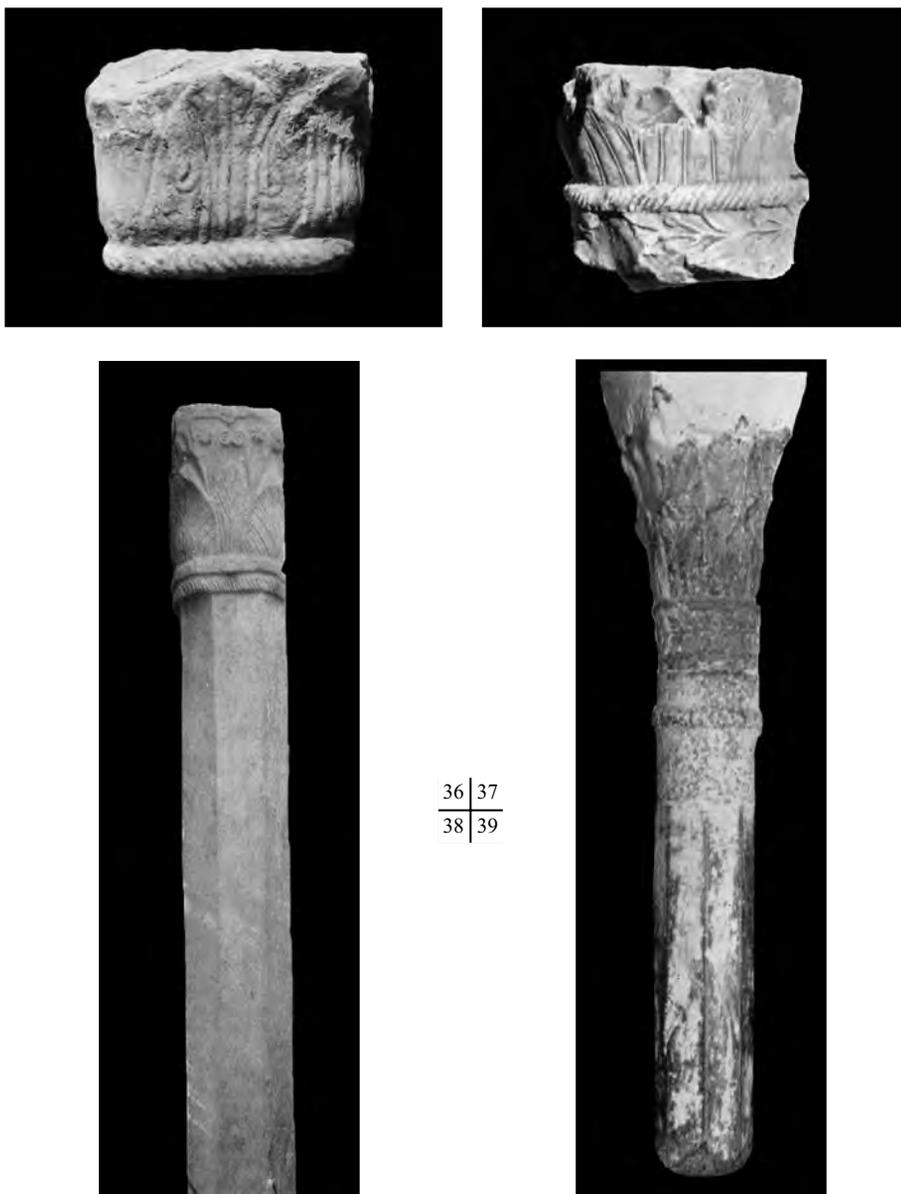
Un seul chapiteau (h. : 50 cm) photographié par A. Fakhry à Ma'rib mais provenant peut-être du wādī Ḥarīb constitue ici une catégorie à part (fig. 40)<sup>42</sup>. Il s'agirait de l'unique chapiteau avec feuilles d'acanthé retrouvé en dehors des sites des Hautes-Terres. Les feuilles sont charnues, étroites, longues et disposées sur deux rangées. Celles de la première rangée se superposent partiellement sur celles correspondantes de la deuxième rangée ; l'abaque est endommagé. Au-dessous des feuilles, une corniche, constituée d'un bandeau lisse et d'une rangée de denticules, sépare la décoration du registre supérieur de celui inférieur. Celui-ci est partagé en trois panneaux : au centre apparaît un bouquetin couché tourné vers la gauche, sur les côtés le motif classique de la tête d'antilope vue de face avec des éléments floraux entre les cornes. Le rendu formel de la tête en bas-relief, avec le museau bien modelé, les yeux qui sortent de la tête et marqués par des plis épais et une corne baguée, est tout à fait semblable à l'animal représenté sur la base d'une stèle conservée au Musée d'Aden, que J. Pirenne fait remonter, selon la paléographie des deux inscriptions, entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Il pourrait être considéré comme un chapiteau de transition, puisque la combinaison des courants culturels, celui traditionnel (les denticules, les bouquetins) et celui appartenant à la culture hellénique (les feuilles d'acanthé, bien qu'elles soient stylisées), est évidente.

40. *Ibid.*, p. 202, n. 108, pl. XXVI, 1-2.

41. *Ibid.*, p. 202, n. 196, pl. XXV, 2.

42. Fakhry (1951), p. 125, fig. 75 ; Doe (1971), p. 34, fig. 6.

43. Catalogue de Rome (2000), p. 326, n. 182 et bibliographie correspondante.



36	37
38	39

Fig. 36 – *Ẓafār* : chapiteau corinthien à feuilles aux nervures en relief et contours découpés (Costa [1976], p. 454, n. 167, pl. XXIV).

Fig. 37 – *Ẓafār* : chapiteau corinthien ; une frise décorée d'un rameau de laurier tourne autour du fût, au-dessous de l'astragale (Costa [1973], p. 202, n. 107, pl. XXV, fig. 3).

Fig. 38 – *Ẓafār* : colonne octogonale couronnée d'un chapiteau avec un rang de feuilles et deux caulicoles entre lesquels est sculptée une rosette. Le bord supérieur du chapiteau est orné au centre d'une rosette (Costa [1973], p. 202, n. 108, pl. XXVI, fig. 1).

Fig. 39 – *Ḥadda Ghulays (Ẓafār)* : colonne remployée dans une mosquée. Le chapiteau comporte deux rangées de feuilles ; au-dessous, un décor à motif de laurier s'inscrit entre deux cordons (Costa [1973], p. 202, n. 106, pl. XXV, fig. 2).

## SHABWA

Un magnifique pilier à section octogonale, dont cinq faces sont ornées d'un motif de sarment de vigne (h. totale : 2,05 m ; fig. 41), a été découvert lors des fouilles françaises du « palais royal » de Shabwa<sup>43</sup>. Le chapiteau présente un décor sculpté sur deux faces symétriques. Chacune d'elles présente un cadre dans lequel est sculpté en relief un griffon à tête de lion appuyant sa patte droite sur un vase. Le style et l'iconographie du griffon évoquent le monde partho-mésopotamien et la Syrie gréco-romaine<sup>44</sup>. Les archéologues datent l'œuvre de la reconstruction de l'édifice, c'est-à-dire vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.



40 | 41

Fig. 40 – Ma'rib : chapiteau composite décoré de deux rangées de feuilles, une rangée de denticules et un bouquetin couché au centre de deux têtes d'antilope vue de face (Doe [1971], p. 34, fig. 6).

Fig. 41 – Shabwa : griffon sculpté en relief sur un chapiteau (Audouin [1991], p. 168, fig. 2).

44. Cf. Seyrig (1941), pl. II.

45. Pirenne (1986), p. 241-250 et bibliographie correspondante.

## ḤUṢN AL-‘URR

Le chapiteau de Ḥuṣn al-‘Urr est de forme approximativement cubique (h. 46 cm) et décoré de scènes de chasse : sur la première face, nous voyons le départ des chasseurs, sur la seconde une scène de chasse au lion, sur la troisième une scène de chasse à la gazelle et aux bouquetins et sur la dernière face, un chasseur parmi les animaux<sup>45</sup>. Les angles aplatis sont ornés d'un sarment de vigne. Des piédroits élégamment sculptés au motif de la vigne dont les feuilles se meuvent comme des figures humaines et des animaux proviennent de ce même site<sup>46</sup>. Le thème du « *people scroll* » (la volute peuplée d'êtres humains et d'animaux) est d'origine hellénistique. Elle a connu un grand succès et une importante diffusion auprès des sculpteurs, mosaïstes et peintres de l'Empire romain, à partir du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. jusqu'à la Haute Antiquité<sup>47</sup>.

Ces deux œuvres mériteraient une étude à part entière, du fait de l'originalité des motifs figuratifs qui les rendent absolument uniques.

\* \*  
\*

Il faut avant tout souligner l'extrême variété des formes, des décorations, du style et des dimensions des chapiteaux, des colonnes et des piliers. Ce caractère hétérogène semble refléter les « ingrédients »<sup>48</sup> essentiels et divers qui étaient présents au Yémen dès les premiers siècles après J.-C. jusqu'à l'avènement de l'Islam : l'élément helléniste, le byzantin et le perse, qui se superposent au substrat indigène. Naturellement ces éléments exogènes ne supplantent pas complètement le style purement local, sudarabique, mais coexistent et se marient ensemble.

En effet, à côté des colonnes à arêtes surmontées de chapiteaux de tradition locale, se met en place durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, et parallèlement selon nous, la colonne à chapiteau de type corinthien. Si l'on s'appuie sur la théorie soutenue par M. Jung, selon laquelle l'évolution chronologique du pilier comme du chapiteau sudarabiques se situe dans la période qu'il qualifie de pré-hellénistique, les nombreux éléments architecturaux aux caractéristiques spécifiquement sudarabiques seraient à placer à une époque plutôt éloignée. Cependant, aucun élément architectural recensé par M. Jung n'est précisément daté, exception faite de ceux de l'époque des *mukarrib-s* de Saba'. Il est au contraire intéressant de noter que le chapiteau sudarabique « évolué »<sup>49</sup> se retrouve bien souvent sur les sites mêmes d'où sont issus les chapiteaux

46. Doe (1971), p. 34, fig. 3-5.

47. Toynbee (1965), p. 86-87. Nous renvoyons ici au décor sculpté représenté sur la tombe de la *gens* des *Haterii* (fin du 1<sup>er</sup> – début 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.) conservée au Musée du Vatican. Les colonnes du bâtiment sépulcral sont entièrement historiées : rinceaux qui se développent à partir d'un calice d'acanthé et qui s'entrelacent en formant une série de volutes entre lesquelles sont représentées des scènes bachiques. Les piliers de la Basilique Sévérienne à Leptis Magna, où les images humaines et les sarments de vigne se détachent du fond presque en ronde-bosse en créant des effets de clair-obscur, représentent un autre exemple de ce genre de sculpture.

48. Lewcock (1987), p. 204.

49. Dans les temples sudarabiques les plus anciens (Jawf et wādī Raghwān aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C.), les piliers qui soutenaient la couverture étaient dépourvus de chapiteau. L'emploi du chapiteau cubique décoré de denticules fut progressivement introduit (temples Ba'rān et Awwām de Ma'rib par exemple). Avec l'adoption de la colonne à arêtes, le

“corinthiens”, c’est-à-dire sur les Hautes-Terres et à Ma’rib. On peut alors se demander si la différence entre ces deux modèles architecturaux ne pourrait pas s’expliquer par une différence de destination telle qu’une utilisation sur des édifices de culte d’origines diverses : l’un païen, l’autre lié à la foi chrétienne ou juive (en d’autres termes, des églises et des synagogues). Difficile toutefois d’y répondre lorsque la quasi-totalité des éléments architecturaux traditionnels et de type corinthien proviennent de pillages et de remplois. De là, la difficulté de leur restitution au sein d’un contexte fonctionnel et chronologique.

La plupart des chapiteaux étudiés est de type corinthien, sous des formes toutefois dérivées, aboutissant à la formation de types tout à fait nouveaux et originaux et que nous appellerons pseudo-corinthiens, à l’instar d’A. Seyrig à propos d’exemplaires syriens<sup>50</sup>. Tous ces chapiteaux yéménites possèdent certaines caractéristiques spécifiques qui les rapprochent des chapiteaux de l’Orient hellénisé ; les caractères distinctifs sont de type ornemental autant que stylistique. De dimensions petites à moyennes, ils sont majoritairement sans abaque<sup>51</sup>, ornés de feuilles d’acanthe schématiques et figées, caractérisées par une nervure centrale épaisse associée à des nervures secondaires presque parallèles. Les feuilles sont souvent associées à des éléments décoratifs (rosettes, rinceaux). Les exemplaires yéménites semblent dériver des chapiteaux corinthiens de la Syrie du Sud, dont l’évolution typologique a été développée par D. Schlumberger<sup>52</sup>. Mais cette évolution se poursuit, comme le soutient M. Avi-Yonah, au-delà du II<sup>e</sup> siècle pour aboutir, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, à un nouveau style de chapiteaux syriens qui influencèrent dans les siècles suivants l’architecture des pays limitrophes<sup>53</sup>. C’est à partir de cette période que devraient remonter les chapiteaux pseudo-corinthiens du Yémen<sup>54</sup>.

chapiteau connaît une évolution et, parallèlement à l’usage du chapiteau cubique à décor composite (denticules, bandeaux et moulures), le chapiteau cylindrique, orné lui aussi de denticules, fut adopté.

50. Seyrig (1940), p. 317.

51. Dans la tradition orientale, l’épistyle reposait directement sur les volutes ; Seyrig (1940), p. 317.

52. Schlumberger (1933).

53. Avi-Yonah (1981), p. 88-95.

54. Les résultats auxquels nous sommes arrivés à la suite de l’étude de la statuaire (S. Antonini [2001]) et surtout de la production en bronze sudarabique (‘Alī ‘Aqīl et Antonini [2008]), semblent ici confirmés par l’analyse, même si elle est préliminaire, des quelques éléments architecturaux pris en considération pour ce bref compte rendu. La première influence hellénistique au Yémen remonte déjà aux environs des II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant J.-C. ; mais c’est avec l’expansion de l’empire romain, direct héritier de la culture hellénistique, que se diffusent à partir du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., dans la Méditerranée et en Orient comme en Arabie méridionale, les schémas iconographiques et les motifs décoratifs de la sculpture, des bas-reliefs et des éléments architecturaux, de même que de l’artisanat d’art. Il est certain que cette influence méditerranéenne en Arabie du Sud fut atténuée au contact des provinces romaines orientales. Mais la voie maritime fut un axe privilégié que les Romains, depuis la période d’Auguste, avaient ouvert pour atteindre la côte occidentale de l’Inde, après l’échec de la tentative de Rome de conquérir l’*Arabia felix*. Les côtes méridionales de la péninsule Arabique constituaient des points d’abordage nouveaux et nécessaires sur la voie maritime reliant l’Égypte et le monde romain à l’Inde. Dans la production sudarabique, on remarque en effet, à l’origine, une nette priorité des échanges avec l’Égypte. Entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle, le commerce maritime paraît s’intensifier grâce à la politique des empereurs romains Trajan (98-117) et Adrien (117-138) (Sidebotham [1986]). C’est en effet surtout à partir de la période d’Adrien que se manifeste l’influence d’éléments palmyréniens dans l’art sudarabique, due principalement au

Les particularités discriminantes du chapiteau corinthien oriental de l'époque hellénistique selon D. Schlumberger (1933) sont :

- 1/ l'adoption du buste entre les volutes ;
- 2/ l'abaque qui s'appuie sur les volutes angulaires ;
- 3/ le changement de la forme des feuilles.

Même si l'on peut reconnaître des caractéristiques communes parmi certains exemplaires sudarabiques avec ceux de Palmyre<sup>55</sup>, comme la présence de la rosette centrale et des caulicoles au-dessus du *calathos* sur les chapiteaux<sup>56</sup> (ou encore l'habitude de décorer les linteaux des portes avec des rinceaux et des rameaux de laurier<sup>57</sup>), nous devons cependant admettre qu'aucun des chapiteaux yéménites examinés ne présentent ces trois caractéristiques bien spécifiques<sup>58</sup>. L'abaque, quand il est présent (fig. 21, 27-28, 32-33), s'appuie directement sur les feuilles d'acanthé (à une ou deux rangées), exception faite pour le chapiteau de la fig. 27 où l'abaque s'appuie sur les volutes, mais où les feuilles d'acanthé sont stylisées au point de perdre leur caractère typique. Nous en arrivons au troisième facteur discriminant : la forme des feuilles. Sur les exemplaires sudarabiques, les feuilles sont atrophiées, plates, collées à la surface du chapiteau jusqu'à la pointe, seul élément qui dépasse légèrement. Le pourtour des feuilles est en grande partie dentelé, mais pas découpé.

Ce style schématique provient de Syrie (Palmyre ou Soueïda<sup>59</sup>). Du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, il est en transformation continue jusqu'à l'abolition des caulicoles entre les feuilles (fig. 21, 28), à l'expansion des crosses angulaires et à leur substitution avec les rosettes (fig. 10, 13-14), et à l'adjonction d'un nouvel élément, la croix, qui prend la place de la rosette centrale au-dessus du *calathos* à rangée de feuilles unique (fig. 8-9).

Cette transformation se manifeste aussi dans les pays du Levant, comme la Jordanie et la Palestine ; mais les chapiteaux yéménites, même s'ils ont en commun un rendu

rôle d'intermédiaire que la Nabatène tenait dans le commerce de matériaux produits en Syrie et en Égypte. L'influence de l'art de Palmyre est manifeste dans certaines représentations iconographiques en relief provenant de Zafâr, comme par exemple une tête de femme couronnée en bas-relief (Costa [1973], p. 195, n. 63, pl. XVI, 1) et une représentation du dieu-soleil conservée dans le petit musée de Zafâr, qui semble remonter aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle après J.-C. Une étude plus détaillée de nombreuses pièces archéologiques et de reliefs figurés de Zafâr nous permettraient de tracer un cadre plus homogène et une succession chronologique plus cohérente pour la période examinée.

55. Schlumberger (1933), pl. XXIII, 1.

56. De Shibâm Kawkabân, fig. 1, 3 ; de Baynûn, fig. 24 ; de Zafâr, fig. 38.

57. Dans le temple de Bêl à Palmyre, les linteaux sont décorés de bandes de laurier, de tresses, de perles et rinceaux de vigne ; selon Seyrig (1940), on reconnaît dans les décorations palmyréniennes l'influence de l'Iran parthe. Sur le rinceau de vigne et sur son évolution, voir Avi-Yonah (1981), p. 159-162 ; sur le rinceau de vigne spécifiquement sudarabique, voir Pirenne (1957a).

58. Au musée de Zafâr est conservé un relief qui montre un édifice soutenu par une colonne lisse surmontée par un chapiteau à deux rangées de volutes entre lesquelles apparaît un visage.

59. Schlumberger (1933), pl. XXXIII, 1-2, XXXV, 1-2. L'astragale torsadé est diffusé dans les chapiteaux de Soueïda, comme dans la plupart des chapiteaux sudarabiques. Dans le chapiteau de Mawkal (fig. 27), l'abaque est décoré d'une rangée d'oves et de denticules, interrompus au centre par une sculpture en relief qui pourrait être un visage, comme dans les chapiteaux de Soueïda. C'est de cet endroit que provient un relief montrant un buste d'homme de la tête duquel partent latéralement deux branches desquelles pendent des pampres et des grappes de raisin (Seyrig [1941], pl. IV, 3). Des reliefs à tête de taureau à partir desquelles partent de simples éléments végétaux sont documentés à Zafâr (Garbini [1970], pl. 39, a ; Costa [1973], p. 198, n. 81, pl. XX, 2).



Fig. 42 – Aksum, ancienne cathédrale : chapiteau du feuillage duquel émerge une croix insérée dans un cercle (cliché C. J. Robin).

Fig. 43 – Aksum, ancienne cathédrale : chapiteau de forme cubique à arêtes aiguës ; chaque face est décorée par une feuille d'acanthé stylisée en bas-relief avec une croix au sommet de la feuille centrale (cliché C. J. Robin).

Fig. 44 – Aksum : chapiteau conservé avec un fragment de pilier (cliché C. J. Robin).

42		
43		44





45	46
47	



Fig. 45 – Zafār : panneau en bas-relief avec en relief un rinceau de vigne embrassant les pampres et les grappes (Costa [1973], p. 191, n. 36, pl. VIII, fig. 2).

Fig. 46 – Saqqara : chapiteau à panier avec pampres et grappes entrelacés (Grabar [1966b], p. 266, fig. 304).

Fig. 47 – Na'd, façade d'une maison moderne : relief fragmentaire remployé ; un arc soutenu par des colonnes renferme un aigle aux ailes déployées tenant un serpent dans son bec (cliché C. J. Robin).

presque abstrait et graphique avec les chapiteaux de ces régions (Ma'in ou Mont Nebo)<sup>60</sup>, révèlent un style purement régional. Ils s'en différencient principalement par le manque de motifs ornementaux (ou symboliques), tels que le disque ombiliqué, la roue, la girandole, la petite sphère, la palme, l'amphore, les animaux, etc. Les chapiteaux yéménites apparaissent très simplifiés par rapport à leurs prototypes ; ils sont rigides, géométriques, d'une platitude qui ne laisse pas de place au clair-obscur. Nous voyons-là les traces de ce style traditionnel local qui, du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, ne fut pas du tout supplanté par les nouveaux courants artistiques.

Les chapiteaux chrétiens remployés dans la Grande Mosquée de Ṣan'ā' sont attribués au VI<sup>e</sup> siècle, quand les Abyssins étaient présents au Yémen. Ils devaient très probablement appartenir à la cathédrale construite à Ṣan'ā' sous le règne d'Abrahā (535-558) à la demande de l'empereur Justinien. Ce dernier envoya les matériaux (marbres, mosaïques) et en fournit les moyens (architectes) pour sa réalisation. Une description détaillée de la magnificence de cette cathédrale nous est fournie par les écrivains arabes al-Ṭabarī et al-Azraqī<sup>61</sup> et une reconstitution de l'édifice a été proposée par B. Finster et J. Schmidt<sup>62</sup>. La cathédrale qui s'élevait dans la partie la plus vieille de Ṣan'ā', dans le quartier appelé al-Qalīs (« l'église »), fut démolie entre 753 et 775, et une grande partie de ses matériaux furent réutilisés pour construire la Grande Mosquée (753-754). Ici sont conservés, comme nous l'avons vu, les chapiteaux, les colonnes et les bases, en plus des éléments du plafond et de la porte en bois aux plaques inscrites d'époque préislamique<sup>63</sup>. Comme nous l'avons vu, un type de chapiteau (fig. 8-9) trouve son prototype dans les chapiteaux d'Aksūm (fig. 42-44).

Si nous examinons la colonne de la mosquée de Mūsā à Ṣan'ā' (fig. 5), les piliers de Shibām Kawkabān (fig. 4) et de Ṣan'ā' (fig. 18-19) ainsi que les colonnes au fût décoré de la Grande Mosquée (fig. 14), nous remarquons que les surfaces sont réparties en trois zones distinctes, chacune comportant des motifs indépendants. Cette répartition nous rappelle les plaques des balustrades coptes (un relief de Bawit conservé au Staatliche Museen de Berlin<sup>64</sup>) ; la technique sculpturale et l'ornementation sont également comparables à cette même région, avec les chapiteaux de Saqqara<sup>65</sup>. La décoration ne se limite pas aux chapiteaux, mais envahit toute la superficie du fût et du pilier, où le décor est sculpté par meulage en faible relief, technique provenant du travail du bois. Un panneau en pierre calcaire avec décoration en bas-relief (fig. 45), formé par un rinceau qui s'entrelace superbement, embrassant les pampres, les grappes et les caulicoles, vient de Zafār<sup>66</sup>. Son ornementation rappelle de très près un chapiteau à panier avec grappes et pampres entrelacés de Saqqara (fig. 46)<sup>67</sup> : nous y retrouvons le même traitement de surface, où le double sarment de vigne s'entrelace pour former de larges mailles renfermant les pampres et les grappes ou de simples feuilles et des éléments végétaux. La technique et la décoration semblent ici dériver des intailles ornementales sassanides.

60. Sodini (2003) ; Vaccarini (1989).

61. Serjeant et Lewcock (1983), p. 323 sqq.

62. Finster et Schmidt (1994).

63. Garbini (1970), p. 400-401, pl. I-III ; Costa (1974), p. 500-505.

64. Grabar (1966b), p. 265, fig. 303.

65. Wessel (1965), p. 33, pl. 29, p. 34, pl. 32.

66. Costa (1973), p. 191, n. 36, pl. VIII, 2.

67. Grabar (1966b), p. 266, fig. 304.

Il s'agit-là justement du troisième élément présent dans la production figurative sudarabique à partir du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle, quand commencent à apparaître des éléments parthes sassanides. Ḥimyar intensifie les contacts avec le monde perse, contacts qui culminent au VI<sup>e</sup> siècle avec la conquête sassanide de l'Arabie méridionale<sup>68</sup>. L'influence perse s'affirme donc, principalement durant la période de l'occupation du Yémen, après 574, alors que les plus grands édifices, palais et châteaux du pays étaient déjà probablement construits. Nous pouvons imaginer que les Sassanides auraient pu laisser leur empreinte dans ce genre d'ouvrage. Or, en l'état actuel des recherches, l'influence sassanide est plus évidente dans la culture matérielle (on attribue à cette période un type de céramique à glaçure de couleur vert bleu, retrouvée dans certains contextes archéologiques sudarabiques, ainsi qu'un type de brûle-parfum en bronze muni d'un couvercle ajouré avec une anse terminée par une tête d'animal<sup>69</sup>) et par les thèmes représentés dans les reliefs. Nous pouvons citer certains exemples, comme le thème des animaux imaginaires (que nous retrouvons dans certains reliefs de Ḥafār et dans une coupe du mobilier funéraire du wādī Ḍura'), le thème de la chasse entre animaux et des chasses royales (sur un relief en albâtre<sup>70</sup>, sur le chapiteau de Ḥuṣn al-'Urr, sur une lampe à l'anse figurée<sup>71</sup>) ou le thème des chevaliers qui s'affrontent dans des scènes de combat (petite plaque en bronze et argent de Ḥafār<sup>72</sup>).

Au temps des dynasties sassanides, le stuc occupait une place de première importance dans la sculpture ornementale, entre autre sur les façades. Au départ son utilisation se limitait à l'encadrement de niches, puis étendue sur l'archivolte, ensuite sur le panneau, pour enfin conquérir le mur<sup>73</sup>. Tout ce patrimoine technico-artistique sassanide a dû jouer un certain rôle dans le Yémen du début de l'Islam.

## BIBLIOGRAPHIE

Antonini (S.)

- 2001 *Repertorio Iconografico Sudarabico. Tomo I: La statuaria sudarabica in pietra*, Rome, 2001.
- 2005 «A Himyarite artefact in the Parthian-Sasanian style», dans M. Bernardini, N. Tornesello (éds), *Scritti in onore di Giovanni M. D'Erme* (Università degli Studi di Napoli "L'Orientale", Dipartimento di Studi Asiatici, Series Minor LXVIII), Naples, 2005, p. 1-15.
- 2005-2006 «Una nuova lucerna in bronzo dall'Arabia meridionale», dans *Arabia*, 3, 2005-2006, p. 111-114.

68. Au début du VI<sup>e</sup> siècle, des souverains chrétiens, imposés par les Abyssins et soutenus par Byzance, et des souverains juifs ḥimyarites alternèrent au pouvoir en Arabie méridionale. Vers le troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, les Ḥimyarites demandèrent l'aide du roi de Perse pour chasser définitivement de leur territoire les Abyssins; l'Arabie du Sud devint alors un état vassal et une satrapie de l'Empire sassanide.

69. 'Alī 'Aqīl et Antonini (2008).

70. Pirenne (1977), p. 457-459.

71. Antonini (2005-2006).

72. Antonini (2005).

73. Girshman (1962), p. 189.

‘Aqīl (A. A.), Antonini (S.)

2008 *Repertorio Iconografico Sudarabico. Tomo III : I bronzi sudarabici di periodo pre-islamico*, Rome, 2008.

Audouin (R.)

1991 «Sculptures et peintures du château royal de Shabwa», dans *Syria*, LXVIII, Paris, 1991, p. 165-181.

Avi-Yonah (M.)

1981 *Art in Ancient Palestine. Selected Studies collected and prepared by H. Katzenstein and Y. Tsafir*, Jerusalem, 1981.

Bonnenfant (G.), Bonnenfant (P.)

1987 *L'art du bois à Sanaa*, Aix-en Provence, 1987.

Catalogue de Rome

2000 *Yemen. Nel Paese della Regina di Saba (Palazzo Ruspoli, Fondazione Memmo, 6 aprile – 30 giugno 2000)*, Milan, 2000.

Costa (P. M.)

1973 «Antiquities from Zafar (Yemen), I», dans *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 33 (N.S. XXIII), Naples, 1973, p. 185-206.

1974 «La Moschea Grande di Ṣan‘ā’», dans *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 34 (N.S. XXIV), Naples, 1974, p. 487-506.

1976 «Antiquities from Zafār (Yemen), II», dans *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 36 (N.S. XXVI), Naples, 1976, p. 445-456.

1978 *The Pre-Islamic Antiquities at the Yemen National Museum*, Rome, 1978.

1992 «Problems of Style and Iconography in the South-Arabian Sculpture», dans *Yemen. Studi archeologici, storici e filologici sull'Arabia meridionale*, 1, Rome, 1992, p. 19-39.

Doe (B.)

1971 *Southern Arabia*, Londres, 1971.

1983 *Monuments of South Arabia*, Naples, 1983.

Fakhry (A.)

1951-1952 *An Archaeological Journey to Yemen (March-May, 1947)*, 3 vol., Le Caire, 1951-1952.

Finster (B.)

1982 «Die grosse Moschee von Ṣan‘ā’. Dritter vorläufiger Bericht. Die vier westjochs im Ḥaram», dans *Archäologische Berichte aus dem Yemen, Band I*, Mayence, 1982, p. 197-211.

1996 «Arabien in der Spätantike. Ein Überblick über die kulturelle Situation der Halbinsel in der Zeit von Muhammad», dans *Archäologischer Anzeiger*, Berlin, 1996, p. 287-319.

Finster (B.), Schmidt (J.)

1994 «Die Kirche des Abraha in Ṣan‘ā’», dans N. Nebes (éd.), *Arabia Felix. Beiträge zur Sprache und Kultur des vorislamischen Arabien, Festschrift Walter W. Müller zum 60. Geburtstag*, Wiesbaden, 1994, p. 67-86.

Garbini (G.)

1970 «Antichità yemenite», dans *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 30 (N.S. XX), Naples, 1970, p. 400-404 ; 537-548.

Girshman (R.)

1962 *Arte persiana. Parti e Sassanidi*, Milan, 1962.

Grabar (A.)

1966a *Le premier art chrétien (200-395)*, Paris, 1966.

1966b *L'età d'oro di Giustiniano. Dalla morte di Teodosio all'Islam*, Milan, 1966.

Grjaznevič (P. A.)

1978 *Juznaja aravija*, Moscou, 1978.

Grohmann (A.)

1963 «Arabien», dans *Handbuch der Altertumswissenschaft. Kulturgeschichte des alten Orients, III. Abschnitt, IV. Unterabschnitt*, Munich, 1963, p. 197-218.

Honeyman (A. M.)

1954 «The Hombrechtikon Plaque», dans *Iraq*, XVI, Londres, 1954, p. 23-28.

Jaussen (A.), Savignac (R.)

1909 *Mission archéologique en Arabie mars-mai 1907*, 2 vol., Paris, 1909.

Lewcock (R.)

1987 «The Medieval Architecture of Yemen», dans W. Daum (éd.), *Yemen. 3000 Years of Art and Civilization in Arabia Felix*, Innsbruck, 1987, p. 204-211.

Pirenne (J.)

1957a «Le rinceau dans l'évolution de l'art sud-arabe» dans *Syria*, XXXIV, Beyrouth, 1957, p. 99-127.

1957b «The Hombrechtikon Plaque», dans *Syria*, XXXIV, Beyrouth, 1957, p. 210-213.

1977 *Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes. Tome I, Section 2, Antiquités*, Louvain-la-Neuve, 1977.

1986 *Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes. Tome II, Fascicule 2, Le Musée d'Aden*, Louvain-la-Neuve, 1986.

Radt (W.)

1973 *Katalog der staatlichen Antikensammlung von San'ā' und anderer Antiken im Jemen*, Berlin, 1973.

Schlumberger (D.)

1933 «Les formes anciennes du chapiteau corinthien en Syrie, en Palestine et en Arabie», dans *Syria*, XIV, Beyrouth, 1933, p. 283-317.

Schmidt (J.)

1987 «Ancient South Arabian Sacred Buildings», dans W. Daum (éd.), *Yemen. 3000 Years of Art and Civilization in Arabia Felix*, Innsbruck, 1987, p. 78-98.

Serjeant (R. B.), Lewcock (R.) (éds)

1983 *San'ā'. An Arabian Islamic City*, Londres, 1983.

Seyrig (H.)

1940 «Ornamenta Palmyrena antiquiora», dans *Syria*, XXI, Beyrouth, 1940, p. 277-337.

1941 « Sculptures palmyréniennes archaïques », dans *Syria*, XXII, Beyrouth, 1941, p. 31-44.

Sidebotham (S. E.)

1986 *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa 30 B.C. –A.D. 217*, Leyde, 1986, p. 144-160.

Simpson (St J.) (éd.)

2002 *Queen of Sheba. Treasures from Ancient Yemen*, Londres, 2002.

Sodini (J.-P.)

2003 « La sculpture architecturale des églises de Jordanie », dans N. Duval (éd.), *Les églises de Jordanie et leurs mosaïques* (Bibliothèque archéologique et historique, t. 168), Beyrouth, 2003, p. 123-145.

Toynbee (J. M. C.)

1965 *The Art of the Romans*, Londres, 1965.

Vaccarini (G.)

1989 « I capitelli di Ma'in », dans *Liber Annuus*, XXXIX, Jérusalem, 1989, p. 213-242.

Wessel (K.)

1965 *Coptic Art*, Londres, 1965.

Yule (P.)

2005a « Zafār – the Capital of the Ancient Himyarite Empire Rediscovered », dans *Jemen Report*, 36, Şan'ā', 2005, p. 22-29.

2005b « Himyar – das vergessene Königreich der Wüste », dans *National Geographic Deutschland*, March 2005, Hambourg, 2005, p. 18.

# Table des matières

## Introduction

Christian <b>Robin</b> , <i>Faut-il réinventer la Jāhiliyya?</i> . . . . .	5
--	---

## Arabie du nord et Arabie centrale

Michael C. A. <b>Macdonald</b> , <i>The decline of the "epigraphic habit" in late antique Arabia: some questions</i> . . . . .	17
Michael <b>Lecker</b> , <i>Lost towns: Zuhra and Yathrib</i> . . . . .	29
Laila <b>Nehmé</b> , <i>Quelques éléments de réflexion sur Hégra et sa région à partir du I<sup>er</sup> siècle après J.-C.</i> . . . . .	37
Ricardo <b>Eichmann</b> , <i>Archaeological evidence of the pre-Islamic period (4<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> cent. AD) at Taymā'</i> . . . . .	59

## Arabie orientale

Paul <b>Yule</b> , <i>Sasanian presence and Late Iron Age Samad in Central Oman, some corrections</i> . . . . .	69
Julien <b>Cuny</b> , Michel <b>Mouton</b> , <i>La transition vers la période sassanide dans la péninsule d'Oman : chronologie et modes de peuplement</i> . . . . .	91
Derek <b>Kennet</b> , <i>Transformations in late Sasanian and Early Islamic Eastern Arabia: the evidence from Kush</i> . . . . .	135

## Arabie du sud

Christian <b>Robin</b> , <i>Inventaire des documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles</i> . . . . .	165
Jérémie <b>Schiettecatte</b> , <i>L'évolution du peuplement sudarabique du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	217
Jérémie <b>Schiettecatte</b> , <i>Shabwa, Ma`rib et Ṣan`ā'. Le devenir des capitales sudarabiques à la veille de l'islam</i> . . . . .	251
Sabina <b>Antonini de Maigret</b> , <i>La sculpture architecturale en Arabie méridionale du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle après J.-C. Étude préliminaire</i> . . . . .	283

